HISTOIRE COMPLÈTE

DE

SAINT PIERRE

PRINCE DES APOTRES

DE SES PRÉDICATIONS, DE SES MIRACLES, DE SES COURSES APOSTOLIQUES

ET DE SON GLORIEUX MARTYRE

tirée

DES LIVRES CANONIQUES, DES SS. PÈRES, DES TRADITIONS PRIMITIVES, DES ÉCRIVAINS ET DES DOCTEURS ECCLÉSIASTIQUES

DIVISÉE EN CINQ LIVRES

PRÉCÉDÉE DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOUZE APOTRES

Par M. l'Abbé MAISTRE

CHANOINE HONORAIRE DE TROYES, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE, ETC.

Ecce Ego mittam in fundamentis Sion Lapidem, Lapidem Probatum, Angularem, Pretiosum, in fundamento fundatum.

Je mettrai pour fondement de l'Eglise, de la nouvelle Sion, une Pierre, une Pierre Eprouvée, Angulaire, Précieuse, qui sera un ferme fondement.

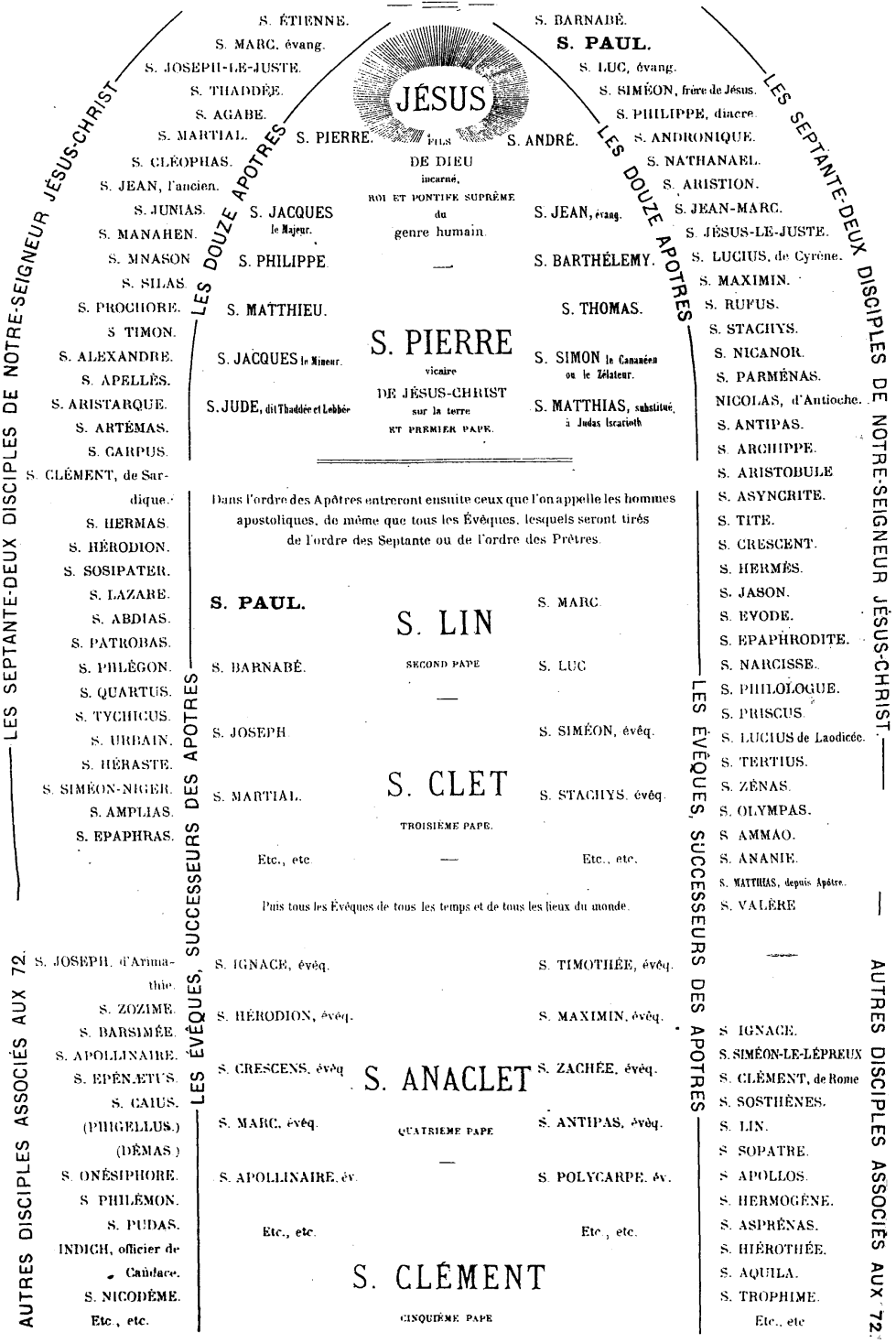
(Prophète ISAIE, XXVII, 16.)

PARIS

F. WATTELIER ET Cie, LIBRAIRES

19, RUE DE SÈVRES, 19

1870



Dans l'ordre des Septante Disciples, entreront désormais tous les Prêtres de tous les temps et de tous les lieux du monde, dont plusieurs passeront dans l'ordre Apostolique ou Épiscopal.

CHAUMONT. — IMPRIMERIE DE CH. CAVANIOL.

JÉSUS-CHRIST

ACCOMPAGNÉ DE

SES DOUZE APOTRES ET DE SES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

ET INSTITUANT LA HIÉRARCHIE DE SON ÉGLISE.

Fratres nostri, Apostoli Ecclesiarum, Gloria Christi !
(2 Cor. VIII, 23.)

Ce cortége, qui accompagne Jésus, indique que Notre-Seigneur est un *Roi* environné des Princes et des Ministres de sa cour ; — un *Capitaine* à la tête de sa milice ; un *Dominateur*, un *grand Conquérant*, avec ce qu'on pourrait appeler son *Etat-major*, ses *généraux* et ses *officiers*.

Or nous verrons, au livre VI de la *Christologie*, que ces divers titres appartiennent à Notre-Seigneur dans un degré sur-éminent.

Ce roi universel a véritablement établi ses enfants spirituels *Princes sur toute l'étendue de la terre*, PRINCIPES SUPER OMNEM TERRAM. L'univers leur a été partagé comme un héritage. Ils sont entrés, dès lors et pour toujours, en possession de leur portion du royaume chrétien.

Ce magnifique Capitaine, Jésus, l'Homme-Dieu, commande une armée innombrable, parfaitement organisée, ayant ses chefs supérieurs, ses officiers inférieurs, et ses soldats aguerris, qui obéissent au moindre signal, et qui combattent incessamment et à la fois, sur tous les points de l'univers.

Ce roi conquérant, infiniment supérieur aux plus célèbres conquérants des âges anciens et des temps modernes, aux Alexandre et aux César, aux Charlemagne et aux Napoléon, a une seule fois dressé son armée, et, durant 18 siècles, elle ne s'est jamais débandée. Il l'a commandée une seule fois, et depuis cet ordre, elle n'a point cessé d'obéir, de combattre, de mourir, de vaincre. Aujourd'hui, après 1869 ans de combats, elle est moins prête que jamais à remettre le glaive dans le fourreau.

Quel est donc ce grand Prince, dont les commandements sont si longtemps et si efficacement obéis ; dont l'autorité, au lieu de diminuer avec le temps et à raison de son absence corporelle, va toujours croissant ; dont les conquêtes et les victoires se multiplient sans cesse, bien qu'il demeure tranquillement assis sur son trône glorieux, sans paraître quitter ses palais splendides, ni ses amis, ni sa famille chérie, occupé uniquement à faire leur bonheur, et à distribuer de nobles récompenses et d'immortelles couronnes aux soldats et aux officiers de ses armées qui reviennent victorieuses ? Quel est ce conquérant, qui combat avec des armes tout à fait contraires aux armes des autres princes et qui obtient les avantages les plus certains et les plus considérables, par des moyens si faibles qu'ils perdraient infailliblement tous les autres rois avec leurs armées, s'ils les employaient ? Quel est ce roi de gloire, dont le royaume semble pouvoir être anéanti par le plus petit effort de l'homme, et qui a résisté, en tout temps, aux assauts les plus violents des empires les plus puissants, et qui seul subsiste debout et plein de vie, sur les ruines des siècles et de tous les royaumes de la terre? Quel est donc cet étrange monarque, — à la fois si ordinaire et si extraordinaire, — si humble et si glorieux, — si inconnu et si célèbre, — dont l'action est si visible et si invisible, — dont le règne est si sensible et si spirituel ?...

Ah ! ce n'est point un prince de la terre. Voilà pourquoi ses

voies ne sont point comme celles des rois temporels ; voilà pourquoi ses œuvres sont perpétuellement vivantes, vivifiantes, indestructibles. — Qu'on examine l'action de Jésus dans l'administration de toutes les parties de son royaume temporel, qui est l'Eglise : elle ressemble parfaitement à l'action invisible et secrète de Dieu dans le gouvernement et la conservation de toutes les choses de la création ou de la nature [1].

[1] Dans le tableau précédent, les évêques sont les successeurs des Apôtres, et les prêtres ou curés les successeurs des septante Disciples. C'est ce qu'enseignent les Théologiens et les Docteurs. Voyez *Confér. d'Angers, des Etats et de la Hier.*; Habert, *de Ord.*, c. 6 ; Bailly, *de Eccl.*, 3 part., c. 2; Collet, *de Ord.* c. 5 ; Mgr Bouvier, *de Eccl.*, 2 part., c. 2, prop. 5, p. 335 ; Le Pontifical Romain, *de Ordin. Presbyt.*

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

DOUZE APOTRES

ET

DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST

TIRÉE

1° Des Evangiles et des autres Livres canoniques;
2° Des écrits des anciens Pères et des auteurs ecclésiastiques primitifs;
3° des anciens monuments traditionnels, *inédits*,

PROUVÉS, CONFIRMÉS PAR DE NOMBREUX TÉMOIGNAGES

TROISIÈME CLASSE

TÉMOINS IMMÉDIATS DE JÉSUS-CHRIST.

Et ponam in eis signum, et mittam ex eis qui salvati fuerint, ad Gentes in mare, in Africam et Lydiam, tendentes sagittam; in Italiam, et Græciam, ad Insulas longe, ad eos qui non audierunt de me, et non viderunt gloriam meam. — Et annuntiabunt gloriam meam Gentibus...

Et veniet omnis caro ut adoret coram facie mea, dicit Dominus.

Je mettrai en eux le signe des miracles, et j'en enverrai de ceux qui auront été sauvés en Israël, vers les nations, dans les mers, dans l'Afrique, et dans la Lydie, peuples armés de flèches; dans l'Italie, dans la Grèce, dans les continents lointains où l'on arrive par des vaisseaux, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire.

Et ils annonceront ma gloire aux Gentils... Et toute chair viendra se prosterner devant moi pour m'adorer, dit le Seigneur.

(Le prophète ISAIE, LXVI, 19.)

Illi autem profecti, prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis.

Or, les Apôtres et les Disciples, étant partis, prêchèrent l'Evangile en tout lieu, et le Seigneur agissait avec eux et confirmait sa parole par les prodiges et les signes miraculeux qui accompagnaient leur prédication.

(L'Évangéliste saint MARC, XVI, 20.)

Supervacaneis omissis, ea memorabo quæ fide certa constant, ac legentibus grata sint, et Ecclesiam roborare possint.

(JULIUS AFRICANUS, in Apost. Hist. translatione, l. 9, c. 1.)

DE

L'HISTOIRE DES APOTRES

EN GÉNÉRAL.

RÉCIT ÉVANGÉLIQUE CONCERNANT L'INSTITUTION DIVINE DES APOTRES.

Les *Apôtres* ou *Envoyés*, du mot grec απο-στελλω, *(j'envoie)*, sont les douze principaux Disciples que Jésus-Christ a choisis lui-même et a envoyés pour prêcher son Evangile et le répandre chez toutes les nations. L'Ecriture Sainte nous donne leurs noms et nous trace de la manière suivante, l'histoire de leur vocation et de leur divine mission.

Vers l'an 4000 du monde, le Fils de Dieu, incarné, s'étant révélé par ses miracles comme *la gloire d'Israël et comme la lumière des nations*, se fit, dès le commencement de son ministère public, un grand nombre de disciples qui, d'abord, étaient tous à peu près égaux. Mais il en voulait qui tinssent le premier rang parmi les autres, et qui fussent les pères et les chefs du nouveau peuple qu'il allait créer sur la terre. L'heure était venue où il devait faire ce choix, de tous ceux qui ont jamais été fait, le plus important pour l'univers, et le plus glorieux pour ceux qui eurent l'honneur d'y être compris.

Avant d'y procéder, « il alla sur la montagne, et passa toute la « nuit en prières, » pour donner l'exemple à son Eglise, qui depuis s'est fait une loi de l'imiter en ce point, comme nous le voyons par les jeûnes et par les prières dont elle fait toujours précéder le choix et la consécration de ses ministres.

« Dès qu'il fut jour [1], il appela ses Disciples, et ils vinrent « à lui.

« Il en choisit douze d'entre eux, ceux qu'il lui plut, pour « être avec lui, et à dessein de les envoyer prêcher. Il leur « donna le nom d'Apôtres (c'est-à-dire d'*Envoyés*).

« Et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de « chasser les démons.

« Or, voici le nom de chacun des douze Apôtres :

« *Simon*, à qui Jésus donna le nom de *Pierre*, était le pre- « mier, ensuite

« *Jacques*, fils de Zébédée, et

« *Jean*, frère de Jacques, qu'il nomma *Boanergès*, c'est-à- dire enfants du tonnerre ;

« *André*,

« *Philippe*,

« *Barthélemy*,

« *Matthieu* le Publicain,

« *Thomas*,

« *Jacques*, fils d'Alphée, et

« *Judes*, son frère, surnommé *Lebbée* ou *Thaddée*,

« *Simon le Cananéen*, surnommé *le Zélé*, et

« *Judas l'Iscariote*, celui-là même qui le trahit. »

Après avoir fait ce choix sur la montagne, dans un lieu écarté de la foule, Jésus descendit accompagné de ses Apôtres, et s'arrêta dans la plaine pour satisfaire aux désirs du peuple qui l'attendait : Il y trouva « une multitude infinie de peuple, « de toute la Judée, de Jérusalem et du pays maritime, de

[1] Concordance des quatre Evangiles.

« Tyr et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour « être guéris de leurs maladies. Ceux qui étaient possédés des « esprits immondes en furent délivrés, et toute la foule cher- « chait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui « les guérissait tous. »

Suivi de ses douze principaux disciples, le Sauveur parcourut la Judée, confirma sa doctrine par des miracles, multiplia les pains, guérit les malades, ressuscita les morts, calma les tempêtes, marcha sur les eaux, et donna à ses Apôtres le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges. Voici dans quelle occasion et en quels termes il leur conféra leur divine mission, et leur donna ses avis et ses instructions :

En parcourant les villes et les bourgades, « il vit des troupes « considérables de peuple qui venaient à lui en foule, de tou- « tes parts : il eut pitié d'eux, parce qu'ils étaient accablés de « maux, et couchés çà et là comme des brebis qui n'ont point « de pasteur. »

« Là-dessus il dit à ses Disciples : la moisson est grande, à « la vérité, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc « le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa « moisson.

« Il assembla ensuite les douze Apôtres, et leur donna un « pouvoir absolu sur tous les démons pour les chasser, et la « puissance de guérir toutes les langueurs et toutes les mala- « dies. Il les envoya deux à deux, » afin qu'ils pussent s'entr'aider, et pour qu'il y eut partout deux témoins de la même vérité. En envoyant les Douze prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades, « il leur ordonna de s'en aller avec un bâ- « ton seulement ; de ne prendre ni sac, ni pain, ni argent « dans leur bourse ; mais de marcher avec des sandales, et de « n'avoir point deux tuniques. » Une confiance inébranlable en la Providence doit leur tenir lieu de toutes les provisions.

Mais il faut entendre de la propre bouche du Christ les rè-

glements admirables qu'il leur donna, et dans leur personne, à leurs successeurs dans le ministère Apostolique. « Jésus donna « donc ses ordres à ses Apôtres, et leur dit :

« N'allez point dans les terres des Gentils, et n'entrez point « dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt aux brebis « de la maison d'Israël, qui sont perdues ; et en allant, publiez « que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, « ressuscitez les morts, rendez nets les lépreux, chassez les « démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. « N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre « bourse ; n'emportez pour le voyage ni sac, ni deux vête- « ments, ni souliers, ni bâton. » Croyez cependant qu'il ne vous manquera rien de ce qui vous est nécessaire ; « car l'ou- « vrier mérite sa nourriture. En quelque ville ou en quelque « village que vous entriez, informez-vous quel homme de bien « il y a là ; » et choisissez chez lui votre demeure. « En quel- « que maison que vous entriez, demeurez-y jusqu'à ce que « vous sortiez de ce lieu-là. Quand vous entrerez dans la mai- « son, saluez-la en disant : la paix soit sur cette maison ! et « si cette maison le mérite, votre paix viendra sur elle ; mais « si elle ne le mérite pas, votre paix reviendra à vous. Que si « l'on ne vous reçoit pas, ou que l'on n'écoute pas vos paroles, « sortez de la maison ou de la ville, et secouez la poussière de « vos pieds, afin que ce soit un témoignage contre eux. Je « vous dis en vérité : au jour du jugement, le pays de Sodome « et de Gomorrhe sera traité moins rigoureusement que cette « ville-là. »

La poussière des pieds est la preuve du voyage ; et secouer cette poussière, c'est de la part des Apôtres dire équivalem- ment : « *Nous sommes venus, et vous n'avez pas voulu nous recevoir :* » c'est ainsi que cette action rendra témoignage contre les habitants. — Ces avis suffisaient pour une première mission qui ne devait pas durer longtemps, et qui n'allait être qu'un essai. Mais il fallait que les Apôtres fussent instruits d'avance

des diverses épreuves par lesquelles ils devaient passer plus tard, afin que, en voyant qu'elles étaient prédites, ils en fussent moins surpris et moins effrayés lorsqu'elles arriveraient. Jésus continua donc ainsi :

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des « loups. Soyez donc prudents comme les serpents et simples « comme les colombes. Mais gardez-vous des hommes. Car « ils vous livreront aux tribunaux, et vous feront fouetter « dans leurs Synagogues. Vous serez menés aux Gouver- « neurs et aux Rois à cause de moi, pour me servir de té- « moins auprès d'eux et des Gentils. Or, quand on vous « livrera, ne songez point comment vous parlerez ni à ce que « vous direz : car ce que vous aurez à dire vous sera suggéré « à l'heure même, parce que ce n'est pas vous qui parlez, « mais c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » Au reste, ce ne sera pas seulement de la part de vos concitoyens que vous essuierez une si violente persécution. « Alors le « frère livrera son frère à la mort, et le père son fils ; les en- « fants même se soulèveront contre leur père et contre leur « mère, à cause de mon nom ; mais celui qui sera constant « jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. »

Le Christ ne veut pas que par un zèle indiscret ses Disciples se précipitent sous le glaive de la persécution : « Quand on « vous persécutera dans une ville, leur dit-il, fuyez dans une « autre. Je vous le dis, en vérité : vous n'aurez pas été dans « toutes les villes d'Israël, que le fils de l'homme viendra » exercer son jugement sur la coupable Jérusalem.

Il leur donne en même temps de puissants motifs de patience : « Le Disciple, dit-il, n'est pas au-dessus du Maître, ni l'es- « clave au-dessus de son Seigneur. S'ils ont appelé le père de « famille Béelzébut, combien plus donneront-ils ce nom à ses « domestiques ? » Ce motif de l'exemple du Christ eut beaucoup plus de force, lorsque la rage des hommes, passant des paroles aux plus sanglants effets, eut attaché à une croix le

Maître et le Seigneur. « Ne les craignez donc pas, » dit le Sauveur; car, malgré le déchaînement de l'Univers, « il n'y « a rien de caché » dans la doctrine que je vous enseigne, « qui « ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être « connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en « plein jour : et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur « les toits. »

Un autre motif, c'est la crainte de Dieu et l'espérance en sa protection et en ses récompenses futures.

« Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et ne « peuvent ôter celle de l'âme. Mais craignez plutôt celui qui « peut précipiter dans l'Enfer l'âme et le corps. Ne donne- « t-on pas deux passereaux pour une pièce de la plus petite « monnaie? Et cependant il n'en tombe pas un seul à terre « sans l'ordre de votre Père. Au reste, les cheveux de votre « tête sont tous comptés. Ainsi ne craignez rien : vous valez « mieux que plusieurs passereaux ensemble. »

Puis, réunissant sous le même point de vue ce qu'ils avaient le plus à craindre et à désirer, « quiconque, dit-il, se « déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de « même pour lui devant mon Père qui est dans le Ciel; et qui- « conque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai « devant mon Père céleste. Qui sauve sa vie au préjudice de « ce qu'il me doit, la perdra, et qui la perdra pour moi, la « sauvera. »

Allez donc sans crainte; déjà assurés de ma protection, vous trouverez encore des hommes qui se feront un mérite de vous accueillir et de vous faire part de leurs biens : « Celui qui « vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui « qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le Prophète en qualité de « prophète, sera récompensé comme le Prophète; et celui qui « reçoit le juste en qualité de juste, sera récompensé comme « le juste. »

« Après que Jésus eut achevé d'instruire ainsi ses douze

« Disciples, il partit de là pour aller enseigner et prêcher dans « les villes du pays. — Les Apôtres partirent aussi, et allè- « rent par les villages, prêchant l'Evangile, et faisant partout « des guérisons. — Ils prêchaient qu'on fît pénitence; ils « chassaient beaucoup de démons, et ils faisaient des onctions « d'huile sur beaucoup de malades qu'ils guérissaient. »

Le 3e jour après sa mort, Jésus-Christ ressuscité se montra à ses Apôtres et à ses Disciples. Ceux qui s'obstinaient à ne pas croire à sa résurrection, le virent, lui parlèrent, le touchèrent, furent convaincus. Jésus, vainqueur de la mort, passa quarante jours avec eux, conversant avec eux et les instruisant de tout ce qui a rapport au royaume de Dieu, à la Religion, à son Eglise, il leur dit :

« Toute puissance m'a été donnée dans le Ciel et sur la « terre : allez donc, et enseignez toutes les nations, les bapti- « sant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; leur ap- « prenant à observer toutes les choses que je vous ai comman- « dées. Et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à « la consommation des siècles. »

Il leur renouvela la promesse qu'il avait faite de leur envoyer le Saint-Esprit : « Vous recevrez, leur dit-il, la vertu « du Saint-Esprit qui descendra sur vous ; et vous me rendrez « témoignage dans Jérusalem et dans toute la Judée, et dans « Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Cela dit, il monta aux cieux en leur présence. Les Disciples s'assemblent en un même lieu, à Jérusalem ; et, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descend sur eux en forme de langues de feu, et leur communique le don miraculeux de toutes les langues. Les Apôtres prêchent Jésus-Christ crucifié. A la première et deuxième prédication de saint Pierre, huit mille juifs se convertissent, et adorent Celui qu'ils avaient fait mourir comme un blasphémateur. L'Eglise se forme, et la persécution commence ; les apôtres annoncent l'Evangile aux Gen-

tils, et scellent de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité et à la divinité des faits de Jésus-Christ.

— Voilà ce que l'Ecriture nous apprend des Apôtres; si nous voulons avoir sur eux de plus amples documents, nous devons consulter la tradition. C'est pourquoi nous partagerons les notions préliminaires de l'*Histoire des Apôtres* en deux parties. Dans la *première*, nous examinerons la nécessité de faire refleurir aujourd'hui les traditions catholiques primitives; le moyen de les réhabiliter; les preuves qui en établissent l'authenticité et la véracité; enfin, nous donnerons la solution des difficultés soulevées par la critique du dix-huitième siècle. — *Dans la deuxième partie,* nous traiterons de quelques points généraux communs à tous les Apôtres; de l'intérêt que nous présente la connaissance de leur histoire; — de la grandeur et de la divinité de leur mission; — de la preuve résultant de leur admirable désintéressement; — de la composition du *Symbole des Apôtres*; — de leur dispersion dans les différentes nations. Un tableau synoptique nous mettra sous les yeux la magnifique hiérarchie ecclésiastique, instituée par le Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

DES MONUMENTS APOSTOLIQUES.

Nous donnerons, *premièrement*, dans l'*Histoire des Apôtres*, les documents que nous fournissent les écrits canoniques du nouveau Testament. Ils en feront la base essentielle et la partie *certaine* dans le sens absolu.

Mais les livres canoniques laissent une grande lacune dans cette importante histoire. Ils ne nous racontent que les commencements de l'Apostolat des premiers ministres de Notre-Seigneur ; ils ne mentionnent nullement ce que ces saints hommes firent dans la suite, jusqu'à l'époque de leur martyre. — Pour n'être pas privés de cette précieuse connaissance, nous recourrons aux monuments traditionnels, primitifs; nous consulterons les mémoires antiques qui n'ont pas, il est vrai, l'autorité infaillible et divine des livres canoniques, mais qui ont une valeur réelle et respectable, comme les autres écrits sortis de la main des hommes.

Nous les donnerons tels que nous les avons; tels que nous les ont transmis nos pères, et que nous les trouvons dans les *grandes bibliothèques ecclésiastiques*.

D'une part, nous les considérerons comme véritablement historiques et comme pleinement véridiques, dans toutes les parties de leur narration, qui s'accorderont avec les témoi-

gnages des Anciens Pères, ou qui seront confirmées par les récits de plusieurs autres Ecrivains contemporains ou voisins des temps apostoliques.

D'une autre part, nous ne garantirons point l'exactitude des relations traditionnelles, de certains faits particuliers, de certaines circonstances extraordinaires, qui ne se trouveraient que dans un ou dans deux de ces monuments antiques. Nous laisserons alors à chacun la liberté d'en juger ce que bon lui semblera.

Bien que nous ne prenions point la responsabilité de plusieurs de ces récits secondaires, que nous offrent ces monuments traditionnels, cela ne nous empêchera cependant pas, et d'exposer les difficultés que des Auteurs modernes ont élevées contre ces pièces, et d'y joindre le sommaire des preuves de raison et des preuves d'autorité, qui militeront en faveur de la véracité, soit de ces mêmes récits particuliers, soit des mémoires eux-mêmes considérés en général. Ce résumé aidera à en apprécier la valeur respective.

Du reste, nous ne produirons, pour donner ce complément à l'histoire des Apôtres et à celle des hommes Apostoliques, que les monuments les plus accrédités dans l'Eglise catholique, les traditions les *plus anciennement* et les *plus communément* suivies par les auteurs chrétiens, jusqu'à l'époque du protestantisme, hérésie qui a prétendu sans raison, ou plutôt, par des raisons intéressées de secte, ne respecter que la Bible et détruire tout le reste.

CHAPITRE Ier.

De l'utilité et de la nécessité actuelle de faire refleurir les traditions catholiques primitives.

L'évidence de la vérité historique de l'un des faits primitifs du Christianisme console et affermit les âmes fidèles. Le Chrétien se sent réjoui à la vue de la certitude de ce fait divin : il éprouve le besoin de manifester la joie qui le transporte, en présence de ce miraculeux événement, dont la réalité est à ses yeux tout inondée de lumière ; c'est l'un des titres de sa foi, c'est l'une des preuves de son espérance. — L'Eglise catholique, qui sait aussi bien distinguer ce qu'il y a de louable dans les passions du cœur humain, que signaler ce qu'il y a de vrai dans les théories des diverses intelligences, — comprenant ce qu'il y a de bon et d'utile dans ce sentiment joyeux, a institué le chant liturgique, afin que, par ce moyen, ses enfants célébrassent avec transport, non pas seulement les louanges de Dieu, mais encore les faits du Christ et des Apôtres, et qu'ils chantasssent les vérités historiques de l'Evangile. Le Symbole qui se chante aux offices solennels, n'est qu'un abrégé de l'histoire et des faits évangéliques.

Aujourd'hui que la foi, non-seulement au caractère *surnaturel* de ces faits, mais même à leur caractère *historique*, est diminuée partout, il importe, avant tout, que les esprits soient de plus en plus convaincus sur ce double point, et qu'une plus grande évidence se fasse par le moyen des traditions.

Les premiers chrétiens ne chantaient avec tant d'ardeur, même au milieu du feu des persécutions, des hymnes et des cantiques en l'honneur de la divinité de Jésus-Christ, que parce qu'ils avaient une parfaite conviction, fondée sur les tra-

ditions encore toutes récentes. Nos aïeux n'étaient animés de cette sincère et mâle piété, qui les distinguait, — que parce que leur foi était nourrie non-seulement par de solides interprétations de l'Evangile, mais aussi par la lecture de plusieurs bonnes histoires traditionnelles.

Malheureusement, la vaine et fausse critique des modernes passa un jour sur ces antiques traditions... Elle y passa comme ces brûlantes gelées du printemps qui ruinent les fertiles vignobles, — ou comme un incendie dévastateur, qui, d'une ville opulente ne fait, en un moment, qu'un monceau de cendres; — ou enfin, comme ces armées de sauterelles, qui, honteuse, mais parfaite image de cette nuée de critiques incrédules et insensés, dévorèrent jusque dans sa racine la brillante parure de la campagne d'Egypte. Oui, la froide incrédulité, de sa dent corrosive et venimeuse, a fait périr les plus riches productions des premiers siècles : elle a répandu ses glaces sur les pièces les plus chaleureuses, inspirées par la foi primitive et dictées sous l'impression des événements surnaturels, contemporains. Elle a renversé les premiers monuments de la Religion avec la même complaisance qu'apportait le Vandale dans la destruction des plus admirables chefs-d'œuvre de l'antiquité. Sans se mettre en peine de la légitimité de ses attaques, elle riait, avec un rire satanique, à la vue des ravages qu'elle causait, fière de sa puissance de subversion, et toute étonnée de ses propres succès. Elle amoncela donc des ruines tout autour d'elle, et notamment dans le Sanctuaire qu'elle feignait de défendre. Elle y a fait asseoir le doute et la désolation, en cherchant à diviser, au lieu de concilier : en s'ingéniant à découvrir des contradictions là où il n'y en avait qu'en apparence, au lieu de travailler à établir l'accord et l'harmonie qui existent en réalité dans les traditions. Très-souvent elle réussit à faire passer l'or pur pour un faux métal, et la vérité pour le mensonge, en présentant, dans sa fièvre de démolition impie, des difficultés qui n'étaient que spécieuses, pour des ar-

guments invincibles, pour des raisonnements fondés sur des faits positifs. On la crut sur parole. Le Monde ne se donna pas la peine d'examiner.

Mais, depuis quelque temps, les esprits ne paraissent plus disposés à suivre la même voie. Partout aujourd'hui, et, « no- « tamment en Angleterre, dans ce pays où le Protestantisme « a tant combattu la tradition, on recherche avec avidité les « monuments primitifs et même les anciennes légendes, et « tout le monde les lit avec le plus vif intérêt [1]. » On s'est enfin aperçu que plusieurs monuments et plusieurs faits de l'Antiquité Chrétienne ont été rejetés sans preuves ou pour des raisons futiles ou fausses [2]; — Que les Protestants, en particulier, se sont attachés à les décrier, parce qu'ils avaient intérêt à les voir disparaître. En effet, ces antiques traditions contiennent la condamnation de leur hérésie, en même temps que la sanction des institutions catholiques, la confirmation des idées et des coutumes Romaines. Tel paraît clairement aujourd'hui aux yeux de tous, le vrai mobile de leur critique passionnée et aveugle. Pour arriver à leur fin, « *ils ont* « outré la critique, dit Fleury [3] ; et la mauvaise émulation de « paraître savant a entraîné quelques Catholiques dans cet « excès. » Parmi ceux qui sont tombés dans cette extrémité si vicieuse, et qui ont suivi ce genre de critique immodérée, effrénée, extrêmement nuisible, et capable de rendre problématiques et l'Evangile lui-même et tous les faits les plus certains de l'histoire, « on compte, outre Leclerc, Dallée et les « autres protestants, les fameux Richard Simon, Dupin, Tille- « mont, Maimbourt, Baillet, de Launoy, et plusieurs autres « catholiques [4]. »

[1] Voir le journal *l'Ami de la Religion*, n° du 15 septembre 1855.

[2] « Instrument de scepticisme et de matérialisme, le dix-huitième siècle a corrompu tout ce qu'il a touché, même le bien, » dit le R. P. Lacordaire.

[3] *Hist. eccl.* Préface.

[4] P. Perrone, *Prælect. Theol.* tom. 2, p. 1250.

Rien n'est plus vain, plus futile, que leur grand principe de critique, qui consiste à révoquer en doute ou à nier tous les faits historiques, qu'on peut supposer s'être passés autrement [1], ou qui ont été passés sous silence par plusieurs anciens, soit que ceux-ci aient eu l'occasion d'en parler, soit qu'ils ne l'aient pas eue. Si vous renversez ce fondement principal des critiques du dernier siècle, si vous rejetez ce principe puéril, ridicule, vous ruinez tout l'édifice de leurs négations [2].

Pour ce motif, aujourd'hui, les hommes réfléchis sont déterminés à repousser les soupçons injustes, légers, mal fondés [3], que ces faux critiques ont fait peser, en général, sur les anciens monuments de la tradition, admise dans les bréviaires et dans la liturgie sacrée. On ne veut plus permettre qu'ils continuent à perdre tout; semblables à des personnes imprudentes, qui, voulant ôter quelque tache à des étoffes précieuses et magnifiques, les brûlent par des moyens artificiels, les réduisent en lambeaux, et disent ensuite : « Elles ne valaient rien! cela est manifeste ! »

La saine tradition, admise par nos pères, est le premier rempart de notre foi, l'avant-mur, l'*antemurale*, de la cité sainte.

[1] P. Perrone, *Prælect. Theol.* tom. 2, p. 1230.

[2] « Argumentum negativum ex eo depromitur quod forte res aliter se habuerit aut habere potuerit.... » P. Perrone. — « Tota Launoiani ædificii moles quanta est, dit Thiers, *in defens. adv. Launoii appendic. ad dissert. de auctoritate negantis argumenti*, neganti argumento, quo præsertim usus est Launoius, tanquam cardinibus volvitur ac revolvitur. »

On ne veut plus aujourd'hui de ces prétendus raisonnements métaphysiques avec lesquels on prouve tout, et par lesquels conséquemment on ne prouve rien. On exige des faits à l'appui des paroles.

[3] Un pasteur protestant, ultra-rationaliste, avoue ingénument que les Réformés ont rejeté sans motif les récits non canoniques qui sont d'ailleurs basés sur la science : « Je ne sais pourquoi, dit-il, nos théologiens « spéculatifs du Protestantisme refusent d'admettre le beau mythe catho- « lique de la Sainte Vierge! Il est à coup sûr un des plus profondément « spirituels; mais ce sont là encore nos préjugés protestants qui les ar- « rêtent fort mal à propos ! » (Lutzelberger, *Jésus surnommé le Christ*, traduction Ewerbeck, 336.)

L'Evangile en est comme le mur principal, comme le dernier rempart. Or, celui-ci se trouve en péril, si nous laissons emporter celui-là. L'ennemi peut franchir l'un par les mêmes moyens qu'il aura employés pour escalader l'autre. Ce que les critiques du dix-huitième siècle ont fait à l'égard du premier, Strauss et les siens l'ont fait contre le second, en Allemagne. La ruine de la tradition *diminue les vérités parmi les hommes*, comme s'exprime le Prophète ; la destruction de l'Evangile les ferait disparaître entièrement. Mais toujours les attaques dirigées contre l'un ou contre l'autre contribuent au tarissement des grâces et des vérités divines : elles font que les fleuves se réduisent en rivières, et les rivières en faibles ruisseaux. Nous devons donc les repousser constamment. Nous le pouvons si nous le voulons. Nos traditions, celles qui sont communément adoptées dans l'Eglise, sont conformes à la vérité, et, sous ce rapport, sont indestructibles.

CHAPITRE II.

De la manière de réhabiliter les monuments primitifs.

Rouvrir les sources traditionnelles où tant de générations chrétiennes se sont abreuvées si longtemps, avec autant d'avantage spirituel que de plaisir, est une pensée utile et très-capable de favoriser le réveil de la foi qui se manifeste dans nos contrées occidentales.

Pour cela, il faut consolider les monuments primitifs, en appuyant et en prouvant chaque partie de leurs divers récits par plusieurs autres témoignages contemporains, et par ceux des premiers Pères ; il faut les comparer et les confronter les uns avec les autres.

Par ce moyen, leur vérité historique sera justifiée, constatée, dans chacune des parties comme dans tout l'ensemble ; et, dès lors, plus d'un fait traditionnel que la délirante incrédulité du siècle dernier a fait regarder comme faux, paraîtra dans tout l'éclat de la vérité, à la gloire de Jésus-Christ et à la grande consolation des fidèles.

Après avoir ainsi, par la comparaison des divers récits, par une sage et judicieuse critique[1], rétabli plusieurs histoires des premiers temps, on pourra les remettre entre les mains des chrétiens. Elles réjouiront leur piété, à coup sûr, autant qu'elles la fortifieront. Aujourd'hui, comme autrefois, elles seront un excellent aliment présenté à leur foi.

Nous pensons qu'on doit admettre ce qui est *moralement* et *suffisamment* prouvé, quoique non *rigoureusement*. Nous aimons à reconnaître cette règle, bien que les principaux faits et les notices historiques des premiers témoins doivent, dans cet ouvrage, être généralement appuyés sur quantité de preuves et de témoignages. La raison en est, que si les hommes ne voulaient admettre que ce qui est mathématiquement démontré, ils tomberaient nécessairement dans un scepticisme absurde, dans d'inévitables erreurs, et dans des inconvénients incalculables. Ainsi, pour citer un exemple entre plusieurs, les naissances, sur lesquelles reposent les droits des héritages et roulent les affaires les plus importantes de la vie, sont-elles prouvées rigoureusement ? — Non. Elles ne le sont que moralement. Et dans ces points d'un si haut intérêt, un seul témoignage est regardé comme une preuve suffisante. Que si dans des questions si vives, l'on voulait employer une critique soupçonneuse, non-seulement on s'engagerait dans les plus

[1] Nous voulons suivre cette règle de l'Apôtre : *Omnia probate, quod bonum est, tenete. — Eprouvez tout et gardez ce qui est bon.*

Nous nous attacherons à la pratique de ce conseil dans le discernement des traditions primitives, soit en mettant en lumière les bonnes traditions que l'hérésie a obscurcies, soit en écartant celles qu'elle a a ussées ou altérées.

graves périls pour les individus, les familles et la société toute entière, mais la vérité elle-même en souffrirait, et serait la plus compromise. — Par la manière dont Dieu a établi et réglé le cours ordinaire des choses temporelles de cette vie, nous comprenons facilement qu'il n'a pas été de sa volonté que la connaissance des faits de la vie humaine s'obtînt toujours par la rigueur d'une démonstration géométrique.

Nous recevrons donc comme traditionnel ou historique, non-seulement ce qui est élevé au plus haut degré de certitude, mais aussi ce qui, n'étant contredit par aucune raison solide, a été communément suivi par les anciens.

— C'est avec ces règles ainsi posées que nous examinerons les monuments de l'antiquité, relatifs aux Apôtres. Nous reconnaîtrons, par ce moyen, non-seulement qu'ils sont véridiques, mais encore pleins d'intérêt et dignes des personnages divins dont ils nous présentent l'histoire.

— Que les auteurs dramatiques portent ici leur principale attention. Nous les invitons à consacrer leur pinceau et leur génie à la représentation des différentes scènes, — scènes orientales et scènes occidentales, — scènes méridionales et scènes septentrionales, où se sont accomplis des faits qui intéressent aujourd'hui, comme dans les temps anciens, la foi du genre humain tout entier, et qui doivent influer puissamment sur les immortelles destinées de tous les peuples.

Que nos artistes les plus habiles nous dépeignent, par exemple, ces brillants costumes de l'Orient, de l'Inde méridionale, ces couleurs aussi vives, aussi aimables, que l'aurore qui éclaire de ses feux ces régions enchantées. Qu'ils fassent revivre sous nos yeux ces mâles figures de l'Afrique, qui, après avoir longtemps tenu tête à la puissance romaine, se soumirent avec la docilité de l'enfant à la parole des envoyés du Christ. Qu'ils nous montrent nos contrées, nos anciennes cités qui furent le théâtre de la prédication des hommes apostoliques. Nous aimerons à contempler nos aïeux,

recevant d'une bouche d'apôtre la doctrine qui gouverne nos familles, nos intelligences, nos sociétés.

Les principaux personnages seront les grands des divers pays du monde : des peuples entiers formeront les différents groupes de ces tableaux. Des hommes divins, vivants sanctuaires du Saint-Esprit, seront les dignes héros de chaque drame.

Qu'ils sont pauvres, qu'ils sont petits, ordinairement, les sujets que traitent les grands talents de notre époque, si on les compare aux sujets que nous offrent les histoires des Apôtres !

CHAPITRE III.

L'authenticité des traditions apostoliques démontrée — par le témoignage catholique.

Les monuments qui concernent les Apôtres sont de trois sortes :

Les *premiers* sont évangéliques, et par conséquent d'une autorité incontestable ;

Les *deuxièmes* sont patrologiques ou simplement historiques. Ici les témoignages multipliés et comparés des Pères établissent une certitude irréfragable ;

Les *troisièmes* sont traditionnels [1] ou légendaires.

C'est à l'égard de ces derniers et anciens monuments, ou mémoires traditionnels, relatifs aux Apôtres, que nous

[1] On distingue pareillement ces monuments traditionnels et on les divise en trois classes :

Il y en a de *premier ordre*, de *deuxième ordre* et de *troisième ordre*, selon leurs différents degrés d'authenticité, de certitude morale et de probabilité.

avons à éviter deux excès opposés. *D'abord*, l'on ne doit pas leur attribuer plus d'autorité qu'il n'est convenable ; et plusieurs dans le cours des siècles, ayant subi quelque modification, comme nous le dirons plus loin, on ne doit point les mettre sur la même ligne que les livres sacrés qui sont au Canon des saintes Ecritures. Plusieurs catholiques, parmi lesquels on remarque Jean Harding [1], anglais célèbre dans les armes et dans les lettres (aux XIV^e^ et XV^e^ siècles), Grégoire de Valentia, très-habile théologien espagnol, l'un des plus grands hommes de la compagnie de Jésus, l'un des plus redoutables adversaires des protestants d'Allemagne, provinces où il enseigna avec un grand applaudissement dans l'université d'Ingolstad (XVI^e^ et XVII^e^ siècles) ; Guillaume Lindanus [2], hollandais, premier évêque de Ruremonde, puis de Gand, l'un des plus éminents prélats et des plus savants écrivains du seizième siècle, et un grand nombre d'autres, se sont servis de ces pièces pour établir et prouver des dogmes de la foi catholique ; nous ne sommes cependant pas en droit de les employer à un usage d'une telle importance. Seules, les Ecritures canoniques ont, sous ce rapport, une autorité décisive. Aussi, le célèbre Lazius Wolfgang [3], docteur-médecin attaché à la maison impériale d'Autriche, Jean Fabre, et Maternus Cholinus, professeur à Zurich, avec d'autres savants, ayant voulu, vers l'an 1550, donner au livre des *Histoires apostoliques* l'autorité sacrée des livres canoniques, ayant été jusqu'à l'estimer à l'égal des actes de S. Luc, et à mettre en doute si le saint Evangéliste n'y avait pas puisé son récit historique, leur opinion a été justement censurée par Paul IV, quelques années après.

En second lieu, si nous devons éviter un excès de ce genre,

[1] *In Chronic.*

[2] Apud Fabric. *Cod.* t. 2, p. 394.

[3] Ce savant publia l'an 1550, sur un manuscrit de près de 700 ans, les *Histoires apostoliques*.

n'allons point tomber dans l'excès opposé, et, de ce que ces monuments ne sont point insérés dans le Canon des Ecritures, conclure témérairement ou légèrement qu'ils sont pleins de faussetés, et prétendre, avec le porte-étendard des philosophes impies, que nos pères, les premiers chrétiens, étaient des faussaires, des imposteurs. Cette autre extrémité est pire que la première. Elle est infiniment plus fausse et plus condamnable.

Car nous avons de graves autorités et de grandes preuves en faveur de ces antiques monuments. Ils sont, au moins substantiellement, conformes aux points généraux historiques, admis non-seulement par les Pères, mais encore par tous les chrétiens catholiques, par les hérétiques (protestants) et par les plus savants et les plus difficiles critiques.

Ces monuments reproduisent en partie les récits des auteurs canoniques, et en partie divers documents de la tradition qui ne sont point dénués d'importance. C'est le jugement qu'en portent les plus habiles critiques et écrivains ecclésiastiques, parmi lesquels on compte M. Glaire, *Introduction au Nouveau-Testament;* M. Chassay, *Défense du Christian., t. III, p. 217;* Fabricius, *Codex ap. N. T.;* Hug, *Introduction au Nouv. Test.;* Bergier, *Certitude des preuves du Christianisme*; Thilo, *Codex ap. Novi Test.*; C. C. L. Schmidt, *Corpus veterum omnium apoc.;* Birch, *Auctarium codicis ap. Novi Test. Fabriciani*; Kleuker, *les Apoc. du Nouv.-Test.;* F. de Beausobre, *de Novi Test. libris Apoc.;* Brunet, *les Livres apoc.*, etc. Tous reconnaissent que ces antiques mémoires peuvent donner de précieux renseignements sur l'Evangile et sur l'histoire des hommes apostoliques. — Les modernes sont sur ce point d'accord avec les anciens. — Les légendes de *seconde* ou de *troisième classe* sont communément considérées comme le produit de l'imagination, s'exerçant sur un fond historique ou traditionnel, ou comme une amplification destinée à orner un sujet de même nature.

Cette harmonie ou concorde historique est une preuve très-importante, pour ne pas dire décisive, en leur faveur. Nous pouvons juger de la vérité des narrations qu'ils contiennent, par l'exactitude de celles que nous connaissons d'ailleurs, soit par les livres canoniques, soit par d'autres auteurs primitifs. C'est ainsi, pour donner un exemple, que le premier livre des *Histoires apostoliques* est parfaitement conforme avec les Evangiles, avec les Actes, et avec l'Histoire ecclésiastique. Elles sont écrites avec un style convenable, élevé, éloquent, et avec un esprit profondément religieux.

Nous les présenterons telles qu'elles sont, telles qu'elles ont été suivies et reçues par un très-grand nombre d'auteurs grecs et latins, orientaux et occidentaux. Le savant Ribadeneira [1], provincial des Jésuites en Espagne, en Sicile et en Italie, marque que les écrivains qui les citent, sont très-qualifiés et très-nombreux, et il ajoute qu'on les suit communément.

Le célèbre PERONNE [2], professeur de théologie au collége romain, en reconnaît l'antiquité et la vérité, tout en admettant les restrictions indiquées plus haut.

Citons quelques-uns des noms illustres, qui, dans le cours des siècles, ont admis et suivi les *Histoires des Apôtres*.

ANDRÉ DU SAUSSAY, célèbre évêque de Toul, les a traduites et publiées, à la grande satisfaction des âmes chrétiennes;

Le roi de France *Louis XIII* en faisait ses délices ;

HUET [3], évêque d'Avranches, pense que ce livre n'a pas été écrit dans une autre époque que dans les temps apostoliques.

[1] 24 août, *S. Barthel.*

[2] *Prælect. Theolog. de locis theologicis*, part. II, c. 1, t. II, p. 1061, ed. Migne. Perrone regarde ces livres comme ceux que nous appelons *deutérocanoniques.*

[3] Lib. *de Claris interpretibus.*

BARONIUS [1], dans ses *Annales ecclésiastiques*, le cite quelquefois, et pense qu'il ne doit point être méprisé, parce qu'il se trouve d'accord avec les autres bons auteurs ecclésiastiques dans la plupart des récits qu'il nous a donnés avec eux. Le savant cardinal ajoute dans un autre endroit, qu'il est certain qu'avant l'époque du pape Gélase, on avait coutume de lire ce livre dans l'Eglise. « *Ante Gelasii Papæ tempora lectitari consuevisse, certum est.* » (An. 69, n. 34.)

SANCTORIUS, archevêque d'Urbin, en Italie, en cite les principaux faits;

ORDÉRICUS VITALIS [2], bénédictin très-estimé, né en Angleterre, les a fait entrer dans le corps de son *Histoire ecclésiastique*, et rapporte qu'on les *lisait dans l'Eglise*, comme aux temps antérieurs au pape Gélase;

VINCENT DE BEAUVAIS a fait de même dans la *partie historique* de son grand ouvrage;

LAURENT DE LA BARRE [3], STAPLETON, célèbre chanoine anglais, MÉTAPHRASTE, les *Martyrologistes*, BENOIT PÉRIONIUS, JOACHIM PÉRIONIUS [4], tous deux bénédictins, les ont rapportés dans leurs livres. — S. THOMAS D'AQUIN en cite des traits dans sa *Somme théologique* [5];

BELLARMIN [6] marque qu'il cite quelquefois *les Vies des Apôtres*, parce qu'elles sont reçues et approuvées par un grand nombre de savants et de prélats de la Cour Romaine, qui s'en servaient pour confirmer la vérité des dogmes catholiques;

[1] Bar. an. 44, n. 2, p. 310.

« Passiones Apostolorum, licet incerto auctore ferantur, non tamen « prorsus contemnenda putamus; nam quod habent de conversione « Phileti et Hermogenis, etc., alii plerique adstipulantur. »

[2] 1076-1142. Vide *Hist. eccl.*, l. 2, c. 18, p. 278, ed. Migne.

[3] *Hist. vet. Patrum. — In Biblioth. PP.*

[4] *L. de gestis et vitis Apostolorum.*

[5] Voir *l'Hist. de S. Jean évang.* l. 6, c. 8.

[6] *Lib.* 2 *de Monarchis*, c. 27, *ap. Fabr. cod. ap.* t. 2, p. 394.

S. ANTONIN, évêque d'Aquilée, puis archevêque de Florence ; RABAN-MAUR, archevêque de Mayence au neuvième siècle [1];

PIERRE DES NOELS[2] *(Petrus Natalis* seu *de Natalibus)*, évêque d'Equilium ou de Jésolo, dans l'Etat vénitien;

JACQUES DE VORAGINE [3], archevêque de Gênes;

Le Docteur BELETH[4], célèbre théologien de Paris, au treizième siècle ; PIERRE CAMESTOR [5], de Troyes, chancelier de l'Eglise de Paris, au douzième siècle ;

Et plusieurs autres écrivains du moyen âge et des temps modernes, les ont recueillies avec soin.

AGOBARD, savant archevêque de Lyon, aux dixième et onzième siècles ;

Le grand saint ISIDORE archevêque de Séville, aux sixième et septième siècles ;

Les évêques qui composèrent la liturgie mozarabique [6] et plusieurs des autres liturgies anciennes;

CRÉDÉNUS, historien ecclésiastique; RUFFINUS, savant prêtre d'Aquilée, au quatrième siècle ;

S. NIL, préfet de la ville de Constantinople, et dont les ouvrages ont été cités par les Pères du septième concile œcuménique (cinquième siècle).

S. PAULIN, évêque de Nole, au quatrième siècle ;

LUCIUS DEXTER [7], historien, ami de S. Jérôme ;

Le célèbre APOLLINAIRE, professeur d'éloquence à Beryte, puis évêque de Laodicée, l'ami de S. Athanase et de S. Basile.

[1] Raban, Martyrolog. 6 *et* 12 *kal. Januar.*, 12 *kal. Sept.*, 11 *kal. oct.*, 2 *kal. Julii*, *idus Martii.*

[2] *In Catalogo SS.*

[3] *In libro Annuarum solemnitatum.*

[4] *Historia tripartita Cassiodori Senatoris.*

[5] P. Comestor, *hist. Scholastica.*

[6] Au septième siècle, Manuscrit de Fleury, apud Martène, t. 4.

[7] *In Chronic.*

Les auteurs des livres sacrés de l'*Eglise grecque* et *orientale*, et plusieurs autres auteurs anciens, ont rapporté des faits tirés des *Histoires apostoliques*, et les ont présentés aux fidèles pour servir à leur édification.

Selon Philippe Mélanchton [1] et plusieurs savants, au temps de Julien l'Apostat, cet *Apollinaire*, dont nous venons de parler, auteur habile du *Christus patiens*, ou *Tragédie de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, voyant que Julien l'Apostat défendait aux Chrétiens l'étude des tragédies de Sophocle et d'Euripide, mit en vers, non-seulement les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais notamment les *Histoires des Apôtres* et des premiers Martyrs. Car il avait une extrême facilité pour écrire sur toute sorte de matières. Il présenta, sous la forme dramatique, tantôt en vers, tantôt en prose, les différentes relations des faits et de la mort des Apôtres, de même que le récit évangélique des souffrances de Notre-Seigneur. — Lors même que nous ne posséderions dans les *Histoires apostoliques*, ouvrage éminemment dramatique, que ce que ce grand homme a composé sur les mémoires de l'antiquité chrétienne, nous aurions déjà toutefois grand sujet de nous applaudir du témoignage d'un écrivain si illustre, très-rapproché des temps primitifs, et écrivant alors sous les yeux de Porphyre et de Julien, ennemis implacables du Christianisme, et tout prêts à contredire dans leurs écrits ce qui eût été avancé contre la vérité.

Nous voyons, d'ailleurs, que le *Christus Patiens* d'Apollinaire est très-conforme à la vérité évangélique et traditionnelle. Il n'y a pas de raison de croire qu'il en soit autrement de ses autres ouvrages.

Mais outre le témoignage qui résulte des ouvrages d'Apolli-

[1] Melanchton, *ep. ad Georgium*, Principem Anhaltimum : « Aiunt « Apollinarem.... scripsisse tragœdias argumentis Apostolorum et Mar- « tyrum. »

naire *sur la mort et la passion des Apôtres, les histoires* de ces premiers Disciples de Jésus-Christ sont, de plus, attestées par d'autres auteurs, ni moins graves, ni moins anciens.

S. AUGUSTIN [1] les a connues, et on a cité des passages, comme Wossius et plusieurs savants l'ont observé.

JULES AFRICAIN célèbre écrivain qui florissait vers l'an 220, déclare qu'il a traduit en latin les *Histoires apostoliques d'Abdias et de Craton,* et qu'il les a abrégées dans ce qui est trop longuement rapporté de chaque Apôtre [2].

EUTROPE [3], disciple d'Abdias, les avait déjà traduites de l'hébreu en grec, comme l'atteste Jules Africain. [4].

Enfin, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, les a admises dans sa liturgie sacrée ; elle a puisé là les leçons du Bréviaire et la matière de ses hymnes : il n'y a pas d'autres sources antiques où ses Docteurs et ses Pontifes aient pu puiser les légendes des Apôtres [5].

D'où il résulte : 1° que les *Histoires apostoliques*, telles que nous les avons, ont été modifiées, abrégées par Jules Africain, comme il le témoigne lui-même dans la préface de sa traduction ; 2° qu'elles sont tirées des écrits originaux de deux disciples des Apôtres, d'*Abdias* et de *Craton*, témoins entièrement dignes de foi, puisqu'ils virent eux-mêmes une partie des faits qu'ils rapportent ; 3° que les noms d'*Eutrope* et de *Jules Africain* qu'on trouve dans la préface, ne s'y lisent encore aujourd'hui que par la faute des copistes. En

[1] *Ap. Fabric.* t. 2, p. 744 ; Wossius, *de Hist. Græcis*, l. 2, c. 9 ; Georgius Callistus, *de conj. Cleric.*, p. 186, etc.

[2] *Ap. Fabric., ibid.*, p. 390, et *Hist. apost.* l. 6, c. 20.

[3] C'est ce même Eutrope qui trouva dans les annales du Sénat romain la lettre de Lentulus touchant la personne de N. S. Jésus-Christ *(Ibid., ut supra.)*

[4] *Ibid.*

[5] Voyez, dans le Bréviaire Romain, les leçons des fêtes des Apôtres, *S. Mathieu, S. Barthélemy*, etc. Le fond de ces leçons n'a pu être puisé ailleurs. Il en faut dire autant des anciennes hymnes, comme nous le verrons dans la vie de chacun de ces Apôtres.

effet, ceux qui copièrent dans la suite, ou qui publièrent ces histoires, mirent à la marge, ou même dans le texte, entre guillemets, des notes indicatives des noms des traducteurs. Mais, avec le temps, faute de soin et de connaissance, ces annotations passèrent dans le texte et furent enfin prises pour le texte même [1]. C'est ainsi que dans les cinq livres du Pentateuque, tous composés par Moïse, il est néanmoins parlé de la mort de Moïse. Or, il est clair qu'une annotation de ce genre s'est glissée dans le texte. Egalement, il est certain que le livre qui porte le nom de *Samuel* a été composé par ce Prophète. Toutefois, ce même livre rapporte la mort de Samuel. Doit-on conclure qu'il n'est pas l'œuvre de ce conducteur du peuple d'Israël, parce qu'il n'a pu écrire cette circonstance? — Nullement. Ce n'est qu'une annotation ou addition qui a dû être guillemetée dans le principe, mais qui a fini par passer dans le texte, sans que pour cela il y ait eu préméditation ou dessein de la part de qui que ce fût.

Celui qui refuserait d'admettre cette explication, qui est néanmoins fort naturelle, devrait combattre l'authenticité des Livres sacrés déjà nommés, consentir à rejeter toutes les preuves tirées de la tradition et du texte lui-même, ainsi que le témoignage constant de tout un peuple.

[1] Malgré cette altération, qui en soi est légère et d'ailleurs involontaire, cette pièce antique n'a pas été mise dans le décret de Gélase, ni dans l'*Index* du Concile de Trente. Elle n'a été rejetée que par les critiques protestants qui avaient intérêt à la voir détruite, pour les motifs que nous avons dits, et par quelques catholiques du dix-huitième siècle, qui reconnaissent ne l'avoir pas même lue, loin de l'avoir examinée pour en porter un jugement sûr (*). Il est encore à remarquer sur ce point un fait assez important. Ceux qui combattent les détails de la tradition, en admettent ordinairement toute la substance.

(*) Le protestant Mélanchton conseille aux siens de ne la pas lire, et les Protestants, sur sa parole et peut-être à son exemple, l'ont condamnée sans la connaître. J'ai bien cherché les raisons sérieuses qui avaient pu déterminer leur jugement, je n'en ai pas trouvé d'autres que celles que j'ai exposées.

(Voir Mélanchton, *Ep. ad Joachimum camerarium*, A. 1549.)

Quant aux changements que Julius Africanus dit avoir apportés au texte d'*Abdias* et de *Craton*, disciples des Apôtres, ils consistent tout simplement dans des abréviations et dans la substitution d'un récit plus court à une narration jugée *trop longue* ou *trop diffuse*. C'est ainsi qu'il a laissé le texte prolixe de Craton sur le martyre de S. Jacques le Mineur, pour adopter et mettre en place le texte de S. Hégésippe, qui rapporte le même fait, mais d'une manière plus concise. Par un motif contraire, quelque copiste ou historien, voyant certains faits peu développés dans les monuments primitifs, n'aurait pas fait difficulté d'y insérer un autre récit plus circonstancié, tiré de quelqu'auteur même postérieur. Mais cela ne paraît pas avoir lieu ici. Le traducteur tenait à abréger [1].

Ce qui montre encore clairement l'antiquité des *Histoires apostoliques*, c'est que Tertullien et Clément d'Alexandrie, au deuxième et au troisième siècle, y ont puisé des traits historiques relatifs aux Apôtres : tels que le martyre de S. Jean [2] à la Porte-Latine, et la conversion du jeune homme [3] qui s'était fait chef d'une troupe de voleurs. De plus, Méliton ou Mellitus, disciple de S. Jean l'apôtre et évêque illustre de Laodicée, et Prochore, l'un des sept diacres de Jérusalem, ont connu les disciples Craton et Abdias, et en ont été connus pareillement comme disciples et comme agiographes, puisqu'ils se confirment réciproquement et qu'ils sont les continuateurs les uns des autres.

[1] *Hist. apost.* l. 9, c. 1, fugit *verbositatem*...., *supervacanea omittit.* Et ibid. l. 6, c. 20 : « *Ex multis pauca selegimus,* » inquit Africanus.

[2] Ibid. l. 5, c. 2 et 3.

CHAPITRE IV.

Continuation de la même démonstration, — par le témoignage des hérétiques, — et des philosophes de cette époque.

Non-seulement les catholiques des premiers siècles ont, comme nous l'avons indiqué, attesté la vérité des faits apostoliques consignés dans les monuments primitifs, mais la plupart des hérétiques mêmes des premiers temps leur ont pareillement rendu un témoignage public et écrit. Ils les ont commentés, cités, publiés avec éloge.

Ainsi, les *Encratites*, les *Marcionites*, les *Manichéens*, les *Priscillianistes*, les *Ebionites*, et toutes les sectes primitives des *Gnostiques* [1], parmi lesquels on distingue surtout Séleucus et Leucius, ont prouvé la vérité historique des faits des Apôtres, en les attestant eux-mêmes et en les consignant dans leurs écrits, comme ont fait Craton et les autres historiographes, disciples des Apôtres.

Non-seulement les Hérétiques les attestent, mais encore certains philosophes leur ont rendu un éclatant témoignage, en les rapportant et en les commentant à leur façon dans leurs écrits : c'est ce que firent les philosophes *Nexocharides* et *Léonides* [2].

Sans doute, comme l'observe Baronius dans plusieurs endroits de ses *Annales*, les hérétiques, en citant les mémoires qui renfermaient la doctrine et les faits des Apôtres, les ont

[1] Apud Epiphan, *Hær.* 38, 47, 61, 67. — Ap. Euseb., *Hist.* l. 3. — Ap. Aug. et apud Orosium, *epit. ad S. Aug.* — Gelas. *Decret.* Baron. *in Annal.*

[2] Apud Innocent., ep. 3 ; ap. Baron., an. 44, nº 43.

altérés ; mais ils n'en ont pas moins rendu hommage à leur réalité [1].

Il y a ici une remarque essentielle à faire, qui sert à résoudre la plus grande des difficultés qu'opposent les critiques incrédules. La voici :

« Les Hérétiques, et notamment Leucius, ont écrit la vérité « quant aux faits miraculeux des Apôtres ; mais ils ont débité « plusieurs mensonges quant à leur doctrine : « *De virtutibus eorum* (Apostolorum) *ac miraculis per eos factis vera* « *dixit, de doctrina eorum plura mentitus est.* » Baronius [2] tire ces paroles d'une lettre de S. Jérôme. On les trouve pareillement exprimées dans deux ouvrages de Méliton [3], disciple de S. Jean et évêque de Laodicée. On en trouve une preuve dans une citation des écrits manichéens, rapportée par S. Augustin touchant Maximilla, femme du proconsul Egée. En la comparant avec les monuments catholiques, on reconnaît facilement que les faits prodigieux, rapportés par les Manichéens, sont vrais, mais que la doctrine et certaines circonstances ont été pliées dans le sens hérétique. Puisque, d'après le témoignage des Anciens, les actes rapportés ou composés par les hérétiques sont véritables quant aux faits, et qu'ils ne contiennent rien de faux, sinon dans certains points *de doctrine* et dans les réflexions dont ils ont accompagné les faits, nous nous sommes attachés à considérer les monuments apostoliques, afin de voir s'ils ne renfermaient point quelque trace d'hérésie ancienne, et s'ils ne seraient point peut-être du nombre de ces pièces qui ont été altérées *quant à la doctrine* par les Gnostiques ; nous n'y avons rien trouvé de semblable : la doctrine et l'histoire y sont également vraies, parce qu'elles ont été originairement composées par les Catholiques.

Etrange raisonnement des critiques modernes, et surtout

[1] Bar. an. 69, n° 34.

[2] Baron, an. 44, n° 44 et S. Hieronymi, *epist ad Chromatium.*

[3] Melito, *L. de passione S. Joan.*, *c.* 1 *et l. de transitu B. N.*, c. 1.

des Protestants! Ils ne veulent pas se servir des monuments de l'antiquité, « étant à craindre, disent-ils [1], qu'ils n'aient « été altérés par les Manichéens, puisqu'ils sont cités par « eux. »

Cette manière de raisonner ferait également rejeter les Livres canoniques, puisqu'ils ont été entre les mains des Hétérodoxes et qu'ils ont été souvent cités par eux. — Cela revient encore à dire : — Quelquefois on a fait courir de fausses pièces de monnaie qui avaient toute l'apparence de la bonne monnaie. Pour ce motif, il faut rejeter toutes les monnaies, parce qu'il est à craindre que tout ce que nous avons entre les mains ne soit de la fausse monnaie, bien qu'elle présente tous les caractères de la véritable. — Quelques juges iniques ont rendu de fausses sentences. Donc, on ne doit plus se servir de la voie des tribunaux ; car il est à craindre que les juges que nous avons ne soient des hommes ennemis de la justice et de la vérité, comme on en a vus. Quoi de plus contraire à la raison que cette manière de penser et d'agir?

Mais dans la question qui nous occupe, elle devient plus ridicule encore, puisque nous savons que les pièces mêmes composées par les hérétiques étaient véridiques *quant à l'histoire* : ce qui est ici le point important.

Si un Hérétique moderne, si un Protestant, attestait dans ses écrits ou dans son église un ou plusieurs des faits miraculeux du catholicisme, en conclurions-nous qu'il nous faut rejeter ces faits parce que des livres hérétiques les rapportent? Ce serait une sotte idée. Par exemple, si les Protestants, contemporains de S. François-Xavier, attestent ses miracles opérés dans les Indes, rejetterons-nous la vie prodigieuse de ce nouvel Apôtre, parce que des Hérétiques en parlent dans leurs écrits? — ce serait une folie. Pourquoi donc plusieurs critiques modernes rejettent-ils ceux qu'attestent les Héré-

[1] Tillemont, *Vie de S. André*; Baron, an. 69, n° 34.

tiques primitifs ? C'étaient les Protestants de ce temps-là.

Les Protestants de notre époque font grand bruit en objectant que Leucius, un Manichéen, a aussi écrit les *Mémoires apostoliques !*

— Mais c'est un témoignage de plus, et c'est un témoignage précieux, puisqu'il vient de nos ennemis. — Lorsqu'un fait est attesté par les amis et par les ennemis, il est justement considéré comme vrai et comme certain, dit S. Irénée.

« Mais les Anciens et notamment Méliton, *ajoutent-ils*, té-
« moignent que les Manichéens ont écrit plusieurs choses
« fausses. »

— R. Les Anciens, avec Méliton, ont témoigné, encore une fois, que les Hérétiques ont écrit plusieurs choses fausses sur *certains points doctrinaux*, oui ; mais ils ont soin d'ajouter que ces mêmes Hérétiques ont rapporté avec vérité et avec exactitude *les faits historiques :* ce qui est ici pour nous l'affaire importante.

Qu'on se souvienne donc bien que les Manichéens étaient alors aux yeux des Chrétiens ce que sont aujourd'hui les Protestants aux yeux des Catholiques. Or, les Protestants ne sont point portés à créer de fausses histoires prodigieuses ; au contraire, ils ont une certaine tendance naturelle à n'admettre que difficilement même les véritables ; et avec cela, ils se sentent comme entraînés à altérer et à fausser la vraie doctrine de l'Évangile. Loin donc d'affaiblir les traditions, le témoignage des Hérétiques ne peut que les corroborer.

Un jour viendra qu'on aura aussi horreur de tout ce qui sera sorti d'une plume protestante, que les beaux esprits du Protestantisme semblent aujourd'hui avoir horreur des productions de Leucius et des autres Manichéens.

La piété de nos ancêtres était nourrie et leur foi fortifiée par le choix de plusieurs bonnes histoires traditionnelles, qui racontaient les actions, les prédications et les prodiges des Apôtres. L'hérésie vit que cela produisait un bien immense

parmi les fidèles : elle prit ses mesures, et, dès le premier siècle, elle s'empara aussi d'un moyen si efficace; elle n'avait qu'à plier simplement la doctrine à ses erreurs. Elle sema donc l'ivraie parmi le bon grain. Or, est-ce pour nous une raison de tout rejeter? Parce que l'Ennemi a jeté l'ivraie de l'hérésie parmi la semence de la doctrine orthodoxe, devons-nous abandonner le champ du Seigneur? En maudissant ce qui est mauvais, délaisserons-nous ce qui est bon? — Non. Mais il est de notre devoir d'adopter ce que l'Eglise, dans sa liturgie sacrée, ou dans la doctrine commune de ses évêques et de ses premiers docteurs, nous indique comme vrai et comme propre à édifier; et, puisque les Hérétiques ont respecté la substance et la vérité des faits traditionnels, notre tâche est facile; nous n'avons principalement qu'à voir si la doctrine des anciens monuments est conforme à l'Evangile et à la vérité catholique.

CHAPITRE V.

Solution des difficultés soulevées par la critique moderne.

La plupart des objections alléguées par le dix-huitième siècle contre les monuments apostoliques sont si légères, que ce serait perdre le temps que d'entreprendre de les réfuter toutes en particulier. Une plus parfaite connaissance de l'antiquité et un bon commentaire suffiraient généralement pour les résoudre et les éclaircir pleinement. Nous nous contenterons d'examiner ici celles qui paraissent les plus sérieuses.

I^re^ *Obj.* — Les critiques objectent que les premiers chrétiens, instruits par les Apôtres, n'ont pu avoir sur le point de la chasteté les idées exagérées que semblent leur attribuer les

monuments apostoliques [1]. D'ailleurs, les règles établies par S. Paul (1 Cor. VII) ne permettent pas de penser que les chrétiens aient passé en ce point les limites convenables.

Rép. — Ceux qui ont porté un tel jugement connaissent bien peu l'époque apostolique et la sévérité des termes des premiers prédicateurs évangéliques sur cet article. Ne sait-on pas que l'ère du célibat religieux et de l'angélique virginité date de la promulgation de la doctrine chrétienne? Les Apôtres remplirent le monde de cet enseignement nouveau, et, de toutes parts, on en vit briller les fruits, en place de la corruption païenne. L'on n'ignore point que les discours des Apôtres sur la fornication et sur l'incontinence conjugale firent trembler les juges sur leurs tribunaux (Act. XXIV, 25); que les fidèles effrayés et craignant le jugement divin, résolurent enfin de consulter S. Paul sur ce point : *ne licet homini mulierem tangere?* Question remarquable, qui montre jusqu'à quel point, dans les premiers temps, on exagérait la nécessité de la continence conjugale.

Les divers monuments de l'antiquité nous montrent que les premiers fidèles de l'Italie, de la Grèce, d'Ephèse, d'Asie, des Indes, de l'Ethiopie, après avoir entendu les Apôtres, avaient tous les mêmes pensées, et que, ignorant les limites où ils devaient s'arrêter, ils portaient la pratique de cette vertu jusqu'au delà des devoirs matrimoniaux. S. Paul, comme les autres Apôtres, leur recommandait fortement de traiter saintement le mariage : *Thorus immaculatus* (sit)..... *sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore, non in passione desiderii...* (1 Thess. IV, 4.) Il y avait donc des péchés à éviter dans le mariage, et les épouses chrétiennes voulaient accomplir la volonté de Dieu. L'Apôtre des

[1] Voir un passage du récit de S. Lin sur le martyre de S. Pierre. — Le Bréviaire romain, Labbe, Guill. Gave, Jacq. Fabre, Sixte de Sienne, Salmeron, Coccius, Juste Lipse, etc., admettent ce monument comme authentique.

Gentils arrêta la tendance héroïque des fidèles dans ce qu'elle avait d'exagéré; il la circonscrivit dans ses limites essentielles, et il répondit à ceux qui le consultèrent : *Bonum est homini mulierem non tangere : Il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Néanmoins, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme.... Or, je vous dis ceci comme une chose qu'on vous pardonne, et non pas qu'on vous commande.* Sa doctrine est telle, qu'en permettant l'usage légitime du mariage, il recommande surtout la sainteté virginale. La tempérance et la prohibition des abus de l'onanisme déplaisaient beaucoup aux Païens corrompus. De là ces luttes consignées dans les anciennes Traditions, car elles avaient pour cause et pour origine la cessation de ces excès : *eo quod rarius viro conjungeretur*, est-il dit [1].

Certains chrétiens, se souvenant des termes sévères des Apôtres et de l'exemple héroïque de plusieurs fidèles, continuèrent à penser, comme faisaient d'abord les Corinthiens, *non licere homini mulierem tangere*. De là l'opinion des *Encratites* ou *Continents*. Mais, après que les règles sur la chasteté conjugale eurent été posées par S. Paul, ces Chrétiens ne furent plus excusables, et leur opinion fut une hérésie.

Il est donc certain, par le fait même de la nécessité où les Corinthiens se trouvèrent de consulter S. Paul, que les premiers fidèles ignoraient l'étendue et les limites de leurs devoirs d'époux et d'épouses; que les plus fervents étaient disposés à en franchir les bornes; que, dès lors, il ne doit point paraître étrange si les anciennes traditions nous présentent en ce point quelque exemple d'exagération. Loin d'être un motif de doute, cela même est une marque assurée de leur antiquité.

De plus, les docteurs enseignent que primitivement il était permis de quitter son conjoint, lorsque d'infidèle on devenait

[1] *Hist. apost. et Act. S. Andreæ.*

chrétien, lorsque l'homme ou la femme, demeurant infidèle, était un obstacle à la profession du Christianisme ou à l'accomplissement des devoirs qu'il impose. Ce cas, dit le P. de Ligny [1], était fréquent dans les premiers temps, et il se rencontre encore chez les infidèles qui se convertissent à la foi. Les premiers siècles fournissent des milliers d'exemples d'époux chrétiens qui s'abstenaient de l'usage du mariage et vivaient comme frère et sœur.

II° *Obj.* — Les anciens monuments ne semblent pas tous avoir le style des hommes apostoliques.

Rép. — Quoiqu'il soit très-difficile de dire quel devait être le style de tel ou tel homme apostolique, puisqu'on ne possède pas d'autres écrits provenant d'eux, et qu'il ne soit, conséquemment, guère possible de rien conclure du caractère du style, on peut néanmoins se croire en droit de penser que les premiers mémoires des faits apostoliques, ayant été considérés postérieurement comme imparfaits sous le rapport de la forme, parce qu'ils avaient été composés à la hâte et avec des termes fort simples, ont été retouchés, recomposés dans la suite par quelque main plus habile. Nous avons, du reste, un exemple frappant de ceci dans les Evangiles mêmes, qui, trop simplement rédigés aux yeux des hommes du siècle, furent recomposés et revêtus d'un style élégant par le célèbre Ammonius, par Tatien et par d'autres doctes écrivains de l'Ecole d'Alexandrie. Telle est l'origine des quelques inexactitudes que l'on remarque dans ces monuments anciens. Outre que ces inexactitudes sont fort légères et en petit nombre, elles auront pu, comme on le voit, se glisser facilement et comme naturellement dans divers manuscrits et diverses copies. — Je rapporterai à ce sujet un fait personnel. — J'avais traduit avec une fidélité scrupuleuse, précisément les anciens monuments historiques qui concernent la vie de l'apôtre S. Jean. Je les com-

[1] *Vie de Jésus-Christ*, part. II, c. 47, p. 102.

muniquai à un Ecclésiastique fort instruit et très-habile. Il me conseilla de recomposer ces récits historiques avec les mêmes idées, mais non avec les mêmes termes ni avec la même forme. Si j'eusse suivi cet avis, il n'y serait resté, comme on le voit, de bien exact que le fond ou la substance du récit, mais non la forme, ni les circonstances, ni les expressions. Je remarque, en effet, que certains auteurs de notre époque ne rapportent point les paroles mêmes des écrits originaux, mais les idées seulement qu'ils prétendent embellir de la grâce de leur style moderne [1].

Or, la même chose a fort bien pu avoir lieu autrefois pour les monuments apostoliques, pour les *Constitutions*, les *Clémentines*, les *Récognitions*, les *Lettres de S. Ignace*, *etc.*, *etc.* Il paraît très-probable même que cette recomposition de plusieurs anciens monuments a eu lieu dans les troisième, quatrième et cinquième siècles. — Concluons de là, encore une fois, qu'il n'est point surprenant que quelques inexactitudes, soit de fait, soit d'expression ou de citation d'Ecriture Sainte, etc., se soient glissées dans ces importantes pièces de l'Antiquité. — Ces observations très-fondées sont, certes, de nature à couper court à toutes les difficultés que met ordinairement en avant le Philosophisme incrédule. Elles ont pour conséquence qu'on ne doit pas donner aux paroles de ces anciens monuments la même autorité qu'on donne à celles de la Sainte Ecriture ; mais qu'on doit admettre le fond même de ces récits et les faits qu'ils rapportent avec leurs principales circonstances. Autrement ce serait se mettre en contradiction avec l'Eglise qui les admet de la sorte, comme on le voit par les extraits et les résumés qui sont dans le Bréviaire Romain; ce serait, de

[1] Voyez les *Légendes de la Vierge*, ou *l'Histoire de la Vierge*, par M. Orsini. Je connais plusieurs auteurs, plusieurs ecclésiastiques, même très-respectables, qui ont traité de la sorte divers monuments anciens. Par ce fait, ces pièces antiques sont devenues de simples et pauvres romans.

plus, accuser de fausseté et calomnier fort injustement toute la vénérable Antiquité chrétienne, qui avait, aussi bien que nous, horreur du plus léger mensonge.

III^e^ *Obj.* — « Dans quelques-uns des anciens monuments, on remarque certain passage de la Sainte Ecriture traduit selon la Vulgate : ce qui ne pourrait avoir lieu si ces écrits étaient antérieurs à S. Jérôme. »

Rép. — *D'abord*, c'est là une exception fort rare. *Ensuite*, S. Jérôme n'a point touché à tout ce qu'il y avait d'exact dans les anciennes versions. 3° Lorsque des écrivains, postérieurs à ce Docteur de l'Eglise, retouchèrent de la manière que nous avons dit, ou traduisirent l'un des ouvrages des trois premiers siècles, et lorsqu'ils rencontrèrent un passage soit de l'Evangile, soit des autres écrits Apostoliques, ils ne se donnèrent souvent pas la peine de le traduire suivant les expressions mêmes du texte ancien; mais, pour plus de facilité ou pour un autre motif, ils le rendirent par les termes mêmes de la Vulgate. J'ai eu quelquefois lieu de remarquer cela dans des traducteurs ou auteurs modernes. — Au reste, cette objection ne concerne point les *Histoires apostoliques*, qui ne présentent pas d'exemple de ce genre.

IV^e^ *Obj.* — « Les miracles rapportés par les traditions primitives sont trop nombreux, trop extraordinaires et trop souvent relatifs à des expulsions de démons. »

Rép. — 1° Quant aux expulsions des Esprits Infernaux, rappelons-nous qu'elle était la grande question, la question capitale, qui se débattait à cette époque. Il s'agissait de renverser par toute la terre le règne universel des faux-dieux, c'est-à-dire des Démons, et d'établir sur les ruines de leur culte idolâtrique le règne et le culte du vrai Dieu. L'action de la puissance Divine qui résidait dans les Apôtres, devait donc s'exercer principalement contre la force des Puissances de ténèbres. Le fait historique de l'exercice fréquent de l'action de Dieu sur les démons est attesté par tous les monuments de ces

premiers temps. 2° Tout miracle est un fait extraordinaire. Il fallait des faits extraordinaires pour faire tomber ce qu'il y avait de plus fort dans le monde, pour frapper les esprits des Gentils et les convertir au vrai Dieu et à la pratique des austères préceptes de l'Evangile. Cependant, dans les belles et édifiantes histoires des temps Apostoliques, il n'y a rien qui ne soit digne de l'Évangile : les faits qui y sont consignés nous apparaissent comme la suite naturelle et nécessaire de l'histoire du fils de Dieu Incarné. Le caractère divin y brille avec un bel éclat. 3° Loin de nous scandaliser du nombre des prodiges opérés par les Apôtres, lors de l'établissement des premières églises du monde, nous devrions, au contraire, si le récit historique en avait péri, supposer qu'il en a nécessairement été ainsi, parce que la création de toutes les premières chrétientés a toujours eu lieu de la sorte, même dans les Ages modernes. C'est ainsi, par exemple, que le pouvoir miraculeux fut hautement et magnifiquement déployé dans les Indes Orientales, lorsque S. François-Xavier les évangélisa pour la première fois; dans le Tonkin, lorsque le P. de Rhodes [1] y apparut au commencement du dix-septième siècle, les prodiges s'y multiplièrent tellement, qu'il rapporte lui-même qu'en moins de huit jours, 272 malades furent guéris par les Chrétiens qu'il avait envoyés répandre de l'eau bénite sur les infirmes et sur les possédés. Que le nombre et la grandeur des prodiges Apostoliques ne nous étonnent donc point. Cela était prédit. Le Christ n'avait-il pas annoncé à ses Apôtres que *les miracles qu'ils opéreraient en son nom seraient plus grands* [2], plus éclatants, plus extraordinaires *que ceux qu'il avait faits lui-même?* Aussi, avons-nous lieu d'être surpris de voir l'agiographe Godescard reconnaître d'abord cette vérité, condamner la critique téméraire de son temps, puis, néanmoins,

[1] De Rhodes, *Hist. de ses missions et voyages*, c. 9, p. 117, ed. 1854.
[2] S. Jean, XIV, 12.

se mettant en contradiction avec lui-même, retrancher de son ouvrage les circonstances des miracles et une grande partie des miracles eux-mêmes, *quelqu'incontestables qu'ils soient;* dit-il [1]. Il ne s'est pas aperçu qu'en ôtant aux *Vies des Saints* le côté surnaturel qui en fait le caractère essentiel, il a donné d'avance à son œuvre le coup mortel. Dans ces derniers temps, on a prouvé de différentes manières, dans plusieurs ouvrages et avec beaucoup de talent, qu'il a été *d'une impossibilité absolue* que le Christianisme s'établît dans le monde *sans miracles, sans de grands miracles*, de la part de Jésus-Christ et de ses Apôtres. L'établissement de la Loi Evangélique est considéré avec raison comme un miracle plus grand que tous les miracles. Se contenterait-on d'applaudir à cette vérité dans la théorie, pour la méconnaître ensuite dans le fait de son application?

V^e *Obj.* — « Mais Strauss et son école donnent à toutes les traditions Apostoliques et autres semblables la dénomination de récits mythiques. »

Rép. — Avant de démontrer par une raison péremptoire la fausseté de cette dénomination, que l'incrédulité de notre temps voudrait infliger à ces monuments chrétiens, nous exposerons d'abord ce que l'on entend par *mythe*, et comment un fait qui est tombé à l'état mythique peut être ramené à l'état historique.

Le mythe est un récit oral, qui, en passant de bouche en bouche, avec le temps s'est altéré, corrompu, plus ou moins, au point de devenir partie vrai, partie fabuleux. Dans les temps modernes comme dans les temps anciens, il tire ordinairement son origine d'un fait réel et véritable. Un fait remarquable et merveilleux, accompli sous les yeux de plusieurs personnes, d'abord donne cours à une tradition véridique. Quelque temps après, si le récit de ce fait n'est point fixé et

[1] Godescard, *Vie des Saints, disc. prélim.* p. 16.

arrêté par des moyens scripturaux, ou s'il n'obtient pas dans l'histoire d'un ou de plusieurs témoins oculaires, ou dans quelque relation contemporaine, le cachet de l'authenticité et de la vérité, il s'oblitère, il s'obscurcit insensiblement. Il s'altère dans certains détails, il ne conserve plus guère, à la fin, que la substance même du fait et les principales circonstances. Les personnes instruites, aussi bien que le peuple, ne peuvent plus le raconter tel qu'il était originairement : tous brodent sur ce fond traditionnel, l'arrangent, l'ornent, l'amplifient de certaines circonstances, selon le génie et le goût de l'époque, omettent ou ajoutent certains détails, jusqu'à ce que quelqu'écrivain, plus ou moins exact, en arrête enfin la détérioration, ou même l'entière oblitération, en le consignant longtemps après dans quelqu'écrit qui obtienne faveur. A dater de ce moment, le récit oral cesse de s'altérer davantage ; il se présentera désormais à la postérité sous la forme scripturale qui vient de lui être donnée ; toutes les autres narrations orales, si elles sont fautives, se corrigeront, dans la suite, sur cette tradition écrite ou sur une autre semblable.

Cependant, cette dernière est loin d'être pure comme la tradition primordiale ; elle se trouve altérée, chargée de circonstances vagues, incohérentes, inutiles, peut-être même fausses et ridicules. Or, toutefois, elle offre un avantage précieux, qui deviendra le remède de ce mal ; elle conserve le fait principal avec ses détails essentiels : en prêtant attention, on le distinguera assez facilement ; et, en le comparant avec les autres traditions orales ou scripturales, on le dégagera aisément des faux détails dont on l'a environné, chargé, ou masqué, ordinairement *sans le vouloir*.

Qu'on n'accuse point, en effet, les premiers auteurs de cette légende, ou si l'on veut, de ce mythe, d'être des imposteurs, (des faussaires), comme le prétendait Voltaire avec le plus outrageux cynisme ; c'est là ordinairement une calomnie. Ce n'est pas par fraude ni volontairement, que les Anciens ont

quelquefois transmis un récit si dénaturé, devenu même si fabuleux dans certains détails ; cela s'est fait, faute d'écrivain ou d'historien contemporain, et faute de monument dressé à la même époque. De là, ceux qui plus tard écrivirent cette tradition orale, déjà oblitérée, ont pu se tromper sur le rapport d'autrui, mais bien involontairement.

Or, néanmoins, il y a, comme nous l'avons dit, remède à ce mal. Que l'on compare entre elles toutes les traditions qui touchent à ce même événement. Bientôt on retrouvera le fait primitif avec toutes ses circonstances véritables et principales ; les fausses tomberont d'elles-mêmes, n'étant appuyées par aucun témoignage. Tous les détails essentiels se trouvant les mêmes dans les divers récits anciens, subsisteront, paraîtront manifestement véritables, et devront être considérés comme tels.

Le mythe traditionnel a donc ordinairement un fond réel et historique, qu'on peut retrouver par le moyen indiqué. « L'uni-« versalité et l'identité perpétuelle du fond prouvent évidem-« ment, dit M. Chassay, que la partie légendaire ou mythique « est surajoutée à une base d'une autorité historique incon-« testable. » (*Défens. du Christian.*, t. III, p. 208.) C'est ainsi que Huet, évêque d'Avranches, et le savant Guérin du Rocher, ont retrouvé l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, sous les mythes païens, qui n'étaient que l'altération des récits bibliques, etc. — Nous voyons au contraire, dans l'Alcoran, les faits les plus positifs, les plus certains de l'histoire, passer à l'état de mythe, de fable ridicule, sous la plume de Mahomet. Quand la main de l'hérésie ou de l'erreur touche à l'histoire, elle lui communique son cachet de mensonge, tandis que chez les judicieux Auteurs, les mythes reviennent à l'état historique. C'est ainsi que le récit mythique du Déluge de Deucalion, bien étudié, redevient l'histoire authentique du Déluge de Noé ; que la fable des Titans, qui entassaient montagnes sur

montagnes pour escalader le ciel, redevient la narration mosaïque des constructeurs de la Tour de Babel; que le vœu d'Idoménée n'est que celui de Jephté, etc., etc.

Le mythe traditionnel n'a donc rien d'effrayant... Il peut même servir à indiquer une route pour parvenir à la vérité, puisqu'ordinairement il est, dans son origine, l'histoire d'un fait véritable, qu'on peut, par le moyen précédent, rétablir dans son état primitif. Par là même on peut découvrir et reconnaître, dans les mythologies du paganisme, la vérité biblique qui s'y trouve défigurée.

Maintenant, pour répondre directement à l'allégation précitée, nous sommes en droit de dire que la dénomination de *mythe* ne saurait nullement s'appliquer aux *traditions Apostoliques*; car elles ont été *écrites* dans le temps même que les faits des Apôtres se sont accomplis : ce sont les disciples mêmes des Apôtres, qui les ont consignés dans des écrits. Le cachet scriptural, appliqué immédiatement à ces traditions, en a donc fixé pour toujours la nature et les circonstances principales, il en a empêché les variations futures et possibles. Le récit primitif étant, dès l'origine, demeuré clos et arrêté à perpétuité, la tradition orale n'a pu et ne pourra désormais rien changer, ni à la substance des faits, ni à leurs circonstances. Ainsi s'évanouit la fausse accusation que l'incrédulité aimerait à pouvoir faire planer sur les monuments traditionnels.

Des critiques téméraires voudraient que nous prouvassions, de plusieurs autres manières, que ces monuments sont vrais; c'est à eux de prouver qu'ils ne le sont pas. Pour nous, nous sommes en droit de possession et de prescription, depuis les premiers siècles; nos liturgies et nos bréviaires anciens renferment ces titres. La généralité des Pères sont nos témoins; les premiers hérétiques eux-mêmes, quoique chassés de l'Eglise, rendent témoignage à ces faits primitifs; les divers monuments de l'époque s'accordent sur ce point. Quoi de plus

fort que cette démonstration ? Que les Incrédules nous déroulent donc leurs preuves, s'ils en ont à nous opposer ? Jusqu'à présent ils ne nous ont présenté que des raisons futiles.

CHAPITRE VI.

Les Souverains Pontifes ont, dans tous les temps, approuvé les *Histoires Apostoliques*. — *(Développement)*.

Les anciens *Bréviaires Romains*, rédigés par S. Grégoire pape, et par des congrégations savantes sous les ordres des Souverains Pontifes, contenaient, aux offices de chaque Apôtre et de chaque homme apostolique, les récits historiques ou traditionnels, ou du moins le fonds de ces mêmes relations, tels que nous les rapportons. Le pape Sixte IV approuva et adopta l'*ancien Bréviaire de Rome*, que les Cordeliers récitaient dans sa chapelle. Ses successeurs admirent et continuèrent à suivre la même rédaction de l'office Divin, qui renfermait le même fonds historique.

Vers l'an 1530, le célèbre cardinal François de Quignones, évêque de Cauria, fut chargé de donner au Bréviaire une forme plus réduite. Quand ce travail fut achevé, les papes Clément VII et Paul III l'approuvèrent et en ordonnèrent l'impression, comme le témoigne l'épître préliminaire du cardinal à Paul III, laquelle a été mise en tête du Livre Sacré :

« *Breviarium Romanum nuper a nobis, felicis recordationis Clementis VII. Pontificis Maximi hortatu confectum, ac potius in ampliorem Sacrarum Scripturarum lectionem, ad eterem Sanctorum Patrum et Conciliorum antiquorum formam revocatum, tuaque voluntate, Sanctissime Pater, editum*, etc.

Or, les faits traditionnels des Apôtres sont rapportés d'une manière abrégée dans ce Bréviaire ainsi réformé. Les Souverains Pontifes mentionnés plus haut, ont donc approuvé ces monuments de la vénérable Antiquité. Cette approbation a d'autant plus de force, que ces Papes avaient prescrit aux Docteurs chargés de faire cette réforme, d'omettre et de retrancher toutes les histoires des Saints qui, après un sérieux examen, manqueraient de certitude ou d'une probabilité réelle et solidement fondée.

Vers l'an 1570, saint Pie V, voulant mettre à exécution le décret du Concile œcuménique de Trente au sujet de la revue des Livres Liturgiques, déjà entreprise par son prédécesseur Pie IV, apporta tous ses soins pour que ces Livres fussent exempts de toute faute, et mis en usage dans toutes les églises du monde. Il accomplit effectivement ce projet, et, après avoir réformé le Bréviaire et le Missel, et en avoir élagué tout ce qui paraissait encore douteux, il les approuva par une bulle et les fit imprimer pour l'usage de Rome et de l'Univers chrétien, comme ce saint Pontife l'atteste lui-même dans la même Bulle qui fut placée en tête du Bréviaire. Voici ses paroles :

Cum sacrum opus, adhibitis etiam ad illud peritis viris, maxime urgeremus, magna in nos Dei benignitate (sic enim accepimus) Romanum hoc Breviarium vidimus absolutum : Cujus ratione dispositionis ab illis ipsis qui negotio præpositi fuerant, non semel cognita, cum intelligeremus eos in rei confectione ab antiquis Breviariis nobilium Urbis Ecclesiarum, ac nostræ Vaticanæ Bibliothecæ, non discessisse, gravesque præterea aliquot eo in genere Scriptores secutos esse, ac denique remotis iis quæ aliena et incerta essent, de propria summa veteris Divini Officii nihil omisisse, OPUS PROBAVIMUS, *et Romæ imprimi impressumque divulgari jussimus.*

Clément VIII, après avoir de nouveau fait examiner le Bréviaire Romain par des hommes pieux et savants (parmi les-

quels se trouvaient les cardinaux Baronius, Bellarmin et Tolet, alors les lumières et les colonnes du Saint-Siége), donna un nouveau poids à cette œuvre, et par le jugement authentique de ces censeurs si doctes et si compétents, et surtout par la nouvelle approbation émanée de son autorité suprême.

Or, les histoires Apostoliques dont nous parlons, furent particulièrement l'objet de l'examen et des discussions de la Congrégation, qui, chaque jour, en soumettait le résultat au Souverain Pontife. Elles furent donc confirmées par le jugement solennel du Saint-Siége, et maintenues dans le Bréviaire, du moins quant à la substance [1]. Par là elles ont acquis ce *Robur invictum*, cette force irréfragable, qui les élève au-dessus des atteintes du doute : en sorte qu'aux yeux de la foi et de la raison elles ont tous les caractères de la certitude historique.

[1] Ce jugement des Souverains Pontifes confirme notamment les histoires traditionnelles de S. André, de S. Jacques le Majeur, de S. Barthélemy, de S. Matthieu, de S. Jacques le Mineur, de S. Simon et de S. Jude, et en partie celles de S. Pierre, de S. Philippe, — celles des soixante-douze Disciples, etc.

SECONDE PARTIE.

POINTS GÉNÉRAUX, RELATIFS AUX APOTRES.

CHAPITRE Ier.

Nous avons de puissants motifs de nous attacher spécialement aux Apôtres. — Leur histoire mérite que nous l'étudions avec un zèle particulier.

Après avoir fait connaître les sources de l'histoire des Apôtres, et avant d'entrer dans les détails de la vie de chacun d'eux, il convient que nous disions quelque chose de ce qui les concerne tous en général.

Les douze Apôtres sont nos premiers Pères dans la foi. Ils nous ont enfantés à la vie en Jésus-Christ. Jésus-Christ est la tige de l'Arbre ; ils en sont les maîtresses branches ; nous en sommes les rameaux. Nous devons tenir à eux comme les rameaux tiennent aux principales branches de l'arbre. Par eux nous recevons la sève qui part de la tige : par eux nous communiquons à la Source de la Vie, nous portons des fleurs, nous donnons des fruits. Ils nous soutiennent, ils nous nourrissent, ils nous fortifient ; ils sont notre appui inébranlable, nous sommes leur couronne. Ils sont notre force, nous sommes leur beauté, comme les branches légères, comme les feuilles

et les fruits sont l'ornement et le couronnement de l'Arbre. Ils nous aiment, nous devons les aimer. Les dons célestes, dont l'Esprit de Dieu les a magnifiquement ornés, comblés, étaient pour nous ; nous devons nous attacher à eux, afin de recevoir par eux de Jésus-Christ une vie et une force toujours plus grandes. Leur félicité doit être notre félicité ; et notre joie doit être leur joie. Quelle est donc intime l'union qui réunit en Jésus-Christ tous les enfants de Dieu, les pères et les fils !

Comme les Apôtres avaient été prédestinés à une gloire immense, au sublime ministère de la conquête spirituelle du monde, le Fils de Dieu a voulu les choisir au nombre de *douze*. Car, dès les temps anciens, il les avait prophétiquement préfigurés dans les douze Patriarches [1], dans les douze

[1] Tertullien n'a point ignoré comment les Apôtres avaient été prophétiquement préfigurés dans les temps anciens ; il rappelle une partie des figures indiquées ici dans les paroles suivantes :

« Cur autem duodecim Apostolos elegit, et non alium quemlibet numerum ? Næ et ex hoc Christum meum interpretari possem, non tantum vocibus Prophetarum, sed et argumentis rerum prædicatum. Hujus enim numeri figuras apud Creatorem deprehendo :

Duodecim fontes Elim, et duodecim gemmas in tunica sacerdotali Aaron, et duodecim lapides ab Jesu de Jordane electos, et in Arcam Testamenti conditos. Totidem enim Apostoli portendebantur proinde ut fontes et amnes, rigaturi aridum retro et desertum a notitia Orbem Nationum, sicut et per Esaiam : *Ponam in terra inaquosa flumina.* — Proinde ut gemmæ, illuminaturi sacram Ecclesiæ vestem, quam induit Christus, Pontifex Patris. — Proinde ut et lapides, solidi fide, quos de lavacro Jordanis Jesus verus elegit, et in sacrarium Testamenti sui recepit. » (Tertull. *adv. Marcion*, l. IV, p. 198, f.)

Ajoutons *aux douze fontaines d'Elim* dont parle Tertullien, *les soixante-douze palmiers qui les environnaient.* Ses douze fontaines d'Elim arrosèrent le camp d'Israël, de l'ancien peuple de Dieu, comme les douze Apôtres, accompagnés des soixante-douze Disciples portèrent les eaux sacrées du baptême, les eaux vivifiantes de la doctrine de Jésus-Christ par tout l'univers, dans toute l'Eglise catholique, ce nouveau peuple de Dieu.

Selon le même Tertullien et plusieurs Docteurs de l'Eglise, la nature a aussi préfiguré prophétiquement le mystérieux nombre des Apôtres, dans les douze signes du zodiaque, lesquels gouvernent le monde par leur mouvement régulier, dans les douze principales sphères qui se meuvent au firmament, dans les douze mois qui se partagent l'année,

Titres de l'Autel, — dans les douze Princes qui portaient l'Arche du Testament, — dans les douze pierres mystérieuses du Jourdain, — dans les douze fontaines, — dans les douze bœufs de la mer qui était dans le Temple, — dans les douze Lions qui environnaient le Trône du roi Salomon, — dans les douze Pierres précieuses du Rational du Grand-Prêtre Aaron, — dans les douze Etoiles qui formaient la couronne de la femme par excellence, que S. Jean nous représente revêtue du Soleil, — dans les douze colonnes, — dans les douze pierres précieuses, — dans les douze fondements et dans les douze portes d'or de la Jérusalem céleste [1].

Ces douze hommes étant donc, pour le monde entier, de la plus haute importance, non-seulement au point de vue historique, mais encore au point de vue de la parenté spirituelle ; ces douze saints Patriarches du Nouveau Testament étant les objets perpétuels de notre vénération et de notre culte solennel : il est de notre devoir d'aimer à nous instruire de tout ce qui touche à leurs personnes et à leurs actions. La plus petite particularité de leur vie doit être pour nous du plus haut intérêt. Ils sont nos premiers maîtres et nos premiers Pères spirituels.

Aussi, lorsqu'on lit tant d'admirables monuments du génie des hommes les plus illustres, il n'est personne de ceux qui ont à cœur les vrais intérêts et qui comprennent la véritable gloire, qui puisse voir sans une profonde douleur qu'il nous reste à peine quelques détails historiques de vies si précieuses, et que le peu qui nous reste n'ait pas été mis en lumière et célébré par les grands Talents. « O négligence,

dans les douze heures qui divisent le jour, et dans les douze qui divisent la nuit, etc.

Les hérétiques primitifs ne méconnaissaient pas non plus ce genre de prophétie *naturelle*, comme on le voit dans le livre de S. Irénée, *adv. hær.*, l. I, c. 3, p. 15.

[1] *Voir ci-devant* le sixième témoignage de l'ordre naturel.

« s'écriait un Esprit éminent [1], ô perte véritablement déplo-
« rable, si les regrets étaient de quelque utilité ! Une chose
« touche-t-elle à notre fortune, nous y tenons de toutes nos
« forces ; nous combattons vaillamment pour nos fonds, pour
« notre argent ; mais pour des trésors de ce genre, que rien
« ne saurait égaler en valeur, et qui sont tout ce qu'il peut y
« avoir de plus digne de l'Eglise chrétienne, il y a eu somno-
« lence de la part des Evêques et des Théologiens, qui ont
« laissé s'obscurcir ces Lumières du monde, ces insignes Séna-
« teurs, ces porte-enseignes de notre foi, personnages si
« pleinement éclairés par l'Esprit-Divin, si brillants dans la
« science, si éclatants par leur éloquence surhumaine, si
« recommandables par la sainteté de leur vie apostolique, —
« tous radieux de la resplendissante auréole du martyre ! Et
« en faveur de qui les a-t-on négligés, délaissés ? — Pour
« faire place à mille auteurs dépourvus de toute valeur et
« dont le souvenir seul, grand Dieu ! provoque la nausée chez
« les esprits généreux et bien nés. »

Cependant, cette douleur, du moins, doit exciter tous ceux qui aiment les Apôtres du Fils de Dieu, à lire ce qui nous reste encore de leur histoire avec d'autant plus d'avidité, que les malheurs des temps nous en ont moins laissé.

Dans l'histoire de chacun des Apôtres, nous dirons quels furent leur origine, leur patrie, leur profession séculière, leur caractère particulier, la manière et le temps de leur élection à l'apostolat. Nous verrons ce qu'ils ont fait avant et après la résurrection du Sauveur, quels peuples ils ont évangélisés ; quelles régions lointaines ils ont parcourues ; comment ils sont morts glorieusement pour Jésus-Christ, après lui avoir converti une multitude d'hommes. Avant d'arriver au récit de ces grands faits, il semble convenable que nous présentions encore quelque considération générale sur la nature de la mis-

[1] Erasmus, *de Catalogo Apostolor. et SS. PP.*

sion des Apôtres, sur leur vertu de désintéressement et d'abnégation absolue.

CHAPITRE II.

Grandeur du ministère des Apôtres. — Divinité de leur mission.

L'objet de leur Apostolat consistait : 1° à enseigner les vérités qu'il faut croire et celles qu'il faut pratiquer, c'est-à-dire les vérités dogmatiques et morales à toutes les nations du monde : *Allez*, leur a dit le Sauveur, *et enseignez toutes les nations... Prêchez l'Evangile à toute créature...* Or, la fonction d'enseigner avec autorité emportait celle de juger et de décider quelle était la doctrine conforme ou contraire à celle de Jésus-Christ, d'approuver la première et de condamner la seconde : les Apôtres en ont usé ainsi, nous le voyons par leurs lettres ; 2° à gouverner le troupeau de Jésus-Christ en qualité de pasteurs. Ce Divin Sauveur n'avait pas chargé S. Pierre seul de cette fonction, lorsqu'il lui avait dit : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis*, puisque cet *Apôtre* lui-même dit aux Anciens de l'Eglise et aux Prêtres :

Paissez le troupeau de Dieu qui est autour de vous, non en dominant sur le clergé, mais en lui servant de modèle de tout votre cœur ; et, lorsque le Prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez une couronne de gloire incorruptible [1].

Or, le soin du pasteur ne se borne point à guider les ouailles, il consiste aussi à les nourrir, à les guérir, lorsqu'elles sont malades, à les ramener lorsqu'elles s'égarent. Conséquemment, Jésus-Christ a chargé les Apôtres de baptiser ; il leur a donné le pouvoir de remettre et de retenir les

[1] 1 *Petr.* v, 2.

péchés, de consacrer son corps et son sang, de donner le Saint-Esprit, etc. *Que l'homme nous regarde, dit S. Paul, comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu* [1]. Il dit aux Anciens de l'Eglise d'Ephèse que le Saint-Esprit les a établis évêques ou surveillants [2] pour gouverner l'Eglise de Dieu : *Vos Spiritus-Sanctus posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei.*

3° A exercer l'autorité de juges et de législateurs : *Au temps de la régénération,* leur dit Jésus-Christ[3], *ou du renouvellement de toutes choses, lorsque le fils de l'homme sera placé sur le trône de Sa Majesté, vous serez assis vous-mêmes sur douze siéges pour juger les douze tribus d'Israël.* Il leur déclare que tout ce qu'ils auront lié ou délié sur la terre [4] sera lié ou délié dans le ciel. Aussi, dans le Concile de Jérusalem, ils font une loi aux fidèles de s'abstenir de certaines viandes [5]. S. Paul juge [6] un incestueux digne d'être livré à Satan. Cette autorité, ces pouvoirs sublimes, ils les ont transmis par l'ordination aux pasteurs de l'Eglise, selon qu'ils en avaient reçu le commandement de Jésus-Christ.

Ils sont les simples témoins des œuvres miraculeuses du Christ et les dépositaires de son enseignement divin : *Vous me servirez de témoins,* leur dit-il, *dans la Judée* et chez toutes les nations *jusqu'aux extrémités de la terre* [7]. Eux-mêmes se donnent pour tels :

— *Nous ne pouvons,* disens-ils, *nous dispenser de publier ce que nous avons vu et entendu* [8]. — *J'ai reçu du Seigneur* dit S. Paul, *ce que je vous ai enseigné* [9].

[1] 1 *Cor.* IV, 1.
[2] *Act.* XX, 28.
[3] *S. Matth.* XIX, 28.
[4] C. XVIII, 18, *ibid.*
[5] *Act.* XVI, 28.
[6] 1 *Cor.* V, 3.
[7] *Act.* I, 8.
[8] 1 *Jean* I, 1-2.
[9] 1 *Cor.* II, 23.

Si tous les Apôtres et les Septante Disciples n'eussent pas été fidèles à prêcher ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient appris de Jésus-Christ, il eût été de toute impossibilité, après leur dispersion, qu'ils eussent enseigné une même doctrine et établi partout une même foi. L'uniformité de doctrine atteste évidemment l'unité d'origine. En second lieu, quoiqu'ils eussent le don des miracles, ils n'eussent jamais pu faire un grand nombre de prosélytes et fonder des églises, si les faits qu'ils publiaient n'avaient pas été incontestables et poussés au plus haut degré de notoriété. Un thaumaturge aurait beau faire des miracles [1], pour nous persuader des faits dont la fausseté nous serait clairement connue, surtout des faits dont les conséquences doivent influer sur toute notre vie; à moins que la notoriété publique ne vienne à l'appui de son témoignage, un miracle ne nous convertira pas. Comment les Apôtres auraient-ils pu convertir un seul Juif à Jérusalem si les miracles et la résurrection de Jésus-Christ avaient été contredits par la notoriété publique?

La démonstration de la divinité de leur mission se tire : 1° de la publication de *leurs Actes*, c'est-à-dire de leurs miracles, dans un temps où l'on pouvait apprendre des témoins oculaires si ces miracles étaient réels ou imaginaires; dans un temps où des Juifs et des Païens, en très-grand nombre, ayant intérêt à les contester, y ont néanmoins ajouté foi et se sont convertis;

2° De la confiance avec laquelle S. Paul [2] et les autres Apôtres parlaient de ces miracles à ceux qui en avaient été les témoins et les objets ;

3° De l'aveu même des Juifs Infidèles qui, dans leurs Talmuds, ont reconnu ces prodiges, selon que nous le montrerons ultérieurement ;

[1] Bergier, *Dict. Théol.* art. Apôtre.

[2] Rom. xv, 18-19 ; 1 *Cor.* II, 4 ; 2 *Cor.* XII, 12 ; *Ephès.* II, 19.

4° Des témoignages des Païens et des Ennemis les plus acharnés du nom chrétien, tels que Celse, Julien, Hiéroclès, etc., qui ont avoué que l'opération des miracles chez les Disciples de Jésus était pour ainsi dire leur profession ;

5° De l'établissement, manifestement prodigieux, du Christianisme au milieu de toutes les nations et des ennemis mêmes de Jésus-Christ, malgré mille causes puissantes qui s'y opposaient, malgré une infinité d'obstacles qui le rendaient incontestablement impossible.

6° Du contraste frappant qui résulte de l'impuissance absolue où se virent les Philosophes et les Empereurs, armés de toutes les forces humaines, matérielles et morales, de réformer le monde; et du succès immense obtenu, dans ce sens, par les Apôtres, environnés de toutes les infirmités, de toutes les impuissances humaines.

7° De la constance miraculeuse et de l'invincibilité de la foi des Disciples de Jésus, qui confirmèrent généreusement leur prédication par leur martyre et signèrent leur témoignage de leur sang.

CHAPITRE III.

Comment leur désintéressement prouve la vérité de leur témoignage. — Autres preuves de la sincérité et de l'irrécusabilité de leur témoignage.

Il a paru dans le monde un grand nombre de philosophes, de dogmatiseurs. Mais se sont-ils conduits comme *les Apôtres?* Aucun n'a montré autant de candeur, de désintéressement, de zèle ; aucun n'a donné des leçons de vertu aussi touchantes, n'a désiré de verser son sang pour attester la vérité de sa doctrine,

n'a rapporté à Dieu toute la gloire de ses succès. Tout, au contraire, dans la conduite des Apôtres, dans leurs leçons, dans leur abnégation, devient une preuve démonstrative de la vérité et de la divinité du Christianisme.

Mais on aimera sans doute à entendre ici les belles paroles d'un orateur célèbre[1], qui, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, a des traits de ressemblance avec eux.

« Ah ! quand je recueille attentivement dans mes sentiments et dans mon cœur les traits qui me représentent les amis du Sauveur, les compagnons de ses travaux et de sa vie, je contemple avec bonheur dans la réalité de l'histoire cette mâle figure de la vertu apostolique.

« C'est d'abord la pauvreté et son amour.

« L'Apôtre est pauvre, il méprise les biens de cette terre, il les fuit avec horreur; il se glorifie avec son maître de son indigence et de sa nudité; il travaille de ses mains pour vivre; il vit aussi d'aumônes. Et il dépose des faits qui n'enrichissent pas, qui dépouillent.

« L'Apôtre s'affranchit des sens et des plaisirs; il châtie son corps et le réduit en servitude; il ne suit qu'une loi spirituelle et pure. Il dépose de faits qui viennent abolir toutes les fausses lois du plaisir.

« L'Apôtre ne veut, ne cherche que la gloire, l'honneur de Dieu seul. Gloire, honneur, louange, estime des hommes, et la liberté et la vie, il a tout sacrifié pour la vérité des faits même qui lui arrachent tous ses biens.

« L'Apôtre est avide de travaux et de souffrances; il se consume pour arracher ses frères à l'erreur, pour les éclairer, les consoler, pour les soutenir, pour les conquérir au bonheur du Christianisme.

« C'est charité ardente; mais c'est encore et toujours pour

[1] M. l'abbé de Ravignan, 4e conférence de Notre-Dame de Paris, 1839; *Annal. de Philosoph. chrét.*, n° 106, p. 261.

« attester, à la face de l'univers, la vérité des faits de Jésus-
« Christ, du miracle.

« L'Apôtre, il est héros, il est victime, il est docteur, il est
« père, il est indomptable, il est humble, il est austère
« et pur, il est compatissant et tendre; l'Apôtre est grand,
« simple, éloquent, sublime; il est saint; il embrasse, il
« accomplit des vues immenses pour régénérer et sauver l'hu-
« manité.

« Tel est l'Apôtre, tel est le témoin du miracle. Et je n'ai
« rien dépeint qu'avec les traits de l'Evangile, de S. Paul et
« de l'histoire apostolique.

« Par l'histoire, vous voyez les Apôtres, vous les voyez
« présents devant vous; vous les entendez; jugez-les. Sont-
« ils des témoins dignes de foi, oui ou non? Toutes les
« tergiversations sont ici des chimères. Il faut répondre : oui
« ou non.

« En présence de tant de vertu, d'héroïsme, de sain-
« teté, de ces hésitations premières, de cette conviction
« acquise, inébranlable et plus forte que la mort, à la
« vue de l'Apôtre; vous répondrez : — Oui, cet homme est
« digne de foi.

« Qu'ont-ils dit ces témoins? — Le fait divin et le miracle;
« ils l'ont dit, attesté; et la certitude des faits dépend du ca-
« ractère des témoins. Donc les faits sont vrais. Donc il
« faut croire ; donc la foi est certaine et surnaturelle et
« divine. »

Que le rationalisme allemand ne vienne pas nous dépeindre les Apôtres comme des inventeurs de mythes et de fausses légendes. Ces douze Disciples de Jésus ne paraissent point au milieu d'une nation nouvelle et encore enfant, mais au milieu des peuples et des villes les plus éclairées, au milieu d'un siècle de science et de lumière. Jérusalem et Antioche, Alexandrie et Ephèse, Athènes et Rome, les villes les plus savantes qu'on ait jamais vues dans le cours des âges, au moment même

où elles florissaient avec le plus grand éclat, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, d'Hérode le Grand et des proconsuls romains, c'est-à-dire à l'époque où les esprits étaient positifs, matérialistes, instruits néanmoins, et sceptiques. Ces grandes cités, peuplées en grande partie de philosophes, de calculateurs, d'épicuriens, furent les principaux théâtres des prédications des Apôtres et les centres des premières chrétientés. Il n'est pas possible d'avoir moins d'imagination que n'en eurent les Disciples de Jésus-Christ; voyez, en effet, avec quelle lenteur, avec quelle paisible gradation s'est formée leur foi. Les doutes, l'hésitation, l'incrédulité qu'ils ont fait paraître après la résurrection, suffiraient pour montrer quelles précautions ils prirent avant d'accepter les miracles qui se passaient sous leurs yeux. D'ailleurs, eussent-ils été doués d'une imagination ardente, elle eût été bientôt calmée en présence des dangers qu'il leur fallait courir pour la foi, des travaux et des souffrances qu'il leur fallait endurer pour elle, et surtout en face de la sanglante persécution de la synagogue et de l'empire romain. Tout dans leur parole et dans leur vie porte un caractère sérieux et pratique, positif et exact. Qu'on examine leurs actes, qu'on relise leurs discours, on n'y découvrira qu'une touchante simplicité, une antipathie très-prononcée pour tout ce qui est fabuleux ou mythique. *Fabulas debita*, avait écrit l'un d'eux, et les premiers chrétiens avaient suivi cette règle. On sait combien S. Thomas se montra difficile à croire le miracle de la résurrection, attesté par plus de quinze témoins oculaires. Cet Apôtre n'était point, comme on le voit, un enthousiaste visionnaire. Ce caractère, qui lui était commun avec les autres Apôtres, prouve que ces hommes examinaient les faits avec un soin attentif qui allait même jusqu'à l'excès. Leur témoignage est donc irrécusable.

CHAPITRE IV.

Comment a été composé le *Symbole* des Apôtres.

Rufin[1], prêtre d'Aquilée, S. Isidore de Séville[2], S. Augustin, dans ses discours sur le symbole[3], S. Léon le Grand, Fortunatus, Priminius, ancien auteur ecclésiastique[4], Hincmar de Rheims, Baronius[5], et plusieurs auteurs savants[6] rapportent, sur la tradition des anciens[7], que, après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, ceux-ci, éclairés des lumières d'en-Haut, remplis de toute science et de la parfaite connaissance des langues, embrasés du feu céleste, comme le fer qui est à l'état d'incandescence, voyant qu'ils étaient prêts de se séparer pour se répandre dans toutes les nations, s'assemblèrent dans le cénacle et conférèrent ensemble, sous la présidence de S. Pierre, pour déterminer une règle uniforme et commune d'enseignement évangélique. Ils comparèrent entre eux leurs sentiments particuliers et les pensées que le Saint-Esprit leur suggérait à chacun, et bientôt ils eurent composé cette règle de foi, cet abrégé de la doctrine catholique, qu'ils appelèrent *Symbole*, et que tous

[1] *In expos. in symb.* Ruf.

[2] L. 2, *de officiis eccl.*, c. 22.

[3] S. Aug., serm. 181, tom. X, et in Appendice, serm. 52; et in edit. Benedict. t. 6, p. 738.

[4] Primin. *de libris canonicis.*

[5] Baron., an. 44, n. 17.

[6] Natalis Alexander, *Hist. sec. prim.*; S. Anselme, *in descript. Terræ Sanctæ*; Du Saussay, *de gl. S. Andreæ*, l. 2.

[7] S. Clément de Rome, *Epist. ad Jacobum*; S. Denys l'Aréopagite, *libro Eccl. Hierar.* parte III, c. 3; S. Irénée, l. III, *adv. hær.*; S. Ambr., *epist. ad Siric. PP.*

devaient prêcher dans le monde entier et proposer à tous les fidèles comme la confession et la marque de la vraie croyance.

Les Docteurs[1] que nous venons de nommer ajoutent une circonstance qui aurait eu lieu lors de la composition du symbole. Chaque Apôtre aurait fait un article, et chacun des douze articles serait, comme le dit S. Léon, la sentence prononcée par chacun des douze Apôtres[2]. Voici, d'après la treizième homélie de S. Augustin, comment le collége apostolique composa le symbole.

S. Pierre dit : — *Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre.* — (Commentaire de S. Augustin.) Dès qu'il nomme *le Père*, il pense au Fils et il pense au Saint-Esprit. Car ces Trois Personnes sont inséparables par leur nature. Il l'appelle *Tout-Puissant*, parce que rien ne lui est impossible. Il ne peut cependant pas faire le mal, parce que, s'il le pouvait, il ne serait pas tout puissant. Ces mots, *créateur du ciel et la terre*, signifient que tout a été créé par le Père.

S. André dit : — *Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur.* (Glose.) — Le nom propre *Jésus* veut dire *Sauveur*. Le mot *Christ* signifie *Oint*; car on oignait les prophètes et les rois. *Son Fils unique*. Il est le Fils unique de Dieu par nature. Adam et Eve sont aussi les enfants de Dieu, mais par adoption.

S. Jacques le Majeur dit : — *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la vierge Marie.* (Glose.) — Ce n'est pas que le Saint-Esprit ait été son père; mais c'est par l'intervention du Saint-Esprit et par sa coopération qu'il a été conçu

[1] S. Clément de Rome, *Epist. ad Jacobum*; S. Aug. *Serm.* 42 et 240; Et Baron, 44, n° 17; Du Saussay, *de gl. B. Andreæ*, l. II, 2.

[2] S. Léon, *ep.* 27 (Catholici Symboli brevis et perfecta confessio, duodecim Apostolorum, totidem est consignata sententiis.) [*Epist.* 13 *ad Pulcheriam Augustam*].

dans la foi de Marie. *Il est né de la vierge Marie*, qui l'enfanta vierge, et qui, après son enfantement, demeura vierge.

S. Jean dit : — *Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, et a été enseveli.* (Glose.) — L'Apôtre dit cela, afin que nous ne croyions en aucun autre Christ qu'en Celui qui a souffert sous Ponce-Pilate. Car *plusieurs antechrists*, comme il est écrit, *diront faussement* : JE SUIS LE CHRIST. *Il a été crucifié, il est mort, et il a été enseveli.* Il est né selon la chair afin d'être crucifié, il a été crucifié afin de mourir, il est mort afin de ressusciter, il est ressuscité afin de nous justifier.

S. Thomas dit : — *Il est descendu aux enfers, le troisième jour il est ressuscité des morts.* (Glose.) — C'est-à-dire son âme accompagnait sa divinité dans les enfers, tandis que son corps reposait dans le sépulcre. *Il est ressuscité des morts*, afin de nous faire voir en sa personne une preuve éclatante et un modèle magnifique de la résurrection.

S. Jacques-le-Mineur dit : — *Il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant.* — Il est ressuscité et il est monté aux cieux en vainqueur, tout revêtu de cette même chair, dans laquelle il est né et il a souffert. *Il est assis à la droite de Dieu.* La droite de Dieu le Père marque la prospérité de notre vie, et sa gauche les peines de l'enfer.

S. Philippe dit : — *D'où il viendra juger les vivants et les morts.* — Il descendra des cieux, revêtu du même corps avec lequel il y est monté, pour venir juger les hommes, séparer les justes des pécheurs.

S. Barthélemy dit : — *Je crois au Saint-Esprit*, de qui le Père et le Fils ne sauraient être séparés d'aucune manière dans son œuvre, c'est-à-dire dans la foi catholique.

S. Matthieu dit : — *La sainte Eglise catholique* (Glose.), *catholique*, c'est à-dire *universelle ; sainte*, dans laquelle néan-

moins se trouvent des péchés, mais qui sont remis par les sacrements. Rejetant de son sein toute la foule perverse des hérétiques, cette Eglise s'étend depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. — La *communion des Saints*; car les dons du Saint-Esprit, bien qu'ils soient différents dans chacune des différentes personnes, seront néanmoins, au jour de l'Eternité, communs dans tous; de sorte que ce que chacun des Saints aura de moins en lui-même, il le possédera par communication dans la vertu et la puissance d'autrui.

S. Simon dit : — *La rémission des péchés.* (Glose.) — La rémission des péchés provient de sept causes : la première est le baptême ; la seconde, la pénitence; la troisième, la miséricorde divine; la quatrième, le pardon accordé aux ennemis; la cinquième, la charité véritable et parfaite; la sixième, l'aumône; la septième, la prédication, par laquelle les âmes égarées se convertissent.

S. Jude ou *Thaddée* dit : — *La résurrection de la chair.* (Glose) : c'est-à-dire, nous ressusciterons avec cette même chair dans laquelle nous vivons. Ce ne sera pas notre sexe qui sera changé, ce sera notre corruptibilité. Alors les Saints qui aujourd'hui ne possèdent qu'une robe, qui est la récompense de la vie, en posséderont deux en ce jour-là. Leurs corps et leurs âmes recevront pareillement alors ce qu'ils auront mérité ensemble durant cette vie.

S. Matthias dit : — *La vie éternelle, (Ainsi soit-il.)* (Glose du S. Docteur). — Cette *vie* qui n'aura jamais de terme, qui ne sera déparée par aucun défaut, qui ne sera contristée par aucune maladie.

C'est ainsi que S. Augustin, dans plusieurs de ses sermons, expose le *Symbole* des Apôtres. Priminius, dans son *Livre sur les écrits canoniques*, Guillaume Durand, dans son *Traité du Symbole*, la vénérable Marie d'Agréda, dans la *Vie divine de la sainte Vierge*, le savant Scot, au *Livre des sentences*, et plusieurs autres écrivains ecclésiastiques distinguent de même

et assignent chacun des douze articles du symbole à chacun des douze Apôtres. Il n'est nullement invraisemblable que ces hommes pleins du Saint-Esprit, après avoir conféré ensemble sur les principales vérités qui devaient être proposées explicitement à tous les croyants du monde entier, aient été invités par S. Pierre à participer tous à la composition du symbole universel, et à prononcer chacun ce que l'Esprit divin lui inspirerait. Ajoutons toutefois que les Docteurs ne regardent pas comme un fait entièrement certain que le symbole ait été composé de cette manière. Il pourrait, en effet, contenir également la doctrine apostolique, s'il avait été rédigé par un seul Apôtre et approuvé par tous.

Voici comment le docte Benoit Floretti de Florence a exprimé en vers latins la tradition précédente :

Articuli fidei sunt bis sex corde tenendi,
Quo Christi socii docuerunt Pneumate pleni.
Credo Deum Patrem, Petrus inquit, cuncta creantem.
Andreas dixit : Ego credo Jesum fore Christum.
Conceptum, natum, Jacobus; passum que, Johannes;
Infera, Philippus, fregit; Thomas que, revixit.
Scandit, Bartholomæus ; veniet censere, Matheus;
Pneuma, Minor Jacobus; Simon : peccata remittit;
Restituet, Judas, carnem; vitam que, Mathias.

S. Ambroise, S. Jérôme, S. Fulgence, disent que le Symbole, tel qu'il a été composé par les Apôtres, a été conservé *intact* par l'Eglise Romaine, et qu'il est parvenu dans cet état jusqu'à nous. S. Fulgence l'appelle la règle de la vraie foi; Rufin, la foi commune.

C'était la coutume à Rome de le faire réciter publiquement aux Cathécumènes qui se disposaient à recevoir le Baptême; on le faisait apprendre par cœur à ceux qui demandaient à être baptisés. C'est ce qui se pratiquait dans l'Eglise d'Aquilée, dans les églises d'Afrique, et en général dans toute l'Eglise. S. Hilaire demande aux Ariens si, en renaissant par ce Sacre-

ment, ils n'ont pas confessé que le Fils de Dieu était né de Marie. S. Léon marque que la récitation du Symbole, au jour du baptême, devant tous ceux qui se trouvaient présents à l'administration de ce sacrement, était une pratique, non-seulement de Rome et d'Hippone, mais aussi de l'Orient. On ne le disait pas tous les jours publiquement dans l'Eglise, mais on exhortait les fidèles à le dire tous les jours en se levant et en se couchant. Les Anciens Pères et les Auteurs Ecclésiastiques l'inséraient dans leurs ouvrages; ils ont fait plusieurs sermons et des traités pour l'expliquer.

CHAPITRE V.

Comment les Apôtres se sont dispersés pour aller prêcher l'Evangile dans toute la Terre. — Leurs provinces respectives.

On pourrait peut-être croire que, après avoir établi la commune Règle de foi, les Apôtres se sont séparés simplement par occasion, selon que les différents besoins de l'Eglise les appelaient dans un lieu ou dans un autre; et que se trouvant dans une province, ils passaient de là dans une autre, selon les rencontres qui se présentaient, ou selon les mouvements que Dieu leur donnait, comme on le voit de S. Paul. Mais les historiens ecclésiastiques reconnaissent qu'ils partagèrent entre eux les différentes régions de la terre, et qu'ils se séparèrent les uns des autres par un dessein délibéré pour aller chacun dans les pays que Dieu leur avait destinés. Quoique le temps de cette *division* ou *séparation* des Apôtres soit incertain, il semble néanmoins qu'elle eut lieu vers l'an 35 ou 36 [1].

[1] Sanctius, *ap. Bolt.* 15 Julii, p. 10; Till. *Mém.* p. 390; Méliton. *ap. Bed. in Act.* 8, t. VI, p. 15; S. Jérôme, etc.

Comme le rapportent Origène [1] et S. Chrysostôme [2], les Apôtres ne quittèrent point la Judée, que lorsqu'ils virent que les Juifs rejetaient la parole de vérité, et que leur endurcissement était incurable; ils auraient craint, s'ils l'eussent fait plus tôt, de paraître fuir et abandonner ceux de leur propre nation, à qui ils devaient les premiers effets de leur charité et leurs premières prédications. On pense même [3] que les Juifs contribuèrent à leur départ par la grande persécution qu'ils leur faisaient.

Ils crurent alors que le temps était arrivé d'accomplir ce que Jésus-Christ leur avait commandé, c'est-à-dire d'aller instruire tous les peuples de la terre. Ils se trouvaient alors à Jérusalem [4], assemblés dans leur maison de Sion : après avoir prié et célébré les saints mystères [5], ils se distribuèrent entre eux les diverses parties du monde, soit par le sort [6], soit par quelque autre marque que le Saint-Esprit leur donna de sa volonté. Car ce fut le Saint-Esprit, dit S. Jérôme [7], qui, les ayant rassemblés dans Jérusalem, leur distribua et leur marqua leurs partages (*sortes*), afin que chacun d'eux se reposât, même après sa mort, dans la province qui lui avait été

[1] Orig. *in Matth.* p. 225.

[2] S. Chrys. *hom.* 25, *in Acta.*

[3] *Op. imp. in Matth.*

[4] S. Justin, martyr, dans l'apologie qu'il adressa à l'empereur Antonin, atteste que les Apôtres, avant leur dispersion, s'étaient réunis à Jérusalem.

« Illo tempore Hierosolymis fuimus Apostoli Simon cognomine Petrus, « et frater ejus Andreas, Philippus et Bartholomæus, Thomas et Mat- « thæus publicanus, Jacobus Alphæi et Simon Cananæus, et Judas Ja- « cobi : et dispertivimus climata orbis terrarum, ut quisque nostrum in « clima quod ipsi obtingeret, et in gentem ad quam Dominus ipsum « mitteret, proficisceretur.

« Sortitus est igitur Indiam.... Thomas.... » *(In Periodis S. Thomæ apostoli, conscriptis a Discipulis.)*

[5] Marie d'Agréda, *Vie divine*, p. 221.

[6] Rufin, l. 10, c. 9; Socr. l. 1, c. 19; Baron, 44, n. 20, 21.

[7] S. Hier. *in Isaiam*, c. 34.

commise pour y annoncer l'Evangile. Ce Père appuie ce fait d'une prophétie d'Isaïe. Il pense [1] qu'outre les Apôtres, il y eut aussi des Docteurs qui eurent leur part dans cette distribution des Provinces. Que s'il faut s'arrêter à ce qu'on rapporte de S. Marc, il fut dès lors destiné à aller prêcher en Egypte et même en Ethiopie et en Nubie : ce qui n'a néanmoins été exécuté que vers l'an 49. Mais la dispersion des Apôtres eut lieu plus tôt, vers l'an 40, selon les Bollandistes.

Ils la placent au quinzième jour de juillet de l'an 40 de Jésus-Christ. Ils citent en même temps Usuard et Pierre des Noëls, qui la fixent à une année encore plus reculée, la quarante-cinquième de Jésus-Christ. Voici le texte d'Usuard :

Divisio Apostolorum ad prædicandum verbum Dei per universum Orbem ; quæ, ut Beda scribit, anno a Passione Domini duodecimo facta est.

Petrus Antiochiam venit, deinde Romam resedit et ibidem crucifigitur.

Paulus sua prædicatione illustravit mundum, et Romæ decollatur.

Andreas Achaiæ crucifigitur.

Jacobus Zebedæi Hierosolymis decollatur.

Joannes Epheso in pace moritur.

Philippus in Phrygia lapidatur et crucifigitur.

Jacobus Alphæi fuste fullonis perimitur.

Bartholomæus in India excoriatus decollatur.

Thomas in alia India, quæ est in fine mundi, transfigitur.

Simon et *Thaddæus* in Persida perimuntur.

Matthæus in Æthiopia coram altari lancea perforatur.

Matthias in Judæa martyrium complevit.

Hæc Divisio præcepto Christi acta est, ut impleretur illud Psalmistæ :

In omnem terram exivit sonus eorum et in fines Orbis terræ verba eorum.

[1] S. Hier. *in Isaiam*, c. 34.

Pierre des Noëls, évêque italien, exprime ainsi le même fait, d'après les monuments de la tradition qu'il connaissait parfaitement :

« La Division ou Dispersion des Apôtres se célèbre le 15 de « Juillet, parce que en ce jour de la douzième année après « l'Ascension du Christ, ils se séparèrent, dit une tradition, « pour aller porter l'Evangile dans le monde entier : en sorte « qu'on vit l'accomplissement de ces paroles du Prophète : « *Leur voix s'est fait entendre dans toute la terre*, etc... En « effet :

« L'*Orient* échut en partage à *Thomas* et à *Barthélemy ;*

« Le *Midi* à *Simon* et à *Matthieu ;*

« Le Septentrion à *Philippe* et à *Thaddée* ;

« Le *Centre du Monde* à *Matthias* et à *Jacques le Juste ;*

« Les *Provinces* de la *Méditerranée* à *Jean* et à *André ;*

« Les Royaumes de l'Occident à *Pierre* et à *Jacques*, fils « de Zébédée ;

« Le *Monde entier* à *Paul*, selon qu'il est dit dans la col- « lecte de sa fête : *O Dieu qui par la prédication du B. Apô- « tre S. Paul, avez instruit l'univers entier.....* »

Les divers Martyrologistes, Maurolicus, Ferrarius, du Saussay, etc., disent des choses à peu près semblables.

S. Chrysostôme [1] nous représente éloquemment combien c'était, selon les hommes, une entreprise folle et ridicule, que douze personnes qui n'avaient rien à l'extérieur que de méprisable, se missent en chemin pour changer la face de toute la terre, et faire adorer par tout l'univers comme un Dieu un homme mort sur une croix, sans rien promettre durant toute cette vie à ceux qui embrasseraient leur doctrine, que des peines, que des travaux, que des mépris, que des croix et que des supplices. Mais cette folie est digne de la sagesse de Dieu.

[1] Ap. Baron., 44, n. 22 ; S. Justin, *ad Antonin Apol.* ; S. Chrys. *adv. Gentil.*

Rien ne fait mieux sentir que la Religion chrétienne n'est point une invention des hommes, mais une œuvre de la Toute-Puissance Divine. Quoi de plus merveilleux, en effet, que de voir un pêcheur, un publicain, un homme de néant, ressusciter les morts d'une seule parole, bannir les maladies, mettre en fuite la mort, rendre muette la langue des Philosophes, fermer la bouche aux Rhéteurs, aborder avec confiance les Princes et les Rois, commander aux Barbares, aux Grecs et au genre humain tout entier ? Voilà ce que, par leur simple parole, les Apôtres ont accompli. »

Bien que dans l'histoire de chaque Apôtre nous devions voir les lieux où chacun d'eux a été envoyé, il ne sera peut-être pas hors de propos de les indiquer ici sommairement.

Le Saint-Esprit assigna donc pour provinces :

A *S. Pierre,* Jérusalem, la Judée, le Pont, la Galatie, la Bythinie, la Cappadoce, l'Asie, les villes d'Antioche et de Rome, l'Orient et l'Occident ;

A *S. André*, la Scythie d'Europe, l'Epire, la Thrace, l'Achaïe, la cité de Patras ;

A *S. Jacques le Majeur*, la Judée, la Samarie, l'Espagne, Jérusalem ;

A *S. Jean*, la ville de Jérusalem, l'Asie-Mineure, la ville d'Ephèse, l'île de Pathmos ;

A *S. Thomas*, les Indes, la Perse, les pays des Parthes, des Mèdes, des Hircaniens, des Mages, des Bactriens ;

A *S. Jacques le Mineur*, la ville de Jérusalem ;

A *S. Philippe*, la Phrygie, la Scythie d'Asie, la ville d'Hiéropolis en Phrygie ;

A *S. Barthélemy*, la Lycaonie, la Cappadoce, l'Asie, l'Inde ultérieure, enfin une partie de l'Asie-Mineure ;

A *S. Matthieu*, le pays des Hébreux d'abord, ensuite l'Egypte et les vastes régions méridionales de l'Ethiopie ;

A *S. Simon*, l'Egypte et l'Afrique d'abord, puis la Perse et la Babylonie ;

A *S. Judes-Thaddée*, l'Afrique d'abord, ensuite la Mésopotamie, la Perse et la Babylonie;

A *S. Matthias*, l'Ethiopie Orientale, l'Arabie, enfin la Palestine.

Le livre apocalyptique de Marie d'Agréda est sur ce point parfaitement d'accord avec l'histoire et avec la tradition.

Le catalogue grec-latin de S. Hippolyte, martyr, qui florissait à la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, assigne pareillement les Provinces évangélisées par chaque Apôtre, mais non d'une manière aussi complète. Le voici tel que nous le trouvons dans l'*Auctarium* de Combéfis :

I. *Petrus* quidem, cum prædicasset Evangelium in Ponto, Galatia, Cappadocia, Bithynia, Italia atque Asia, postea a Nerone Romæ crucifigitur capite deorsum verso, cum ipse sic pati rogasset.

II. *Andreas*, cum Scythis ac Thracibus prædicasset, cruci affixus est Patris in Achaia, rectus in olea arbore, ibique sepelitur.

III. *Joannes* vero in Asia a Domitiano imperatore in Pathmos insulam relegatus, ubi etiam Evangelium conscripsit ac Apocalypsim vidit, sub Trajano obdormivit Ephesi. Ejus reliquiæ, cum fuissent quæsitæ, non sunt inventæ.

IV. *Jacobus* ejus frater prædicans in Judæa ab Herode Tetrarcha gladio occiditur, ibique sepelitur.

V. *Philippus* prædicans in Phrygia Hierapoli crucifixus est capite deorsum verso sub Domitiano principe, eodemque loco sepelitur.

VI. *Bartholomæus*, cum Indis prædicasset, eisque conscriptum a Matthæo Evangelium exposuisset, crucifixus est et ipse capite deorsum verso Albani, magnæ Armeniæ urbe.

VII. *Matthæus*, cum Evangelium hebraice scripsisset, Jerosolymis edidit; obdormivitque Hiereæ Parthorum civitate.

VIII. *Thomas*, cum Parthis, Medis, Persis, Hyrcanis, Bac-

tris, Margis prædicasset, abietina lancea quatuor sui corporis partibus confossus est Calaminæ, quæ est urbs Indiæ, illicque sepelitur.

IX. *Jacobus Alphæi* prædicans Jerosolymis lapidatus a Judæis occiditur, illicque prope Templum sepelitur.

X. *Judas*, qui et *Labbæus*, ubi populo Edessæ ac toti Mesopotamiæ prædicasset, obiit Beryti, ac illic sepelitur.

XI. *Simon Cananæus*, filius Cleophæ, qui et Judas, post Jacobum Justum creatus Hierosolymorum episcopus, obiit sepeliturque eodem loco, cum annos centum et viginti vixisset.

XII. *Matthias*, cum esset unus de 72, accensetur 12 apostolis ; cumque prædicasset Jerosolymis, obiit ac illic sepultus est.

XIII. *Paulus* denique, post annum ab Ascensione Christi, adiit apostolatum ; incipiensque ab Jerosolymis, pervenit usque ad Illyricum et Italiam ac Hispaniam prædicans Evangelium per annos quinque ac triginta : Sub Nerone autem amputato capite, Romæ, illic sepelitur.

Hæc Hippolytus de Apostolis.

Le grand Isidore de Séville, dans son livre *De Vita et obitu Sanctorum*, marque ainsi les Provinces que chaque Apôtre a visitées :

« Tels furent, dit-il, les Disciples du Christ, les prédica-
« teurs de la foi, les Docteurs des nations. Bien qu'ils ne fis-
« sent qu'un corps très-uni, ils reçurent toutefois, chacun en
« particulier, une province spéciale et déterminée, dans la-
« quelle ils durent aller prêcher l'Evangile, en se dispersant
« sur tous les points de l'Univers. En effet, par la voie du
« sort,

« *Pierre* alla évangéliser Rome ;

« *André*, l'Achaïe ;

« *Jacques*, l'Espagne ;

« *Thomas*, l'Inde ;

« *Jean*, l'Asie;
« *Matthieu*, la Macédoine;
« *Philippe*, les Gaules;
« *Barthélemy*, la Lycaonie;
« *Simon le Zélé*, l'Egypte;
« *Matthias*, la Judée;
« *Jude*, frère de Jacques, la Mésopotamie;
« *Jacques*, frère du Seigneur, Jérusalem;
« *Paul*, avec les autres hommes Apostoliques, ne reçut, par « la voie du partage, aucune province spéciale à évangéliser, « parce qu'il était destiné à porter la parole divine parmi « toutes les nations. »

On voit que S. Isidore n'a indiqué que l'un des lieux qui furent visités par chaque Apôtre. S'il omet les autres provinces que chacun d'eux a évangélisées, cela ne doit nullement tirer à conséquence. Il faut suppléer ce que le désir de la concision et de la brièveté lui a fait passer sous silence. Du reste, ce qui est omis dans S. Hippolyte, martyr, se trouve mieux indiqué dans *la Chronique* de Lucius *Dexter*, l'ami de S. Jérôme :

« A Jacques, fils de Zébédée, *dit-il*, échut l'Espagne;
« A Jean, l'Asie;
« A Matthieu, l'Ethiopie;
« A Thomas, l'Inde;
« A Philippe, la Scythie et la Gaule, etc. »

Le célèbre Fortunatus trace de la manière suivante la course de chaque Apôtre :

Redditur avulsis spinis *Romula princeps*,
Principis egregii vomere culta *Petri*.
Paulus ad *Illyricos*, *Scythicas* penetrando pruinas
Dogmate ferventi, frigora solvit humi.
Matthæus, *Æthiopes* attemperat ore vapores,
Viva que in exusto flumina fudit agro.

Bellica *Persidis Thomæ* subjecta vigori
Fortior efficitur victa tiara Deo.
Lurida perspicuo datur *India Bartholomæo;*
Andreæ monitis exstat *Achaia* seges.

Et ailleurs, le même poëte supplée ainsi ce qu'il a omis concernant quelques autres Apôtres :

Legis consulti *Pauli* comitante volatu,
Princeps Romana currit ab arce *Petrus.*
Conveniunt ad festa simul sua dona ferentes,
Hi quorum cineres Urbs, caput Orbis, habet.
Culmen Apostolicum radianti luce coruscum,
Nobilis *Andream* mittit *Achaia* suum.
Præcipuum meritis *Ephesus* veneranda *Joannem*
Dirigit, et Jacobos *terra beata* sacros.
Læta suis votis *Hierapolis* alma *Philippum,*
Producens *Thomam* munus *Edessa* pium.
Inde Triumphantem fert *India Bartholomæum,*
Matthæum eximium *Naddaver* alta virum.
Hinc *Simonem,* ac *Judam,* lumen *Persida* gemellum
Læta relaxato mittit ad astra Sinu.

Telles sont les connaissances que nous fournissent l'histoire et les ouvrages des SS. Pères, sur les Provinces qui furent le théâtre des travaux et des prédications des Apôtres. Bien que ces Envoyés de Jésus-Christ eussent pris la ferme résolution de se distribuer dans ces diverses Provinces, il n'est pas néanmoins nécessaire qu'ils l'aient tous exécuté en même temps. L'histoire nous donne aussi lieu de juger qu'ils revenaient de temps en temps à Jérusalem, lorsqu'ils le pouvaient, pour s'y réunir avec cette Eglise qui était la mère de toutes les autres, et où S. Jacques le Mineur était demeuré avec plusieurs des Anciens Disciples, comme on le voit par le Concile que les Apôtres y tinrent l'an 51.

Les Apôtres accomplirent ainsi, dans le sens prophétique, ce qui avait été dit par le Prophète-Royal :

Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusques aux extrémités du monde. (Rom. x, 18.)

La fête de la *Division*, ou *Séparation*, ou *Dispersion* des Apôtres, se célèbre donc le 15 de juillet, comme on le voit dans quelques martyrologes et dans Bollandus.

Aux Apôtres !

— Nouveaux Conquérants de l'Univers, nous vous saluons au moment où vous allez inaugurer votre héroïque entreprise. Vous allez guérir les infirmités invétérées d'un monde en proie aux angoisses de la mort; vous allez le rendre à la santé, le tirer de ses fers, le relever de ses ruines. Rien n'est plus généreux, rien n'est plus magnifique que votre dessein. Mais où sont vos moyens de succès? Où sont vos armes qui doivent vous subjuguer les peuples, après avoir brisé les Puissances qui sont prêtes à vous résister? Où sont les trésors qui doivent vous donner le moyen de faire des largesses et de vous gagner les cœurs? Ou bien, du moins, si vous manquez de ces ressources, où est votre éloquence, qui doit suppléer à votre dénûment? — Nous ne possédons aucun de tous ces moyens humains, répondez-vous, mais le secours du Christ nous est promis : notre confiance est en lui seul. Nous ne pouvons absolument rien faire sans lui; avec lui nous pouvons tout. — Ah ! je vous comprends maintenant. Vous êtes dépouillés de tout ce qui fait la force du monde; mais vous êtes revêtus de la force de Jésus-Christ. Vous êtes pauvres des biens de la terre [1], mais vous êtes riches des biens d'en-Haut. Vous ne

[1] « Petrus et Andreas, Jacobus et Joannes, germanitas combinata, immo, congeminata paupertas in Apostolorum principes eliguntur, pauperes censu, loco humiles, viles arte, obscuri vita, labore communes, addicti vigiliis, fluctibus mancipati, negati honoribus, injuriis dati, præsidio retis, solo piscium captu victum vestitumque conquirentes.

possédez ni or ni argent, mais vous possédez le royaume des Cieux. Vous n'avez avec vous aucune des ressources humaines, mais le Seigneur votre Dieu doit être avec vous jusqu'à la fin des siècles. Faibles brebis, vous partez pour dompter les loups et les enchaîner. Ah ! qui a jamais vu cela ? Quel pasteur a jamais envoyé ses brebis au milieu des loups ? Lorsqu'un berger aperçoit le loup, ne rassemble-t-il pas ses brebis autour de lui ? Or, le Christ fait tout le contraire : Il envoie ses brebis à la gueule des loups, et elles ne seront pas dévorées, mais elles changeront les loups en de doux agneaux. Je comprends, maintenant ! C'est le bras du Christ qui combattra pour vous et en vous. C'est lui qui doit opérer ce prodige nouveau. C'est pour cela que vous avez confiance : ce miracle est digne d'un Dieu. Je veux donc le contempler dans le succès de votre incompréhensible entreprise ; je veux le suivre des yeux, ce grand miracle, dans la marche de vos travaux ; je veux l'admirer de toute mon âme, dans l'histoire des souffrances de chacun de vous, ô glorieux Ambassadeurs du Roi des rois !...

Sed in istis quantum vilis mundanus videbatur aspectus, pretiosas tantum animas Dei intuitus tunc videbat. »

(S. Petr. Chrysolog., *Sermo* 28.)

HISTOIRE COMPLÈTE

COMPARÉE ET DÉMONTRÉE

DE

SAINT PIERRE

PRINCE DES APOTRES

DE SES PRÉDICATIONS, DE SES MIRACLES

DE SES COURSES APOSTOLIQUES

ET

DE SON GLORIEUX MARTYRE

tirée

DES LIVRES CANONIQUES, DES SS. PÈRES, DES TRADITIONS PRIMITIVES, DES ÉCRIVAINS ET DES DOCTEURS ECCLÉSIASTIQUES,

DIVISÉE EN CINQ LIVRES.

Ecce Ego mittam in fundamentis Sion Lapidem, Lapidem Probatum, Angularem, Pretiosum, in fundamento fundatum.

Je mettrai pour fondement de l'Eglise, de la nouvelle Sion, une Pierre, une Pierre Eprouvée, Angulaire, Précieuse, qui sera un ferme fondement.

(Prophète ISAIE, XXVIII, 16.)

Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam; et Portæ Inferi non prævalebunt adversus eam.

Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise; et les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle.

(Evangéliste S. MATTHIEU, XVI, 18.)

PRÉFACE.

Jésus, le Christ et le Fils de Dieu, est *la pierre* fondamentale de l'Eglise Universelle. C'est sur lui que repose véritablement toute la construction de ce grand et admirable édifice, selon qu'il l'a lui-même déclaré devant les chefs de l'Ancien Peuple de Dieu, après avoir démontré par ses prodiges qu'il était la *pierre de l'angle* prédite par les Prophètes, et rejetée alors même par les Architectes.

Mais, comme il ne devait pas toujours demeurer corporellement sur la terre, comme il devait remonter vers Celui qui l'avait envoyé, et que, néanmoins, il prévoyait que l'Eglise qu'il venait de fonder aurait un jour besoin d'un chef unique, pour la conserver dans l'unité de gouvernement et d'enseignement dogmatique et moral, il se nomma à lui-même son propre Vicaire, son propre Représentant, son Délégué universel, muni de tous ses droits et de tous ses pouvoirs spirituels ; pour qu'il le remplaçât visiblement sur la terre, dans toutes les circonstances ; pour qu'il fût en sa place, le Chef de tout l'Episcopat, le Centre de toute l'Unité chrétienne, le Souverain Pontife, le Monarque suprême des Pasteurs et des Fidèles ; et qu'il tînt en main le gouvernail et la conduite générale de toutes les Eglises de la terre.

Pour faire connaître d'une manière certaine et incontestable, que Celui qu'il voulait promouvoir à une si sublime dignité,

était réellement investi de la plénitude de la puissance du Christ, il fallait lui imposer un nom remarquable, qui signifiât clairement et exactement cette grande Autorité monarchique et œcuménique. C'est pourquoi, pour faire aisément et hautement entendre à tous cette vérité, Jésus-Christ a communiqué à son Vicaire sur la terre son nom prophétique et principal de *Pierre Angulaire*, de *Pierre Fondamentale*. *Vous êtes Pierre*, lui a-t-il dit, *et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle.*

Il n'a pas voulu que Pierre le représentât seulement comme évêque et pasteur des âmes ; il a voulu qu'il le représentât encore dans la plus importante, la plus essentielle de ses attributions messianiques, dans celle de Chef universel et unique de l'Eglise, de Roc inébranlable de la Maison de Dieu. Les vents, les tempêtes, les flots irrités, battront donc tous les autres édifices, les royaumes, les empires, les diverses Sociétés, et les ruineront tour à tour ; mais en vain tous les éléments en courroux se précipiteront-ils contre l'Eglise bâtie sur *Pierre* : en vain les Puissances de la Terre se ligueront-elles ensemble pour la détruire : vainement, les Portes des Enfers et les Démons, les hérésies et les schismes, les Savants du Siècle avec les Tyrans persécuteurs, semblables à autant de déluges, viendront-ils l'assaillir, séparément ou simultanément : elle demeurera constamment inexpugnable sur le roc qui lui sert de fondement.

Il semble ici qu'on peut être justement étonné d'une chose.

L'homme le plus considérable qui ait jamais existé, le premier fondateur, après le Fils de Dieu, du plus magnifique comme du plus vaste royaume qu'on ait jamais vu : un homme, dont la mémoire est célébrée par toute la terre ; dont le nom est inscrit au frontispice de la plupart des temples les plus gigantesques de l'univers ; dont la gloire resplendit au sommet des tours aériennes, plane majestueusement au-dessus des ci-

tés, et monte jusques dans les sublimes profondeurs des cieux : cet homme..., le croirait-on? n'a pas encore une histoire! Nul jusqu'ici n'a encore donné une histoire propre, particulière, circonstanciée et complète de la vie d'un si grand homme. Nous serions heureux d'avoir, par cette simple exposition et démonstration des faits, suggéré à quelque talent distingué la pensée de traiter dignement et pleinement un sujet, qui, soit aux yeux de la raison, soit aux yeux de la foi, est de la plus haute importance historique.

En exposant les sublimes prérogatives dont le Fils de Dieu a honoré Simon-Pierre, nous avons dû mettre en lumière les grands faits de cet Apôtre, les caractères d'universalité et d'œcuménicité, d'autorité immense et de juridiction illimitée, qui distinguent le premier Pape, de même que ses successeurs, assis, depuis, sur le Siége Apostolique de la Capitale du Monde.

Dans ces derniers siècles, on a trop ignoré l'étendue et la portée universelle des faits de S. Pierre : on a trop dédaigné, on a méconnu la Souveraineté œcuménique du Chef de l'Eglise. On s'est abaissé, soit à de mesquines jalousies, soit à des attaques impies contre la Papauté. On l'attaquait volontiers, parce qu'elle paraît faible, quoiqu'en réalité elle soit forte. On s'est brisé en pure perte en combattant contre *cette pierre à toute épreuve* sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise. Des enfants, d'ailleurs distingués, ont osé provoquer sur leur tête la malédiction du Père de la Chrétienté, et par là ils se sont précipités... — *Qui ceciderit super lapidem istum, confringetur* : *super quem vero ceciderit, conteret eum.* (S. Matth. XXI, 44 : *Quiconque se heurtera contre cette Pierre, s'y brisera ; quant à celui sur lequel elle tombera, il sera écrasé.*

Combien ont été plus sages et plus heureux ceux qui ont combattu autour de ce Centre de la Vérité, pour le défendre et pour rendre hommage à l'Institution de Dieu!... Ils ont été

comblés de prospérité, et couverts d'une gloire impérissable.

Puisse la grande, la sainte Idée, symboliquement représentée par Jésus-Christ, sous le beau nom de *Pierre*, rallier enfin dans une même pensée d'unité et dans un même sentiment de charité, l'Orient et l'Occident, l'âge actuel et les âges futurs!...

AVERTISSEMENT.

La narration historique de la vie de *Saint Pierre*, que nous donnerons ici d'après les Evangiles et la Tradition, sera accompagnée des réflexions des Pères et des Docteurs, des Annotations des plus célèbres Interprètes, et des Preuves qui établissent la certitude des faits.

Les *Réflexions des Pères* pourront servir de méditations, de moyens d'instruction et d'édification.

Comme une longue période de la Vie Apostolique de S. Pierre, période qui s'étend de l'an *44* à l'an 60 de Jésus-Christ, manque de documents positifs, dont l'authenticité soit reconnue de tous les Docteurs, nous avons résolu de combler cette lacune historique par d'anciens Monuments Traditionnels de l'Eglise, comparés et démontrés. Plusieurs bons Auteurs les ont cités dans le cours des siècles. Nous en donnerons l'abrégé succinct, parce qu'ils s'accordent d'une manière assez remarquable avec les faits, d'ailleurs très-certains, de même qu'avec les promesses de Jésus-Christ consignées dans l'Evangile.

Les Docteurs les regardent *communément* comme véridiques, *quant à la substance*, ou *quant au fond historique*. Pour certains détails particuliers, s'il faut en croire quelques critiques, notamment ceux du dernier siècle, on ne saurait répondre de leur pleine exactitude historique, à moins qu'ils ne soient confirmés d'autre part.

Nous les présenterons tels qu'ils sont. Le judicieux lecteur comparera et appréciera.

En Règle générale, nous considérerons comme suffisamment prouvé, tout fait traditionnel qu'appuieront plusieurs témoignages des Anciens. — Au reste, dans cette Histoire, la plupart des faits sont fondés sur l'autorité irréfragable des Livres canoniques, ou sur des Récits communément admis par les Pères.

HISTOIRE

DE

SAINT PIERRE

PRINCE DES APOTRES.

LIVRE PREMIER.

SAINT PIERRE A L'ÉCOLE DU CHRIST.

I.

Origine de S. Pierre. — Sa patrie. — Sa profession. — Il est appelé par J.-C. pour la première fois. — Il reçoit un nouveau nom.

Saint Pierre, Prince des Apôtres et Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, se nommait *Simon* ou *Syméon* [1] avant sa vocation à l'apostolat. Il était fils de Jonas [2], qui est quelquefois nommé Jean [3] dans le texte latin de l'Evangile et dans quelques manuscrits grecs. Il avait pour frère S. André [4].

[1] S. Jean, I, 42, et Act. XV, 14; 2 Petr. I, 1.
[2] S. Jean, I, 43; S. Matth. XVI, 17.
[3] S. Jean, XXI, 15; Oxon., p. 741.
[4] S. Jean, I, 40.

Quoiqu'il lui fût inférieur en âge, dit S. Epiphane [1], Jésus-Christ ne laissa pas de le choisir pour chef de tous ses Disciples, parce qu'il connaît les cœurs. S. Augustin [2] ajoute qu'en effet S. Pierre fit paraître dans la suite encore plus d'ardeur que son frère à suivre la voix de Jésus-Christ, et plus d'amour pour ce divin Sauveur que tous les autres Apôtres.

Le lieu de sa naissance ou de sa résidence primitive était Bethsaïde [3], bourg [4] de la Tribu de Nephthali, dans la Haute-Galilée, sur le bord oriental de la mer de Génézareth. Ce bourg avait été considérablement augmenté [5] et embelli par Hérode le Tétrarque : ce prince en avait fait une ville remarquable, et l'avait nommé *Juliade*, pour faire honneur à Julie, fille de l'Empereur César-Auguste, et femme de Tibère. Cette ville, de même que les contrées adjacentes, qui étaient plongées dans les ténèbres du monde et dans l'ombre de la mort, furent, conformément à l'oracle du Prophète Isaïe [6], les premières visitées et éclairées par Celui qui est la vraie Lumière du monde, le Christ Notre-Seigneur. Bethsaïde fut souvent honorée de la présence du Sauveur, qui, durant le cours de son ministère, y prêcha et y opéra des miracles. Elle a donné à l'Eglise cinq apôtres : S. Pierre, et S. André son frère, S. Jacques le Majeur, et S. Jean son frère, fils de Zébédée, et S. Philippe.

Les deux frères, Pierre et André, avaient su conserver l'esprit de religion au milieu d'un peuple grossier et charnel. Ils

[1] S. Epiph. hær. 51, c. 17.

[2] S. Aug. serm. 76, c. 1.

[3] S. Jean, I, 44.

[4] Josèphe, *Antiq.*, l. 18, c. 3.

[5] Voir Josèphe, *ibid.*, et Wells, dans sa *Géographie du Nouveau Testament.*

[6] Isaïe, c. IX, 2 : *Terra Zabulon, et Terra Nephthali..., populus qui ambulabat in tenebris, vidit Lucem Magnam : habitantibus in regione umbræ mortis, Lux orta est eis.*

exerçaient l'un et l'autre la profession de pêcheur [1], qui paraît avoir été celle de leur père. Ils quittèrent depuis le séjour de Bethsaïde, pour aller fixer leur domicile à Capharnaüm [2], ville de Galilée, célèbre dans l'Evangile, et placée à l'endroit où le Jourdain se jette dans la mer de Tibériade. Là ils demeuraient dans une maison, qui est ordinairement attribuée à S. Pierre seul [3], et qui venait apparemment de sa belle-mère [4], c'est-à-dire de la mère de sa femme, selon que les termes mêmes du grec et du latin nous en assurent. L'Ecriture nous fait entendre, et S. Epiphane rapporte [5] que S. Pierre s'était marié à Capharnaüm, et une ancienne histoire ajoute qu'il avait épousé la fille d'Aristobule, frère de l'apôtre S. Barnabé, et qu'il eut de ce mariage un fils et une fille.

Cette ville était très-commode pour la pêche, étant située sur le bord de la mer, près de l'embouchure d'un grand fleuve, sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali. André suivit son frère, et ils continuèrent tous deux d'exercer leur première profession. L'amour des biens périssables ne les empêchait point de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient, et de penser à la sanctification de leurs âmes. Ils vivaient dans une ferme attente du Messie. S. André se mit au nombre des Disciples de S. Jean-Baptiste, et plusieurs croient que S. Pierre fit la même chose.

Le premier ayant entendu son maître appeler Jésus l'*Agneau de Dieu*, il s'attacha à sa personne ; il passa avec lui le reste du jour et même toute la nuit, selon S. Augustin. Les entretiens qu'il eut avec Jésus le convainquirent qu'il était le Christ et le Rédempteur du monde. Son premier soin, après qu'il

[1] S. Marc, I, 16-17.
[2] S. Marc, I, 29.
[3] S. Matth., VIII, 14.
[4] S. Luc, IV, 38.
[5] S. Epiph. *hær.* 51, c. 13.

l'eut quitté, fut de chercher son frère pour lui dire qu'il avait trouvé le Christ : *Nous avons trouvé le Messie*, leur dit-il [1].

Simon crut aussitôt cette vérité, et il se donna dès lors de toute son âme à Celui dont il désirait depuis si longtemps l'heureux avènement. André *l'amena à Jésus* [2] :

Jésus l'ayant regardé, lui dit :

— *Vous êtes Simon, fils de Jean, vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.*

Les SS. Pères nous représentent ici S. André comme un de ces serviteurs de l'Evangile, loués par leur Maître à cause de leur fidélité à faire bien profiter le talent qu'on leur avait confié. Il ne cacha point le trésor qu'il avait eu le bonheur de découvrir. Mais il fit part promptement à Simon son frère d'un si grand bien. Il fit connaître, dit S. Chrysostôme, par la manière dont il lui parle, combien Jésus-Christ les avait instruits en peu de temps : quelle avait été la force de la parole de ce Divin Maître, qui les avait pu persuader d'un si grand mystère ; et quelle ardeur ils avaient dès auparavant de voir l'accomplissement des prophéties. Car lorsqu'il dit à Simon : *Nous avons trouvé le Messie*, il donne lieu de juger que Jésus-Christ avait parlé à leur cœur, puisqu'ils ne doutaient point qu'il ne fût *le* Christ attendu depuis si longtemps ; et cette parole, *nous avons trouvé*, était, selon la pensée du même Père, l'expression très-vive d'une âme qui, ayant souffert comme les douleurs de l'enfantement, dans l'attente et dans le désir de Celui après lequel elle soupirait, est enfin remplie de joie de le voir paraître, et se hâte de faire part d'une si heureuse nouvelle à ceux qui brûlent aussi du même désir.

Mais nous pouvons encore admirer avec ce grand Saint l'humble docilité de Simon, qui croit tout d'un coup à la pa-

[1] S. Jean, I, 41.
[2] *Ibid.*

role de son frère André. Et il ne faut pas le taxer d'une trop grande crédulité, comme s'il s'était laissé entraîner à croire légèrement ce qu'on lui disait touchant le Messie : car André son frère l'informa sans doute de l'entretien qu'ils avaient eu avec Jésus-Christ. Mais c'est l'ordinaire des Evangélistes de passer beaucoup de choses, afin d'abréger. D'ailleurs, il n'est pas marqué qu'André persuada à son frère ce qu'il lui disait, mais seulement qu'il le mena au Sauveur, afin qu'il vît par lui-même, et qu'il entendît de sa propre bouche ce qu'ils avaient vu et entendu. Car il se jugeait, dit S. Chrysostôme, incapable de lui découvrir tout ce grand mystère, et il voulut, sans aucun délai, le mener à la source même de la lumière, afin qu'il en fût éclairé.

S. Cyrille, commentant ces paroles, *Jésus le regarda*, s'exprime ainsi : « Celui qui voit les cœurs et les reins des hommes *jeta un regard* divin sur cet homme, alors si grossier, et qu'il devait dans la suite élever à un si haut point de piété et à la première dignité de son Eglise. *Il le regarda* tel qu'il était selon sa naissance, et tel qu'il devait être un jour selon le degré de grâce auquel il le destinait. *Il le regarda* avec ces yeux favorables, qu'il promet de tenir attentifs sur ceux qui sont doux et humbles. Et pour le convaincre de sa divine lumière, à laquelle rien n'était caché, et lui déclarer en même temps qu'il *le regardait* déjà comme devant être à lui, non-seulement il lui dit son nom, avec le nom de son père, sans que personne lui en eût parlé, mais même il lui déclara qu'il s'appellerait dans la suite *Céphas*. Car c'était, comme il paraît par plusieurs endroits de l'Ecriture, une marque de l'empire que l'on prenait sur les personnes de changer leur nom et de leur en imposer de nouveaux qui marquaient leur dépendance.

Le nom de *Céphas* signifie, à proprement parler, un *roc*. De là les Grecs ont fait *Petros*, les Latins *Petrus*, et les Français *Pierre*.

A l'imitation de S. Pierre, qui prend un nouveau nom dans cette circonstance, les Papes, ses successeurs, adopteront un jour la coutume de changer le leur quand ils seront placés sur le Saint-Siége [1]. De même les Chrétiens reçoivent un nouveau nom au Baptême, quelquefois à la Confirmation, ainsi que lorsqu'ils entrent dans un ordre religieux. Le but de ce changement est de leur rappeler qu'ils se sont donnés tout entier à Jésus-Christ, et qu'ils doivent devenir des hommes nouveaux. Ils se mettent aussi par là sous la protection spéciale de certains saints qu'ils se proposent pour modèles.

Bien que Jésus-Christ donnât alors à Simon un surnom d'une grande signification, il ne voulut pas néanmoins lui dire dès ce moment : *qu'il bâtirait son Eglise sur lui, comme sur la pierre qu'il avait choisie pour cet effet;* qu'il le faisait participer, autant qu'un homme en est susceptible, à ses qualités souveraines de *pierre fondamentale*, de *soutien*, de *conducteur suprême de son Eglise universelle*. Car ce n'était pas encore le temps de lui découvrir ce grand secret, et il fallait que le Père céleste lui révélât auparavant qu'il était le Fils de Dieu.

S. Chrysostôme et Théophylacte [2] croient que l'exemple de la conversion de S. Pierre et de S. André, et peut-être aussi leurs instructions, furent cause en partie de ce que S. Philippe suivit alors Jésus-Christ.

Les deux frères, ayant passé quelque temps avec le Sauveur, s'en retournèrent à la pêche, qui était leur occupation ordinaire, mais ils étaient bien résolus de venir souvent entendre ses instructions ; ils revinrent, en effet, de temps en temps, écouter de la bouche de Notre-Seigneur les paroles de vie. On pense que dès lors ils passaient pour être du nombre

[1] C'est ce qui se pratique depuis Sergius II, c'est-à-dire depuis 844. Le premier nom de ce pape était *Pierre;* mais il ne voulut point le porter par humilité et par respect pour le Prince des Apôtres.

[2] S. Chrys. *in Joan. hom.* 19, n. 25.; Theophyl. *ib.* v. 45.

de ses disciples, et qu'ils ont pu se trouver avec lui aux noces de Cana.

II.

Seconde vocation de Pierre et de son frère André, suivie de celle des deux fils de Zébédée. — Mystérieuse signification de la barque et de la pêche miraculeuse de S. Pierre. — L'an 30 de l'ère commune, sur la fin.

Cependant les Disciples de Jésus ne s'étaient pas encore attachés à lui de manière à ne s'en séparer jamais ; ils le quittaient pour aller vaquer à leur travail habituel. Mais il fallait alors au Messie, dans la prédication et dans l'établissement du royaume des cieux, c'est-à-dire de l'Eglise catholique, des coopérateurs dévoués, qui fussent déterminés à ne s'occuper que de ce sublime ministère. Il se les attacha donc intimement et irrévocablement dans la circonstance suivante que vont nous décrire les évangélistes S. Marc et S. Luc.

Vers la fin de la première année de sa prédication évangélique, après son retour de Jérusalem, « Jésus passait le long « de la mer de Galilée, lorsqu'il vit Simon et André son frère « qui jetaient leurs filets dans la mer (car ils étaient pêcheurs).

« Et il leur dit :

— « *Suivez-moi et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.*

« De là, s'étant un peu avancé, il vit Jacques, fils de Zébé- « dée, et Jean son frère, qui étaient aussi dans une barque à « accommoder leurs filets, et au même instant il les appela.

« Or, il arriva que le peuple, venant en foule pour en- « tendre la parole de Dieu, accablait Jésus, qui était sur le « bord de la mer. Il vit les deux barques arrêtées ; les pê- « cheurs en étaient descendus, et lavaient leurs filets.

« Jésus étant monté dans l'une des barques qui était celle « de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage; et, « s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. « Dès qu'il eut achevé son discours, il dit à Simon :

— « Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pê- « cher.

— « Maître, lui répondit Simon, nous avons fatigué toute « la nuit, et nous n'avons rien pris ; mais néanmoins, sur votre « parole, je jetterai le filet.

« L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de « poissons que leur filet se rompait. Et ils firent signe à leurs « compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les « aider. Ceux-ci vinrent, et on emplit les deux barques, en « sorte qu'elles allaient presque à fond ; ce que voyant Simon- « Pierre, il dit à Jésus, en se jetant à ses pieds :

« Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un « pécheur !

« Car, à la vue de la pêche qu'ils venaient de faire, il « était tout épouvanté, de même que ceux qui étaient avec « lui. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compa- « gnons de Simon, étaient dans le même étonnement.

« Mais Jésus dit à Simon :

— « Ne craignez point, votre emploi sera désormais de « prendre des hommes.

« Et ayant tiré leurs barques à terre, ils quittèrent tout et « le suivirent. »

Suivant S. Ambroise [1], la barque de l'Eglise sur laquelle monte le Seigneur, n'est autre que celle dont Pierre fut établi le pilote, lorsque le Seigneur lui déclara qu'il était la Pierre fondamentale de son Eglise.

La pêche miraculeuse est une figure du merveilleux succès que doivent un jour avoir les Apôtres, lorsqu'ils seront deve-

[1] S. Ambr. *Serm. II.*

nus *pêcheurs d'hommes*. Ou plutôt c'est l'histoire prophétique de ce qui doit arriver à l'Eglise. Les Prophètes avaient travaillé presque sans aucun fruit sous la Loi Ancienne, qui était un état d'ombre et d'obscurité. Enfin, le grand jour de la grâce ayant paru, Pierre, sur la parole de Jésus-Christ, jette le filet de l'Evangile. Toutes les nations y entrent en foule : les deux barques, c'est-à-dire les deux églises d'Orient et d'Occident, en sont remplies. Cette plénitude occasionne la rupture du filet dont l'intégrité marque l'unité de l'Eglise, et sa rupture les schismes et les hérésies par lesquels elle perd une partie de sa pêche, si on peut appeler une perte ce qui la délivre de ses cruels enfants, qui ne restaient dans son sein que pour la déchirer.

S. Grégoire de Nazianze [1] admire le profond respect que saint Pierre témoigna pour la grandeur de Dieu en Jésus-Christ, lorsque ce disciple protesta qu'il était un pécheur indigne d'approcher de la personne du Sauveur. La même humilité qui fit dire au centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi*, fait dire ici à Pierre : *Eloignez-vous de moi, Seigneur !* Les Gérasséniens prièrent aussi Jésus-Christ de se retirer de chez eux ; mais comme ils le faisaient par un mouvement de crainte, Jésus-Christ s'éloigna d'eux et les quitta : au lieu que l'humilité de S. Pierre le fit pleinement entrer dans son cœur.

S. Epiphane [2] dit que cet Apôtre reconnut peut-être qu'il avait fait une faute de le quitter, après en avoir été appelé une première fois. Ce prodige fit sur lui et sur ses compagnons une impression si profonde, qu'ils n'hésitèrent point à abandonner tous leurs biens temporels pour le suivre, et qu'ils ne se séparèrent plus jamais d'avec lui.

[1] Nazian. *Orat.* 24.

[2] S. Epiph. 51, c. 15.

III.

Entière et parfaite abnégation de S. Pierre. — Promesses qui lui sont faites, ainsi qu'aux autres Apôtres. — Son baptême.

S. Pierre est le seul apôtre que l'Ecriture dise avoir été marié avant sa vocation à l'apostolat. Mais nous ne pouvons douter que S. Philippe et quelques autres Apôtres ne fussent aussi engagés dans l'état du mariage, lorsque le Sauveur les appela. Ceci est donné comme un fait certain par les anciens historiens. Au reste, ils gardèrent une continence perpétuelle depuis le temps qu'ils furent appelés au ministère, ou qu'ils commencèrent l'exercice des fonctions apostoliques [1]; ils ne regardèrent plus leurs femmes que comme leurs sœurs; dans la prédication de l'Evangile, ils les employaient comme Diaconesses à l'égard des personnes de leur sexe; ils leur confiaient, en outre, le soin des nécessités corporelles. Par ce moyen, la connaissance du royaume des Cieux se propageait, et les Apôtres avaient l'esprit entièrement libre pour vaquer à la prière et à la prédication. S. Avitus de Vienne dit que lorsque S. Pierre suivait Jésus-Christ, sa femme s'occupait à ce ministère, et qu'elle gardait une parfaite continence; et c'est dans ce sens que S. Jérôme ajoute que cet Apôtre *l'avait quittée.* Pour ce motif, S. Chrysostôme n'a point balancé de proposer S. Pierre comme un illustre modèle de chasteté.

Après avoir abandonné toutes ses possessions, renoncé à toutes ses espérances temporelles, laissé sa femme et ses en-

[1] C'est ce qu'assurent expressément S. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. 3, p. 448; S. Jérôme, *ép.* 54; S. Epiphane, *hær.* 30, c. 22.

fants, ses amis et sa maison de Bethsaïde et de Capharnaüm, après avoir suivi Jésus, et lui avoir obéi généreusement en tout point, S. Pierre dit donc un jour à ce Divin Maître, en son propre nom et au nom de ses collègues :

— *Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi; quelle sera donc la récompense que nous en recevrons?* ECCE NOS RELIQUIMUS OMNIA, ET SECUTI SUMUS TE : QUID ERGO ERIT NOBIS?

Jésus lui répondit que tous ceux qui pratiqueraient ainsi l'abnégation évangélique seraient largement récompensés; qu'ils recevraient un bonheur éternel dans le siècle à venir, et même le centuple dans le siècle présent : des consolations temporelles avec des trésors de grâces et de bénédictions spirituelles, avec cette paix inaltérable de l'âme qui surpasse tout sentiment, et qui se trouve dans les délices et les douceurs du divin amour, et dans la jouissance des dons vivifiques du Saint-Esprit :

« *Je vous dis, en vérité, que pour vous qui m'avez suivi,*
« *lorsqu'au temps de la régénération le Fils de l'homme sera*
« *assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur*
« *douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël.*

« *Et quiconque,* comme vous, *aura quitté pour mon nom*
« *sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa*
« *mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en rece-*
« *vra le centuple dès à présent, en maisons, en frères, en*
« *sœurs, en mères, en enfants, en héritages, jusque dans les*
« *persécutions, et, au siècle à venir, la vie éternelle.* Des
« trônes, une gloire immortelle, des biens infinis, récompen-
« seront les sacrifices qu'on aura faits pour moi. Vous retrou-
« verez dans les milliers de personnes qui se seront conver-
« ties à moi autant de frères et de sœurs qui vaudront ceux
« que vous aurez laissés dans le monde. Vous serez inon-
« dés de joie, même au sein de vos tribulations. Les persécu-
« tions seront à votre contentement ce qu'est l'eau jetée sur

« une fournaise bien embrasée. Au moment qu'on l'y verse,
« elle abat la flamme, mais c'est pour la rendre ensuite plus
« vive et plus durable.

« *Or* [1], ajoute le Sauveur, en parlant toujours à Pierre et
« aux autres Apôtres, *plusieurs qui avaient été les premiers*
« *seront les derniers, et plusieurs qui avaient été les derniers*
« *seront les premiers*. C'est-à-dire, vous avez peine à croire
« que de pauvres pêcheurs comme vous doivent être un jour
« les juges de tous les hommes, sans distinction de riches et
« de pauvres, de monarques et de sujets. Mais sachez que
« l'ordre de ce monde doit être renversé dans l'autre monde,
« ou plutôt qu'au désordre de celui-ci succédera un ordre par-
« fait et éternel. Ici la naissance et la fortune font seules les
« grands et les petits; là, les rangs seront réglés uniquement
« par le mérite : le dernier des hommes, s'il a été le plus
« vertueux, sera le premier; et le premier, s'il a été le plus
« vicieux, sera le dernier. Il ne faut donc plus vous étonner
« que les plus hauts siéges doivent y être occupés par des
« pauvres, tandis que la plupart des riches et des grands,
« abattus à leurs pieds, ramperont dans la poussière. C'est
« pourquoi gardez-vous de vous endormir dans une fausse
« sécurité, et de vous ralentir dans la pratique des vertus et
« dans l'accomplissement de vos travaux apostoliques; car
« rien ne vous est encore assuré; vous pouvez encore déchoir
« de ces trônes qui vous sont préparés; si quelqu'un d'entre
« vous s'attirait ce malheur, il aurait un jour le désespoir de
« voir sa place remplie par un autre qui serait plus fidèle à la
« grâce qui l'y aurait appelé! Efforcez-vous donc, tant par
« l'observation des commandements que par un parfait déta-
« chement des choses temporelles, à vous assurer le sublime
« rang d'honneur auquel je vous destine. »

Tel est le sens des paroles que Jésus adressa à S. Pierre,

[1] S. Matth. *ibid.* v. 30.

qui avait tout quitté pour le suivre : telles sont les magnifiques promesses qu'il attacha à ce renoncement.

— S. Evode [1], évêque d'Antioche après S. Pierre, S. Clément d'Alexandrie [2], rapportent que « Jésus baptisa de ses « propres mains Pierre seulement; qu'ensuite Pierre baptisa « André et les deux fils de Zébédée; que ceux-ci baptisèrent « les autres Apôtres; et que S. Pierre et Jean le Théologien « baptisèrent les Septante Disciples. » Tertullien, S. Augustin [3], semblent appuyer cette tradition, qui montre que Jésus-Christ employait le ministère de ses premiers Disciples pour administrer le baptême aux Israëlites qui se convertissaient.

IV.

Pierre obtient de Jésus la guérison de sa belle-mère. — Primauté de cet Apôtre, — attestée par les Evangélistes et les Pères.

L'AN DE J.-C. 31.

Quelque temps après que S. Pierre et son frère André se furent entièrement attachés à Jésus-Christ, ce divin Maître vint à la maison qu'ils possédaient à Capharnaüm, et, à la prière de ces deux disciples, il guérit miraculeusement la belle-mère de S. Pierre, afin de nous apprendre, dit S. Ambroise, combien les intercessions des amis de Dieu sont puissantes pour nous obtenir la guérison de nos âmes, et le pardon de nos péchés dont nous ne pourrions pas par nous-mêmes obte-

[1] S. Evod. *ap. Niceph. hist.* l. 2, c. 3.

[2] S. Clem. Alex. *in* 5 *libro hypotyposeon*, ap. Sophr. *in Prato spirit.*, c. 76.

[3] Ap. Baron., an. 31, n. 40.

nir la rémission. Il faut néanmoins que notre piété et nos bonnes œuvres nous donnent quelque droit de nous adresser à eux. Après ce prodige, le Sauveur se retira dans la Galilée. Pendant le séjour qu'il y fit, il rendit la santé aux malades, chassa les démons et prêcha dans les Synagogues les jours de Sabbat, avec une autorité qui annonçait la divinité de sa doctrine. S. Pierre l'accompagnait.

Dans l'une de ces circonstances, Jésus guérit l'hémoroïsse, et, lorsqu'il demanda *qui l'avait touché*, S. Pierre témoigna de la surprise de ce qu'il faisait cette demande au milieu d'une foule de monde qui le pressait, et il fit voir par cet étonnement qu'il n'avait pas compris le sens mystérieux de ses paroles.

Le Christ ne laissa pas de lui témoigner aussitôt après une confiance toute particulière : il ne voulut être accompagné que de lui, de Jacques et de Jean, lors de la résurrection de la fille de Jaïre.

Après avoir célébré à Jérusalem la fête de Pâques de l'année trente-unième, Jésus revint dans la Galilée et fit l'élection des douze Apôtres, à la tête desquels il mit S. Pierre. Quelque temps après, il les envoya deux à deux prêcher la pénitence et le royaume de Dieu. L'Ecriture met encore S. Pierre le premier dans cette circonstance. *Or*, dit-elle, *voici les noms des douze Apôtres :*

Le premier, Simon, qui est appelé Pierre,
Et André, son frère ;
Jacques, fils de Zébédée,
Et Jean, son frère ;
Philippe et
Barthélemy ;
Thomas et
Matthieu, le Publicain ;
Jacques, fils d'Alphée, et
Lebbée, surnommé Thaddée ;

Simon, le Chananéen, et
Judas Iscariote, qui est celui qui le trahit.

Nous montrerons ailleurs que la tradition, outre les Evangélistes, a toujours donné le premier rang à S. Pierre. Contentons-nous ici de reproduire les paroles suivantes d'un auteur moderne :

« Dans l'énumération des douze Apôtres, les Evangélistes « mettent toujours Pierre à la tête des autres. C'est à lui que « le Sauveur adresse ordinairement la parole, et c'est lui qui « répond au nom de ses compagnons. Jésus-Christ lui appa- « rut après sa résurrection, avant d'apparaître aux autres « Apôtres. Il le chargea spécialement du soin de paître son « troupeau, et le choisit le premier pour prêcher l'Evangile « aux Gentils. Il est évident, par l'Ecriture, que S. Pierre oc- « cupait la première place du Collége Apostolique, et il est « toujours présenté comme tel par les écrivains de la primi- « tive Eglise, qui l'appellent *la Tête, le Président, l'Orateur, « le Chef des Apôtres*, et lui donnent, outre cela, plusieurs « autres titres de distinction. » (Clarke, *Vie de J.-C*, p. 578.)

Ajoutons quelques témoignages des Pères, qui attestent et proclament cette primauté de S. Pierre.

Avant la fin du premier siècle, les Corinthiens, pour faire cesser un schisme qui les divisait, s'adressèrent au Pape S. Clément, qui leur écrivit à ce sujet une lettre que nous avons. Ils réclamèrent sa médiation et l'autorité de ses décisions, parce qu'ils le considéraient comme le Pontife des Pontifes et l'évêque des évêques, en tant qu'il était le successeur de S. Pierre, chef des Apôtres. (Ap. Euseb., *hist. l.* 4, c. 23.)

S. Clément lui-même, dans une lettre à S. Jacques, dit que *Simon, à cause de sa vraie foi et de l'inébranlable fermeté de sa doctrine, a été désigné pour être le fondement de l'Eglise; que pour cette raison il a été surnommé Pierre par la parole infaillible de Jésus; qu'il a été les prémices de Notre Seigneur et le premier des Apôtres*, Apostolorum Primus.

Eusèbe, dans sa Chronique, à l'an *44*, appelle *Pierre, le premier Pontife des Chrétiens*, Petrus Apostolus, natione Galilæus et Christianorum Pontifex Primus. Il ne l'appelle pas pontife des Romains, mais des Chrétiens.

S. Basile s'exprime ainsi sur le même sujet : « Pierre a été « mis avant tous les Disciples, reçut de plus grands témoi- « gnages que les Autres, fut proclamé *Bienheureux;* à lui « furent confiées les clefs du Royaume des Cieux. » (S Basile, *Serm. de pecc.*)

S. Epiphane dit de Jésus-Christ : « Il choisit Pierre pour « être le premier de ses Disciples. » (S. Epiph. *Hær.* 51.)

S. Ambroise fait la remarque qui suit : « Ce ne fut point « André, mais Pierre qui reçut la primauté. » (S. Ambr., *in 2 epist. ad Cor. c. 12.*)

S. Augustin proclame ainsi la prééminence de S. Pierre :

« Pierre est le premier dans la hiérarchie des Apôtres ; il « se montre le plus fervent disciple du Christ, il prend sou- « vent la parole au nom de tous. » (S. Aug., *sermo 76.*)

On pourrait rapporter un grand nombre d'autres témoignages semblables, tant des Pères Grecs que des Pères Latins, qui, tous, ont reconnu S. Pierre comme supérieur en juridiction à tous les autres Disciples.

De plus, l'Eglise a institué et universellement célébré une fête spéciale en mémoire de la chaire et de la Principauté de S. Pierre, comme on le voit dans Godescard au 18 janvier. Or, rien de semblable n'a jamais été institué en l'honneur de la chaire d'aucun des autres Apôtres.

V.

S. Pierre sur les flots de la mer. — Ce que nous apprend son exemple. Réfutation de l'interprétation hérétique.

L'AN DE J.-C. 32.

Une nuit que les Apôtres traversaient la mer de Tibériade, ils aperçurent Jésus, qu'ils avaient laissé sur le bord, venir à eux en marchant sur les flots, et ils furent tous saisis d'effroi, dans la pensée qu'ils voyaient un fantôme. La frayeur leur fit pousser un cri.

— *Rassurez-vous,* leur dit aussitôt Jésus, *c'est moi, ne craignez point.*

— *Seigneur, lui répondit Pierre, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous sur les eaux.*

— *Venez, lui dit Jésus.*

Alors Pierre descendit de la barque, et se mit à marcher sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort violent, il eut peur, et, commençant à s'enfoncer, il s'écria :

— *Seigneur, sauvez-moi!*

En effet, la crainte du vent orageux qui soufflait, ayant un peu diminué ou intimidé sa foi, il perdit l'avantage qu'elle lui avait procuré jusque-là, et il était près de se noyer. Mais, aussitôt qu'il eut prié, Jésus étendit la main, le prit et lui dit :

— *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?*

Soutenu par la main du Fils de Dieu, et appuyé sur la force de son bras puissant, Pierre continua de marcher sur les eaux, jusqu'à ce qu'il eût regagné le bateau. *Dès que Jésus et Pierre*

y furent montés, le vent cessa, ce qui les remplit d'un étonnement toujours plus grand. Jésus avait marché sur les eaux, il y avait fait marcher S. Pierre, il avait apaisé la tempête, et enfin il leur avait fait faire en un moment un trajet de plusieurs heures : ces quatre prodiges, opérés sous les yeux de Pierre et des Disciples, firent qu'ils s'écrièrent tous comme instinctivement :

— *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu!*

S. Augustin, parlant du doute de S. Pierre en cette circonstance, dit qu'il fallait que « ce Premier de tous les Apôtres, qui représentait toute l'Eglise, les faibles fidèles comme les forts, fît voir dans sa foi ce que nous sommes par Jésus-Christ, et dans son hésitation, ce que nous sommes par nous-mêmes; afin de nous apprendre à tous que nul ne reçoit de Dieu la force dont il a besoin, que celui qui ne sent que de lui-même il est sans force. »

L'hérésiarque Calvin, qui reproche à S. Pierre quinze péchés mortels, lui en trouve deux en cette circonstance: l'un d'*infidélité*, pour avoir dit à Jésus : *si c'est vous!* il en doutait donc, conclut ce novateur; l'autre de *présomption*, pour avoir voulu marcher sur les eaux comme son maître.

Les Interprètes Catholiques y trouvent au contraire de quoi admirer la foi de ce grand Apôtre et la ferveur de son amour. Il n'y avait pas d'infidélité à douter si Celui qui marchait était Jésus, puisqu'il était nuit et qu'on ne voyait pas assez distinctement le Christ pour être assuré que ce fût lui; et il y avait beaucoup de foi à y marcher sur sa parole, supposé que ce fût lui, comme il y avait beaucoup d'amour à le faire par le désir de le joindre au plus tôt. Jésus, en lui disant de venir et en faisant en sa faveur un si grand miracle, met le sceau de son approbation à toutes les interprétations favorables qu'on peut donner à cette démarche du Chef des Apôtres. Il est vrai qu'au moment du danger sa foi chancela, c'est-à-dire que cette foi, très-vive dans le premier instant, parut faible dans le second.

Qu'on prenne garde cependant que ce que Jésus-Christ lui reproche ce n'est pas l'infidélité, mais seulement la modicité de sa foi. Calvin aurait dû s'en tenir là ; mais il lui était difficile de ménager S. Pierre, qu'il regardait avec raison comme le fondateur de la Papauté.

VI.

S. Pierre proteste hautement de son attachement pour la personne de J.-C., et de sa foi ferme en sa divinité.

Voici une nouvelle circonstance où S. Pierre montra généreusement sa foi, ses vifs sentiments d'attachement pour son Divin Maître, de même que l'excellente disposition où il était de croire les plus sublimes mystères sur l'autorité de la parole du Fils de Dieu.

Abordé sur le territoire de Génézareth, Jésus venait de publier, devant une grande multitude de peuple, son admirable doctrine sur l'Eucharistie, lorsque *plusieurs de ses Disciples*, ne comprenant pas un si haut enseignement, *se retirèrent de sa suite et n'allèrent plus avec lui. Sur cela, Jésus dit aux douze Apôtres* :

— Ne voulez-vous pas aussi, vous autres, vous en aller?

Simon-Pierre, prenant aussitôt la parole en son propre nom et au nom de ses collègues, *lui répondit :*

— *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

C'est l'occasion qui fait paraître les grandes âmes, comme c'est elle qui découvre les cœurs charnels, orgueilleux, ou hypocrites, ou faibles et peu affermis dans la vérité. Le discours de Jésus-Christ sur l'Eucharistie fut donc, à l'égard des Juifs,

des Pharisiens et de plusieurs même de ses Disciples, comme la pierre de touche, qui éprouva le faux or et qui en fit le discernement d'avec le véritable. *Depuis ce temps-là,* dit l'Evangéliste, ce qui signifie, depuis cette instruction du Fils de Dieu touchant la nécessité de manger sa chair et de boire son sang, afin d'avoir la vie éternelle, *plusieurs disciples se retirèrent tout à fait,* s'éloignant de lui de cœur et de corps, *et ne l'accompagnèrent plus,* comme auparavant, *dans ses voyages.* Ses paroles, pleines d'une sagesse toute céleste, leur parurent une folie, parce qu'ils étaient eux-mêmes remplis de la folie et de l'ignorance mondaine; et ce qui devait leur être une source de salut, leur devint, par la mauvaise disposition de leur cœur, un sujet de perte. Ce n'était pas à la vérité qu'ils devaient s'en prendre, mais à la faiblesse de leur propre vue, qui ne pouvait en supporter la lumière. Le maître suprême de leurs âmes leur découvrait un mystère qui renfermait le plus grand excès de sa charité pour eux, et qui leur offrait un trésor de toutes sortes de grâces; mais eux, comme des malades et des frénétiques, rejettent avec mépris ce qui pouvait les sauver, et fuient même leur bienfaiteur. Etrange et funeste effet de la volonté pervertie et de l'esprit obscurci de l'homme, qui s'éloigne des moyens que Dieu lui présente pour son salut en même temps qu'il recherche avec ardeur ce qui peut le perdre!

Jésus prend occasion de la retraite de ses Disciples, pour éprouver les sentiments de ses Apôtres et particulièrement de Pierre, et pour manifester leurs pensées et leur volonté à son égard. Il les connaissait parfaitement, mais il leur demande *s'ils ne veulent point aussi s'en aller eux-mêmes,* afin de donner lieu à S. Pierre de faire une confession éclatante de sa Divinité; pour les engager tous à envisager de plus près leur bonheur d'avoir un si Divin Maître; et pour leur faire mieux connaître, en leur laissant le libre choix de le suivre ou de le quitter, que ce n'était pas, comme dit S. Chrysostôme, pour

aucun besoin qu'il eût d'eux, qu'il les attirait à sa suite, mais pour leur propre avantage. Il voulait aussi, selon S. Cyrille, en leur parlant de la sorte, leur donner lieu de n'être point étonnés du grand nombre de ceux qui l'abandonnaient, et de bien comprendre que ce n'est point par la multitude qu'il fallait juger des véritables adorateurs; mais que le peu de ses vrais Disciples qui étaient solidement établis dans la vérité de la foi, étaient les seuls en honneur et en estime devant Dieu. Il les affermissait donc au lieu de les ébranler en leur disant : *Ne voulez-vous point aussi me quitter vous-mêmes?* Car il fit sentir en même temps au fond de leurs cœurs, par la grâce de son Saint-Esprit, quelle était l'extravagance de tous ces autres Disciples qui, au lieu de rechercher dans ses divines instructions la vie éternelle qu'il leur promettait, se laissaient aller à l'égarement de leurs pensées et s'éloignaient de la source de la vie en le quittant.

C'est aussi ce que S. Pierre, comme Chef des Apôtres, répondit à Jésus au nom des autres : *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* « Que cette parole, s'écrie S. Jean Chrysostôme, exprime admirablement le grand amour de S. Pierre et de ses collègues pour le Fils de Dieu, puisqu'elle fait voir que ce Divin Maître leur était plus cher que leurs pères et que leurs mères, et que tout ce que le monde eût pu leur offrir de plus charmant, et qu'il ne restait aucun asile à quiconque s'éloignait de lui! Seigneur, lui disait Simon-Pierre, *à qui irions-nous?* après que nous avons puisé dans votre divine école les secrets de votre Royaume; et de qui espérerions-nous recevoir des instructions plus salutaires? Nous reconnaissons qu'en qualité de Verbe éternel de Dieu, vous possédez au dedans de vous la source de la vie qui est éternelle; et que *vos paroles* ne sont *dures* et insupportables qu'à ceux qui veulent s'éloigner de vous; car elles sont pleines de consolations pour nous autres, et capables de nous procu-

rer le plus grand de tous les biens, qui est de *vivre* éternellement avec vous.

Admirez, dit S. Chrysostôme, l'amour et le zèle de S. Pierre, qui répond, non pour lui seul, mais pour lui et pour ses frères. Car il ne dit pas : je crois et je sais ; mais : *nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* Il parle bien un autre langage que celui des Juifs. Au lieu qu'ils disaient : *N'est-ce pas là le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère?* il confesse clairement, au nom de tous, qu'*ils croient et* qu'*ils savent* que celui à qui ils parlent est *le Christ, le Fils de Dieu.* Mais il ne le dit qu'après que Dieu même l'a éclairé, et que l'Esprit-Saint lui en a donné l'intelligence, et cette même intelligence avait, selon un grand Saint, la foi pour principe et pour fondement. Car il ne dit pas : nous savons et nous croyons; mais : *nous croyons et nous savons;* ou même, selon l'expression littérale : *nous avons cru et nous avons connu;* c'est-à-dire que l'intelligence qu'ils avaient d'un si grand mystère n'était pas nouvelle, mais fondée sur la certitude de leur foi; comme le refus des autres disciples à recevoir ce que le Fils de Dieu leur avait dit sur l'Eucharistie, n'était venu que du défaut de cette foi, et de ce qu'*ils ne croyaient point* en lui. Car s'ils l'eussent regardé comme le Christ et comme le *Fils du Dieu vivant,* ils auraient trouvé dans ses paroles, non pas de la dureté, mais la charité du Sauveur pour les hommes, mais *la vie* et le salut de leurs âmes, et cette *vie éternelle* qu'il avait promis de leur donner en se donnant lui-même à eux.

S. Chrysostôme observe que le Fils de Dieu, dans cette occasion, ne voulut point donner des louanges aux Apôtres après une confession si authentique de sa divinité faite par un seul au nom de tous. Ce n'était point par de tels moyens qu'il prétendait attacher à soi ses disciples, mais par l'amour de la vérité.

Le grand Bossuet, dans la 43e de ses *Méditations sur l'Evangile*, s'exprime ainsi : — « S. Pierre et les Catholiques s'attachent à Jésus-Christ ; les Capharnaïtes et les Hérétiques s'en séparent. — Seigneur, vous me jetez dans des vues profondes : je perce dans les siècles à venir, dans ceux qui demeurent avec Jésus-Christ, S. Pierre à leur tête ; je vois tous les Catholiques immuablement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise ; et dans ceux qui quittent Jésus, je vois tous les Hérétiques qui doivent quitter son Eglise. Dans S. Pierre et dans les Apôtres, je vois tous ceux où la foi prévaut sur le sens humain, c'est-à-dire tous les fidèles ; et dans ceux qui font bande à part et cessent de suivre Jésus, je vois tous ceux où le sens humain l'emporte sur la foi, c'est-à-dire tous les Incrédules qui abandonnent l'Eglise, et surtout ceux qui l'abandonnent à l'occasion de ce mystère. Ils se perdent avec ceux qui disent : *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger*? Et ils tournent la vérité en allégorie...

Où est donc la foi des Catholiques? Elle est dans les paroles de S. Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez des paroles de vie éternelle.* Nous les croyons : nous ne sommes point de la troupe des murmurateurs, nous nous rallions à S. Pierre ; nous retournons au Cénacle, pour y faire la Cène avec vous et avec vos Disciples. Ha! fidèles, retirez-vous de la compagnie de ces séditieux, de ces impies, qui murmurent, non pas contre Moïse, mais contre Jésus-Christ même ; séparez-vous-en, pour n'être point enveloppés dans leur péché... »

Cette circonstance arriva un peu avant la Pâque de l'an 32.

VII.

S. Pierre fait une seconde profession de foi plus solennelle sur la Divinité de J.-C. — Promesse que lui fait J.-C.

Après avoir quitté Bethsaïde, Jésus s'en alla avec ses Disciples dans les bourgs d'autour de *Césarée de Philippe*, nommée auparavant *Dan* et *Panéade*, mais appelée *Césarée* par Philippe le Tétrarque, qui voulait faire sa cour à Tibère. On donnait à cette ville le nom de *Philippe*, pour la distinguer d'une autre *Césarée*, rebâtie et magnifiquement ornée par le Grand-Hérode, en l'honneur de l'empereur Auguste. Celle-ci, qui était située sur le bord de la mer Méditerranée, s'appelait auparavant *la Tour de Straton*.

Ce fut là que S. Pierre fit cette illustre confession de la divinité de Jésus-Christ, qui lui fit mériter de la bouche de la Vérité même le titre de *Bienheureux*, la confirmation du nom de *Pierre*, les Clefs du Ciel et l'avantage de la primauté, qui a passé à ses successeurs.

Sur le chemin, comme Jésus était seul en prières, c'est-à-dire écarté de la foule, ou n'en étant point suivi, car *ses disciples étaient là aussi avec lui, il leur adressa cette demande:*

— *Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme?*

Il paraît que les préjugés du peuple sur ce que pouvait être Jésus, n'étaient pas différents de ceux d'Hérode et de sa cour, puisqu'ils lui dirent :

— *Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, d'autres qu'un des anciens Prophètes est ressuscité.*

— *Et vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis?*

Simon-Pierre, prenant la parole, dit :

— Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu Vivant!

Jésus lui répartit :

— Vous êtes bienheureux, fils de Jonas; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans le Ciel.

Ensuite, lui rendant témoignage pour témoignage, mais avec cette différence que Pierre n'avait fait que déclarer ce que Jésus était, au lieu que Jésus le faisait ce qu'il le déclarait.

— *Et moi*, ajouta-t-il, *je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.* Les Puissances Infernales l'attaqueront, les Auteurs des hérésies et des schismes, animés par l'inspiration diabolique, la combattront sans cesse, mais ce sera sans succès; *ils ne prévaudront pas* contre cette société, dont je vous établis le Chef et le Prince. *Je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aussi dans le Ciel.*

« C'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu, à Simon fils de Jonas; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre et fort par lui-même, et Simon qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui et y imprime le caractère de sa fermeté. *Et moi*, dit-il, *je te dis à toi : Tu es Pierre; et*, ajoute-t-il, *sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et*, conclut-il, *les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle.* Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice. *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu Vivant.* Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à

un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques au Concile de Chalcédoine. Jésus-Christ poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi (éternel fondement et appui de l'Eglise) : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, il ajouta : *et je te donnerai les Clefs du Royaume des Cieux.* Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du Gouvernement ; *ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le Ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel.* Tout est soumis à ces Clefs ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux.

C'est ainsi que le plus docte et le plus éloquent évêque de France, Bossuet, commentait devant ses collègues assemblés, la promesse de Jésus-Christ à S. Pierre. Promesse, prédiction, il faut bien le remarquer : promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : *je bâtirai... je te donnerai.* Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : *Pais mes agneaux, pais mes brebis.*

D'ici là, ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses, ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point institué Chef de l'Eglise, mais seulement désigné pour l'être.

VIII.

S. Pierre est réprimandé pour son attachement trop humain à la personne de J.-C. — Nécessité de l'abnégation et de la souffrance.

Après que S. Pierre eut confessé si hautement la divinité de Jésus-Christ, et eut reçu de lui de si magnifiques promesses, *Jésus défendit fortement à ses Disciples de dire à personne qu'il fût le Christ.* Il ne voulait amener les hommes que par degrés à la connaissance de sa qualité de Messie. Il ne paraît pas que les disciples aient manqué au secret qui leur était si sévèrement recommandé. Mais, assurés enfin de la divinité de leur maître, et prévenus encore de l'idée flatteuse de son règne temporel, leur imagination se repaissait agréablement de la gloire et des plaisirs qu'il paraissait leur annoncer. Jésus prit ce temps pour les désabuser, en leur apprenant que sa qualité de Christ n'empêcherait pas qu'il ne mourût par le dernier supplice, et qu'il ne reconnaîtrait pour ses véritables disciples que ceux qui participeraient à ses opprobres et à ses souffrances. Deux vérités dont la première ébranla jusqu'à la Pierre fondamentale du nouvel édifice que Jésus devait cimenter de son sang; ce qui ne l'empêcha pas de proposer l'une et l'autre sans nul ménagement, car *il commença dès lors à déclarer à ses disciples qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup, être condamné par les Anciens, par les Princes des prêtres et par les Scribes, être mis à mort et ressusciter trois jours après; et il tenait ouvertement ce discours.*

Alors Pierre, le prenant en particulier, commença de le reprendre, en lui disant :

— *Ah! Seigneur, que cela ne vous arrive pas! Non, cela*

ne vous arrivera point! Absit a te, Domine, non erit tibi hoc.

C'était l'amour qui le faisait parler ainsi, et ce motif pouvait le rendre excusable; mais il fallait réprimer cette saillie trop naturelle, qui n'allait à rien moins qu'à empêcher le grand ouvrage pour lequel le Fils unique du Dieu vivant s'était fait Fils de l'Homme.

Jésus donc se retourna, et, regardant ses disciples, qu'il voulait rendre témoins de la réprimande qu'il allait faire à leur Chef, afin qu'ils en fissent leur profit, *il dit à Pierre avec menaces :*

— *Allez derrière moi, Satan! vous m'êtes un scandale, parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais celles des hommes.* C'est-à-dire : vous faites auprès de moi l'office de Satan; vous m'êtes un adversaire, un tentateur, car vous ne comprenez pas encore la doctrine céleste que je vous ai annoncée; vous ne voulez suivre que les maximes mondaines. Le monde ne goûte que la gloire et les plaisirs de cette vie; et Dieu veut qu'on leur préfère les humiliations et les souffrances; parce que les souffrances temporelles doivent être payées par des plaisirs infinis, et ces humiliations passagères doivent être suivies d'une gloire immortelle. Dieu veut que la peine précède la récompense, et que ce qui est court soit sacrifié à ce qui est éternel. Les hommes, au contraire, voudraient avoir part à la récompense sans avoir eu part à la peine : ils laissent le solide pour le frivole, et ce qui doit durer toujours pour ce qui n'a qu'un temps. C'est ainsi que la folie de l'Evangile est sage, et que la sagesse du monde est insensée.

Appelant ensuite le peuple avec ses disciples, Jésus leur dit en confirmation des paroles précédentes :

— *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive...*

Cette parole est bien dure : oui, au premier abord; mais dans le fond, elle n'est que gloire et que récompense. Si un

roi mortel disait à des hommes de peine : Si quelqu'un d'entre vous veut venir après moi dans mon palais, qu'il renonce à ce qu'il est pour devenir ce que je suis, qu'il rejette ses haillons pour prendre mes vêtements et mes armes, et qu'il me suive comme un ami fidèle, qu'il partage mes travaux pour partager ma gloire et mon royaume. Qui de ces hommes ne se croirait au comble du bonheur ?

Or, voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui nous dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, non-seulement au combat, mais à la victoire et à une victoire certaine, à un triomphe éternel : après moi au Ciel, après moi dans ma gloire, après moi dans mon royaume ; qu'il se renonce, qu'il se renonce en soi-même pour se retrouver en moi ; qu'il se renonce méchant pour se retrouver bon ; qu'il se renonce pécheur pour se retrouver juste ; qu'il se renonce imparfait pour se retrouver parfait.

Qu'il se renonce esprit borné et incertain, pour se retrouver comme infini et infaillible ;

Qu'il se renonce volonté dépravée et impuissante, pour se retrouver volonté droite et toute-puissante ;

Qu'il se renonce chair terrestre et corruptible, pour se retrouver corps céleste, glorieux et incorruptible ;

En un mot, qu'il se renonce homme, pour se retrouver Dieu, pour se retrouver Jésus-Christ.

A cet effet, qu'il prenne sa croix, qu'il supporte avec courage les travaux, les souffrances, l'espèce de mort que nécessitera cette divine transformation de lui-même.

Qu'il me suive, guidé par mon exemple, soutenu par ma force.

Tel est le mystère de l'abnégation chrétienne.

Pierre ne le comprenait point encore. Par un attachement trop humain à son Maître, il le détourne de ce qui doit opérer la gloire de Dieu et le salut des hommes ; il veut l'empêcher d'entrer dans la voie des opprobres et des tribulations tempo-

relles, par laquelle il est nécessaire de passer pour arriver à la gloire et à la béatitude céleste ; c'est pour ce motif qu'il est appelé *Satan*, c'est-à-dire *Adversaire*.

Mais Pierre comprendra plus tard cette doctrine de Jésus ; alors il se réjouira d'avoir été trouvé digne de souffrir des outrages pour le nom du Fils de Dieu ; comme nous le verrons plus loin, il tressaillera d'allégresse dans la pensée qu'il doit mourir comme lui sur la croix.

S. Pierre était le premier compris dans le nombre de ceux dont Jésus-Christ voulut parler, lorsqu'il dit :

— *En vérité, je vous le déclare, parmi ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir dans sa puissance, et le Fils de l'homme dans sa royauté.* C'est-à-dire dans peu de jours d'ici, quelques-uns d'entre vous seront témoins de la gloire que je possède dans le royaume éternel des Cieux. Je la leur ferai voir même sur la terre, et leurs yeux mortels en seront éblouis. Ils me contempleront dans ma beauté et dans la majesté qui m'environne comme Fils de Dieu, et comme roi des rois. Ils comprendront que je me suis abaissé volontairement aux souffrances d'une mort ignominieuse, afin de leur indiquer par mon exemple à quel sublime degré d'honneur des souffrances semblables pourront les conduire.

IX.

S. Pierre est témoin de la transfiguration de Jésus sur le Thabor. — Témoignage que cet Apôtre a rendu sur la vérité de ce fait glorieux.

En effet, *huit jours après*, *Jésus* accomplit sa magnifique promesse ; il prit avec lui ses trois Disciples favoris, *Pierre*,

Jacques et Jean son frère. Il les mena seuls à l'écart sur une haute montagne, où il monta pour prier. Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et il se transfigura devant eux. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, brillants comme l'éclair, d'une blancheur vive comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui puisse en faire de si blancs. Et voici qu'il parut deux hommes qui s'entretenaient avec lui ; c'étaient Moïse et Elie. Ils parurent dans un état de gloire, et ils disaient sa sortie du monde, en parlant de sa passion et de sa mort, *qui devait arriver à Jérusalem.*

Mais Pierre, et ceux qui étaient avec lui, étaient accablés de sommeil. En se réveillant, ils virent la gloire de Jésus et les deux personnes qui étaient avec lui.

Moïse et Elie allaient le quitter, lorsque, charmé de la gloire de son Maître, et goûtant une partie de la joie dont elle remplit les Saints qui la voient dans tout son éclat, *Pierre dit à Jésus :*

— Maître, il est bon pour nous de rester ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie.

Pierre avait connu ces augustes personnages soit par inspiration, soit qu'ils eussent sur eux quelque marque particulière qui servît à les faire connaître à ceux qui savaient leur histoire, à peu près comme nous les connaissons dans les tableaux ; soit enfin que Jésus dans la conversation qu'il eut avec eux, et dont les Apôtres avaient pu entendre une partie, les eût nommés en leur adressant la parole.

Mais des hommes glorifiés, tels qu'étaient Moïse et Elie, pouvaient-ils avoir besoin qu'on leur préparât une demeure sur la terre ? Et le Fils de Dieu n'y était-il descendu que pour y fixer son séjour sur une montagne hors de la vue et du commerce des hommes ? Ce que Pierre proposait n'était donc

pas raisonnable. Aussi l'Evangéliste ajoute-t-il *qu'il ne savait ce qu'il disait*, parce que, outre la surprise et la joie dont ils étaient saisis, lui et ses compagnons, *de la frayeur qu'ils avaient, ils étaient tout hors d'eux-mêmes.*

Comme Pierre *parlait encore, il parut une nuée lumineuse qui les couvrit de son ombre rayonnante.* Moïse et Elie s'enfoncèrent dans la nue et disparurent. *Lorsqu'ils y entrèrent,* les Apôtres *eurent encore plus peur. Au même instant, il sortit de la nue une voix qui dit :*

— *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le,*

Tandis que la voix se faisait entendre, il ne se trouva que Jésus tout seul. A ces paroles, les Disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit :

— *Levez-vous, et ne craignez point.*

Alors levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus revenu à son état ordinaire.

Les trois témoins que Jésus amena avec lui, sont ses trois principaux Disciples, ceux qu'il avait coutume de distinguer parmi les autres Apôtres ; c'est Pierre, le roc, auquel il avait promis, huit jours auparavant, de fonder sur lui son Eglise : Pierre, le chef des Apôtres ; ce sont des enfants du tonnerre, Jacques, le premier des martyrs parmi les Douze, et Jean, que Jésus aimait, qui était destiné à voir l'exécution des jugements de Dieu sur Jérusalem, et à recevoir de hautes révélations sur la future histoire de l'Eglise et du monde.

D'après la Loi de Moïse, toute vérité s'établit par le témoignage de deux ou de trois hommes. Les trois témoins de la transfiguration du Christ, attesteront un jour qu'ils ont vu la gloire du Verbe, fils unique de Dieu. Voici dans quels termes Pierre rendra plus tard témoignage du fait dont il vient d'être témoin oculaire :

— *Ce n'est pas en suivant de doctes fables que nous vous*

avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été nous-même les spectateurs de sa Majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque de la nuée où la gloire souveraine paraissait avec tant d'éclat cette voix fut entendue : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » Et nous entendîmes nous-même cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la Montagne Sainte.

Tel est le témoignage que Pierre rendra plus tard devant les Juifs, et qu'il consignera dans sa deuxième épître.

Les SS. Pères observent avec S. Luc, que sur la montagne du Thabor cet Apôtre *ne savait ce qu'il disait*, lorsqu'il proposa d'y construire trois tentes : parce que, *disent-ils*, il désirait le repos et la gloire avant de les avoir mérités par les combats et les souffrances.

X.

Jésus, après avoir fait entendre à S. Pierre qu'il n'était pas obligé de payer le tribut, commande à cet Apôtre de le payer pour tous les deux.

Après avoir quitté le Thabor, Jésus voulut encore visiter Capharnaüm qu'il devait ensuite abandonner sans retour. C'était une dernière faveur qu'il accordait à cette ville infidèle. Etant donc partis du voisinage de la montagne, Jésus et ses Disciples traversèrent la Galilée. Pendant ce trajet, ce Docteur Céleste, voulant empêcher que l'idée de ses merveilles et de ses grandeurs n'effaçât dans l'esprit de ses Disciples celle de ses opprobres et de sa passion, il leur répétait ce qu'il leur avait déjà dit plusieurs fois.

— *Pour vous*, disait-il, *gravez bien mes paroles dans vos cœurs. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. On le fera mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour.*

Pierre, qui avait été si fortement réprimandé pour s'être scandalisé de la prédiction de ces souffrances et de ces humiliations du Sauveur, de même que les autres Disciples qui avaient été témoins de cette réprimande, *craignirent d'interroger Jésus sur ce qu'il disait.* Cependant ce qu'ils y entrevoyaient de funeste fit *qu'ils en furent très-affligés.*

De toutes les choses que Jésus fit pendant son dernier séjour à Capharnaüm, les Evangélistes n'en rapportent qu'une seule, qui contient, outre un miracle remarquable, un grand fonds d'instruction.

Les receveurs des deux drachmes que chaque Juif payait tous les ans pour l'entretien du Temple, *vinrent trouver Pierre* et lui dirent :

— *Votre Maître ne paye-t-il pas les deux drachmes ?*

Pierre, qui n'ignorait pas ce que Jésus avait coutume de faire en pareille circonstance, leur répondit :

— *Oui*, mon Maître paye le tribut des deux drachmes.

Lorsqu'il fut entré dans la maison, Jésus, à qui rien n'est inconnu, *le prévint, et lui dit :*

— *Simon, que vous en semble ? De qui est-ce que les rois de la terre tirent des tributs ou des tailles ? Est-ce de leurs enfants ou des étrangers ?*

— *C'est des étrangers, répondit* Pierre.

Jésus répartit :

— *Les enfants en sont donc exempts.* Et à plus forte raison le Fils unique de Dieu ne doit donc pas être soumis à un tribut, lequel étant imposé pour le Temple, se paie proprement au Dieu qu'on y adore.

C'est la conséquence de l'espèce de parabole que Jésus venait de proposer à Pierre. Sans doute, il en comprit le sens,

lui qui, d'une part, n'ignorait pas quel était l'objet de cette sorte de contribution, et qui, de l'autre, avait confessé si nettement la filiation divine de son maître.

— *Néanmoins*, dit le Sauveur à Simon-Pierre, *pour ne pas scandaliser ces gens-là, allez à la mer jeter l'hameçon, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le, et lui ouvrant la bouche, vous y trouverez une pièce de quatre drachmes. Prenez-la, et la leur donnez pour moi et pour vous.*

Dieu avait ordonné par Moïse que, toutes les fois qu'on ferait le dénombrement des enfants d'Israël, chaque homme payerait un demi-sicle ou deux drachmes de capitation, qui devait être employée à l'entretien du Tabernacle, et qui le fut ensuite à l'entretien du Temple. Avec le temps, les Juifs payèrent cette capitation tous les ans. De là les grandes sommes que, d'après les témoignages de Cicéron, ils envoyaient chaque année à Jérusalem, de toutes les parties de la domination romaine. Les Interprètes pensent que c'est de cette collecte qu'il est ici question. La Galilée, dans laquelle était située Capharnaüm, n'était pas encore réduite en province romaine, comme la Judée proprement dite, mais se voyait encore gouvernée par le Tétraque ou roi Hérode-Antipas. On n'y levait donc pas encore le tribut direct pour les empereurs romains, comme à Jérusalem et dans la Judée, qui se trouvaient sous le gouvernement de Ponce-Pilate ; mais on y levait, comme partout ailleurs, le didrachme pour le Temple. — Et ceci fait sentir toute la justesse du raisonnement que Jésus-Christ fait à S. Pierre ; puisque les rois ne reçoivent de tribut que des étrangers, et non pas de leurs propres enfants, le tribut qu'on levait par le Temple, pour la maison de son Père, ne le regardait donc pas, lui, son Fils propre et unique.

XI.

Prééminence de S. Pierre. — Il porte la parole au nom des autres Apôtres.

L'honneur que Jésus avait paru faire à S. Pierre dans la circonstance précédente et dans plusieurs autres, fut, selon Origène et S. Jérôme, ce qui donna occasion aux Apôtres de rechercher qui était le plus grand d'entre eux. Mais Jésus leur dit :

— *Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous, et le serviteur de tous.*

Comme le Christ leur parlait ensuite du pardon des injures, Pierre s'approcha et lui dit :

— *Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi. Sera-ce jusqu'à sept fois ?*

Jésus lui répondit :

— *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.* C'est-à-dire autant de fois qu'on peut vous offenser.

Jésus ayant dit au peuple :

— *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais c'est ce qui sort de la bouche de l'homme qui le souille.*

Pierre, prenant la parole, lui dit au nom de ses collègues :

— Expliquez-nous cette parabole.

— *Quoi !* lui répondit Jésus, *êtes-vous encore vous-mêmes sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas ,que tout ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre, et est jeté ensuite dans un lieu secret ; mais que ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est ce qui rend l'homme impur.*

Dans une autre circonstance, Jésus ayant exhorté la foule de ses disciples à la vigilance, Pierre lui dit :

— *Seigneur, est-ce à nous* autres apôtres seuls *que vous adressez cette parabole, ou si c'est à tout le monde ?*

Pour réponse, Jésus lui mit sous les yeux la parabole du dispensateur fidèle et du serviteur infidèle, et lui fit voir quel sera le sort de l'un et de l'autre.

Le mardi de devant la Passion, S. Pierre fit remarquer à Jésus, que le figuier qu'il avait maudit la veille était desséché. Le même jour ou le lendemain, il lui demanda avec quelques autres apôtres, quand la ruine du Temple devait arriver.

On voit qu'en toute occasion S. Pierre portait la parole au nom de tous les Apôtres, comme étant leur chef. Jésus lui avait accordé cette primauté. Et si plus tard il accorde aux autres apôtres la puissance de lier et de délier, c'est sans préjudice de l'autorité souveraine précédemment conférée à Pierre. « C'était manifestement le dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : *Tout ce que vous lierez ;* car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable, outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude. »

XII.

S. Pierre au lavement des pieds. — Son humilité, son ardeur.

L'AN DE J.-C. 33, 2 AVRIL.

Le jeudi qui était la veille du jour où il devait souffrir pour les hommes, Jésus envoya S. Pierre et S. Jean préparer ce qui était nécessaire pour manger la Pâque le soir même.

Dans ce dernier repas qu'il fit avec ses Disciples, le Fils de Dieu voulut leur laver les pieds, tant pour leur donner un exemple d'humilité, que pour leur apprendre avec quelle pureté l'on doit s'approcher du mystère de l'Eucharistie qu'il allait instituer. *Il se leva* donc *et quitta ses vêtements ; et, ayant pris un linge, il le mit autour de lui.*

Il vint donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit :

— Seigneur, vous me lavez les pieds !

— Jésus lui répondit :

— Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez dans la suite.

Pierre lui dit :

— Jamais vous ne me laverez les pieds !

Jésus lui répondit :

— Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.

Alors Simon-Pierre lui dit :

— Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête.

Jésus lui dit :

— Celui qui est déjà lavé, n'a besoin que de se laver les pieds, et il est net dans tout le reste du corps.

Quoique S. Jean Chrysostôme et plusieurs Anciens aient cru que Jésus ne commençât point par S. Pierre, mais par les autres, il semble que, selon le sens le plus naturel des paroles de l'Evangéliste, il dit d'abord en général ce que Jésus fit à l'égard de tous les Apôtres ; qu'ensuite il représente en particulier ce que S. Pierre dit à Jésus, et ce que Jésus dit à S. Pierre, ayant néanmoins commencé par lui, c'est-à-dire par celui qui a été constamment le premier des Apôtres. — Pierre voyant donc son Divin Maître se rabaisser à ses pieds avec un bassin plein d'eau pour les laver, en fut effrayé : *Quoi ! Seigneur, s'écria-t-il, vous me laveriez les pieds*, vous qui êtes le Fils unique du Dieu vivant et le Seigneur de tout l'Univers ! Vous me laveriez les pieds *à moi* qui suis un pécheur ! *Tu mihi lavas pedes !* Mais Jésus lui dit de ne se pas opposer à ce qu'il voulait lui faire, en lui témoignant que *ce qu'il ne connaissait pas encore, il le saurait dans la suite* ; parce qu'il lui ouvrirait les yeux, afin qu'il pût voir quel serait le fruit des abaissements de son Maître, et combien lui-même en devait être édifié avec toute l'Eglise. Cependant, comme il ne pénétrait pas dans le mystère si profond des humiliations du Fils de Dieu, et qu'il s'arrêtait uniquement à considérer l'infinie disproportion qui était entre Dieu et l'homme, entre le Christ et un pécheur comme lui, il lui dit très-fortement qu'il ne souffrirait *jamais* qu'il *lavât ses pieds*. Mais Pierre était un malade qui résistait, sans y penser, à son médecin lorsqu'il voulait le guérir. Car l'homme superbe ne pouvait être guéri que par les abaissements d'un Dieu humilié et anéanti aux pieds de l'homme, tant la plaie que l'orgueil lui avait faite était devenue comme incurable. Ne portant donc point son esprit si haut, et n'envisageant, dit S. Cyrille, dans cette action de Jésus-Christ, que ce qu'on faisait alors pour procurer quelque espèce de soulagement à ceux qui étaient las du chemin, il ne pouvait se résoudre à recevoir du Sauveur ce service, qu'il ne regardait que d'une manière toute humaine. Ainsi Jésus le menace, et

lui dit pour l'obliger de se soumettre, ce qui était le plus capable de l'épouvanter, en l'assurant que *s'il ne souffrait qu'il le lavât, il n'aurait jamais de part avec lui.*

L'on peut dire sur cela, que quand cette lotion extérieure n'eût pas été nécessaire en elle-même, elle le devint par la volonté de Celui qui avait dessein d'apprendre à ses Apôtres à s'humilier sous leurs frères, en s'appliquant par le devoir de leur charge à les laver de leurs fautes, et à les sanctifier; et qui d'ailleurs instruisait en général tous ses Disciples par cette action de l'indispensable nécessité d'être lavés par sa grâce et purifiés de plus en plus, pour être dignes d'avoir part à son royaume, et même de *participer* dès à présent, comme il faut, aux saints mystères, où l'on boit son sang et où l'on mange sa chair adorable. S. Pierre aurait donc commis une grande faute, si, connaissant la volonté de Jésus-Christ, qu'il lui déclarait avec une si terrible menace, il avait encore continué d'y résister. Aussi, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, il répondit avec cette ardeur qui éclatait ordinairement en lui plus que dans les autres : *Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête.* Autant donc qu'il parut ferme d'abord pour résister au Sauveur abaissé à ses pieds, autant et plus encore, dit S. Chrysostôme, il fait paraître présentement de promptitude pour se soumettre à ce qu'il voulait, passant même jusqu'à l'excès. Et l'un aussi bien que l'autre naissait de son grand amour et de sa profonde vénération pour Jésus-Christ.

Quand Jésus dit à Pierre, pour modérer son grand feu, que *celui qui avait été lavé, n'avait plus besoin que de se laver les pieds,* il veut dire que ceux qui sont purs devant Dieu, et établis dans sa grâce de quelque manière qu'ils aient été purifiés, soit par le Baptême, soit depuis par la Pénitence, n'ont besoin que de se laver tous les jours des souillures légères qui s'attachent, pour le dire ainsi, à leurs pieds; c'est-à-dire, de se purifier des fautes que la fragilité de la nature leur fait com-

mettre dans le commerce de la vie présente : de même que ceux qui s'étaient lavés dans le bain, selon l'usage de cet ancien temps, n'avaient besoin que de se laver les pieds après qu'ils avaient marché, étant nets dans le reste du corps. Car, quoique l'on sorte parfaitement pur des eaux du Baptême, et que par le Sacrement de Pénitence l'on recouvre aussi la pureté qu'on avait perdue, lorsqu'on le reçoit avec les dispositions nécessaires à un pénitent, il reste toujours dans le plus juste une source de faiblesses, qui fait qu'en marchant dans la voie de son salut, il contracte quelque impureté à ses pieds, qui n'empêche pas néanmoins la pureté principale de son cœur : ce qui fait dire à S. Jean : *Que celui qui croit être sans péché se séduit lui-même, et n'a point en soi la vérité.*

XIII.

S. Pierre cherche à connaître le traître. — Indéfectibilité promise à saint Pierre.

Lorsque Jésus parla dans la dernière cène de Celui qui devait le trahir, Simon-Pierre fit signe à un Disciple que Jésus aimait, qui était S. Jean, Celui qui rapporte ce fait, et à qui Jésus donnait quelques témoignages plus particuliers de son affection, peut-être à cause de sa grande pureté, comme l'a cru S. Cyrille. Il lui fit signe de demander au Sauveur, qui était celui dont il parlait; parce qu'outre la bonté toute singulière que le Fils de Dieu témoignait à Jean, la situation même où cet Apôtre se trouvait à table, ayant la tête proche de son sein, selon la manière ancienne de se coucher sur des lits lorsque l'on mangeait, lui donnait plus de facilité de demander

tout bas ce qu'il désirait savoir. Ce Disciple donc s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit :

— *Seigneur, qui est-ce ?*

Jésus lui répondit :

— *Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé.*

Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

Il y a toute apparence que S. Pierre et les autres Disciples n'entendirent pas la réponse de Jésus ; car, comme le dit S. Chrysostôme, si Pierre eût connu le traître, il se fût aussitôt armé pour le mettre à mort.

Ensuite *le Seigneur dit à S. Pierre*, après que les Apôtres eurent eu entre eux une contestation sur la primauté :

— *Simon, Simon ; voilà que Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment ;* c'est-à-dire, à vous éprouver et à vous ébranler violemment par des tentations ; comme le blé que l'on vanne et que l'on crible est agité et secoué violemment. *Mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point ; et vous, quand vous serez converti, affermissez vos frères.*

Ces dernières paroles ne s'adressaient qu'à S. Pierre, qui, en qualité de Pierre Fondamentale, était appelé, de même que ses successeurs, à affermir la foi chancelante de ses frères, des brebis et des agneaux, des pasteurs et des fidèles.

« Les Apôtres, dit Bossuet, s'étaient disputés qui aurait la première place. Jésus, dans sa réponse, leur apprend que leur ambition les exposait au plus grand péril ; qu'il n'y avait d'espérance pour eux qu'en lui seul, et que Pierre était leur futur chef. C'est à celui-ci qu'il s'adresse : *Simon, Simon ; voilà que Satan vous a demandés*, vous, au pluriel, vous tous qui disputez de la prééminence : Satan a demandé à vous cribler, vous agiter, vous jeter en l'air, vous précipiter en bas, faire de vous, en un mot, tout ce qu'il veut. Quel péril ! Mais moi, *j'ai prié pour toi*, pour toi en particulier, pour toi avec

distinction. Non que Jésus ait négligé les autres ; mais, comme l'expliquent les Saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : *j'ai prié pour toi*, et non pas j'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre regardât les autres Apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères.*

Quand il dit : *j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas*, il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan ; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandait ainsi, lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours.* Qui peut douter que S. Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères, les Apôtres et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler.

Et cette parole revient manifestement à celle qu'il avait dite : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non seulement pour toi, mais encore pour toute mon Eglise ; car je la veux bâtir sur cette pierre. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : Satan a demandé à vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaillira pas ; et toi, confirme tes frères ?

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise ; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les af-

fermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Cette parole : *affermis tes frères,* n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à S. Pierre ; c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux Disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Eglise chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du Collége Apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il devait annoncer au nom de tous, dès ce moment se fit l'établissement, ou plutôt la désignation d'une primauté dans l'Eglise en la personne de S. Pierre. En disant à ses Apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles,* il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à S. Pierre, comme il fut aussi destiné une semblable durée aux autres Apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Eglise, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des Apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs. »

XIV.

Jésus prédit à S. Pierre sa chute. — Protestation de cet Apôtre. — Réflexions des Docteurs.

Rien ne paraît impossible à l'amour. Celui du plus fervent des Disciples lui fit regarder au moins comme douteuse la vérité de cette parole de Jésus :

— *Vous ne pouvez venir où je vais.*

Et ce fut dans cette disposition d'esprit que Simon-Pierre lui dit :

— *Seigneur, où est-ce donc que vous allez ?*

Jésus répondit :

— *Vous ne sauriez présentement me suivre où je vais; mais vous me suivrez un jour.*

Il devait, en effet, le suivre dans ses souffrances et dans sa gloire, être crucifié et ensuite glorifié, mais le temps en était éloigné. C'était pour consoler son amour que Jésus lui révélait ce glorieux avenir. Mais comme il voulait en même temps humilier sa présomption, lorsque Pierre lui dit :

— *Seigneur, pourquoi ne vous puis-je pas suivre à présent ? Je mourrai pour vous;*

Le Seigneur dit à son tour :

— *Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale. Car il est écrit : « Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. » Mais lorsque je serai ressuscité, je me rendrai avant vous en Galilée.*

Pierre souffrait impatiemment que Son Maître le confondît dans la foule, dont il ne devait pourtant se distinguer que par une lâcheté plus honteuse et plus criminelle. Prenant donc la parole, il lui dit :

— *Quand tous se scandaliseraient à votre sujet, pour moi, je ne me scandaliserai jamais; je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort. Oui, je mourrai pour vous !*

— *Vous mourrez pour moi, lui répondit Jésus ? En vérité, en vérité, je vous le dis, Pierre, le coq ne chantera point aujourd'hui, que vous n'ayez renié trois fois que vous me connaissiez. Vous-même, dis-je, aujourd'hui, cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois.*

On ne se connaît bien soi-même qu'à l'épreuve. Pierre

qui croyait aimer son Maître plus que sa vie, quoiqu'en effet il aimât sa vie plus que son Maître, *insistait encore davantage :*

— *Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point !*

Tous les Disciples en dirent autant, soit que ce fût la même présomption qui les fit parler, soit qu'ils eussent honte de faire paraître moins de résolution que leur Chef.

RÉFLEXIONS DES PÈRES ET DES DOCTEURS.

Bossuet entre profondément dans la considération de la faute de S. Pierre. Il l'explique d'après le récit évangélique et d'après les phénomènes de l'action libre et morale de l'âme humaine.

Comme Jésus-Christ eut cessé de parler, S. Pierre, frappé de cette parole : — « *Vous me chercherez,* » et ainsi que je l'ai dit aux Juifs, *vous ne pouvez pas venir où je vais;* car elle paraissait rude, et il semblait les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyaient point à sa parole ; frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : *Seigneur, où allez-vous?* Et Jésus lui dit : *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais : mais vous me suivrez après.* Jésus console les Apôtres en la personne de Pierre, et leur donne l'espérance de le suivre un jour où il allait. Mais il leur déclare en même temps, qu'ils ne le pouvaient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'était pas content de cette explication, lui répondit tout ému : *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant?* Il entendit bien que son Maître allait à la mort, et il ajouta : *Je donnerai ma vie pour vous. — Vous donnerez votre vie pour moi ? Le coq ne chantera point, que vous ne m'ayez renié trois fois.*

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de ce crime : c'est que Jésus-Christ lui disant, *Vous ne pouvez pas,*

au lieu de reconnaître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis ; je devrais bien le sentir, et me connaître mieux moi-même : mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous, et confesser non pas ma faiblesse, mais mon impuissance ; mais vous qui êtes tout puissant, aidez-moi, donnez-moi la force. — Au lieu donc de répondre ainsi, et de dire comme il avait dit autrefois avec les autres Apôtres : *Seigneur, augmentez-moi la foi !* Rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute puissante ; ou avec cet autre : *Je crois; aidez mon incrédulité !* En un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ, et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit, qu'*il peut*, à Celui qui sait tout, et qui lui dit, qu'*il ne peut pas*.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois : *M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* Il sut bien lui dire : *Seigneur, vous savez tout; vous savez que je vous aime;* il devait donc dire ici : Seigneur, vous savez tout ; vous savez ce que je puis, mieux que moi-même ; aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire; car il est tombé dans la présomption, faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes, et qui, en effet, livra S. Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu, qui ne tremblerait, qui ne se défierait de soi-même ! Qui ne reconnaîtrait humblement son impuissance ! Avouons-la ; n'attendons pas que Notre-Seigneur nous dise : *Tu ne peux pas ;* prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il ne nous la fasse connaître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe S. Pierre ? Qu'est-ce qui le trompe ? sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas ?

Mais enfin, qu'est-ce qui fait croire à S. Pierre qu'il pouvait ce qu'il ne pouvait pas; si ce n'est qu'il le voulait, et qu'il croyait avoir son pouvoir dans sa volonté ?

En effet, en cette occasion, qu'était-ce que pouvoir, sinon vouloir ? Il ne s'agissait pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps; il s'agissait de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui; et cette ferme résolution qu'est-ce autre chose qu'un vouloir ? Ainsi, S. Pierre qui le voulait, et qui le voulait sincèrement, car il n'avait pas dessein de tromper son Maître; et le voulait ardemment à ce qu'il lui semblait; et en vérité, car il était en effet tout plein de ferveur, et il aimait Jésus-Christ, jusqu'à vouloir mourir pour lui, s'il était besoin; et il croyait qu'il pouvait, parce qu'il le voulait de cette sorte.

Il ne savait pas ce que c'était que la volonté de l'homme, car en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre : pouvoir, c'est vouloir; mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement, c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de S. Pierre n'en était pas encore à ce degré; et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvait pas ce qu'il ne voulait pas encore assez; et lui, au lieu de sentir qu'une volonté faible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être une volonté, dans une tentation qui la passe: disait hardiment qu'il pouvait tout ce qu'il voulait, et qu'il voulait avec force, jusqu'à un certain point; mais non pas jusqu'au point qu'il fallait pour accomplir sa promesse. C'est pourquoi Jésus lui disait, non pas simplement: *Vous ne pouvez pas; mais vous ne pouvez pas me suivre maintenant.* Et il ajoutait : *Vous me suivrez un jour.* Ce qui était lui dire, comme dit S. Augustin : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est faible; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

S. Pierre était juste : car Jésus-Christ lui avait dit comme aux autres : *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous*, en n'exceptant que Judas. Mais sa justice tenait encore beaucoup de cette justice de la Loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir et qu'à faire, sans songer par qui on veut, et par qui on fait. S. Pierre voulait : mais il ne voulait pas assez fortement : et il devait avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venait pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il eût cru aussi vivement qu'il fallait : il aurait commencé par confesser, que le peu qu'il pouvait venait de la Grâce : et que par conséquent, pour pouvoir beaucoup, il fallait encore que la Grâce donnât ce pouvoir; c'est-à-dire qu'elle fortifiât sa volonté faible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors il aurait dit : Non pas, je puis; non pas, je voudrai; non pas, j'irai; mais, Seigneur, aidez ma faiblesse; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible; je veux déjà en quelque façon : et c'est un effet de votre Grâce : à vous la gloire de ce faible, et tel quel commencement de bonne volonté : mais achevez votre ouvrage : mettez-y la dernière main : vous qui avez commencé, achevez. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. *Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, y mettra la perfection*.

S. Pierre ne connaissait pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice Chrétienne: qui veut faire; car on n'est pas juste, par ce qu'on écoute, mais par ce qu'on fait : mais qui songe, par qui on fait, et qui a continuellement recours à la Grâce. Cet Apôtre était zélé, à la vérité, *mais non pas encore selon la science;* parce qu'il voulait établir sa propre justice, *et ne connaissant pas encore que la véritable justice est celle qui vient de la Grâce : il ne s'était pas assujetti à la justice de Dieu*. Voilà ce que dit un autre Apôtre : et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. S. Pierre ne l'avait

pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est en Jésus-Christ, c'est-à-dire de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien : zélé à la vérité, mais non pas encore comme il fallait, que lui sert ce faible commencement de vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devait renier, au lieu où sa justice et sa fidélité fît un si horrible naufrage.

Vraiment le Sage a raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte* : qui se craint toujours lui-même ; Si S. Pierre eût eu cette crainte, il n'aurait pas présumé de ses forces : il n'aurait pas suivi Jésus-Christ dans la Maison de Caïphe ; car personne ne lui avait ordonné, et rien ne lui demandait cette action téméraire, si ce n'était la présomption. Il aurait craint, il aurait prié : sa foi se serait fortifiée, et il se serait rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va croyant tout pouvoir ; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa faiblesse ; son zèle le trompe ; son amour le trompe. Quoi un faux zèle ! un faux amour ! Non, il n'était pas tout à fait faux : car il était vraiment juste ; ainsi que nous l'avons vu ; il aimait donc véritablement ; il aimait même beaucoup, mais non pas encore assez, pour ce qu'il voulait entreprendre. Il n'avait donc qu'à se tenir dans ses bornes et demander humblement et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier, il présume : il n'entend pas encore la vérité de cette parole, que son Maître lui dira bientôt : *Sans moi vous ne pouvez rien*. Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison sa présomption, et lui sert de nourriture : Et il lui est si important de se bien connaître et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa propre chute.

Hélas ! hélas ! pauvre cœur humain, qui ne te connais pas toi-même ; à qui sa propre vertu, je dis même la véritable,

devient un piége ; l'appât et la pâture de l'orgueil. Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand Apôtre. Il présume ; il s'engage ; il renie ; une servante fait trembler cet intrépide qui se vantait de ne rien craindre. Ce n'est pas assez pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois, il faut qu'il renie jusqu'à trois fois, et encore avec jurement, avec blasphême, avec exécration. Il le faut : Qu'est-à-dire ; il le faut ? Est-ce qu'il est poussé au crime ? A Dieu ne plaise ! Il a présumé de lui-même ; pour lui ouvrir les yeux et lui faire sentir son mal, qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe, et son erreur est si grande qu'il n'en peut revenir que par là.

Jésus le regarde : il se réveille, il se retire ; il commence à sentir qu'il ne fallait point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas ! S'il y demeurait, il renierait peut-être encore. Mais quoi ! ne pleure-t-il pas sincèrement son péché ? Sans doute : mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de fuir : autrement, on tombe encore. Et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource : on n'en relève jamais.

Et voyez la faiblesse du cœur humain ! Pierre pleure ; mais voici pour lui une autre épreuve : le scandale de la Croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ était ressuscité, et comme eux il est incrédule, quoique ceux qui lui venaient annoncer la Résurrection de Jésus-Christ ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il a dit lui-même à ses Disciples, et à Pierre même. Autre chute déplorable : autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples et ne craint point d'étaler au monde toute la faiblesse de ses Disciples et du Chef de son Eglise, afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa Résurrection, il parle encore à S. Pierre et lui demande : *Pierre, m'aimes-tu ?* Comme s'il eût dit : Prends bien garde ; sonde bien ton cœur. Tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvais pas ;

pense donc bien si tu m'aimes ; et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : *M'aimes-tu plus que ceux-ci ?* plus que tous les autres Apôtres ? Et Pierre lui répondit comme on vient de voir : *Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime ;* et il disait vrai : car Jésus récompensa son amour et lui confia ses brebis et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau ; il l'éleva tellement au-dessus de tous ses Apôtres qu'il le mit à leur tête, et à la tête de tout le troupeau, de toute l'Eglise. Il semble donc que son amour était alors à la perfection. Peut-être aussi qu'il pouvait suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort ? Non ; connais ici, chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt qu'il n'y en a point de plus grand, et qui nous fait donner notre vie pour nos amis.

S. Pierre, avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères, les Apôtres, une si éminente prérogative, n'en est pas encore à ce point. Et qui oserait le dire si Jésus-Christ ne l'avait dit le premier ? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit ; mais vous ?* vous : à qui parle-t-il ? A ses Apôtres, sans doute, parmi lesquels était S. Pierre ; *Vous*, donc, *demeurez dans la ville.* Renfermez-vous dans le Cénacle pour prier, et ne sortez pas, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en Haut.* De quoi donc avaient-ils besoin ? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Evangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avaient besoin ; tous, et S. Pierre, comme les autres, avaient besoin, par dessus la foi et par dessus l'amour qu'ils avaient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'En Haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit ; les voilà forts : Pierre ne craint plus : Pierre est Pierre, c'est-à-dire un rocher contre qui se brisent tous les flots ; et comment ? Par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en Haut. Marche, Pierre ; dis hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la

mort, tu le peux ; et voici le temps que le Sauveur avait marqué : tu ne peux pas me suivre à présent, mais tu le pourras. Voilà ce temps arrivé : Parlez, Pierre ; allez à la tête du troupeau attaquer le monde ; subjuguer le monde ; vous avez expérimenté votre impuissance ; vous avez connu la grâce ; vous l'avez reçue ; vous n'avez plus rien à craindre ; vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu ; rentrons en nous-mêmes par une profonde connaissance de notre impuissance ; confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ ; ne nous fions point à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de la piété qui nous paraissent sincères ; qui le sont peut-être, mais non encore assez forts ; ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce ; aux dangereuses compagnies du monde ; ne disons plus : je ferai ; je puis ; car c'est là ce qui a trompé S. Pierre. Disons, Seigneur, aidez-moi ; soutenez mon impuissance ; donnez-moi la force ; et, s'il faut dire : je puis, que ce soit comme S. Paul : *Je puis tout en Celui qui me fortifie.*

Ainsi parle Bossuet. — Les Pères et les autres Docteurs s'expriment semblablement sur le même fait. S. Chrysostôme dit que ce fut par un effet de la miséricorde du Sauveur, qu'il permît que S. Pierre tombât ; il voulut par cette chute rendre cet Apôtre plus humble, lui faire sentir sa propre faiblesse, et le besoin qu'il avait de la grâce d'en Haut. Jésus-Christ voulait, de plus, donner à tous les fidèles de tous les siècles un avertissement salutaire dans l'exemple de ses Apôtres, afin que ceux qui auraient le malheur de tomber dans des péchés d'infidélité, ne désespérassent point de leur salut, qu'ils eussent recours, comme S. Pierre, à la contrition et à la Pénitence. Il avait dessein, en outre, de nous inculquer à tous la nécessité d'une grande charité envers Notre-Seigneur, afin qu'elle pût nous soutenir dans les périls des tentations.

S. Pierre croyait pouvoir, dit S. Augustin, ce qu'il sentait qu'il voulait : *Putabat enim se posse, quod se velle sentiebat.* Mais il eût fallu que cette volonté qu'il sentait alors fût accompagnée d'une grande charité, afin qu'il pût accomplir ce qu'il voulait. Et c'est cette charité qu'il n'avait pas encore, lorsque par un effet de sa crainte il renonça le Seigneur trois fois différentes. *Ipsam charitatem Apostolus Petrus nondum habuit, quando timore Dominum ter negavit.* « Celui donc, comme « dit le même Saint, qui veut accomplir le Commandement de « Dieu et qui ne le peut, a déjà, à la vérité, une volonté qui « est bonne, quoiqu'elle soit encore petite et faible; mais il « pourra l'accomplir quand il aura une volonté grande et forte. « Car, lorsque les Martyrs ont accompli ces grands préceptes « de la Loi nouvelle, ils l'ont fait par une grande volonté, « c'est-à-dire par une grande charité. »

Pour compléter cette pensée de S. Augustin et du Docte interprète des Ecritures, Le Maistre de Sacy, dont nous produisons ici et dans plusieurs endroits, les pieuses et savantes réflexions, ajoutons avec les Docteurs catholiques, que, si Saint Pierre n'a pas été assisté, dans cette circonstance périlleuse, des secours efficaces d'en Haut, c'est que, plein d'une confiance présomptueuse en ses propres forces, il n'a point usé de la seule grâce qui fût à sa disposition dans cette grave tentation, celle de la prière. Par la prière, comme l'enseigne S. Augustin, nous obtenons de Dieu la force et le pouvoir de surmonter les épreuves les plus difficiles. Par la grâce qu'eût obtenue sa prière, S. Pierre eût donc pu éviter une chute si profonde.

XV.

Dévouement de S. Pierre au Jardin des Olives. — Chute et repentir de cet Apôtre.

Au sortir du lieu où il avait célébré la Cène, Jésus mena ses Apôtres dans le Jardin de Gethsémani; il voulut que S. Pierre, S. Jacques et S. Jean fussent particulièrement témoins de son agonie, eux qu'il avait faits spécialement témoins de ses plus grands miracles, tels que la résurrection de la fille de Jaïre, et sa transfiguration sur le Thabor.

Il les exhorta à se préparer comme lui à la tentation par la prière. Mais il fut obligé de reprocher à cet Apôtre si courageux, qui tout à l'heure se vantait de pouvoir mourir pour son maître, de ne pouvoir pas même veiller une heure avec lui.

S. Pierre mit néanmoins la main à l'épée lorsqu'il vit venir les Juifs pour s'emparer de Jésus; et après que lui-même et d'autres avec lui eurent demandé *s'ils frapperaient,* il n'attendit pas la réponse, mais il frappa aussitôt Malchus, serviteur du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille droite.

Il apprit aussitôt de la bouche du Christ que ce n'est point par l'épée qu'il faut défendre la vérité, mais en souffrant avec humilité les maux dont il plaît à Dieu de nous affliger. « Il pécha en cette occasion, dit S. Augustin, et voilà la règle de la justice, qui ne permet point de tirer l'épée, si ce n'est par le commandement ou la permission d'une autorité supérieure et légitime. Mais sa faute était bien pardonnable, puisqu'elle ne venait que de sa haine pour l'injustice des autres et d'un amour encore charnel, mais sincère pour Jésus-Christ. Ainsi cette

faute même marquait les excellents fruits que ce grand cœur était capable de produire un jour, lorsque Dieu y répandrait sa grâce; comme l'abondance des mauvaises herbes indique qu'elle sera la fertilité d'une terre, lorsqu'on aura soin de la cultiver. »

Quoique l'Evangile dise que tous les Apôtres s'enfuirent lorsqu'ils virent que Jésus, au lieu d'user de son pouvoir divin, se livrait volontairement aux Juifs; S. Chrysostôme croit néanmoins que S. Pierre fut assez généreux pour ne pas s'enfuir avec les autres. Il est certain du moins, que, s'il s'enfuit d'abord, il revint bientôt, et qu'il suivit de loin Jésus-Christ chez Caïphe. Il y entra même par le moyen d'un autre Disciple. Mais cette faveur qu'il reçut du monde lui coûta bien cher. Car c'est là que, se trouvant mêlé parmi les ennemis de Jésus-Christ, il n'eut pas assez de courage pour le confesser.

Etant donc entré à la recommandation d'un des disciples, *Pierre s'était assis en bas dans la cour où l'on se chauffait. Une servante du Grand-Prêtre vint là, et voyant Pierre qui se chauffait, elle dit, après l'avoir regardé :*

— *Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth.*

Mais il le nia devant tout le monde, disant :

— *Femme, je ne le connais point; je ne sais ce que vous voulez dire.*

Ensuite, voulant éviter une seconde interrogation, *il se retira dans le vestibule, et le coq chanta. Mais comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient présents :*

— *Cet homme-là aussi était avec Jésus de Nazareth.*

Et peu de temps après un autre le voyant dit :

— *Vous êtes aussi de ces gens-là.*

Ils lui dirent donc :

— *N'êtes-vous pas aussi de ses disciples?*

La frayeur de Pierre augmenta avec le danger, et son crime

avec sa frayeur. Son premier renoncement avait été un mensonge; au second il ajouta le parjure. *Il nia donc une seconde fois* avec serment, disant :

— *Je ne suis pas ce que vous dites ; je ne connais point cet homme-là.*

Il paraît qu'on lui ajouta foi, puisqu'on n'insista pas, et il aurait dû en profiter pour s'évader plus tôt. La frayeur même qui lui avait fait renoncer son Maître était pour lui un motif pressant de quitter un lieu où il pouvait être reconnu à tout moment pour un de ses principaux disciples. Mais Pierre aimait encore celui qu'il renonçait; il l'aimait, dis-je, moins que sa vie, et c'est ce qui faisait son crime ; mais il l'aimait encore assez pour ne pouvoir se résoudre à s'en éloigner, dans l'incertitude où il était quel serait son sort. Ainsi comme il crut avoir dissipé tous les soupçons, il se flatta qu'il pouvait demeurer impunément, et il put le croire pendant quelque espace de temps que l'on parut l'oublier. Mais *environ une heure après, un des domestiques du Grand-Prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit* :

— *Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin?*

Un autre disait affirmativement :

— *Celui-ci sans doute était aussi avec lui, car il est Galiléen.*

Au bruit qu'ils faisaient, *ceux qui étaient dans la cour s'approchèrent et dirent à Pierre :*

— *Assurément, vous êtes aussi de ces gens-là, car vous êtes Galiléen; votre langage fait voir qui vous êtes.*

Pierre le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment :

— *Je ne connais point cet homme-là que vous me dites.*

Aussitôt comme il parlait encore, le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre. Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite :

— *Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois;*

Et étant sorti, il pleura amèrement.

RÉFLEXIONS DES PÈRES.

Voilà, dit S. Chrysostôme, un grand changement dans Pierre, et une conduite bien différente de celle qu'il avait tenue auparavant. Lorsqu'il avait vu arrêter Jésus, son zèle pour sa défense était échauffé jusqu'à tirer l'épée et couper l'oreille d'un des serviteurs du Grand-Prêtre. Et lorsqu'on fait maintenant de si grands outrages au même Sauveur, et qu'il semblait devoir s'animer d'un courage beaucoup plus grand, il l'abandonne jusqu'à le renoncer. Mais devant qui le renonce-t-il? Est-ce devant des Magistrats ou des Prêtres qui pouvaient l'intimider davantage? Nullement; c'est devant les derniers des hommes et des valets; c'est à la voix d'une servante qu'il est tout tremblant; et il oublie dans l'instant cette grande résolution qu'il avait prise et cette promesse si magnifique qu'il avait faite à Jésus-Christ de ne le renoncer jamais, quand tous les autres le renonceraient, et qu'il serait obligé de mourir pour lui.

Aussitôt qu'il a répondu à cette servante : qu'*il ne savait ce qu'elle disait*, il veut sortir, non pour n'être plus en danger de renoncer Jésus-Christ, mais par un effet de la frayeur dont il fut saisi. Car, comme le remarque S. Chrysostôme, il ne s'aperçut de sa faute, et il ne sentit sa chute que quand Jésus le regarda dans la suite. *Lors* donc *qu'il sortait*, dit S. Matthieu, ou se disposait à sortir, *une autre servante l'ayant regardé*, dit encore à ceux qui étaient présents : que *cet homme était d'avec Jésus de Nazareth*. La première avait nommé le Sauveur *Jésus de Galilée;* et celle-ci lui donne le nom de *Jésus de Nazareth*. Ces deux noms étaient dans la bouche de ces deux servantes, des expressions de mépris.

Comme une seconde chute ordinairement est plus grande que la première, la faute que fit S. Pierre en renonçant Jésus-Christ la seconde fois fut aussi plus criminelle; puisqu'il ajouta au crime de renoncement, celui du serment. *Il dit* donc *avec serment*, selon l'Evangile : qu'*il ne connaissait point cet homme.*

S. Hilaire et quelques autres ont voulu justifier en quelque sorte S. Pierre, ou au moins diminuer beaucoup son péché, en prétendant que cet apôtre témoignait par sa réponse, qu'*il ne connaissait point pour homme*, c'est-à-dire, un simple homme, celui qu'il avait reconnu le premier pour le Fils de Dieu : *Et vere prope sine piaculo hominem negabat, quem Dei filium primus agnoverat.*

Mais S. Jérôme prouve fort bien, que ceux qui voudraient par une espèce de ménagement pour la mémoire de S. Pierre, interpréter ses paroles dans ce sens, ne défendraient cet Apôtre qu'aux dépens de la vérité de Dieu même. Car s'il est vrai, ajoute ce Père, que Pierre n'ait point renoncé son Maître, il faut donc que le Seigneur n'ait pas dit la vérité lorsqu'il l'assura que, *cette nuit même, avant que le coq* chantât, il le renoncerait trois fois. Cette déclaration de Jésus est expresse; et il ne dit pas : Vous renoncerez à me reconnaître pour un simple homme; mais il dit absolument : *vous me renoncerez.* Il est donc certain par la vérité de la parole du Sauveur, que Pierre l'a renoncé. Et il ne faut pas condamner le Maître pour justifier le disciple. Les Evangélistes ne l'ont pas fait, parce qu'ils aimaient la vérité plus que leur propre gloire. Ils ont tous marqué cette chute de S. Pierre : nul d'eux n'a songé à la diminuer; et Celui même d'entre eux qui semblait devoir s'intéresser davantage à dissimuler ce qu'il y avait de défectueux dans la conduite de cet Apôtre, savoir, S. Marc, qui fut son disciple, bien loin de songer à couvrir par quelque déguisement cette faute, l'a marquée aussi fortement que S. Matthieu. Car il témoigne aussi bien que lui, que quelques-uns de ceux qui étaient présents, s'étant approchés pour dire à Pierre qu'il

était certainement de ces gens-là, et que son langage le faisait assez connaître pour un homme de Galilée; Pierre *commença alors à faire les plus terribles serments, et à jurer qu'il n'avait aucune connaissance de cet homme.*

C'est là le troisième degré de la chute de cet Apôtre, qui, pour s'être vainement appuyé sur ses propres forces, et n'avoir pas craint de se venir exposer lui-même au péril, après que le Fils de Dieu l'avait assuré qu'il tomberait, mérita de ressentir par sa propre expérience le néant de toute la force de l'homme le plus courageux, qui ne s'appuie point sur la grâce de son Dieu. Il est dit dans S. Matthieu que *le coq chanta,* et que *Pierre se souvint alors de la parole de Jésus.* Mais il est marqué expressément dans S. Luc qu'il ne s'en souvint qu'après que *le Seigneur se fut retourné, et l'eut regardé,* c'est-à-dire, qu'il eut tourné son regard intérieur vers lui pour le toucher par sa grâce, comme dit S. Augustin. Car, suivant plusieurs Interprètes, cet Apôtre n'était pas alors en un lieu où il pût voir le Sauveur, étant en bas avec tous les gens, au lieu que Jésus était en haut dans la salle intérieure où se tenait le Conseil. Ainsi il paraît, dit S. Chrysostôme, qu'après que Pierre eut renoncé Jésus-Christ, la voix du coq qui chanta ne fut point capable de le faire souvenir de la prédiction qu'on lui avait faite de sa chute, et qu'il eut besoin du regard de son divin Maître pour pouvoir rentrer en lui-même, et pour connaître et pleurer sa faute. Ce fut alors que, se souvenant de ce que le Fils de Dieu lui avait dit, et de la présomption avec laquelle il lui avait résisté, il fut couvert d'une sainte honte, et percé d'une très-vive componction. Il se hâta de *sortir,* non plus par la crainte seule des hommes, comme auparavant, mais par la vue de sa propre faiblesse, par une humble confusion de son péché, et par le désir de *pleurer* plus librement *avec amertume,* ainsi qu'il fit.

S. Augustin a proposé autrefois « aux deux plus grands « ennemis de la Grâce de Jésus-Christ (à Pélage et à Céleste)

« cet exemple de S. Pierre, que le Seigneur secourut alors in-
« visiblement par sa divine miséricorde ; à qui il toucha le cœur
« en le faisant souvenir de la parole qu'il lui avait dite ; qu'il
« visita par sa Grâce intérieure, et à qui il fit répandre au
« dehors une abondance de larmes, après en avoir formé la
« source au dedans par son amour. »

S. Basile nous représente qu'il arrive assez souvent, par un effet de la Divine Miséricorde, que les fautes où tombent ceux qui craignent Dieu tournent à leur avantage, et qu'il permet quelquefois qu'ils tombent, pour les guérir d'un enlèvement secret qui précède leur chute. Et il rapporte au même endroit cet exemple de la chute de S. Pierre, comme une preuve de ce qu'il dit. Car, en effet, cet Apôtre avait besoin de cette expérience de ses propres forces, pour en devenir plus humble, et il fallait, comme dit le même Saint, que le sentiment de sa faiblesse servît aussi à le rendre compatissant à l'égard des faibles. « Ne soyez donc pas si stupide et si insen-
« sible, dit ce grand évêque, que vous attribuiez à vous-même
« l'effet de la Grâce qui est dans vous. Vous n'êtes pas plus
« élevé en l'honneur qu'était l'Apôtre S. Pierre ; et vous ne
« pouvez aussi vous imaginer que vous aimiez davantage le
« Seigneur, que Celui qui l'aimait avec tant d'ardeur qu'il
« voulait même mourir pour lui. Mais parce qu'il parla avec
« trop de présomption, en assurant qu'il ne serait pas scanda-
« lisé quand tous les autres le seraient, il fut livré à la crainte
« et à la faiblesse de l'homme, et il tomba jusqu'à renoncer
« son maître, afin qu'il devînt plus sage, plus humble et plus
« retenu par sa chute même ; et qu'il connût clairement, que
« comme la main de Jésus-Christ l'avait soutenu lorsqu'il com-
« mençait à enfoncer dans la mer, ce fut encore la même main
« toute divine qui l'empêcha de périr alors dans un aussi
« grand péril qu'était celui de ce scandale où son infidélité et
« sa présomption le précipitèrent. »

Le regard de Jésus, dit S. Ambroise, toucha le cœur de

S. Pierre. Cet apôtre connut la grandeur de sa faute ; il sortit d'un lieu qui lui avait été si funeste, et alla se punir lui-même par des larmes très-amères. Il ne songea point à excuser son péché, ce qui n'eût fait que l'augmenter ; mais à l'avouer avec humilité dans son cœur, et à l'effacer par ses pleurs. « Je ne « trouve point, dit S. Ambroise, qu'il ait parlé à Jésus-Christ « pour lui demander pardon, mais je trouve qu'il a pleuré. « Heureuses larmes, qui ne demandent point pardon, et qui le « méritent ! Je reconnais enfin pourquoi S. Pierre se tait. Il « craint de faire une nouvelle faute en demandant sitôt qu'on « lui pardonne la première. Ainsi il nous apprend à éviter la « compagnie des méchants, de peur de tomber comme lui ; et « si nous sommes tombés, il nous apprend encore de quelle « manière nous devons nous relever. »

Dieu, qui le destinait à être un jour le chef suprême de son Église, voulut qu'il eût cette expérience de sa faiblesse, afin que sa vertu ne fît point de tort à son humilité, et qu'il apprît, tant pour lui-même que pour toute l'Église, à condescendre à la faiblesse de ses frères.

XVI.

La chute de S. Pierre et celle d'Adam et d'Aaron.

Les Saints Interprètes ont remarqué qu'Adam, premier père et pontife du genre humain, de même qu'Aaron, futur pontife du peuple de Dieu, et Pierre, futur pontife du peuple chrétien, ne péchèrent que par faiblesse ; mais ils ne crurent ni n'enseignèrent l'erreur. Mais enfin, faiblesse ou séduction, toutes les grandes sociétés humaines, à leur naissance, se rendirent coupables devant Dieu.

On est frappé de stupeur en voyant le peuple choisi tomber si criminellement dans l'idolâtrie du veau d'or, au pied du Sinaï, où il avait entendu la voix de Dieu, et peu de jours après s'être engagé, sur peine de la vie, à ne faire aucune image pour l'adorer. Et c'est Aaron, le futur Pontife, qui donne les mains à une pareille prévarication !

Ce qui étonnera peut-être davantage, c'est qu'il se voit quelque chose d'analogue dans le Nouveau Testament. Le Christ a choisi Douze Apôtres : il les instruit, pendant trois ans, comme ses bien-aimés disciples ; la veille de sa mort, il leur lave les pieds, il célèbre avec eux le sacrement et le sacrifice de l'Alliance Nouvelle et Éternelle, il leur donne sa chair à manger et son sang à boire, il les institue prêtres à sa place ; il leur fait les plus tendres adieux, tout en leur prédisant qu'un d'eux le trahirait, qu'un autre le renierait, et que tous l'abandonneraient cette nuit-là même. Eux, de leur côté, protestent, à l'exemple de Pierre, leur Chef, qu'ils sont prêts à mourir avec lui. Et cependant, cette nuit-là même, un d'eux le trahit pour trente pièces d'argent, tous l'abandonnèrent, et Pierre, leur Chef, qui avait protesté avec tant d'assurance, le renie jusqu'à trois fois, assure avec serment qu'il ne le connaît point, effrayé qu'il est par la voix d'une servante ! Et il faut un regard de Jésus pour le faire rentrer en lui-même et lui faire sentir sa faute ! O mystère de la misère humaine et de la miséricorde Divine !

Cependant, après une si déplorable faiblesse de leur part, Dieu ne rétracte point les magnifiques promesses qu'il a faites à l'un et à l'autre : Aaron deviendra le premier Pontife d'Israël, Pierre, le premier Pontife de l'humanité chrétienne ; avec les Patriarches qui les précèdent, eux et leurs successeurs formeront cette série incomparable de Pontifes et de Docteurs, où la vérité a toujours eu et aura toujours un organe public et infaillible. Sévères comme nous le sommes pour les autres, nous aurions voulu ou qu'Aaron et Pierre ne se montrassent

pas si faibles, ou bien que, s'étant montrés tels, ils ne fussent point établis suprêmes pasteurs de l'Eglise. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres. L'exemple d'Aaron et de Pierre devait nous faire voir que jamais l'homme ne doit se fier en lui-même, ni se défier de Dieu ; car celui qui se croit le plus fort peut succomber à la voix d'une servante, et à une si grande faiblesse Dieu peut donner une force contre laquelle ne prévaudront jamais les Puissances de l'Enfer. Cet exemple devait encore faire voir aux Pontifes et aux pasteurs, qu'étant faibles eux-mêmes, ils doivent compatir aux faiblesses de leurs frères. « Oui, dit S. Paul, tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui est de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, en sorte qu'il puisse compatir à ceux qui ignorent et qui errent, étant lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige d'offrir le sacrifice de l'expiation des péchés, et pour lui et pour le peuple. »

XVII.

S. Pierre court avec S. Jean au tombeau du Christ ressuscité.

Durant tout le cours de la Passion, Pierre pleura son péché et s'efforça, par son repentir sincère, d'en mériter le pardon. Il connaissait assez le cœur de son divin Maître pour ne pas douter que le pécheur pénitent n'y retrouvât les mêmes bontés que s'il n'avait pas péché. L'expérience fit bien voir qu'il ne se trompait pas. Il fut le premier des Apôtres à qui Jésus-Christ apparut. Il lui fit annoncer, à lui en particulier, sa résurrection. Une si grande miséricorde de la part du Sauveur

le consola d'avoir versé des larmes, en même temps qu'elle le combla d'une joie inexprimable.

Les saintes femmes, étant allées au sépulcre de Jésus et n'ayant pas trouvé le corps du Christ, revinrent en hâte l'annoncer à S. Pierre et à S. Jean.

Marie-Madeleine, dit l'Évangéliste, *courut donc trouver Simon-Pierre et l'autre Disciple que Jésus aimait, et elle leur dit* :

— *On a enlevé du Sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis.*

Sur cela Pierre sortit avec cet autre disciple et ils allèrent au Sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble ; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et se rendit le premier au sépulcre, et se baissant, il vit les linges qui étaient à terre, mais il n'entra pas.

Simon-Pierre, arrivant après lui, entra dans le sépulcre, et il y vit les linges, et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les autres linges, mais qui était plié dans un endroit à part.

Alors le Disciple qui était venu le premier au sépulcre, y entra aussi ; il vit, et il crut ; car ils ne comprenaient pas encore ce qui est écrit, que Jésus devait ressusciter. Ensuite les Disciples s'en retournèrent chez eux. Pierre se retira, admirant en lui-même ce qui était arrivé.

Après la résurrection de Jésus, Marie-Madeleine avait donc été la première au sépulcre du Christ dès le matin du *premier jour de la semaine*, que nous appelons le Dimanche, parce que la solennité du sabbat ne lui avait pas permis de venir plus tôt. Et ensuite elle retourna donner avis premièrement à Simon-Pierre [1], selon l'ordre qu'elle avait reçu de l'Ange, et aux autres disciples, de l'enlèvement du corps du Seigneur. Pierre et Jean, troublés par une nouvelle si surprenante,

[1] *Qui seul fait une classe à part*, (comme l'observe le P. de Liguy).

comme s'ils eussent oubliés tout ce que le Fils de Dieu leur avait dit de sa résurrection, se mirent dans le moment à courir vers le sépulcre. Car ils voulaient s'assurer par eux-mêmes de ce qu'ils venaient d'apprendre touchant cet enlèvement de son corps, n'ajoutant aucune foi à ce qu'on pouvait leur avoir dit de la part des Anges qui se firent voir au tombeau. Jean, comme plus jeune et plus vigoureux, arriva plus tôt que Pierre, et se contenta, sans entrer dans le sépulcre, peut-être par crainte, d'avancer sa tête en *se baissant*, parce que l'entrée en était basse, pour voir s'il découvrirait quelque chose de ce qu'on lui avait dit : et *il aperçut* effectivement *les linceuls* qui avaient servi à ensevelir le corps du Sauveur. Alors Simon-Pierre étant arrivé, comme il était plus ardent, dit S. Chrysostôme, il ne se contenta pas de regarder de la porte, mais il entra dans la grotte où était le sépulcre taillé dans le roc. Jean, plus hardi par la présence de Pierre, y entra aussi ; et ils virent conjointement les linceuls dont on a parlé, et *le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus-Christ, séparé* de ces linceuls. L'Evangéliste parlant de lui-même, dit que ce Disciple, qui accompagnait Pierre, *vit* ces choses, et qu'il *crut* : ce qui a donné sujet à S. Cyrille de dire que la vue de ces linceuls et de ce suaire convainquit ces deux disciples de la résurrection de Jésus-Christ, et de l'accomplissement des Ecritures qui l'avaient prédite. Et, en effet, elle aurait dû les convaincre. Car, comme dit S. Chrysostôme, et ces linges et ce suaire étaient une marque de la résurrection de Celui qu'ils avaient servi à ensevelir ; puisque, si quelques personnes avaient enlevé son corps, elles n'auraient pas songé à le dépouiller des linges qui le couvraient, mais l'auraient pris dans l'état où il se serait trouvé. Cependant il est visible, par le texte même de l'Evangile, selon que l'a remarqué aussi S. Augustin, que ni Jean ni Pierre ne furent point encore persuadés que Jésus-Christ fût ressuscité ; puisque S. Jean ajoute aussitôt, en parlant également de Pierre et de lui-même,

qu'ils *n'avaient pas encore l'intelligence de l'Ecriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.* Ils ne crurent donc pas à sa résurrection en voyant les linges qui avaient servi à l'ensevelir ; mais ils crurent ce que Madeleine leur avait dit de l'enlèvement de son corps. Ainsi lorsque Jésus-Christ, selon la remarque de S. Augustin, leur avait dit tant de fois, et d'une manière si claire, *qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort,* ils ne le comprirent point, accoutumés qu'ils étaient à lui entendre dire un grand nombre de paraboles, et s'imaginant que ce qu'il disait de sa résurrection pouvait signifier aussi figurément autre chose.

XVIII.

S. Pierre, chef de la seconde pêche miraculeuse. — Ardeur qu'il témoigne pour aller à Jésus. — Ceux qui se séparent de lui périssent au milieu du monde.

Le Christ, vainqueur de la mort, ayant voulu convaincre pleinement ses Disciples de la vérité de sa résurrection, leur apparut à différentes reprises. La première de ces apparitions fut à Simon-Pierre. On en sait le jour qui fut le Dimanche même de la résurrection; mais on en ignore le moment, le lieu et les circonstances. Comme nous l'avons déjà vu, sa pénitence fit oublier son crime ; et, bien loin d'être rejeté, il n'en fut pas moins favorisé, puisqu'il fut le premier des Apôtres à qui le Seigneur se fit voir. Dieu pardonne en Dieu, c'est-à-dire qu'il pardonne parfaitement. Il aime et il accueille le pécheur pénitent, comme s'il n'en avait reçu aucune offense. Ce n'est pas perdre tout le fruit de cette apparition, dont les

détails nous sont inconnus, que d'en recueillir une vérité si consolante.

Mais l'apparition suivante n'est pas tant pour servir de preuve à ce qui était déjà suffisamment prouvé, que pour servir d'instruction à tous les membres de l'Eglise catholique. Dans cette circonstance remarquable, S. Pierre est celui des Apôtres qui nous apparaît comme le disciple le plus important.

Jésus, dit l'Evangéliste, *se fit voir une autre fois à ses Disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et ce fut en cette manière :*

Simon-Pierre et Thomas, surnommé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples, étaient ensemble.

Simon-Pierre leur dit :

— Je m'en vais pêcher.

Ils lui dirent :

— Nous allons aussi avec vous.

Ainsi ils y allèrent et entrèrent dans une barque. Mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage, sans que ses disciples sussent que c'était Jésus.

Jésus leur dit donc :

— Enfants, n'avez-vous rien à manger ?

— Non, lui répondirent-ils.

Il leur dit :

— Jetez le filet du côté droit de la barque et vous en trouverez.

Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient le tirer, tant il était chargé de poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre :

— C'est le Seigneur !

Et Simon-Pierre, ayant entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement (car il était nu), et il se jeta dans la mer. Les autres vinrent avec la barque ; et comme ils n'étaient

loin de la terre que d'environ deux cents coudées, ils y tirèrent leur filet plein de poissons.

Quand ils furent descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, et du poisson mis dessus, et du pain.

Jésus leur dit :

— Apportez quelques poissons de ceux que vous venez de prendre.

Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point.

Jésus leur dit :

— Venez, et mangez.

Et aucun de ceux qui se mirent là pour manger n'osait lui demander : QUI ÊTES-VOUS ? *Car ils savaient que c'était le Seigneur ; Jésus s'approcha donc, prit le pain, leur en donna, et du poisson aussi.*

Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples depuis sa résurrection d'entre les morts.

RÉFLEXIONS DES SS. PÈRES ET DES DOCTEURS.

Nous ne devons pas être étonnés de ce que Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, ayant tout quitté pour suivre Jésus qui leur avait dit ; *Suivez-moi, et je ferai que vous deviendrez pêcheurs d'hommes*, ne craignent point présentement de reprendre le métier qu'ils avaient quitté, et semblent avoir oublié cette parole redoutable du Sauveur : que *nul ayant mis la main à la charrue, et regardant derrière soi, n'est propre pour le royaume de Dieu.* A ceux qui témoignent de l'étonnement à ce sujet, S. Augustin répond : qu'il n'était pas défendu aux Apôtres d'avoir recours, pour se nourrir, à un métier légitime qu'ils savaient, lorsqu'ils n'avaient point d'ailleurs de quoi vivre, et que ce métier ne leur faisait point abandonner les fonctions Apostoliques ; parce qu'ils

n'étaient point encore en état de s'y appliquer, jusqu'à *ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en Haut*, sans laquelle ils ne pouvaient s'acquitter de ce ministère. Quelques-uns s'étonnent aussi de ce qu'après que S. Jean avait dit : que de *beaucoup d'autres signes miraculeux* que Jésus-Christ avait faits en présence de ses Disciples, *il avait écrit ceux-là afin que l'on crût, etc.*, il ne laisse pas de rapporter encore une nouvelle apparition, avec cette pêche également miraculeuse et mystérieuse. Mais on peut dire que ce saint Evangéliste, ayant témoigné seulement que ce qu'il avait écrit était pour nous obliger de croire *que Jésus est* véritablement *le Fils de Dieu et le Christ* promis, ne s'était pas encore engagé par là à ne rien dire d'avantage. Ainsi passant plusieurs autres apparitions qui sont rapportées ailleurs, il raconte celle-ci, qu'il dit être la *troisième*, par rapport aux deux dont il venait de parler, et où Jésus s'était montré en commun à ses disciples. Lorsque ces derniers allèrent en Galilée, où Jésus leur avait fait annoncer qu'il se montrerait à eux, ils furent conduits par Simon-Pierre, qui est marqué expressément comme leur chef dans cette pêche miraculeuse, comme il le fit depuis dans l'autre pêche mystérieuse des hommes dont celle-là fut visiblement l'image prophétique. C'était dans la mer de Galilée, nommée autrement le lac de Génézareth, qu'ils jetèrent leurs filets. Et ils le firent *pendant la nuit*, parce que ce temps étant plus tranquille, les poissons se prennent alors plus facilement. Mais Dieu le permit aussi, afin qu'ayant travaillé inutilement toute la nuit, qui était le plus favorable pour la pêche, ils fussent plus convaincus de la grandeur du miracle par lequel Jésus leur fit prendre ensuite dans un instant par son seul commandement une multitude prodigieuse de poissons.

Il parut donc tout d'un coup *sur le rivage au matin*, et *il se montra*, dit l'Evangéliste, à ses Disciples : ce qui signifie, selon S. Jean Chrysostôme, que leurs yeux mortels ne pouvaient voir son corps glorieux et incorruptible, s'il ne le vou-

lait. Car, comme avant qu'il mourût il se rendait quelquefois invisible à ses ennemis, même dans son corps mortel; aussi après sa résurrection, qui l'avait fait devenir immortel, il se faisait voir de temps en temps d'une manière miraculeuse à ses disciples, quoiqu'il fût alors invisible à la faiblesse des yeux de la chair. Mais, en paraissant alors sur le rivage de ce lac, il empêcha, par l'effet d'un second miracle, qu'ils ne connussent que c'était lui, quoiqu'il fût alors exposé visiblement à leurs yeux.

S. Pierre et S. Jean le reconnurent les premiers. Les caractères différents de ces deux Apôtres sont distingués parfaitement en ce lieu. Le premier, dit S. Chrysostôme, était plus ardent, et le second plus élevé. L'un était rempli d'un plus grand feu, et l'autre d'une plus grande lumière et d'une plus vive pénétration d'esprit. Ainsi S. Jean, comme le plus éclairé, reconnut le Fils de Dieu le premier, par la vue même de ce grand miracle et par son attention plus particulière à considérer celui qui leur avait commandé de jeter à droite leur filet, et en même temps il le fit connaître à Pierre d'abord, puis aux autres Disciples. Mais S. Pierre, rempli d'une extrême ardeur pour son Divin Maître, n'eut pas plutôt entendu dire à S. Jean que c'était lui, qu'*il se revêtit de son habit* de dessus, par respect pour lui, *étant nu* auparavant, c'est-à-dire apparemment à demi-nu comme les pêcheurs ; et, sans attendre que la barque pût être arrivée au *rivage, dont ils n'étaient éloignés que de deux cents coudées ou environ*, il se jeta dans la mer pour arriver plus promptement à Jésus. Quant aux autres, comme ils étaient plus éloignés de la terre, ils se contentèrent de venir dans leur barque, en attirant leur filet pour ne pas perdre le fruit du travail où ils s'étaient engagés par l'ordre de Jésus-Christ même.

Alors *Simon-Pierre monta* dans la barque, *et tira à terre le filet qui était plein de cent cinquante-trois grands poissons.* Il y monta comme chef de la pêche miraculeuse et comme

conducteur de tous les autres Apôtres et Disciples. Tous reconnurent alors la grandeur du miracle, puisqu'ayant compté cent cinquante-trois grands poissons qui faisaient un poids extraordinaire, *le filet ne fut cependant point rompu.* On peut juger de la disposition où fut S. Pierre à l'égard de Jésus-Christ, par la manière dont il lui parla dans une autre pêche aussi prodigieuse que celle-ci, lorsque, se jetant aux pieds de son Divin Maître, il lui dit : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur !*

S. Augustin et S. Grégoire comparant la première pêche miraculeuse que fit S. Pierre en pleine mer avec cette dernière qui se fit proche du rivage, nous font remarquer, qu'au lieu que dans l'autre, la multitude des poissons faisait rompre le filet, il est dit expressément de celle-ci, qu'*encore* qu'il y en eût tant et de si grands, *le filet ne se rompit point.* Si donc la première figurait la pêche mystérieuse et apostolique qui se fait pendant tout le cours des siècles, la seconde nous représente fort bien le choix de ceux qui sont pris heureusement dans les saints filets de la Grâce pour être éternellement avec le Seigneur. C'est pourquoi, dans la première, la multitude des poissons ne se compte point, au lieu que dans la seconde le nombre en est déterminé. Dans l'une, le filet qui se rompait figurait la rupture de l'unité et les schismes qui se forment dans l'Eglise par la multitude surabondante des fidèles, dont plusieurs se séparent de la juridiction apostolique de S. Pierre, et dès lors ne se tiennent plus attachés à Jésus-Christ par le lien inviolable de la charité, au lieu que dans l'autre le filet ne se rompt point, parce que la Sainte Eglise des Elus, comme parle S. Grégoire, se reposant dans l'éternelle paix de Celui qui l'a formée, ne peut plus jamais être déchirée par aucunes dissensions. Dans celle-là, le milieu des eaux et la pleine mer marquaient fort bien le siècle présent, exposé à mille périls, et comme agité par la fureur des démons et par la violence des différentes passions des hommes ; dans celle-ci, au contraire,

la fermeté du rivage où se tenait Jésus-Christ et où il fit attirer heureusement par S. Pierre, le filet chargé de cent cinquante-trois poissons était, selon que le dit le même Saint, une image de cette stabilité inébranlable de l'éternelle paix des Bienheureux.

XIX.

S. Pierre est établi chef suprême de toute l'Eglise, et le Pasteur de tout le troupeau. — Jésus lui prédit que dans sa vieillesse il rendra témoignage à la vérité par la mort de la croix.

Si S. Pierre avait eu la plus grande part dans la pêche miraculeuse dont on vient de parler, il ignorait encore toute la part qu'il devait y avoir dans les desseins de son Maître; cet heureux Apôtre en était l'objet principal. Ses trois renoncements devaient y être réparés par trois protestations d'amour; en conséquence, il allait être confirmé dans sa qualité de pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Pour comble de faveur, il devait recevoir l'assurance de mourir un jour pour Celui qu'il avait renié, et d'effacer la honte de sa faiblesse par la gloire d'un généreux martyre.

Lors donc qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre :

— Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne m'aiment ceux-ci ?

— Oui, Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime.

Alors Jésus lui dit :

— Paissez mes agneaux.

Il lui dit encore :

— Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?

— *Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que je vous aime.*

— *Paissez mes agneaux, lui dit Jésus.*

Il lui dit pour la troisième fois :

— *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?*

Pierre s'affligea de ce que Jésus lui avait dit pour la troisième fois : m'aimez-vous? et il lui répondit :

— *Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime.*

Jésus lui dit :

— *Paissez mes brebis !*

Les Docteurs remarquent, que Jésus-Christ a dit indéfiniment à S. Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis;* paroles divines qui l'ont investi d'une principauté et d'une juridiction universelle sur les fidèles et sur les ministres de Jésus-Christ; d'où l'on conclut que quiconque ne reconnaît pas Pierre pour pasteur, n'est pas du nombre des agneaux ni des brebis de Jésus-Christ.

« Qu'êtes-vous? dit à ce sujet S. Bernard au Pape Eugène. « Vous êtes le grand prêtre, le Souverain Pontife... Vous êtes « Celui à qui les clefs ont été données, à qui les brebis ont été « confiées. Je conviens qu'il y a d'autres portiers du Ciel, et « d'autres pasteurs des troupeaux ; mais, dans vous, ces deux « noms sont d'autant plus glorieux, que la signification en est « plus excellente. Les autres pasteurs ont leurs troupeaux à « part, et chacun a le sien. Tous les troupeaux vous ont été « confiés : ils ne sont par rapport à vous qu'un troupeau sous « un pasteur; vous ne l'êtes pas seulement des brebis, vous « êtes aussi le pasteur de tous les pasteurs. Vous demandez « comment je le prouve ? Par les paroles du Seigneur. Car à « qui, je ne dis pas des évêques, mais même des apôtres, tou- « tes les brebis ont-elles été confiées d'une manière aussi ab- « solue et aussi universelle que l'est celle-ci : Pierre, si vous « m'aimez, *paissez mes brebis.* Et de quelles brebis veut-il

« parler? Est-ce d'un peuple particulier, d'une ville, d'un « pays, d'un royaume? Non : il dit simplement *mes brebis*. « Qui ne voit qu'il n'en désigne pas quelques-unes, mais « qu'il les exprime toutes? »

Selon S. Grégoire pape, les travaux auxquels Pierre et ses successeurs se trouvent engagés par leur ministère, ne peuvent être soutenus que par leur *amour*. Car autant qu'ils aiment l'Eglise de Jésus-Christ, figurée par ses *agneaux* et par ses *brebis*, autant ils se portent avec ardeur à imiter de tout leur pouvoir l'amour si prodigieux qu'il a eu lui-même pour elle, lorsqu'il a donné sa vie afin de la racheter.

Avant donc, dit S. Augustin, que Jésus chargeât S. Pierre de paître ses agneaux et ses brebis, il l'interroge, non pas seulement une fois ni deux fois, mais jusqu'à trois fois, *s'il l'aimait*. Il savait bien la vérité de ce qu'il lui demandait; mais il voulait l'obliger de sonder son cœur. Et autant de fois que S. Pierre lui répond qu'il l'aime, autant de fois il lui commande *de paître ses agneaux et ses brebis*. Ainsi il l'engage en quelque sorte à réparer par une triple confession son triple renoncement; afin que sa langue ne donnât pas moins à l'amour qu'elle avait donné auparavant à la crainte. Ceux qui paissent les brebis de Jésus-Christ, continue ce Père, pour se les approprier, au lieu de les conduire à leur souverain Pasteur, font connaître qu'ils s'aiment eux-mêmes et non Jésus-Christ, et que leur cœur est possédé, ou de l'amour de la gloire et de la domination, ou de l'avarice, et non de la charité, qui porte les vrais pasteurs à obéir à Jésus-Christ, à lui plaire en toutes choses, et à servir ceux qui sont à lui.

Il est remarquable que cet Apôtre, devenu le plus humble par sa chute, n'osait assurer absolument à Jésus-Christ qu'il l'aimait, dans la défiance où il était de lui-même, après l'épreuve qu'il avait faite de sa faiblesse; et c'est pour cette raison qu'il se rapporte à Jésus de l'amour qu'il avait pour lui. *Vous savez, Seigneur*, lui dit-il, *que je vous aime*. Aussi lors-

qu'il vit que le Sauveur lui demandait pour la troisième fois s'il l'aimait, il commença *à s'attrister*, et il craignit, dit S. Chrysostôme, par l'expérience du passé, qu'il ne se trompât encore, quelque sentiment qu'il eût de cet amour : *Seigneur*, lui dit-il, *vous connaissez toutes choses*, vous savez que je vous aime. C'est ainsi que Jésus voulait l'éprouver, afin d'augmenter son humilité, et de la faire croître en même temps dans la charité.

Comme S. Pierre appréhendait que son maître ne se défiât non pas de la sincérité, mais de la constance de son amour, supposé qu'il fût mis à quelqu'épreuve pareille à celle à laquelle il avait succombé, Jésus le rassura en lui promettant avec serment qu'alors il sera généreux et fidèle. Il ajouta donc :

— *En vérité, en vérité, je vous le dis ; quand vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-mêmes, et vous alliez où il vous plaisait. Mais, lorsque vous serez devenu vieux, vous étendrez vos mains, un autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voulez pas.*

Or Jésus dit cela pour faire entendre par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu ; et après ces paroles, il lui dit :

— *Suivez-moi !*

Ce langage figuré fut entendu de celui auquel il s'adressait, et il excitait dans lui une curiosité que le Seigneur ne jugea pas à propos de satisfaire. *Pierre s'étant retourné, vit le Disciple que Jésus aimait qui venait après lui, celui-là même qui, pendant la Cène, se pencha sur le sein de Jésus, et qui dit : Seigneur, qui est celui qui vous trahira ? Pierre donc l'ayant vu dit à Jésus :*

— *Et celui-ci, Seigneur, qu'en sera-t-il ?*

Jésus lui répondit :

— *Je veux qu'il reste ainsi, jusqu'à ce que je vienne. Que vous importe ? Pour vous, suivez-moi* (à la mort de la croix).

Après que le Fils de Dieu a interrogé S. Pierre sur l'amour

qu'il lui portait, il lui prédit aussitôt le martyre qu'il devait souffrir pour lui, comme un effet de cet amour. Et il lui fait voir en même temps, selon les saints Interprètes, que ce n'était pas par aucune défiance qu'il lui avait demandé jusqu'à trois fois s'il l'aimait, lui qui connaissait parfaitement toutes choses ; mais pour lui marquer par là jusqu'à quel point il devait l'aimer. Voulant donc lui donner à lui-même comme une assurance de l'amour sincère qu'il avait pour son divin Maître, il lui déclare, quoique d'une manière obscure, que cet amour le porterait jusqu'à mourir pour lui. Car il lui prédit qu'il serait un jour attaché à une croix ; ce qu'il explique figurément, en disant : *qu'il étendrait ses mains*, et *qu'un autre le ceindrait* ou l'attacherait avec des cordes, *et le mènerait où il ne voulait pas*, c'est-à dire au dernier supplice : *Tunc Petrus ab altero cingitur*, dit Tertullien, *cum cruci astringitur*. Il avait été plus jeune, puisqu'il semble qu'il était alors vers le milieu de son âge. Mais *dans sa vieillesse*, il devait sceller son amour en mourant pour Jésus-Christ. Ce n'est plus lui qui dit comme auparavant avec une vaine présomption, et sans se connaître : *qu'il est prêt d'aller avec Jésus, et en prison, et à la mort même*. Mais c'est Jésus qui lui prédit infailliblement qu'il mourra pour lui, lorsqu'il sera vieux. C'était sans doute la plus grande consolation qu'il pût donner à cet Apôtre, de l'assurer qu'il réparerait toutes ses fautes passées par son martyre. Car, quoiqu'il lui marque en même temps la répugnance qu'il y sentirait, lorsqu'il témoigne *qu'on le mènera où il ne veut pas*, cette même répugnance ne devait servir qu'à faire éclater d'avantage la puissance de sa grâce, qui élève l'homme au-dessus de l'infirmité de la nature, et lui donne le pouvoir d'accomplir ce qui paraît le plus opposé à sa faiblesse. Ainsi, dit S. Augustin, il est vrai que Pierre fut conduit contre le penchant de sa volonté, pour être crucifié. Car, s'il eût été possible, il aurait bien souhaité d'arriver à Jésus-Christ, sans passer par les douleurs de la mort. Il fut donc conduit à la

croix, *ne le voulant pas* en quelque sorte ; mais il en devint victorieux *le voulant bien*. Et l'on vit alors combien cette opposition à la mort est attachée fortement à la nature, puisque la vieillesse même ne put l'ôter à S. Pierre. C'est aussi ce que le Sauveur, qui était venu exprès pour mourir, et nous sauver par la mort, voulut figurer en sa personne pour notre consolation, quand il disait : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !* Mais quelque grande que puisse être la répugnance qu'on sent pour la mort, elle doit être surmontée en nous par la force de l'amour. Car, si cette répugnance ne se sentait pas, ou se sentait moins, la gloire des saints martyrs en serait moindre. Et c'est en cela que S. Pierre *a glorifié Dieu* davantage *par sa mort*, que sentant cette opposition naturelle à souffrir le supplice de la croix, il le souffrit néanmoins par un effet de sa volonté embrasée d'amour et soutenue par la grâce.

Après que Jésus eut déclaré à S. Pierre qu'il souffrirait le martyre dans sa vieillesse, il se mit à marcher et il dit à cet Apôtre : *Suivez-moi* ; Par où il voulait lui marquer peut-être d'une manière figurée qu'il ne devait plus songer uniquement qu'à le suivre ; et que, malgré la répugnance de la nature qui s'opposerait à son martyre, il fallait qu'il se préparât à imiter son exemple, en conduisant et en paissant son troupeau, comme un vrai pasteur qui est toujours dans la disposition de donner sa vie pour ses brebis.

Lorsque Jésus eut dit à S. Pierre de le suivre, cet apôtre *se retourna* pour voir peut-être si les autres le suivraient aussi. Et *il vit venir après lui* S. Jean, le Disciple bien-aimé, et il demanda à Jésus *ce que* deviendrait ce Disciple. Car, comme il était persuadé que le Christ aimait S. Jean d'un amour tout singulier, après qu'il eut compris ce qu'il venait de lui dire de la mort qu'il devait lui-même souffrir pour sa gloire, il eut la curiosité, dit S. Cyrille, de vouloir savoir aussi ce qui regardait cet autre disciple ; s'il se trouverait dans de semblables

périls, et quelle serait la fin de sa vie. Mais, parce qu'il suffisait que le Fils de Dieu lui eût fait connaître ce qu'il demandait de lui, sans qu'il s'informât inutilement de ce qui devait arriver aux autres, Jésus arrêta sa trop grande curiosité par cette réponse : *Si je veux*, lui dit-il, *que celui-ci demeure* dans la vie présente *jusqu'à ce que je vienne* l'appeler par une mort paisible à la béatitude éternelle, *cela vous regarde-t-il ?* Contentez-vous donc de *me suivre* où je vous appelle, sans vous mettre en peine de ce qui arrivera aux autres. C'est comme s'il lui eût dit : Quand je voudrais que ce disciple ne mourût point, vous ne devez pas vous en inquiéter.

XX.

S. Pierre reçoit de J.-C. des lumières particulières.

Les faits qui précèdent se passèrent dans la Galilée [1] où Jésus avait ordonné à ses Apôtres de se rendre pour le voir après sa résurrection, et pour écouter [2] avec plus de liberté les importantes et dernières recommandations qu'il avait à leur faire. On croit que ce fut en cette occasion qu'il se fit [3] voir à plus de cinq cents Disciples. Eusèbe [4], après S. Clément d'Alexandrie, rapporte que Jésus-Christ, après sa résurrection, donna la science des plus grandes vérités à S. Jacques-le-*Mineur* ou *le Juste*, à S. Jean et à S. Pierre ; que ceux-ci la communiquèrent aux autres Apôtres, et les Apôtres aux Septante Disciples.

[1] Concord.

[2] S. Chrys., *in Act. hom.* 1.

[3] 1 Cor. xv, 5.

[4] Euseb. l. 2, c. 1 *Jacobo Justo et Joanni et Petro Dominus post resurrectionem scientiæ donum impertiit. Quod illi cæteris Apostolis, hi vero 70 Discipulis..., tradiderunt.*

Il a été nécessaire que la communication des vérités de la foi, qui sont d'un ordre supérieur et au-dessus de la portée de l'esprit humain, fût ainsi donnée immédiatement aux Apôtres, avec ordre de les enseigner aux nations de la terre; car les hommes par eux-mêmes n'auraient jamais pu en être instruits. Mais si les plus grands esprits étaient dans l'impuissance d'arriver à cette connaissance sans une révélation Divine, comment des hommes illettrés, sans culture, comme étaient les Apôtres, auraient-ils pu y parvenir ? C'est ici surtout qu'éclate la puissance de Dieu. Car ces douze hommes, pauvres, ignorants, destitués de tout secours humain, et ayant à leur tête un simple pêcheur, entreprendront et exécuteront ce que les hommes les plus puissants et les plus instruits n'ont pu réaliser. Ils connaîtront les dogmes les plus sublimes et la morale la plus pure, et ils les propageront avec rapidité d'une extrémité de la terre à l'autre. Ils triompheront de la sagesse des Philosophes, de l'éloquence des orateurs, de l'autorité des plus grands Princes, de la force des préjugés, de la politique, de la superstition, de l'intérêt et de toutes les passions des hommes; ils triompheront des artifices, des mauvais traitements et des persécutions de l'Univers entier ligué contre eux. Et comment en triompheront-ils ? Ce ne sera point par leur force personnelle; ce sera par la puissance de Jésus-Christ, qui doit être avec eux jusqu'à la fin du monde, et par la vertu du Saint-Esprit, qui bientôt éclairera leur entendement et qui parlera par leur bouche; ce sera par l'évidence des miracles qu'ils opèreront en confirmation de la doctrine qu'ils annonceront; par la sainteté qui brillera dans leurs paroles et dans leurs actions; par leur patience dans les supplices et le courage avec lequel ils répandront leur sang pour la vérité évangélique. En un mot, les moyens humains qu'emploieront Pierre et ses collègues seront si faibles, et les moyens surnaturels seront si manifestement divins, qu'il sera facile de comprendre que l'origine de l'Evangile est toute céleste.

LIVRE DEUXIÈME

PRÉDICATION DE SAINT PIERRE DANS LA JUDÉE.

I.

S. Pierre et les Papes, ses successeurs, sont établis chefs suprêmes de toute l'Eglise, et monarques spirituels et universels de toutes les chrétientés.

Après que Jésus fut remonté au ciel, l'assemblée de ses Apôtres et de ses Disciples se souvint que le Fils de Dieu avait établi Pierre chef de l'Église universelle, et qu'il lui avait donné des prérogatives et des droits supérieurs à ceux de tous les autres. Aussi le reconnut-elle comme le *premier* [1] des Apôtres et comme le pasteur universel de l'Église de Dieu. Elle considérait que le Sauveur, par ce commandement : *Affermissez vos frères !* avait placé tous ses Disciples sous la main de Pierre. Elle savait que le gouvernement du royaume de Jésus-Christ sur la terre lui avait été confié. En effet, si l'on examine attentivement avec le grand évêque de Genève, les images

[1] Act. I, 15.

symboliques qu'emploie le Nouveau-Testament pour faire comprendre la nature de l'Église, on verra facilement que toutes supposent la primauté de S. Pierre.

« Est-ce une maison ? Elle est assise sur son rocher et sur son fondement ministériel qui est Pierre. — Vous la représentez-vous comme une famille ? Voyez Notre-Seigneur, qui paie le tribut comme chef de la maison, et d'abord après lui S. Pierre comme son représentant. — L'Église est-elle une barque ? S. Pierre en est le véritable patron, et c'est le Seigneur lui-même qui me l'enseigne. — La réunion opérée par l'Église est-elle représentée par une pêche ? S. Pierre s'y montre le premier, et les autres Disciples ne pêchent qu'après lui. — Veut-on comparer la doctrine qui nous est prêchée (pour nous tirer des grandes eaux) au filet d'un pêcheur ? C'est S. Pierre qui le jette ; c'est S. Pierre qui le retire ; les autres Disciples ne sont que des aides ; c'est S. Pierre qui présente les poissons à Notre-Seigneur. — Voulez-vous que l'Église soit représentée par une ambassade ? S. Pierre est à leur tête. — Aimez-vous mieux que ce soit un royaume ? S. Pierre en porte les clefs. — Voulez-vous enfin vous la représenter sous l'image d'un bercail d'agneaux et de brebis ? S. Pierre en est le berger et le pasteur général sous Jésus-Christ [1] ».

Le docteur Strauss avoue lui-même avec franchise que Pierre occupe parmi ses frères une place à part, et que la mauvaise foi a pu seule méconnaître un fait aussi important.

« En tête du premier quartenaire et de la liste entière des Apôtres, *dit-il*, se trouve partout Simon-Pierre, fils de Jona... Dans la liste du premier Évangile, saint Pierre est porté avec l'addition de *premier*, πρωτος. Il faut reconnaître, dans les interprètes protestants, un écho de la vieille polémique quand on les entend attribuer cette position, soit à un simple hasard, ce que contredit la concordance des quatre listes qui ne s'accor-

[1] S. François de Sales, *Controverses*, *disc.* XLII.

dent plus pour ranger les autres, soit à la priorité de la vocation de Pierre, ce qui, d'après le quatrième Évangile, ne serait même pas vrai. Pour avoir été ainsi placé généralement en tête des autres, Pierre a dû avoir une certaine prééminence parmi les Douze, et c'est aussi ce qui se manifeste par le rôle qu'il joue dans l'histoire évangélique [1] ».

C'est pourquoi toute l'Antiquité chrétienne a reconnu unanimement les priviléges de la chaire de Pierre.

« C'est, dit Bossuet, cette chaire tant célébrée par les Pères, « où ils ont exalté comme à l'envi la principauté de la chaire « Apostolique, la principauté principale, la source de l'unité « et dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sa- « cerdotale ; l'Église-Mère qui tient en sa main la conduite de « toutes les autres églises ; le Chef de l'épiscopat, d'où part le « rayon du Gouvernement ; la chaire principale, la chaire « unique, en laquelle seule tous gardent l'unité.

« Vous entendez dans ces mots S. Optat, S. Augustin, « S. Cyprien, S. Irénée, S. Prosper, S. Avite, S. Théodoret, « le Concile de Chalcédoine et les autres ; l'Afrique, les Gau- « les, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble [2] ».

Ce grand orateur venait de dire que les priviléges de la chaire de S. Pierre étaient déjà visibles dans la personne de cet Apôtre. « Pierre paraît le *premier* en toutes manières ; le *premier* « à confesser la foi ; le *premier* dans l'obligation d'exercer l'a- « mour ; le *premier* de tous les Apôtres qui vit le Sauveur « ressuscité des morts, comme il en avait été le *premier* té- « moin devant tout le peuple ; le *premier* quand il fallut rem- « plir le nombre des Apôtres ; le *premier* qui confirma la foi « par un miracle ; le *premier* à convertir les Juifs ; le *premier* « à recevoir les Gentils ; le *premier* partout. — Mais je ne puis « tout dire ; tout concourt à établir sa primauté ; oui, tout, « jusqu'à ses fautes... »

[1] Strauss, *Vie de Jésus*, IIe sect., 5e chap., § 73.
[2] Bossuet, *Sermon sur l'unité.*

« La puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans « son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et « sur *tous* et *sans exception*, emporte la plénitude... Tous « reçoivent la même puissance, mais non au même degré, ni « avec la même étendue. Jésus-Christ commence par le pre- « mier, et dans ce premier il développe le tout... afin que « nous apprenions que l'autorité ecclésiastique, premièrement « établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à con- « dition d'être toujours ramenée au principe de son unité, et que « tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparа- « blement unis à la même chaire ».

La chaire de Simon-Pierre a été perpétuellement et universellement reconnue comme la chaire principale, comme le centre de toute l'unité catholique, comme la conductrice de toutes les églises de Jésus-Christ.

Toute la Tradition Ecclésiastique atteste et célèbre comme à l'envi la primauté d'honneur et de juridiction universelle attachée à la chaire de Pierre et de ses successeurs. Parmi la multitude des témoignagnes qui d'âge en âge établissent la suprématie de S. Pierre et des papes ses successeurs, nous en citerons un petit nombre.

— Au *premier* siècle, outre les glorieux témoignages évangéliques, par lesquels le Fils de Dieu établit Pierre et ses successeurs chefs suprêmes et monarques spirituels de son Église, nous voyons cet apôtre exercer les droits qui lui ont été conférés. Il parle le premier dans l'assemblée de ses collègues [1] ; il parle au nom d'eux tous [2] ; il préside le Concile de Jérusalem [3]. C'est lui que S. Paul vient trouver après sa conversion [4].

S. Ignace [5] appelle son siége la *Fontaine Apostolique* ou la *Source de l'Apostolat.*

[1] Act. I, 15.
[2] *Ibid.* IV, 29.
[3] *Ibid.* XV, 7.
[4] Gal. I, 18.
[5] S. Ignat. *Epist. ad Rom. in subscr.*

S. Anaclet donne à l'Église où il a résidé le nom d'*Eglise, — racine, — matrice de toutes les autres* [1].

S. Clément de Rome l'appelle lui-même le *fondement de l'Eglise, le premier des Apôtres*, et il ajoute que c'est parce qu'il devait être le chef suprême de l'Église, qu'il *a été surnommé Pierre par la parole infaillible de Jésus* [2].

C'est à ce même S. Clément, disciple et successeur de S. Pierre, que s'adresse l'Église de Corinthe, pour la définition de certaines questions religieuses agitées par les fidèles, et pour le rétablissement de l'unité dans son sein [3].

— Au *deuxième* siècle, S. *Irénée* (an 140-202), qui avait conversé avec les Disciples des Apôtres, en appelait déjà à la chaire de S. Pierre, comme à la règle de la foi, et confessait cette principauté régissante (ηγεμονια) devenue si célèbre dans l'Église. « Il faut, disait-il, que toutes les Églises aient recours « à cette Église (Romaine) à cause de sa plus puissante Prin- « cipauté : *Propter potiorem principalitatem* [4] ».

Tertullien s'écrie dès cette époque : « Voici un édit, et « même un édit péremptoire, parti du Souverain-Pontife, de « l'Évêque des évêques : *Pontifex Maximus, Episcopus epis- « coporum* [5] ».

Ce même Tertullien, si près de la tradition apostolique (an 194-220) et si soigneux de la recueillir disait : « Le Seigneur « a donné les clefs à Pierre et par lui à l'Église. » *Memento claves Dominum Petro, et per eum Ecclesiæ reliquisse* [6].

L'an 145, un Concile de Rome, présidé par le Pape, condamne Théodote le corroyeur, et cette condamnation fut suivie dans tout l'Orient.

[1] S. Anaclet, *Epist ad omnes episc. et fideles.*
[2] Epist. S. Petri ad Jacobum apost. et lib. Clement hom. XVII, c. 19.
[3] Voir la lettre de S. Clém. aux Corinth.; Euseb., *Hist. eccl.*, l. 4, c. 23.
[4] S. Iren. l. 3, 3, *ad. hær.*
[5] Tertull. *de pudicitia*, c. 1.
[6] *Id. Scorpiac*, c. 10.

L'an 197, Polycrate, évêque d'Éphèse, comprenant la nécessité de l'union des diverses églises avec celle de Rome, écrivit au Pape Victor pour lui apprendre qu'on célébrerait la Pâque le 14 de la lune de mars.

— Au *troisième* siècle, Origène appelle le Siége de S. Pierre la *Chaire et l'Église principale*[1].

S. Cyprien (246-258), que l'on a tant de fois représenté comme un adversaire du Pouvoir Pontifical, en écrivant au Pape Corneille, se plaint de quelques évêques hérétiques qui partaient pour Rome, afin de surprendre le Souverain-Pontife par leurs artifices :

« Ils osent, dit-il, faire voile vers la chaire de S. Pierre, et « aborder à l'Eglise principale, qui est la source de l'unité « sacerdotale[2]. » Dans une autre lettre au même Pape, il nomme l'Eglise de Rome « la Mère et la Racine de toutes les « églises catholiques ».

Dans sa lettre à Jubaïanus, il se glorifie d'être uni au chef et à la racine de toute l'Eglise Catholique en désignant le Pape Corneille.

« Il n'y a, disait-il à son peuple[3], qu'un Dieu et qu'un « Christ, une Eglise et une Chaire fondée sur Pierre par la « parole du Seigneur ; on ne peut ériger que celui qui est « érigé, ni établir d'autre sacerdoce que celui qui est établi ; « quiconque cueille ailleurs, ne fait que répandre et dissi- « per. »

S. Denis d'Alexandrie (247), accusé de s'être servi d'expressions peu orthodoxes, soumet ses ouvrages au Pape S. Denis, et en appelle à son jugement décisif.

S. Hilaire reconnaît pareillement la primauté du Souverain-Pontife ; car il rapporte et loue la lettre du Concile de Sardique, dans laquelle nous lisons ces paroles remarquables : « Il

[1] Orig., hom. 55 *in Matth.*
[2] S. Cypr. *epist.* l. 1, *epist.* 3.
[3] *Ibid. epist.* 8.

« sera très-bon et très-convenable que les évêques, de quel-« que province qu'ils soient, fassent au Chef, c'est-à-dire au « Siége de Pierre, le rapport des difficultés qui viendront à « naître ».

Le même Père nomme S. Pierre le fondement de l'Eglise, le dépositaire des Clefs du Ciel, le Juge établi de Dieu pour rendre les sentences qui ne manquent pas d'être ratifiées dans les cieux [1] ».

Constantin reconnaissait la suprême autorité du Pontife Romain.

Eusèbe [2] raconte que Paul de Samosate, ayant été condamné par le second Concile d'Antioche, ne voulut pas céder la maison épiscopale à Domnus, élu pour le remplacer. L'empereur Aurélien, quoique païen, ordonna que la maison serait adjugée à celui des deux compétiteurs qui serait en communion avec l'évêque de Rome. Ne fallait-il pas que la suprématie du Pape fût bien reconnue dans ces temps reculés, pour qu'un empereur infidèle eût recours à l'autorité du Souverain-Pontife ?

— Au *quatrième* siècle, Optat de Milève disait avec Tertullien, S. Cyprien et les Anciens Pères : « S. Pierre a reçu seul « les clefs du Royaume des cieux, *pour les communiquer aux* « *autres pasteurs. — Præferri cæteris Apostolis meruit, et* « *Claves regni cœlorum communicandas cæteris solus acce-* « *pit* [3] ».

S. Augustin, instruisant son peuple et avec lui toute l'Eglise, s'exprime clairement dans le même sens : « Le Seigneur, dit-« il, nous a confié ses brebis, parce qu'il les a confiées à « Pierre ». *Commendavit nobis oves suas, quia Petro commendavit.* (Serm. 196, n. 11.)

[1] S. Hilar., *in Ps.* 13 et *in S. Matth.*, c. 16.

[2] Euseb. *hist.* l. 7, c. 30.

[3] L. 7, *contra Parmenianum*, nº 3.

S. Ephrem, en Syrie, dit à un simple évêque : « Vous occu-« pez la place de Pierre » ; parce qu'il regardait le Saint-Siége comme la source de l'épiscopat [1].

S. Gaudence de Bresse, partant de la même idée, appelle S. Ambroise le *successeur de Pierre* [2].

S. Grégoire de Nysse confesse la même doctrine à la face de l'Orient : « Jésus-Christ, dit-il, a donné par Pierre, aux évê-« ques, les clefs du royaume céleste [3] ».

La doctrine du Saint-Siége était conforme à cette foi des plus grands docteurs catholiques. Dans le même siècle, le Pape Anastase appelle tous les peuples chrétiens *mes peuples*, et toutes les églises chrétiennes *des membres de mon propre corps* [4].

Et quelques années après, le Pape S. Célestin appelait ces mêmes églises *nos membres* [5].

Le Pape S. Jules écrit aux partisans d'Eusèbe : « *Ignorez-« vous que l'usage est qu'on nous écrive d'abord, et qu'on « décide ici ce qui est juste ?* »

Et quelques évêques orientaux, injustement dépossédés, ayant recouru à ce Pape, qui les rétablit dans leurs siéges, ainsi que S. Athanase, l'historien qui rapporte ce fait observe que *le soin de toute l'Eglise appartient au Pape, à cause de la dignité de son siége* [6].

— Au *cinquième* siècle, nous voyons des faits remarquables qui montrent que cette doctrine était généralement suivie dans toute l'Eglise.

[1] S. Ephrem. *Opera*, p. 725.

[2] S. Gand, *Bibl. PP.*, t. II, col. 59.

[3] Per Petrum episcopis dedit Christus claves cœlestium bono *S. Greg. Nyss.*, t. III, p. 314.

[4] Anast. *Epist. ad Joh. Hieron.*

[5] Ibid.

[6] *Epist. Rom. Pont.* t. I; Sozomène, l. 3, c. 8.

S. Léon dit au Concile de Chalcédoine, en lui rappelant sa lettre à Flavien : *Il ne s'agit plus de discuter audacieusement, mais de croire ma lettre à Flavien d'heureuse mémoire, ayant pleinement et très-clairement décidé tout ce qui est de foi sur le mystère de l'Incarnation* [1].

Et Dioscore, P. C. d'Alexandrie, ayant été précédemment condamné par le Saint-Siége, les légats ne voulant point qu'il siége au rang des évêques en attendant le jugement du Concile, déclarent aux commissaires de l'Empereur, que *si Dioscore ne sort pas de l'assemblée, ils en sortiront eux-mêmes* [2].

Parmi les six cents évêques qui entendirent la lecture de cette lettre, aucune voix ne réclama; et c'est de ce concile même que partent ces fameuses acclamations qui ont retenti dès lors dans toute l'Eglise : *Pierre a parlé par lá bouche de Léon, Pierre est toujours vivant dans son siége.*

Et dans ce même Concile, Lucentius, légat du même Pape, disait : *On a osé tenir un Concile sans l'autorité du Saint-Siége, ce qui ne s'est jamais fait, et n'est pas permis* [3].

C'est la répétition de ce que le Pape Célestin disait peu de temps auparavant à ses légats, partant pour le Concile général d'Ephèse : « Si les opinions sont divisées, souvenez-vous « que vous êtes là pour juger et non pour discuter [4]. »

Le Pape, comme on sait, avait convoqué lui-même le Concile de Chalcédoine, au milieu du cinquième siècle, et cependant il cassa et déclara nul le vingt-huitième canon de ce Concile, en usant de *l'autorité apostolique*. Les évêques et le Patriarche de Constantinople se soumirent et convinrent que le Pape avait ce droit [5].

[1] « Unde.... varia errantium infidelitas conquiescat, nec liceat defendi quod non licet credi.... »

[2] *Sacra Conc.* tom. IV.

[3] Fleury, *Hist. eccl.*, l. 28, n° 11.

[4] *Act. du Conc.*

[5] De là vient que le vingt-huitième canon a toujours été rejeté, même

Le Pape avait lui-même convoqué précédemment le deuxième Concile d'Ephèse, et cependant il l'annula en lui refusant son approbation [1].

— Au *sixième* siècle, l'évêque de Patare, en Lycie, disait à l'Empereur Justinien : *Il peut y avoir plusieurs souverains sur la terre, mais il n'y a qu'un Pape sur toutes les Eglises de l'Univers* [2].

S. Léon-le-Grand dit en parlant de Pierre : « Pour vous « convaincre de la fermeté de la foi qu'il devait ensei- « gner, écoutez ces paroles : *Et sur cette pierre, je bâtirai « mon Eglise* [3]. »

La primauté de S. Pierre et de ses successeurs est pareillement établie dans plusieurs autres écrivains de l'antiquité, tels que S. Cyrille d'Alexandrie, *dial.* IV, *de Trinitate;* S. Grégoire de Nazianze, *orat.* 22; S. Basile, *epist.* 52 *ad Athanasium*; S. Jean Chrysostôme, *in* 1 *epist. ad Gal. et hom.* 34 *et* 82 *in Matth.;* S. Jérôme, *tom.* IV, *part.* 2, p. 803 et p. 447; S. Augustin, *Tom.* II, *epist.* 62, *etc.;* Théodoret, *hist. eccl., l.* 2, *c.* 22; Sozomène, *hist. eccl., l.* 3, *c.* 8; Socrate, *hist eccl., l.* 1, *c.* 13, *et l.* 2, *c.* 8; Evagre, *l.* 1, *c.* 8, *hist. eccl...* Pour éviter la longueur, nous les avons passés sous silence.

— Au *septième* siècle, S. Maxime écrit, dans un ouvrage contre les Monothélites : « Si Pyrrhus prétend n'être pas hé- « rétique, qu'il ne perde point son temps à se disculper auprès « d'une foule de gens, qu'il prouve son innocence au Bien- « heureux Pape de la très-sainte Eglise Romaine, c'est-à- « dire au Siége Apostolique auquel appartiennent l'empire, « l'autorité et la puissance de lier et de délier, sur toutes les

par les Orientaux : *Ob Leonis reprobationem.* (Marca, *devot. can. Coll.* c. 5, § 17.

[1] Zacharia, *Anti-Febronio*, tom. II, c. 2, n° 3.

[2] Liberat., *In Breviar. de causa Nest., et Eutych.*, c. 22, p. 775.

[3] S. Léon, *Serm.* 72, n° 2.

« églises qui sont dans le monde, en toutes choses et en « toutes manières, *in omnibus et per omnia* [1]. »

Au milieu de ce même siècle, les évêques d'Afrique, réunis en concile, disaient au Pape Théodore, dans une lettre synodale :

« Nos lois antiques ont décidé que de tout ce qui se fait, « même dans les pays les plus éloignés, rien ne doit être exa- « miné ni admis avant que votre siége illustre en ait pris con- « naissance. » Antiquis regulis sancitum est ut quidquid, quamvis in remotis vel in longinquis agatur provinciis, non prius tractandum, vel recipiendum sit, nisi ad notitiam Almæ Sedis Vestræ fuisset deductum [2].

A la fin du même siècle, les Pères du sixième Concile Général (III^e^ de C. P.) reçoivent dans la quatrième session, la lettre du Pape Agathon, qui dit au Concile : « Jamais l'Eglise apos- « tolique ne s'est écartée en rien du chemin de la vérité. « Toute l'Eglise catholique, tous les conciles œcuméniques, « ont toujours embrassé sa doctrine comme celle du Prince « des Apôtres [3]. »

Et les Pères répondent : *Oui ! telle est la véritable règle de la foi ; la religion est toujours demeurée inaltérable dans le Siége apostolique. Nous promettons de séparer à l'avenir de la communion catholique, tous ceux qui oseront n'être pas d'accord avec cette Eglise.*

Le Patriarche de Constantinople ajoute : *J'ai souscrit cette profession de foi de ma propre main* [4].

Les huitième, neuvième, dixième, onzième siècles, et tous les autres siècles subséquents, nous offrent également des témoignages et des monuments très-remarquables en faveur de

[1] S. Maxime, abbé de Chrysople, était né à Constantinople en 580. *Biblioth. PP.* tom. XI, p. 76.

[2] Voir Fleury, *Hist. eccles.*, liv. 38, n° 41.

[3] Voir le tom. V des *Conc.*, col. 622.

[4] Huic professioni subscripsi mea manu, etc. (Joh. episc. Constant.)

la primauté et de la juridiction de S. Pierre et des Papes, ses successeurs, sur toute l'Eglise. Mais puisque ceux qui ont le plus contesté l'autorité pontificale, conviennent que, depuis le quatrième siècle, elle est allée toujours en augmentant, nous jugeons inutile de multiplier davantage les témoignages de la tradition universelle.

Comme les ennemis mêmes de la primauté du Pape ont été souvent obligés dans leurs écrits de la reconnaître, ce ne sera sans doute pas sans un grand intérêt qu'on lira ici sur ce point quelques-uns de leurs nombreux aveux.

II.

Aveux et témoignages des dissidents, au sujet de la suprématie Pontificale de S. Pierre et des Papes, ses successeurs.

Les Orientaux ont toujours été très-jaloux de la souveraine autorité des Papes : ils auraient voulu, dans les différentes époques, que la juridiction de leurs Patriarches fût œcuménique, et que leurs priviléges fussent très-étendus.

Cependant, malgré cette ambition qui fut constamment pour eux une violente tentation de schisme, ils n'ont jamais disconvenu que les *Papes* n'aient exercé une juridiction souveraine sur les églises d'Orient pendant les premiers siècles : aucun de leurs docteurs n'a méconnu le titre attaché aux successeurs de S. Pierre. Si les Papes n'avaient eu, en effet, aucun droit à une suprématie universelle [1], les docteurs et les peuples de

[1] L'historien païen Ammien Marcellin (330), l'intime ami de l'empereur Julien l'Apostat, ne nomme-t-il pas lui-même l'évêque de Rome, *le Chef de la Religion chrétienne?* — La prééminence du Siége de Rome était donc déjà un fait certain, même pour les Païens. (Voir *Sepp.* t. 2, p. 309.)

l'Orient auraient-ils souffert, disposés comme ils étaient, que les Pontifes romains entrassent dans toutes les affaires de leur église? S'ils avaient été persuadés que la juridiction des évêques de Rome fût bornée à leur diocèse, ou du moins au patriarchat d'Occident, comment auraient-ils trouvé bon que ces évêques, relégués au-delà des mers, eussent aucun crédit dans les affaires de l'Orient?

C'est là néanmoins un fait certain, dont les Protestants conviennent eux-mêmes les premiers.

De plus, les églises schismatiques de l'Orient, au sujet de l'importante question que nous examinons en passant, présentent dans leurs livres-rituels des confessions si claires, si expresses, si puissantes, qu'on a peine à comprendre, dit M. de Maistre, comment la conscience qui consent à les prononcer, refuse de s'y rendre.

L'Eglise russe consent donc à chanter l'hymne suivante :

« *O Saint Pierre, prince des Apôtres! primat apostoli-*
« *que! pierre inamovible de la foi, en récompense de la*
« *confession, éternel fondement de l'Eglise, pasteur du*
« *troupeau parlant; porteur des clefs du Ciel, élu entre tous*
« *les Apôtres pour être, après Jésus-Christ, le premier*
« *fondement de la sainte Eglise, réjouis-toi! réjouis-toi!*
« *colonne inébranlable de la foi orthodoxe, chef du Collége*
« *apostolique*[1]. »

Elle ajoute en répétant les paroles de S. Jean Chrysostôme :

« *Dieu dit à Pierre : vous êtes Pierre! et il lui donna ce nom parce que sur lui, comme sur la pierre solide, Jésus-Christ fonda son Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle; car le Créateur lui-même en ayant posé le fondement qu'il affermit par la foi, quelle force pourrait s'opposer à lui? Que pourrais-je donc ajouter aux*

[1] Akaphisti Sedmitchnii. *(Prières hebdomadaires.)*

louanges de cet Apôtre, et que peut-on imaginer au delà du discours du Sauveur, qui appelle Pierre heureux, qui l'appelle Pierre, et qui déclare que sur cette pierre il bâtira son Eglise? Pierre est la pierre et le fondement de la foi; c'est à ce Pierre, l'apôtre suprême, que le Seigneur lui-même a donné l'autorité, en lui disant : JE VOUS DONNE LES CLEFS DU CIEL, *etc.* QUE DIRONS-NOUS DONC A PIERRE? *O Pierre, Objet des complaisances de l'Eglise, lumière de l'Univers, colombe immaculée, prince des Apôtres, source de l'Orthodoxie*[1] !

La même Eglise appelle le Pape *le successeur au trône suprême de S. Pierre ; le Pilote de l'Église de Jésus Christ ;*

Le chef du sacré-collége ;

Le divin chef des saints évêques ;

Le vénérable chef du suprême concile ;

Le très-glorieux maître de toute doctrine orthodoxe ;

L'organe de la vérité, autour duquel se réunissent tout le Sacerdoce et toute l'orthodoxie, pour anathématiser l'hérésie ;

Le pasteur suprême de l'Église qui est sous le ciel ;

Le vicaire de Jésus-Christ ;

Le chef et le prince de l'apostolat ;

Le Prince de tous ;

Le nouveau Pierre, qui confond les hérésies, qui dépose les hérésiarques et qui confirme ses frères[2].

Si l'on demande comment une église qui récite tous les jours de pareils témoignages, nie cependant avec obstination la suprématie du Pape, je réponds qu'on est mené aujourd'hui par ce qu'on a fait hier; qu'il n'est pas aisé d'effacer les liturgies antiques, et qu'on les suit par habitude, même en les contredisant par système. Ces témoignages sont d'autant plus précieux

[1] Prolog. *Moscou*, 1677, in-fol. 29 juin ; 1er, 2e et 3e *Discours* de S. Jean Chrysostôme.

[2] M. de Maistre, l. 1, *du Pape*, c. 10.

qu'ils frappent en même temps sur l'Eglise grecque, mère de l'Eglise russe, et dépositaire des mêmes livres liturgiques. La soumission antique de l'Eglise grecque au Saint-Siége est au rang de ces faits historiques qu'il n'y a pas moyen de contester.

III.

Témoignages du Protestantisme.

Les aveux des écrivains protestants compléteront la démonstration de la suprématie Papale.

« Je rends grâces à Jésus-Christ, dit Luther, de ce qu'il « conserve sur la terre une église unique par un grand mira- « cle..., en sorte qu'elle ne s'est jamais éloignée de la vraie « foi par aucun décret [1]. »

« Il faut à l'Eglise, dit Mélanchthon, des conducteurs pour « maintenir l'ordre, pour avoir l'œil sur ceux qui sont appelés « au ministère ecclésiastique et sur la doctrine des prêtres, et « pour exercer les jugements ecclésiastiques; de sorte que, « s'il n'y avait point de tels évêques, *il en faudrait faire*. La « monarchie du Pape servirait ainsi beaucoup à conserver « entre plusieurs nations le consentement dans la doctrine [2] ».

« Dieu, dit Calvin, a placé le trône de sa religion au centre « du monde, et il y a placé un Pontife unique, vers lequel tous « sont obligés de tourner les yeux pour se maintenir plus for- « tement dans l'unité [3]. »

[1] Maimbourg, *Schisme des Grecs*, l. 5.
[2] Bossuet, *Hist. des Variations*, l. 5.
[3] Calvin, *Inst.* VI, § 2.

Grotius, qui est si considéré parmi les Protestants, avoue « que sans la primauté du Pape, il n'y aurait plus de moyen « de terminer les disputes et de fixer la foi [1]. »

Leibnitz s'exprime ainsi : « Comme Dieu est le Dieu de « l'ordre, et comme il est de droit divin que le corps d'une « seule église catholique et apostolique soit contenu par un « seul gouvernement hiérarchique et universel, il s'en suit « qu'un magistrat suprême spirituel, qui se renferme dans de « justes bornes, y soit également en vertu du même droit, et « qu'il se trouve investi de toute la puissance et force dictato- « riale, nécessaires à l'exercice de sa charge pour le salut de « l'Eglise [2]. »

Puffendorf dit « qu'il n'est pas permis de douter que le « gouvernement de l'Eglise ne soit monarchique et nécessai- « rement monarchique, la démocratie et l'aristocratie se trou- « vant exclues par la nature même des choses, comme absolu- « ment incapables de maintenir l'ordre et l'unité au milieu « de l'agitation des esprits et de la fureur des sectes. — La « suppression de l'autorité du Pape a jeté dans le monde une « infinité de discordes, car n'y ayant plus d'autorité souve- « raine pour terminer les disputes qui s'élevaient de toutes « parts, on a vu les protestants se diviser entre eux et déchi- « rer leurs entrailles de leurs propres mains [3]. »

« Aux yeux de tout homme instruit de l'histoire ecclésias- tique, dit Casaubon, le Pape était l'instrument dont Dieu s'est servi pour conserver le dépôt de la foi dans toute son intégrité, pendant tant de siècles [4]. »

« Si la suprématie d'un Archevêque, dit un Théologien An- glican, est nécessaire pour maintenir l'unité de notre église,

[1] Grotius, *Votum pro pace Ecclesiæ*, art. 4.
[2] Leibnitz, *dans de Starck.*
[3] Puffendorf, *de monarchia Pont. rom.*
[4] Casaubon, *Exercit. in Annal. Baron.*

comment la suprématie du Souverain-Pontife ne le serait-elle pas, pour maintenir l'unité de l'Eglise universelle [1] ? »

Le célèbre historien Jean de Müller écrivait à Bonnet, le 3 avril 1782 : « L'empire romain périt comme le monde antédiluvien, lorsque cette masse impure devint indigne de la protection divine ; mais le Père Eternel, ne voulant pas abandonner le monde au triste sort qui semblait l'attendre, avait jeté auparavant une semence fertile. Lors de la grande catastrophe, les Barbares pouvaient l'écraser : mille années de ténèbres pouvaient éteindre les lumières de la vie. Ces mille ans étaient pourtant nécessaires, car rien ne se fait par saut, il fallait élever les Barbares nos pères... Qu'arriva-t-il ? Dieu leur donna un tuteur : ce fut le Pape?.. Que serions-nous devenus sans le Pape? Que sont devenus les Turcs qui, n'ayant point adopté la religion Byzantine, ni soumis leur sultan au successeur de Chrysostôme, sont restés dans leur Barbarie ?

Bonnet répondait, le 11 octobre de la même année, que cette manière d'envisager l'empire papal était précisément la sienne [2].

Nous pourrions apporter un plus grand nombre d'autres témoignages aussi clairs et aussi forts que les précédents. Mais ceux-ci peuvent suffire pour en donner quelque idée. Plusieurs auteurs, tels que Tournely, Bailly, Regnier, Jacques, Perrone, le comte de Maistre, M. Chassay, professeur à la Sorbonne, etc., présentent d'autres aveux remarquables qui font ressortir avec éclat la même vérité.

A la vue des prérogatives et de la suprématie attachée au siége de S. Pierre, l'immortel Fénelon s'écrie avec un sentiment d'admiration : « O Eglise, d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, que ma main droite s'oublie, si je vous oublie jamais ! Que ma langue se dessèche et devienne immobile, si

[1] Cartwrith, *in def. Wirgisti.*

[2] Joh. Von Muller, *Samtliche Wercke*, 1812, p. 336, 342, 343.

vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le principal objet de ma joie et de mes cantiques[1] ! »

— Quelques objections ont été faites au sujet de la chute et de l'infidélité momentanée de S. Pierre ainsi qu'à l'occasion de la correction que cet Apôtre reçut de S. Paul; mais elles disparaissent entièrement devant les considérations suivantes du grand Bossuet.

Au lieu de voir un anéantissement ou une diminution des sublimes Prérogatives de Saint Pierre, dans le reniement de cet Apôtre et dans la correction de Saint Paul, l'Aigle de Meaux découvre dans ces circonstances, comme dans toutes les autres, de nouvelles raisons et une éclatante sanction de la Primauté du Prince des Apôtres.

CONSIDÉRATIONS DE BOSSUET.

Satan a demandé de vous cribler tous; mais, Pierre, j'ai prié pour toi. Jésus-Christ nous apprend que nous n'avons de secours contre Satan, que dans l'intercession et dans la médiation de Jésus-Christ même.

Admirons la profondeur de sa sagesse. Parce qu'en réprimant l'ambition de ses Apôtres, il avait parlé d'une manière qui eût pu donner lieu, à ceux qui n'auraient pas bien pesé ses paroles, de croire qu'il n'avait laissé aucune primauté dans son Eglise, et qu'il avait même affaibli celle qu'il avait donnée à S. Pierre, il parle ici d'une manière qui fait bien voir le contraire. *Satan*, dit-il, *a demandé de vous cribler tous; mais, Pierre, j'ai prié pour toi* : pour toi, en particulier; pour toi, avec distinction : non qu'il ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les SS. Pères, parce qu'en affermissant le Chef, il voulait empêcher par là, que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : *j'ai prié pour toi :* et non pas j'ai prié

[1] *Hist. de Fénelon*, l. 8, n. 16.

pour vous. Et que l'effet de cette prière pour Pierre regardait les Apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères.*

Quand il dit : *j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas* ; il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan : c'est cette foi qui opère par la charité : laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi ; lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours*, qui peut douter que S. Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable ; et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les Apôtres et les Pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler ?

Et comme cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre* : Je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre : en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Eglise : car *je la veux bâtir sur cette pierre.* Je veux mettre en toi d'une manière éminente et particulière la prédication de la foi, qui en sera le fondement : *Et les Portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle* : c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler ; mais Pierre, j'ai prié pour toi ; ta foi ne défaudra pas ; et toi, confirme tes frères ?*

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise ; il est chargé de tous ses frères ; puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour S. Pierre. Mais il ne

faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute ; car voici ce qui suit : *Et Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous et dans la prison, et à la mort même.* Et Jésus lui répondit : *Je te le dis Pierre ;* je te le déclare : *que le coq ne chantera point aujourd'hui que tu n'aies nié que tu me connaisses.* (S. Luc, XXII, 33-34.)

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier et reconnaître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa faiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ qui l'avait élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon,* dit-il, *j'ai prié pour toi ; ta foi ne défaudra point : confirme tes frères.* Et un moment après : *je te déclare, à toi,* à qui je viens de dire de si grandes choses ; mais à toi qui présume de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons ; *je te déclare,* dis-je, *que tu tomberas cette nuit,* dans un moment, et par *trois fois, dans une honteuse et manifeste infidélité ;* afin que tu sentes que si tu portais un grand trésor, tu le portais dans un fragile vaisseau de terre, et que ce qui se fait en toi de grand, se fait non point par toi-même, mais par la sublimité de la vertu de Dieu.

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de S. Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité ; car Celui qui dit : *j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point,* pouvait prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour longtemps, comme il est arrivé à Pierre qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ, mais encore afin qu'elle ne souffrît pas, pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulait pas : et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les Saints, considérant toute la suite de l'Evangile, n'hésitent pas à confesser que S. Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui ; non point d'elle-même ; car c'est ce qui ne peut jamais arriver. Mais, parce qu'il avait présumé, et qu'il est utile aux présomptueux comme lui, de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme S. Pierre, devaient être élevés dans les grandes places de l'Eglise et mis bien haut sur le Chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend par l'exemple de S. Pierre, comme S. Pierre lui-même l'avait appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant S. Pierre si haut, Notre-Seigneur, si l'on peut parler ainsi, avait pris ses précautions pour prévenir tous les sentiments de présomption qui pouvaient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disait : *ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères* ; il ajoutait : *lorsque tu seras converti* ; lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devait attribuer le bien qu'il ferait à la bonté de son Maître, qui avait daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais S. Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de *conversion*, dont Jésus-Christ s'était servi, loin de songer qu'il pouvait tomber d'autant plus dangereusement, qu'il était élevé plus haut : il ne songe qu'à vanter son courage, et il oublie la grâce qui seule le pouvait soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite, et ils obligeront son Maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêchera pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois, et la dernière fois avec blas-

phème et exécration ; en sorte que dans ce genre de crime, il ne pouvait pas tomber plus bas. Jésus, qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres ; et cet homme, si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes : et, celui qui était tombé, parce que son Maître avait détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force, qui lui avait été promise. Il fit une grande chute ; mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment ; mais elle ne défaillit pas pour longtemps ; au contraire, elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avait été devant sa chute : Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avait promis, et il se servit de lui pour confirmer ses frères ; c'est pourquoi il fut le premier des Apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. *Il apparut*, dit S. Paul, à *Céphas et puis aux Onze.* Et on disait parmi les Disciples : *Il est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon.* Il avait apparu à ces femmes pieuses, mais on ne parlait parmi les frères que du témoignage de Simon, qui les devait confirmer. C'est lui aussi, à qui S. Jean avait réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'était arrivé que le second, afin qu'il fût le premier témoin des marques de la Résurrection. Dès lors il est marqué que S. Jean vit ces marques, et qu'il crut ; mais on ne célèbre avec distinction parmi les Disciples que la foi de Pierre, et non pas celle de Jean.

Lorsqu'ils allèrent à la pêche, où Jésus devait apparaître pour montrer les effets de la pêche spirituelle, pour laquelle il les avait choisis : ce fut S. Pierre qui dit le premier : *Je m'en vais pêcher ;* et les autres le suivirent. Le Bien-Aimé Disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : *C'est le Seigneur !* Ce fut Pierre et non pas Jean qui se jeta dans la mer ; ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres,

qui amènent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompirent point le filet, et qui figuraient les vrais fidèles qui devaient demeurer pris heureusement dans le rets de la prédication évangélique. Pierre toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avait dit spécialement, durant sa vie mortelle: — *Mène la nacelle en pleine eau*, et *Je te ferai pêcheur d'hommes;* qui, à la parole de Jésus, avait en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusques presque à couler à fond. Ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les Apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication Apostolique qui, commencée par S. Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Eglise, qui devait ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce que figurait cette pêche des Apôtres, S. Pierre étant à la tête et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean ni aux autres, dans le temps de cette pêche : *Pais mes brebis, pais mes agneaux:* pais les mères comme les petits ; ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermer cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui, en attendant la descente du Saint-Esprit, fut le conducteur des Apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du Collége Apostolique ; et mirent à la place de Judas *un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ*, qui, recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendaient, reçut en même temps la grâce de porter ce témoignage dans tout l'Univers. C'est donc par Pierre principalement *qu'il est rangé parmi les Apôtres*. Pierre est partout, à la tête de la prédication, et mène, pour ainsi dire, ses frères les Apôtres au combat. C'est lui qui en prit la défense

devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin, pendant qu'ils ne l'étaient que de l'Esprit de Dieu. Pierre fait le premier miracle qui parut ; en confirmation de la Résurrection de Jésus-Christ. Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira. Ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du Gouvernement Apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le Magicien, et en sa personne tous les hérétiques dont cet Impie était comme le chef. Ce fut lui qui visita le premier les Eglises persécutées, comme leur père commun ; afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des Eglises, qui est le nerf du Gouvernement Ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoiqu'Apôtre spécial des Juifs qui étaient, dans ces commencements, la principale portion et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des Gentils en la personne de Corneille le Centenier : les Disciples, qui appréhendaient qu'il n'eût excédé en annonçant l'Evangile aux Gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur était commun avec eux, et furent affermis dans les véritables sentiments par sa parole. — Paul, destiné par Jésus-Christ à être le Prédicateur particulier des Gentils, avant que d'être employé à ce ministère et que d'exercer pleinement son Apostolat, *va voir Pierre, pour le contempler*, dit l'Original, comme le Chef du troupeau, comme la merveille de l'Eglise, ainsi que l'expliquent les SS. Pères. S. Jacques y était ; mais ce n'est point S. Jacques que S. Paul allait voir. Il alla, dit-il, voir Pierre : il demeura quinze jours avec lui, et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir que, lorsque quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les Apôtres de l'Evangile qu'il prêchait aux Gentils, c'était encore principalement S. Pierre qu'il venait chercher.

Quand il fallut autoriser, dans le Concile de Jérusalem, la

liberté des Gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, S. Pierre y paraît le premier comme partout ailleurs : ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on était assemblé, et S. Jacques déclare qu'il se rangeait à son avis. Il est à la tête de tous, et tout reste confirmé par son sentiment. Ainsi, la chute de S. Pierre, loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, fait éclater davantage la vérité.

Pierre instruit d'où venait la force, agit avec d'autant plus de confiance, que sa confiance n'avait plus rien d'humain ; la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Eglise, autant est-on édifié par la douceur de son Gouvernement. Nous avons vu les belles paroles avec lesquelles il bannit de l'Eglise l'esprit de domination, et apprend à tous les Pasteurs que la force du Gouvernement Ecclésiastique est à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *forma facti gregis ;* en un mot, à se rendre le modèle du troupeau, de tout son cœur. Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles, à profiter des corrections où consiste la force de l'Eglise, tout Chef de l'Eglise qu'il était, il reçoit la correction de S. Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée. Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les Gentils la conduite que S. Paul blâmait, et que S. Jacques en fût le principal auteur ; il reconnut que S. Paul avait raison de se prendre à lui de cette faute, comme à celui qui étant à la tête, l'autorisait davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde, et loin de s'offenser de ce qu'on avait consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une Epître, que toutes les Eglises lisaient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même comme les autres Epîtres de S. Paul au rang des Ecritures Canoniques. Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption : il montra que la primauté consiste principalement à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenait S. Paul, après que le Prince des Apôtres eût cédé, et la véritable ma-

nière de traiter avec les Gentils demeura autant affermie par l'humilité de S. Pierre, que par la vigueur de S. Paul.

IV.

S. Pierre pourvoit à la place qui se trouvait vacante dans le rang des douze Apôtres. — Discours qu'il prononce à cette occasion.

Pierre étant donc le premier des Apôtres et le Chef du Collége des Disciples de Jésus, commença, aussitôt après l'Ascension du Sauveur, à exercer les fonctions attachées à sa suprématie apostolique. La place du traître Judas était demeurée vacante jusqu'à ce jour : il fallait la remplir.

Pierre se leva donc au milieu des frères, qui étaient tous ensemble, environ cent vingt, et il leur dit :

« — *Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a pré-*
« *dit dans l'Ecriture par la bouche de David, touchant Judas,*
« *qui a été le conducteur de ceux qui ont pris Jésus, soit ac-*
« *compli dans toute son étendue.*

« *Il nous était associé, et il avait été appelé aux fonctions*
« *du même ministère*; mais il a trahi celui qui l'avait élevé à
« cette dignité.

« *Et* la récompense qu'il a eue de sa trahison, c'est qu'*il a*
« *possédé* par sa sépulture *un champ acquis du prix de son*
« *péché : car s'étant pendu* de désespoir, et étant tombé sur
« le visage, *il a crevé par le milieu du ventre, et toutes ses*
« *entrailles se sont répandues;* et il a été enterré dans le
« champ même que les prêtres avaient acheté de l'argent
« qu'ils lui avaient donné pour le prix de sa trahison.

« *Ce qui a été si connu de tous les habitants de Jérusalem,*
« *que ce champ a été nommé en leur langue :* HACELDAMA,
« c'est-à-dire, LE CHAMP DU SANG.

« *Or, il est écrit de ce traître, dans le livre des Psaumes :*
« *Que sa demeure devienne déserte ; qu'il n'y ait personne*
« *qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épisco-*
« *pat.*

« *Il faut donc, pour accomplir cette prophétie, qu'entre*
« *ceux qui ont été en notre compagnie, pendant que le Sei-*
« *gneur Jésus a vécu parmi nous, — à commencer depuis le*
« *baptême de Jean-Baptiste*, jusqu'au jour où nous l'avons
« vu monter au ciel, — *on en choisisse un qui soit avec nous*
« *témoin de sa résurrection,* et qui remplisse ainsi la place
« de celui qui l'a trahi. »

Toute la compagnie lui présenta donc deux personnes, Joseph Barsabas et Matthias, comme les deux qui étaient les plus dignes selon le jugement humain. Après que S. Pierre se fut mis en prières avec toute l'assemblée, le sort divin désigna S. Matthias pour entrer dans l'Apostolat à la place de Judas.

V.

S. Pierre reçoit le S. Esprit au jour de la Pentecôte.

Pierre demeurait dans la partie haute du Cénacle avec Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélé, et Jude frère de Jacques. Les Apôtres, ayant leur chef à leur tête, occupaient les chambres hautes de cette maison située sur la montagne de Sion, près du palais de David et non loin du Temple. C'était là qu'ils se rassemblaient pour prier et pour traiter des affaires de la Religion. Cette maison, sanctifiée par l'accomplissement des grands mystères de la Rédemption, a été appelée depuis l'*Eglise Haute*, ou l'*Eglise des Apôtres*.

Le nombre de 120 personnes qui, comme le rapporte l'Ecriture, habitaient cette maison avec S. Pierre, était celui des hommes seulement, et non pas des femmes, lesquelles n'étaient pas ordinairement comprises dans les dénombrements. Il y avait onze apôtres et soixante-douze disciples, et avec eux quelques disciples affectionnés et attachés depuis longtemps à la suite de Jésus-Christ. On croit qu'il n'y avait dans cette maison que ceux qui étaient étrangers; car les Disciples qui avaient leur domicile à Jérusalem, purent demeurer chez eux et suivre dans leur famille les mêmes exercices que les Apôtres dans le Cénacle.

Quelque saint que fût l'état de S. Pierre et des Apôtres dans ces premiers jours d'après l'Ascension, ils n'avaient pas néanmoins reçu ce baptême du Saint-Esprit et cette force céleste que Jésus-Christ leur avait promise. Avant de se séparer d'eux, le Sauveur aurait pu leur donner cet Esprit-Saint; mais ils l'eussent reçu avec moins de joie, si l'absence de Jésus-Christ ne le leur eût fait désirer auparavant. Il convenait même que notre nature fût reçue dans le ciel, et que notre réconciliation fût parfaite, avant que nous reçussions ce don suprême. Le court délai que mit Jésus-Christ à leur envoyer le Consolateur, ne fit que redoubler dans leurs cœurs l'ardeur de leurs souhaits.

La promesse céleste s'accomplit après dix jours, le dimanche de la Pentecôte (24 mai), jour remarquable et très-célèbre dans le peuple hébreu. C'était en ce jour que la loi avait été autrefois donnée à Moïse sur le Sinaï. Dieu choisit ce même jour pour la promulgation solennelle de la Nouvelle Loi, pour donner à cette Loi une pleine sanction et une dernière perfection, en la gravant par le Saint-Esprit (qui est appelé le doigt de Dieu), non plus sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair et dans le cœur de ses serviteurs.

Ce fut donc en ce jour, à jamais mémorable, que vers la troisième heure, c'est-à-dire sur les neuf heures du matin,

l'on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où les Disciples étaient assis. En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux, c'est-à-dire, sur tous les Disciples qui étaient en ce lieu, hommes et femmes. Ce feu, ces langues, ce bruit extérieur et sensible, étaient la marque du feu divin et de la lumière intérieure que Dieu répandait invisiblement dans leurs cœurs. Tous furent aussitôt remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur mettait les paroles à la bouche, à publier les merveilles de Dieu, à annoncer des choses grandes et admirables.

Les Apôtres, et en particulier S. Pierre, reçurent en cette occasion une effusion du Saint-Esprit plus abondante que celle qui fut répandue sur les anciens Prophètes et sur Moïse lui-même. Aussi, comme le remarque S. Jean Chrysostôme, quoiqu'ils n'eussent pas à aller parler à Pharaon, mais à combattre les Puissances de l'Enfer, c'est-à-dire les Démons, qui régnaient dans toute l'étendue de l'univers, ils ne cherchèrent pas cependant à s'en excuser, mais ils s'engagèrent avec confiance, comme des Anges de lumière, dans un combat si terrible.

Dans ces jours solennels de la Pentecôte, il y avait à Jérusalem une multitude immense de Juifs, de Prosélytes, de Gentils, venus de tous les points de l'univers. L'Orient et l'Occident étaient venus prier dans Jérusalem le Dieu vivant et véritable. Après qu'on eut entendu le grand bruit qui s'était fait, une grande foule s'assembla à la maison où demeuraient les Apôtres, et tous étaient épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue, quoiqu'on sût bien que les Apôtres étaient de simples Galiléens. Ils ne savaient que penser d'un si grand événement, et dans l'incertitude où ils étaient, ils s'abstenaient de porter un jugement. Mais d'autres, qui avaient moins de piété et plus de témérité, dirent en se mo-

quant : *c'est qu'ils sont ivres, et pleins de vin nouveau.* Ils n'ignoraient pas qu'on n'était pas même alors dans la saison des vendanges, et que des personnes persécutées, comme les Apôtres, ne songeaient guère à s'enivrer, surtout à l'heure qu'il était. Mais ceux qui sont ennemis de la vérité, se mettent peu en peine que ce qu'ils disent soit raisonnable, pourvu qu'ils disent quelque chose. S. Augustin remarque que cette accusation était une calomnie bien manifeste, puisqu'un homme ivre, bien loin de pouvoir apprendre une langue étrangère, ne peut pas même parler la sienne, et qu'il en perd l'usage.

VI.

Discours que S. Pierre prononce devant les habitants de Jérusalem. — Trois mille hommes se convertissent à J.-C.

Le discours plein de sagesse que prononça alors S. Pierre devant tous les Juifs, fit bien voir que ni lui ni les autres Apôtres n'avaient pas l'esprit troublé par le vin. Il parla aux Juifs avec toute la douceur et la condescendance possible, mais sans les flatter, attribuant le reproche qu'ils faisaient aux apôtres, plutôt à leur ignorance qu'à leur malignité. Il ne s'arrêta pas même beaucoup sur ce reproche, que l'air sérieux dont il leur parlait détruisait assez. Mais il en prit l'occasion de leur faire voir que ce qu'ils attribuaient au vin était l'opération du Saint-Esprit et l'accomplissement de ce qui avait été prédit autrefois par Joël. Il imitait en cela Jésus-Christ qui a souvent allégué l'autorité des Prophètes, comme une preuve encore moins sujette à la calomnie, que ses miracles mêmes.

Pierre, alors accompagné des onze Apôtres, se tenant debout à la vue de tous ceux qui étaient présents, *éleva* donc *la voix, et leur parla* en ces termes :

— « *O Juifs, et Vous tous qui demeurez dans Jérusalem,*
« *considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes*
« *paroles.*

« *Ces personnes ne sont pas ivres comme vous le pen-*
« *sez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du*
« *jour*, qui est l'heure de la prière, à laquelle on assiste à
« jeun.

« *Mais c'est que ce qui avait été prédit par le Prophète*
« *Joël* vient de s'accomplir en eux. Or, voici les paroles de ce
« Prophète :

« *Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai*
« *mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophéti-*
« *seront, vos jeunes gens auront des visions, et vos vieil-*
« *lards des songes prophétiques. En ces jours-là, je répan-*
« *drai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes,*
« *et ils prophétiseront. Je ferai paraître des prodiges dans le*
« *Ciel, et des signes extraordinaires sur la terre, du sang,*
« *du feu, et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en*
« *ténèbres, et la Lune en sang, avant que le grand et terrible*
« *jour arrive. Et pour lors, quiconque invoquera le nom du*
« *Seigneur, sera sauvé.*

« O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire :
« vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu
« a rendu célèbre parmi vous, par les merveilles, les prodiges
« et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Ce-
« pendant vous l'avez saisi, ce Jésus ; vous l'avez crucifié, et
« vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, vous
« ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu
« et par un décret de sa prescience. Mais Dieu l'a ressuscité
« en arrêtant les douleurs de l'Enfer, et brisant en sa faveur
« les liens de la mort et du tombeau où il était impossible
« qu'il fût retenu. Car David a dit de lui :

« *J'ai toujours le Seigneur présent devant moi, et il est à*
« *ma droite afin que je ne sois point ébranlé. C'est pour cela*

« *que mon cœur s'est réjoui, que ma langue a chanté des* « *cantiques de joie, et que ma chair (que mon corps) se repo-* « *sera dans l'espérance* d'une prompte résurrection. — *Par* « *ce que je suis assuré que vous ne laisserez point mon âme* « *dans l'Enfer, et que vous ne permettrez point que votre* « *Saint éprouve la corruption* du tombeau. — *Mais*, inconti- « nent après ma mort, *vous me ferez rentrer dans le chemin* « *de la vie*, en me ressuscitant, *et vous me remplirez de la* « *joie que donne la vue de votre visage*, en me faisant as- « seoir à votre droite.

« *Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment* « *du patriarche David qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et* « *que son sépulcre se voit parmi nous jusqu'à ce jour*; de « sorte que ce n'est point de lui-même qu'il a parlé en cet en- « droit. *Mais comme il était prophète, et qu'il savait que* « *Dieu lui avait promis avec serment qu'il ferait naître de* « *son sang un fils qui serait assis sur son trône*, et qui rè- « gnerait éternellement, *dans cette connaissance qu'il avait* « *de l'avenir, il a parlé ainsi de la résurrection du Christ*, « en disant par avance *que son âme n'a point été laissée dans* « *l'Enfer, et que sa chair n'a point éprouvé la corruption* du « tombeau. Or ce Christ, c'est *Jésus que Dieu a ressuscité, et* « *nous sommes tous témoins de sa résurrection.* Après donc « qu'il a été élevé au ciel par la main toute puissante de Dieu, « et qu'il a reçu l'accomplissement de la promesse que son « Père lui avait faite d'envoyer le *Saint-Esprit* à ses disciples, « *il a* fait cette effusion de l'Esprit-Saint que vous voyez et « que vous *entendez maintenant*, qui parle par la bouche de « ces personnes. Or, rien n'est plus constant que cette éléva- « tion de Jésus au plus haut des cieux ; car *David n'est point* « *monté au Ciel ; mais* cependant *il dit lui-même* :

« *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma* « *droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir* « *de marche-pied.*

« Ce qui ne peut s'entendre que du Messie, et ce qui s'est « véritablement accompli en Jésus. — *Que toute la mai-* « *son d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait* « *Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié :* Sei- « gneur, en lui donnant l'empire sur toutes les créatures; et « Christ, en l'oignant de la divinité même. »

Après avoir entendu ce discours, les hommes de Jérusalem furent touchés de componction en leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres :

— Frères, que faut-il que nous fassions pour être sauvés?

Pierre leur répondit :

« — Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé « au nom de Jésus-Christ, et selon la forme qu'il a établie « pour obtenir la rémission de vos péchés, et non-seulement « elle vous sera accordée, mais vous recevrez aussi le don du « Saint-Esprit. Car la promesse qui en a été faite est pour « vous et pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont éloi- « gnés de la société d'Israël, autant que le Seigneur en « appellera à la foi en Jésus-Christ et à la justice qui vient de « lui. »

Pierre les instruisit encore de la même vérité par plusieurs autres discours, et il les exhortait à se séparer des Juifs incrédules, en leur disant :

« — *Sauvez-vous du milieu de cette race corrompue.* « Lorsqu'elle aura lassé la patience du Seigneur par son « impénitence, elle périra dans la catastrophe terrible de « Jérusalem. »

Ceux donc qui reçurent sa parole furent baptisés, et il y eut ce jour-là environ trois mille personnes qui furent mises au nombre des Disciples de Jésus-Christ.

S. Chrysostôme fait observer la différence qui existe entre Pierre, rempli de la grâce céleste, et parlant avec un tel courage en présence d'un peuple ennemi du Christ et de ses Disciples, et Pierre qui deux mois auparavant avait tremblé à la

voix d'une servante. Cette générosité, dans un homme de la condition la plus basse et qui n'avait jamais étudié les lettres, était une preuve convaincante de la puissance du Saint-Esprit, et de la vérité de la Résurrection du Sauveur. Nous aurions nous-mêmes part à cette force, dit le même Père, et l'ardeur du Saint-Esprit nous rendrait tout facile, si nous nous rendions dignes de le recevoir, et si, à l'exemple des Apôtres, nous l'attirions en nous par notre charité et par notre assiduité à l'Oraison.

Ce discours de S. Pierre ne respire que l'esprit d'un père et d'un docteur plein d'affection pour ceux qu'il instruit. Il ne les irrite pas, parce que la colère leur eût obscurci l'esprit et les eût rendus moins disposés à reconnaître la vérité. Au lieu de perdre son temps à les vouloir convaincre de leur faute, il les excuse, et c'était le véritable moyen de les porter à se condamner eux-mêmes. Car l'homme est porté naturellement à contredire. C'est la manière de parler même aux grands pécheurs. En effet, cette douceur de S. Pierre les toucha beaucoup plus que n'eût fait un discours plus véhément, qui souvent irrite et endurcit le cœur au lieu de le pénétrer.

Le crime qu'ils n'avaient point senti en le commettant, dit S. Augustin, parce qu'ils ne le connaissaient pas, commença à leur percer le cœur, comme un glaive, et à les remplir de douleur et de componction. C'est pourquoi ils dirent aussitôt aux Apôtres : *Frères, que ferons-nous donc?* Par ces paroles ils reconnaissaient qu'ils se voyaient dans un danger d'où ils ne pouvaient sortir que par le secours de S. Pierre et de ses collègues, et qu'ainsi ils s'abandonnaient entre leurs mains, comme des malades entre les mains d'un médecin. Dans l'humiliation et le trouble où ils étaient d'avoir fait mourir l'Auteur de la vie, ils voulurent apprendre des Apôtres quel pouvait être le remède d'un si grand crime. S. Pierre fut leur médecin, et il leur indiqua ce qui pouvait guérir entièrement la blessure de leurs âmes. Trois mille hommes, dociles à sa

parole, reçurent les sacrements de l'Eglise, et ce succès fut pour les Apôtres une aussi grande consolation que les effets miraculeux de la présence du Saint-Esprit.

RÉFLEXIONS DES SAINTS PÈRES.

Changement que le S. Esprit opère dans l'Apôtre S. Pierre.

On vit donc alors dans S. Pierre, dit S. Augustin, ce que peut une abondante effusion de la grâce du Saint-Esprit. Elle fortifia tellement ce cœur auparavant si timide, si faible, qu'elle lui fit rendre publiquement et courageusement témoignage à Celui qu'il venait de renoncer. Elle ouvrit cette bouche que la crainte avait fermée pour la vérité, et elle l'ouvrit avec un avantage singulièrement remarquable. Tous ceux sur qui le Saint-Esprit était descendu reçurent le don de parler les diverses langues. Mais S. Pierre fut ou le seul ou le premier de tous à prêcher hautement Jésus-Christ à cette foule de Juifs qui l'environnaient, et à confondre ceux qui l'avaient fait mourir par l'irrésistible témoignage qu'il rendit à sa glorieuse Résurrection. Si quelqu'un, ajoute le même Docteur, veut goûter le plaisir d'un spectacle si saint et si agréable, qu'il lise le livre des Actes; il y verra avec admiration Jésus-Christ, prêché avec intrépidité par Celui-là même dont il lit avec douleur le renoncement dans l'Evangile. Il y verra ce cœur, autrefois si lâche, rempli maintenant d'un noble courage, cette langue, autrefois esclave de la crainte, maintenant pleine de liberté et de confiance; la bouche, qui naguère renonça par trois fois Jésus-Christ, le fait confesser actuellement par trois mille bouches ennemies. La grâce brille en lui avec tant d'éclat, le Saint-Esprit paraît en lui avec tant de plénitude, dans sa bouche la parole de vérité a tant de poids et d'autorité, que cet homme, qui tremblait tout à l'heure dans la crainte que les Juifs ne le fissent mourir avec Jésus-Christ,

fait maintenant trembler les Juifs, en convertit un très-grand nombre, et rend ceux qui ont ôté la vie au Sauveur, prêts à perdre la leur pour l'amour de lui. Tel est l'ouvrage du Saint-Esprit.

Mais si la Grâce paraît admirablement dans le courage de S. Pierre, elle ne se manifeste pas moins dans son humilité. Ce feu, dit Origène [1], cette activité, cette hardiesse à parler et à agir que l'on a vue jusqu'ici en lui, disparaissent presque dans la suite, pour faire place à un esprit si humble, si modéré, si prêt à céder aux autres, et à s'humilier devant tout le monde, qu'on peut à peine reconnaître le naturel impétueux de S. Pierre et le rang qu'il tenait dans l'Eglise au-dessus de tous les autres. Toutefois il faut admettre l'exception suivante : Quand il s'agissait des intérêts de l'Eglise et de s'exposer aux fatigues et aux dangers, alors nous le voyons toujours paraître le premier [2]. En dehors de ces circonstances, il est bien aise de ne rien faire qu'en commun avec les autres, sans avoir aucun honneur particulier. L'humilité qu'il pratiquait alors faisait voir que la promptitude et la hardiesse qu'il témoignait dans les autres occasions, n'étaient plus l'effet de son ardeur naturelle, mais bien celui de la charité que le Saint-Esprit avait répandue dans son cœur.

VII.

S. Pierre guérit un boiteux, infirme depuis 40 ans. — Il prononce un second discours en présence du peuple de Jérusalem.

Les miracles qu'opérait S. Pierre par la vertu du Saint-Esprit augmentaient chaque jour le nombre des fidèles. Voici

[1] Orig., *in Joan.*, p. 381.
[2] S. Chrys. *in Act.*, *hom.* 31.

entre autres un prodige célèbre que S. Luc, qui en omet un grand nombre, rapporte en détail [1].

S. Pierre allait avec S. Jean au Temple pour assister à la prière qui se faisait à l'heure de None. Car ils s'appliquaient assidûment à la prière, et ils allaient la faire dans le Temple, non pas qu'ils ignorassent que tous les lieux sont propres pour cela, mais pour guérir plus aisément les Juifs en s'accommodant à leur faiblesse. De plus, comme tout le monde se rassemblait dans le Temple, c'était naturellement le lieu où leur prédication pouvait faire plus de progrès.

Or, au moment où ils se rendaient au Temple, ils rencontrèrent un homme âgé de plus de quarante ans, qui, dès sa naissance, était tellement perclus de l'usage de ses jambes, que ne pouvant aucunement marcher ni gagner sa vie, on l'apportait tous les jours à la porte du Temple, qu'on appelle la *Belle-Porte* [2], pour y demander l'aumône à ceux qui y entraient.

Cet homme, que tout le monde connaissait depuis longtemps, voyant donc Pierre et Jean qui allaient entrer, les priait, sans savoir qui ils étaient, de lui faire l'aumône. Pierre eut compassion de son état, et arrêtant le regard sur ce pauvre, il lui dit :

— Regardez-nous bien !

Le boiteux les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux.

Mais Pierre lui dit :

— Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne. Levez-vous au nom de Jésus-Christ de Nazareth, et marchez!

Et l'ayant pris en même temps par la main droite, il le leva, et aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent ; et faisant un

[1] Act. III, 1.

[2] La Porte Orientale, appelée aussi *Porte de Nicanor;* elle se distinguait des autres par ses dimensions et par son ornementation plus riche.

saut, il se tint debout et marcha ; en sorte qu'il entra avec eux dans le Temple, marchant, sautant et louant Dieu. — Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu de sa guérison. Et reconnaissant que c'était celui-là même qui avait accoutumé d'être à la belle porte du Temple pour demander l'aumône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé. Et comme il tenait par la main Pierre et Jean, tout le peuple étonné de cette merveille, dont il rendait témoignage qu'ils étaient les auteurs, courut à eux à la galerie qu'on nomme de Salomon. Cette galerie était bâtie au dehors du Temple au côté oriental, sur un précipice que Salomon avait comblé par un travail si dispendieux et si vaste, que le jeune Agrippa n'osa entreprendre d'en réparer les ruines. Voilà un fait public, notoire, aisé à vérifier. Un disciple de Jésus a-t-il osé l'inventer, le publier dans le temps même, et citer cinq mille témoins oculaires ? A-t-il inventé ce que le Sanhédrin a fait publiquement à cette occasion? S'il est constant que ces puissants ennemis et persécuteurs des chrétiens n'ont pas osé tuer les auteurs de ce prodige public, incontestable, qui les en a empêchés, sinon la vérité même du miracle et l'indignation que leur iniquité eût excitée dans toute Jérusalem?

SECOND DISCOURS DE S. PIERRE.

S. Pierre, à qui le devoir de sa charge et de sa dignité principale commandait de parler et d'agir le premier dans les circonstances solennelles, voyant cette multitude rassemblée autour de lui, commença à l'instruire. Il rejeta d'abord la gloire qu'il semblait pouvoir tirer de la guérison prodigieuse du boiteux, pour la donner tout entière à Jésus-Christ et gagner ainsi l'esprit de ses auditeurs, qui lui étaient d'autant plus favorables qu'il se rabaissait avec plus d'humilité. Il ne craignit pas de représenter aux Juifs le crime qu'ils avaient commis en faisant mourir le Fils de Dieu, et l'Auteur même de la vie.

Il le fit avec plus de force que dans son premier discours, parce que le miracle si sensible qu'il venait d'opérer lui donnait une grande autorité, et rendait ses auditeurs plus disposés à reconnaître la vérité. Mais il tempéra en même temps cette force en les excusant sur leur ignorance.

« — O Israëlites ! s'écria-t-il en présence du peuple, pour-
« quoi vous étonnez-vous de ceci? et pourquoi nous regardez-
« vous avec admiration, comme si c'était par notre puissance
« ou par notre sainteté que nous eussions fait marcher ce boi-
« teux ? — C'est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le
« Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, qui a glorifié dans
« cette occasion son fils Jésus, que vous avez livré et renoncé
« devant Pilate, qui avait jugé qu'il devait être absous. *Lors-*
« *que ce Gouverneur vous a demandé si vous vouliez donc*
« *ainsi abandonner votre Roi, vous avez dit que vous ne*
« *reconnaissiez point d'autre roi que César.* Vous avez re-
« noncé le Saint et le Juste ; vous avez demandé qu'on vous
« accordât la grâce d'un homicide, et vous avez fait mourir
« l'Auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts,
« et nous sommes témoins de sa résurrection.

« Or, c'est par la foi en son nom que sa puissance a affermi
« les pieds de cet homme que vous voyez et que vous con-
« naissez, et c'est cette foi qu'on a en lui, et qui vient de lui,
« qui a fait devant vous tous le miracle d'une si parfaite gué-
« rison. *Combien donc est grand le crime que vous avez*
« *commis en le faisant mourir !*

« Cependant, mes frères, je sais que vous avez agi en cela
« par ignorance, aussi bien que vos sénateurs. — Mais Dieu
« a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche
« de tous ses Prophètes, que le Christ souffrirait la mort,
« *afin d'expier les péchés de ceux qui croiraient en lui.*

« Faites donc pénitence, et convertissez-vous à lui, afin
« que vos péchés soient effacés, et que, quand le temps du
« repos et du rafraîchissement que le Seigneur doit donner *à*

« *ses Saints* sera venu, et qu'il aura envoyé, pour juger le « monde, ce Jésus-Christ qui vous a été annoncé par les Pro- « phètes, *et que vous avez rejeté, vous puissiez avoir part « au salut éternel, qu'il vous a mérité par la mort même que « vous lui avez donnée.* Il faut cependant que le Ciel le re- « çoive jusqu'au temps du rétablissement de toutes les créa- « tures et de l'accomplissement de toutes les choses que Dieu « a prédites de lui par la bouche de tous ses saints Prophètes, « depuis le commencement du monde. Or, Moïse, l'un des « plus considérables entre ces hommes inspirés de Dieu, a dit « à nos pères :

« *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères « un Prophète semblable à vous. Ecoutez-le en tout ce qu'il « vous dira ; quiconque n'écoutera pas ce Prophète, sera ex- « terminé du milieu du peuple de Dieu.*

« C'est de Jésus que Moïse a ainsi parlé; et non-seulement « Moïse, mais tous les Prophètes qui sont venus de temps en « temps depuis Samuël, et qui nous ont laissé leurs écrits, ont « prédit ce qui est arrivé en ces jours, *où Jésus est venu an- « noncer aux hommes le royaume que Dieu leur avait promis.*

« Or, vous êtes les enfants des Prophètes, et c'est à vous « que s'adressent les promesses de l'Alliance que Dieu a éta- « blie avec nos pères en disant à Abraham :

« *Toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui « naîtra de votre race.*

« Ainsi, c'est pour vous premièrement que Dieu a suscité « son Fils, et il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que cha- « cun de vous, étant aidé du secours de sa grâce, se conver- « tisse de sa mauvaise vie. »

Tous les docteurs de l'Eglise ont remarqué dans ce discours, comme dans le précédent, la prudence de S. Pierre et sa sage discrétion dans la manière dont il reprend les Juifs déicides, sans les aigrir, et dans la dispensation des vérités qu'il pro- portionne à leur portée.

VIII.

S. Pierre est emprisonné avec S. Jean. — Conversion de cinq mille hommes par suite de la seconde prédication de S. Pierre, rapportée au chapitre précédent.

Lorsque S. Pierre parlait encore au peuple, les Prêtres, le Capitaine des gardes du Temple et les Sadducéens survinrent, ne pouvant souffrir que les Apôtres enseignassent au peuple la résurrection de Jésus-Christ, et par là même la résurrection future des morts, doctrine que les Sadducéens ne croyaient pas. Ils se saisirent donc de S. Pierre et de S. Jean, et les incarcérèrent, pour les interroger le lendemain, parce qu'il était déjà tard. Ils espéraient, de plus, que ce délai amollirait peut-être la vigueur de leur courage.

A ce sujet, S. Jean Chrysostôme nous fait considérer deux grands effets de la conduite de Dieu sur ses Saints, que l'on pourra remarquer en une infinité de rencontres dans la suite de l'histoire. « Voyez, dit ce saint Docteur, avec quelle sagesse Dieu règle toutes choses. Les Apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit, sont tournés en dérision par ceux qui les accusaient d'être ivres : cette épreuve n'est pas médiocre. Les principaux d'entre eux sont ensuite attaqués et mis en prison ; celle-ci est encore plus grande. Après cela, ils sont tous emprisonnés et flagellés. Enfin, Dieu permet que les Princes et les magistrats s'en mêlent, et portent leur violence jusqu'à répandre le sang de l'un des principaux d'entre eux. Ainsi les maux croissent peu à peu, et les plus grands ne viennent qu'après qu'ils y ont été préparés par les moindres. Mais ils sont toujours entremêlés de miracles, de conversions et d'autres

heureux succès qui les consolent, qui les fortifient et qui les préparent aux combats. Par cette vicissitude toute providentielle, les afflictions qui servent d'exercice à leur vertu les conservent dans l'humilité, et les prospérités qui relèvent le courage les empêchent de s'abattre.

Les Princes des Prêtres jetaient les mains sur les Apôtres pour intimider leurs auditeurs. Mais Dieu se moqua de leur dessein ; et quoiqu'on vît mener S. Pierre en prison, le discours qu'il avait prononcé convertit plus de personnes encore que n'avait fait celui de la Pentecôte. Car le nombre des hommes qui crurent en Jésus-Christ fut de cinq mille, dit S. Luc. Ces cinq mille ne comprenaient pas, selon les interprètes, ni les femmes ni les enfants, ni ceux qui étaient au-dessous de l'âge de vingt ans.

Ces personnes converties avaient reconnu la puissance de Jésus crucifié, dans la guérison miraculeuse du boiteux. Elles voyaient bien déjà, par la ferveur de leur foi, que ce n'était point par faiblesse qu'il laissait emprisonner les Apôtres, mais pour des raisons dignes de lui, et parce qu'en effet toutes les choses de la terre ne sont que néant. Ainsi ils apprenaient des souffrances de leurs Maîtres à mépriser les souffrances et à ne pas craindre les hommes. Les Juifs, au contraire, s'irritant de ce qui leur devait donner de l'admiration, s'animaient d'une nouvelle fureur, parce qu'on ne les craignait pas.

On voit donc qu'en très-peu de jours, et peut-être même dans un seul jour, l'Eglise fut augmentée de plus de huit mille hommes : tant était grande l'abondance de la Grâce et la force de la vérité dans la bouche de S. Pierre.

IX.

S. Pierre devant le Sanhédrin. — Son interrogatoire, sa réponse. — Sa constance. — *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*

Le lendemain, les Sénateurs, les Magistrats et les Docteurs de la Loi, s'assemblèrent dans Jérusalem. L'Ecriture en nomme quatre, savoir : *Anne*, ancien Grand-Prêtre; *Caïphe*, son gendre, qui était actuellement Souverain-Pontife; *Jean*, qu'on croit être le fils d'Anne ou Ananus, et le même qui gouverna les cantons d'Acrabatène et de Gophnitique ; et *Alexandre*, apparemment *Alexandre-Lysimaque*, frère de Philon, et père de Tibère-Alexandre. Ce dernier quitta le Judaïsme et devint gouverneur de Judée, après Fadus ; quant à *Alexandre-Lysimaque*, il fut le plus riche des Juifs de son temps, il fit de grands présents au Temple, et il était très-considéré à la cour du roi Agrippa. Il est ordinairement appelé *Alabarque*, ou receveur des salines d'Alexandrie. Son fils Tibère-Alexandre devint idolâtre. — Tous ceux qui étaient de race sacerdotale se réunirent à ces principaux chefs de la nation dans le Grand-Conseil de Jérusalem.

Ce fut à cette assemblée qu'on fit venir les deux Apôtres, et on leur demanda :

— « *Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait ce* que vous venez de faire ? C'est-à-dire, n'est-ce point par quelque secret de magie, ou par l'invocation des Démons, ou par la force de quelques enchantements ? La connaissance de ces sortes de choses nous appartient. Et nous devons réprimer les entreprises des séducteurs. Les anciens Prophètes venaient

au nom du Seigneur ; ils guérissaient les malades par son autorité ; pour vous, au nom de qui venez-vous, et par quelle autorité faites-vous ces guérisons miraculeuses ? »

Ces Princes du peuple savaient bien que c'était au nom de Jésus-Christ que le miracle avait été opéré ; mais ils font cette question aux Apôtres pour voir si la vue d'une si grande, d'une si imposante Assemblée ne les intimiderait pas, et ne leur ferait pas désavouer la divine autorité de Jésus-Christ ; car ils eussent cru remporter par là un grand avantage. Mais la nuit que les Apôtres avaient passée dans la prison n'avait fait qu'augmenter leur courage, et Jésus-Christ vérifia alors en la personne de S. Pierre ce qu'il avait promis à tous ses Disciples, que *le Saint-Esprit parlerait par leur bouche lorsqu'on les ferait comparaître dans les assemblées et devant les magistrats.* Il parla aux membres du Sanhédrin avec respect, mais avec une élévation et une force qui les couvrit de confusion ; car il n'y avait rien à ménager avec des personnes qu'il ne fallait pas espérer de convertir par la douceur, et qui combattaient la vérité, non par ignorance, mais par malice. Il leur tint un langage qui leur révéla en lui-même un homme qui ne craignait pas d'exposer sa vie. Il fit voir que, quand il avait agi avec plus de réserve et de ménagement, il avait voulu user de condescendance, et qu'il savait montrer de la hardiesse quand il le fallait.

Pierre, tout rempli du Saint-Esprit, leur dit donc :

« — Princes du peuple, et vous, Sénateurs d'Israël, écoutez-nous.

« Puisqu'aujourd'hui nous sommes traduits en justice, pour « avoir fait du bien à un homme perclus de ses membres, et « qu'au lieu de nous féliciter de ce bienfait, on nous demande « raison de la manière dont il a été guéri, nous vous déclarons « à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de Nazareth, que vous avez « crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet

« homme est maintenant guéri, et qu'il est debout devant « vous.

« C'est ce Jésus qui est cette Pierre choisie dont parlent les « Prophètes, que vous, Architectes, avez rejetée, et qui ce- « pendant a été faite *le fondement du salut des hommes*, et la « principale Pierre de l'Angle *de cet édifice spirituel*.

« Et ainsi il n'y a point de salut par aucun autre ; car il n'y « a aucun autre nom sous le ciel donné aux hommes, par lequel « nous puissions être sauvés. » C'est-à-dire, Jésus-Christ est le seul vrai Sauveur et Libérateur du genre humain ; le seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Par lui seul ont été et seront sauvés tous ceux qui l'ont été et le seront, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde. Par la foi dans ce Divin Médiateur, les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien-Testament ont mérité le bonheur éternel. Par lui tous ceux qui arrivent au salut dans l'Eglise Chrétienne, sont sanctifiés et sont sauvés. C'est par Jésus-Christ que les Anges et que les Saints ont accès auprès du Père. C'est Jésus-Christ qui donne le mérite à toutes nos prières et à toutes celles que l'on fait pour nous. Elles ne valent qu'autant qu'elles sont unies à celles du Sauveur.

Le maintien, le ton, le regard des Apôtres répondaient à un langage si hardi, et tout le Conseil était bien surpris d'entendre parler avec tant de constance et de fermeté des gens grossiers et sans étude, qu'on se souvenait d'avoir vus à la Passion de Jésus-Christ dans une timidité et une bassesse tout à fait disproportionnée à cette grandeur de courage. Il était d'autant plus difficile de leur répondre que celui qui avait été guéri était présent avec eux, et qu'il rendait témoignage que sa guérison miraculeuse avait été opérée par le nom de Jésus : car il eut assez de générosité pour ne les point abandonner dans cette occasion.

Ils commandèrent donc aux Apôtres de se retirer de l'assemblée, pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avaient à faire

— *Que ferons-nous à ces gens-ci,* se dirent-ils alors? *Car ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem; cela est certain, et nous ne pouvons pas le nier. Mais pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, et qu'il ne vienne à croire que Jésus est ressuscité et qu'il est le Messie, défendons-leur, avec de grandes menaces, de parler à l'avenir de ce nom-là, à qui que ce soit.*

On voit ici le mauvais esprit de ces Prêtres et de ces Sénateurs. Convaincus par l'évidence du fait, qu'ils ne pouvaient nier, et par la présence du boiteux guéri, au lieu de se rendre à la vérité sans délibérer, ils délibèrent comment ils la combattront, et comment ils fermeront la bouche à ceux qui la publient. C'est ainsi qu'ils consultaient entre eux comment ils prendraient Jésus-Christ, qui faisait tous les jours plusieurs miracles : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* Si nous n'y mettons ordre, tout le monde suivra cet homme, et nous nous trouverons abandonnés, ou forcés de le suivre avec les autres. Ils adoptèrent donc la résolution d'empêcher la publication d'un fait miraculeux et divin, dont ils ne pouvaient nier la vérité, parce qu'il était public et sensible.

Ayant donc fait appeler les Apôtres, *ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût de Jésus, et d'enseigner en son nom.*

Mais Pierre et Jean leur répondirent :

— *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car, pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues,* et dont Dieu même nous a ordonné de rendre témoignage. La prudence humaine et la considération de nos propres intérêts voudraient que nous vous obéissions ; mais devant Dieu, et suivant la vérité et la justice, nous est-il permis de nous taire? Est-il juste d'obéir aux hommes, contre les ordres et la volonté de Dieu? — Dieu nous demandera compte des vérités qu'il

nous a confiées, et dont nous sommes les témoins et les dépositaires ; nous ne pouvons les retenir dans nous-mêmes, sans commettre une injustice contre Dieu, de qui nous les tenons, et contre les hommes, à qui nous les devons : *Si je prêche l'Évangile, je ne dois pas m'en glorifier*, dira un jour l'un des plus célèbres disciples du Sanhédrin, *car j'y suis obligé, et malheur à moi si je ne le prêche pas !* Se taire, dans certains cas, serait donc une prévarication.

Les membres du Conseil *menacèrent donc de nouveau les* Apôtres, *puis ils les renvoyèrent sans oser leur faire aucun mal*, parce qu'un miracle si évident leur fermait la bouche ; car tout le peuple l'admirait et en *rendait gloire à Dieu*, et tous reconnaissaient la toute puissance de la main divine *dans ce qui était arrivé*. Ils n'osaient pas non plus, ajoute S. Chrysostôme, les mettre entre les mains des Romains, comme ils avaient fait à l'égard de Jésus, de peur de leur donner encore cette nouvelle preuve de leur injustice.

Après donc qu'on les eût laissés aller, les apôtres S. Pierre et S. Jean *revinrent trouver leurs frères, et leur racontèrent tout ce que les Princes des Prêtres et les Sénateurs leur avaient dit.*

Ce qu'ayant entendu, ils élevèrent tous leurs voix à Dieu dans l'union d'un même esprit et lui dirent :

« — *Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre,*
« *la mer et tout ce qu'ils contiennent ; — C'est vous qui avez*
« *dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père*
« *David, votre serviteur :*

« *Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand*
« *bruit ? Pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ?*
« *Les rois de la terre se sont ligués, et les Princes ont cons-*
« *piré contre le Seigneur et contre son Christ.* Or, nous
« voyons aujourd'hui l'accomplissement de ces paroles : *Car*
« *nous voyons véritablement qu'Hérode et Ponce-Pilate avec*
« *les Gentils et le peuple d'Israël, se sont unis ensemble dans*

« *cette ville contre votre saint fils Jésus, que vous avez con-*
« *sacré par votre onction divine, pour faire contre lui tout*
« *ce que votre puissance et votre conseil avaient ordonné*
« *devoir être fait à son égard.*

« *Maintenant donc, Seigneur,* Dieu Tout-Puissant, *consi-*
« *dérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs la force de*
« *n'en être* point intimidés, *et d'annoncer votre parole avec*
« *une entière liberté !* Montrez-nous en la vérité, *en étendant*
« *votre main toute-puissante, afin qu'il se fasse au nom de*
« *votre saint fils Jésus des guérisons miraculeuses, des pro-*
« *diges et des merveilles,* qui soient les preuves incontesta-
« bles de sa divinité, et les marques assurées de l'approbation
« que vous donnez à ceux qui prêchent sa doctrine. »

Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, le lieu où ils étaient assemblés trembla ; ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et non-seulement S. Pierre, mais tous les autres Disciples *annonçaient la parole de Dieu avec une hardiesse* toute nouvelle, *rendant témoignage avec grande force à la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

La grâce était grande même dans tous les fidèles. Toute la multitude de ceux qui croyaient n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne considérait comme étant à lui en particulier ce qu'il possédait ; mais tout était commun entre eux, comme des enfants qui sont tous également nourris dans la maison de leur père. Ceux qui avaient des fonds de terres ou des maisons les vendaient, et en mettaient le prix, non entre les mains, mais aux pieds des Apôtres, témoignant par là leur humilité aussi bien que leur mépris pour les richesses, et faisant voir que tous les biens ne méritent que d'être foulés aux pieds. Ils ne se dépouillaient pas d'une partie de leurs biens pour se réserver le reste ; mais ils donnaient tout absolument, comme des choses qui ne leur appartenaient point, pour être entretenus comme les autres sur le bien commun, selon la volonté des Apôtres. Ainsi l'abondance de la grâce faisait que, tous étant

égaux, il n'y avait point de pauvres parmi eux, ou bien, que tous les fidèles, voulant s'égaler aux moindres d'entre eux, imitaient la pauvreté et la charité de Jésus-Christ. — Mais les Apôtres leur laissaient la liberté de garder leurs terres, s'ils le voulaient, ou de s'en réserver le fruit après les avoir vendues.

Tel est le changement prodigieux qu'un pêcheur ignorant avait opéré dans le monde, en un court espace de temps. Tant de miracles et une vertu si admirable avaient fait de la terre comme une image du ciel. Aussi, le peuple louait extraordinairement les Chrétiens et les admirait comme des Anges. De quels éloges, en effet, n'étaient pas dignes des personnes qui se montraient supérieures aux railleries, aux menaces, aux plus grands périls, qui déployaient une charité merveilleuse envers tout le monde, qui assistaient les uns par leurs aumônes et les autres par des guérisons miraculeuses, qui, par leur dépouillement volontaire, faisaient preuve d'une si admirable abnégation ?

X.

Ananie et Saphire.

La Sainte-Ecriture semble n'avoir voulu relever si haut la vertu des premiers Chrétiens, que pour condamner davantage l'action d'Ananie et de Saphire, qu'elle rapporte aussitôt après.

Ananie avait embrassé la foi avec Saphire, son épouse. Mais ni tant de miracles, ni l'exemple de la vertu des autres fidèles, ni la société des Apôtres et de tant de Saints ne purent étouffer en eux la passion de l'avarice. Ils eurent honte néanmoins

de n'être pas comme les autres devant les hommes ; et bien qu'ils fussent pleinement libres de garder une terre qu'ils possédaient, ils résolurent de la vendre et d'en consacrer le prix au Seigneur, promettant par vœu, dit S. Jérôme, d'en apporter tout l'argent aux Apôtres, ce qui rendait sacré cet argent. Ils vendirent en effet leur fonds de terre ; mais pour l'argent ils en furent des dispensateurs infidèles. Ils se laissèrent aller à la tentation du Démon ; et, craignant des besoins que la vraie foi ne craint point, ils réservèrent de concert une partie d'un argent qui n'était plus à eux, mais à celui à qui ils l'avaient voué, et ils apportèrent le reste aux pieds des Apôtres. Ce fut Ananie qui se présenta le premier.

Mais S. Pierre, qui connut alors par l'Esprit de Dieu la fourberie de cet hypocrite, *lui dit* :

— Ananie, comment Satan vous a-t-il tenté, jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit, et vous porter à détourner une partie du prix de ce fonds de terre, que vous feignez apporter ici tout entier ? *Ne demeurait-il pas toujours à vous, si vous l'aviez voulu garder ? Et après même l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous ?* Qui vous obligeait à nous l'apporter ? Vous avez voulu paraître pauvre et demeurer véritablement riche. *Comment ce dessein vous a-t-il pu entrer dans le cœur ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti*, dans cette occasion, *mais à Dieu*, que vous avez voulu tromper.

Ananie, ayant entendu ces paroles, tomba et rendit l'esprit ; et tous ceux qui entendirent parler de cette mort, furent saisis d'une grande crainte.

Il vint aussitôt des jeunes gens qui enlevèrent le corps et l'emportèrent pour l'ensevelir.

Environ trois heures après, sa femme, qui ne savait rien de ce qui était arrivé à son mari, *entra.*

Et Pierre lui dit :

— Femme, dites-moi : n'avez-vous vendu votre fonds de terre que tant ?

Elle lui répondit :

— Non, nous ne l'avons vendu que cela.

Alors Pierre lui dit :

— Comment vous êtes-vous ainsi accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Avez-vous douté qu'il fût en nous? Ou avez-vous cru pouvoir le tromper? Pour vous punir de cette témérité, *voilà ceux qui viennent d'enterrer votre mari qui sont à la porte, et qui vont aussi vous porter en terre.*

Au même moment, elle tomba à ses pieds et rendit l'esprit. Ces jeunes hommes étant entrés, la trouvèrent morte; et l'ayant emportée, ils l'enterrèrent auprès de son mari.

Cet événement répandit une grande frayeur dans toute l'Eglise, et parmi tous ceux qui en entendirent parler.

RÉFLEXIONS DES SAINTS DOCTEURS.

La faute de ces deux personnes, dit S. Chrysostôme, était grande assurément. Mais quand elle eût été moins considérable pour eux, elle l'était extrêmement pour l'exemple. — Le Saint-Esprit n'aime pas l'argent, dit S. Augustin, mais il déteste le mensonge, et il ne peut souffrir que nous manquions à exécuter les vœux que nous lui avons faits. Rien n'est plus opposé à l'Eglise qui est la colonne et la base de la vérité, que le déguisement et le mensonge; et rien aussi plus pernicieux, puisque, si on lui ouvre une fois la porte, on met toute la discipline ecclésiastique dans le trouble et dans la confusion. Ce fut pour cela que Dieu punit si sévèrement ces deux personnes, aussi bien que celui qui avait ramassé un peu de bois le jour du Sabbat. Car, comme ils s'étaient rendus les premiers coupables d'une désobéissance et d'une faute toute nouvelle, il fallait que l'exemple et la crainte de ce qui leur était arrivé remédiassent au mal que l'exemple de leur péché pouvait

causer, et que ceux qui seraient à l'avenir tentés de les imiter, apprissent par la rigueur de leur condamnation, que si Dieu différait de les punir comme eux en ce monde, ils n'échapperaient pas néanmoins à sa justice dans le siècle futur où ils seraient d'autant plus châtiés qu'ils l'auraient été moins en cette vie.

Ce fut donc par une sage prévoyance que S. Pierre, dit Cassien, tua ces deux coupables, afin de faire voir à toute l'Eglise combien est grand le crime de l'avarice, et d'arrêter tout d'abord le progrès de cette ivraie que le Démon avait semée dans le champ du Seigneur; car, ajoute ce Saint, on n'observe d'ordinaire jusqu'à la fin que ce qui a été établi dès les premiers commencements.

Selon S. Chrysostôme, cette punition était même favorable à ceux qui la souffrirent, puisqu'elle les empêchait de tomber dans d'autres péchés. Origène a cru qu'elle avait aussi effacé leur faute, et que Dieu les avait punis en ce monde pour leur faire miséricorde en l'autre. S. Augustin paraît avoir partagé le même sentiment; au moins il l'a jugé probable. Quoi qu'il en soit, la mort temporelle d'Ananie et de Saphire fut une grande leçon pour beaucoup de personnes, qui dès lors veillèrent sur elles-mêmes avec beaucoup plus d'attention qu'auparavant. Elle fut en même temps une preuve sensible de la puissance de Jésus-Christ, en ce qu'elle fit voir, dit un autre Père de l'Eglise, que ses ministres avaient des Anges pour exécuteurs de leurs volontés.

XI.

Les malades guéris par l'ombre de S. Pierre. — S. Pierre est mis en prison avec les autres Apôtres. — Délivré ensuite par l'Ange, il confesse Jésus-Christ.

Cependant S. Pierre et *les Apôtres faisaient beaucoup de prodiges et de miracles parmi le peuple*[1] *et tous les fidèles, unis dans un même esprit, s'assemblaient dans la galerie de Salomon*, pour y entendre la parole de Dieu, que les Apôtres leur annonçaient. *Aucun des autres Juifs n'osait se joindre à eux, par la crainte qu'ils avaient des prêtres et des magistrats; mais* cependant *le peuple leur donnait de grandes louanges, et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant hommes que femmes, se multipliait de plus en plus; de sorte que le peuple apportait les malades dans les places publiques, et les mettait sur de petits lits et sur des paillasses, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins couvrît quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs maladies* : UT, VENIENTE PETRO, SALTEM UMBRA ILLIUS OBUMBRARET QUEMQUAM ILLORUM, ET LIBERARENTUR AB INFIRMITATIBUS SUIS.

Cela fait voir tout à la fois et la grande foi du peuple et l'excellence du don des miracles dont Dieu avait honoré le Prince de ses Apôtres. Ainsi se vérifiait cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui croira en moi, fera les œuvres que je fais, et il en fera encore de plus grandes*, au moins quant à la manière dont il les fera, car on ne lit pas que le Sauveur ait

[1] Act. v, 12-16.

guéri les malades avec autant de facilité et avec autant d'éclat. Quelques Anciens Pères, tels qu'Arator et Astérius[1], semblent dire que S. Pierre seul possédait l'avantage de guérir les malades par son ombre; mais S. Augustin et S. Cyrille d'Alexandrie l'attribuent à tous les autres Apôtres. S. Augustin[2] assure même que l'ombre de S. Pierre avait ressuscité un mort. La tradition Juive elle-même ne pouvant contester ces miracles de Pierre, les avoue et les reconnaît comme réels, mais en les attribuant comme ceux de Jésus, à la magie, et elle prétend que l'Apôtre voulait par là se faire passer pour un homme divin. C'est là ce que nous lisons dans le *Chissuck Emuna*, p. 452. (Voyez Sepp. tome 2, p. 269.) S. Ambroise compare à ces miracles opérés par l'ombre de S. Pierre, celui qui s'opérait par des linges qui avaient touché les reliques des saints Martyrs, S. Gervais et S. Protais. Un ancien se sert de l'exemple de S. Pierre pour prouver la vertu des SS. Reliques: *Si inanis quædam species vacuæ imaginis habere potuit in se vim salutis, quanto plus de corpore meruerunt attrahere salubritatis sacris impressa membris vincula passionis ?*

Toutes ces preuves éclatantes du pouvoir surnaturel des Apôtres et de leur mission divine, n'arrêtèrent point leurs persécuteurs. Elles ne firent que les irriter de plus en plus.

Le Grand-Prêtre et tous ceux qui étaient comme lui, de la secte des Sadducéens, furent remplis d'envie et de colère, voyant que, malgré leurs défenses et leurs menaces, on ne laissait pas de prêcher Jésus-Christ ressuscité, et de faire plusieurs miracles en son nom. *Ils firent donc saisir les Apôtres, et ils les mirent dans la prison* publique, pour les juger le lendemain.

[1] Arator, l. 1, c. 12, et Aster, *hom.* 8.

[2] S. Aug. *in Ps.* 150, v. 1.

Mais un Ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison; et les en ayant fait sortir, il leur dit :

— Allez dans le Temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie.

Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au Temple dès le point du jour et se mirent à prêcher. Cependant le Grand-Prêtre et ceux qui étaient avec lui étant venus, ils assemblèrent le Conseil, et tous les sénateurs du peuple d'Israël, et envoyèrent à la prison, afin qu'on amenât Pierre *et les autres Apôtres.*

Les officiers y étant parvenus, ouvrirent la prison, et ne les y ayant pas trouvés, ils s'en retournèrent faire leur rapport en ces termes :

Nous avons trouvé la prison bien fermée, et les gardes dehors devant les portes; mais l'ayant ouverte, nous n'avons trouvé personne dedans.

Le Grand-Prêtre, le Capitaine des gardes du Temple et les Prince des Prêtres, ayant entendu ces paroles, furent en grande peine, ne sachant ce qui arriverait de ces gens-là, ni quelle serait la suite de cette affaire. — *Or quelqu'un vint leur dire en même temps :*

— Voilà ces gens que vous aviez mis en prison, qui sont dans le Temple et qui enseignent le peuple.

Aussitôt le Capitaine des gardes partit avec ses officiers et les amena sans violence; car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. — Quand il les eurent amenés, ils les présentèrent au Conseil, et le Grand-Prêtre leur parla en ces termes :

— Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous rendre responsables du sang de cet homme, comme si nous avions fait mourir en sa personne le Messie prédit.

Pierre et les autres Apôtres lui répondirent :

— Il est vrai que vous nous l'aviez défendu; mais *il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* — Ainsi nous ne pouvons nous empêcher de prêcher, selon ses ordres, que *le Dieu de nos Pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant à une croix*; — que *c'est lui que Dieu a élevé* au plus haut des cieux par sa souveraine puissance, et qu'il a placé à *sa droite, comme étant le Prince et le Sauveur* qu'il a établi, *pour donner à Israël* la grâce *de la pénitence et la rémission des péchés.* — *Or nous sommes les témoins de ce que nous vous disons; et le Saint-Esprit que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi* avec nous, par les dons qu'il leur communique et par les miracles qu'il opère pour autoriser notre doctrine.

XII.

Le Dr Gamaliel empêche la mort de S. Pierre et des Apôtres. — Divers faits synchroniques.

La réponse de S. Pierre et des Apôtres était pleine de piété, de sagesse et de générosité. Mais Caïphe et les Pharisiens, indignés de voir leurs ordres inexécutés et l'Evangile annoncé de toutes parts, furent transportés de rage, et ils délibérèrent sur les moyens qu'on devait prendre pour faire mourir les Disciples de Jésus-Christ.

Alors un pharisien, nommé Gamaliel, célèbre Docteur de la Loi, et honoré de tout le peuple, se leva dans le Conseil et fit un discours, dans lequel il conseilla à l'assemblée d'attendre l'événement, de ne pas s'opposer à la doctrine des Apôtres, de peur que, si elle venait de Dieu, ils n'eussent en la combat-

tant, commis une action impie et inutile. Ses paroles furent dites avec tant d'adresse qu'il persuada tous les membres du Sanhédrin, et qu'on renvoya les Apôtres, après toutefois qu'ils eurent été battus de verges.

Les Disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies et aux souffrances de la croix, dont ils connaissaient alors tous les avantages. L'esprit dont ils furent animés dans cette circonstance est, selon S. Chrysostôme, un miracle plus grand que beaucoup d'autres prodiges. On ne lit point, en effet, qu'aucun de ceux qui ont souffert pour la vérité dans l'Ancien-Testament en ait ressenti de la joie.

Nous verrons plus tard quel était Gamaliel, ce fameux Docteur, dont Dieu se servit pour conserver la vie aux Apôtres.

Après avoir été ainsi miraculeusement délivrés, S. Pierre et les Apôtres ne cessèrent point tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ dans le Temple et dans les maisons.

A cette époque, le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'augmentait tous les jours. Plusieurs prêtres embrassèrent la foi. Mais ce furent les triomphes mêmes de la parole de Dieu qui occasionnèrent une persécution à Jérusalem. S. Etienne y reçut la couronne du martyre avec un grand nombre de Chrétiens, comme nous le rapporterons en son lieu. Les autres fidèles s'enfuirent pour sauver leur vie; ils se retirèrent à Damas, à Antioche, dans la Phénicie, dans l'île de Chypre et en d'autres pays.

Quant à S. Pierre et aux autres Apôtres, ils restèrent à Jérusalem, afin d'y encourager les frères qui s'y tenaient cachés. Les Disciples, qui avaient pris la fuite, annonçaient la foi dans les différents lieux où ils passaient; en sorte que leur dispersion, loin d'éteindre le feu sacré que le Sauveur était venu apporter sur la terre, contribua merveilleusement à le répandre de tous côtés.

Dans ce même temps, S. Pierre présida à l'ordination de S. Jacques-le-Mineur et à l'installation de cet Apôtre sur le siége de Jérusalem.

Diverses églises furent alors fondées dans toute la Judée, dans la Samarie, dans la Galilée et dans les Provinces voisines. Mais le Prince de ce monde, qui voyait son empire se détruire de jour en jour par la puissance de Jésus-Christ, déploya contre l'Eglise naissante toute sa rage, et, après avoir tenté de la ruiner par les divisions intestines qu'il essaya de semer parmi les fidèles, il la combattit par la violence ouverte des persécutions. Saul, ce célèbre docteur du Sanhédrin et brillant disciple de Gamaliel, signala dans cette occasion son zèle pour la Synagogue et sa haine contre l'Eglise. Mais, lorsqu'il voulait prendre les autres, il fut pris lui-même. Jésus qu'il persécutait dans ses membres le renversa par la foudre de sa parole, non pour lui ôter la vie du corps, mais pour lui donner celle de l'âme. Il le convertit par une seule parole, et il en fit le plus ardent prédicateur de la même foi, dont il avait été le plus cruel persécuteur.

Après la conversion de Saul, la paix fut pour un peu de temps rendue à l'Eglise, grâce aux dispositions favorables où se trouva alors l'Empereur à l'égard des Chrétiens. Pilate avait envoyé à ce Prince une relation concernant les miracles et la sainteté de Jésus-Christ; Tibère conçut de ce moment une haute idée du Sauveur, et pensa même à le mettre au nombre des dieux de l'Empire. Il témoigna aussi son inclination pour le Christianisme, en défendant, sous peine de mort, d'accuser ou de molester ceux qui pratiquaient cette Religion. Nous apprenons ces particularités de plusieurs anciens Auteurs Ecclésiastiques, tels que S. Justin, Tertullien, Eusèbe.

Mais la haine des Juifs contre les Chrétiens ne se ralentit point pour cela. Ne pouvant assouvir cette passion dans le sang des disciples de Jésus, ils tâchaient néanmoins de la faire paraître par tous les moyens possibles. Ils les bannissaient de

leurs villes, comme ils firent à l'égard de Nicodème, et leur donnaient des malédictions dans leurs Synagogues : ce qu'ils pratiquèrent même après la ruine de Jérusalem et de leur nation. Ils les maudissaient trois fois le jour sous le nom de Nazaréens, qui est le nom que les Juifs donnent aux Chrétiens dans les *Actes*. Leurs Rabbins mêmes défendaient aux Juifs de parler aux Chrétiens, d'écouter leurs discours, et ils aimaient mieux les voir mourir que de souffrir qu'ils fussent guéris par les miracles des Chrétiens, comme on en trouve un exemple dans leur Talmud. Lorsqu'il s'agissait de persécuter les Chrétiens, ils étaient partout et toujours des premiers et des plus ardents, comme le fait remarquer la lettre de l'Eglise de Smyrne; et ils prenaient soin d'empêcher que les Chrétiens n'enlevassent les corps des SS. Martyrs. De plus, pour paralyser en tout lieu l'effet de la prédication des Apôtres, ils envoyèrent par toute la terre des ministres de la Synagogue, chargés de diffamer les Chrétiens et de répandre sur eux, sur Jésus-Christ, sur le Christianisme tout entier, les plus noires calomnies.

Bien que toutes ces entreprises fussent très-préjudiciables aux fidèles et à toutes les Eglises, elles n'entravaient cependant pas le règne de Jésus-Christ dans sa marche progressive.

XIII.

S. Pierre va donner la Confirmation aux Samaritains convertis. — Sa réponse à Simon le Magicien, qui voulait acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit.

S. Luc, en décrivant ce que firent les Disciples dispersés dans diverses Provinces, rapporte que Philippe, l'un des sept

diacres, et collègue de S. Etienne, étant sorti de Jérusalem commes les autres pour éviter la fureur des Juifs, se rendit dans le pays de Samarie et y annonça l'Evangile. Il ne croyait pas agir en cela contre l'intention de Jésus-Christ, puisque lui-même avait prêché dans la ville de Sichar et y avait converti plusieurs Samaritains. *Les peuples*, ajoute le S. Evangéliste, *étaient attentifs aux choses que Philippe leur disait, et l'écoutaient tous avec une même ardeur, voyant les miracles qu'il faisait.*

Car les esprits impurs sortaient des corps de plusieurs possédés, en jetant de grands cris. Et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent aussi guéris. — Ce qui remplit la ville d'une grande joie.

Or, il y avait dans la même ville un homme nommé Simon, Samaritain de naissance, qui y avait auparavant exercé la magie, et qui, par ses enchantements, *avait séduit le peuple de Samarie, se disant être quelque chose de grand; de sorte qu'ils le suivaient tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient :*

— *Celui-ci est la Grande Vertu de Dieu !* c'est-à-dire, selon S. Irénée et d'autres Anciens, *le Père élevé au-dessus de toutes choses !*

S. Jérôme dit qu'il se vantait d'être le Verbe, ou la Parole de Dieu, le Beau, le Paraclet, le Tout-Puissant, le Tout de Dieu : *Ego sum Sermo Dei, ego sum Speciosus, ego Paracletus, Ego Omnipotens, ego Omnia Dei.* Il disait qu'il avait donné la Loi à Moïse sur le Sinaï, en la personne du Père ; que sous l'empire de Tibère il avait apparu au monde sous la figure apparente du Fils; qu'ensuite, aux jours de la Pentecôte, il était descendu sur les Apôtres en forme de langues de feu, en qualité de Saint-Esprit : mais que le Christ n'avait jamais paru, ni souffert réellement ; que tout cela ne s'était passé qu'en apparence. Ce Patriarche de toutes les hérésies enseignait encore plusieurs autres erreurs qu'il n'est pas de notre dessein

de rapporter ici ; mais il ne commença à publier hautement ces erreurs qu'après qu'il eut renoncé au Christianisme, de la manière que nous allons voir.

Les prédications de S. Philippe détrompèrent les Samaritains, et l'éclat de ses miracles effaça enfin ce qu'avaient pu produire sur l'esprit de ce peuple les illusions et les enchantements de la magie de Simon. Tous, hommes et femmes, se faisaient baptiser au nom de Jésus-Christ.

Simon crut aussi lui-même, dit S. Luc, *et, après qu'il eût reçu le baptême, il s'attachait à Philippe ; et voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient par son ministère, il en était dans l'admiration et dans le dernier étonnement.* Plusieurs Pères enseignent qu'il ne crut pas véritablement ; mais qu'il feignit de croire. C'était un hypocrite qui, ne pouvant résister à la force des miracles de Philippe, fit semblant de croire en Jésus-Christ, et de s'attacher à ce Prédicateur, s'imaginant qu'il pourrait avec le temps connaître les moyens par lesquels il opérait ses prodiges ; car il les attribuait à la magie. Il regardait Philippe simplement comme un magicien, mais plus habile et plus puissant que lui ; bien résolu de le quitter dès qu'il aurait pu lui dérober son secret. — D'autres veulent qu'il ait cru véritablement ; mais d'une foi simplement intellectuelle à laquelle le cœur et la volonté n'eurent aucune part ; comme un homme qui, convaincu par l'évidence d'un fait qu'il n'ose nier, se rend malgré lui à l'évidence, et cherche toutefois à se débarrasser de cette croyance, ou par des doutes affectés, ou par une révolte malicieuse contre la vérité connue. C'est ainsi que les Démons croient : *Dæmones credunt, et contremiscunt*, et que les mauvais Chrétiens croient en Jésus-Christ, mais sans l'aimer. « Simon était rempli d'orgueil et de présomption, dit S. Augustin ; il aurait voulu pouvoir imiter les prodiges du pouvoir miraculeux des Apôtres ; mais il n'aimait pas pratiquer la justice et la vérité qu'ils annonçaient : *eum plus delectabat potentia Apostolorum quam*

justitia Christianorum. Il entra dans l'Eglise et désira le Baptême, non pour avoir la grâce et la justification, mais pour avoir le don des miracles.

Lorsque les Apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, comme les deux principaux du Sacré Collége. C'est ainsi que souvent, dans une ville ou dans une communauté, on envoie, on députe celui qui est le premier ou le Chef, pour une affaire importante ou honorable. On le supplie alors de se charger de la députation, et de vouloir bien, dans cette circonstance, se prêter au désir de ceux qui le considèrent comme leur Maître.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils firent des prières pour les fidèles de Samarie, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit : car il n'était point encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Mais *alors ils leur imposèrent les mains et ils reçurent le Saint-Esprit* d'une manière sensible. Car ceux qui recevaient le Sacrement de Confirmation, recevaient alors en même temps les dons miraculeux du Saint-Esprit, et, en particulier, le don des langues.

Lorsque Simon eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains; qu'il communiquait aux fidèles des faveurs extraordinaires, telles que le don de la science, le don de la prophétie, l'intelligence des langues, le pouvoir prodigieux, il souhaita posséder une semblable puissance. Deux motifs le lui faisaient désirer. Le premier était l'orgueil et l'envie de se distinguer parmi les siens, et de conserver la réputation qu'il s'était acquise par ses prestiges et ses opérations magiques; — et de s'élever au-dessus de S. Philippe qui ne possédait pas cette prérogative. Le second était l'avarice. Il se flattait que s'il pouvait obtenir le magnifique privilége de donner le Saint-Esprit et de communiquer aux autres le don des miracles, il pourrait amasser par là des richesses immenses et

acquérir un crédit infini. Il s'imaginait, dit S. Chrysostôme, que le pouvoir des Apôtres n'était que l'effet d'une magie, d'une puissance diabolique, mais supérieure à celle dont il usait.

Simon vint donc offrir à S. Pierre une somme d'argent, et lui dit :

— *Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit.*

Mais S. Pierre eut horreur de cette proposition, et il lui fit une réprimande sévère, qui fut une juste sentence contre son impiété ; et par laquelle, comme avec un fouet, dit Tertullien, il chassa du Temple de Dieu ce nouveau marchand qui voulait trafiquer de la puissance du Saint-Esprit :

— *Que ton argent périsse avec toi, lui dit-il, ô toi qui as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent ?* Va-t-en à ton malheur avec ton argent ! Si tu ne rentres en toi-même, la main de Dieu va te frapper. Tu regardes comme estimables à prix d'argent, comme un vil objet de trafic, les dons du Saint-Esprit, les Grâces surnaturelles que Dieu n'accorde qu'à qui il veut par sa bonté toute gratuite, les fonctions et les dignités de l'Eglise, les Sacrements, et, en général, toutes les choses sacrées ! Ce trafic que tu veux faire est un outrage au Saint-Esprit, un mépris pour ses dons et pour sa Personne Divine. Simon, tu fais à notre égard le métier de Tentateur ; tu veux nous engager dans la prévarication, en nous offrant de l'argent pour une chose qui n'a point de prix, et dont nous ne sommes pas les propriétaires et les maîtres, mais seulement les dépositaires et les dispensateurs.

Tu n'as point de part à cette grâce, et tu ne peux rien prétendre à ce ministère. Car ton cœur n'est pas droit devant Dieu.

Fais donc pénitence de cette méchanceté, et prie Dieu, afin que, s'il est possible, il te pardonne cette mauvaise pensée de ton cœur.

Car je vois que tu es dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité. Tu es une de ces mauvaises plantes ou racines qui ne produisent que des sucs venimeux et des fruits remplis d'une amertume mortelle. Tu es dans l'esclavage du crime, vendu pour faire le mal, livré à toute sorte de déréglements, et en quelque sorte incorrigible.

Simon, frappé comme d'un coup de foudre par la prédiction des malheurs que lui annonça tout à coup un Apôtre aussi puissant que S. Pierre, se soumit extérieurement, répandit beaucoup de larmes, et pria très-instamment, dit Tertullien :

— *Je vous supplie, dit-il à l'Apôtre, de prier vous-même pour moi auprès du Seigneur, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.*

Mais cet hypocrite, au lieu de suivre le conseil que lui donnait S. Pierre, qui était de faire une sérieuse pénitence de sa faute, fit semblant de se repentir, et le pria d'intercéder pour lui, non afin que Dieu lui donnât l'esprit de componction et de pénitence, mais afin que les maux dont l'Apôtre l'avait menacé ne tombassent pas sur lui. Vrai modèle des faux pénitents, qui, sans haïr le péché, craignent simplement la peine qui en est une suite. C'est ainsi que Pharaon, au lieu d'amollir et de convertir son cœur, demandait à Moïse qu'il fît cesser les plaies dont il le frappait. Mais en était-il délivré? Il ne pensait plus à ses résolutions ni à ses promesses. Simon s'endurcit donc davantage, en ne profitant point de l'avis de S. Pierre. Il s'appliqua avec plus de curiosité à la magie, et, tant pour s'acquérir une vaine réputation parmi les hommes que pour soulager sa douleur et se venger de saint Pierre, il s'opposera désormais de toutes ses forces aux progrès de l'Evangile.

Il quitta bientôt le pays de Samarie et parcourut diverses contrées, cherchant les lieux où le nom de Jésus-Christ n'était pas connu, pour y pervertir les esprits. Nous le ver-

rons reparaître plus tard comme le plus grand ennemi de Jésus-Christ et comme l'antagoniste le plus acharné du Chef des Apôtres.

S. Pierre continua avec S. Jean à rendre témoignage au Seigneur, et à prêcher sa parole dans Samarie, puis ils revinrent à Jérusalem, annonçant en chemin l'Evangile dans plusieurs cantons des Samaritains.

XIV.

S. Pierre évangélise la Palestine, — guérit Enée, — ressuscite Tabitha. — Réflexions des SS. Pères.

L'AN DE J.-C. 35.

Cependant l'Eglise florissait et était en paix par toute la Judée, la Galilée et la Samarie ; elle s'établissait et s'affermissait de plus en plus, marchant dans la crainte du Seigneur, et étant remplie de la consolation du Saint-Esprit. S. Pierre, qui était demeuré à Jérusalem tant que la persécution y avait duré, en sortit alors, et alla visiter de ville en ville tous les Disciples. C'est ainsi qu'un Général fait la ronde, pour voir si toutes choses sont dans l'ordre et dans l'état où elles doivent être.

Il vint aussi voir les Saints de la ville de Lydda, située dans la tribu d'Éphraïm, et très-célèbre dans la suite sous le nom de Diospolis. S. Luc appelle *Saints* les fidèles, les Chrétiens, à cause de la sainteté dont ils faisaient profession, et de la pureté de vie à laquelle ils s'appliquaient.

Là, S. Pierre rencontra un paralytique nommé Enée, qui, depuis huit ans, était couché sur son lit ; il lui dit :

— « Enée, le Seigneur Jésus-Christ vous guérit : levez-« vous, faites vous-même votre lit. »

Il se leva aussitôt. Et tous ceux qui demeuraient à Lydda et à Sarone le virent miraculeusement guéri, et ils se convertirent au Seigneur.

Il y avait aussi à Joppé, entre les Disciples, une femme nommée *Tabitha* ou *Dorcas*, c'est-à-dire *Chèvre* ou *Chevreuil*, selon que les Grecs expliquent ce mot. Ce nom marquait un esprit actif et vigilant. Cette femme était remplie de bonnes œuvres et du mérite des aumônes qu'elle faisait. — Or, il arriva en ce temps-là qu'étant tombée malade, elle mourut; et après qu'on l'eût lavée, on la mit dans une chambre haute. Mais comme Lydda était près de Joppé, les Disciples ayant appris que Pierre y était, ils envoyèrent vers lui deux hommes, pour le prier de vouloir bien venir promptement jusque chez eux.

Aussitôt Pierre partit et s'en alla avec eux. Lorsqu'il fut arrivé, ils le menèrent dans la chambre haute où était le corps de la défunte, et toutes les veuves qui étaient assemblées se mirent autour de lui, en pleurant, et lui montrant les robes et les habits que Dorcas leur faisait, lorsqu'elle était avec elles. — Alors Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux et en prières; puis, se tournant vers le corps, il dit :

— Tabitha, levez-vous !

Elle ouvrit les yeux au même instant, et, ayant regardé Pierre, elle se mit sur son séant.

Il lui donna aussitôt la main et la leva; et ayant appelé les Saints et les veuves qu'il avait fait sortir, il la leur rendit vivante. — Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur.

Or, Pierre demeura assez longtemps à Joppé chez un corroyeur, nommé Simon, instruisant les nouveaux fidèles, et les fortifiant dans la foi qu'ils venaient d'embrasser.

— Les Saints Pères admirent la grande piété de Tabitha et sa charité extraordinaire, l'intérêt que tous les fidèles prennent à sa mort, comme à la perte d'un grand bien, commun à toute l'Eglise. Ils admirent la foi de ces premiers Chrétiens, qui envoyèrent à cette occasion une députation à S. Pierre, pour le prier de venir chez eux. Il n'est point dit qu'ils aient déclaré à cet Apôtre le sujet pour lequel ils le demandaient; et l'on pense qu'ils ne lui en parlèrent point, voulant que la vue même de toutes les veuves qui pleuraient et qui intercédaient pour elle, lui fût un motif plus pressant pour le porter à demander à Jésus-Christ qu'il daignât la rendre à l'Eglise. C'est, en effet, ce qui arriva : à la vue de S. Pierre, toutes ces veuves qui étaient présentes formèrent et de leurs larmes et du récit de toutes les charités qu'elles avaient reçues de Tabitha pendant sa vie, la plus puissante prière dont elles fussent capables, en lui présentant et les robes et les autres habits, dont cette femme charitable les avait revêtues. « Elles le prièrent donc, dit S. Cyprien, non par leurs paroles, mais par les bonnes œuvres mêmes de la Défunte : *nec pro defuncta suis vocibus, sed ipsius operibus deprecantes.* S. Pierre sentit, dit le même Père, que l'on pouvait obtenir ce qui était sollicité d'une manière si éloquente, et que Jésus-Christ ne manquerait pas d'exaucer des veuves qui lui offraient des prières si ardentes, après que ce Divin Sauveur avait été revêtu en leurs personnes, *quando esset in viduis ipse vestitus.* Pour fortifier les fidèles dans l'espérance de la résurrection future, Dieu inspira alors à S. Pierre la volonté d'accorder alors aux larmes de tant de personnes le grand miracle qu'elles demandaient. Cet Apôtre, ne voulant pas être troublé dans sa prière, et voulant éviter toute ostentation dans un prodige qui appartenait tout entier à Jésus-Christ, fit sortir toute l'assistance, puis se prosterna, et, après avoir prié quelque temps, il se tourna vers le corps mort, il lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever. Ce fut alors, dit encore le Saint Docteur déjà cité,

que celle qui avait fait largesse de ses biens à ces personnes affligées, pour les faire vivre, mérita, après sa mort, d'être elle-même rendue à la vie, par la prière de ces veuves qu'elle avait si charitablement assistées de ses aumônes.

S. Pierre, voulant que tous les Saints qui avaient contribué à un si grand prodige fussent témoins oculaires de la puissance de Jésus-Christ, les appela dans la chambre où ils avaient déposé le corps de la défunte. C'était là une preuve bien évidente de la résurrection de Celui qui rendait ainsi la vie aux morts. Aussi fut-elle la cause de la conversion d'un grand nombre des habitants de Joppé.

Remarquons avec S. Chrysostôme que les aumônes et que les prières que l'on fait pour les personnes mortes spirituellement, leur sont extrêmement utiles ; et que si l'on appelle, de plus, les ministres de Jésus-Christ pour leur donner la main et les relever de leur chute mortelle, on peut très-souvent les faire rentrer dans la sainte société des fidèles et dans l'union du corps de Jésus-Christ, dont ils s'étaient retranchés comme des membres morts par leurs iniquités.

Admirons encore, avec le même Saint, la simplicité apostolique et l'humilité de S. Pierre. « Il semblait, dit-il, qu'après avoir ressuscité cette femme et rendu la joie à tant de personnes de Joppé, il eût pu choisir de loger chez celle qui lui avait une obligation si sensible, ou du moins se retirer chez quelqu'un des principaux de la ville, qui auraient été ravis d'être honorés de la présence d'un tel hôte. Mais l'Apôtre de Jésus-Christ, mais ce sincère imitateur de cet esprit de pauvreté, qui avait toujours paru dans la conduite de son divin Maître, ne choisit point les maisons des riches, il ne songea point à s'attirer la reconnaissance et les applaudissements des peuples pour une œuvre dont il rapportait toute la gloire à Dieu seul. Il préféra donc la maison du Corroyeur à toutes les autres, et il y demeura pendant le temps qu'il séjourna à Joppé, pour affermir les fidèles nouvellement convertis, apprenant

par son exemple aux ministres de Jésus-Christ à ne regarder que Dieu dans les affaires de Dieu; et à ôter tout sujet, tant aux Grands, de s'enorgueillir, qu'aux pauvres, d'avoir honte de l'état où la Providence les a placés.

XV.

Un Ange dit à Corneille de faire venir S. Pierre dans sa maison. — Vision de cet Apôtre. — S. Pierre va trouver Corneille et lui prêche J.-C. — Effusion du Saint-Esprit sur les Gentils. — Leur Baptême. — Réflexions.

*Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, qui était Centenier dans une cohorte de la légion appelée l'*ITALIENNE.

Il était religieux et craignant Dieu avec toute sa famille; il faisait beaucoup d'aumônes au peuple, et il priait Dieu incessamment.

Un jour qu'il était en prière vers la neuvième heure, il vit clairement dans une vision un Ange de Dieu qui se présenta devant lui et lui dit :

— Corneille!

Lui, regardant l'Ange, et tout saisi de frayeur, répondit :

— Qu'y-a-t-il, Seigneur?

— Vos prières, lui dit l'Ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait souvenir de vous. Envoyez donc présentement à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un certain Simon, Corroyeur, dont la maison est proche de la mer. C'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez pour être sauvé.

Dès que l'Ange qui lui parlait se fût retiré, il appela deux

de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait, et, leur ayant dit tout ce qui lui était arrivé, il les envoya à Joppé.

Corneille était Gentil d'origine ; mais Dieu l'avait converti par un mouvement de son Esprit, qui souffle là où il lui plaît, et de la manière qu'il lui plaît. Si Dieu veut lui envoyer le Chef de tous les Apôtres, ce n'est point à cause de sa dignité militaire ; il le traite si honorablement, parce que c'est un *homme religieux et craignant Dieu,* comme le marque S. Luc ; parce qu'il *a fait de grandes aumônes,* et qu'il *a offert à Dieu de continuelles prières,* qui sont montées près du trône de la Souveraine Majesté, comme un parfum d'agréable odeur.

Le lendemain, lorsque les envoyés de Corneille *étaient en chemin, et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier.*

Et ayant faim, il voulut manger ; mais pendant qu'on lui en apprêtait, il lui survint un ravissement d'esprit.

Et il vit le Ciel ouvert, et comme une grande nappe liée par les quatre coins, qui descendait du ciel sur la terre, où il y avait toutes sortes d'animaux à quatre pieds, des bêtes sauvages, des reptiles de la terre et des oiseaux du ciel. Et il entendit une voix qui lui dit :

— Levez-vous, Pierre, tuez et mangez.

Mais Pierre répondit :

— Je n'ai garde, Seigneur ; car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et souillé.

Et il entendit une voix qui lui dit :

— N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié.

Cela s'étant fait par trois fois, la nappe fut retirée dans le Ciel. Comme Pierre était en peine en lui-même de ce que pouvait signifier la vision qu'il avait eue, les hommes envoyés par Corneille s'étant informés de la maison de Simon, se présentèrent à la porte ; et, ayant appelé quelqu'un, ils de-

mandèrent si ce n'était pas là que Simon, surnommé Pierre, était logé.

Dieu a voulu faire connaître à son Apôtre, dans cette mystérieuse vision, le dessein qu'il avait formé de faire part aux Nations de la grâce de l'Evangile ; afin que ces *députés*, qui étaient prêts d'arriver, obtinssent de lui plus facilement ce qu'ils souhaitaient, après qu'il aurait reçu l'intelligence de ce mystère de sa divine miséricorde sur les Gentils. *Vers l'heure de Sexte*, c'est-à-dire sur le midi, qui était un temps auquel les fidèles avaient coutume de prier, il monta sur la terrasse ou plate-forme qui se pratiquait ordinairement sur les maisons dans la Palestine. Il voulait être plus recueilli dans la prière qu'il allait offrir à Dieu, pendant que chez son hôte on lui préparait quelque chose qu'il pût manger. Sous l'image qu'il vit pendant son ravissement d'esprit, Dieu lui marquait énigmatiquement, dit S. Chrysostôme, ce qu'il devait faire, et à l'égard de Corneille, dont les députés étaient prêts d'arriver, et à l'égard de tous les autres Païens répandus par toute la terre. Corneille était un homme incirconcis, et il n'avait rien, non plus que tous les Gentils, de commun avec les Juifs. Lors donc que la voix miraculeuse lui dit : *Levez-vous, Pierre, tuez et mangez* ; elle lui apprenait qu'il ne devait faire aucune difficulté d'aller trouver ces Gentils qui le mandaient, aussi bien que tous les autres : car cet Apôtre représentait en sa personne l'Eglise dont il était le Chef ; *tuez* donc en eux, dit S. Grégoire, cette vie terrestre, cette vie du vieil homme, né dans la corruption du péché, *et mangez-les*, c'est-à-dire en brisant dans eux tout de qu'il y a de terrestre et de charnel ; faites-les passer dans le corps sacré de l'Eglise, et devenir les membres vivants de Jésus-Christ. Or, cette nappe dans laquelle Dieu faisait voir à S. Pierre tous ces animaux dont nous venons de parler, c'est-à-dire tous les Gentils, était descendue *par les quatre coins*, pour marquer, dit S. Augustin, les quatre parties de l'Univers, d'où l'on devait rassembler dans l'unité

d'une même église tous ceux qui participeraient à la grâce de Jésus-Christ. Ils signifiaient pareillement les quatre Saints Evangélistes qui n'en composent qu'un seul, et dont le Seigneur s'est servi pour la conversion de tous les Gentils, répandus dans tous les coins de la terre.

Cependant, comme Pierre pensait à la vision qu'il avait eue, l'Esprit lui dit :

— Voilà trois hommes qui vous demandent. Levez-vous donc, descendez, et ne faites point difficulté d'aller avec eux; car c'est moi qui les ai envoyés.

Aussitôt, Pierre descendit pour aller trouver ces hommes qui lui étaient envoyés de la part de Corneille, et il leur dit :

— Me voici; je suis Celui que vous cherchez. Quel est le sujet qui vous a fait venir ici ?

Ils lui répondirent :

— Corneille, Centenier, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation Juive, a été averti par un saint Ange de vous faire venir chez lui, et d'écouter ce que vous auriez à lui dire.

Pierre les fit donc entrer, et les logea; et le lendemain il partit avec eux, ayant pris avec soi quelques-uns des frères de la ville de Joppé, qui l'accompagnèrent.

Le jour d'après, ils arrivèrent à Césarée, où Corneille les attendait avec ses parents et ses plus intimes amis, qu'il avait assemblés chez lui. — Lorsque Pierre était près d'entrer, Corneille alla au devant de lui; et se jetant à ses pieds, il l'adora. Mais Pierre le releva, lui disant :

— Levez-vous; je ne suis qu'un homme non plus que vous.

Et s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva plusieurs personnes qui y étaient assemblées. Alors il leur dit :

— Vous savez que les Juifs ont en grande horreur d'avoir

quelque liaison avec un étranger, ou de l'aller trouver chez lui; mais Dieu m'a fait voir que je ne devais estimer aucun homme impur ou souillé. C'est pourquoi, dès que vous m'avez mandé, je n'ai fait aucune difficulté de venir. Je vous supplie donc de me dire pourquoi vous m'avez envoyé chercher.

Alors Corneille lui dit :

— *Il y a maintenant quatre jours qu'étant à jeûn, je me suis mis en prières dans ma maison à la neuvième heure, et je vis un ange, sous la figure d'un homme vêtu d'une robe blanche, qui vint se présenter devant moi et me dit* :

« *Corneille, votre prière a été exaucée, et Dieu s'est sou-*
« *venu de vos aumônes. C'est pourquoi envoyez à Joppé, et*
« *faites venir de là Simon surnommé Pierre. Il est logé en*
« *la maison de Simon, corroyeur, près de la mer* : Aussitôt
« qu'il sera venu, il vous parlera, et vous instruira de mes
« volontés. »

J'ai envoyé à l'heure même vers vous, et vous m'avez fait la grâce de venir. Nous voilà maintenant tous assemblés devant vous, pour entendre de votre bouche tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire de sa part.

Alors Pierre, prenant la parole, dit :

— *En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes : mais qu'en toute nation, celui qui le craint, et dont les œuvres sont justes, lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est* le Fils de Dieu, et par conséquent *le Seigneur de tous.* — *Car vous savez sans doute ce qui est arrivé dans toute la Judée, et qui a commencé par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché; comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de Sa Vertu toute puissante, Jésus de Nazareth, qui, allant de lieu en lieu, faisait du bien partout, et guérissait tous ceux qui étaient sous la puissance du Diable, parce que Dieu était avec lui* comme son Fils coéternel et consubstantiel. *Et nous sommes témoins de toutes les choses*

qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se montrât après sa résurrection, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis avant tous les temps; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple, et de témoigner que c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des Vivants et des Morts. — Tous les Prophètes lui rendent ce témoignage, que quiconque croira en lui, recevra par son nom la rémission de ses péchés.

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. — Et tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les Gentils; car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu.

Alors Pierre dit :

— Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ?

Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ.

Après cela, ils le prièrent de demeurer quelques jours avec eux ; ce qu'il leur accorda.

RÉFLEXIONS DES SAINTS PÈRES.

S. Pierre nous donne, dans cette circonstance, un exemple frappant de l'attachement inviolable que nous devons avoir pour tous les points de notre Religion, puisqu'il a fallu que Dieu fît des miracles pour l'obliger de faire ce qu'il envisageait encore comme incompatible avec ses devoirs religieux, qui était de communiquer avec les Gentils, pour leur faire part des mystères du Christianisme.

Il emmena avec lui chez Corneille quelques Hébreux convertis, afin qu'ils devinssent eux-mêmes autant de témoins irréprochables et d'apologistes de la sainteté de sa conduite.

Sa grande humilité se fait remarquer, lorsque voyant l'officier Romain lui donner des témoignages d'une extrême vénération, il le relève aussitôt, en lui disant : *Je ne suis qu'un homme comme vous.* Ce n'était pas chez lui une parole passagère, mais un sentiment très-fixe de sa propre faiblesse, qui demeura fortement gravé au fond de son cœur jusqu'à la fin de sa vie, depuis que Jésus l'eût regardé après sa chute pour la lui faire pleurer avec amertume.

Sa prudence paraît également dans toute sa conduite. Il demande au Centenier, dit S. Chrysostôme, ce que lui-même n'ignorait pas, puisque la vision miraculeuse le lui avait fait connaître. Mais il veut qu'il le déclare devant tous ceux qui étaient présents, afin que son témoignage lui servît de preuve publique pour justifier sa conduite à l'égard des Juifs, qui lui reprocheront sa communication avec les incirconcis. De plus, c'est à celui qui veut être instruit à demander l'instruction, comme à celui qui souhaite être guéri à demander sa guérison. C'est ainsi que Jésus demandait à plusieurs malades ce qu'ils désiraient de lui, et il ne les guérissait qu'après qu'ils le lui avaient demandé avec instance. L'on en use de la même manière, à l'égard de ceux que l'on présente aux fonts baptismaux ; la première parole qu'on leur adresse est-celle-ci : *Quid petis ? Que demandez-vous ?*

S. Pierre, dans la maison de Corneille, confirme tout ce qu'il dit de Jésus-Christ, par la certitude de son propre témoignage, et de celui des autres Apôtres, ses confrères. Car il fallait, pour attester la résurrection de Jésus-Christ crucifié, pouvoir dire comme les Apôtres : *Nous avons nous-même vu ces choses, nous en avons tous été témoins.* Mais admirons, avec le S. Docteur déjà nommé, comment cet Apôtre n'a pas honte de déclarer que celui-là qu'il disait avoir fait tant de mi-

racles, avait été mis à mort par son propre peuple, sans cacher le genre de supplice infâme qu'on lui avait fait souffrir en l'attachant et en *le suspendant à une croix*. Il ne craint nullement de faire cette déclaration à des Gentils, parce qu'il sait que c'est par l'opprobre de cette croix de Jésus-Christ, que le démon a été vaincu, et que toutes les nations doivent être converties. Ce devait être, en effet, la gloire du Fils de Dieu, de s'être servi de ce qui passait pour un folie aux yeux des Gentils, et de ce qui était un scandale aux yeux des Juifs, *pour attirer à lui*, selon qu'il le dit lui-même, *toutes choses*, c'est-à-dire, pour s'assujétir par la foi tous les peuples de la terre.

Quelqu'un peut-il empêcher, dit S. Pierre, *qu'on ne répande l'eau du baptême sur ceux qui ont reçu le S. Esprit comme nous ? Et il commanda qu'on les baptisât.* Il semble, dit encore S. Chrysostôme, que S. Pierre réponde ici en quelque sorte à ceux d'entre les Juifs convertis, qui semblaient devoir s'opposer au baptême qu'il se préparait à conférer à ces Gentils. Car c'est comme s'il eût dit: « Quoi donc ? après que Dieu s'est déclaré si hautement en faveur de ces personnes, en répandant son Saint-Esprit dans leurs cœurs, ainsi qu'il l'a répandu sur nous, se pourrait-il trouver encore quelqu'un qui voulût nous empêcher de leur donner le baptême ? et qui prétendît que nous ne devons pas conférer ce sacrement à ceux à qui le Seigneur s'est déjà donné ?

Bien que ces Gentils fussent déjà justifiés par le Saint-Esprit, l'Apôtre voulut néanmoins qu'ils reçussent le baptême. Car il avaient encore besoin de ce sacrement : et il fallait apprendre à tous les siècles chrétiens, que quelque piété et quelque science que puisse avoir un Catéchumène, cela ne lui suffit pas cependant pour entrer dans le royaume des cieux, s'il néglige de recevoir la consécration intérieure que Dieu donne par ses ministres dans le Baptême.

XVI.

Repris par les Hébreux convertis, S. Pierre leur rend raison de sa conduite à l'égard de Corneille et des Gentils.

Cependant, les Apôtres et les frères qui étaient dans la Judée, apprirent bientôt la nouvelle *que les Gentils même avaient reçu la parole de Dieu,* en même temps que le baptême, et ils en furent d'abord scandalisés. *Et lorsque Pierre fut de retour à Jérusalem, les fidèles circoncis disputaient contre lui, et lui disaient* :

— Comment avez-vous été chez des hommes incirconcis? et comment avez-vous mangé et communiqué *avec eux?* Cela n'est-il pas défendu par les Sages, et contraire à nos traditions Judaïques ?

Mais Pierre commença à leur raconter par ordre comment la chose s'était passée. Il ne voulut point dominer sur la foi de ses frères, ni user de l'autorité que lui donnait sa primauté. Il pratiqua ce qu'il enseigne dans la première Epître, qu'il nous faut toujours être prêts à rendre raison de notre foi et de notre espérance. Les premiers fidèles n'étaient pas encore instruits de l'inutilité pour le salut de l'observance des Cérémonies légales, et de leur abrogation par la Loi Evangélique. Ils n'étaient point encore capables de supporter cette vérité, et les Apôtres surent ménager leur délicatesse sur ce point. Il est de la discrétion de supprimer quelquefois, pour un temps, des vérités dont on prévoit que la connaissance sera nuisible ou inopportune. Notre Seigneur lui-même n'a pas toujours parlé clairement de sa Divinité et de la Virginité de sa sainte Mère. C'est dans ce sens, et en même temps avec une modération et une

simplicité admirable, qu'il va rendre compte de sa conduite à ses inférieurs :

Il leur dit :

— Lorsque j'étais dans la ville de Joppé, faisant oraison, il me survint un ravissement d'esprit, et j'eus une vision, dans laquelle je vis descendre du ciel comme une grande nappe tenue par les quatre coins, qui s'abaissait et venait jusqu'à moi.

Et la considérant avec attention, j'y vis des animaux terrestres à quatre pieds, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel.

J'entendis en même temps une voix qui me dit : Pierre, levez-vous ; « TUEZ ET MANGEZ. » *Je répondis : je n'ai garde, Seigneur, car jamais rien de souillé ni d'impur n'entra dans ma bouche. Et cette voix me parlant du ciel une seconde fois, me dit : n'appelez pas impur ce que Dieu a purifié.*

Cela se fit jusqu'à trois fois, et ensuite toutes ces choses furent retirées dans le ciel. Au même moment, voilà que trois hommes qui avaient été envoyés vers moi de la ville de Césarée, se présentèrent à la porte de la maison où j'étais. Et l'Esprit me dit que j'allasse avec eux sans en faire aucune difficulté. Ces six de nos frères que vous voyez vinrent aussi avec moi, et nous entrâmes dans la maison de cet homme, qui nous raconta comment il avait vu en sa maison un ange qui s'était présenté devant lui, et lui avait dit : Envoyez à Joppé, et faites venir Simon, surnommé Pierre ; il vous dira des paroles par lesquelles vous serez sauvé, vous et toute votre maison.

Quand j'eus commencé à leur parler, le Saint-Esprit descendit sur eux, comme il était descendu sur nous au commencement. Je me souvins alors de cette parole du Seigneur : JEAN A BAPTISÉ DANS L'EAU ; MAIS VOUS SEREZ BAPTISÉS DANS LE SAINT-ESPRIT. *Puis donc que Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ,*

qui étais-je moi, pour m'opposer à Dieu? m'était-il permis de refuser le Baptême de l'Eau et du Saint-Esprit à des personnes à qui le Saint-Esprit s'était donné lui-même, et qui avait en quelque sorte prévenu l'effet du Baptême et de l'imposition de mes mains ?

L'humilité et la douceur qui paraissaient dans le discours de S. Pierre, avaient gagné le cœur de ceux qui s'étaient tout d'abord scandalisés. Lorsque les fidèles eurent entendu ses raisons, *ils s'apaisèrent, et glorifièrent Dieu en disant*:

— *Dieu donc a aussi fait part aux Gentils du don de la pénitence qui mène à la vie éternelle* : c'est-à-dire, ils ont reçu la grâce de la rémission des péchés.

Les Hébreux convertis admirent que Dieu accorde aux Gentils une grâce qu'ils croyaient réservée à la nation choisie, aux Israëlites. Ce n'est pas qu'ils voulussent absolument exclure du salut les peuples Gentils : mais ils ne les y admettaient que par la Circoncision, et par la pratique de la Loi de Moïse. Or, en cette occasion, Corneille et ses parents étaient passés du Paganisme au Christianisme sans aucune de ces conditions. Dieu leur avait donné le baptême, la douleur et la rémission de leurs péchés, sans les obliger de subir le joug de la Loi mosaïque. C'était une voie jusqu'alors inconnue parmi les Juifs.

S. Grégoire Pape, qui a succédé à l'humilité aussi bien qu'à la dignité de notre Grand Apôtre, ne peut assez admirer les heureuses suites de son humble condescendance à l'égard de ceux qui l'avaient blâmé. « Si celui, *dit-il*, qui était le premier « d'entre les Apôtres, que le Seigneur avait rempli de ses « grâces, et qui paraissait si puissant en œuvres miraculeuses, « se voyant blâmé par le commun des fidèles, avait seulement « regardé l'autorité qu'il avait reçue dans l'Eglise ; il aurait pu « leur répondre, que les brebis ne devaient pas se donner la « liberté de reprendre la conduite de celui que Jésus-Christ « leur avait donné pour pasteur. Mais s'il se fût contenté, *ajoute* « *ce Saint*, de leur parler avec cet empire, il n'eût pas sans

« doute édifié l'Eglise par sa douceur et par cet exemple « d'humilité qu'il a donné. Ainsi ce fut par l'humilité avec la- « quelle il se rabaissa à leur rendre compte de sa conduite, en « s'appuyant même sur le témoignage de ceux qui avaient été « présents, qu'il mérita d'apaiser tout ce tumulte, et de rendre « ses propres accusateurs les hérauts de la gloire et de la mi- « séricorde du Seigneur. Si donc, comme dit encore ce grand « Pape, le Pasteur de l'Eglise et le Prince des Apôtres, si celui « qui faisait de si grands miracles n'a pas dédaigné de rendre « raison avec une humble douceur, de ce que l'on reprenait « en lui, combien devons-nous plutôt, nous autres pécheurs, « nous mettre en état d'adoucir par d'humbles raisons l'esprit de ceux qui blâment notre conduite ? »

S. Grégoire paraît supposer que les Apôtres n'eurent point de part à ce murmure qui s'éleva contre S. Pierre, et S. Chrysostôme le dit formellement. S. Epiphane rapporte que Cérinthe, qui depuis devint hérésiarque, fut un de ceux qui s'opposèrent à S. Pierre dans cette circonstance, et qu'il fut même l'auteur du trouble qui eut lieu alors dans l'Eglise.

LIVRE TROISIÈME

PATRIARCAT DE SAINT PIERRE EN ORIENT.

I.

Fondation par S. Pierre de l'Eglise Orientale, dont le siége principal est fixé à Antioche.

L'AN DE J.-C. 36, 38, 39, 40, 42.

Ce fut donc par les solennelles et miraculeuses circonstances du Baptême et de la Confirmation de Corneille que Dieu révéla hautement et magnifiquement le grand mystère de la Vocation des Gentils. Ce fut alors qu'il déclara et qu'il fit voir clairement que *la porte de la foi* était ouverte à toutes les nations de la Terre. Par des manifestations aussi éclatantes, il montrà que ce n'était point là l'ouvrage des hommes, mais l'accomplissement d'un éternel décret de sa Sagesse. Ce fut alors qu'il voulut rapprocher les deux murailles des Juifs et des Nations, et les unir dans la personne de son Christ, Jésus, qui est la Pierre Angulaire et fondamentale de tout l'édifice de l'Eglise. Pour l'exécution d'un dessein si important, d'un conseil si universellement nécessaire, il se sert de Pierre, de

celui qui est le Chef de l'Eglise Universelle, le Vicaire de son Fils bien aimé, son image, son représentant sur la terre.

C'est donc par S. Pierre que s'inaugure l'établissement de l'Eglise, et au milieu de la Judée, et au sein de la Gentilité.

Corneille doit être regardé comme les prémices des Gentils. S. Augustin dit qu'il y avait déjà des Gentils convertis à la foi avant Corneille, et qu'il était déjà question dans l'Eglise de savoir s'il les fallait admettre au Baptême, à moins qu'ils ne fussent circoncis. Néanmoins, à bien considérer tout l'endroit des Actes et le murmure des Juifs convertis, il est visible que Corneille est le premier qui ait reçu le Baptême d'entre les Gentils, c'est-à-dire de ceux qui n'avaient pas la Circoncision, (car les Prosélytes et les Samaritains l'avaient). Avant cela, on n'avait même pas la pensée de les recevoir dans l'Eglise. S. Pierre marque clairement l'histoire de Corneille, lorsqu'il dit au Concile de Jérusalem que *c'était par sa bouche que Dieu avait voulu faire entendre aux Gentils la parole de l'Evangile, et les appeler* pour la première fois à la lumière de *la foi*.

Pour l'Eunuque d'Ethiopie, il n'est point certain qu'il fût Gentil ; et quand il l'eût été, c'était un cas tout particulier qui n'avait point de suite pour le corps de l'Eglise, renfermé dans la Palestine et les Provinces circonvoisines, puisqu'il s'en alla aussitôt en Ethiopie : et son Baptême ne fut peut-être connu que depuis celui de Corneille. Il était vraisemblablement prosélyte. Au moins il est manifeste que ce n'est point celui qui a ouvert l'Eglise à la multitude des Gentils. S. Augustin reconnaît et enseigne clairement en divers endroits que cela s'est fait dans Corneille. Origène dit aussi que c'est le premier des Nations qui a cru, qui a été rempli du Saint-Esprit, et qu'il a été les prémices des Gentils.

C'est donc par S. Pierre, comme Portier du royaume des cieux, que *la Gentilité*, de même que *la Circoncision*, sont

entrées dans l'Eglise. C'est là un fait très-considérable qu'il importe de constater.

C'est après que S. Pierre, le Grand-Prêtre de la Loi Nouvelle, a converti les premiers des Gentils, que les autres Apôtres, ses collègues, qui jusqu'alors n'avaient travaillé qu'à la conversion des Juifs dispersés, vont quitter la Judée et se précipiter à la conquête du monde entier.

Dans ce partage que les douze pêcheurs se font entre eux de tout l'Univers, c'est S. Pierre qui est destiné à aller porter l'Evangile dans la Capitale du monde. La Métropole de l'Univers est réservée avec raison au Chef Souverain de l'Eglise Universelle.

Mais, toutefois, Pierre n'ira pas immédiatement prendre possession du Siége de Rome. Il faut, qu'avant d'établir ce Siége éternel et universel, dans la partie Occidentale du monde, il fonde et s'approprie d'abord, en sa qualité de Pasteur œcuménique, le Siége Patriarcal d'Antioche, la capitale du monde païen, dans la Partie Orientale de l'Univers.

Antioche a donc été le premier Siége de S. Pierre. S. Pierre en a été le premier évêque. Les Pères et toute l'antiquité l'attestent [1]. Il était convenable, que la ville qui était la métropole de l'Orient, qui la première avait reçu la foi, et dont les nombreux fidèles avaient les premiers pris le nom de

[1] La tradition et les anciens attestent ce fait. Voyez Origène, *hom.* 6, *in Luc*; Eusèbe, *in Chronico*; S. Jérôme, *in Comment. in Epist. ad Gal.* c. 2, *et in Catalogo*, c. 1; S. Jean Chrysostôme, *tom.* I, *hom.* 42, *et tom.* V, *p.* 180, *et alibi*; S. Innocent I, *ep.* 11, *ad Bonif. et ep.* 18, *ad Alexandrum Antiochenum episc.*; S. Léon le Grand, *Serm.* 1, *in natali SS. Apost. Petri et Pauli, et ep.* 62 *ad Maximum, Antioch. episc.*; Théodoret, *ep.* 86, *ad Flavian.*; Basile de Séleucie, *in vita S. Theclæ*, l. 1, p. 276, edit. Paris 1622: S. Fulgence, *lib. de Trinit.* c. 1; S. Grégoire le Grand, *ep. ad Eulogium episc. Alex.*; S. Maxime, évêque d'Antioche, *in Conc. Chalced. Act.* 7, et d'autres auteurs, *apud Fogginium, exercit.* 9, et apud Perrone, *de locis Theol.* t. II, col. 947, ed. Migne, qui jure miratur Basnagium ad an. 40, n° 20 potuisse Antiochenum S. Petri episcopatum veluti commentum traducere ab *Recognitionum* Clementis lacunis exortum.

Chrétiens, eût pour docteur et pour pasteur le premier Apôtre. C'est pour cette raison, dit S. Jean Chrysostôme, que les évêques et les Patriarches d'Antioche sont appelés les successeurs de S. Pierre. Et les Souverains Pontifes disent que c'est en cette qualité que ces évêques étaient chefs de tout [1] le Diocèse de l'Orient, et qu'ils tenaient le troisième rang dans l'Eglise.

Origène et Eusèbe [2] disent que S. Ignace a été le second évêque d'Antioche après S. Pierre. Basile de Séleucie, (célèbre en 450), parle des miracles de S. Pierre à Antioche, comme d'une chose sue et connue de tout le monde. Ce qui suppose qu'il y a fait un séjour considérable. Si S. Luc ne rapporte pas que S. Pierre est allé à Antioche et qu'il en a été le premier évêque, c'est qu'il a omis ce fait, comme il en a omis beaucoup d'autres que nous apprenons d'auteurs authentiques.

Selon Baronius [3], ce fut par un consentement commun des Apôtres, que S. Pierre fut établi évêque de cette ville, qui était la Capitale de la Syrie.

Jusqu'alors, il n'y avait encore que des Juifs, qui eussent embrassé la foi. C'est ce que fait entendre l'histoire des Actes des Apôtres. S. Chrysostôme écrit que S. Pierre demeura longtemps à Antioche, et l'on tient qu'il en fut sept ans l'évêque et le Patriarche, gouvernant en personne cette première et principale Eglise de tout l'Orient. Son patriarcat a commencé à la trente-sixième année de Jésus-Christ, trois ans après l'Ascension. Il ne faut pas penser néanmoins qu'il y soit demeuré durant tout ce temps-là ; car la suite nous montrera qu'il n'a été proprement évêque d'Antioche, que pour prendre un soin particulier de cette église, et non pour y résider toujours. On ne voit pas, du reste, qu'aucun Apôtre, excepté S. Jacques de

[1] *Conc. Labb.* tom. II, p. 269, ed. Paris.
[2] Orig. *hom.* 6, *in Luc.*, Euseb., *l.* 3, *c.* 36.
[3] Baron. 39, *n.* 10.

Jérusalem, ait été, dans le commencement, attaché à aucune église particulière.

S. Pierre avait sur les bras la charge et le gouvernement de toutes les Eglises. Il avait besoin de se transporter partout où l'exigeait la nécessité. C'est pourquoi, lorsqu'il est dit qu'il fixa à Antioche son siége Pontifical, on doit entendre que c'était là le lieu de sa résidence ordinaire. C'était là, effectivement, que, dans leurs doutes et leurs difficultés, les fidèles venaient le consulter comme un Oracle. S. Grégoire, *l.* VI, *ép.* 37, dit que l'épiscopat de S. Pierre à Antioche a duré sept ans.

S. Chrysostôme dit que S. Pierre n'a point été placé sur le trône épiscopal de Jérusalem, parce que Jésus-Christ l'avait établi le Docteur, non pas d'une ville particulière, mais de toute la terre. Jésus-Christ, en lui inspirant de fonder d'abord son siége dans la Capitale de l'Orient, et plus tard dans la Capitale de tout l'Occident, a voulu apprendre à tout l'Univers, que Pierre était, de fait comme de droit, le Conducteur spirituel et universel de l'Orient et de l'Occident.

La fête de l'épiscopat ou de la chaire de S. Pierre à Antioche est très-ancienne. Elle est marquée dans les plus anciens Martyrologes, et notamment dans le Calendrier qui fut dressé sous le Pape Libère, vers l'an 354, et dans le Sacramentaire de S. Grégoire. On voit par le vingt-deuxième canon d'un Concile de Tours, qu'elle était d'obligation en France dans le vi^e^ siècle. Les Latins l'appelaient *Natale Petri de Cathedra.* S. Léon fit un sermon sur cette fête. C'est le centième de ses sermons dans l'édition de Rome. L'ancien Calendrier de Carthage montre que l'Eglise d'Afrique, dans le v^e^ siècle, fêtait la chaire de S. Pierre à Antioche.

Voici ce qui donna lieu à l'établissement de cette fête.

Dans la primitive Eglise, les Chrétiens, et surtout ceux d'Orient, célébraient l'Anniversaire de leur baptême, ou de leur naissance spirituelle. Ils renouvelaient en ce jour les

vœux qu'ils avaient faits à Dieu, et le remerciaient de ce que, par un effet de sa miséricorde, il les avait reçus au nombre de ses enfants. Les évêques, conformément à cette sainte pratique, célébraient aussi l'anniversaire de leur sacre. Nous avons encore trois discours que S. Léon prononça sur celui de son exaltation. Le peuple continua souvent, après la mort des évêques, de fêter le jour de leur ordination. Telle fut l'origine de la fête de la Chaire de S. Pierre. « Nous devons la célébrer, « disait S. Léon, avec autant de joie que nous ferions le « martyre du Prince des Apôtres. Par là nous rappelons tout « à la fois et son entrée glorieuse dans le Ciel, et son élévation à la dignité du premier pasteur de l'Eglise Militante. »

On croit que l'Eglise a mis cette solennité le 22 février, pour s'opposer à des superstitions funèbres et à des débauches abominables par lesquelles les Païens profanaient ce jour.

Dans cette fête, le devoir de tout Chrétien est de remercier Dieu d'abord de l'établissement de sa sainte Eglise, et de lui en demander ensuite par de ferventes prières l'extension et l'exaltation. L'Eglise est ce royaume spirituel que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre, et qu'il gouverne incessamment du haut des cieux, dans la personne de ceux qu'il en a établis les chefs visibles. Or, tous ceux qui aiment Jésus, qui désirent sa glorification parmi les hommes, et qui s'intéressent vivement au salut de leurs frères, peuvent-ils n'être pas sensibles, à la vue de tant d'âmes qui périssent dans l'infidélité, dans l'hérésie, dans le péché? peuvent-ils retenir leurs larmes, et ne pas demander ardemment, dans ce jour de fête, la conversion de tant d'hommes qui sont hors de la voie du ciel? — Plus la Chaire apostolique de S. Pierre sera glorieuse, plus le genre humain marchera heureusement vers ses destinées immortelles. Plus le ministère du chef de l'Eglise fructifiera au loin, plus le monde entier goûtera les avantages de la paix temporelle et les douceurs de la félicité spirituelle. Daigne le Seigneur Jésus étendre sur toutes les nations le sceptre paternel

de son Vicaire temporel ! Puisse-t-il, dans son infinie miséricorde, fortifier et promouvoir en tout lieu le règne de sa doctrine et de sa Grâce, que la chaire Souveraine de S. Pierre et de ses successeurs, est destinée à répandre sur les Nations Orientales et Occidentales !

II.

S. Pierre Evangélise l'Asie-Mineure.

Les Actes des Apôtres ne nous rapportent rien de ce que fit S. Pierre pendant les sept ans de son patriarcat d'Antioche, c'est-à-dire depuis l'an 37 jusqu'à l'an 44, époque de sa prison à Jérusalem. Mais l'histoire Ecclésiastique d'Eusèbe [1] nous apprend qu'après avoir fondé l'Eglise d'Antioche, et avant d'aller à Rome, il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, dans la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure. C'est ce que confirme encore l'épître que cet Apôtre écrivit (vers l'an 43) à ces mêmes peuples. Il employa un temps considérable à cette prédication, qu'Eusèbe [2] rapporte comme l'un des faits les plus importants de son Apostolat. Il annonçait aussi la foi aux Gentils, lorsque l'occasion s'en présentait, dans les diverses régions qu'il parcourait. S. Epiphane [3] dit que depuis qu'il fut venu à Rome, il quitta plusieurs fois cette Eglise pour venir visiter celles de Bithynie et du Pont, (et, de là, celles de Palestine).

[1] Euseb. *l.* 3, *c.* 1.
[2] Euseb. *ibid.*
[3] S. Epiph , 27, *c.* 6.

III.

S. Pierre reçoit à Jérusalem la visite de S. Paul.

L'AN DE J.-C. 37.

L'an 37, S. Pierre se trouvait à Jérusalem. Ce fut là qu'il reçut une visite de S. Paul, et qu'il passa quinze jours avec lui, comme S. Paul le raconte lui-même dans son Epître aux Galates, I, 18, en ces termes :

Trois ans s'étant écoulés depuis ma conversion, *je revins à Jérusalem pour visiter Pierre. Et je demeurai quinze jours avec lui. Et je ne vis aucun des autres Apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur.*

S. Paul avait voulu rendre ce respect à la dignité[1] du Prince des Apôtres, et profiter en même temps de cet esprit de sagesse et de piété, que nous admirons encore aujourd'hui dans ses épîtres. Les quinze jours qu'il demeura avec lui suffirent, pour tirer un grand avantage de sa conversation, parce qu'il y avait trois ans, dit S. Jérôme, qu'il s'y préparait. Dans ce voyage, il ne vit aucun autre Apôtre que lui et S. Jacques-le-Mineur; les autres Apôtres étaient aller prêcher l'Evangile en divers endroits de la terre.

L'Apôtre des nations, ajoute le même Père[2] que nous venons de citer, était venu voir S. Pierre à Jérusalem, non point dans

[1] *Venit.... honoris Priori Apostolo deferendi* (causa.) S. Jérôme, *in epist. ad Gall.*; S. Ambr. *in epist. ad Gall.*; Theodoret, *in eamdem epist.*; OEcuménius, *in eamd. epist.*; Baronius, etc., disent que S. Paul vint voir S. Pierre, principalement pour rendre hommage au Prince des Apôtres.

[2] S. Hieron., *l. 1, comm. in epist. ad Gal. c. 1, v. 18.*

un but de vaine curiosité, *non ut oculos, genas, vultumque ejus* (Petri, Paulus) *aspiceret; utrum macilentus, an pinguis, aduncо naso esset, an recto : et utrum frontem vestiret coma; an, ut Clemens in Periodis ejus refert, calvitiem haberet in capite;* mais il était venu le consulter pour certains réglements et différents points de discipline qu'il convenait d'établir dans les Eglises. En effet, nous dit une ancienne tradition, lorsqu'ils eurent dressé et publié des Canons et Constitutions ecclésiastiques, ils se séparèrent, le B. Paul alla reprendre les fonctions de son ministère Evangélique, et le Grand Apôtre S. Pierre revint à Antioche. « *His diebus cum Ecclesiasticos Canones et Constitutiones edidissent, B. quidem Paulus ad opus... rediit; magnus vero Petrus Antiochiam revertitur...* » (*Ap. Boll.* 29 *Junii*, *t. V*, *p.* 414.)

ANCIENS MONUMENTS TRADITIONNELS.

Jusqu'ici nous avons rapporté tout ce que les Evangiles et l'histoire Canonique des Apôtres contiennent touchant la vie de S. Pierre. Le texte Sacré ne renferme plus sur cet Apôtre que le récit de son emprisonnement par Hérode-Agrippa. Désormais donc, nous recueillerons, pour terminer cette importante histoire, ce que les Pères et les historiens ecclésiastiques nous ont transmis sur ce point, de même que ce qui paraît le plus accrédité, le plus autorisé, dans les anciennes traditions. Lorsque plusieurs monuments des auteurs anciens s'accorderont à rapporter un fait, qui ne sera d'ailleurs contredit par aucun écrivain sérieux ni par aucune raison valable, nous croirons qu'on peut admettre ce fait comme suffisamment prouvé, et le regarder comme traditionnel ou historique, jusqu'à ce qu'on ait fourni la preuve du contraire.

Tout ce qui s'accorde et s'appuie réciproquement dans ces monuments humains, c'est-à-dire d'inspiration humaine, est historiquement certain, bien que ces récits, comme tous ceux provenant de l'homme seul, participent de l'infirmité humaine. — Ils doivent opérer une certitude semblable à celle qui résulte des autres Ecrits, Mémoires, Traditions ou Histoires, servant à composer les Annales des peuples et des héros.

Tel est le degré de valeur qui doit être attribué aux monuments non canoniques, c'est-à-dire d'inspiration humaine et non divine.

Qu'un fait soit raconté différemment dans les différentes traditions non canoniques, ce n'est point une preuve qu'il soit faux ; c'est au contraire, une preuve manifeste qu'il est au moins substantiellement réel. — Toutefois, lorsqu'un fait particulier n'est attesté que par un ou deux monuments anciens, nous l'abandonnons à l'appréciation du lecteur.

IV.

S. Pierre, mis en prison, est miraculeusement délivré.

L'AN DE J.-C. 42-44.

Mais avant de rapporter ce que l'Antiquité nous a transmis au sujet du voyage de S. Pierre à Antioche, et de là à Rome, nous avons à placer ici un fait très-important, consigné encore dans les Livres Sacrés, la prison qu'endura le Prince des Apôtres à Jérusalem.

Cette Ville et toute la Palestine obéissaient alors à Hérode-Agrippa, petit-fils du Grand Hérode, de Celui sous lequel naquit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce prince qui témoignait un

grand zèle pour la Loi et la Religion des Juifs, voulut en donner une preuve en persécutant l'Eglise. Pendant plusieurs années, les Chrétiens avaient joui des bienfaits de la paix. Mais Dieu voulait que la guerre succédât à ce repos. Cette seconde persécution fut plus rude que la première, parce qu'elle était conduite, non par la violence d'une faction, mais par la puissance d'un Souverain habile, secondé par la fureur de tout un peuple.

En ce temps-là donc, dit S. Luc, le Roi Hérode employa *sa puissance pour maltraiter quelques-uns de l'Eglise.* Il ne s'attacha pas à faire mourir les simples fidèles; c'eût été un effort trop grand et peut-être inutile. Mais il choisit ses victimes, il prit le dessein de mettre à mort les principaux chefs de l'Eglise, il attaqua S. Pierre et S. Jacques-le-Majeur, comme les deux Colonnes de l'Eglise; il ne doutait pas que leur chute n'entraînât la ruine du Christianisme.

Il fit donc mourir par l'épée Jacques, frère de Jean l'Apôtre et l'Evangéliste. *Et voyant que le* meurtre de l'Apôtre de l'Espagne et de la Palestine *faisait plaisir aux Juifs, il fit encore prendre Pierre,* le premier Chef de l'Eglise : APPOSUIT UT APPREHENDERET ET PETRUM. *C'était alors les jours des Azymes,* c'est-à-dire qu'on était près de la Pâque des Juifs. (Le 14 du mois de Nisan).

L'ayant donc fait arrêter, il le mit en prison, et le donna à garder à quatre bandes de quatre soldats chacune. Seize soldats devaient le garder les uns après les autres, quatre à quatre. Deux demeuraient toujours à ses côtés, et deux aux portes de la prison. Outre cela, il était lié de deux chaînes de fer; de sorte qu'il était moralement impossible qu'il s'échappât. Selon plusieurs graves auteurs, les deux gardes étaient encore attachés à la même chaîne que le captif, comme cela se pratiquait chez les Romains.

Hérode avait dessein après Pâque de le faire paraître devant le peuple, de le donner en spectacle aux Juifs. Ce Prince,

au rapport de Josèphe, était passionné pour les spectacles: on lui reprochait d'avoir fait mourir dans un seul jour jusqu'à quatorze cents Gladiateurs. Il voulait donc après les fêtes de Pâque donner au peuple quelque nouveau divertissement, et exposer S. Pierre dans le théâtre. Il attend après Pâque, parce que, comme on le pense communément, il n'était pas permis, pendant les jours de cette solennité, de faire mourir un homme d'une mort violente. On remettait après les fêtes l'exécution des criminels. C'est ainsi que la proximité de la fête de Pâque, après que Notre-Seigneur fût arrêté au Jardin des Olives, avait été pour les Juifs un motif de hâter sa mort, et d'en solliciter avec une fureur frénétique la prompte exécution; car la fête eût mis un obstacle à l'accomplissement de leur mauvais dessein contre lui.

Pendant que Pierre était ainsi gardé dans la Prison, l'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. Une prière ardente, vive et instante se fit continuellement pendant toute l'Octave de Pâque.

Mais la nuit même de devant le jour qu'Hérode avait destiné à son supplice, comme Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et que les gardes qui étaient devant la porte gardaient la prison, l'Ange du Seigneur parut tout d'un coup, et remplit le lieu de lumière.

Dieu attend jusqu'à l'extrémité, pour faire ce grand miracle ; il voulait éprouver d'avantage la patience de S. Pierre, et en même temps la foi de l'Eglise qui priait sans cesse pour lui. Par là il voulait aussi confondre d'autant plus ses ennemis, qu'il renversait tous leurs desseins au moment même où ils se croyaient sur le point de les accomplir. Rien n'est admirable comme cette paix que fait paraître S. Pierre dans une telle extrémité: on le voit dormir tranquillement comme s'il n'y avait point de danger pour lui, parce qu'il avait mis en Dieu toute sa confiance. Quel est le criminel qui, quelques heures avant son supplice, soit en état de dormir? Cependant

S. Pierre, dit S. Chrysostôme, au moment où, chargé de fers, au milieu de deux soldats, s'attend de mourir pour Jésus-Christ son Divin Maître, dort paisiblement et se décharge de toutes ses inquiétudes dans le sein de Celui-là même dont il soutenait les intérêts. Peut-être aussi Dieu permit-il qu'il s'endormît, afin que ceux qui étaient à ses côtés ayant moins d'inquiétude, passent s'endormir de même, et ne rien voir de ce qui se passait. On peut juger combien cet Apôtre était assoupi; puisque non-seulement cette lumière éclatante que fit briller l'Ange dans la prison ne fut point capable de le réveiller, mais qu'il fallait qu'il le poussât fortement par le côté, et même qu'il le pressât de se lever en diligence, comme une personne qui n'étant qu'à moitié éveillée, ne sait encore ce qu'elle fait. Car toutes ces circonstances sont marquées exprès pour nous y faire faire réflexion.

L'Ange de Dieu, dit S. Luc, peut-être l'Ange Gardien de S. Pierre, étant apparu environné d'une resplendissante clarté près de l'illustre captif, *le poussa par le côté, l'éveilla, et lui dit :*

— SURGE VELOCITER ! *Levez-vous promptement !*

Au même moment les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'Ange lui dit :

— *Mettez votre ceinture, et chaussez vos souliers.*

Il le fit. Et l'Ange ajouta :

— *Prenez votre vêtement, et suivez-moi.*

S. Pierre avait quitté son manteau, sa ceinture, et ses sandales pour dormir. L'Ange lui dit premièrement de mettre sa ceinture sur sa tunique, de chausser ses sandales, et ensuite de prendre son manteau: περιζαλου το ἱμάτιον σου. Tel était l'habillement des Hébreux.

S. Pierre ayant donc obéi au commandement qui venait de lui être fait, *sortit et suivit l'Ange.* Comme il marchait à la suite de ce Libérateur Céleste, il se trouvait encore si imparfaitement éveillé, *qu'il regardait ce qui se passait, non comme*

une chose réelle, mais comme un songe. EXISTIMABAT AUTEM SE VISUM VIDERE. C'est ainsi que Jacob ayant appris que son fils Joseph était en vie, ne pouvait croire que cela fût; il le regardait comme une illusion, comme un rêve agréable.

Lorsque l'Ange et l'Apôtre *eurent passé le premier et le second corps-de-garde, ils vinrent à la porte de fer, par où l'on va à la ville, qui s'ouvrit d'elle-même devant eux;* car, selon les Interprètes, la prison se trouvait dans Jérusalem, dans une enceinte particulière de murailles. *Étant donc sortis* par cette porte qui conduisait dans la ville, *ils allèrent* ensemble *le long d'une rue; mais l'Ange le quitta aussitôt après.*

Alors Pierre étant revenu à soi, dit en lui-même :

— *C'est à cette heure que je reconnais véritablement que le Seigneur a envoyé son Ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple Juif,* qui s'apprête à se réjouir de la vue de mon supplice.

A la vue du grand miracle dont il se voyait l'objet, S. Pierre rendit à Dieu des actions de grâces.

V.

S. Pierre dans la maison de Marie, mère de Marc.

Abandonné à lui-même, après que l'Ange se fût évanoui à ses yeux, et se trouvant au milieu de Jérusalem, hors des mains de ses ennemis, S. Pierre fut obligé de songer à ce qu'il avait à faire pour entrer dans les desseins de Dieu, qui voulait qu'il se mit en sûreté.

Non loin de l'endroit où l'Ange l'avait quitté, se trouvait la maison de Marie, mère de Jean-Marc, cousin de S. Barnabé,

et disciple fort connu. C'était un des lieux où l'Église faisait sans cesse des prières à Dieu pour la délivrance de S. Pierre ; et *alors même*, dit S. Luc, *beaucoup de personnes y étaient assemblées et offraient des prières*. C'était une maison assez vaste, qui servait souvent de demeure hospitalière aux Apôtres et aux Disciples quand ils habitaient à Jérusalem.

Ce fut *vers cette maison* bien connue que *S. Pierre dirigea ses pas*, au milieu des ténèbres de la nuit. *Quand il eut frappé à la porte, une fille, nommée Rhodé, vint (tout doucement), pour entendre qui c'était.*

Et ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire à ceux qui étaient dans la maison que Pierre était à la porte.

Ils lui dirent :

— *Vous avez perdu l'esprit.*

Mais elle les assura que c'était lui.

— *Et ils disaient :*

— *C'est son Ange* (c'est son bon Ange ou un messager envoyé de sa part.)

Cependant Pierre continuait à frapper. Et lorsqu'ils eurent ouvert, l'ayant vu, ils furent saisis d'un extrême étonnement.

Mais lui, leur ayant fait signe de la main qu'ils se tussent, il leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison, et il leur dit :

— *Faites savoir ceci à Jacques et aux frères.*

Et aussitôt il sortit, et s'en alla en un autre lieu.

L'action de cette fille chrétienne, qui, après avoir entendu la voix de S. Pierre, au lieu de lui ouvrir, court porter la nouvelle dans la chambre où l'on priait, paraît surprenante tout d'abord ; elle est toutefois très-naturelle. En effet, toute transportée de joie d'un si heureux événement, elle oublie ce qu'elle eût dû faire, pour porter plus promptement à toute l'Assemblée une nouvelle qui les avertirait que leurs prières étaient

exaucées. Dieu le permit peut-être aussi, dit S. Chrysostôme, pour empêcher qu'ils ne fussent trop effrayés, s'ils eussent vu tout-à-coup au milieu d'eux cet Apôtre. Ils auraient pu croire qu'au lieu de lui ils voyaient un fantôme.

Le même Saint Docteur nous fait remarquer ici combien la persécution était avantageuse aux fidèles ; combien elle les rendait vigilants dans la prière, et tout puissants pour obtenir ce qu'ils demandaient ; combien le martyre de S. Etienne apporta d'avantage à l'Eglise, et combien la prison de S. Pierre fût utile aux fidèles. Pendant la nuit, au lieu de dormir, ils veillent, ils prient continuellement, avec une admirable ferveur, ils jeûnent et s'unissent tous ensemble comme en un seul corps par le lien d'un même esprit, pour faire à Dieu une sainte violence ; ils méritent de rendre à l'Eglise son premier Pasteur et de désarmer la puissance d'Hérode et des Juifs unis ensemble pour le perdre.

On vit néanmoins, dans cette même circonstance, quelque chose d'analogue à ce qu'on avait vu à la résurrection de Jésus-Christ. Car, comme des femmes furent les premières à assurer les Apôtres que leur Divin Maître était ressuscité d'entre les morts, ainsi une fille est la première à apporter la nouvelle de la délivrance de S. Pierre à tous ces Disciples assemblés qui priaient pour lui. Mais de même qu'il est dit dans l'Evangile que ce que les femmes racontèrent aux Apôtres touchant la résurrection du Sauveur, leur parut une rêverie, et qu'ils ne crurent point ; de même ce que disait cette fille aux Disciples assemblés dans Jérusalem, que S. Pierre, sorti de la prison, frappait à la porte, et qu'elle avait entendu sa voix, leur parut un égarement d'esprit. Et comme elle persista à assurer que c'était lui-même, ils s'imaginèrent que ce pouvait être tout au plus une vision. Dieu, disaient-ils, a permis que son Ange Gardien soit apparu à cette fille pour nous assurer de la protection du Seigneur à son égard, et nous consoler.

Cependant Pierre continuait à frapper, songeant à se mettre

en sûreté le plus promptement qu'il pouvait. Et plusieurs étant allés lui ouvrir la porte, ils furent dans un tel étonnement de le voir, qu'ils ne pouvaient presque se persuader de la vérité de ce qu'ils voyaient. Mais S. Pierre les en assura bientôt, *lorsque leur ayant fait signe de la main qu'ils se tussent*, soit pour l'entendre, soit pour empêcher que le bruit même ne servît à les découvrir, il leur raconta la manière toute miraculeuse, dont il avait plu à Dieu de le tirer de prison. Il commanda que l'on fît savoir ceci à S. Jacques-le-Mineur, qui était évêque de Jérusalem, et aux autres frères ; parce qu'il jugea nécessaire de les assurer que Dieu avait exaucé leurs prières en leur faveur ; et étant sorti de cette Maison, qui était apparemment trop connue, il se retira ailleurs, soit à Jérusalem même, ou, comme plusieurs l'ont cru, hors de la ville. « Il ne voulut point, dit S. Chrysostôme, tenter Dieu, ni s'exposer de lui-même à la tentation. Ce n'était pas assurément par timidité, puisqu'on l'avait vu auparavant avec les autres Apôtres entrer dans le Temple au sortir de la prison, et y prêcher publiquement sans aucune crainte, parce que Dieu le leur avait commandé. Mais il regarda comme une suite nécessaire de ce que l'Ange avait fait pour lui, en le tirant secrétement de prison pendant la nuit, et le conduisant même un espace de chemin pour le mettre entièrement hors de péril, de pourvoir à sa sûreté ; et il crut que Dieu voulait qu'il se conservât, non pour lui-même, mais pour son Eglise, dont il lui avait recommandé si particulièrement de prendre soin, comme du troupeau du Pasteur Suprême, en lui disant et lui répétant trois fois :

— *Si vous m'aimez, Pierre, paissez mes brebis, paissez mes agneaux.*

VI.

L'orgueilleux et cruel Agrippa, persécuteur de S. Pierre, et meurtrier de S. Jacques, est frappé par la main de Dieu, et meurt dévoré par les vers.

Quand il fut jour, il y eut un grand trouble parmi les soldats pour savoir ce que Pierre était devenu.

Or, Hérode l'ayant fait chercher, ne l'ayant point trouvé, après avoir fait faire le procès aux Gardes, il commanda qu'ils fussent menés au supplice.

Et il s'en alla de Judée à Césarée où il demeura.

Ce Prince *était alors irrité contre les Tyriens et les Sidoniens : mais ils le vinrent trouver d'un commun accord, et ayant gagné Blastus, qui était chambellan du roi, ils demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance des terres du roi.*

Hérode ayant donc pris jour pour leur parler, parut vêtu d'une robe royale ; et étant assis dans son trône, il haranguait devant eux; et le peuple criait dans ses acclamations:

— *C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme!*

Mais, au même instant, un Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu; et, étant mangé de vers, il mourut.

Hérode Agrippa, n'ayant pu découvrir Celui qu'il voulait faire mourir, déchargea sa colère sur les soldats qui avaient gardé la prison. Et le supplice que le Prince leur infligea, prouvait que S. Pierre ne les avait pas gagnés pour s'enfuir.

Leur mort rend le miracle plus visible et la victoire de l'Apôtre sur son persécuteur plus glorieuse. Hérode l'Ancien, aïeul de celui-ci, avait fait périr par une cruauté semblable tous les Innocents de Béthléem, parce qu'il n'avait pas trouvé le Messie qui lui avait aussi miraculeusement échappé. Heureux ces gardiens, si semblables aux geôliers, qui, un jour, garderont S. Pierre dans la Prison Mamertine, lorsque sa prison fut ouverte et tous ses liens brisés, ils avaient été touchés d'un si grand miracle, et s'ils s'étaient convertis à la foi de Jésus-Christ! Leur mort leur eût tenu lieu de Baptême et de martyre.

« Mais S. Chrysostôme ne peut assez admirer l'aveugle-
« ment et l'extravagance de ce Prince, lorsqu'il considère
« combien il lui eût été facile de reconnaître en cette ren-
« contre les effets visibles de la Puissance Divine. Les chaînes
« dont on avait lié S. Pierre étaient demeurées en leur en-
« tier. Les Gardes n'étaient point sortis de leur poste ; la pri-
« son se trouvait fermée ; les murs n'étaient point percés ; et
« il paraissait visiblement par toutes ces circonstances que le
« Prisonnier ne pouvait leur être échappé sans un miracle.
« Quelle est donc, ajoute ce Saint, cette fureur si aveugle
« qui porte Hérode à renoncer à toute raison et à toute hu-
« manité, pour se venger de sa propre confusion sur des
« hommes qui n'avaient point violé ses ordres ? Il s'était fait
« un mérite de se concilier les bonnes grâces des Juifs, en
« leur donnant la cruelle satisfaction de voir mourir publi-
« quement le Chef de toute l'Eglise. Et comme il se vit
« frustré de son espérance, il voulut au moins leur prou-
« ver par cette inhumanité qu'il exerça envers ces malheu-
« reux soldats, qu'il n'avait eu nulle part à l'évasion de
« S. Pierre.

« Mais le dépit et la honte qu'il ressentit de n'avoir pu exé-
« cuter ce qu'il prétendait, le porta en même temps à sortir de
« Jérusalem pour s'en aller à Césarée, chercher, sans qu'il

« y pensât, la punition que la justice divine lui préparait en ce « lieu. »

Après les deux crimes qu'il venait de commettre, le meurtre de S. Jacques-le-Majeur et l'emprissonnement de S. Pierre, ce Prince, à l'occasion d'un avantage qu'il avait obtenu sur les Tyriens et les Sidoniens dans une question de commerce, s'abandonna à des pensées d'un orgueil démesuré sur sa propre grandeur ; il ne fit point hommage à Dieu de ses succès et de sa prospérité ; mais s'étant présenté au théâtre devant tous les Grands de la nation, devant tout le peuple et les Députés Tyriens, dans tout le faste et dans toute la splendeur Royale, il se complut vaniteusement dans l'idée de son excellence.

L'historien Juif Josèphe (*Antiq. l.* 19, *c.* 9), dit, conformément au récit de S. Luc, que, dans la célébration des jeux de Césarée, les flatteurs d'Hérode s'emportèrent à des acclamations outrées et jusqu'à lui donner le nom de Dieu.

— *Ce n'est pas un homme,* criaient-ils ; *c'est un Dieu qui parle !*

Ils le priaient de leur être propice ; ils disaient que, si jusqu'alors ils l'avaient regardé commme un homme, ils voulaient désormais le regarder comme une Divinité fort au-dessus de la nature des mortels. Le Prince, continue Josèphe, n'ayant pas réprimé des flatteries si excessives et si indignes, vit dans le même moment un hibou sur une corde au-dessus de sa tête, et se souvint de ce qui lui avait été dit autrefois à Rome : *que quand il verrait cet oiseau, il ne lui resterait plus que cinq jours à vivre.* En effet, dans le même moment il fut frappé d'un grand mal de cœur, avec des douleurs d'entrailles si violentes, que ne pouvant se contenir, il se tourna vers ses flatteurs, et leur dit :

— « Voilà celui à qui vous donniez le nom de Dieu, qui est « arraché, malgré lui, à la vie. La nécessité où je me vois de « souffrir bientôt la mort, prouve bien la fausseté de vos dis« cours. Mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu. »

Après cela, on le reporta au Palais accablé de douleurs. Le peuple, ayant appris que sa maladie était mortelle, vint se prosterner dans la place qui était devant les fenêtres du Palais, et, couché sur la poussière et sur le sac, il demanda à Dieu qu'il voulût conserver leur Prince. A ce spectacle, Agrippa ne pu retenir ses larmes : mais son arrêt était prononcé dans le Ciel. Il mourut au bout de cinq jours, dans les plus atroces douleurs.

S. Luc nous apprend ici que *l'Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu, et qu'il mourut rongé de vers.* Il marque par là que la maladie de ce roi fut un coup de main de Dieu, et que ses douleurs d'entrailles étaient causées par des vers, qui se répandirent dans tout son corps, et qui le consumèrent tout vivant. Γενομενος σκωληκοβρωτος.

Bien que cette circonstance ne soit pas marquée dans Josèphe, cette maladie n'est pas toutefois, dit Calmet, inconnue aux médecins.

Cependant, ajoute S. Luc, *la parole de Dieu faisait de grands progrès, et se répandait de plus en plus.* Ce ne fut pas seulement la mort de ce cruel persécuteur, mais surtout la persécution exercée contre S. Pierre, contre S. Jacques et les autres Disciples, qui contribua à l'accroissement de l'Evangile. Car depuis que Jésus-Christ avait vaincu le Démon en sa propre personne, par la vertu de sa croix et de sa mort, il continuait encore à le vaincre dans la personne de ses serviteurs par la même voie des souffrances. Et il voulait d'autant plus confondre l'orgueil de son ennemi, qu'il établissait sa victoire sur un moyen si opposé à sa malice et à sa fausse prudence. La parole de Dieu faisait donc de grands progrès, à mesure que les hommes s'y opposaient davantage : et l'Evangile se répandait d'autant plus que l'on faisait plus d'efforts pour l'étouffer.

VII.

Institution de la fête de S. Pierre-ès-Liens, au 1er Août. — Honneurs rendus à ses chaînes.

L'Eglise, qui avait adressé à Dieu d'ardentes et de continuelles prières pour la délivrance de S. Pierre, dont la mort l'eût jetée dans le plus grand danger, rend tous les ans, le premier jour d'Août, de publiques et solennelles actions de grâces au Seigneur, pour lui avoir accordé si miraculeusement la conservation d'un père si utile, d'un père si saint et si plein de bonté.

Cette fête fut, dès les temps anciens, un monument illustre de la Providence Divine sur les siens. Elle rappelle à toute l'Eglise quelle est l'efficacité de la prière publique ; comment Dieu permet quelquefois aux Méchants d'exécuter leurs desseins, et comment néanmoins il les fait échouer quand il lui plaît ; combien il a dans les trésors de sa sagesse de moyens d'empêcher les effets de leur malice, et de préserver de tout péril, quand il le juge convenable, les âmes qui le servent avec fidélité.

La fête de *S. Pierre aux Liens* est marquée au 16 de janvier dans les ménologes des Grecs. Ce même jour, les Orientaux honorent l'une des chaînes dont S. Pierre a été lié à Jérusalem par Hérode, et ils en font un grand office. Elle était conservée à Constantinople, dans une chapelle de S. Pierre construite dans l'intérieur de la Grande Basilique de *Sainte-Sophie*, et on la montrait ce jour-là solennellement aux fidèles pour la vénérer.

Au sujet de cette relique, on rapporte qu'en 439, Eudoxie, femme de l'empereur Théodose-le-Jeune, apporta de Jérusalem les deux chaînes dont S. Pierre avait été lié en cette ville ; qu'elle en retint une pour la donner à une église de Constantinople ; qu'elle envoya l'autre à Rome à sa fille Eudoxie, qui avait épousé l'empereur Valentin III, et que cette dernière princesse la déposa dans une église qu'elle fit rebâtir sur le mont Esquilin[1]. (*Ap. Baron. an.* 439.)

L'Eglise d'Occident célèbre depuis longtemps cette solennité le 1er août, à cause de la dédicace de l'église de S. Pierre-aux-Liens, qui se fit à Rome en ce jour, soit par S. Pierre même, soit depuis. — Il est parlé des prêtres de cette église dans les auteurs du ve siècle. Elle est un titre de cardinal. La dévotion y attire un grand nombre de fidèles.

On avait autrefois tant de vénération pour les reliques de S. Pierre et de S. Paul, déposées à Rome, que les papes eux-mêmes n'osaient toucher à leurs corps ou à leurs chaînes, ni en distraire la moindre partie. C'est ce que S. Grégoire-le-Grand assure dans plusieurs endroits de ses lettres. Le pape Hormisdas nous apprend la même chose dans sa lettre à l'empereur Justin Ier, qui lui avait demandé une petite portion des reliques des deux apôtres, pour l'église qu'il faisait bâtir à Constantinople sous leur invocation. Tout ce que faisaient les papes était de faire toucher un linge appelé *brandeum*, au tombeau des deux Saints. Ceux à qui l'on envoyait ces sortes de linges *sanctifiés*, les recevaient avec un très-grand respect, comme des reliques, et leur voyaient souvent opérer des miracles. L'empereur Justinien se contenta d'une semblable relique. — Il obtint en même temps une petite portion des chaînes de S. Pierre, qui se gardaient à Rome, au moins depuis le ve siècle.

[1] On cite une ancienne inscription donnée par Gruter, 1174, n. 7. *Ipsum Eudoxia totum renovavit ibidem.* Ce qui fit que cette église était souvent appelée la Basilique d'Eudoxie.

Les Souverains Pontifes envoyaient assez souvent aux princes de la limaille des chaînes de S. Pierre; ils l'enfermaient tantôt dans une croix, tantôt dans une clef d'or qu'ils posaient sur les tombeaux des SS. Apôtres. Et ces faibles reliques opéraient de grands miracles [1]. Il paraît, par la lettre que S. Grégoire écrivit au roi Childebert, en lui envoyant une de ces clefs, que les personnes pieuses les portaient à leur cou par dévotion, les regardant comme des préservatifs contre toutes sortes de dangers. Le même pape rapporte comment Dieu avait puni un seigneur Lombard qui en avait voulu rompre une irrespectueusement.

Le Bréviaire Romain [2] rapporte, dans l'office de cette fête, que les chaînes de S. Pierre guérissaient les malades qui les touchaient, et chassaient les Démons. Et il cite à ce sujet l'exemple d'un certain comte, ami de l'empereur Othon, qui était si violemment tourmenté par un esprit impur, qu'il se déchirait lui-même les membres. En 969, par le commandement de l'empereur, on conduisit ce seigneur au pape Jean, qui ne lui eut pas plus tôt appliqué sur le cou la chaîne sacrée de S. Pierre, que cet esprit méchant fut forcé d'abandonner le comte et de le laisser libre. Cet événement redoubla la religieuse vénération que l'on avait déjà pour les *Liens-Sacrés* du Prince des Apôtres.

Non-seulement les prodiges, non-seulement la tradition la plus reculée nous attestent que ces reliques précieuses sont à Rome, au Siége de la Capitale du monde chrétien, mais plusieurs graves auteurs nous le témoignent également : Arator qui, sous le règne de l'empereur Justinien, s'occupa spécialement de recherches historiques sur les temps primitifs, et qui

[1] Jacques de Vorage, archevêque de Gênes, et le P. Xavier, rapportent dans leurs *Histoires de la Vie de S. Pierre* que l'application de ces chaînes produisait de grands miracles : (et quicumque eam catenam gutturi suo alligavit, a quocumque morbo sanatum fuisse, ac dæmoniacis liberationem contigisse.)

[2] *Brev. Rom. I Augusti.*

composa un poème sur les Actes des Apôtres, assure que la ville de Rome était alors enrichie d'une des chaînes dont S. Pierre avait été délivré par le ministère d'un Ange. S. Chrysostôme affirme la même chose, et dans un discours sur ce sujet, avec son incomparable éloquence, il exprime le plus ardent désir de voir et de baiser cette relique du Bienheureux Apôtre :

« Memini tui, Petre, et obstupesco : recordor tui, Paule, et « excedens mente, opprimor lacrymis. Quid dicam, aut quid « loquar?... nescio.

« Quot carceres sanctificastis? Quot catenas decorastis?...

.....

« Sit mihi gladius iste (Pauli) pro corona!

« Et clavi Petri pro gemmis infixis in diademate!

.....

« Qualibus catenis aureis (Roma) cincta est!

« Propterea admiror hanc Urbem...[1] »

S. Césaire célèbre pareillement les chaînes de S. Pierre qui sont à Rome : il dit que, quoique de fer, elles sont réputées infiniment plus précieuses que l'or. — Toutes les églises les honorent avec les signes du plus grand respect, comme ayant été sanctifiées par les tourments mêmes qu'elles avaient causés à S. Pierre.

S. Grégoire de Tours, dans son livre *de la Gloire des Martyrs*, c. 28, rapporte qu'on faisait faire de nouvelles clefs à la grille qui renfermait le tombeau de S. Pierre et ses autres reliques, afin d'emporter les anciennes par dévotion. On espérait qu'elles pourraient servir à la guérison des malades. Car une foi pure et ardente obtient tout de Dieu. Ces clefs étaient d'or.

[1] *Brev. Rom. ad* 29 *Junii*... S. Chrysost., *in Eph. hom.* 8.

VIII.

Après le partage des provinces du monde entre les 12 Apôtres et les 72 Disciples ; après la composition du Symbole de la foi chrétienne, S. Pierre va achever en Orient la première partie de sa grande mission apostolique.

Après avoir considéré la gloire que Dieu avait résolu d'accorder, dans la suite des siècles, au chef des Apôtres, pour avoir souffert courageusement les fers et la rigueur de la prison d'Hérode, il est temps que nous suivions ce grand Apôtre dans ses courses Evangéliques au milieu des peuples d'Asie, faisant retentir la trompette de Jésus-Christ parmi ces régions plongées dans les ténèbres de la mort, les éclairant de la lumière du salut : puis franchissant les détroits et les mers, pour arriver à la Capitale de l'Univers, et plantant, après l'avoir largement déployé, l'étendard salutaire de la Croix sur les hauteurs du Capitole, d'où perpétuellement il devra être vu et adoré par toutes les Nations du Globe.

S. Pierre, devait prêcher Jésus-Christ dans le Pont, la Galatie, la Bythinie, la Cappadoce, et les autres provinces de l'Asie, fixer son premier Siége à Antioche et ensuite à Rome, où devait être établie la Chaire de Jésus-Christ et résider le Chef de l'Eglise.

S. André, devait porter la foi dans la Scythie-Européenne, dans la Thrace, l'Epire et l'Achaïe.

S. Jacques, était chargé d'évangéliser Jérusalem, Samarie, l'Espagne, et de revenir confirmer en Judée la parole divine par l'effusion de son sang.

S. Jean, devait prendre soin des fidèles de Jérusalem, et

principalement de la Sainte Vierge, prêcher dans l'Asie-Mineure, surtout à Ephèse, souffrir des persécutions et être relégué dans l'île de Pathmos [1].

S. Thomas [2], avait à évangéliser les pays des Indes, des Parthes, des Perses, des Mèdes, les Hircaniens, les Bactriens, les habitants de l'Arriane, de la Margiane, de la Susiane, et les peuples d'en deçà et d'au delà du Gange.

S. Jacques-le-Mineur [3], devait siéger à Jérusalem comme pasteur et évêque de cette ville, prêcher aux Juifs, et s'unir à S. Jean pour l'assistance et le service de Marie, mère de Jésus.

S. Philippe [4], avait pour provinces la Phrygie, et la Scythie d'Asie, et en particulier la ville d'Hiérapolis.

S. Barthélemy [5], devait annoncer la foi d'abord dans une partie de l'Asie-Mineure, dans la Lycaonie, dans une partie de la Cappadoce, et ensuite dans les pays les plus reculés de l'Asie et des Indes, et revenir enfin dans l'Asie Occidentale.

S. Mathieu [6], devait, après avoir instruit les Hébreux, passer par l'Egypte et aller prêcher jusque dans les régions les plus lointaines de l'Ethiopie, dans les pays brûlés par les feux du Soleil.

S. Simon [7], devait aller en Egypte, à Thèbes, et dans les pays circonvoisins, passer ensuite dans la Babylonie et dans la Perse, pour signer de son sang avec S. Jude la foi qu'ils auraient prêchée dans ces immenses régions.

S. Judes [8], devait porter la lumière évangélique dans l'Afrique d'abord, et ensuite dans la Perse et la Babylonie.

[1] Asia *Joanni*.

[2] *Thomæ*, Parthia, Arriana, Persis, Margiana, quæque introrsus ad Bactra, ortumque Gangis extenduntur nationes.

Palæstina, alteri *Jacobo*.

[4] Asiatica, *Philippo*.

[5] *Bartholomæo*, India, ad Sapolum usque Urbem, radicesque Imavi.

[6] *Matthæo*, Regia solis, et ultima Æthiopum.

[7] *Simoni Chananæo*, Ægyptus, Thebes, et quæ illi proxima.

[8] *Thaddæo*, Mesopotamia, Pontusque.

S. Mathias [1], devait aller dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, passer dans la Macédoine, revenir enfin dans la Palestine.

Les autres 72 Disciples reçurent également chacun leur mission et leurs provinces, soit qu'ils fussent envoyés dans certaines contrées spécialement assignées à chacun d'eux, soit qu'ils dussent accompagner chacun des Apôtres.

Avant leur séparation, les Apôtres avaient, comme le rapporte la Tradition, composé le Symbole de la foi Chrétienne, afin qu'il fût la règle et de leur prédication, et de la croyance universelle de l'Eglise. En établissant ainsi ces principaux canons ou articles de la doctrine évangélique, ils prévenaient très-avantageusement même toute apparence de diversité d'enseignement. La prudence des Apôtres et leur expérience avaient pu déjà plus d'une fois les faire penser à l'immense utilité d'un tel Symbole. Cela seul suffirait pour nous faire admettre aussitôt la tradition qui le leur attribue. Mais ce point traditionnel est traité spécialement ailleurs.

Après que les affaires de l'Eglise furent disposées ; que les Apôtres et les Disciples se furent dispersés chacun dans leurs provinces respectives, S. Pierre, délivré de la prison, sortit de Jérusalem, se mit en marche avec quelques Disciples, pour parcourir de nouveau les provinces de l'Orient, de la Syrie et de l'Asie-Mineure qu'ils avaient déjà évangélisées. — Suivons-le dans ses voyages, avec les anciens auteurs des monuments traditionnels.

[1] *Matthiæ*, gentes Macedonum, Dardanorum, Triballorum, Bastarnarumque. « Sanctorius, archevêq. d'Urbin (*in vita Petri.*) »

IX.

On prie l'Apôtre de combattre et de réfuter la fausse doctrine de Simon le Magicien.

S. Pierre alla à Césarée, ville très-importante alors, avantageusement située sur le bord de la Méditerranée, rebâtie par Hérode le Grand, et appelée la *Tour de Straton*. Dans Josèphe, nous trouvons une description de la magnificence incroyable de cette ville, de son port, de son môle, de ses édifices et de ses autres beautés. Elle fut depuis la métropole de toute la Palestine.

Simon le Magicien, le même qui avait voulu acheter à prix d'argent les dons sacrés du Saint-Esprit, se trouvait alors dans cette cité. Cet imposteur, qui était originaire du Bourg de Gitton, dans le pays de Samarie, fut disciple du Magicien Dosithée, qui prétendait être le Messie prédit par les Prophètes. Le Disciple faisait des efforts extraordinaires pour surpasser son Maître dans l'art des prestiges, et il réussit : la tradition rapporte qu'il passait impunément au milieu des flammes ; qu'il traversait les airs comme les oiseaux ; qu'il se métamorphosait et paraissait sous mille formes différentes ; il aisait mouvoir et parler les statues des idoles : sa parole ouvrait les portes, changeait les pierres en pain, et produisait des arbres [1].

Que ces prestiges fussent des effets du commerce que Simon avait avec les Démons, ou des tours d'adresse, il est certain qu'ils séduisaient les peuples de la Palestine et des contrées

[1] Nicéph., *Hist. Eccl. l.* 2. *c.* 27 ; S. Clém., *Recog. l.* 2 ; *Hom. Clem.* et *Epitom. Clem.* ; Hist. Apost.. l. 1 ; Marcellus, *de Actibus B. Petri* ; Ordericus Vitalis, *Hist. Eccl.*, *l. II. c.* 5, p. 110-122, etc.

circonvoisines ; que Simon attirait sur lui l'attention de tout le monde, et fit rentrer Dosithée dans la classe des hommes ordinaires. Il se disait *Jupiter Stator* et *la Grande Vertu de Dieu*.

De l'argent que S. Pierre avait refusé à Samarie, Simon, dit Tertullien, avait acheté une courtisane nommée Hélène, qui apparemment devait servir à ses opérations magiques et à ses plaisirs. Accompagné de cette femme, il allait dans les Provinces où l'Evangile n'avait pas encore été annoncé, et il combattait la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres partout où il se trouvait. Il souhaitait surtout renverser la doctrine de Simon-Pierre, qu'il considérait avec raison comme son ennemi le plus formidable. C'est pourquoi, ayant appris qu'il était à Césarée, il fixa un jour où il se présenterait lui-même au milieu de la multitude qui devait entendre la parole de Pierre, et il s'engagea à disputer avec cet Apôtre[1].

Lors donc que ce jour déterminé commença à luire, Zachée, qui était considéré dans la ville, vint trouver Pierre, et lui dit :

— Pierre, le moment est venu d'entrer en lice contre Simon. La foule, réunie au milieu de la place, se presse en vous attendant. Au sein de cette multitude se trouve Simon, accompagné de nombreux Disciples.

En apprenant cette nouvelle, Pierre dit à quelques-uns de ceux[2] qui n'étaient pas encore purifiés des péchés qu'ils

[1] Tertull., *de anima*, *c.* 34. — Theodoret, *hær. fab. l. I. c. I*; Calmet, Pluquet ; *Hist. Apost. l. I. c.* 6, cujus versio vetus a Ruffino servatur; Clementinæ, etc.

[2] S. Clément de Rome, qui depuis peu était du nombre des disciples de S. Pierre, dit qu'il reçut ordre de se retirer pendant qu'il ferait oraison ; J. Cassien ajoute que S. Pierre ne commanda pas seulement de prier, mais qu'il prescrivit aussi un jeûne avant d'aller combattre Simon. (Cassian, *Institut. Cœnob.*, l. 1, c. 10.)

S. Damase, pape, dans son *Pontifical* (in Petrum), rapporte, conformément à ce récit, que S. Pierre soutint contre Simon le Magicien plusieurs disputes, et devant l'empereur Néron et devant le peuple : *(B. Petrus) cum Simone Mago multas disputationes habuit, tam coram Nerone imperatore, quam coram populo....* » Vide S. Damasum, *apud Labbæum, Concil.* t. I, p. 64.

avaient commis par ignorance, de s'éloigner parce qu'il voulait prier, puis il dit aux autres :

— Prions, mes frères, afin que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, et à cause du Christ son fils, me vienne en aide au moment où je vais me mettre en marche pour procurer le salut de tant d'hommes qui sont l'ouvrage de ses mains.

Lorsqu'il eut dit cela et qu'il eut prié, il s'avança au milieu d'une cour immense, remplie d'une foule de personnes qui s'étaient réunies pour écouter ce qu'on allait dire. Lorsqu'il les vit tous dans un profond silence et dans une grande attention, et qu'il eut aperçu au milieu d'eux le magicien Simon, leur conducteur, il commença à parler en ces termes :

X.

Discours [1] que prononce S. Pierre devant les Habitants de Césarée.

« Que la paix soit avec vous tous qui êtes prêts à vous rendre à la vérité ! Tous ceux, en effet, qui lui obéissent, s'imaginent rendre à Dieu quelque service. Mais ce sont eux-mêmes qui reçoivent de lui un immense bienfait, en marchant dans les sentiers de la justice. C'est pourquoi la chose la plus utile de toutes est de chercher la justice de Dieu et son royaume; sa

[1] Ap. Coteler, *in SS. PP.*, S. Clément de Rome, *Recogn.* l. 2, c. 20; *Hist. apost.*, l, 1, c. 7; Voir également Clementin, *Epitome*, cap. 24. Une grande partie de ce discours de S. Pierre est reproduite dans l'Epître de S. Nil à Asclépius (an 380-430). Les Pères du 7e Concile œcuménique lurent deux des Epîtres de S. Nil, l'une à Héliodore, et l'autre à Olympiodore. *Apud Coteler. in SS. PP. t. I. p.* 509.

justice, afin que nous soyons instruits des règles d'une sainte vie; *son royaume*, afin que nous connaissions quelle est la récompense réservée à notre travail et à notre patience. Là, les justes auront pour rémunération les biens éternels; pour ceux qui se seront conduits contrairement à la volonté de Dieu, ils auront les châtiments pour partage. Ici donc, c'est-à-dire pendant que vous êtes dans cette vie, et qu'il vous est donné d'agir, il vous est nécessaire de connaître la volonté de Dieu. Car si quelqu'un veut, avant de corriger ses actions, rechercher ce qu'il ne saurait trouver, ses investigations seront inutiles et insensées. En effet, le temps est court; et le jugement de Dieu roulera, non sur les questions que l'homme aura agitées, mais sur les actions qu'il aura faites. Cherchons donc avant tout, ce que nous devons faire, et comment nous devons nous conduire pour mériter d'obtenir la vie éternelle. Car si nous employons le temps si court de notre vie à de futiles et vaines questions, nous irons nous présenter devant Dieu les mains vides de bonnes œuvres. C'est là, comme je l'ai dit, que se fera le jugement de nos actions. Chaque chose a son temps et son lieu. Maintenant c'est le temps et le lieu des actions; l'éternité sera le temps de jouir du fruit des mérites acquis.... Je suis donc d'avis, conformément, d'ailleurs, à l'enseignement du Prophète par excellence, que tous doivent chercher d'abord la justice, et que c'est le devoir de ceux-là surtout qui font profession de connaître Dieu. — Si quelqu'un pense pouvoir donner quelque conseil meilleur que le mien, qu'il l'expose; et lorsqu'il l'aura exposé, qu'il écoute ma réponse, mais toujours avec patience et avec calme. Car c'est pour cela qu'en commençant et en vous saluant, je vous ai souhaité la paix à tous.

XI.

Réponse de Simon le Magicien [1].

A l'exhortation de S. Pierre, Simon répondit ainsi :

— Nous n'avons pas besoin de votre paix ; car si la paix et la concorde existent entre nous, il nous sera impossible de rien faire pour arriver à la découverte de la vérité : en effet, les voleurs eux-mêmes ont la paix entre eux, de même que les adultères ; toutes les factions qui méditent les projets les plus criminels sont d'accord avec elles-mêmes ; nous aussi, donc, si nous nous réunissons pour donner, par amour de la paix, notre assentiment à tout ce qui se dit, nous ne serons utiles en rien à nos auditeurs; mais au contraire, nous nous serons même joués d'eux, si nous nous retirons bons amis. Conséquemment, n'invoquez point la paix: provoquez plutôt le combat qui la procure; et, si vous le pouvez, réfutez mes erreurs. Ne cherchez pas à vous concilier l'amitié de ces hommes par d'indignes flatteries; je veux que vous sachiez une chose avant tout; c'est qu'entre deux combattants il n'y aura de paix que lorsque l'un des deux tombera vaincu. C'est pourquoi, combattez comme vous pouvez, et ne demandez point la paix sans la guerre : c'est une chose impossible ou, si elle est possible, faites-le voir.

[1] Longe plura sunt *in Recognit.* l. 2, c. 24, 22. etc.; *Ap. Cot. in SS. PP.*

S. Damase, pape, dit en parlant du discours de Simon : — « Et quos B. Petrus ad fidem Christi aggregabat, ille per magias et deceptiones segregabat. » *(In Pontific. ap. Labb. Conc.*, t. I, p. 64.

S. Pierre répondit :

— Pourquoi craignez-vous d'entendre souvent parler de paix ? Ignorez-vous que la paix est la fin et la perfection de la Loi ? Ce sont les péchés qui sont l'origine des guerres et la cause des combats. Là où il n'y a pas de péché, la paix se trouve même dans les controverses, et la vérité brille dans les œuvres.

Simon reprit :

— Vous êtes inhabile, vous qui mettez votre Maître en contradiction avec lui-même ; car il a dit : *Je ne suis point venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée.* Vous faites dire des choses contraires à Celui dont vous vous faites gloire d'être le disciple.

S. Pierre lui répondit :

— Vous censurez témérairement ce que vous ne comprenez pas. En effet, vous avez appris que Notre Maître est venu jeter l'épée sur la terre ; mais ces paroles qu'il a prononcées : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu,* vous ne les avez pas entendues. Je n'enseigne donc point une doctrine contraire à celle du Maître. Quant à ces paroles : *Je suis venu apporter sur la terre, non la paix, mais le glaive,* elles renferment une doctrine de paix, en ce qu'après que la parole divine a d'abord établi la guerre entre les infidèles et les hommes fidèles, elle les établit ensuite dans la vraie paix de l'âme et les conduit heureusement au repos de l'éternelle béatitude.

Simon essaya ensuite de combattre l'unité de Dieu. Il alléguait même divers passages des Ecritures, pour établir la pluralité des dieux.

Mais S. Pierre n'eut pas de peine à démontrer qu'il interprétait faussement la Parole Divine ; que les textes apportés par cet imposteur, ou ne désignaient que de simples dignitaires, ou devaient s'entendre des trois Personnes Divines. — Cette controverse est rapportée fort au long par S. Clé-

ment [1], qui était alors à Césarée, et qui venait de s'attacher à S. Pierre en qualité de disciple.

XII.

Comment Simon le Magicien combattait l'enseignement Apostolique, — ce qu'il y substituait.

Simon continuait à combattre devant les Juifs et les Païens la doctrine de S. Pierre et des Apôtres sur l'origine du Monde et sur la Providence. « Peut-on, *disait-il*, supposer que l'Etre Suprême ait produit immédiatement le monde ? S'il avait formé lui-même l'homme, lui aurait-il prescrit des lois qu'il savait qu'il n'observerait pas ? Ou s'il avait voulu qu'Adam observât ses préceptes, quelle est donc la puissance de ce Créateur qui n'a pu prévenir la chute de l'homme ? Non, ce Créateur n'est point l'Etre tout-puissant et souverainement parfait et bon ; c'est un être, ennemi des hommes, qui ne leur a donné des lois que pour avoir des coupables à punir [2].

A la doctrine Apostolique Simon en substituait une autre, qui justifiait tous les désordres et tous les péchés, de même que toutes les erreurs de l'esprit humain. Il avait choisi dans la Philosophie Platonicienne très-accréditée à cette époque, certaines idées polythéistes, dont il fit la base de son système. L'école Platonicienne croyait que le Dieu suprême et éternel n'était pas le Créateur du monde où nous vivons ; elle ensei-

[1] Ap. Cotel. *in vet. PP.* — S. Clément, *Recogn.*, l. 2, depuis le ch. 20 jusqu'au 70 ; 3 *Homel.* Clementin., c. 38, etc. *Epitome*, c. 36, etc.; Voir Cedrenus, Ruffinus, etc. *Hist. apost*, l. 1, c. 8.

[2] Fragment des ouvrages de Simon, rapportés par Grabe, *Spicileg. PP.*, p. 308.

gnait qu'entre l'Etre Suprême et ce monde créé il y avait une longue chaîne d'*Eons* ou de *Génies*, auteurs de tous les phénomènes qui se passent sous nos yeux. Comme ces Eons ou Esprits n'étaient pas tout puisants par eux-mêmes, on avait cru pouvoir, par des enchantements mystérieux, conjurer leur influence funeste, ou s'aider de leur puissance, quoique limitée. L'art magique était donc une partie essentielle de cette philosophie Orientale ; et c'est celle que Simon embrassa avec ardeur, et où il fit des progrès jusqu'alors inouïs. Il entra tête baissée dans les communications les plus intimes avec ces Génies ou Esprits infernaux, qui jusqu'à ce jour avaient, en effet, réussi à se faire adorer comme des dieux, comme les arbitres de la santé, de la vie et de la destinée des hommes.

Simon supposait une Intelligence Supérieure, Suprême, dont la fécondité avait produit une infinité d'autres Intelligences ou Puissances semblables, mais limitées, qui jouissaient de propriétés différentes à l'infini. Parmi ces Puissances, émanées du Grand Dieu, Principe de toutes choses, Simon se donnait le premier rang ; il se disait l'Etre Divin le plus excellent, le plus beau, le plus puissant. Auteur de toutes les erreurs, et patriarche de tous les Hérétiques, des Gnostiques, des Ebionites, des Manichéens, des Valentiniens, et autres semblables, il donnait une fausse explication doctrinale à l'origine du mal dans le monde, à la naissance du péché, au rétablissement de l'ordre et à la rédemption des hommes par Jésus-Christ ; l'Histoire de la création du monde et la doctrine évangélique de la sanctification des hommes par la grâce du Saint-Esprit, ont été altérées et corrompues en passant par la bouche de ce Magicien-Philosophe, homme profondément impie, entièrement livré aux Puissances ténébreuses, et justement appelé par les Pères *le Fils de Satan*.

Il n'a jamais nié le fait ni l'économie de la Rédemption qui a été opérée par Jésus-Christ ; mais il expliquait cet événement important, tout autrement que les Apôtres, avec d'autres

idées, d'autres vues, avec un esprit tout différent, avec un esprit hérétique, diabolique. Tous les autres grands corrupteurs de l'humanité, qui parurent depuis, l'ont pris pour modèle et ont marché sur ses traces. Tous les hérétiques de tous les siècles subséquents se sont sentis plus ou moins du même esprit.

XIII.

Du système théologique de Simon le Magicien.

« Je suis, disait Simon, la Parole (ou le Verbe) de Dieu ; je suis la Beauté de Dieu ; je suis le Paraclet, je suis le Tout-Puissant, je suis tout ce qui est en Dieu [1].

« J'ai par ma toute puissance produit des Intelligences douées de différentes propriétés ; je leur ai donné différents degrés de puissance. Lorsque je formai le dessein de faire le monde, la première de ces Intelligences pénétra mon dessein, et voulut prévenir ma volonté ; elle descendit et produisit les Anges et autres Puissances spirituelles, auxquelles elle ne donna aucune connaissance de l'Etre Tout-Puissant à qui elle devait l'existence. Ces Anges et ces Puissances, pour manifester leur pouvoir, produisirent le monde, et, pour se faire regarder comme des dieux suprêmes, et qui n'avaient point été produits, ils retinrent leur mère parmi eux, lui firent mille outrages, et pour l'empêcher de retourner vers son père, l'enfermèrent dans le corps d'une femme ; en sorte que de siècle en siècle, elle avait passé dans le corps de plusieurs femmes, comme d'un

[1] S. Jérôme (*in Matth.* 24.), rapporte, comme le marque Pluquet, que Simon disait publiquement : « *Ego sum Sermo Dei, Ego Speciosus, Ego Paracletus, Ego Omnipotens, Ego omnia Dei.* »

vaisseau dans l'autre. Elle avait été la belle Hélène, qui avait causé la ruine de Troie, et, passant de corps en corps, elle avait été réduite à cette infamie, que d'être exposée dans un lieu de débauche.

« J'ai voulu retirer Hélène de la servitude et de l'humiliation, je l'ai cherchée comme un Pasteur cherche une brebis égarée ; j'ai parcouru les mondes, je l'ai trouvée, et je veux lui rendre sa première splendeur. »

(C'est ainsi que Simon prétendait justifier la licence de s'associer dans sa mission une courtisane [1].)

« En parcourant les mondes formés par les Anges, disait Simon, j'ai vu que chaque monde était gouverné par une Puissance principale : j'ai vu ces Puissances ambitieuses et rivales se disputer l'empire de l'Univers : j'ai vu qu'elles exerçaient tour à tour un empire tyrannique sur l'homme en lui prescrivant mille pratiques fatigantes et insensées ; j'ai eu pitié du genre humain ; j'ai résolu de rompre ses chaînes, et de le rendre libre en l'éclairant : pour l'éclairer j'ai pris une forme humaine, et j'ai paru un homme entre les hommes, sans être cependant un homme.

« Je viens leur apprendre que les différentes Religions sont l'ouvrage des Anges, qui, pour tenir les hommes sous leur empire, ont inspiré les Prophètes, persuadé qu'il y avait des actions bonnes et mauvaises, lesquelles seraient punies ou récompensées. Les hommes, intimidés par leurs menaces, ou séduits par leurs promesses, se sont refusés aux plaisirs, ou dévoués à la mortification. — Je viens les éclairer et leur apprendre qu'il n'y a point d'actions bonnes ou mauvaises par elles-mêmes ; que c'est par ma grâce, et non par leurs mérites, que les hommes sont sauvés, et que pour l'être, il suffit de croire en moi et à Hélène. C'est pourquoi je ne veux pas que mes Disciples répandent leur sang pour ma doctrine. »

[1] Pluquet, *Dict. des Hérés.*, au mot *Simon*.

« Lorsque le temps que ma miséricorde a destiné à éclairer les hommes, sera fini, je détruirai le monde, et il n'y aura de salut que pour mes Disciples : leur âme dégagée des chaînes du corps, jouira de la liberté des purs esprits : tous ceux qui auront rejeté ma doctrine, resteront sous la tyrannie des Anges [1]. »

Telle est la doctrine que Simon enseignait. Un prestige dont il s'appuyait, subjuguait l'imagination de ses auditeurs ; ils voulaient devenir ses disciples et demandaient le Baptême ; Le feu descendait sur les eaux, et Simon baptisait [2].

Par ces artifices et cette fausse doctrine, Simon avait séduit un grand nombre de personnes, et il se faisait adorer comme le vrai Dieu.

Simon connaissait l'étendue de la crédulité : il savait que les contradictions les plus choquantes disparaissent aux yeux des hommes séduits par le merveilleux, et que tant que le charme dure, l'imagination concilie les idées les plus inalliables. Il soutenait donc, *qu'il était tout puissant, quoiqu'il fût sujet à toutes les infirmités de la nature humaine.* Il disait, *qu'il était la Grande Vertu de Dieu, quoiqu'il détruisît toute* la morale, *et qu'il ne peut délivrer ses adorateurs d'aucun de leurs maux.*

Les Disciples de Simon perpétueront l'illusion par les prestiges qui l'ont produite ; et le peuple, qui ne retourne jamais sur ses pas pour examiner une doctrine qui ne le gêne pas, adorera Simon et croira ses prêtres. Au rapport de S. Justin, vers l'an 150, presque tous les Samaritains, et plusieurs autres hommes en divers pays, reconnaîtront encore Simon pour le plus grand des Dieux. Il aura encore des adorateurs vers le milieu du IIIe siècle.

On a encore maintenant des fragments des discours que Simon composa contre Jésus-Christ, et qu'il intitula : *les Con-*

[1] S. Irén. l 1, c. 20, edit. Grab. Massuet, c. 23.
S. Cyprien, *de Baptismo.*

tradictions[1]. Ménandre était l'un de ses principaux Disciples: il forma une secte à part, qui porta son nom.

XIV.

Simon réfuté par S. Pierre. — Noms de plusieurs Disciples de cet Apôtre.

S. Pierre réfuta toutes ces erreurs de Simon par des raisons solides, que S. Clément, son fidèle disciple, qui l'accompagnait alors même, a rapportées dans ses éloquents récits.

Le Prince des Apôtres avait avec lui, à Césarée, plusieurs illustres disciples, entre lesquels on compte en premier lieu cet admirable Clément, de la race impériale, aussi grand par ses vertus, sa science et son génie, que par sa noble extraction; Nicétas et Aquila (autrement Faustinus et Faustinianus), deux frères, d'une égale vertu et d'une origine aussi distinguée: Nous aurons occasion, ailleurs, de dire comment ils avaient quitté la splendeur de leur domicile situé à Rome, pour venir d'abord en Palestine, se faire ensuite sectateurs de Simon-le-Magicien; puis comment, après avoir reconnu les erreurs et les infamies de cet imposteur, ils s'étaient attachés à S. Pierre comme au véritable héraut de la doctrine du ciel. Les autres personnages qui étaient à la suite de S. Pierre, sont:

Zachée, autrefois publicain, et
Sophonias, son frère;
Josèphe, et
Michée, son ami; en outre,

[1] S. Dyonisius, *de divin. nominibus*, c. 6, p. 594; *Constit. Apostol.*, l. 6, c. 8, 16; Grab., *Spicileg. PP.*, p. 303; Pluquet, *Dict. des Hérés.*

Thomas, autrement appelé *Phinées*, et Eliesdros (ou Eliézer ou Eléazar), frères jumeaux ;

Enée, prêtre ;

Lazare, prêtre, le même que Notre-Seigneur avait ressuscité quatre jours après sa mort ;

Elisée ; et

Benjamin, fils de Saphira ;

Rubilus, architecte, et

Zacharie, architecte ;

Ananie, et

Aggée-Jamméni,

Nicodème, ancien sénateur de Jérusalem [1].

Plusieurs de ces disciples, voyant que Simon avait été élevé, à Alexandrie, dans l'art de la dialectique, initié aux plus intimes secrets de la magie et aux mystères des sanctuaires des démons, et qu'il avait dans son éloquence séduisante une puissante action sur le peuple, tandis que Pierre, n'avait aucune connaissance des Lettres Humaines ni aucune habileté acquise dans l'art de la parole, étaient venus témoigner en particulier à cet Apôtre la crainte qu'ils avaient de le voir succomber publiquement, s'il entrait en lutte avec un si formidable antagoniste.

Mais S. Pierre les rassura et leur fit entendre que quelle que soit la puissance de l'homme et du Démon, elle ne saurait prévaloir contre la vérité ni contre la puissance divine qui résident dans les ministres de Jésus-Christ. En effet, il confondit fortement et si clairement les faux raisonnements de Simon, que ce dernier, reconnaissant, malgré lui, l'immense supériorité de la doctrine Apostolique sur la sienne, voulut quitter les discours et les raisonnements pour en venir aux

[1] Ap. Cotelerium, *in SS. PP.*; Voir S. Clém. *Recogn.*, l. 2, c. 1 ; *Hom.* Clementin., 2, c. 1 ; *Epitome*, c. 20.; *Constit. Apost.*, l. 6, c. 8 ; Cedrenus, Ruffinus, Orderic Vitalis, *Hist. eccl.*, l. 2, c. 5, p. 120, éd. Migne.

actions prodigieuses ; il pensait par ce moyen l'emporter sur S. Pierre aux yeux du peuple qui les considérait [1].

« Les paroles que vous nous adressez, ô Pierre, ne démontrent rien, dit-il. Ce sont les faits qui prouvent. Or, maintenant, je vais vous faire voir la puissance de ma vertu et de ma divinité, afin que vous vous prosterniez aussitôt à mes pieds, et que vous m'adoriez. »

XV.

Puissance magique de Simon. — Les mauvais Génies qui la communiquaient à ce séducteur, la font éclater de nos jours, afin de séduire les peuples. — La magie ancienne a une grande analogie avec la magie de notre temps.

« Je suis », dit-il à S. Pierre [2], en présence du peuple de Césarée, la Souveraine Puissance ; j'ai toujours été, je suis sans commencement. Etant entré dans le sein de Rachel (ma mère), afin de prendre le corps de l'homme, je suis né d'elle, semblable à un homme, dans le but de me faire voir aux hommes. Je prends mon vol au milieu des airs. Quand cela me plaît, j'apparais tout de feu. Je fais mouvoir les statues. J'anime les objets insensibles. Avec des pierres je fais des pains. Je vole du haut d'une montagne, et, soutenu par les mains des Anges, je descends sur la terre [3]. Je n'ai pas fait cela qu'une seule fois ; mais je puis le faire encore maintenant, afin que par mes

[1] *Hist. apost.*, l. 1, c. 8.

[2] Ita apud Hieronymum, *in Matth.*, c. 24, *Hist. apost.* l. 1, c. 9 ; S. Clem. *Recogn.*, l. 2, c. 7, 8, 9, 10, etc. ; Clem. *hom.* 2, c. 32 ; *Epitome ad S. Jacobum*, c. 33. Cedrenus, *S. in Vet. Test.* ; Eadem apud Marcellum *de Actibus Petri et Pauli* ; Apud Bollandum, 29 *Junii* ; Ordericum Vitalem, *Hist. eccl.*, l. 2, c. 3.

[3] Nicéphore, *Hist.* liv. II, c. 27, énumère semblablement les prodiges accomplis par Simon.

œuvres mêmes je prouve à tout le monde que je suis le Fils de Dieu, que je vis éternellement, et que je puis faire vivre éternellement avec moi ceux qui croient en moi. Pour vous, vos paroles sont vaines, et vous êtes dans l'impuissance de faire aucune œuvre qui en démontrent la vérité. Il en est de même du Magicien qui vous a donné mission, et qui n'a pu se délivrer des mains des Juifs et se soustraire au supplice de la croix.

Pour moi, je puis faire que je devienne invisible aux yeux de ceux qui voudraient me saisir, et je puis également, quand il me plaira, redevenir visible à leurs yeux. Si je veux m'enfuir, je puis transpercer les montagnes et passer au travers des rochers comme s'ils n'étaient qu'une eau limpide. Si je me jette d'une hauteur très-élevée, je serai comme porté, et je descendrai à terre sans avoir essuyé la moindre blessure. Si l'on me lie avec de fortes chaînes, je me délierai moi-même, et j'enchaînerai ceux qui m'auront lié. Si l'on me garotte dans une prison, je ferai que les serrures et les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Je puis animer tellement les statues insensibles, que ceux qui les verront les prendront pour des hommes. Je puis tout-à-coup faire sortir de terre toutes sortes d'arbres et de plantes. Je me jetterai au milieu des flammes et je ne brûlerai pas. Je change de visage [1], de sorte que personne ne saurait me reconnaître. Je puis me montrer à la fois sous deux figures, paraître brebis ou chèvre, donner de la barbe aux petits enfants. Je puis me transporter dans les airs comme si j'étais monté sur un char. Je ferai voir des monceaux d'or [2], je ferai

[1] Et dans Marcellus, disciple de S. Pierre, on lit pareillement : « *Simon, cœpit stare ante Neronem, et subito mutare effigiem, ita ut fieret subito puer, et post hæc senior, altera vero hora adolescentior Mutabatur sexu et ætate, et per multas figuras, Diaboli ministerio jactabatur.* » Un peu après : *Egit ille arte magica ut aries decolluretur, qui aries tamdiu Simon visus est, quamdiu decolluretur.* »

[2] Ce passage se trouve *apud S. Athanasium, in Quæstionibus ad Antiochum responsum* 124 *et apud Cotel. SS. PP.* t. I, p. 506.

des rois et je les détrônerai. Je me ferai adorer comme un Dieu, et l'on me rendra les honneurs divins ; l'on m'érigera des statues [1], et on m'honorera comme le Souverain-Seigneur des hommes. Et qu'est-il besoin d'entrer dans tant de détails ? Je pourrai faire tout ce que je voudrai. Ce que je dis est justifié par l'expérience que j'ai déjà faite de mon pouvoir. Enfin un jour, ajouta-t-il, Rachel, ma mère, me commanda d'aller moissonner dans un champ. Pour moi, ayant vu une faucille placée en ma présence, je lui donnai ordre d'avancer et de moissonner ; elle le fit aussitôt, et moissonna dix fois plus que les autres. Déjà j'ai produit de nouveaux arbres, en un instant je les ai fait croître, fleurir et porter des fruits. Et deux fois j'ai transpercé la montagne voisine.

Tels sont les prestiges que Simon-le-Magicien faisait paraître par une puissance occulte. Nous sommes fondés à croire que par cette magie où il y avait beaucoup plus de tromperie et d'illusion que de puissance réelle, il jetait dans l'erreur et dans le vice une infinité de personnes, et causait de la sorte un mal considérable dans la société humaine. La vraie Religion était confondue et foulée aux pieds ; les âmes faibles rendaient dès lors les honneurs divins à la créature, souvent la plus criminelle, au lieu de servir le Créateur.

Plusieurs savants écrivains de notre époque, tels que M. le Marquis de Mirville, M. G. des Mousseaux, le P. De la Porte,

[1] Le passage précédent se trouve également dans l'ancien auteur de l'*Ouvrage imparfait sur S. Mathieu*, c. 7, v. 16, seu hom. 19 : « Volare « per aerem, sicut et Dominum Diabolus hortabatur ; statuas facere « ambulare ; aut commisceri flammæ, et non comburi ; et alia, qualia « Simon fecit. »

S. Justin, S. Irénée, l. 1, c. 20, et les autres anciens Pères, ont attesté que Simon s'était fait publiquement ériger des statues à Rome, et qu'il s'y était fait adorer comme un dieu. « Jovem se credi volebat, dit « S. Augustin, *lib. de hæresibus*, Minervam vero meretricem quamdam « Selenen, quam sibi sociam scelerum fecerat : imaginesque et suam et « ejusdem meretricis discipulis suis præbebat adorandas, quas et Romæ tanquam Deorum simulacra auctoritate publica constituerat. » Ce fait historique sera examiné plus loin.

etc., se sont attachés à démontrer la réalité et le caractère des opérations magiques qui ont eu lieu de nos jours. Il est résulté de leurs investigations et des preuves qu'ils ont produites, 1° Que des faits magiques ont été opérés de nos jours, sans qu'il soit possible de les révoquer en doute ; 2° qu'ils étaient évidemment démoniaques ; 3° qu'ils se trouvaient entièrement conformes à ceux que rapporte l'Antiquité chrétienne. D'où ils ont été sans raison et à tort révoqués en doute avec les monuments qui les relatent, par la critique incrédule et fausse du XVIII^e^ siècle.

Les phénomènes démoniaques qui se produisent de nos jours ont une frappante analogie avec les anciens faits, qui sont évidemment de même origine et de même nature. Les Tables divinatoires tournent sans que la pression des mains en soit le mobile, et souvent sans que les mains qui leur ont imprimé le mouvement circulatoire puissent les arrêter. Ce mouvement est convulsif, bondissant : il est manifestement produit par une intelligence présente, sensible, quoique non visible.

Les Tables paraissent elles-mêmes animées, intelligentes ; elles manifestent des pensées, elles donnent des réponses tantôt par signes, tantôt par écrit. Quelquefois même des réponses verbales ont été entendues.

Il est hors de doute, que le Démon seul est l'âme des phénomènes extra-naturels contemporains, appelés des différents noms de *Magnétisme*, de *Somnambulisme*, de *Spiritisme*, de *Magie moderne*. Partout, dans les divers détails de ces faits, on reconnaît sans peine les Esprits déchus, à leurs caractères particuliers, à leur langage, à leurs tromperies, à leurs extravagances. Bien que ces êtres mauvais se masquent, ils laissent cependant apercevoir qu'ils sont les mêmes qui agirent à Saint-Médard, à Cideville, à Loudun, du temps de Trajan, des SS. Pères, de Tertullien, et aux différentes époques où Dieu leur a permis de se manifester dans de certaines limites. Dans toutes ces circonstances, mêmes opérations magiques ou magnéti-

ques, mêmes illusions, mêmes enchantements, mêmes supercheries, mêmes scènes fantastiques, etc. L'histoire contemporaine et les témoins oculaires, qui sont en nombre infini, constatent les faits; mais seule la foi évangélique ou la science catholique en donne la raison, en nous montrant du doigt, en nommant le grand Agent de ces phénomènes terribles et impurs, Satan, avec ses suppôts, avec les Esprits infernaux.

Il demeure donc aujourd'hui constaté que le magnétisme ou la magie des temps modernes n'est pas autre chose que la magie ancienne; — que les Tables tournantes et parlantes, que toutes les espèces de communications avec les Esprits, de divinations pratiquées à notre époque, que les évocations de héros ou de personnes mortes, les apparitions de bêtes fauves ou immondes, etc., ne sont pas autre chose que la divination des anciens trépieds. Aux yeux de l'homme clairvoyant et droit, c'est l'intervention, c'est l'action permanente de Satan, qui, sous une forme quelconque, animal brut ou être doué d'intelligence, homme vivant ou homme trépassé, âme obscure ou personnage célèbre, fait entendre sa voix séductrice, ses paroles mensongères et fallacieuses.

Les mystères de la nécromancie et de la théurgie des anciens sanctuaires des démons, les superstitions anciennes et les impiétés démoniaques des siècles révolus, sont reproduites de notre temps; elles se sont renouvelées surtout dans les lieux où la foi et les pratiques chrétiennes ont diminué. L'empire de Satan s'établit principalement parmi les populations sur lesquelles Jésus-Christ ne règne plus ou presque plus. La puissance du Prince des ténèbres a été brisée, détruite par le Christ Rédempteur en personne, ou par ses ministres agissant en son nom et par la vertu de son Pouvoir Divin.

Nous avons montré au livre IV[e] de la *Christologie*, à la partie des *Preuves du Christ*, chapitre IV, que cette expulsion de Satan et de ses Anges de ténèbres par Notre-Seigneur et par ses Apôtres est l'un des plus grands événements qui doivent

figurer dans les Annales de l'Humanité. Quel service notre Libérateur n'a-t-il pas rendu au genre humain en dépouillant les Puissances Infernales de leur pernicieuse influence ! c'est l'un de ses plus importants bienfaits.

On ne saurait oublier, en effet, que la méchanceté des Génies Infernaux éclate même jusque dans les actes de leur prétendue bienfaisance, jusque dans les guérisons soi-disant miraculeuses qu'ils opèrent par la magie. D'après les Pères de l'Eglise et les témoins immédiats des faits, les Démons ou les Dieux Païens commençaient par occasionner ou causer les maladies ; après cet acte de méchanceté, ils prescrivaient des médicaments qui souvent étaient sans efficacité et même contraires à la guérison du mal. Mais c'était le moment précis où ils interrompaient leur action malfaisante. Les malades guérissaient alors, et le monde étonné attribuait cette cure presque instantanée à leur puissance et à leur bienfaisance. Par cette astuce, les Esprits de malice s'étaient fait ériger des autels sur les différents points de l'univers. Ils s'étaient fait célébrer par des hymnes et par des cérémonies religieuses, comme s'ils eussent été réellement des divinités bienfaisantes et puissantes.

Souvent encore les Démons apparaissaient sous la forme et avec le nom de personnes défuntes, surtout de certaines personnes chères aux vivants ; c'était encore une ruse qu'ils employaient pour tromper plus habilement, pour séduire plus sûrement.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à notre Céleste Rédempteur pour nous avoir affranchis par l'Evangile de la servitude et de l'iniquité de tels Oppresseurs ! Le monde était enveloppé d'une ténébreuse et immense illusion ; Jésus a été le Divin Destructeur du règne des Enfers !

Toutefois, le Monde n'ignorait pas entièrement que la magie était l'œuvre des Mauvais Génies. C'est pourquoi, lorsque S. Pierre sera parvenu à démontrer aux Peuples que Simon ne possède qu'une puissance magique ou démoniaque, ce dernier

verra aussitôt tomber toute son influence et toute sa popularité.

Observons que, si la Magie de notre époque ne va pas encore aussi loin que celle de Simon-le-Magicien, elle y marche à grands pas. Les prodiges de séduction que cet homme d'iniquité a fait éclater vers les temps qui avoisinaient la catastrophe suprême de l'Ancien Peuple de Dieu, doivent nous donner l'idée et la certitude des prodiges trompeurs que la Magie fera éclater vers la fin des temps, c'est-à-dire aux approches de la désolation dernière du Nouveau Peuple de Dieu. On ne saurait douter que les étonnants prestiges de Simon-le-Magicien ne se renouvellent à un jour donné. Jésus-Christ a prédit formellement cette circonstance. Ce qui s'est passé à notre époque confond l'incrédulité du dix-huitième siècle à cet égard, justifie la prédiction de Jésus-Christ.— Il n'y a plus qu'un pas à franchir.

Mais revenons à notre sujet. — Ecoutons l'abrégé de la réponse de S. Pierre, et assistons au dénoûment de ce grand débat.

XVI.

Simon est publiquement convaincu de magie.

Après que Simon eut ainsi parlé, S. Pierre répondit :

— N'attribuez point aux autres ce qui leur est étranger. Quant à vous, que vous soyez un magicien, c'est ce que vous venez d'avouer et de faire connaître. Mais notre Maître, qui est le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, est manifestement celui qui est bon par sa nature. Pour vous, si vous ne voulez pas reconnaître que vous êtes un magicien, allons avec cette foule de peuple à votre demeure, et alors il apparaîtra que vous êtes véritablement un enchanteur, un magicien.

Lorsque S. Pierre eut dit ces choses, Simon se mit à blasphémer et à le charger de malédictions. Il excita une sédition, et jeta le trouble dans toute la foule, afin de n'être pas convaincu de magie. — S. Pierre, pour ne point paraître se retirer devant ses blasphèmes et ses injures, demeura immobile, et se mit à le convaincre plus fortement encore.

Alors le peuple, indigné, se mit à chasser Simon hors de la cour, et à le jeter dehors des portes. Le magicien, ainsi expulsé, s'en alla, suivi d'un seul homme. — S. Pierre, ayant alors demandé qu'on fît silence, parla au peuple en ces termes :

— C'est avec patience, mes frères, que vous devez supporter les méchants ; vous devez savoir que le Seigneur pourrait les exterminer et qu'il souffre néanmoins qu'ils vivent jusqu'au jour déterminé, dans lequel tous seront jugés. Comment donc, nous autres, ne souffrirons-nous pas ceux que supporte le Souverain Seigneur, à qui sont soumis et obéissent les cieux et la terre ? Vous donc qui vous convertissez à Dieu par la pénitence, fléchissez les genoux devant lui.

A ces paroles, toute la multitude fléchit les genoux en présence du Seigneur. — Alors S. Pierre, levant les yeux au ciel, priait sur ce peuple en versant des larmes, et suppliait le Seigneur de daigner, dans son infinie bonté, recevoir ceux qui se réfugiaient dans le sein de sa miséricorde. Après qu'il eut achevé sa prière et qu'il eut recommandé à cette multitude de revenir le lendemain de meilleure heure, il la congédia. Ensuite, suivant la coutume, il prit quelque temps de repos.

Ses Disciples l'allèrent trouver, pour lui faire en particulier plusieurs questions sur les raisons qui font que Dieu laisse aux Démons et aux magiciens, leurs ministres, une si grande puissance de séduction. S. Pierre leur donna des réponses très-solides et très-instructives, dont S. Clément nous a transmis le sens et même les termes, du moins en grande partie.

XVII

Le seul disciple resté attaché à Simon demande la pénitence.

Le lendemain, dès que le jour commença à paraître, un des disciples de Simon vint trouver l'Apôtre et disait à haute voix :

— Je vous supplie, Pierre, recevez-moi après mon malheur, et après avoir été trompé par Simon le Magicien ; je m'attachais à lui, comme au Souverain Seigneur du ciel, parce que je l'avais vu faire des prodiges ; mais toutefois, après que j'eus entendu ses discours, j'ai commencé à ne voir en lui qu'un homme, et un homme méchant. Cependant lorsqu'il sortit de ce lieu, je le suivis seul ; car je ne connaissais pas encore parfaitement ses impiétés. Quand il eut vu que je le suivais, il m'appela bienheureux, et me conduisit dans sa maison. Or, vers le milieu de la nuit, il me dit :

— Si tu veux toujours venir avec moi, je ferai de toi le meilleur des hommes.

Je le lui promis. Alors il exigea de moi un serment de persévérance. Je le lui donnai. Il me mit aussitôt sur les épaules un fardeau impur, rempli de ses secrets abominables, puis il me commanda de le porter et de marcher après lui. Lorsqu'on fut arrivé à la mer, il entra dans un vaisseau qui se trouvait là par hasard, prit de dessus mes épaules les choses exécrables et souillées qu'il m'avait commandé de porter, et peu après, en étant sorti, il ne portait plus rien ; il avait tout jeté à la mer. Il me priait de partir avec lui pour Rome, ajoutant qu'il devait y jouir d'une si grande considération, qu'il serait regardé comme un Dieu, et qu'il y recevrait les honneurs divins.

— Alors, dit-il, si tu désires revenir ici, je t'y renverrai comblé de toutes sortes de richesses, et escorté de nombreux ministres (de plusieurs de mes anges).

Pour moi, entendant cela, et ne voyant point que les effets répondissent à de si belles paroles, mais comprenant que cet homme n'était qu'un magicien et un imposteur, je lui dis :

— Pardonnez-moi, je vous prie, j'ai un mal de pieds qui m'empêche de sortir de Césarée. J'ai, de plus, une femme et de petits enfants qu'il m'est absolument impossible de quitter.

Lorsqu'il eut entendu ma réponse, il me traita de lâche, et il partit aussitôt pour Dora, dans l'intention de se diriger vers Rome.

— Quand tu entendras parler de la gloire que j'aurai acquise dans la ville de Rome, tu te repentiras, dit-il, en me quittant.

Alors il se mit en marche pour se rendre à la capitale, comme lui-même le disait.

Pour moi je suis venu ici sur le champ, vous prier de vouloir bien me recevoir à la pénitence, car j'ai été séduit par cet homme trompeur.

XVIII.

S. Pierre fonde les églises de Césarée et de Tyr, et leur donne des évêques.

Après que celui qui avait quitté le parti de Simon eut parlé de la sorte, S. Pierre lui commanda de se tenir dans la cour où se faisait l'assemblée du peuple. Il s'y présenta aussi lui-même, et s'apercevant que la multitude qui s'y pressait, était beaucoup plus nombreuse que les jours précédents, il se plaça

dans son lieu ordinaire, et, montrant celui qui venait de quitter Simon, il dit :

— Cet homme que vous voyez, mes frères, est venu me trouver il y a un moment, pour me faire part des pernicieux artifices de Simon, pour m'annoncer comment cet imposteur a jeté au fond de la mer tous les instruments de ses crimes, non pas qu'il fût touché de repentir, mais par crainte d'être découvert, arrêté, et assujetti aux peines portées par les lois de l'Etat contre les Magiciens [1].

Pendant que S. Pierre racontait ce qui venait de se passer, le peuple considérait l'homme qui avait quitté le parti de Simon, et il était frappé d'étonnement.

Or, plusieurs fois, à la fin de ces assemblées, cet apôtre se mit en prière avec les fidèles, et, invoquant, les genoux fléchis en terre, le saint nom de Dieu, il guérit les malades de la ville et délivra ceux qui étaient possédés des mauvais esprits. Avant de conférer le baptême aux idolâtres convertis, il leur prescrivait des jeûnes, des prières, et d'autres bonnes œuvres ; il les tenait sequestrés de lui-même et des autres fidèles pendant quelque temps. Son motif était que ceux qui n'étaient pas encore purifiés par le sacrement de la régénération, n'étaient pas exempts des souillures et des liens du démon, qui, depuis si longtemps, avait fixé son siége dans leurs âmes et y avait comme empreint son image. La communication de ces païens, déjà convertis, mais non encore régénérés, pourrait m'être nuisible pendant la prière, disait l'apôtre, sans être profitable à ces mêmes personnes [2].

[1] L'histoire fait mention des lois et des peines portées par les empereurs contre ceux qui exerçaient la magie. *Vide* Bodinum, *libro Dæmonomaniæ et cap. ult.* Mais ces rigueurs n'empêchaient nullement le mal de subsister. Tibère s'appliquait en secret aux sciences occultes et Néron s'y adonna sans mystère.

[2] Ce passage est cité par Agobard, archevêque de Lyon. (Cotel. *in SS. PP.* t. I, p. 518.

Après qu'une grande partie des habitants de Césarée eut reçu le don de la foi, et que Simon le Magicien eut été obligé d'abandonner cette grande ville, S. Pierre la quitta lui-même pour aller porter l'Evangile ailleurs, et détruire le mal que l'Ennemi de Dieu et de l'Eglise faisait en différents lieux. Il mit à la tête de l'Eglise de Césarée, et en qualité d'évêque, le Centurion Corneille, comme le marquent les Bollandistes dans la vie de ce Saint [1].

Sept jours avant de sortir de cette ville, l'apôtre, ayant appris que Simon s'était rendu à Tyr, appela trois de ses Disciples, Clément, Nicétas et Aquila, et leur commanda de s'y transporter avant lui, de s'informer de ce qui s'y passait, de lui en rendre compte par lettre. Les trois Disciples obéirent, arrivèrent à Tyr, en passant par Dora, logèrent chez Bérénice la Chananéenne, qui les informa exactement de tout le succès que Simon avait obtenu sur l'esprit des habitants.

— « Il étonne, dit-elle, toute la ville par les spectres et les « fantômes qu'il fait paraître au milieu du forum : quand il « passe, les statues se meuvent, des ombres marchent souvent « devant lui, ils les appelle les âmes des morts. Il a invité un « grand nombre de personnes à un festin ; il les a affligées « de diverses maladies, et il les a livrées à des démons. Il « s'est fait passer pour un Dieu. C'est pourquoi je ne pense « pas que personne puisse éteindre un si vaste incendie. Je « ne vous engage donc point à rien tenter contre lui, avant « l'arrivée de Pierre, qui est le premier disciple de Jésus- « Christ, et qui seul est capable de combattre une telle puis- « sance. »

Nous écrivîmes ce rapport dès le matin, dit S. Clément, et nous le fîmes parvenir à Pierre. Ce Disciple raconte ensuite la dispute qu'il eut à soutenir contre Appion, l'un

[1] *Boll.* 2 febr. et 29 junii, p. 415.

de ceux qui suivaient Simon, et comment il réfuta ses raisonnements au sujet des fausses divinités du Paganisme.

Le lendemain S. Pierre arriva [1]. Plusieurs Tyriens allèrent à sa rencontre, et firent entendre des acclamations d'espérance :

— Que Dieu, *s'écriaient-ils*, nous fasse miséricorde par votre entremise ! Que par vous il guérisse nos maladies !

S. Pierre monta donc sur un lieu élevé, et, après avoir salué la multitude, il leur annonça un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, auteur et Conservateur de nos âmes et de nos corps. Il leur déclara que les maladies dont ils avaient été affligés par Simon et par les démons dont ce magicien était l'instrument et le ministre, disparaîtraient, lorsque, convertis au vrai Dieu, ils auraient été purifiés par le saint Baptême.

Dans quelques jours, en effet, un grand nombre de Tyriens furent instruits, baptisés et guéris de leurs maladies corporelles et spirituelles. Le bruit de ces merveilles alla jusqu'à Sidon; ce qui engagea les habitants de cette ville à envoyer une députation à S. Pierre qui séjournait encore à Tyr. L'Apôtre acheva donc de guérir les malades de cette dernière ville, y institua une église, à la tête de laquelle il mit pour évêque l'un des prêtres qui l'accompagnaient. Puis il partit pour Sidon.

[1] Après avoir visité et évangélisé, en passant, la ville de Ptolémaïde. (*S. Clem. Recog.* l. 4, c. 1.)

XIX.

S. Pierre fonde les églises de Sidon et de Béryte, — et leur donne des évêques.

Aussitôt que Simon eut appris l'arrivée de S. Pierre à Sidon, il sortit de lui-même de cette ville, et prit la fuite avec Appion et ses autres compagnons.

Dès que les Sidoniens virent S. Pierre au milieu d'eux, ils mirent leurs malades sur des lits, et vinrent les lui présenter. L'Apôtre leur dit :

— Ne pensez point que je puisse rien pour votre guérison, je ne suis qu'un homme mortel et sujet à mille infirmités. Mais je ne ferai pas difficulté de vous enseigner le moyen qui peut vous procurer la guérison.

En même temps, il leur parla du Christ comme du Prophète de la Vérité et comme du Médecin par excellence. Il leur expliqua les devoirs de la véritable Religion. Un grand nombre de Sidoniens persuadés par sa parole crurent en Jésus-Christ, firent pénitence, furent guéris, et formèrent une Eglise, à laquelle S. Pierre préposa comme évêque l'un des prêtres qui étaient à sa suite.

Ensuite il sortit de Sidon.

Or, aussitôt que le Prince des Apôtres arriva à Béryte, il se fit un tremblement de terre, et le peuple vint trouver S. Pierre pour implorer son secours.

— Nous avons craint, disaient-ils, de périr entièrement.

Alors Simon reprit son audace; il ourdit une trame, de concert avec Appion, Annubion, Athénodore, et ses autres

compagnons. Il criait publiquement au milieu de la foule, et disait, en montrant S. Pierre :

— Fuyez cet homme, ô habitants, fuyez-le avec horreur et en toute hâte... — C'est un Magicien, croyez-moi ! C'est lui qui a causé ce tremblement de terre; — c'est lui qui a causé vos maladies, afin de vous effrayer, et de passer pour un Dieu à vos yeux.

A ces paroles, le peuple se tint dans un profond silence; alors S. Pierre, souriant, leur parla avec une grande liberté :

— Oui, dit-il, ô hommes, je reconnais que, si Dieu le veut, je puis tout ce que disent ces gens; j'ai la puissance, (soyez persuadés de la vérité de mes paroles), de renverser toute votre ville jusqu'à ses fondements [1].

Dans ce moment la multitude fut consternée, et elle se montra aussitôt disposée à faire tout ce qu'il commanderait.

— Que nul d'entre vous, dit alors l'Apôtre, n'ait désormais de commerce avec ces magiciens, ni ne converse avec eux.

Après que le peuple eût entendu ces paroles, il attaqua sans délai Simon et ses compagnons, et les ayant couverts de blessures, il ne cessa de les frapper, que quand il les eut expulsés de la ville.

Ensuite tous ceux qui étaient aux prises avec les maladies et avec les démons, se jetaient à ses pieds. Alors l'Apôtre de Dieu, élevant les mains au ciel, et conjurant le Seigneur, les guérit par le seul effet de sa prière.

Il séjourna encore quelques jours au milieu des habitants de Béryte. Après qu'il en eut confirmé un grand nombre dans la foi et qu'il les eut baptisés au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, il leur donna pour évêque l'un des prêtres qu'il conduisait à sa suite. Cet évêque était Quartus, un fidèle disciple des Apôtres, dont parle S. Dorothée dans le Catalo-

[1] S. Paul déjoua pareillement ses ennemis en tournant habilement contre eux une grande partie des habitants de Jérusalem. (*Act.* XXIII, 6-7.)

gue des Septante Disciples de Jésus. — L'apôtre quitta ensuite Bérythe (Trad. antiq. *apud Boll.* 29 *junii ;* S. Doroth., *in Sinopsi.*)

XX.

Création par S. Pierre des églises et des évêchés de Byblis et de Tripoli. — Ses miracles dans ces deux villes.

S. Pierre arriva à Byblis. Là, il apprit que Simon venait de s'enfuir à Tripoli [1]. Il ne demeura qu'un court espace de temps dans cette ville. Après y avoir rendu la santé à plusieurs malades et instruit ses habitants dans la doctrine de la vérité et de la piété, il leur donna pour évêque Jean-Marc [2], puis il se mit en marche pour Tripoli, afin de suivre les traces de Simon, afin qu'il fût manifeste qu'il le poursuivait [3], et qu'il ne cherchait point à l'éviter.

Or, comme S. Pierre entrait dans la ville de Tripoli, beaucoup de personnes de Tyr, de Sidon, de Béryte, de Byblis, accoururent au-devant de lui, désireuses de l'entendre ; les habitants de Tripoli, en particulier, montrèrent un vif empressement de le voir : ils accoururent pour la plupart. Ceux des frères qui avaient été envoyés d'avance racontèrent à S. Pierre et à ses disciples, quel était l'état de la ville, et ce que Simon

[1] Apud veteres Patres Cotelerii t. I.

[2] Apud Bollandum, 29 junii, p. 413. — La fête de Jean-Marc qui avait été le compagnon de S. Barnabé, se célèbre le 27 de septembre.

[3] Cette fuite continuelle de Simon devant S. Pierre est attestée également par S. Hégésippe, l. 3, *de excidio Hierosolym.*, c. 2 ; et par l'auteur des *Histoires apostoliques*, l. 1, c. 16 ; par Marcellus, disciple de S. Pierre, *de actibus Petri et Pauli*, p. 641.

y avait fait : ils l'accueillirent avec joie, et le conduisirent dans la maison de Maron.

Arrivé à la porte de cette demeure, S. Pierre se tourna vers la foule qui le suivait, et lui promit de lui parler le lendemain de ce qui concerne le culte de Dieu. Simon, apprenant son arrivée et sa brillante réception, comprit qu'il ne pouvait lutter contre lui dans cette ville, et il partit de Tripoli la nuit même pour se rendre dans la Syrie.

S. Pierre, suivi d'une foule immense, alla dans un grand jardin de Maron, et, montant sur une pierre médiocrement élevée, qui servait de base à une statue, il salua le peuple et le harangua :

— Je me souviens, disait-il, que Notre-Seigneur annonçait *que beaucoup viendraient de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et de la mer, et qu'il s'assiéraient au festin du royaume avec Abraham, Isaac et Jacob.* L'appel de cette multitude de peuples est une grâce de Dieu ; mais la correspondance des œuvres à cette grâce divine est le propre des hommes, et c'est elle qui mérite le don de l'éternelle récompense.

Dans ce moment, il vit devant lui plusieurs malades, qui étaient tourmentés par les douleurs ; d'autres qui étaient agités par les démons depuis déjà longtemps, qui poussaient des cris et des hurlements, en se jetant à ses pieds pour lui adresser leurs supplications. Il leur recommanda le silence et leur promit de les guérir, après qu'il aurait parlé. Ensuite il s'exprima en ces termes :

— Dieu, qui seul est bon, et qui a tout créé avec un art admirable, a, dans la vue de sauver le genre humain, envoyé son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour publier ses ordonnances et donner sa loi éternelle ; afin qu'observant constamment cette loi et qu'étant baptisés pour la rémission de nos péchés, nous fussions gratifiés du don de la vie éternelle. Efforcez-vous donc d'abord de vous dépouiller de votre vêtement

souillé, c'est-à-dire de votre infidélité. Vous ne pouvez pas vous en délivrer autrement que par le baptême des bonnes œuvres, par la pureté de l'âme et du corps : c'est par ce moyen que vous jouirez du bonheur perpétuel du Royaume Céleste. C'est pourquoi n'ajoutez plus aucune foi aux Idoles ; ne prenez plus aucune part à leur table. Ne tuez point. Ne commettez point d'adultère. Ne vous haïssez point les uns les autres. Ne commettez point de vol, et ne vous rendez point coupables de quelque crime que ce soit.

Lorsqu'il eut dit ces choses et qu'il les eut développées par des passages des Saintes Ecritures, tous demeurèrent près de lui : les uns, pour être guéris, les autres pour voir ceux qui recevraient leur guérison. Or, S. Pierre leur imposait les mains, en faisant une prière, et tous les malades furent affranchis de leurs infirmités. A la vue de leur guérison subite, ils étaient saisis d'un vif sentiment d'admiration, et ils en rendaient gloire à Dieu. Avec eux un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ.

Ils revinrent les jours suivants entendre les instructions de S. Pierre touchant la Divinité, les trois Personnes de la Sainte-Trinité, le Baptême et les devoirs du Christianisme.

« Il m'avait prescrit de jeûner durant trois mois, dit ici S. Clément, de Rome ; ce terme se trouvant alors expiré, il me conduisit près des fontaines voisines de la mer, et il me baptisa au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; et, après qu'il eût pris le pain, qu'il l'eut béni, et qu'il l'eut rompu, il nous communia en nous donnant les Sacrements, source de sainteté et de vie. Nos frères se réjouirent en ce jour au sujet de la seconde naissance que Dieu nous accordait ; nous rendîmes au Seigneur des hommages et des actions de grâces.

Il ordonna alors à ceux qu'il avait désignés, de partir avant lui pour Antioche, capitale de la Syrie, et d'attendre son arrivée dans cette ville. Après leur départ, la grande multitude des fidèles, que S. Pierre avait amenée à la foi, se rassembla.

L'Apôtre guérit les infirmités et les maladies, chassa les Démons, baptisa plusieurs personnes dans les eaux sacrées, leur distribua l'Eucharistie, leur donna pour évêque Maron, son hôte, homme distingué par sa vertu et par la considération qu'il s'était acquise, et chrétien déjà arrivé à la perfection, ordonna douze prêtres et plusieurs diacres, qui devaient pourvoir aux besoins des veuves. Après leur avoir parlé de la nécessité de l'ordre et du bon accord général, leur avoir représenté que le bien de l'Eglise était intéressé à cette parfaite union et à l'obéissance respecteuse à l'Evêque qu'il venait de leur donner, il leur fit ses adieux et partit pour Antioche de Syrie, après être resté trois mois à Tripoli, ville considérable de la Phénicie.

XXI.

Saint Pierre rend à son illustre disciple Clément, sa mère, ses deux frères, son père, qu'il n'avait vus depuis longues années. — Piété de Mathilde, mère de Clément.

Sorti de Tripoli, S. Pierre se mit donc en marche pour Antioche. Dans sa route, il demeura un jour à Orthosia, peu distante de Tripoli; comme presque tous les habitants de cette ville avaient entendu la prédication évangélique, il n'y séjourna qu'un jour, et se rendit à *Antarada* [1], ou simplement *Arada*. Là, S. Pierre partagea la multitude qui l'accompagnait, et ne garda avec lui que Clément. Il questionna ce dernier sur sa fa-

[1] Strabon, géographe ancien, parle de cette ville, l. 16, p. 75; Cotelier, Etienne de Byzance et divers auteurs font mention d'*Antaradus*, ou simplement *Aradus*, *Arandon*, qu'une très-petite distance séparait de Tyr.

mille et sa parenté. Il en apprit que *Mathilde, sa mère, était une parente de César ; que cet empereur avait lui-même donné en mariage à Faustus cette personne, à laquelle il était attaché par les liens de la consanguinité ;* que *Clément avait deux frères, Faustinus et Faustinianus* ; que, *depuis près de vingt ans, tous les membres de cette famille avaient disparu, et avaient péri sur les mers, au milieu des tempêtes.* En écoutant le récit des malheurs de cette vertueuse famille, S. Pierre fût touché jusqu'aux larmes. Il la plaignit aussitôt en présence de ceux qui étaient alors auprès de lui. Mais il ajouta que les afflictions qu'éprouvent en cette vie les hommes religieux servent à effacer leurs péchés : *Quando viri religiosi afficiuntur incommodis, ea illis ad delictorum persolutionem cedunt.*

Sur ces entrefaites, l'un des fidèles présents proposa d'aller voir, dans l'île d'*Arada*, deux colonnes de vignes d'une hauteur et d'une magnificence extraordinaires. S. Pierre, qui avait de la condescendance, y consentit. Or, pendant que ceux qui étaient avec lui considéraient avec admiration ces colonnes et quelque autre ouvrage de Phidias, pour lui, il observait une pauvre femme, assise aux portes de l'édifice public, et demandant l'aumône afin de pouvoir prolonger un peu sa vie.

— Femme, lui dit l'Apôtre, dites-moi : de quel membre êtes-vous privée, pour vous assujettir à cette humiliation de la mendicité, plutôt que de faire usage des membres que Dieu vous a donnés pour vous procurer votre subsistance?

Cette femme poussa alors un long et profond soupir, et répondit en ces termes :

— Hélas ! que n'ai-je l'usage de mes mains ! mais maintenant je n'en conserve plus que l'apparence : elles sont mortes et sans aucune force, par suite de mes morsures. Puissiez-vous me donner un poison qui me procure la mort que je désire depuis longtemps !

Alors S. Pierre, lui prenant les mains, les guérit entière-

ment. — C'était la mère de Clément, qui la reconnut dans ce même endroit, comme il est marqué dans l'histoire si touchante de ce grand Saint.

Par les prodiges et par l'entremise de S. Pierre, elle recouvra, en outre, ses deux autres fils, Faustinus et Faustinianus: c'étaient Nicétas et Aquila [1], dont les noms avaient été changés. Par les soins du même Apôtre, elle retrouva et reconnut encore son époux Faustus, dont elle avait été séparée depuis longtemps. Tous les habitants du lieu, ravis d'admiration à la vue d'un tel événement, s'étaient rendus dans cet endroit pour voir ces vertueux personnages, que la Providence avait enfin consolés si merveilleusement.

Tous voulaient partir immédiatement de cette île, lorsque Matthide dit à Clément.

Mon très-cher fils, il est juste que j'aille faire mes adieux à la pauvre femme qui m'a reçu chez elle, car elle est indigente, paralytique, et elle ne quitte point le lit.

S. Pierre ayant entendu ces paroles, de même que ceux qui étaient présents, tous admirèrent la bonté et la prudence de cette femme. Aussitôt, l'Apôtre commanda à quelques-uns d'y aller avec elle, et d'apporter la femme paralytique sur son lit, comme elle s'y trouvait. Lorsqu'elle fut apportée et placée au milieu de la foule qui était présente, S. Pierre dit en présence de tous :

— Si je suis le héraut de la vérité, pour confirmer la foi de tous ceux qui sont ici, pour qu'ils sachent et qu'ils croient qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre, que maintenant, au nom de Jésus-Christ, son Fils unique, cette femme se lève et soit rendue à la santé !

Aussitôt que Pierre eut prononcé ces paroles, la femme se

[1] Cela est rapporté pareillement dans le livre 6 des *Constit. Apost.*, c. 8; dans Cédrenus, et dans les deux autres ouvrages de S. Clément, dans les *Histoires apostoliques*, l. I, c. 13. (Vide Cotel. *in veteres Patres*, t. I.

leva saine et sauve, se prosterna aux pieds du Saint Apôtre, et alla embrasser son amie, en rendant au Seigneur des actions de grâces.

XXII.

Délivrance d'une fille démoniaque. — Villes que l'Apôtre évangélise en passant.

Lorsque S. Pierre eut ainsi consolé ces personnes, il voulut aller loger dans le plus humble appartement d'une hôtellerie. A cette vue, le maître de la maison lui dit :

— Il serait honteux et impie de laisser loger un si saint homme dans une étable, tandis que toute ma maison est inoccupée, qu'elle est meublée d'un grand nombre de bons lits, et fournie de tout le nécessaire[1].

Comme S. Pierre refusait l'offre qu'on lui faisait, l'épouse du père de famille vint avec ses enfants se prosterner à ses pieds, et le supplier en disant :

— Je vous en conjure, demeurez chez nous !

L'Apôtre n'acquiesçait pas même à ces pressantes instances, lorsque la fille de ceux qui le suppliaient de la sorte, après avoir été tourmentée depuis beaucoup d'années par un esprit impur, après avoir été liée de chaînes et enfermée avec sûreté dans un appartement, se trouvant tout à coup délivrée de ce démon qui avait pris la fuite, en ouvrant les portes, s'avança avec ses chaînes, et se jeta aux pieds de S. Pierre, en lui disant :

[1] *Hist. apost.*, l. 1, c. 14, et ap. Clem. *in Recogn.*, c. 37, 38; ap. Cot. *in SS. PP.*

— Il est juste, ô mon Seigneur, que vous célébriez ici aujourd'hui la fête de ma guérison et de mon salut, et que vous ne me contristiez point, non plus que mes parents !

Comme S. Pierre demandait la cause qui lui faisait porter ces chaînes et tenir ce langage, ses parents, saisis d'une joie inespérée de voir leur fille rendue à la santé, et, en outre, frappés comme d'une sorte de stupeur, ne purent lui donner de réponse. Mais les serviteurs qui étaient présents, lui dirent :

— Depuis la septième année de son âge, assaillie par un démon, elle s'efforçait de mordre, de déchirer, et même de mettre en pièces tous ceux qui essayaient de l'aborder. Voici vingt ans qu'elle n'a cessé de se livrer à ces accès de fureur, sans avoir pu être guérie par qui que ce soit. Mais personne même n'était capable d'approcher d'elle. Elle a rendu inutiles les efforts de plusieurs hommes, elle en a tués quelques-uns. Elle avait plus de force que les hommes, et il n'est pas douteux qu'elle se servait des forces mêmes du démon. Aujourd'hui donc, comme vous le voyez par l'effet de votre présence, le démon a pris la fuite, les portes qui avaient été fermées et fortement barricadées se sont ouvertes, et cette personne a été délivrée et rétablie dans l'état de santé : c'est pour cela qu'elle vous supplie de faire du jour de sa délivrance un jour de joie pour elle-même et pour ses parents, et de demeurer chez eux.

Après que l'un des serviteurs eut ainsi rapporté cet événement et que les chaînes furent tombées d'elles-mêmes des mains et des pieds de la jeune personne, S. Pierre, assuré que c'était par lui-même que la santé avait été rendue à cette fille, consentit à demeurer dans la maison de son père.

De là [1], il partit pour les *Balanées*, le jour suivant il arriva à *Pelta* ou *Paltos*, de là à *Gabala*, et ensuite à *Laodicée*. Par-

[1] Antiq. scriptor, *apud Bolland.* 29 Junii, p. 412.

venu aux portes de cette belle et grande cité, il dit à Nicétas et à ceux qui le suivaient.

— Il convient que nous séjournions ici quelques jours ; car il peut se faire que, dans une multitude si considérable, il se trouve quelques personnes dignes des promesses et de l'héritage de Jésus-Christ.

XXIII.

S. Pierre à Antioche. — Ordination de S. Evodius, de S. Marcianus, de S. Pancratius.

Laodicée, Gabala, et les autres villes déjà nommées, se sont glorifiées de tout temps d'avoir été instruites de la doctrine évangélique par S. Pierre lui-même [1]. Ce grand apôtre y opéra de nombreuses guérisons, et y délivra plusieurs personnes possédées par des Esprits impurs. Il y établit des églises, à la tête desquelles il mit des évêques. Il se servit très-avantageusement de la famille de son disciple pour propager l'Evangile à Antioche où ils lui avaient d'avance préparé les esprits. Il ne resta que quelques jours à Laodicée, et se mit en route pour venir à Antioche.

A son approche, le peuple de cette grande Cité, qui avait souvent entendu parler de lui, vint à sa rencontre, l'accueillit avec joie, comme le hérault et l'apôtre de la Vérité. Par ses prières et par l'imposition des mains, S. Pierre guérit dans Antioche un grand nombre de malades. Il annonça aux habitants de cette Ville l'unité de Dieu et la trinité des Personnes Divines. Ce fut là qu'il conféra le baptême à Faustus, qui s'y

[1] *Bolland.* 29 junii, *in Annotat.* p. 415.

était préparé depuis quelque temps. Ce vieillard fortuné retourna ensuite à Rome avec Mathilde, son épouse, et persévéra dans la pratique du Christianisme jusqu'à sa mort. Son exemple et ses entretiens ne contribuèrent pas peu à propager la foi dans Rome, et jusque parmi les personnages qui fréquentaient la cour de l'Empereur. L'exemple de Mathilde en fit autant parmi les *Matrones* et les femmes nobles de la Capitale de l'Empire. Mais Clément ne se sépare point de son Maître. Il est constamment à ses côtés dans tous les lieux où il se transporte pour y faire briller la lumière de l'Evangile. Dans le même temps, un ordre de l'Empereur faisait rechercher tous les magiciens. Pour éviter d'être arrêté à Antioche par les satellites impériaux, Simon le Magicien s'enfuit de cette ville et retourna dans la Judée.

S. Pierre travailla, dès lors, librement au sein de cette cité populeuse, y augmenta considérablement l'Eglise qui y existait déjà, et lui donna pour évêque S. Evodius [1], avant d'aller fonder l'Eglise de Rome. Il confia à S. Evode cette église à gouverner, comme le riche confie son troupeau au Pasteur qui doit le garder ; il conservait sur cette bergerie la même juridiction qu'il possédait auparavant.

Dans ce même temps, il envoya S. Marcianus [2], comme évêque à Syracuse, ville de Sicile, et S. Pancratius [3] à Taormina, autre ville de la même province.

Le martyrologe Romain fait mention de ces deux Saints dans les termes suivants :

« 14 juin, à Syracuse, fête de S. Marcianus, évêque, qui, « ayant reçu de S. Pierre l'ordination épiscopale, fut tué par « les Juifs, après avoir prêché l'Evangile. »

« 3 avril, à Taormia en Sicile, fête de S. Pancratius évê-

[1] Antiq. scriptor, *apud Bolland.* 6 maii et 29 junii, et tom. IV, p. 1 et 144.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

« que, qui scella par le sang qu'il versa dans son martyre « l'Evangile de Jésus-Christ, qu'il avait prêché dans cette « ville où l'Apôtre S. Pierre l'avait envoyé. »

Voici ce que le même martyrologe dit de S. Evodius :

« 6 mai, à Antioche, fête de S. Evodius, qui, ordonné pre- « mier évêque de cette ville par l'apôtre S. Pierre, comme « l'écrit S. Ignace (son successeur) au peuple d'Antioche, y « termina sa vie par un glorieux martyre. »

XXIV.

S. Pierre voyage et prêche dans les diverses parties de l'Asie. et il y établit des évêques.

L'AN DE J.-C. 38-42.

Après avoir quitté Antioche, où il avait institué en sa place un évêque très-remarquable par ses lumières et par sa sainteté, il se mit en route pour l'Asie. Il vint, en passant par différentes villes et bourgardes, séjourner à Thyane, ville de Cappadoce, ensuite à Ancyre, dans la Galatie ; dans cette dernière ville, au moyen de sa prière, il ressuscita un homme mort, puis il instruisit dans la foi et il baptisa un grand nombre de personnes. Il y fonda une église et y établit un évêque [1].

De là, il vint à Synada, ville de Phrygie, puis à Pessinonte, métropole de cette province. Gagnant ensuite le Pont, il évangélisa différentes villes, telles que Gangre, en Paphlagonie, Claudiopolis, Amasée, métropole de l'Hellespont, et arriva jus-

[1] Antiq. Scriptor, *apud Bolland.* 29 junii, p. 413-414.

qu'à Sinope, ville importante, située sur les rives du Pont-Euxin.

Les traditions [1] des Eglises d'Amasée et de Sinope, dans le Pont, ont été dans tous les temps, que S. Pierre, allant à Rome, était venu dans ces villes ; qu'il y avait le premier annoncé l'Evangile ; qu'il y avait converti différentes personnes ; qu'à Amasée il avait sanctifié un lieu qui depuis fut toujours appelé *la Chaire des Apôtres* ; qu'il y était demeuré quelque temps, y avait ordonné un évêque, nommé *Nicet* ou *Nicétas*, homme d'une éminente sainteté et d'une pureté angélique. Les habitants de Sinope tiennent que S. Pierre et S. André, son frère, sont venus chez eux, et qu'ils ont séjourné longtemps dans leur ville. Ils montraient, ils montrent encore, des chaires de pierre, qui avaient, disaient-ils, servi à ces deux Apôtres pour prêcher la doctrine chrétienne.

De là, S. Pierre vint à Nicée, puis à Nicomédie, où il établit évêque le Disciple Prochorus. Ensuite il prêcha à Ilion, ou Troie dans l'Hellespont, et il confia cette église à Corneille le Centurion (qui avait déjà la charge épiscopale de Césarée [2], en Palestine). Suivant un ancien auteur, l'Apôtre serait retourné une ou deux fois à Jérusalem, pour la fête de Pâques, avant d'achever ses courses apostoliques en Asie. Mais il est certain qu'il a évangélisé les diverses Provinces du Pont, de la Galatie, de la Bythinie, de la Cappadoce et de l'Asie, après avoir fondé l'Eglise d'Antioche et avant d'aller à Rome. C'est ce que les historiens ont conclu de la lettre qu'il écrivit (vers l'an 43) à ces mêmes peuples, de même que des témoignages d'Eusèbe [3] qui marque cette prédication de S. Pierre comme

[1] *Bolland.* 26 april. p. 417.

[2] Ces premiers évêques, après avoir tout réglé dans l'église qui leur avait été confiée et y avoir établi des prêtres et un autre évêque en leur place, se rendaient dans d'autres provinces pour y administrer pareillement de nouvelles églises.

[3] Euseb., *Hist. eccl.*, l. 3, c. 1, c. 4.

l'une des plus importantes fonctions de son Apostolat. S. Jérôme [1] et S. Léon [2] l'attestent également. S. Epiphane [3] dit même que depuis qu'il eut fixé son siége à Rome, il quitta néanmoins cette Eglise pour venir visiter celles de Bithynie et du Pont.

Le Pape S. Agapet [4] témoigne que cet Apôtre a ordonné et établi différents évêques dans l'Orient ; et il n'y a pas lieu d'en douter, ajoute de Tillemont [5]. L'histoire ecclésiastique et toutes les Traditions précitées sont d'accord sur ce point.

Ajoutons qu'au nombre des évêques institués par S. Pierre, la tradition [6] range encore *S. Urbain*, qui fut mis à la tête de l'Eglise de Tarse ; *S. Epaphrodite*, qui gouverna l'Eglise d'Andriaca (ou Andraca ou Adriana), ville de la Lycie, située à peu de distance de Myre ; *Phygelle*, qui fut évêque à Ephèse, mais qui peu après eut le malheur de faire naufrage dans la foi, et d'embrasser les erreurs de Simon le Magicien ; *S. Apelles*, qui était frère de S. Polycarpe, et qui fut préposé à l'Eglise de Smyrne [7].

Voici un fait d'une très-grande portée. S. Pierre a ordonné et institué le premier évêque de Byzance, aujourd'hui Constantinople. C'est ce qui devient manifeste par la lettre du Pape Agapet, qui a été lue, plus tard, au V^e^ Concile œcuménique. On y lit en propres termes, que Mennas était le premier évêque de Constantinople que le Saint-Siége eût ordonné, depuis que S. Pierre, le Prince des Apôtres, avait consacré le premier évêque de Byzance.

[1] S. Hieron., *Vir. illust.*, c. 1.
[2] S. Leo, *Serm.* 80, c. 3 ; Synops., *in Pet.*, p. 1481.
[3] S. Epiph. 27, c. 6.
[4] Concil. *Coll. per Labb.*, t. 5, p. 49.
[5] Tillemont, *Mém.* t. I, p. 177 ; voyez aussi Métaphraste, et Surius, 29 juin.
[6] Antiq. Scriptor, *apud Bolland.*, *loco supra citato*, p. 414.
[7] Tous ces saints évêques sont mentionnés dans les martyrologes grecs et latins : — S. Apelle, au 22 avril ; S. Epaphrodite, au 22 mars ; S. Urbain, au 29 novembre.

« Et hoc dignitati suæ *(Mennæ scilicet)* addere credimus, « quod a temporibus Petri Apostoli, nullum alium unquam « Orientalis Ecclesia suscepit episcopum manibus nostræ Sedis « Ordinatum. Et forsitan ad demonstrationem laudis ipsius, « vel ad destructionem inimicorum, instans res tanta provenit, « ut illis ipse similis esse videatur, quos in his quandoque « Partibus Apostolorum Primi electio ordinavit. » Hœc Agapetus [1].

Cette lettre, récitée et aprouvée par les Pères d'un Concile Général, acquiert plus de poids et d'autorité, que tous les récits des historiens Grecs et modernes. Elle montre que la juridiction du Saint-Siége s'est étendue primitivement sur l'Eglise de Constantinople, comme sur les autres, et que les Patriarches de cette métropole ont eu un grand tort, lorsqu'ils ont fait schisme avec l'Autorité légitime, qui avait sur eux une juridiction de fait comme de droit.

[1] Apud Baronium, *Annal. Eccl. anno* 44, *n°* 12.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

SUCCESSEURS DE SAINT PIERRE

SUR LE SIÉGE PATRIARCAL DE L'ORIENT

ÉTABLI A ANTIOCHE

Ordre.	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
1.	S. PIERRE, *Apôtre,*	33	7
2.	S. Evode,	40	27
3.	S. Ignace,	68	39
4.	S. Héron,	108	20
5.	Cornélius,	128	14
6.	Eros,	142	26
7.	S. Théophile,	168	13
8.	Maximin,	176	13
9.	S. Sérapion,	189	22
10.	S. Asclépiades,	211	6
11.	Philète,	217	11
12.	Zebennus,	227	9
13.	S. Babylas, *Martyr,*	237	13
14.	Fabius, ou *Fabianus*, ou *Flavianus,*	250	2
15.	S. Démétrius,	252	8
16.	Paul Ier, de Samosate, *l'Hérésiarque,*	260	10
17.	S. Domnus Ier,	270	3
18.	Timée,	273	7
19.	Cyrille,	280	20
20.	Tyrannus,	300	13
21.	Vital,	313	6
22.	S. Philogène	318	5

Ordre.	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
23.	Paulin Ier,	323	1
24.	S. Eustathius,	324	7
25.	Paulin II, *Arien*,	331	6 mois.
26.	Eulalius, *Arien*,	331	4 mois.
27.	Euphronius, *Arien*,	332	1
28.	Placillus, *Arien*,	333	12
29.	Etienne Ier,	345	3
30.	Léontius, *Arien*,	348	9
31.	Eudoxius, *Arien*,	358	2
32.	Anianus,	359	Déposé.
33.	S. Meletius,	361	20
	Euzoius, *P. C. des Ariens*,	361	15
	Paulinus III, *P. C. des Eustathiens*,	362	26
	Vital, *P. C. des Apollinaristes*,	372	
	Dorothée, *P. C. des Ariens d'Antioche*,	376	5
34.	Flavien Ier,	381	23
	Evagre, *successeur de Paulin III*,	388	4
35.	Porphyre,	404	10
36.	Alexandre Ier,	413	4
37.	Théodote Ier,	417	12
38.	Jean Ier,	429	13
39.	Domnus II,	442	8
40.	Maxime,	450	5
41.	Basile,	456	2
42.	Acace,		1
43.	Martyrius,	459	12
44.	Pierre *le Foulon*,	471	
45.	Julien,	472	5
	Pierre *le Foulon*,	476	2
46.	Jean II,	477	3
47.	S. Etienne II, *Martyr*,	478	1
48.	Etienne III,	479	3
49.	Kalendion,	482	4
	Pierre *le Foulon* (pour la 3e fois),	485	3
50.	Pallade,	488	10
51.	S. Flavien II.	499	13
52.	Sévérus, *Hérésiarque*,	512	6

Ordre.	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
53.	Paulus II,	519	2
54.	Euphrasius,	521	5
55.	Euphræmius,	527	18
56.	Domninus III,	545	14
57.	S. Anastase Ier,	559	11
58.	Grégoire Ier,	570	23
	S. Anastase Ier,	593	6
59.	S. Anastase II, *Martyr*, (Grégoire II).	599	11
60.	Anastase III,	610	19
61.	Athanase, *Jacobite*,	629	10
62.	Macédonius, *Monothélite*,	639	10
63.	Jarihus ou Georgius Ier, *Monothélite*,	650	4
64.	Macaire Ier, *Hérésiarque*,	654	27
65.	Théophane,	681	4
66.	Alexandre II,	685	2
67.	George II,	686	16
68.	Etienne IV,	742	2
69.	Théophylocte,	745	7
70.	Théodore Ier,	751	22
71.	Théodorite Ier,	773	17
72.	Job,	812	32
73.	Nicolas,	847	21
74.	Etienne V,	870	
75.	Théodore II,	870	20
76.	Siméon,	893	11
77.	Elias Ier,	904	
78.	Théodosius, Ier ou Etienne VI, ou Théodote II.		
79.	Théodorius II,	950	
80.	Agapius Ier,	954	
81.	Christophorus,	966	
82.	Théodore III,	970	
83.	Agapius II,	976	12
84.	Jean III,	vers 998	
85.	Elias II,	vers 1007	
86.	George III,	vers 1049	

Ordre.	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
87.	Pierre III,	1051	
88.	Théodore IV,	1057	
89.	Théodosius II,		
90.	Emilien,	1078	
91.	Nicéphore,	1089	
	Maurus		
92.	Jean IV,	1100	

Les autres Patriarches Grecs, postérieurs au onzième siècle, sont indiquées dans l'*Auctarium* des *Acta Sanctorum*, 13 *Julii die*, *tom. 4, p.* 144.

PATRIARCHES LATINS D'ANTIOCHE.

Ordre.	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
1.	Bernard,	1100	35
2.	Radulphe Ier,	1136	6
3.	Aymeric,	1142	45
4.	Radulphe II,		
5.	Pierre Ier,	1201-1208	
6.	Pierre II,	1209	6
7.	Renier,	1219	7
8.	Albert,	1226	
9.	Christianus, *Martyr*,	1268	

Etc., etc.

PATRIARCHES GRECS JACOBITES D'ANTIOCHE

POSTÉRIEURS AU XIIIe SIÈCLE.

	Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
Ignace IV.		1283	9

Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
Ignace V,	1293	39
Ignace-Michel,		
Ignace-Constantin,		
Ignace VI,	1332	
Basile-Philoxène,		
Basile-Saba,	1364	
Ignace VII,	1365	
Basile-Gabriel,	1381	
Ignace VIII, dit *Cyrille*,	1412	
Philoxène,		
Ignace-Josué	1417	
Ignace IX, dit *Basile*,	1455	
Basile-Siméon,		
Ignace X, dit *Chaleph*,	1484	
Ignace XI, dit *Jean Bar-Sila*,	1493	
Ignace XII, dit *Noé*,	1494	
Ignace XIII, dit *Josué*,		
Ignace XIV, dit *Jacob*,		
Ignace XV, dit *David*,		
Ignace XVI, dit *Abdalla*,		
Ignace XVII, dit *Néhémès*,		
Ignace XVIII, dit *Pierre*, etc.	1579	
Ignace XIX, dit *Pilate*,		
Ignace XX, dit *Abdalgani*,		
Ignace XXI, dit *Pierre-Hodajès*,		
Ignace XXII, dit *Abdalmès-Sias*,		
Ignace XXIII, dit *Siméon*, qui ramena un grand nombre de Jacobites à la foi catholique ;		
Ignace XXIV, dit *André Achigian*, *ben Abdalgal*, auquel succéda un Patriarche orthodoxe.		
Ignace XXV, dit *Pierre*, que les hérétiques exilèrent à Adana.		
Ignace XXVI, dit *George*, qui eut pour successeur :		
Ignace XXVII, dit *Isaac*, qui vivait encore en 1721, lorsque le sa-		

Noms des Patriarches d'Antioche.	Commencement de leurs Pontificats.	Durée de leurs Pontificats.
vant Assémani faisait imprimer à Rome ce catalogue des Patriarches d'Orient dans le tome second de sa Bibliothèque Orientale,	1721	
Etc., etc.		
Paul Pierre Maschad, patriarche d'Antioche des Maronites,	1867	
Gregorios Yussef, patriarche d'Antioche, du rite grec des Melchites,	1867	

Le trône Patriarcal de S. Pierre à Antioche a été constamment occupé depuis 18 siècles par les Pontifes dont nous venons de citer les noms, et dont l'histoire est rapportée en détail dans l'Eglise d'Orient, et sommairement dans les Bollandistes, *au mois de juillet, tome 4.* Si les derniers Patriarches ont admis quelques points hétérodoxes, la plupart voulurent demeurer et demeurèrent effectivement attachés à l'Eglise Catholique. Bien que les empires aient changé, que les idées des peuples, que leurs mœurs, que leurs habitudes, que leurs institutions les plus florissantes aient subi, dans le cours des siècles, de profondes modifications, des perturbations, des changements ou révolutions de tout genre, on voit néanmoins que la vérité évangélique a subsisté et est restée debout au milieu de tant de ruines amoncelées de toutes parts. *Veritas Domini manet in æternum.* Les Patriarches *Ariens* eux-mêmes ont paru orthodoxes et catholiques pendant leur règne; ils tenaient à ne se point séparer des Pontifes Romains; et ce ne fut que plus tard, en examinant attentivement leur doctrine, qu'on a vu qu'ils avaient suivi en certains points l'erreur subtile de l'Arianisme.

L'érection du siége patriarcal d'Antioche par S. Pierre est

donc, comme on le voit, surtout dans le traité Historico-Chronologique des Patriarches de cette Capitale, un fait d'une immense portée, d'un vaste résultat, qui influe sur tout l'Orient pendant toute la suite des temps jusqu'à nos jours. Ce n'est point ici un roman, un récit d'imagination; c'est un fait réel, historique, encore subsistant; un fait qui, par sa grandeur et sa durée, confond les rêves de la poésie comme les théories de la plus habile philosophie; un fait, en un mot, qui accuse une origine surnaturelle et toute divine.

LIVRE QUATRIÈME

SAINT PIERRE

DÉJA PATRIARCHE DE L'ORIENT

PREND ENCORE, PAR L'ORDRE DE DIEU, POSSESSION DU PATRIARCAT

DE L'OCCIDENT

En fixant sa chaire principale à Rome, capitale du Monde, et particulièrement de l'Occident,

ET DEVIENT AINSI, DE FAIT COMME DE DROIT,

LE PASTEUR SUPRÊME ET LE PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE

DE TOUTES LES ÉGLISES DE L'UNIVERS.

I.

Saint Pierre traverse les villes de la Grèce et de l'Italie, pour se rendre à Rome.

L'AN DE J.-C. 42.

Après avoir accompli d'immenses travaux apostoliques dans l'Orient, érigé des épiscopats dans les villes principales, et fondé de florissantes chrétientés ; après avoir, par la vertu du

nom de Jésus, enlevé d'innombrables dépouilles aux Puissances du mal, et soumis à l'obéissance de la foi de vastes régions, jusqu'alors tristement assujetties aux Portes de l'Enfer, S. Pierre, ce grand Apôtre, dont le zèle était héroïque et le courage infatigable, priait le Fils de Dieu, son Maître bien-aimé, de daigner l'éclairer, et lui indiquer manifestement sur quels points il devait dans ce moment porter ses pas et ses efforts. « Ce fut alors, comme nous l'apprend l'ancienne Tradition [1], que Notre-Seigneur lui apparut pendant la nuit dans une vision, et lui dit :

« Surgens, Petre, inquit, Occidentem occupa : eget enim « te, luminis facem præmonstrante, et Ego tecum ero ! »

« Levez-vous, Pierre, prenez possession de l'Occident ; « car il a besoin que vous fassiez briller à ses yeux le flam- « beau de la lumière évangélique. Pour moi, je serai avec « vous (pour vous accompagner et vous protéger partout.) »

S. Pierre qui savait déjà, comme nous l'avons vu, que Rome devait être le lieu principal de sa chaire apostolique, comprit alors que sa mission en Orient était accomplie. Il ne balança point, il résolut de partir aussitôt. Il fit part de la vision qu'il avait eue aux fidèles de l'Asie, il leur laissa des constitutions, puis il s'embarqua pour l'Italie, alors la Dominatrice du monde.

Il arriva d'abord en Macédoine, et donna pour évêque à l'Eglise de Philippes, *Olympas*, l'un des Soixante-Douze Disciples de Jésus ; il institua Jason évêque de Thessalonique, et Silas évêque de Corinthe, où ce Disciple séjournait en attendant l'arrivée du Grand Paul. Après avoir pareillement placé Hérodion à la tête de l'Eglise de Patras, il s'embarqua pour la Sicile [2].

[1] Antiq. Script. *apud Boll.* 29 junii, p. 414 ; *apud Metaphr. et Surium*, 29 junii ; *apud Baron.*, Annal. an. 44, n. 51.

[2] *Ibid.* — Que S. Pierre soit allé à Corinthe, qu'il y ait confirmé dans la foi les fidèles de cette grande ville ; c'est ce que nous apprend posi-

Arrivé dans cette province, il se rendit à Taormina, et logea chez Pancratius, homme d'une éminente sagesse [1]. Après y avoir instruit et baptisé un homme appelé Maxime, il l'établit évêque de cette ville (pour succéder à Pancratius). De là, il prit sa route vers Rome, en passant par différentes villes d'Italie, qui, jusqu'à ce jour, se glorifient d'avoir été honorées de la présence d'un tel Apôtre. C'est ainsi que Naples, cette cité splendide, qui le dispute en magnificence à Carthage et à Corinthe, et qui rivalise avec Rome pour la grandeur, Naples fut illustrée par les prodiges qu'y opéra S. Pierre ; après qu'il y eut célébré les Saints Mystères, il donna pour évêque à cette ville son Disciple Asprénas, ou Asprénate; et jamais, depuis cet heureux événement, les Napolitains n'oublièrent d'en célébrer la mémoire et de témoigner leur reconnaissance à leur insigne Bienfaiteur. L'Apôtre était accompagné [2] de Clément, fils de Faustus, homme extrêmement distingué aux yeux des Romains par sa noble origine, et par sa rare sagesse, de S. Marc, de S. Martial, de S. Apollinaire, et de quelques autres Disciples, dont nous parlerons ailleurs. Baronius ajoute, d'après une ancienne tradition, que S. Pierre, poussé par les vents, aborda à Livourne ; que de là il se rendit à Pise, où il célébra le saint Sacrifice ; et que de cette ville il se dirigea vers la capitale du monde. (Baron, *an.* 44, *n.* 27-28 ; — Orosius, *l.* 7, *c.* 8.)

tivement Denys, évêque de Corinthe et voisin des temps apostoliques. (*Apud Euseb.*, l. 2, c. 25.)

[1] *Ibid.*

[2] Sanctorius, archiep., *in vita B. Petri.*

II.

Saint Pierre arrive dans la Capitale du Monde. — Certitude de ce fait important. — Fête de la chaire de saint Pierre à Rome.

Ce fut la seconde année de l'empire de Claude, que le Pêcheur Galiléen entra à Rome [1]. Caïus avait été tué le 24 janvier de l'an 41, et Claude lui avait succédé le jour même, par la volonté des Prétoriens, et contre le vœu du Sénat, qui eût désiré profiter de cette circonstance pour recouvrer son ancienne liberté et sa première autorité. C'était la seconde année de la 205e Olympiade, la 42e année de Jésus-Christ, la 25e avant la mort de S. Pierre, comme l'atteste la Chronique d'Eusèbe, de même que l'ancienne tradition de l'Eglise Romaine [2], qui, avant de connaître la chronique précitée, donnait déjà à S. Pierre ces 25 ans d'épiscopat à Rome.

Tous les Auteurs Chrétiens, à commencer par S. Ignace, disciple de S. Pierre, rapportent comme un fait notoire et incontestable [3], que cet Apôtre est venu à Rome, qu'il y a prêché; qu'il

[1] Euseb., l. 2, c. 14; S. Jérôm., *Catal.*, c. 1; Tillemont, *Mém.*

[2] S. Jérôme, le *Calend. romain*, publié par Buchérius. Toute la tradition citée dans la note ci-dessous [3] s'accorde sur ce point.

[3] Caïus, prêtre de Rome sous le pape Zéphirin, dit, *apud Euseb.*, l. 2, c. 21, que S. Pierre avait fondé l'Eglise romaine par sa prédication. Il ajoute que son corps était sur le Vatican, et que celui de S. Paul, son coopérateur, était sur la route d'Ostie. — S. Denys, évêque de Corinthe dans le deuxième siècle, assure, *ibid.* l. 2, c. 24, que S. Pierre et S. Paul furent martyrisés à Rome, après y avoir planté la foi.

S. Irénée, contemporain de S. Denys, appelle l'Eglise romaine, l. 3, c. 3, *la très-grande, la très-ancienne Eglise, fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul*

Eusèbe, l. 2, c. 15, 15, etc., dit que S. Pierre a été à Rome, et il raconte plusieurs actions importantes qu'il fit dans cette ville.

y a fondé son siége principal ; qu'il en a été le premier évêque ; qu'il y a été martyrisé. Quelques hérétiques modernes, qui avaient intérêt à combattre ce grand fait historique, ont essayé dans le XVIII^e^ siècle, de révoquer en doute la venue de S. Pierre à Rome ; mais ils ont été aussitôt convaincus d'erreur, non-seulement par les Catholiques, mais par les Protestants eux-mêmes ; deux [1] des plus habiles d'entre ces derniers, leur ont

S. Cyprien, *ep.* 55 *ad Cornel. Pap.*, appelle Rome *la Chaire de S. Pierre*, et Théodoret, *son Trône*, l. 2, c. 27. V. S. Clément de Rome, disciple de S. Pierre.

Lactance parle du voyage de S. Pierre à Rome et de son martyre sous Néron., *l. de mort, persécut.*, n. 2, *et Instit.*, l. 4, c. 21.

On peut voir encore sur le même sujet, Hégésippe, *l. de Excid.*, *Hier.* c. 1 et 3 ; Origène, *ap. Eusèb.*, l. 3, c. 1 ; Arnobe, l. 3 ; S. Ambroise, *Serm. de Basilicis* ; S. Augustin, *L. de Hæres.*, c. 1, etc. ; S. Jérôme, *ep.* XVII *ad Marcell.* ; S. Optat, *adv. Parm.*, l. 2 ; Orose, l. 7, c. 1, 6, etc. (*)

On peut ajouter à ces autorités celles des Conciles généraux qui ont toujours regardé la fondation de l'Eglise romaine comme l'ouvrage de S. Pierre.

On prouve aussi, par les témoignages exprès, tant des Conciles que des écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, que les papes sont les successeurs de S. Pierre sur le siége de Rome.

Voir Baronius, Bollandus, Phœbeus, *de cathedra in qua S. Petrus Romæ sedit, et de antiquitate et prestantia solemnitatis cathedræ Romanæ ;* Foggini, *de Romano S. Petri itinere et episcopatu, exercitationes historico-criticæ.* — Julien l'Apostat atteste ce fait dans *S. Cyrille*, l. 10, p. 327 ; aussi les protestants les mieux instruits, notamment Basnage, *Hist.*, l. 7, c. 3, § 3, et Leclerc, an. 168, § 1, conviennent-ils qu'il n'est pas possible de récuser tous ces témoins.

[1] Voir l'évêque Pearson, *op. posth.*, p. 31, et Baratier, *Recherches chronologiques* sur les anciens évêques de Rome ; Grotius, Usserius, Hammandus, Blondel, Scaliger, Casaubon, Du Moulin, Petit, Basnage, *ap. D. Bouvier, de Eccl.*, part. III, c. 1, art. 2, p. 420.

(*) Tertullien, *de Præscript.* ; S. Hippolyte, *apud Prudentium. in perist.* ; S. Cypr., *de unit. Ecclesiæ, et aliis locis*, Arnob., *adv. Gentes et in ps.* 106 ; S. Jérom., *de Script. eccles.* ; S. Ambr., *in natali Apost. et alibi.* ; S. August., *serm.* 7, *in natal. Apost. et aliis locis* ; S. Sévère, *Hist.* l. 2 ; S. Prudent, *in Peristeph.* ; S. Philastr., *de hæres.*, c. 30 ; S. Prosper, *de præd.* l. IV, c. 13 ; S. Maxime, *serm.* 1 *et* 5, *in natal Apost.* ; S. Chrysol., *serm. in natal. Apost.* ; Arator., *in Act. Apost.*, et tous les Latins qui ont écrit sur l'histoire de l'Eglise.

Parmi les Grecs, on cite Papias, *ap. Eus.* l. 2, c. 13 ; S. Pierre d'Alexandrie, *can.* 3 ; S. Chrysostôme, *hom. de Petro et Paulo* ; S. Cyrille d'Alexandrie, *epist. ad Cœlestin.* ; S. Théodoret, l. 1, *hær. fab. in Simone, et epist. ad Leonem* ; Sozomen., l. 4, c. 14, et tous les Grecs plus modernes, les Conciles œcuméniques, les Papes dans leurs décrets, les Empereurs dans leurs édits, *apud Baron.*, 44, n. 25.

prouvé la certitude de ce fait par toute l'autorité de la Tradition, et leur ont montré avec la plus grande évidence qu'on n'a jamais douté dans l'Antiquité, ni qu'il eût fondé l'Eglise Romaine, ni que les Papes fussent ses successeurs. « Il est honteux pour un protestant, disent-ils eux-mêmes, de « convenir que quelqu'un de sa religion ait jamais révoqué « en doute ce fait attesté par toute l'antiquité chrétienne... « Loin de servir le Protestantisme, cela lui fait beaucoup de « tort. »

Les Eglises Latines célèbrent, le 18 janvier, sous le nom de *la Chaire de S. Pierre à Rome*, la fondation de la première d'entre elles. Il était bien juste que les Chrétiens fissent tous les ans mémoire du commencement de cette église, qui est la mère commune de tous les fidèles. Aussi la fête de la Chaire de S. Pierre à Rome a-t-elle été solennisée dès les siècles les plus reculés[1]. Elle est marquée dans les anciens Martyrologes de S. Jérôme, d'Usuard, d'Adon, dans celui du Languedoc, ancien de plus de mille ans, et où il est dit qu'on faisait la Chaire de S. Pierre le 18 janvier dans les Gaules. Elle devait être certainement très-ancienne, puisque le Concile de Tours, tenu en 567, cherchait à remédier aux abus qui s'y étaient glissés. Dans les Calendriers les plus Anciens, elle est marquée sous le titre de *Natalis Cathedræ Sancti Petri*. Nous savons, par les sermons mêmes des Anciens évêques, que les églises avaient coutume autrefois de célébrer, non-seulement l'anniversaire de l'établissement de la Chaire apostolique de S. Pierre à Rome, mais même celui de l'ordination de chaque évêque. Chaque diocèse fêtait chaque année, par une messe solennelle, le jour de la consécration de son évêque.

Les sermons 15 et 16 *de Sanctis* dans les anciennes éditions de S. Augustin roulent sur la Chaire de S. Pierre. (Cer-

[1] *Boll.* 18 jan.; Florentin., p. 262; Mabill. *Itl.* p. 121; Till., *Mém.*, *notes*.

tains auteur les attribuent à S. Maxime de Turin; d'autres, à S. Léon; d'autres à S. Augustin lui-même.)

« On conserve à Rome, dit Baronius [1], la première « Chaire Pontificale de S. Pierre. Elle est de bois; elle a « été précieusement gardée et renfermée dans la Basilique « du Vatican. A certains jours de l'année, on l'expose à la « vénération des fidèles. Nos ancêtres, pleins de reconnais- « sance envers Dieu pour le bienfait de la prédication aposto- « lique, honoraient avec le plus grand respect ce digne mo- « nument, qui rappelait à leurs souvenirs Celui qui les avait « tirés du sein des ténèbres pour les amener à une lumière « toute divine. »

Dans cette solennité, l'Eglise exhorte les fidèles à rendre des actions de grâces à Dieu pour les miséricordes particulières qu'il a exercées envers eux, et à le prier instamment de leur en accorder l'heureuse continuation. Elle souhaite, que les Chrétiens témoignent au Seigneur leur reconnaissance pour la grâce qu'il leur fait de vivre dans la communion d'une Eglise qui est le Centre de la Catholicité, et qu'ils le conjurent de multiplier le nombre des enfants de cette sainte Mère, par l'extinction des schismes, l'extirpation des hérésies, et la conversion des Infidèles. Tous sont invités à prier Jésus-Christ avec ferveur, de susciter des pasteurs selon son cœur, c'est-à-dire de ces hommes Apostoliques, capables de ranimer la foi chancelante et de renouveler la face de la terre. Leur piété doit s'intéresser principalement pour Notre-Saint-Père le Pape, et demander pour lui cet esprit de zèle, de force et de sagesse qui doit caractériser le successeur du Prince des Apôtres [2].

[1] Baron, 45, n. 11.

[2] Le Martyrologe Romain : « 18 janvier, fête de la Chaire de S. Pierre, à Rome, en mémoire de l'établissement de son siége dans cette ville. »

III.

A Rome un grand nombre de Païens et de Juifs se convertissent à la voix de saint Pierre. — Conversion d'un sénateur romain et de sa famille. — Sa maison devient le premier sanctuaire de Rome. — Ses deux filles, Pudentienne et Praxède. — Conférences de saint Pierre avec Philon.

Aussitôt arrivé dans la Capitale du Mondes, S. Pierre commença à y annoncer la foi chrétienne. Chaque jour il faisait des prédications en présence des Romains et des Juifs qui y avaient des Synagogues. Il leur enseignait à croire en un seul Dieu, Père Tout-Puissant, en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, vrai Dieu engendré du vrai Dieu, et en un seul Saint-Esprit, Seigneur et Vivificateur. Il expliquait cette doctrine et dans les maisons et dans les Synagogues; il en prouvait la vérité, dit un Ancien historien[1], par des miracles extraordinaires. Aussi les Romains la reçevaient-ils avec avidité; ils devinrent même si célèbres dans tout le monde par leur foi et par leur obéissance aux Commandements du Christianisme, qu'ils méritèrent l'estime, l'amour et les louanges de l'Apôtre S. Paul[2]. Après avoir attiré à la foi un grand nombre de personnes, et leur avoir montré la vanité des idoles, S. Pierre les baptisa, et bientôt les autres accoururent en foule au baptême, ravis qu'il étaient de la beauté de l'enseignement Apostolique.

Comme cette plantation toute nouvelle était encore faible,

[1] Orose, l. 7, c. 6.
[2] *Rom.* I, 8; XVI, 19.

Dieu, dit un Ancien[1], pour lui donner le temps de croître et de se fortifier dans la paix, inspira à l'Empereur Claude un esprit de douceur et de bonté pour les peuples, et étouffa en peu de jours des révoltes très-dangereuses prêtes à renverser l'empire. Ainsi l'Etat même participa à la grâce que Dieu faisait à la ville de Rome en lui envoyant ce grand Apôtre.

Dans ce même temps, comme le rapporte une ancienne Tradition généralement suivie, S. Pierre convertit entre autres hommes, un Sénateur Romain, nommé *Pudens*, qui accueillit l'Apôtre et voulut avoir l'avantage et l'honneur de le loger dans sa maison, située sur la colline *Viminale*, dans la rue *Patricienne*. C'était là que l'Apôtre de Jésus célébrait les divins mystères, qu'il assemblait les fidèles et qu'il les enseignait. Ce fut là qu'il consacra la première Eglise de Rome, dont on a fait, depuis, *l'Eglise de S. Pierre-aux-Liens*. Divers Martyrologes marquent au 1^er^ jour d'août la dédicace de cette église. Les plus anciens de tous portent : *A Rome, la Dédicace de la première église bâtie et consacrée par S. Pierre.* Dans les commencements, ces sortes d'églises n'étaient ordinairement que de grands oratoires, consacrés par quelques bénédictions des évêques, capables de contenir un bon nombre de fidèles, et assez décents pour qu'on y pût célébrer le Saint Sacrifice.

Quant à Pudens, disciple des Apôtres, les Grecs l'honorent le 14 d'Avril[2], en font un grand office, et le mettent avec S. Aristarque et S. Trophime, au rang des 72 Disciples. Ils ajoutent qu'après la mort des deux Apôtres, Néron les fit décapiter. Tout cela est fondé sur la synopse de S. Dorothée. Plusieurs pensent que *Claudia*, nommée après Pudens par S. Paul, était sa femme. On trouve, du reste, dans Martial[3],

[1] Orose, p. 210.

[2] Ménées, p. 206.

[3] Martial, l. 2, *epigr.* ; Baron., 44, § 61.

une *Claudia*, femme de Pudens. Ce Sénateur avait aussi deux filles nommées Pudentienne et Praxède. La fête de ces Saintes est marquée dans le Sacramentaire de S. Grégoire et dans le Martyrologe Romain, au 19 mai :

« 19 mai, à Rome, Ste Pudentienne (sœur de Ste Praxède), « vierge qui, après d'innombrables combats, après avoir en- « terré honorablement plusieurs corps des saints martyrs, après « avoir distribué presque tous ces biens aux pauvres pour « l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de la terre au ciel.

« Au même lieu, S. Pudens, Sénateur, père de cette même « Vierge, qui, ayant été revêtu de Jésus-Christ dans le bap- « tême par les Apôtres (Pierre et Paul), conserva sans tache « la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie. »

21 juillet, à Rome, Ste Praxède vierge, qui, élevée dans la « pratique de la chasteté et de la Loi Divine, et se livrant « avec assiduité aux veilles, aux prières et aux jeûnes, « mourut dans la paix du Seigneur, et fut enterrée auprès de « sa sœur Pudentienne, sur la voie Salaria. »

Ces deux vierges, disent Bède et les autres Martyrologistes, édifièrent la ville de Rome par l'éclat de leurs vertus. Elles employèrent les grands biens qu'elles possédaient au soulagement des pauvres et aux besoins de l'Eglise. Elles s'efforçaient d'avoir part à la couronne immortelle des martyrs par les consolations et les secours qu'elles leur procuraient.

Les âmes des premiers Chrétiens brûlaient du feu de la charité divine. Leur ferveur les animait à mépriser les biens de la terre, pour conquérir les biens célestes et se rendre de plus en plus dignes de la société des Saints. La pensée de la vie Bienheureuse et Eternelle leur faisait surmonter tous les obstacles du Salut, et les empêchait de succomber sous le poids des persécutions et au milieu des plus rudes tentations.

Il est parlé dans la vie du Pape Symmaque d'un *titre* qui portait anciennement à Rome le nom de Ste Praxède. Cette église fut réparée par les papes Adrien Ier et Paschal Ier ; elle

le fut aussi par S. Charles Borromée, qui en prit son titre de Cardinal [1].

La maison de S. Pudens a toujours été regardée comme la plus ancienne église de Rome. Dans les premiers temps, on l'appelait *l'Eglise du Pasteur*.

Eusèbe et S. Jérôme [2], rapportent que S. Pierre rencontra à Rome le célèbre *Philon*, philosophe Juif, qui florissait à Alexandrie, et qui, pour la douceur de son éloquence, a été comparé à Platon. Il a laissé des traités de morale, où la dignité des préceptes de la Loi divine et de l'histoire Sainte est altérée par un mélange singulier de notions platoniques et d'allégories forcées. L'an 40 de Jésus-Christ les Juifs d'Alexandrie l'avaient envoyé à Rome en ambassade vers Caïus Caligula, qui le reçut avec dédain. Ce fut à cette occasion que Philon écrivit son discours *contre Flaccus*, où il représente avec beaucoup de naturel l'orgueil, la folie et l'inconstance de l'Empereur.

Ce savant homme que les Juifs estimaient beaucoup, écrivit encore le livre de *la vie contemplative*, où il décrit la vie des *Thérapeutes* qui vivaient alors en Egypte. Eusèbe et S. Jérôme pensent que Philon désignait sous le nom des Thérapeutes, les premiers Chrétiens qui menaient une vie ascétique, à Alexandrie et dans d'autres lieux de l'Egypte, en suivant des exercices réglés, après s'être consacrés au service divin et à la contemplation.

On rapporte que l'Apôtre eut des conférences avec ce philosophe de sa nation, et même qu'ils lièrent amitié ensemble.

Photius [3] prétend que Philon ayant fait un second voyage à Rome sous le règne de l'empereur Claude, y fut converti à la foi par S. Pierre. Mais nous n'avons pas de preuves de cette

[1] Godescard.

[2] Euseb., l. 2, c. 17; S. Jérôme, *Catal.*, c. 11.

[3] Photius, *cod.* 105. Mais on ne trouve pas son témoignage suffisant pour établir un fait que toute l'antiquité aurait passé sous silence.

conversion[1]. S. Jérôme le compte parmi les écrivains Ecclésiastiques, parce qu'il a décrit avec éloge ce que l'Eglise d'Alexandrie, ce que les Disciples de S. Marc, pratiquaient soit dans les monastères, soit dans les villes des différentes Provinces d'Egypte. « Cum secunda vice venisset ad Claudium, « in eadem Urbe (Roma) locutum esse cum Petro Apostolo, « ejusdemque habuisse amicitias, et ob hanc causam etiam « Marci, Discipuli Petri, apud Alexandriam sectatores ornasse « laudibus suis... »

Ce qui ajoute de l'intérêt à cette circonstance, c'est que Philon était, d'après l'historien Josèphe[2], le frère de ce[1] Alexandre Alabarque, qui siégea aux côtés du Grand-Prêtre Caïphe, dans l'assemblée du Grand Sanhédrin, qui devait condamner à mort S. Pierre et S. Jean.

IV.

Toute la force de Satan et de Simon-le-Magicien est brisée par la force de Jésus-Christ et S. Pierre. — S. Pierre ayant fixé sa chaire principale à Rome, le siége de Rome devient dès lors le centre de l'Unité catholique. — *Considérations de Bossuet.*

Le Prince de ce monde, voyant que par la vertu de la Croix, il allait être privé de la puissance dominatrice et des honneurs divins qu'il avait tyranniquement usurpés ; que les idoles tombaient déjà de toutes parts, et que la puissance de ses Anges de ténèbres s'affaiblissait très-sensiblement tous les jours : le Démon mit, dès lors, tout en œuvre pour prévenir le coup mortel dont il se voyait menacé. Il créa une nouvelle Syna-

[1] Baron., 64, n. 3.
[2] Joseph, *Antiq.*, l. 18, c. 10 ; *Act.* 4, v. 6.

gogue, pour l'opposer à l'Eglise Naissante, qui commençait déjà à fleurir, et qui s'étendait déjà avec éclat sur toute la surface de la terre. Il choisit pour instrument de son dessein Simon-le-Magicien ; il le munit de toute sa malice comme de toute sa puissance ; puis il l'opposa à Simon-Pierre, afin que ce que l'un opérait avec la vérité et avec l'esprit du Ciel, l'autre le détruisit avec le mensonge et avec l'esprit de l'Enfer. Simon-le-Magicien fut si véritablement un ministre dévoué du Démon, que S. Ignace l'a surnommé *le fils de Satan*, et que S. Justin, S. Irénée, S. Epiphane et les autres Pères de l'Eglise, ont reconnu en lui le premier Chef de toutes les hérésies. C'est pourquoi les Anciens Pères ont dit que S. Pierre avait reçu l'ordre divin de venir particulièrement à Rome pour y combattre Simon-le-Magicien. « La Providence pleine de « bonté et de miséricorde, dit Eusèbe [1], pour préserver le « monde des prestiges de Simon, conduit à Rome Pierre, le « plus courageux et le plus grand des Apôtres, celui qui, par « sa magnanimité, était le Chef et le Prince de tous les autres. » Rome était le centre de la superstition et de l'erreur. Le Démon, appuyé de la force et de la pompe des Césars, en avait fait le boulevard de son empire. Là était le trône de sa tyrannie. Pour résister à Simon-Pierre, apôtre du Fils de Dieu, il avait suscité un autre Simon, armé de toute la puissance infernale. Ce dernier, au lieu de profiter de la réprimande que l'Apôtre lui avait faite à Samarie, était devenu plus endurci que jamais [2], s'était adonné avec plus de zèle au culte des démons et à l'art de la magie. Il se glorifiait de résister de toutes ses forces aux Apôtres ; c'était comme une consolation pour lui de se venger, de la sorte, du Saint-Esprit même qui l'avait condamné par la bouche de S. Pierre. Il avait abandonné [3] la Samarie, parce qu'elle avait reçu la semence de

[1] Euseb. l. 2, c. 14 ; S. Cyrill., *Catech.*, 6.
[2] S. Irén., l. 1, c. 20.
[3] Théodoret, *Hær.*, l. 1, c. 1.

l'Evangile ; et il parcourait les pays où Jésus-Christ n'avait point encore été prêché, afin de prévenir les esprits des peuples par ses trompeuses séductions et les rendre moins susceptibles des lumières de la foi. Notre-Seigneur avait donc commandé à S. Pierre de suivre cet hérésiarque, de dissiper par l'éclat de la vérité les mensonges et les nuages que ce malheureux s'efforçait de répandre partout.

Convaincu de la manière la plus évidente par les miracles clairement divins de l'Apôtre [1], chassé de tous les lieux par la puissance insurmontable de Jésus-Christ, le ministre de Satan n'en continuait pas moins de faire la guerre qu'il avait déclarée à Dieu et à la vérité. Après avoir donc couru diverses provinces il vint enfin à Rome sous l'Empereur Claude [2]. Il avait quitté l'Orient et traversé les mers pour se saisir le premier de la Capitale de l'Empire, et pour fuir la présence de l'Apôtre S. Pierre [3]. Déjà, par le moyen des Démons [4], tant de ceux dont il était possédé, que de ceux qui dominaient à Rome, il avait fait par la magie un si grand nombre de prodiges, qu'il y était honoré comme un Dieu, même par le Sénat, comme le témoignent la plupart des Anciens Pères [5].

Mais la présence de S. Pierre éteignit bientôt cette flamme incendiaire allumée par le Démon au moyen des tromperies et des prestiges de Simon. En peu de temps, cet imposteur et d'autres semblables, que l'Esprit de ténèbres avait suscités à cette époque, pour imiter, contrefaire, et par là contrebalancer les œuvres miraculeuses des Saints Apôtres, virent leurs efforts magiques réduits à l'impuissance devant la splendeur

[1] S. Justin, *Apol.* 1.

[2] Euseb., l. 2, c. 13-14.

[3] S. Chrys. *in Act. hom.* 18.

[4] S. Justin, *Apol.* 2, p. 69.

[5] C'est ce que nous apprenons de S. Justin, *Apol.* 2, p. 69 ; de S. Irénée, l. I, c, 20 ; de Tertullien, *Apolog.* c. 13 ; d'Eusèbe, l. 2, c. 14 ; de S. Cyrille de Jérusalem, *Catéch.* 6 ; de S. Augustin, *de Hæres.*, 1, t. VI ; de Théodoret, *de hæres.* l. I, c. 1 ; etc.

toute divine de la doctrine et des prodiges de S. Pierre[1]. Leurs maléfices furent découverts et anéantis dans ce premier combat ; mais ils seront confondus plus complétement encore, dans la dernière lutte qui précédera le glorieux martyre du Prince des Apôtres.

Ce chef vaillant de la sainte milice de Jésus-Christ n'ignorait point que la Divine Providence voulait qu'il attaquât le Démon au centre même de sa domination et de l'idolâtrie. Il comprenait que, en fixant la forteresse de la foi dans la Capitale du Monde, la lumière évangélique se propagerait avec plus de facilité et de rapidité chez les différents peuples soumis à cette Grande Ville. Il voyait qu'en renversant le Démon du trône même de sa tyrannique domination, il fraierait le chemin à la conquête de tout l'Univers. C'est pour cette raison qu'il ne craignit point d'entreprendre ce qu'il y avait de plus insensé aux yeux de la raison humaine. Comment, en effet, un pêcheur ignorant aurait-il pu se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui était en même temps le siége de toutes les sciences ? Quel succès aurait-il pu se promettre, en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs, dans une ville où régnaient l'ambition, l'avarice et l'amour effréné de la volupté ? Comment l'ignominie de la Croix devait-elle être considérée par ceux qui ne savaient apprécier que l'éclat pompeux qui environnait les Grands de Rome et le trône des Césars ? Ces obstacles, humainement insurmontables, ne firent qu'enflammer le zèle de l'Apôtre. Il sait que Jésus-Christ est avec lui. Il prêche donc avec confiance ce Dieu crucifié, mais ressuscité par sa propre puissance. Il ne craint pas d'attaquer les vices, les superstitions et l'idolâtrie, enracinés de-

[1] Euseb. l. II, c. 14 ; S. Hieronym. *vir illust.* c. 1 ; Theoderet. *Hær.* l. I, c. 1.

[2] Ce fut alors que Marcellus, noble patricien, fils du préfet Marcus, voyant la faiblesse des prestiges de Simon et la grandeur des miracles de Pierre, quitta le premier pour suivre le second, comme il le raconte lui-même. (Voyez sa *Notice historique.)*

puis des siècles dans les cœurs orgueilleux des Romains. Après avoir fait entendre sa voix d'abord aux Juifs et ensuite aux Gentils, il forma en peu de temps une nombreuse église composée des uns et des autres.

Simon-le-Magicien fut obligé de quitter la ville pour un temps ; mais il y reviendra sous l'empire de Néron, et il engagera une nouvelle lutte avec S. Pierre, comme nous le dirons en son lieu.

La Chaire Principale de S. Pierre étant fixée à Rome, la foi de S. Pierre est la foi de l'Eglise de Rome, où est le Centre de l'Unité catholique. — RÉFLEXIONS DE BOSSUET.

Cette parole : *Affermis tes frères ; confirma fratres tuos* (S. Luc, XXII, 32), n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à S. Pierre ; c'est un office qu'il exige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donné à ses Disciples, qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Eglise Chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du Collége Apostolique, qu'il fut appelé *Pierre*, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Eglise par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous ; dès ce moment il se fit l'établissement, ou, si l'on veut, la désignation d'une primauté dans l'Eglise en la personne de S. Pierre. En disant à ses Apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*, il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux, passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à S. Pierre, comme il en fut aussi destinée une de semblable durée à ses Apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Eglise, pour confirmer ses frères dans la foi ; c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses ; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des Apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

En même temps que Jésus-Christ institua cet office dans son

Eglise, il lui fallut choisir un siége fixe pour son exercice. Quel Siége lui choisîtes-vous, ô Seigneur? Et qui pourrait assez admirer votre profonde sagesse? Ce ne pouvait être Jérusalem, parce que l'heure était venue où, faute d'avoir connu le temps de sa visite, elle allait être livrée aux Gentils. L'heure des Gentils était venue : c'était le temps où ils devaient se ressouvenir du Seigneur leur Dieu, et entrer en foule dans son Temple, c'est-à-dire dans son Eglise. Que fîtes-vous donc, ô Seigneur? Et quel lieu choisîtes-vous pour y établir la Chaire de S. Pierre? — Rome, la Maîtresse du Monde, la Reine des Nations, et en même temps la Mère de l'idolâtrie, la persécutrice des Saints. C'est elle que vous choisîtes, pour y placer ce siége d'unité, d'où la foi devait être prêchée, comme d'un lieu plus éminent, à toute la terre.

Que vos conseils, ô Seigneur, sont admirables, et que vos voies sont profondes! Votre Eglise devait être principalement établie parmi les Gentils; et vous choisîtes aussi la ville de Rome, le chef de la Gentilité, pour y établir le siége principal de la Religion Chrétienne. Il y a encore ici un autre secret que vos Saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Eglise en la tirant des Gentils, vous aviez préparé de loin l'Empire Romain pour la recevoir. Un si vaste Empire, qui unissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Evangile et à lui donner un cours plus libre.

Il vous appartient, ô Seigneur, de préparer de loin les choses, et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux, qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Evangile devait encore aller plus loin que les conquêtes Romaines : et il devait être porté aux Nations les plus barbares. Mais enfin l'Empire Romain devait être son siége principal. O merveille! Les Scipions, les Luculles, les Pompées, les Césars, en étendant l'Empire de Rome par leurs conquêtes, préparaient la place au règne de Jésus-Christ, et

selon cet admirable conseil, Rome devait être le Chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'était de l'empire temporel des Césars.

Rome fut sous ses Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug ; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Evangile. Ce qui était reçu à Rome et dans l'empire Romain prenait de là son cours pour passer plus loin. Rome ruina l'Ancien Sanctuaire que le Seigneur établissait parmi les Gentils, c'est-à-dire l'Eglise Chrétienne et Catholique ; et peu à peu Rome devint le chef de ce Nouvel Empire.

Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur, vous fîtes dès lors éclater la foi Romaine, et votre Apôtre, S. Paul, écrivit à cette Eglise que sa foi était devenue célèbre par tout l'Univers. (Rom. I, 8).

Comme c'était dans cette Eglise que devait principalement éclater la vocation des Gentils, vous inspirâtes à ce même Apôtre, de lui développer le mystère de cette vocation ; et l'Eglise Romaine reçut dès lors la Divine Epître aux Romains, le précieux dépôt de la révélation d'un si grand mystère, où était compris le secret de la Prédestination et de la Grâce.

Lorsqu'il fallut consommer l'ouvrage et mettre Rome à la tête de toutes les Eglises chrétiennes, Seigneur, vous y envoyâtes le grand pêcheur d'hommes, je veux dire l'Apôtre S. Pierre, afin de consacrer cette Eglise par son sang, et d'y établir le principal Siége des Chrétiens, où la foi devait être confirmée.

Ce fut alors qu'il eut besoin de savoir marcher sur les eaux, de savoir fouler aux pieds les flots soulevés, comme vous le lui aviez appris, et de ne pas craindre lorsqu'il enfoncerait. Car il eut à surmonter toutes les tempêtes que les fausses religions, la fausse sagesse, la violence et la politique du monde excitèrent contre l'Eglise. S. Paul était le Maître des Gentils : mais ce n'était pas à lui qu'était donnée cette Chaire princi-

pale : c'était à S. Pierre ; et pour accomplir le dessein de Dieu sur Rome, il fallait que S. Pierre y fixât son Siége. Paul y vint dans le même temps : la direction particulière qu'il avait reçue pour les Gentils, y expira avec lui, ces deux Apôtres scellèrent dans Rome de leur sang le témoignage de Jésus-Christ. En allant au dernier supplice, ils annoncèrent aux Juifs leur dernière désolation, comme un événement qu'on allait voir au premier jour, et confirmèrent par là la Vocation des Gentils. Les Evêques qui leur succédèrent dans l'Eglise Romaine, qu'ils venaient d'illustrer à jamais par leur martyre, et sanctifier par leur tombeau, recueillirent leur succession : mais la Chaire qu'ils remplirent s'appela *La Chaire de Saint-Pierre*, et non pas la Chaire de Saint Paul : et ils furent nommés successeurs de Pierre, et non pas de Paul.

Dès là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de Saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de *Papes*, c'est-à-dire celui de *Pères*, ont confirmé leurs frères dans la foi ; et la Chaire de Saint Pierre a été la Chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les Pasteurs et tous les troupeaux, se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur, pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce Siége ? C'est là que la vraie foi a toujours été confirmée. N'entrons point dans les disputes qui causent des dissensions et non pas l'édification de vos Enfants. Suivons les grands événements et les grands traits de l'Histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand Siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi Romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de S. Pierre, c'est-à-dire celle qu'il a prêchée et qu'il a laissée en dépôt dans sa chaire et dans son Eglise, qui s'y est toujours inviolablement conservée, a toujours été le fondement de l'Eglise Catholique, et jamais elle ne s'est démentie.

Qu'importe, qu'il y ait peut-être dans cette belle suite deux ou trois endroits fâcheux : la foi de S. Pierre n'a pas défailli, encore qu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les Apôtres. Il en est ainsi de S. Pierre considéré dans ses successeurs : tous ses successeurs sont un seul Pierre. Quelque défaillance qu'on croie remarquer dans quelques-uns, il suffit que la Vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession et la Chaire de S. Pierre. Si bien que la foi Romaine, c'est-à-dire la foi que Pierre a prêchée et établie à Rome, et qu'il a scellée de son sang, n'a jamais péri, et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : *Simon, j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas : et toi, confirme tes frères !* Nous tenons cette explication de vos Saints, et toute la suite des événements la justifient. O Seigneur, qui ne vous louerait, et qui ne serait ravi en admiration, de voir tout l'état de votre Eglise depuis sa première origine, jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit, et promis, dans deux lignes de votre Evangile ! Que reste-t-il, ô Seigneur, sinon que nous vous prions de remplir la Chaire de S. Pierre de dignes sujets : de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le Siége qu'ils occupent. Faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient ; qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un Pêcheur ; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, serait couverte de flots et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre ; et que devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la Règle de la discipline.

V.

S. Pierre pourvoit d'évêques et de prêtres les principales villes d'Europe et d'Afrique. — Mission de plusieurs de ses Disciples.

L'AN DE J.-C. 42-49.

S. Pierre a fondé l'Eglise Romaine et y a placé sa chaire Pontificale, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura désormais pour tout l'Univers qu'un Troupeau et qu'un Pasteur. — Antioche était la Capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége; mais il s'y est donné à lui-même un remplaçant, un délégué, un évêque, qui y tient sa place et qui y exerce sa propre juridiction.

Alexandrie était la Capitale de l'Egypte et du Midi : Pierre y enverra Marc, son Disciple, pour y fonder une Eglise en son nom.

Et ces trois Eglises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant, qu'au cinquième siècle, un empereur et un Concile œcuménique, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre :

« Daignez répandre jusque sur l'Eglise de Constantinople « un rayon de votre primauté Apostolique [1]. »

Cela fait voir que, dans la pensée de l'Eglise, le patriarchat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté papale de S. Pierre, dont la plénitude réside dans le siége de Rome.

[1] *Lettre du Conc. de Chalcéd. à S. Léon*, t. IV, *Concil. col.* 817.

Ce fut de Rome encore que S. Pierre envoya d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident. Et c'est un fait universellement admis par les Anciens, qu'aucune Eglise n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, et dans les îles environnantes, que par ceux que l'Apôtre S. Pierre ou ses successeurs avaient établis évêques [1].

Innocent I[er] constate ce fait en ces termes : « *Manifestum* « *(est)*, in omnem Italiam, Gallias, Hispanias, Africam, et Si- « ciliam, Insulasque interjacentes, nullum hominum insti- « tuisse Ecclesias, nisi eos quos Venerabilis Apostolus Petrus, « aut ejus successores constituerunt sacerdotes... Oportet hoc « sequi, quod Ecclesia Romana custodit, a qua eos principium « accepisse, non est dubium : ne dùm peregrinis assertioni- « bus student, caput institutionum videantur omittere. » Hæc Innocentius [2].

Mais quels ont été les Disciples que S. Pierre, dans les diverses époques de son Pontificat universel, a envoyés dans les diverses provinces de l'Occident? — Cela est presque resté dans l'obscurité, faute d'écrivains. Cependant on a fait mention de quelques-uns, que Baronius et les autres écrivains ecclésiastiques placent dans les lieux que nous allons nommer.

Nous avons déjà vu que S. Pierre avait envoyé *S. Pancratius* en Sicile. La fête de ce Saint est placée au 3 d'avril dans les martyrologes de S. Jérôme, d'Usuard, d'Adon, de Notker, et dans plusieurs autres, qui se contentent de dire qu'on l'honorait à *Taormina*, ville autrefois célèbre, située entre Messine et Catane, mais ruinée par les Sarrasins sous Léon-le-Sage. Avant cet événement, S. Pancratius y était très-honoré, et les Grecs en ont dit plusieurs choses, qu'on trouve dans

[1] « C'est vous, Seigneur, qui excitâtes S. Pierre et ses successeurs à nous envoyer, dès les premiers temps, les évêques qui ont fondé nos Eglises. » Bossuet, *Serm. sur l'unité de l'Eglise.*

[2] Innoc. I, *ep.* 1 *ad Decentium.*

Bollandus et dans Evagre; ils solennisaient sa fête avec grand office. Ils le vénèrent comme un Pontife et un martyr. Les Latins l'honorent aux mêmes titres.

S. Peregrinus fut envoyé par le même Apôtre à Caltabellotta, ville de Sicile, où il est très-célèbre, et où l'on solennise sa fête le 30 janvier, et sa translation le 18 d'août [1].

S. Pierre envoya, de plus, ou institua comme évêques [2] :

S. Marcien, Bérylle, Philippe, dans la même province;

S. Aspren, ou *Asprenas,* à Naples;

S. Epaphrodite, à Terracine;

S. Priscus, à Capoue;

S. Marc, dans le pays des Eques; ce Saint est autre que saint Marc l'Evangéliste;

S. Ptolémée, à Népi (ville d'Etrurie);

S. Romulus, à Fésoles (ville de Toscane);

S. Paulin, à Lucques;

S. Apollinaire, à Ravennes;

S. Euprépius, à Vérone;

S. Prosdocimus, à Padoue;

S. Syrus, à Pavie;

S. Hermagoras, à Aquilée, où *S. Marc* avait déjà exercé l'épiscopat;

S. Martial, à Limoges, à Toulouse et à Bordeaux, dans les Gaules;

S. Materne et *S. Valère,* à Tongres, dans la Belgique; à Cologne, dans l'Allemagne; à Trèves, dans la même province;

S. Sixte, à Reims;

S. Trophime, à Arles;

[1] Till., *mem. t.* 1, *p.* 200; Bolland., 30 *janv.*; Metaph., 29 *junii.*

[2] Vide Baronium agentem de his omnibus Discipulis Beati Petri et Apostolorum, *in annalibus Eccl. ad ann* 46, n. 2, *et ann.* 98, *n.* 11; *et de unoquoque ad Martyrol. Rom. (in notis)*; *et de singulis adducentem testes et auctores*; Ordericum Vitalem, *hist. Eccl.*, *l.* 2, *c.* 5.

S. Sabinien, ou *Savinien*, à Sens ;

S. Julien, au Mans ;

S. Crescent, à Vienne et à Mayence ;

S. Memmius (vulgairement S. Memmie), à Châlons-sur Marne ;

S. Ursin, à Bourges ;

S. Austremoine, dans l'Auvergne [1] ;

S. Eutrope, à Saintes ;

S. Euchaire, dans la Germanie ;

S. Egiste et *S. Marcien*, dans la même Province ;

S. Torquatus, en Espagne, à Cadix ;

S. Ctésiphont, à Vierze ;

S. Secondus, à Avila ;

S. Indalésius, à Portilla ;

S. Cécilius, à Elvire ;

S. Hésychius, à Gibraltar ;

S. Euphrasius, à Anduxar [2] ;

[1] Un ancien manuscrit de l'église d'Arles et qui est maintenant déposé sous le n° 5537 à la Bibliothèque Richelieu, porte, que S. Pierre envoya, sous l'empire de Claude, plusieurs missionnaires dans les Gaules, pour y prêcher la foi, et il nomme *Trophime*, *Paul*, *Martial*, *Austremoine*, *Gratien*, *Saturnin* et *Valère*.

S. Martial et S. Austremoine ont eu pour disciples *S. Séverin* et *S. Privat*.

[2] Le Martyrologe Romain parle en ces termes de ces Apôtres de l'Espagne : « En Espagne, 15 mai, fête des SS. Torquat, Ctésiphont, Second, « Indalèce, Cécilius, Hésychius et Euphrase, qui, ayant été ordonnés « évêques à Rome par les Saints Apôtres, furent envoyés pour prêcher « la parole de Dieu dans les Espagnes. Après avoir évangélisé plusieurs « villes et soumis à la foi de Jésus-Christ une multitude innombrable « de peuples, ils moururent en paix en divers lieux de cette province : « Torquat à Cadix, Ctésiphont à Vierze, Second à Avila, Indalèze à « Portilla, Cécilius à Elvire, Hesychius à Gibraltar et Euphrase à Andu- « xar. » (Voyez Bollandus, 15 mai ; Tillemont, *Mém.* t. I, p. 200;) S. Grégoire VII dit qu'ils ont consacré par leur sang les églises qu'ils ont fondées (*).

(*) Adon, Usuard, et les autres martyrologistes, l'ancien Bréviaire mosarabe, et les Liturgies espagnoles, fondées sur les traditions, traitent amplement de ces Saints dans divers endroits et assignent à différents jours la fête de chacun d'eux.

Et d'autres hommes apostoliques, dans la même province.

Baronius [1], qui nous donne tous ces noms dans ses *Annales*, ajoute que, selon la tradition, S. Pierre envoya encore des prêtres et des docteurs dans l'Angleterre ou Grande-Bretagne, qui, l'année précédente (45 de J.-C.), avait été soumise à l'empire de Claude. Il passe sous silence les noms de plusieurs autres prêtres envoyés dans d'autres Provinces, parce que leur histoire n'est pas assez connue, ni assez certaine.

S. Cyprien, S. Grégoire pape, S. Innocent I^er^, témoignent que le Prince des Apôtres avait également envoyé des hommes apostoliques en Afrique, pour y planter la foi et y fonder des églises. Et ils ajoutent que non-seulement l'Eglise de Carthage, mais aussi celles de Mauritanie et de Numidie avaient originairement reçu la foi par les soins du Siége de S. Pierre. (Ribadeneira.)

C'est ainsi que du Siége de S. Pierre, sortaient comme d'une source divine et éternelle, les larges fleuves qui se sont répandus sur toute la terre qui, se divisant ensuite en rivières et en ruisseaux, ont porté les eaux fertiles des grâces célestes sur toutes les provinces, sur les peuples et les nations du monde. monde.

VI.

S. Pierre écrit sa première épître aux églises de l'Asie.

Mais en fondant et en gouvernant avec une si grande sollicitude pastorale les églises de l'Occident septentrional et de l'Occident méridional, S. Pierre, comme Pasteur œcuménique de toutes les chrétientés de la terre, ne perdait point de vue le

[1] Baronius, an 45, nos 1 et 2.

soin de toutes les églises qu'il avait fondées dans l'Orient, et qui, dans leurs difficultés et leurs épreuves, s'adressaient à lui, comme à leur Saint Père, comme au premier et commun Père des fidèles.

Il écrivit donc une lettre aux Eglises de l'Orient, du Pont, de la Bithynie, de la Galatie, de la Cappadoce, et de l'Asie, pour confirmer les fidèles dans la foi au milieu des souffrances et des persécutions, et pour réfuter les erreurs de Simon-le-Magicien, ainsi que celles des Nicolaïtes. Il la data de *Babylone* [1], nom par lequel Eusèbe [2], Saint Jérôme [3], et toute l'antiquité [4], entendent la ville de Rome, qui était alors le centre de l'idolâtrie et du vice. Il y instruisait les Gentils convertis à la foi, comme les Juifs qui avaient embrassé l'Evangile. On croit généralement qu'il écrivit cette épître en grec. De tout temps, dit Eusèbe [5], cette lettre a été reconnue pour authentique et pour canonique. Selon S. Jérôme [6], S. Marc, qui était l'interprète en même temps que le compagnon de S. Pierre, aida cet apôtre à la composer pour les termes et pour le style. Elle fut portée aux Eglises Orientales par Silvain, qui est célèbre dans les Actes, (suivant plusieurs) sous le nom de

[1] C'était la coutume chez les Juifs de donner des noms allégoriques à de semblables villes. Ils donnaient celui de *Sodome* à une ville infâme par ses débauches; celui d'*Egypte* à un pays idolâtre; celui *de Chanaan* à une race maudite de Dieu. Rome est aussi appelée Babylone dans l'Apocalypse. Les chrétiens primitifs pouvaient avoir encore d'autres raisons de donner à la ville de Rome le nom de *Babylone*. Quelques-uns pensent que l'apôtre faisait allusion, non à Babylone de Chaldée, mais à Babylone d'Egypte. Mais il paraît certain qu'il a donné ce nom à Rome, à cause de la confusion et du ramas de toutes les superstitions du monde qui y étaient réunies.

[2] Euseb., l. 2, c. 15.

[3] Hieronym., *de vir. ill.*, c. 8.

[4] Ruffin., Beda, t. V, p. 715; *OEcumen.*, p. 526. C'est le sentiment général des Pères. Grotius dit qu'aucun chrétien n'en a jamais douté, et ajoute, avec Baronius, que S. Pierre s'est servi de ce terme figuré pour ne pas faire connaître le lieu où il était. (Till., *Mém.*, n. 31, t, 1.

[5] Euseb., l. 3, c. 3.

[6] S. Hieron. *epist.* 150.

Silas, et que S. Paul joint à lui-même, comme on le croit [1], dans le titre de ses épîtres aux Thessaloniciens. Les plus habiles critiques, même parmi les Protestants [2], reconnaissent que le style en est noble, majestueux et plein de cette force et de cette vigueur qui convient à un Apôtre. Elle est digne du Premier Chef de l'Eglise. On y admire des pensées grandes et profondes, renfermées en peu de paroles.

Le Prince des Apôtres exhorte les Orientaux à la pratique de la vertu dans la vue des grâces qu'ils ont déjà reçues de Dieu et des biens éternels et immenses qui leur sont préparés dans le Ciel. Il leur recommande l'union de sentiment, la patience dans les maux et dans les persécutions, la vigilance sur eux-mêmes, la soumission aux puissances temporelles. Et descendant dans le détail des conditions particulières, il commande aux serviteurs d'être soumis à leurs maîtres ; et aux épouses, de l'être à leurs maris. Il ordonne aux maris de traiter avec honneur et sainteté leurs épouses. Il recommande ensuite aux prêtres le soin du troupeau que Dieu a confié à chacun d'eux.

Il s'exprime, dans sa première lettre, de la manière qui suit :

VII.

Résumé de la première épître de S. Pierre.

« Pierre, Apôtre de Jésus-Christ, aux fidèles qui sont étran-
« gers et dispersés dans les provinces du Pont, de la Galatie,

[1] *OEcumen.*, p. 525 ; Corn. à Lapide, p. 191.
[2] Grotius, *Synop.*, p. 1479.

« de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, qui sont élus « selon la prescience de Dieu le Père, pour recevoir la sanc- « tification du Saint-Esprit, pour obéir à la foi, et être arro- « sés du sang de Jésus-Christ :

« Que Dieu vous comble de plus en plus de sa grâce et de « sa paix !

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a ré- « générés (dans l'eau du baptême), par la résurrection de Jé- « sus-Christ d'entre les morts (qui nous y a été appliquée), « pour nous donner la vive espérance de ressusciter un jour « avec lui, et d'entrer en possession de cet héritage, où rien « ne peut ni détruire, ni se corrompre, ni se flétrir ; héritage « qui vous est réservé dans les cieux, à vous que la vertu de « Dieu garde par la foi, pour vous faire jouir du salut qui doit « être montré à découvert à la fin de temps.

« C'est ce qui vous doit transporter de joie, quoique pen- « dant cette vie qui est si courte, il faille que vous soyez affli- « gés de plusieurs maux, afin que votre foi ainsi éprouvée, « étant beaucoup plus précieuse que l'or qui est éprouvé par « le feu, se trouve digne de louange, d'honneur et de gloire, « à l'avènement glorieux de Jésus-Christ, que vous aimez, « quoique vous ne l'ayez jamais vu, et en qui vous croyez, « quoique vous ne le voyiez point encore maintenant : ce qui « vous fait tressaillir d'une joie ineffable et pleine de gloire, « et remporter le salut de vos âmes, comme la fin et le prix « de votre foi : ce salut, dans la connaissance duquel les Pro- « phètes qui ont prédit la grâce que vous deviez recevoir, « ont désiré de pénétrer, l'ayant recherchée avec grand « soin.

« Et ayant examiné dans cette recherche en quel temps et « en quelle conjoncture l'Esprit de Jésus-Christ, qui les ins- « truisait de l'avenir, leur marquait que devaient arriver les « souffrances de Jésus-Christ, et la gloire qui les devait sui-

« vre, il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes,
« mais pour vous qu'ils étaient ministres et dispensateurs des
« choses que ceux qui vous ont prêché l'Evangile, par le
« mouvement du Saint-Esprit qui leur avait été envoyé du ciel,
« vous ont maintenant annoncées, et dans le secret desquelles
« les Anges même désirent de pénétrer.

« C'est pourquoi, ceignant les reins de votre âme, et vi-
« vant dans une tempérance (exacte et une vigilance conti-
« nuelle), attendez avec une espérance parfaite la grâce qui
« vous sera donnée à l'avènement du Jésus-Christ ; et vous
« conduisant comme des enfants d'obéissance, ne devenez pas
« semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre
« ignorance, vous vous abandonniez à vos passions. Mais
« soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme Celui
« qui vous a appelés, est Saint, selon qu'il est écrit : *Soyez*
« *Saints, parce que je suis Saint.*

« Et puisque vous invoquez comme votre père Celui qui,
« sans avoir égard à la différence des personnes, juge chacun
« selon ses œuvres, ayez soin de vivre selon la crainte durant
« le temps que vous demeurez comme étrangers sur la terre,
« (prenant garde de ne pas vous engager de nouveau dans
« l'esclavage du péché) ; sachant que ce n'a pas été par des
« choses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent, que vous
« avez été rachetés de la vaine superstition où vous avez fait
« vivre la tradition de vos pères, mais par le précieux sang
« de Jésus-Christ, comme de l'agneau sans tache et sans dé-
« faut, qui avait été prédestiné avant la création du monde,
« mais qui a été manifesté dans les derniers temps pour
« l'amour de vous, qui par lui croyez en Dieu, lequel l'a res-
« suscité d'entre les morts, et l'a comblé de gloire, afin que
« vous missiez aussi votre foi et votre espérance en Dieu, (et
« que vous attendissiez de lui la même grâce).

« Rendez donc vos âmes chastes et pures par une obéis-
« sance d'amour (pour vous mettre en état de recevoir cette

« gloire), et que l'affection sincère que vous aurez pour vos « frères, vous donne une attention continuelle à vous témoi- « gner les uns aux autres une tendresse qui naisse du fond du « cœur (et qui ne s'altère jamais).

« Car vous avez tous été engendrés de nouveau, non d'une « semence corruptible, mais incorruptible, par la Parole de « Dieu, qui subsiste éternellement. Car toute chair est comme « l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de « l'herbe : l'herbe sèche, et la fleur tombe. Mais la Parole du « Seigneur demeure éternellement ; et Elle vous a été annon- « cée, (afin que vous fussiez régénérés pour une vie incor- « ruptible et éternelle). »

Dans la suite de cette admirable Epître, le Prince des Apôtres exhorte les fidèles à vivre en Jésus-Christ, à s'approcher de Lui comme de la Pierre Angulaire, qui est une source d'honneur pour ceux qui croient, et une pierre d'achoppement pour les incrédules. — *Quant à vous*, dit-il aux Chrétiens, *vous êtes la race choisie, l'Ordre des Prêtres-Rois, la Nation Sainte, le Peuple conquis, afin que vous publiiez les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière évangélique. O vous, qui autrefois n'étiez point son peuple, mais qui maintenant êtes le Peuple de Dieu, vous qui n'aviez point reçu miséricorde : — Je vous exhorte, mes Bien-aimés, à vous abstenir des passions charnelles*, à vous *conduire d'une manière sainte parmi les Païens ;* — à être *soumis aux Puissances*, à vous *servir de votre liberté* pour agir en *serviteurs de Dieu ;* à *supporter*, à l'exemple de Jésus-Christ, les *injustices* et les *mauvais traitements* des Infidèles. *C'est là*, dit-il, *ce qui est agréable à Dieu.*

Il veut que *les femmes soient soumises à leurs maris, afin que, s'il y en a qui ne croient pas à la Parole Divine, ils soient gagnés par la bonne vie de leurs femmes, sans le secours* de la prédication. *Ne mettez point votre ornement à vous parer au dehors par l'agencement des cheveux, par les*

enrichissements d'or et par la beauté des vêtements ; — mais à parer l'homme intérieur par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix : ce qui est un magnifique ornement aux yeux de Dieu.

Et *vous de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion, comme le sexe le plus faible, et considérant qu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie.* — Suivant la doctrine de S. Pierre, la charité mutuelle doit régner parmi les Chrétiens ; ils doivent s'estimer heureux de souffrir pour la justice ; qu'ils ne craignent pas les maux dont les Méchants veulent les effrayer ; *mais qu'ils se tiennent toujours prêts à répondre pour la défense* de la foi *à tous ceux qui leur demanderont raison de leur espérance chrétienne ;* qu'ils le *fassent toutefois avec douceur et retenue, et en conservant en tout une conscience pure, afin que ceux qui méprisent la vie sainte* des Chrétiens, *rougissent de les diffamer.*

Après avoir parlé de la descente et de la prédication de Jésus-Christ dans les Limbes, des eaux du Déluge, figure des eaux du Baptême, l'Apôtre continue son exhortation morale.

On doit vivre, non selon les passions des hommes, mais selon la volonté de Dieu. Quiconque est mort à la concupiscence charnelle, n'a plus de commerce avec le péché. — Les mondains *trouvent maintenant étrange que vous ne couriez plus avec eux,* comme vous faisiez autrefois, *à ces débordements de débauche et d'intempérance,* et ils prennent de là sujet *de vous charger d'exécration. Mais ils rendront compte à Celui qui est tout prêt à juger les vivants et les morts.*

Conduisez-vous avec sagesse, et soyez vigilants dans la prière. Mais surtout ayez une charité persévérante les uns pour les autres ; car la charité couvre beaucoup de péchés. S. Pierre insiste beaucoup sur la nécessité de l'épreuve du chrétien, et il s'applique à nous affermir sur ce point.

— *Mes très-chers frères,* dit-il, *ne soyez point surpris lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'extraordinaire vous arrivait.* Mais *réjouissez-vous plutôt de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que,* un jour, *vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire ;* ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes.

Vous êtes heureux si vous souffrez des injures et des diffamations pour le nom Jésus-Christ, parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu, et son Esprit reposent sur vous. Mais que nul de vous ne souffre comme homicide ou comme larron, ou comme faisant de mauvaises actions ; — s'il souffre comme Chrétien, qu'il n'en aie pas de honte, mais qu'il en glorifie Dieu.

Car *voici le temps où Dieu doit exercer* son jugement, et *commencer par sa propre Maison ; et s'il commence par Nous, quel sera le sort, la fin de ceux qui rejettent l'Evangile de Dieu ? Si le Juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs ?* C'est pourquoi, que ceux qui souffrent, selon la volonté de Dieu, persévèrent dans les bonnes œuvres, et qu'ils remettent leurs âmes entre les mains de leur Créateur qui leur sera fidèle.

Au dernier chapitre, S. Pierre donne de salutaires avis aux Ministres, et les engage à paître le troupeau de Jésus-Christ par l'exemple et par la parole divine.

O vous qui êtes prêtres, étant prêtre comme vous, et témoin des souffrances de Jésus-Christ, je vous en prie : Paissez le troupeau de Dieu dont vous êtes chargés ; veillez sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire qui soit selon Dieu ; non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée ; — non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du troupeau, par une vertu qui naisse du fond du cœur. Et lorsque le Prince des Pasteurs paraîtra dans sa

gloire, *vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais !*

Et vous autres qui êtes jeunes, soyez aussi soumis aux prêtres. Efforcez-vous tous de vous inspirer l'humilité les uns aux autres ; parce que Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. — Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le temps de sa visite. Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous.

Soyez sobres, et veillez, car le Démon, votre Ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui donc, en demeurant *fermes dans la foi*, sachant que vos frères, qui sont répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions que vous.

Mais je prie le Dieu de toute grâce qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, qu'après que vous aurez souffert un peu de temps, il vous perfectionne, vous affermisse et vous établisse comme sur un solide fondement.

A lui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

Je vous ai écrit assez brièvement, ce me semble, par notre cher et fidèle frère Silvanus, vous déclarant et vous protestant que la vraie Grâce de Dieu est celle dans laquelle vous demeurez fermes.

L'Eglise qui est dans Babylone, et qui est élue comme vous, et mon fils Marc, vous saluent. — Saluez-vous l'un l'autre par un saint baiser. Que la grâce soit avec vous tous, qui êtes en Jésus-Christ. Amen.

VIII.

S. Pierre prêche devant les chevaliers Romains. — Il ordonne à S. Marc d'écrire son Evangile. — Il érige le patriarcat d'Alexandrie et y envoie son disciple. — Il retrouve un interprète dans Glaucias. — Décroissement de l'idolâtrie. — Troubles à Rome. — Expulsion des Juifs. — S. Pierre sort de la capitale.

L'AN DE J.-C. 45-49.

S. Pierre poursuivit avec succès dans Rome le cours de ses prédications. Après qu'il eut publiquement annoncé l'Evangile, non-seulement au peuple, mais aussi aux Chevaliers Romains, à ceux même qui composaient le cortége de l'Empereur, ceux-ci, comme le rapportent S. Clément [1] d'Alexandrie et S. Jérôme [2], le prièrent de leur donner par écrit toutes les choses qu'il leur avait annoncées au sujet de Jésus-Christ, afin qu'ils pussent les retenir, si leur mémoire venait à les oublier. Ce fut donc à cette prière des Chrétiens de Rome, que S. Pierre commanda [3] à S. Marc, son Disciple et son Interprète, d'écrire l'Evangile. S. Athanase [4] dit que S. Marc l'écrivit alors sous la dictée de S. Pierre. S. Chrysostôme [5]

[1] Clem. *in epist. Petri habetur* tom. VI, *Bibtioth. Sanct.* PP.: Prædicante Petro palam Romæ coram q. d. Cæsarianis equitibus, et multa Christi testimonia proferente...

[2] S. Hieron. *de Script. Eccl. in Marco*, et epist. 150, quæst. 11.

[3] *Commanda à S. Marc*, c'est le terme dont se sert S. Epiphane : « Post Matthæum secutus est Marcus, Jussus a Sancto Petro Romæ « Evangelium edere : et ubi scripsisset, mittitur a Sancto Petro in « Ægyptiorum Regionem. Hic autem erat ex 72 (Discipulis)..... »

[4] S. Athanas., *in Synopsi*.

[5] S. Chrys., *in Matth.* hom. 4.

observe, dans le même sens, que cet Evangéliste est plus court que les autres, parce que l'apôtre S. Pierre, son maître, aimait à parler peu. — Eusèbe [1] remarque que, comme le Disciple n'écrivait que ce que Son Maître avait rapporté, il n'a point parlé de ce que Jésus-Christ avait dit à l'avantage de cet Apôtre, après qu'il l'eut reconnu pour le Messie et le Fils de Dieu, ni n'a point rapporté la circonstance mémorable où il avait marché sur les eaux; mais qu'il raconte, au contraire, fort au long, son triple renoncement, parce que S. Pierre parlait souvent de cette faute qui lui avait fait verser tant de larmes, et gardait le silence sur des faits qui auraient pu lui attirer de l'estime, étant bien aise que les autres ne le sussent pas. Eusèbe montre par là aux Païens combien des personnes si sincères et si éloignées des sentiments de la vanité, sont dignes de toute confiance dans ce qu'elles disent. Il ajoute que ce fut l'humilité qui empêcha S. Pierre d'écrire lui-même l'Evangile. Mais néanmoins parce que cet Apôtre a dicté, et du moins approuvé publiquement cet Evangile, quelques Pères [2], et en particulier Tertullien [3] et S. Jérôme le lui ont attribué.

Papias, S. Irénée, S. Jérôme et les Interprètes modernes, s'accordent à dire que S. Marc l'Evangéliste était l'interprète de S. Pierre, comme Tite était dans le même temps l'interprète de S. Paul. Or, de même que ce dernier, dit S. Jérôme [4], avait besoin de Tite pour s'exprimer dignement dans la langue

[1] Euseb., *Dem. ev.*, l. III, c. 5 et alibi.

[2] « Quod (Evangelium) cum Petrus per revelationem Sancti Spiritus « cognovisset, delectatus ardenti hominum studio, librum illum au- « ctoritate sua comprobasse dicitur, ut deinceps in Ecclesiis legeretur. « Refertur id a Clemente in sexto Institutionum libro. Cui testis etiam « accedit Papias Hierapolitanus Episcopus. » *Apud Euseb.*, l. 2, c. 15.

[3] Tertull., *in Marc.*, l. 4, c. 5; S. Hieron., *de viris illust.*, c. 1.

[4] S. Hieron., *epist.* 150, *quæst.* 11.

grecque ; de même le Bienheureux Pierre a employé la main et le style de S. Marc, pour compléter l'Evangile [1].

Après que le Saint Evangéliste eut achevé son ouvrage, il fut envoyé par S. Pierre [2] à Alexandrie, capitale d'Egypte et du Midi, afin d'y ériger une église principale au nom du Prince des Apôtres, qui lui avait donné cet ordre et cette mission. C'est ce qu'atteste le pape Gélase [3] en ces termes : « Secunda « autem Sedes apud Alexandriam B. Petri nomine a Marco « ejus Discipulo et Evangelista consecrata est ; ipse enim a « Petro Apostolo in Ægyptum directus, verbum veritatis præ- « dicavit, et martyrium consummavit. »

Quand l'Apôtre se fut privé de son excellent Interprète, en l'envoyant prêcher à Alexandrie, dans la Pentapole et dans la Lybie, il en trouva un autre dans la personne de Glaucias [4], docteur habile et très-estimé, que l'hérésiarque Basilide, pour faire passer ses erreurs, se glorifiait d'avoir eu pour maître.

La fondation de l'Eglise de Rome et des autres églises par S. Pierre, porta aussitôt un coup mortel aux superstitions du Paganisme, au règne des démons et de l'idolâtrie. L'historien Dion [5] témoigne que l'Empereur Claude fut obligé de déclarer abrogées et supprimées un grand nombre de fêtes et de cérémonies païennes. Les Portes de l'Enfer, dépouillées de leur ancienne puissance, ne pouvaient plus soutenir leur ouvrage. Leur règne, le règne du mensonge et de l'iniquité, décroissait alors sensiblement. Mais si elles ne purent arrêter leur rapide décadence, du moins firent-elles alors les plus grands efforts pour paralyser les effets de la toute-puissante vertu de Jésus-Christ, qui se faisait sentir dans la prédication de l'Apôtre. Elles suscitèrent des troubles et de vives agitations au sein

[1] Voyez Baronius, an. 45, n. 32, 33, 34, 35.

[2] Actus B. Marci, *ap. Boll.*, 24 apr.; Baron., *ibid.*, n. 47.

[3] Gelasius, *In decret. de lib. apoc.*

[4] Apud Clem. Alex., *Strom.*, l. 7, p. 764 ; Baron., 45, n. 32.

[5] Dio., lib. 60; Bar., *ibid.* n. 48.

même de Rome, de sorte que la paix de l'empire en parut menacée, et que les Magistrats et l'Empereur Claude se crurent obligés de décréter l'expulsion des Juifs et des Chrétiens. C'est ce que rapporte Suétone [1] : « L'empereur Claude, dit cet historien païen, ne pouvant souffrir les troubles et les tumultes « que les Juifs poussés par Chrest ne cessaient d'exciter « dans Rome, leur donna ordre à tous de sortir de la ville. » Remarquons que les Païens donnaient souvent par ignorance ou par mépris le nom de *Chrest* à Jésus-Christ ; il est assez probable que Suétone lui attribuait les troubles qui avaient lieu à son occasion entre les Juifs, et qui provenaient de ceux qui persistaient dans leur opiniâtre endurcissement. Ces derniers ne manquaient pas de faire éclater leur haine contre ceux qui se convertissaient. Orose [2] dit que cette expulsion fut décrétée dans la neuvième année de l'empire de Claude, la quarante-neuvième de Jésus-Christ. C'était un an ou deux avant le terme du Concile de Jérusalem. Ce décret toutefois n'eut pas de grandes suites. Tous les Juifs obtinrent bientôt la permission de rentrer dans Rome.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, soit pour cette raison, soit pour accompagner S. Marc, soit pour un autre motif que nous ignorons, S. Pierre quitta à cette époque la Capitale pour aller de nouveau dans l'Orient.

[1] Sueton., *Hist.*, l. 5, c. 25, *in Claudio* : « Claudius Judæos, impulsore « Chresto, assidue tumultuantes Roma expulit. » — Eadem apud Josephum.

[2] Orose, *l.* VII, *c.* 6.

IX.

S. Pierre préside le premier concile œcuménique, tenu à Jérusalem. — Sa décision dogmatique est universellement approuvée et acceptée.

L'an 51 de Jésus-Christ, S. Pierre se trouvait à Jérusalem, avec S. Jean l'Evangéliste, et S. Jacques-le-Mineur. Ces trois étaient considérés comme les colonnes de l'Eglise. Ce fut alors que se tint le premier Concile : il fut présidé par S. Pierre, qui y parla le premier. Son discours, plein de vérité et de l'esprit évangélique, fut généralement appuyé et adopté. Les Juifs convertis voulaient que les Gentils néophytes observassent la circoncision et les autres cérémonies de la Loi Judaïque. S. Paul et S. Barnabé vinrent à Jérusalem consulter sur ce point les Apôtres. Telle fut la grande question soumise au Concile, qui fut résolue d'une manière favorable aux Gentils.

S. Luc rapporte ainsi ce fait au quinzième chapitre des Actes :

Or, quelques-uns qui étaient venus de Judée enseignaient cette doctrine aux frères, c'est-à-dire aux Gentils qui avaient embrassé la foi chrétienne :

— Si vous n'êtes circoncis, selon la pratique de la Loi de Moïse, vous ne pouvez être sauvés.

Paul et Barnabé s'étant donc fortement élevés contre eux, il fut résolu que Paul et Barnabé et quelques-uns d'entre les autres iraient à Jérusalem vers les Apôtres et les Prêtres, pour leur proposer cette question.

Les fidèles de cette église les ayant accompagnés à leur départ, ils traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant

la conversion des Gentils : ce qui donnait beaucoup de joie à tous les frères.

Et étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'Eglise, par les Apôtres et par les Prêtres, et ils leur rapportèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux.

Mais quelques-uns de la secte des Pharisiens qui avaient embrassé la foi s'élevèrent, et soutinrent qu'il fallait circoncire les Gentils et leur ordonner de garder la Loi de Moïse. Ces Pharisiens convertis ne comprenaient pas encore que les cérémonies et les pratiques de la Loi de Moïse étaient toutes figuratives d'un Testament nouveau, et qu'elles étaient destinées à annoncer un Rédempteur futur ; qu'elles devaient, conséquemment, cesser après l'accomplissement des figures, et que ce qui n'était que l'ombre et l'image devait faire place à la réalité. Les différentes impuretés légales étaient des emblêmes sensibles de l'impureté spirituelle du péché, qui devait être effacée par la mort du péché. La distinction des viandes *mondes* et *immondes* avait pour objet d'éprouver l'obéissance des Juifs. C'était un frein qui les empêchait de se mêler parmi les Infidèles, et un préservatif contre la séduction qu'ils avaient à craindre au milieu d'un monde plongé dans l'idolâtrie. Cette distinction devait donc cesser lorsque tous les peuples entrèrent dans le sein de l'Eglise. Suivant S. Epiphane et S. Philastre, ce furent les sectateurs de Cérinthe, lequel devint ensuite fameux par son hérésie, qui furent les auteurs du trouble et de la division que l'on voit ici.

Les Apôtres et les Prêtres s'assemblèrent donc en concile pour examiner et résoudre cette affaire. S. Pierre était le Chef de cette Assemblée, il la présidait, quoique S. Jacques fût présent et qu'il fût Evêque de Jérusalem.

C'est pourquoi, après qu'ils eurent beaucoup conféré ensemble, S. Pierre, en qualité de président, se leva et parla le premier en ces termes :

« *Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a*

« *choisi d'entre nous, afin que les Gentils entendissent par* « *ma bouche la parole de l'Evangile, et qu'ils crussent.* Il y « a seize ans que Dieu m'a manifesté premièrement la volonté « qu'il avait d'appeler à la foi les Gentils, sans qu'ils eussent « reçu la circoncision, ni qu'ils se fussent engagés à observer « les cérémonies de la Loi : Il nous a montré que, si lui- « même ne jugeait pas à propos de les soumettre à ces pra- « tiques légales, nous ne devons pas faire difficulté de décla- « rer qu'elles ne sont pas nécessaires pour obtenir la grâce « et pour parvenir au salut.

« *Dieu qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage,* « *leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous, Et il n'a* « *point fait de différence entre eux et nous, ayant purifié* « *leurs cœurs par la foi. Pourquoi,* ô Pharisiens, *tentez-vous* « *maintenant Dieu, en imposant aux Disciples un joug, que* « *ni nos pères, ni nous n'avons pu porter ?* » Pourquoi demandez-vous de nouvelles preuves de sa volonté à cet égard ? Dieu ne veut plus sauver les hommes par le joug insupportable des lois cérémonielles.

Mais nous croyons que c'est par la Grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux. C'est dans la pratique de l'Evangile et dans la grâce du Rédempteur que nous devons tous mettre notre confiance.

Alors toute la multitude se tut, après que le Prince des Apôtres eut parlé de la sorte, en appuyant sa décision principalement sur les miracles que Dieu avait opérés en faveur des Gentils, dont lui-même avait été le témoin et en quelque sorte l'instrument.

S. Jacques parla le second, comme évêque de Jérusalem, et il appuya la décision de S. Pierre en apportant la preuve des prophéties. S. Paul et S. Barnabé racontèrent aussi, en faveur de ce dogme, les grands prodiges que Dieu avait opérés par leurs mains au milieu des incirconcis. Les autres évêques et les prêtres avec toute l'Eglise approuvèrent la décision qui fut

portée à Antioche par Silas et Jude-Barsabas. Cérinthe et ses partisans ne s'y soumirent pas. Les Apôtres, voyant son obstination, le chassèrent de l'Eglise, lui et les siens.

Les canons de ce premier Concile ont été formulés ainsi :

« *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci qui sont nécessaires :*

Savoir, de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, du sang des chairs étouffées, et de la fornication, dont vous ferez bien de vous garder. Adieu.

Les fidèles d'Antioche, parmi lesquels s'était élevée la question, *en lisant la lettre, furent remplis de consolation et de joie.*

X.

S. Pierre repris par S. Paul. — Réflexion de Porphyre réfutée par S. Augustin.

S. Pierre resta encore quelque temps en Judée, où il s'appliquait à la conversion des Juifs. Ceux-ci se montrant très-attachés aux cérémonies légales, on leur permit quelque temps de les observer, pourvu toutefois qu'ils ne les regardassent point comme étant de précepte. S. Pierre et S. Jacques, par condescendance, les observaient encore avec eux. Mais ils eussent regardé comme une erreur dans la foi l'opinion qui eût considéré ces pratiques judaïques comme obligatoires. C'est ce qui fit que les Nazaréens, qui tenaient de la sorte au Judaïsme, ont toujours été considérés comme hérétiques.

Après le Concile de Jérusalem, S. Pierre se rendit à Antioche. Là, il mangeait indifféremment avec les Gentils convertis, sans s'arrêter comme les Juifs à la distinction des

viandes prescrite par la Loi Mosaïque. Mais, depuis, plusieurs Juifs fidèles étant venus de Jérusalem à Antioche, il craignit de les blesser ; il se sépara des Gentils et ne mangea plus avec eux. Cette conduite donna lieu aux Juifs de croire que l'observation de la Loi Mosaïque était encore nécessaire, et aux Gentils de penser qu'ils étaient obligés de s'y soumettre. Ces derniers s'en plaignirent amèrement auprès de S. Paul, qui, pour arrêter le cours du scandale, reprit publiquement S. Pierre [1], de peur qu'en le voyant judaïser, on ne s'imaginât qu'il condamnait ceux qui n'observaient point les cérémonies légales, et qu'on ne prît de là occasion de croire qu'il y avait de la diversité dans la doctrine que prêchaient les deux Apôtres. — Mais S. Pierre n'avait eu d'autre but que de ménager la faiblesse des Juifs convertis, comme faisait à Jérusalem S. Jacques-le-Mineur, comme faisait S. Paul lui-même qui prescrivit la circoncision à son disciple Timothée, *à cause des Juifs qui habitaient les mêmes lieux* [2]. Or la circonstance était telle à Antioche, qu'il y avait sujet de craindre un grand mal, si les Gentils n'eussent pas su que S. Pierre tenait la même doctrine que S. Paul. C'est pourquoi celui-ci se vit obligé, pour couper le mal à sa racine et pour faire connaître la pensée intime de S. Pierre, de lui adresser publiquement un reproche à cet égard. Le Chef des Apôtres ne se plaignit nullement, comme l'observent tous les Pères, que sa conduite qui n'était en cela dictée que par sa trop grande indulgence pour les Juifs, fût censurée en présence des fidèles, soit Juifs, soit Gentils. Aussi les Pères et les Docteurs ont-ils remarqué que les deux Apôtres avaient l'un et l'autre un motif raisonnable d'agir ainsi, et que par conséquent, ils sont tous deux excusables.

Porphyre [3], l'un des plus grands ennemis qu'ait eus le Chris-

[1] Galat. 2, v. 11.
[2] Act. 16, 3.
[3] S. Aug., *ep.* 75 ; S. Chrys., t. V, *hom.* 64.

tianisme, prétendait tirer avantage de cette querelle *puérile*, comme il l'appelait, et voulait qu'on regardât S. Paul comme un homme envieux de la grandeur de S. Pierre. Mais S. Augustin lui répond, *qu'on ne peut qu'admirer et la juste liberté de S. Paul, et l'humble modestie de S. Pierre. Le second nous fait voir en lui une vertu encore plus admirable et plus difficile à imiter; car il est plus aisé de voir ce qu'il y a à reprendre dans une autre et de l'en avertir, que de faire un aveu public de ses fautes et de s'en corriger. Quelle vertu ne faut-il pas avoir pour se réjouir d'être repris par un autre, même par un inférieur* [1], *et cela à la vue de tout le monde? Ainsi cette action de S. Pierre est le plus grand exemple de vertu qu'il nous pût donner, puisqu'il nous enseigne à conserver la charité, par l'humilité, qui est ce que Jésus-Christ avait le plus à cœur de nous apprendre.*

Il nous apprit par là comment il faut conserver l'union avec nos frères, comment il faut souffrir qu'on nous reprenne, qu'il ne faut point aimer notre sentiment avec opiniâtreté, mais croire que ce que nos frères nous apprennent de vrai et d'utile, mérite que nous le suivions. « *Il oublia*, dit S. Grégoire-le-Grand [2], *tout ce qu'il avait de dignité, dans la crainte de perdre le moindre degré d'humilité.* Il voulut même dès ce temps-là louer les épîtres de S. Paul comme pleines de sagesse, quoiqu'on y lise une chose qui lui paraît si peu honorable. Mais cet *ami de la vérité se réjouissait qu'on sût qu'il avait été repris, et qu'on crût qu'il l'avait été justement.* » — « *Toute l'Eglise*, dit le Pape Pélage II [3], *respecte et révère l'humilité avec laquelle il a cédé aux raisons de S. Paul, et a changé de sentiment.* »

Remarquons ici, que quelques anciens [4] ont pensé que

[1] *Posteriorem.*

[2] S. Grég. *hom.* 18 *in Ercch.*

[3] *Conc. Labb.* t. V, p. 622.

[4] S. Clément d'Alex., *apud Euseb.*, l. I, c. 15.

Céphas ou *Pierre*, qui fut repris par l'apôtre S. Paul, est différent de S. Pierre l'apôtre. Mais ce sentiment n'a jamais été le sentiment commun.

XI.

S. Pierre voyage, prêche, fonde des églises, institue des évêques, ordonne des prêtres dans l'Italie, dans l'Angleterre, dans les Espagnes, dans la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique, la Lybie, la Cyrénaïque, dans l'Egypte, la Thébaïde, dans l'Ethiopie, — assiste à Jérusalem au trépas de la Sainte Vierge, retourne à Rome par l'Afrique, — visite de nouveau les Provinces. — Il est averti de sa mort prochaine.

D'Antioche, S. Pierre retourna en Italie dont il parcourut les diverses Provinces, en y annonçant l'Evangile. C'est ce que rapportent Eusèbe, Ruffin et d'autres anciens Auteurs. En effet, comme le témoigne Astérius [1], cet Apôtre ayant reçu de Jésus-Christ la charge de paître et de nourrir son troupeau, il n'a pas langui dans une molle oisiveté. Il n'a pas choisi une vie douce et paisible; il n'a point cherché à éviter les périls. Il a vécu, au contraire, dans la plus grande et la plus continuelle activité; il a fait de longues et pénibles courses dans toutes les parties de la terre, dans le but d'éclairer les aveugles par le flambeau de l'Evangile, de servir de guide à ceux qui étaient égarés, d'encourager et de faire avancer ceux qui marchaient déjà dans le sentier de la vérité et de la piété, de combattre sans cesse les ennemis de Dieu et de son Eglise, d'exhorter ses soldats, de souffrir toutes sortes de persécutions, d'endurer l'horreur des prisons les plus affreuses; en un mot, de

[1] Aster., *hom.* 1, *Biblioth. PP., Auct.* 1, p. 148.

prêcher Jésus-Christ en tout lieu, parmi tous les travaux et tous les dangers que l'esprit peut imaginer.

Il avait déjà envoyé de ses disciples dans toutes les parties de l'Univers, dans l'Orient et dans l'Occident. Il voulut encore y aller lui-même en personne. Après avoir confié à S. Lin [1] et à S. Clet l'administration de son Siége Pontifical de Rome, il partit pour la Grande-Bretagne [2], qu'une conquête récente venait d'ouvrir aux Romains. Il franchit les Alpes, les Pyrénées, l'Océan, et aborda chez ces peuples belliqueux, barbares, inhumains, adonnés à l'idolâtrie, et il jeta dans leurs cœurs la féconde semence de la foi, qui devait bientôt y produire des fruits abondants.

Lorsqu'il eut soumis au joug de l'Evangile plusieurs de ces hommes inflexibles et féroces, prêts à livrer les plus rudes combats aux Romains, pour repousser le joug dominateur, le Pêcheur traversa l'Océan pour visiter l'Espagne [3], et passer

[1] L'ancien Auteur ecclésiastique cité par Bollandus, dit que S. Pierre institua évêque son disciple S. Lin, afin de gouverner l'Eglise de Rome pendant son absence. S. Lin fut ordonné, ajoute Bollandus, sous le consulat de Saturninus et de Scipion, c'est-à-dire l'an 56, et pendant neuf années de la vie de S. Pierre, il fut son Vicaire ou son Chorévêque. S. Pierre ordonna également S. Clet, pour être comme S. Lin, son Vicaire ou son Chorévêque. Mais tant que cet Apôtre vécut, il demeura Souverain Pontife de l'Eglise Catholique.

[2] Apud Metaphr., 29 Junii; apud Baron. an. 58, n. 51; apud Sanctorium, *in Vita B. Petri*, n. 56, et Antiq. Scriptor., *ap. Bolland.*, p. 416; Patricius Junius Biblioth. Jacobi. 1, Angliæ regis; Vendelinus, apud Labbe, *Conc.* t. I, p. 190.

[3] L'ancien auteur cité plus haut, dit que l'Apôtre, arrivé à Terracine, y prêcha l'Evangile et y établit évêque S. Epaphrodite; que de là il se rendit à *Sirmium* (ou selon des Martyrologistes, *Sexifirmium*), autre ville d'Espagne, où il institua évêque S. Epœnetus, dont le Martyrologe espagnol fait la fête le 15 juillet; qu'après avoir quitté cette ville, il passa en Afrique où il confia le gouvernement de l'Eglise de Carthage à S. Crescent. Il est certain que S. Crescent a prêché dans les Gaules, mais souvent les premiers disciples des Apôtres, après avoir ordonné des prêtres et des évêques en leur place, allaient fonder de nouvelles Eglises.

Quant au voyage de S. Pierre dans les Espagnes, il est certifié par la tradition constante et générale de ce pays, et par tous les historiens

de là en Afrique. Tertullien [1], S. Cyprien [2], S. Grégoire [3], Innocent Ier [4], Métaphraste [5], dans Baronius [6], témoignent que S. Pierre a donné la foi à l'Afrique, et notamment à Carthage [7], à la Numidie et à la Mauritanie [8]. Après avoir parcouru les principaux lieux de ces contrées, de même que les deux Lybies et la Cyrénaïque, après avoir laissé S. Crescent comme évêque de Carthage [9], il arriva en Egypte, à Alexandrie, où il

Espagnols : Ambroise, Moralès, l. 10, c. 14 ; Pinéda, IIe part., *Monarchiæ*, c. 28, § 4 ; Mariète, *de Sanctis Hispaniæ*, 1 part., l. 1, c. 15 ; Alphose Chacon, *de Summ. Pontif., in Petro ;* Romain, l. 1, *Reipubl. Christian.*, c. 5 ; Pujadès, *in Historia Cathalouiæ*, l. 4, c. 9 ; etc.; Fl. Dexter, *in Chron.*, an. 50. « Petrus, ut Christi vicarius, in Hispanias abiit.... » Onuphrius Panvinus, *in Chron. Eccl.*; Lipoman et Surius ; Haræus et Lipelous, *in vita B. Petri ;* Siméon Métaphraste, in relatione *de peregrinationibus Apost. Petri et Pauli*, ap. Surium, t. III. « Cum « non diu, ait, mansisset apud Romanos, et sancto baptismo multos « regenerasset, et ecclesiam constituisset, et Linum episcopum ordi- « nasset, venit Tarraconam ; in qua cum Epaphroditum ordinasset « episcopum, venit Sirmium, civitatem Hispaniæ ; quo in loco cum « Epœnetum constituisset episcopum, devenit Carthaginem, civita- « tem Africæ ; in qua cum Crescentem ordinasset episcopum, venit in « Ægyptum. Et cum Thebis, quæ septem habet portas, Rufum, Alexan- « driæ autem Marcum Evangelistam eorum episcopos ordinasset.... »

Le voyage de S. Pierre en Angleterre est rapporté par un ancien auteur grec qui a écrit *de certaminibus, peregrinationibus, vita et morte Petri et Pauli*. Le chapelain du comte d'Arundel apporta de la Grèce ce volume d'où Patricius Junius, bibliothécaire de Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne, et Vendelinus, ont tiré le passage suivant :

« Moratus Petrus in Britannia dies aliquot, cum multos illuminasset « verbo gratiæ, ecclesiasque constituisset, postquam episcopos quoque, « et presbyteros ac diaconos ordinasset impositis manibus ; Duodecimo « Neronis anno (an 68) iterum Romam rediit; ubi Linum jam mortuum « inveniens, Clementem loco illius ordinavit. »

[1] Tertull., *præscript.* 1, c. 36.

[2] S. Cyprian., *epist.* 45.

[3] S. Greg., l. 2, *epist.* 75.

[4] Innocent., 1, *epist.* 1.

[5] Metaphrast., 29 junii.

[6] Baron., an. n. 51, 52 ; Sanctorius, archiepisc. Urbin.

[7] Et Antiq. Script., *ap. Bolland*, 29 junii, p. 416.

[8] Antiq. Scriptor., *ap. Boll.*, 29 junii, p. 416, t. V ; et Metaphrast., die 29 junii ; apud Baron., an. 51, n. 3.

[9] Voici le texte de S. Grégoire le Grand qui marque que l'Afrique a

confirma publiquement l'institution de S. Marc, son disciple, comme évêque et administrateur de cette grande ville, se rendit de là dans la Thébaïde, institua S. Rufus évêque de Thèbes [1], cité opulente, très-peuplée et très-célèbre par ses cent portes, pénétra ensuite dans le fond de l'Ethiopie, dans les vastes régions de l'Aurore, *visurus etiam Memmonis domum et secreta Auroræ extremaque Æthiopum* [2].

Ce fut alors qu'il eut révélation d'aller à Jérusalem afin d'assister au trépas de la sainte Vierge [3]. Les circonstances qui accompagnèrent la présence du Prince des Apôtres, à la mort, à la sépulture et à la résurrection de Marie, sont décrites dans la narration de l'assomption de la glorieuse Mère de Jésus-Christ.

De Jérusalem il revint en Egypte, et passa par l'Afrique, pour retourner à Rome [4]. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, et y avoir réglé toutes choses, il parcourut encore les autres Provinces, y institua des évêques et des prêtres, donna, en particulier, S. Barnabé pour évêque à l'Eglise

reçu de S. Pierre le commencement de son sacerdoce : « *Les évêques de* « *Numidie et de Mauritanie avaient demandé : ut omnes vobis retro* « *temporum consuetudines servarentur, quas à B. Petri Apostolorum* *Principis ordinationum initiis hactenus vetustas longa servarit.* »

S. Augustin dit dans le même sens en parlant de S. Pierre : « *Ad* « *cujus missa per mundum retia cum cæteris etiam populus iste (Car-* « *thagineusis) pertinuit.* »

Baronius et d'autres auteurs entendent d'après les textes des pères précités, que l'Afrique, la Lybie Tripolitaine, la Lybie Pentapole ou Cyrénaïque, la Proconsulaire où est Carthage, la Byzacène, la Numidie et la Mauritanie, ont reçu la foi par S. Pierre. Ils ajoutent que si S. Paul avait parcouru les divers peuples depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrique, et avait le dessein d'évangéliser encore l'Espagne, à plus forte raison S. Pierre à qui était confiée la direction de toutes les églises du monde, a-t-il dû parcourir la terre pour les fonder et les visiter.

Ibid.; La fête de S. Rufus est placée au 21 novembre. *Bolland.*

[2] Sanctorius, *Archiepisc. Urbin., in vita B. Petri.*

[3] Iidem qui supra. *Bolland.*, t. V, 29 junii, p. 416. « Revertitur Jero- « solymam, adfuturus in transitu Dei Genitricis Mariæ, quem per reve- « lationem didicerat. »

[4] *Ibid.*, *Boll.*, p. 416, 417.

de Milan ; nous avons dit qu'il avait confié l'église de Lucques à S. Paulin. Il pourvut également au gouvernement spirituel des villes de la Méditerranée. Ce soin des églises demanda beaucoup de temps.

Or, pendant qu'il travaillait ainsi au ministère de la prédication, après qu'il eut gagné à Jésus-Christ des peuples innombrables, il reçut un avertissement céleste et l'ange du Seigneur lui dit [1] :

— Pierre, le temps de votre mort et de votre délivrance approche, ils vous faut retourner à Rome ; c'est dans cette ville que vous souffrirez la mort de la croix, et ensuite vous recevrez la couronne de justice.

A ces paroles, S. Pierre glorifia Dieu et lui rendit des actions de grâces. Il acheva, pendant quelques jours, de mettre ordre aux affaires des églises, et revint à Rome vers la onzième année de l'empire de Néron.

XII.

Néron, persécuteur des Chrétiens. — Simon, ennemi mortel des Apôtres et de l'Église.

Le Prince des Apôtres jouissait à Rome d'une liberté entière, quoiqu'il s'appliquât avec non moins de zèle que S. Paul à affermir l'Eglise, à étendre l'empire de la foi, à combattre les superstitions, à chasser les démons, à renverser l'impiété, à faire la guerre au vice et à mettre en crédit la chasteté et la vertu. Aussi peut-on regarder comme un miracle signalé de la

[1] *Bolland.*; S. Athanase, *de fuga*, rapporte *comme un fait constant*, que Dieu fit connaître alors à S. Pierre et à S. Paul qu'ils devaient bientôt souffrir le martyre à Rome. (Dans Tillemont, *Mém.*, t. I, p. 484). Et 2 Petr., 1, 14.

Providence, que, sous un Prince tel que Néron, S. Pierre pût non-seulement vivre à Rome, mais s'y trouver libre, au point qu'il lui fût permis d'en venir à un combat public et solennel avec l'Enfer, et de remporter sur lui, en présence même du tyran, une glorieuse victoire.

Néron s'adonnait avec passion à la magie. Il honorait les Magiciens et les Nécromanciens ; il les faisait venir de toutes les parties du monde auprès de sa personne. Nous apprenons de Pline [1] qu'il imaginait par ses enchantements commander à ses divinités, c'est-à-dire aux Esprits Infernaux, qu'on décorait du nom de *dieux*. Si pour saisir les plus secrets mystères de l'art, il fallait les chercher dans les entrailles fumantes des victimes humaines, ce n'était là pour Néron qu'un des charmes de l'étude. Les maîtres les plus habiles étaient à sa disposition. Jamais les édits les plus sévères n'avaient pu entièrement purger Rome des Chaldéens, des Astrologues et autres gens adonnés à ces arts exécrables, qui trouvaient toujours de puissants protecteurs. Lorsque l'Empereur lui-même les protégea, ils accoururent de toutes les parties de l'Univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Cordubon, d'aller à Rome, pour recevoir de la main de César la couronne d'Arménie, y vint avec un grand nombre de Mages ou Magiciens, soit qu'il fût lui-même de leur profession, soit plus probablement, pour faire plaisir à l'Empereur, auquel il communiqua tous les mystères de sa secte. Simon-le-Magicien, qui du temps de Claude s'était enfui de Rome pour éviter la présence de S. Pierre, ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de faire admirer ses prestiges à Rome. Voyant que l'Empereur était favorable aux hommes de son espèce, et qu'il détestait les Chrétiens, il crut avoir enfin trouvé le moyen de se venger des Apôtres et particulièrement de S. Pierre, de s'opposer aux progrès du Christianisme, de décrier la doctrine de Jésus-Christ, et de se faire

[1] *Hist. nat., l.* 30, *c.* 2 ; *et* Suetone, *in Neron., c.* 34.

regarder lui-même comme quelque chose de supérieur à l'homme, comme la Grande Puissance Divine descendue des cieux.

Cet imposteur avait véritablement lieu de compter sur les dispositions de Néron ; car, outre que ce Prince était infatué jusqu'à l'extravagance de l'art diabolique de la magie, il était devenu le plus grand monstre de cruauté et de vices qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine : qualité qui pouvait s'accorder avec les pensées perverses d'un Magicien entièrement livré aux Puissances du mal. Outre les meurtres de Sénèque, son précepteur, de Burrhus, son plus dévoué comme son plus habile général, de son frère Britannicus, de sa mère Agrippine, et d'une foule d'autres, l'histoire reproche à Néron l'incendie de sa ville Capitale.

Ce prince, dégoûté de la trop grande simplicité des anciens édifices de Rome, du peu de largeur et d'alignement des rues, ou bien voulant, par pur caprice et par brutalité, se donner le divertissement d'un aussi nouveau et aussi cruel spectacle ; dans l'espoir encore de s'approprier, par ce moyen, les immenses trésors et les choses précieuses qu'on viendrait à découvrir sous les décombres, prit l'étrange et barbare résolution de livrer aux flammes cette métropole de l'Univers. L'incendie dura six jours ; les ravages en furent si terribles que, des quatorze quartiers qui partageaient Rome à cette époque, quatre seulement demeurèrent intacts, trois furent totalement détruits, et, dans les sept autres, il ne resta que quelques débris de maisons brûlées. Le tyran contemplait cette horrible tragédie du haut d'une tour, et, vêtu d'un habit de théâtre, chantait un poëme qu'il avait composé sur la prise de Troie.

Mais bientôt, revenu peut-être quelque peu de sa frénésie, il commença à rougir d'une action si détestable, et fit ce qu'il put pour se laver de cette infamie, et ôter au peuple la persuasion que c'était lui l'auteur de cet affreux désastre. Comme il ne pouvait y parvenir par aucun moyen, les Romains étant

trop persuadés du contraire, il voulut en faire retomber l'odieux sur les Chrétiens. On sait que les deux historiens païens, Tacite et Suétone [1], se formaient la plus fâcheuse idée des Chrétiens ; ils les représentent comme *une secte pernicieuse, digne de la haine du genre humain*, enfantée d'abord *en Judée par le Christ que Ponce-Pilate fit mettre à mort, répandue ensuite à Rome même, où*, comme dans une *commune sentine, se rassemblaient toutes les infamies de l'Univers*.

Se flattant donc qu'on croirait facilement, de gens aussi détestés, toute sorte de mal, le tyran rejeta sur eux l'effroyable incendie. Il fit arrêter d'abord ceux qui faisaient une profession plus ouverte du Christianisme ; et, par leur moyen, ayant découvert une immense multitude d'autres fidèles, il les condamna tous aux plus horribles tourments. Les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient déchirés et dévorés par des chiens ; d'autres, mis en croix ; ceux-là, enveloppés de poix ou d'autres matières combustibles, et attachés le long des rues à des pieux qui leur perçaient la gorge ; puis, le jour tombant, on y mettait le feu, afin que, se consumant insensiblement, ils servissent de flambeaux nocturnes. Pendant ce temps, Néron, habillé en cocher, célébrait dans ses jardins les jeux du cirque ; et, entouré de la plus vile populace, conduisait lui-même un char à la lueur de ces torches funestes [2].

Ce triste spectacle, auquel fait allusion Juvénal dans sa première satyre, toucha de compassion les Gentils eux-mêmes ; ils ne pouvaient voir sans peine immoler des malheureux, non point à l'utilité publique, mais au cruel divertissement d'un seul homme. Telle fut la première persécution. C'est par Néron que les Puissances de l'Enfer s'essayèrent alors à prévaloir contre l'Eglise, fondée sur Pierre.

[1] Tacit., *Annal.*, l. 15 ; Sueton., *Nero*.
[2] *Ibid.*

Simon-le-Magicien, l'un des ennemis les plus acharnés de l'Eglise, ne pouvait donc manquer d'obtenir les bonnes grâces d'un tel empereur. Aussi gagna-t-il aussitôt son amitié et fut-il admis à la cour comme l'un des hommes les plus considérables de l'empire. Sous Claude, avant que S. Pierre ne vînt à Rome dévoiler ses impostures, il s'était acquis une brillante renommée ; — sous Néron, dans ces derniers temps, il parut encore plus grand aux yeux des Gentils. Ses prestiges parurent si merveilleux, qu'il passa pour un Dieu, et que par un décret de l'Empereur et du Sénat, on lui rendit publiquement des honneurs divins et qu'on lui érigea dans l'île du Tibre une statue avec cette inscription :

Simoni, Deo Sancto !
A Simon, le Dieu Saint !

S. Justin [1], dans sa grande Apologie adressée aux Empereurs Romains, au Sénat et à tout le peuple, rappelle deux fois ce fait. « In Imperiali Urbe vestra Roma, propter magi-« cas quas exhibuit virtutes, deus habitus est, et statua apud « vos veluti deus honoratus : quæ statua in amne Tiberi inter « duos pontes est erecta, Latinam hanc habens inscriptionem : « *Simoni Deo Sancto !* ac Samaritani prope omnes, ex aliis « autem nationibus perpauci, illum quasi primum deum esse « confitentes, adorant quoque. »

S. Irénée [2], Tertullien [3], Eusèbe [4], S. Cyrille [5] de Jérusalem, S. Augustin [6], Théodoret [7], attestent l'érection de cette

[1] S. Justin., *Apol. pro Christ. ad Antonin. pium.*
[2] S. Iren., *hær.*, c. 20.
[3] Tertull., *Apol.*, c. 13.
[4] Euseb., *hist.* l. 2, c. 14.
[5] S. Cyrill., *catéch.* 6.
[6] S. Aug., *de hær.*, c. 1.
[7] Théodoret, *hær. fab.*, l. 1, c. 1.

statue et l'inscription latine. Comme plusieurs critiques modernes ont pensé que S. Justin et les Pères avaient pris une statue de *Semo Sangus* ou *Semo Sancus*, pour une statue de Simon-le-Magicien, plusieurs savants et notamment Fleury et de Tillemont, les ont réfutés, et ont démontré que les Pères n'ont pu se tromper sur ce point. En effet, les Païens, à qui étaient adressées les apologies de Justin et de Tertullien, les eussent sur le champ convaincus de fausseté, si le fait allégué et qui devait être si notoire, n'eût pas été vrai. L'erreur, aussitôt découverte, loin de s'accréditer avec le temps, n'eût pas trouvé accès dans l'esprit de Tertullien, de S. Augustin et de tous les Anciens, qui étaient parfaitement instruits, et des divinités païennes, du *Semo Sangus* des Sabins, en particulier, et de l'usage où étaient les Idolâtres de Rome et de la Grèce, de dresser des statues et d'offrir des sacrifices à ceux qui passaient pour des dieux. C'est ainsi que S. Paul et S. Barnabé eurent beaucoup de peine à empêcher que les habitants de Lystre ne leur immolassent des victimes [1]. C'est ainsi que les habitants de Troade avaient dressé plusieurs statues à Nérullin, et qu'on offrait des sacrifices à l'une de ces statues [2]. Toutefois, il y a une différence de sentiment parmi les Anciens sur l'époque de l'érection de la statue de Simon; les uns disent qu'elle fut élevée sous Claude; d'autres marquent que cela arriva à l'époque de Néron. Cette dernière opinion paraît plus probable, parce qu'on sait que Claude détestait les Magiciens et qu'il les chassa tous de la Capitale. Au contraire, Néron les favorisait et les recherchait de toutes parts.

S. Pierre se prépara donc à entrer en lutte avec ce redoutable adversaire, que défendaient et la Puissance Impériale et les Puissances des Enfers. Sa présence à Rome était alors bien nécessaire ; il fallait détruire les funestes effets que Si-

[1] Voir Baron, an. 44, n. 51, 52, 53, 54.

[2] Athénagore, *legat. pro Christ.*, p. 29.

mon par la Magie avait produits dans les esprits, et consoler les fidèles que la persécution avait abattus [1] et dispersés. Mais comme cet Apôtre connaissait par révélation, qu'après son triomphe sur son terrible adversaire, il irait recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux, il voulut auparavant donner à l'Eglise d'Orient ses derniers enseignements, et pourvut ensuite à ce que le Siége Apostolique de Rome fût occupé par un digne pontife.

XIII.

S. Pierre écrit sa seconde Epitre [2] canonique.

VERS L'AN DE J.-C. 65. (SELON D'AUTRES, L'AN 67.)

S. Pierre, ne doutant donc point de sa mort prochaine,

[1] Metaphr., 29 juin, etc.

[2] On ne peut douter que cette épître ne soit de S. Pierre. Car : 1° elle porte le nom de cet Apôtre dans l'inscription ; 2° elle est d'un Apôtre qui était présent à la Transfiguration de Jésus-Christ ; ce que S. Grégoire-le-Grand regarde avec raison comme une preuve capable de lever tous les doutes qu'on pourrait avoir ; 3° elle est insérée comme indubitablement authentique dans le *Catalogue des Ecritures*, par S. Athanase dans son *Epître paschale* et dans sa *Synopse*, t. II, p. 39, c. 137. Et ce Saint l'emploie même contre les Ariens, *Orat.* 2, p. 322. Elle y a été insérée également par S. Cyrille de Jérusalem, *Catéch.* 4, p. 38 ; par le Canon du Concile de Laodicée, *Concil. Labb.*, t. I, p. 1507 ; par le quarante-septième du troisième Concile de Carthage, en 397, *Ib.* t. II, p. 1177 ; par S. Grégoire de Nazianze, *Carm.* 34, p. 98 ; par S. Augustin, dans le *Deuxième Livre de la Doctrine chrétienne*, c. 8, t. III, p. 12 ; par le pape Innocent Ier, *Epist.* 3, c. 7, *Conc. Labb.*, t. II, p. 1256.

Elle se trouve aussi citée par S. Cyrille de Jérusalem, *Mystag.* 4, p. 237 ; par S. Hilaire, *de Trinit.*, l. 1, p. 4, 2e c. ; par S. Macaire, *hom.* 39, p. 203 ; par S. Ambroise, *de Incarnat.*, c. 8, p. 496, m. 297 b. ; par S. Ephrem, *contra impudicos*, p. 98 *et alibi* ; par S. Jérôme. *ep.* 150 *et adv. Jovinianum*, l. 1, c. 24, 25, p. 46 ; par un ancien auteur qu'on

écrivit une seconde épître à tous les fidèles [1] en général, et aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la Bithynie et de l'Asie, en particulier, pour leur rappeler encore ses instructions. Il les exhorte à joindre à leur foi la pratique de la vertu, ce qui montre qu'il combat les doctrines de Simon-le-Magicien, qui enseignait que la foi suffit sans les œuvres. Dans le deuxième chapitre, il fait un portrait affreux des faux docteurs et des Ante-Christs de son époque; il fait connaître la corruption et les châtiments qui leur sont préparés. Dans le troisième chapitre, il engage les fidèles à persévérer dans la foi de Jésus-Christ et à vivre dans l'attente de son avènement. Il relève à la fin de cette lettre la sagesse de S. Paul, qui éclate dans ses épîtres; (S. Paul [2] venait d'arriver à Rome, pour unir ses efforts à ceux du Prince des Apôtres contre des ennemis si puissants). Les paroles de l'épître de S. Pierre, sont les derniers adieux d'un père à ses enfants, d'un pasteur à ses ouailles : ses avis embrassent tous les siècles. Il s'exprime en ces termes :

« Simon-Pierre, serviteur et Apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui sont comme nous, participants du précieux don de la foi et de la vraie justice qui nous est communiquée par la

croit être S. Jean de Jérusalem, *ap. S. Chrysost.*, t. VI, *hom.* 51, p. 399; par S. Augustin, *in Ps.* 76 *et in Ps.* 142, p. 676 et *dans la Cité de Dieu*, où elle est employée comme une autorité certaine, l. 2, c. 33, p. 134; par l'auteur du *Traité de la vocation des Gentils*, l. 1, c. 8, *ap. Ambr.* t. IV, p. 528; et par l'auteur du Livre *de singularitate clericorum*, *apud Cyprianum*, p. 328, 2; par Origène, *hom.* 7, *in Josue*, t. I, p. 298, qui l'attribue à S. Pierre sans difficultés; par Eusèbe, l. 3, c. 31; Didyme, c. 3, *in epist. Petr.*; S. Amphiloque, *apud Nazian.*, *carm.*; 125. (Voir de Tillemont. *Mém. eccl.* t. I, notes p. 555.); S. Hippolyte, év., *de Antechristo*, Rufin, Cassiodore, S. Isidore, tous les orthodoxes modernes.

Nous plaçons ici ces preuves, afin qu'il ne reste dans l'esprit aucun doute sur l'authenticité de cette importante épître.

[1] Dans S. Augustin, t. VI, *Sermo de Cataclysmo*, c. 5; et dans S. Prosper, *de promiss.*, l. 4, c. 2. Cette lettre est appelée *l'Epître aux Gentils*, *la seconde Epître de S. Pierre aux Nations* ou *aux Gentils*.

[2] Il avait été pareillement averti de sa mort prochaine. (*2 Timoth.*, 1).

bonté de notre Dieu, et par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Que la grâce et la paix croissent en vous de plus en plus par la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur !

« Comme sa puissance Divine nous a donné toutes les choses qui regardent la vie et la piété, en nous faisant parfaitement connaître Celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, et nous a ainsi communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour nous rendre, par ces grâces, participants de la nature Divine, si vous fuyez la corruption qui règne dans le monde par la concupiscence : vous devez aussi, de votre part, apporter tout le soin possible pour produire dans votre foi la vertu, dans la vertu la science, dans la science la tempérance, dans la tempérance la patience, dans la patience la piété, dans la piété l'amour de vos frères, et dans l'amour de vos frères la charité. Car si ces grâces se trouvent en vous, et qu'elles y croissent de plus en plus, elles feront que la connaissance que vous avez de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sera point stérile et infructueuse. Mais celui en qui elles ne sont point, est un aveugle qui marche à tâtons, et il a oublié de quelle sorte il a été purifié des péchés de sa vie passée.

« Efforcez-vous donc de plus en plus, mes frères, d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres ; car agissant de cette sorte vous ne pécherez jamais ; et par ce moyen Dieu vous fera entrer dans le Royaume éternel de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur, avec une riche abondance de ses grâces. C'est pourquoi j'aurai soin de vous faire toujours ressouvenir de ces choses, quoique vous soyez déjà instruits et confirmés dans la vérité dont je vous parle, — croyant qu'il est bien juste, que pendant que je suis dans ce corps, comme dans une tente, je vous réveille en vous en renouvelant le souvenir. — Car je sais que dans peu de temps je dois quitter cette tente, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait

connaître. Mais j'aurai soin que, même après mon départ de cette vie, vous puissiez toujours vous remettre ces choses en mémoire.

« Car ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de Sa Majesté. Car il reçut de Dieu le Père un témoignage d'honneur et de gloire, lorsque de cette nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix :

— *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le !*

Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec Lui sur la Sainte Montagne.

Nous avons aussi les Oracles des Prophètes, dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que Celui qui est le Porte-Lumière et l'Etoile du matin se lève dans vos cœurs ; étant persuadés avant toutes choses, que nulle prophétie de l'Ecriture ne s'explique pas par une interprétation particulière. Car ce n'a point été par la volonté des hommes que les Prophéties nous ont été anciennement apportées ; mais ça été par le mouvement du Saint-Esprit que les Saints Hommes de Dieu ont parlé.

« Or, comme il y a eu de faux prophètes parmi le peuple, il y aura aussi parmi vous de faux docteurs, qui introduiront de pernicieuses hérésies ; et, renonçant au Seigneur qui les a rachetés, attireront sur eux-mêmes une soudaine ruine ; et, vous séduisant par des paroles artificieuses, ils trafiqueront de vos âmes pour satisfaire leur avarice ; mais leur condamnation, qui est résolue il y a longtemps, s'avance à grands pas, et la main qui doit les perdre n'est pas endormie.

« Car si Dieu n'a point épargné les Anges qui ont péché,

mais les a précipités dans l'abîme où les ténèbres leur servent de jugement ; — s'il n'a point épargné l'Ancien Monde, mais n'a sauvé que sept personnes avec Noë, prédicateur de la justice, en faisant fondre les eaux du Déluge sur le monde des Méchants ; — s'il a puni les villes de Sodome et de Gomorrhe, en les ruinant de fond en comble, et les réduisant en cendres, et en a fait un exemple pour ceux qui vivaient dans l'impiété, et s'il a délivré le juste Loth, que ces abominables affligeaient et persécutaient par leur vie infâme, ce juste qui demeurait parmi eux étant tous les jours tourmenté dans son âme juste par leurs actions détestables qui offensaient ses yeux et ses oreilles ; on voit par là que le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent des maux par lesquels ils sont éprouvés, et réserver les pécheurs au jour du jugement pour être punis ; principalement ceux qui, pour satisfaire leurs désirs impurs, suivent les mouvements de la chair, qui méprisent les puissances, qui sont fiers et audacieux, qui sont amoureux d'eux-mêmes, et qui, blasphémant la saine doctrine, ne craignent point d'introduire de nouvelles sectes ; au lieu que les Anges, quoiqu'ils soient plus grands en force et en puissance, ne se condamnent point les uns les autres avec des paroles d'exécration et de malédiction. Mais ceux-ci, semblables à des animaux sans raison qui ne suivent que le mouvement de la nature, et sont nés pour être la proie des hommes qui les font périr, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, ils périront dans les infamies où ils se plongent, et recevront la récompense que mérite leur iniquité. Ils mettent la félicité à passer chaque jour dans les délices ; ils sont la honte et l'opprobre de la Religion ; ils s'abandonnent à des excès de bouche dans les festins de charité qu'ils font avec vous. Ils ont les yeux pleins d'adultères et d'un péché qui ne cesse jamais. Ils attirent à eux, par des amorces trompeuses, les âmes légères et inconstantes ; ils ont dans le cœur toutes les adresses que l'avarice peut suggérer : ce sont des enfants de malédiction.

« Ils ont quitté le droit chemin, et se sont égarés en suivant la voie de Balaam, fils de Bosor, qui aima la récompense de son iniquité ; mais qui fut repris de son injuste dessein ; une ânesse muette, qui parla d'une voix humaine, ayant réprimé la folie de ce Prophète.

« Ce sont des fontaines sans eau, des nuées qui sont agitées par des tourbillons ; de noires et profondes ténèbres leur sont réservées. — Car tenant des discours pleins d'insolence et de folie, ils amorcent, par les passions de la chair et par les voluptés sensuelles, ceux qui peu de temps auparavant s'étaient retirés des personnes infectées d'erreur ; leur promettant la liberté, quoique eux-mêmes soient esclaves de la corruption ; car quiconque est vaincu est esclave de celui qui l'a vaincu. Si après s'être retirés des corruptions du monde par la connaissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur, ils se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau, leur dernier état est pire que le premier. Car il leur eût été meilleur de n'avoir point connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la Loi Sainte qui leur avait été donnée.

« Mais ce qu'on dit d'ordinaire, par un proverbe véritable, leur est arrivé : *Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi ; et le pourceau, après avoir été lavé, s'est vautré de nouveau dans la boue.*

« Mes Bien-aimés, voici la Seconde Lettre que je vous écris ; et dans toutes les deux, je tâche de réveiller vos âmes simples et sincères par mes avertissements ; afin que vous vous souveniez des paroles des Saints Prophètes, dont j'ai déjà parlé, et des préceptes de ceux que le Seigneur et le Sauveur vous a donnés pour Apôtres.

Sachez, avant toutes choses, qu'aux derniers temps il viendra des imposteurs et des moqueurs qui suivront leurs propres passions, et qui diront :

« — *Qu'est devenue la promesse de son avènement ? Car*

depuis que les Pères sont dans le sommeil de la mort, toutes choses demeurent au même état où elles étaient au commencement du monde.

« Mais c'est une ignorance volontaire qu'ils ne considèrent pas que les Cieux furent faits d'abord pour la parole de Dieu, aussi bien que la terre, qui sortit du sein de l'eau, et qui subsiste au milieu de l'eau ; et que ce fut par ces choses mêmes que le monde d'alors périt, étant submergé par le déluge des eaux.

« Or les cieux et la terre d'à présent sont gardés avec soin par la même Parole, et sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des Impies.

« Mais il y a une chose que vous ne devez pas ignorer, mes Bien-aimés : c'est qu'aux yeux du Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. Ainsi, le Seigneur n'a point retardé l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns se l'imaginent ; mais c'est qu'il exerce envers vous sa patience ; ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence.

« Or, comme un larron arrive durant la nuit, ainsi le jour du Seigneur viendra tout d'un coup ; et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les Cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient. — Puis donc que toutes ces choses doivent périr, quels devez-vous être, et quelle doit être la sainteté de votre vie et la piété de vos actions ?

« Attendez et hâtez, pour ainsi dire, par vos désirs l'avénement du jour du Seigneur, où l'ardeur du feu dissoudra les Cieux, et fera fondre les éléments. — Car nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux Cieux, et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera. — C'est pourquoi, mes Bien-aimés, vivant dans l'attente de ces choses, travaillez, afin que Dieu vous trouve purs et irrépréhensibles dans la paix. Et croyez que la longue patience de Notre-Seigneur est pour votre salut.

« Et c'est aussi ce que Paul, notre très-cher frère, vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée ; comme il fait aussi en toutes ses Lettres, où il parle aussi de ces mêmes choses, dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent, aussi bien que les autres Ecritures, à de mauvais sens pour leur propre ruine.

« Vous donc, mes frères, qui connaissez toutes ces choses, prenez garde à vous, de peur que, vous laissant emporter aux égarements de ces hommes insensés, vous ne tombiez de l'état ferme et solide où vous êtes établis. Mais croissez de plus en plus dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur. A Lui soit gloire, et maintenant et jusqu'au jour de l'éternité. Amen. »

XIV.

Prédictions de S. Pierre et de S. Paul.

S. Denys de Corinthe [1] et S. Astérius [2], deux auteurs très-anciens, témoignent que les deux Apôtres S. Pierre et S. Paul se trouvèrent alors ensemble à Rome, et qu'ils unirent leurs efforts, pour prêcher la parole de Dieu et travailler à la conversion des Romains.

Lactance [3] rapporte qu'ils y publièrent diverses prophéties, dont l'une regardait la prochaine ruine de Jérusalem et de la nation juive. Ils prédirent *qu'un prince marcherait bientôt*

[1] S. Dionys., Corinth., *ap. Euseb. hist.*, l. 2, c. 25.
[2] Asterius, *hom.* 8, p. 168.
[3] Lactan., l. 4, c. 21 ; apud Baron., an 68, n. 1 ; Godescard, 29 juin.

contre les Juifs et les vaincrait; qu'il raserait leurs villes principales; que durant le siége les habitants souffriraient horriblement de la faim et de la soif, et que même ils se nourriraient des corps de leurs enfants et qu'ils se détruiraient les uns les autres; qu'après la prise de la ville, ils verraient leurs femmes cruellement tourmentées devant leurs yeux, leurs filles déshonorées, leurs fils mis en pièces, leurs petits enfants massacrés, leur pays ravagé par le fer et le feu, toute la nation enfin bannie de la terre de ses pères, et cela en punition du crime qu'ils avaient commis en rejetant le Fils de Dieu [1]. Quelques-uns ont cru que ces prédictions étaient contenues dans le livre intitulé : *la Prédication de S. Pierre.*

Les Païens eux-mêmes ont eu connaissance de ces prédictions, et en ont attesté l'accomplissement. Ainsi Phlégon, astronome païen, assure *que les prédictions faites par Pierre ont été justifiées par l'événement* [2].

Ce fut, en effet, peu après les annonces prophétiques des deux apôtres, que Néron envoya Vespasien en Orient pour combattre les Juifs. On sait le résultat de cette expédition à jamais mémorable. Le tyran impie était loin de penser qu'il accomplissait en cela les desseins du Christ, dont il voulait détruire le nom et le règne naissant. Il ne croyait sans doute point justifier si manifestement la prédication des Apôtres dont il méditait la mort.

[1] « Cum multa alia mira, tum etiam hoc futurum dixerunt, ut post « breve tempus immitteret Deus Regem, qui expugnaret Judæos, et « civitates eorum solo æquaret, ipsos autem fame sitique confectos ob- « sideret. Tum fore, ut corporibus suorum vescerentur, et consumerent « se invicem :.... omnia denique ferro ignique vastari (cernerent) cap- « tivos in perpetuum terris sui exterminari : eo quod exultaverant super « amantissimum et probatissimum Filium Dei. » Hæc Lactantius. l. IV, c. 21 ; ap. Baron. an. 68. n. 1.

[2] Phlégon, cité dans Origène, *adv. Celsum*, l. 2, n. 14 et dans Bullet, *établiss. du Christianisme*, note 21.

XV.

Ordination de S. Clément de Rome par S. Pierre. — Discours de cet Apôtre.

S. Pierre avait ordonné deux évêques, S. Lin et S. Clet, afin que [1], durant sa vie, et en qualité de ses délégués et de ses vicaires, ils remplissent en sa place et en son absence, toutes les fonctions de son ministère Sacerdotal que réclameraient les besoins de la Ville de Rome et ceux des étrangers qui y arriveraient. C'est ainsi que plusieurs auteurs ecclésiastiques font envisager l'épiscopat des deux Pontifes précédents. Ils ajoutent qu'à l'époque où S. Pierre connut que sa fin approchait, il consacra évêque S. Clément, lui donna son titre Pontifical, sa chaire apostolique, toute son autorité, le plein pouvoir des clefs, et la mission d'enseigner toute l'Eglise.

Il parla ainsi au milieu de l'assemblée des fidèles, après avoir pris la main de S. Clément :

— « Ecoutez-moi, mes frères, vous tous qui êtes avec moi « les serviteurs de Dieu. Celui qui m'a envoyé, Jésus-Christ « Notre-Seigneur et notre Maître, m'a révélé que le jour de « ma mort est proche. C'est pourquoi je vous ordonne et con- « sacre pour évêque Clément [2] que voici; je lui confie, à lui « seul, cette chaire où j'ai prêché et enseigné; il m'a accom- « pagné dans mes courses apostoliques depuis le commence-

[1] Hæc in manuscript. codicibus Anastasii Bibliothecarii, Regio Mazarinico, et altero Freheri, cum Gestis manuscript. Pontificum *in vita S. Petri ; apud Bolland*, t. V, p. 428, 29 junii ; eadem apud Ruffinum, et in Pontificali Rom. et ap. Metaphrastem et Surium, t. III.

[2] Tertullien, *de præscript.*, c. 32, dit également que S. Clément a été ordonné évêque de Rome par S. Pierre. Le même récit se trouve *in epist. Levdiensium adv. Paschalem II, in Apost. hist.* l. 1, c. 15 ; *in*

« ment jusqu'à la fin; il connaît toutes les vérités que j'ai « annoncées dans le cours de mes prédications. Il m'a assisté « dans toutes mes épreuves, il m'est demeuré constamment « fidèle. Je le connais mieux que tout autre homme, je sais « qu'il aime le service de Dieu, qu'il chérit les hommes, qu'il « pratique la chasteté, qu'il s'applique avec zèle à l'étude de « la science sacrée ; qu'il est sobre, bon, juste, patient, et « qu'il sait supporter les injures de quelques personnes qu'on « veut instruire de la parole divine. »

« C'est pourquoi je lui remets la puissance de lier et de « délier, que m'avait confiée le Seigneur, afin que tout ce « qu'il aura décrété sur la terre, soit pareillement décrété dans « les Cieux. Il liera ce qu'il faut lier, et il déliera ce qu'il « convient de délier, comme étant Celui qui doit connaître « parfaitement la règle de l'Eglise. Ecoutez-le donc avec sou- « mission, vous rappelant que Celui qui contristera le Docteur « de la Vérité, péchera contre Jésus-Christ même, encourra « la colère de Dieu, le Père Universel des hommes, et que « pour ce péché il sera privé de la vie. Quant à Celui qui a « le commandement sur les autres, il doit agir comme le mé- « decin et s'appliquer à guérir le mal, et ne point se laisser « emporter par la passion comme les animaux indomptés. »

Après ces paroles, comme le noble et très-vertueux Clément se jetait aux pieds de S. Pierre, pour le conjurer de trouver bon qu'il refusât un tel honneur et une telle puissance, le Grand Apôtre lui répondit :

— « Ne me faites point cette demande; c'est en moi un « dessein arrêté, et il l'est d'autant plus que vous cherchez à « refuser cette charge. Car cette chaire Apostolique ne de-

epist. S. Clem. ad B. Jacob. Hierosolym., n. 3, 4 ; *in tom. 1, SS. PP. Apost. Cotelerii* ; in Clem., *epitome*, n. 145 ; in veteri Scriptore, *apud Bolland.*, 29 junii, p. 427 ; et in alio *ibid.* Bollandus rapporte cette ordination comme un fait certain. *Ibid.*, p. 417. S. Epiph. dit que S. Pierre ordonna S. Clément. *(Hér.* 27 *)*

« mande pas quelqu'un qui la désire et qui la recherche avec « hardiesse, mais un homme distingué par une conduite « excellente, et par sa science dans la Parole Divine. »

En même temps, il lui imposa les mains, le fit asseoir dans sa chaire, lui donna plusieurs avis, pleins d'une rare sagesse, sur la manière de gouverner l'Eglise de Dieu et de paître les brebis qui lui étaient dès lors confiées. Il exhorta aussi tous « les fidèles, prêtres et laïques, à seconder de tous leurs efforts « le nouveau Chef des Chrétiens, à l'environner de leur affec- « tion, à lui obéir, à prévenir même ses volontés, à prévoir « jusqu'à ses désirs et à ses pensées qu'il ne pourrait expri- « mer publiquement à cause de quelque grand péril ; par « exemple, s'il devient l'ennemi de quelqu'un à cause des « mauvaises actions de celui-ci, n'attendez pas que lui-même « vous le dise ; ne liez point amitié avec son adversaire, mais « vous devez, sans qu'il vous en prévienne, seconder pru- « demment sa volonté, et vous détourner de celui que vous « sentez lui déplaire par sa conduite ; de cette manière, cha- « que personne qui sera en faute, pour recouvrer l'amitié de « vous tous, se hâtera de se réconcilier avec celui qui est le « Chef de tous les fidèles, et elle rentrera dans la voie du « salut par cela même qu'elle aura recommencé d'obéir aux « avis de Celui qui préside dans l'Eglise. Si, au contraire, l'on « est ami de ceux dont il n'est pas lui-même l'ami, on se « range dans le parti des hommes qui désirent détruire l'E- « glise de Dieu ; l'on est seulement de corps avec le chef « ecclésiastique, contre lequel on est de cœur et d'esprit. Un « ennemi de cette sorte est beaucoup plus dangereux qu'un « ennemi qui l'est extérieurement et ostensiblement ; sous le « masque de l'amitié il joue le rôle d'un véritable ennemi, et « il cause dans l'Eglise la désunion et le désastre[1]... »

[1] Hæc citantur in Concilio Vasensi I, *Can.* 6, *leg. Capitul.* l. 7, c. 361 ; in Concilio Metensi sub Stephano V, c. 12 ; a Joanne VIII, *epist.* 254 ; a Gregorio VII, l. 8, ep. 21 ; apud Coteler., *in SS. PP.*, t. I, p. 614.

S. Pierre recommanda ensuite à S. Clément, devant toute l'assemblée, d'écrire, aussitôt après sa mort, à S. Jacques, le frère du Seigneur, de lui exposer sommairement la manière dont il avait été converti à la foi; comment il avait accompagné son maître dans tous ses voyages apostoliques, et suivi attentivement le cours de ses prédications, de même que la manière dont il remplissait le ministère évangélique ; de lui donner des détails sur les tourments et sur la mort que lui-même devait bientôt endurer, sans craindre de contrister par là l'évêque de Jérusalem. « Il sera très-consolé, ajouta-t-il, « quand il apprendra que j'ai remis ma chaire Apostolique, « non à un homme inhabile et ignorant, mais à un docteur, « versé dans la connaissance du mystère de la Parole Divine. « Car il sait que, si un homme dépourvu d'instruction et de « science remplissait l'office de Docteur, ses disciples et ses « auditeurs, demeurant plongés dans les ténèbres de l'igno- « rance, marcheraient infailliblement à leur perte [1]. »

XVI.

S. Pierre et S. Paul convertissent la plus grande partie des Romains Lutte de Simon contre S. Pierre. — Son impuissance. — S. Pierre ressuscite un mort.

Nous avons dit que S. Paul était arrivé à Rome pour y consoler les fidèles, annoncer l'Evangile, et s'opposer avec S. Pierre aux progrès du mal causé par Néron et par Simon-le-Magicien. Le nouveau peuple de Dieu, composé de la grande multitude de Chrétiens qui habitaient la Capitale du monde,

[1] Discipuli et auditores, ignorantiæ tenebris obvoluti, in interitum demergentur.

avait un grand besoin d'être confirmé et fortifié par la grâce du Saint-Esprit et par la parole de Pierre et de Paul, ces deux grands Docteurs des Chrétiens, si puissants par leurs œuvres et par leur pouvoir miraculeux, si illustres dans toute l'Eglise par la sublimité de leur enseignement, par les effets de la grâce Divine qui étaient produits avec tant d'avantage et avec tant d'éclat par leur ministère. Aussi, à leur arrivée [1], la foi chrétienne, un moment comprimée, se releva-t-elle plus forte que jamais ; elle croissait et s'augmentait dans tous les cœurs.

Mais le Prince des Puissances ténébreuses ne pouvait sans envie contempler les succès des Destructeurs de son règne. Il va s'efforcer de les arrêter par tous les moyens qu'il pourra mettre en œuvre. Il excitera la haine des Juifs et la colère des Païens. Les premiers vont trouver S. Paul pour l'engager à prendre la défense du Judaïsme contre S. Pierre. Mais les deux Apôtres leur rappellent que les cérémonies de la Loi Mosaïque étaient toutes figuratives et qu'elles n'avaient pour but principal que d'annoncer la rédemption qui a été accomplie par Jésus-Christ ; que la fin de leur loi étant remplie, elle devient dès-lors inutile. « Convertissez-vous donc, ajoutaient-« ils [2], et entrez maintenant dans la joie d'Abraham, votre « père ; car les promesses que Dieu lui a faites, sont accom-« plies, selon que le chante le Prophète : *Le Seigneur l'a juré,* « *et il ne se repentira point de son serment : vous êtes Prê-* « *tre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.* En effet, « Jésus, le Messie, a été prêtre sur la croix, lorsque par l'im-« molation de son corps il a offert un sacrifice pour le monde « entier. » Les Gentils qui restaient attachés au culte des idoles, leurs Pontifes, ainsi que les Chefs de la Synagogue, voyant que la prédication évangélique allait mettre fin à leurs religions, réunirent alors leurs efforts, firent passer dans le

[1] Excerpta ex Hegesippo, l. 3, c. 2, *de Excidio Hierosol* ; *Hist. apost.*, l. 1, c. 16 : *Bolland.*, 29 junii, p. 427.

[2] *De Actibus Petri et Pauli, a Marcello, Petri discipulo.*

peuple des paroles de murmure, blâmèrent les Apôtres auprès de Néron, et vantèrent en sa présence Simon-le-Magicien. Ce qui pût encore irriter davantage Néron contre les Apôtres, c'était la conversion, non-seulement de la majeure partie du peuple romain, qui formait une multitude immense, mais celle encore de plusieurs proches parents de ce Prince, de plusieurs de ses concubines, de celles d'Agrippa, préfet de Rome, de militaires, de Dames et de personnages très-considérables de la Ville. Ce qui donna lieu aux Juifs et aux Idolâtres de qualifier les Apôtres de *séducteurs du peuple*. Ils excitèrent encore contre eux l'animosité de Simon, qui était alors tellement en faveur auprès de Néron, que ce Prince était persuadé que, par le moyen de cet homme, il remporterait des victoires dans les batailles, subjuguerait les nations, et parviendrait au sommet de la prospérité. Le magicien, déjà armé de toute l'énergie que lui donnait le désir de se venger, assuré ensuite de la protection d'un puissant empereur, muni, en outre, de toutes les forces des Anges de ténèbres, engagea avec confiance une lutte contre S. Pierre. Il recommença ses enchantements ; il faisait mouvoir des statues, courir un serpent d'airain ; il passait au travers des bûchers, sans se brûler ; il prenait son vol dans les airs ; il paraissait changer les pierres en pains ; il délivrait ceux qui étaient liés de chaînes ; en un mot, il cherchait à imiter tous les vrais miracles, qu'on admirait dans l'histoire de Jésus-Christ et dans celle de ses Apôtres ; mais tout ce qu'il opérait par l'art magique et avec le secours des démons, ce n'était que des prestiges, c'est-à-dire des prodiges apparents, simulés et faux.

Or, S. Pierre fit tomber la confiance que ces prodiges trompeurs avaient gagnée à Simon, car il opéra lui-même par la vertu et la puissance de Dieu, plusieurs miracles véritables, dit Lactance [1], qui firent embrasser la justice à un grand nom-

[1] Lactant., *De persecut.*, c. 2, p. 3.

bre de personnes, dans les cœurs desquels il éleva au Seigneur un Temple stable et indestructible. Il prêchait la parole de vérité, qui détrompait les esprits; il guérissait les malades par une seule parole; il faisait une prière, et les aveugles voyaient la lumière; il commandait, et les démons prenaient la fuite, et des morts ressuscitèrent [1].

Simon-le-Magicien, frappé lui-même, comme tout le peuple, de l'éclat et de la vérité des miracles de S. Pierre, demeura quelque temps comme vaincu et comme accablé de sa confusion. Mais voyant qu'on l'abandonnait de toutes parts et qu'on le maudissait comme un imposteur, digne d'exécration, il s'enhardit de nouveau, et osa se vanter, qu'il pouvait ressusciter les morts.

Or, il arriva [2] dans ce même temps qu'un jeune homme de la haute noblesse, et même de la parenté de César, vint à mourir. La foule des parents du défunt se réunit, et, comme ils avaient plusieurs fois entendu parler de ces hommes extraordinaires à qui l'on attribuait la puissance de rendre les morts à la vie, ils se demandèrent si l'on ne pourrait pas trouver quelque homme de cette sorte, qui pût ressusciter le mort. On parla de Pierre, comme d'un homme très-célèbre par ses œuvres prodigieuses; mais les Gentils idolâtres n'avaient pas une foi ferme en son pouvoir. Néanmoins, l'affliction de la famille exigeait qu'on cherchât un remède : on alla trouver Pierre. D'autres assistants furent d'avis qu'on appelât également Simon, en sorte que l'un et l'autre furent présents.

Alors S. Pierre dit aux parents du défunt :

[1] Marcell., p. 656.

[2] Ce fait est rapporté dans S. Hégésippe, *Ibid., ut supra*; *item, in Apost. hist.*, l. 1, c. 16; *ap. Bolland.*, 29 junii; ap. Sanctorium archiep. Urbin., *in vita B. Petri*, c. 4, n. 65, 64, 65; ap. Marcell., p. 640; (hos actus Florentinus edidit *ad Martyrologium vetus*, p. 105); apud Xaverium, *Hist. S. Petri*; ap. Nicephorum, l. 11, c. 27, *Hist eccles.*; apud Cedrenum; apud Jacobum, archiepisc. Genuensem; etc.

— Que Simon, qui se glorifie de sa puissance miraculeuse, entreprenne le premier, si la chose lui est possible, de ressusciter le mort. S'il ne le peut, je ne doute point que Jésus-Christ n'assiste le défunt.

Simon, que les Gentils idolâtres regardaient comme la Souveraine Puissance, mit cette condition que, s'il ressuscitait le défunt, Pierre serait mis à mort pour avoir attaqué audacieusement et outragé une Telle Puissance. Si, au contraire, Simon n'obtenait aucun résultat, et que Pierre rendît le mort à la vie, il consentait à subir la sentence qu'il avait rendue contre l'Apôtre.

Les conditions ainsi posées, S. Pierre demeura en paix. Quant à Simon, il se mit aussitôt à l'œuvre, il s'approcha du lit funèbre où était couché le défunt, il commença ses enchantements et murmura secrètement des paroles mystérieuses. Dans ce moment, il sembla aux assistants que la tête du mort remuait. Aussitôt les Païens firent entendre de grands cris de joie :

— Il est déjà rendu à la vie, disaient-ils, il parle déjà avec Simon !

En même temps une indignation générale commença à éclater contre S. Pierre, de ce qu'il avait osé se comparer à une si Grande Puissance. S. Pierre demanda alors un moment de silence et dit :

— Si le mort est rendu à la vie, qu'il parle; s'il est ressuscité, qu'il se lève, qu'il marche et qu'il converse avec nous. Pour moi, je vous apprendrai que le mouvement de tête qu'a semblé faire le défunt, n'a été qu'apparent, fantastique, mais nullement réel. Enfin, *ajouta-t-il*, que le magicien s'éloigne du lit, et les prestiges du démon seront pleinement dévoilés. On écarte donc du lit Simon-le-Magicien, et le défunt demeure immobile sans laisser aucun espoir qu'il revienne à la vie.

Alors S. Pierre reste éloigné du mort, se met en prières

pendant quelque temps, puis dit à haute et intelligible voix :

— Jeune homme, je vous le commande, levez-vous ; Notre-Seigneur Jésus-Christ vous rend à la vie et à la santé.

A l'instant même, le jeune homme se leva, parla et se mit à marcher, et S. Pierre le rendit plein de vie à sa mère. Cette femme voulut récompenser le B. Pierre, et le pria de ne pas abandonner son fils.

— Demeurez en paix, lui dit l'Apôtre après avoir refusé ses présents, ne craignez point pour votre fils, car il a avec lui son gardien [1].

Dans ce moment, le peuple voulait lapider Simon-le-Magicien, mais S. Pierre leur dit :

— Il est assez puni, en voyant qu'il a été surpassé, et en reconnaissant que son art est impuissant. Qu'il vive, et qu'il voie, malgré lui, le royaume de Jésus-Christ s'accroître et se dilater ! *Vivat et Regnum Christi crescere videat, vel invitus !*

XVII

S, Pierre et S. Paul devant Néron et ses magiciens. — Lecture d'une lettre de P. Pilate. — Simon le Magicien promet de monter au Ciel vers son Père, étant porté par ses Anges [2].

Frappé de l'éclat du pouvoir Apostolique, le magicien était alors vivement tourmenté. Il alla trouver l'empereur Néron, fit en sa présence plusieurs choses extraordinaires, qui paraissaient de vrais prodiges, mais qui n'étaient que des prestiges.

[1] S. Hégésippe ne parle pas de cette récompense ; il dit seulement que Pierre fut prié de ne pas s'éloigner du jeune homme qu'il venait de ressusciter.

[2] Hæc inveniuntur in iisdem scriptoribus, qui supra.

A ce spectacle, César s'imaginait que cet imposteur était vraiment le Fils de Dieu.

Simon cherchait le moyen de faire mourir S. Pierre ; se voyant ainsi en faveur auprès de Néron, il l'engagea à faire venir l'Apôtre en sa présence. — Mais lorsque le Disciple de Jésus-Christ fut arrivé, il dit au Prince, que *Simon n'était qu'un magicien, un homme de mensonge et de crime, un Ennemi des choses de Dieu et de la vérité;* et il ajouta, *qu'il ne restait plus à attendre que le moment, où, par l'ordre de Dieu, son iniquité allait être manifestée aux yeux de tout le monde.*

Simon, se présentant alors devant Néron, lui dit :

— Ecoutez-moi, excellent Empereur; je suis le fils de Dieu qui suis descendu du Ciel ; jusqu'à présent je n'avais à souffrir que de la part de Pierre qui se dit Apôtre ; maintenant le mal est augmenté au double ; car on dit que Paul enseigne la même doctrine, et qu'il prêche avec lui contre moi. Or, il est certain que, si vous ne vous déterminez à les faire mourir, votre règne ne pourra durer.

Inquiété par ce discours, Néron eut hâte de les faire venir en sa présence. Un autre jour donc Simon-le-Magicien, de même que les Apôtres Pierre et Paul, furent introduits auprès de Néron. C'est ainsi qu'autrefois Moïse et Aaron se trouvèrent introduits avec les magiciens, Jannès et Mambrès, en présence de l'impie Pharaon, ennemi de l'ancien peuple de Dieu. Mais de même que les efforts de ces derniers furent anéantis par les deux serviteurs de Dieu ; de même la puissance des Magiciens de Néron sera confondue par les deux Chefs du nouveau peuple de Dieu.

Simon dit à Néron :

— Ces deux hommes sont les disciples de Jésus de Nazareth, tous deux sortis des derniers rangs du peuple Juif.

— Qu'est-ce que Nazareth ? reprit Néron :

Simon répondit :

— Il est une ville de Judée, qui a toujours conspiré contre vous : elle s'appelle *Nazareth*, et c'est de cette ville qu'est sorti leur maître.

Néron dit :

— Dieu instruit et aime tous les hommes. Quel est le motif qui vous porte à poursuivre ceux-ci?

Simon répondit :

— C'est cette espèce d'hommes qui a perverti toute la Judée et qui l'a tournée contre moi.

Néron dit alors à Pierre :

— Pourquoi avez-vous la même perfidie que votre nation?

S. Pierre se tournant du côté de Simon, lui dit :

— Vous avez pu en imposer à tout le monde, mais vous ne réussirez pas de même avec moi. Ceux que vous avez égarés, Dieu les a tirés de leur erreur par mon ministère. Et lorsque l'expérience vous a démontré qu'il était au-dessus de vos forces de vaincre la puissance que Dieu a mise en moi, j'admire avec quelle audace vous osez vous vanter, en présence du Prince, qu'au moyen de votre art magique vous triomphez des Disciples du Christ.

Néron dit :

— Qu'est-ce que le Christ?

S. Pierre répondit :

— Le Christ est Celui qui a été crucifié pour le salut et la rédemption du monde. Ce magicien, Simon, assure qu'il est lui-même le Christ; mais il n'est qu'un homme, plein d'iniquité, et ses actions sont les œuvres du Démon. Si vous voulez, Prince, connaître avec certitude les choses qui se sont passées dans la Judée à l'égard du Christ, envoyez chercher les lettres (authentiques) que Ponce-Pilate a adressées à son sujet à l'Empereur, votre prédécesseur[1]; parcourez-les, et vous connaîtrez

[1] Comme il y avait à Rome, au temps de Claude, de très-violentes disputes au sujet de Jésus-Christ, il paraît très-vraisemblable que ce prince ait fait prendre des informations particulières auprès de Ponce-

ainsi sûrement toutes les choses (principales qui le concernent).

Dès que Néron eut entendu ces dernières paroles, il commanda qu'on allât aussitôt chercher ces Lettres, et qu'on les lût en sa présence. Voici la teneur de l'une de ces lettres :

— « Ponce-Pilate à Claude, salut...

« J'ai reconnu dernièrement que ce fut par un motif d'envie « que les Juifs ont prononcé contre Jésus une condamnation « inhumaine. — Leur Dieu avait promis à leurs Ancêtres, qu'il « leur enverrait du Ciel son propre Fils pour être leur roi ; et « il leur avait annoncé que ce Fils de Dieu naîtrait d'une « Vierge. Il l'envoya donc dans la Judée, au temps où j'en « étais gouverneur. On apprit qu'il rendait la vue aux aveu- « gles, qu'il purifiait les lépreux, qu'il guérissait les paralyti- « ques, qu'il chassait les démons des corps des hommes, qu'il « ressuscitait les morts par la force de son autorité, qu'il « marchait à pied sec sur les eaux de la mer, et qu'il avait « fait un grand nombre d'autres prodiges admirables. Comme « tout le peuple des Juifs le disait et le croyait Fils de Dieu, les « Princes des Prêtres conçurent contre lui de l'envie, se « saisirent de sa personne, me le livrèrent, en l'accusant faus- « sement de plusieurs griefs, disant que c'était un magicien, « et qu'il enfreignait leur Loi. — Pour moi, (à la vue de tant « de témoignages), je crus qu'il en était ainsi; je le fis donc « flageller, et je le leur livrai pour le traiter comme ils vou- « draient. Ils le crucifièrent, et mirent une garde à son tom- « beau. Mais le troisième jour, pendant que mes soldats gar- « daient le sépulcre, il ressuscita. Or, la malice des Juifs

Pilate, ancien procurateur de ce pays : et que ce dernier ait exposé, dans une ou plusieurs lettres, la manière dont les choses s'étaient passées. On ne saurait dire si cette lettre a été envoyée à Claude avant ou après le décret d'expulsion des Juifs et probablement des Chrétiens qui furent obligés de quitter Rome la neuvième année de ce prince.

« alla si loin, qu'ils donnèrent de l'argent aux soldats en leur « disant : *publiez que ses Disciples ont enlevé son corps ;* et « lorsque les gardes eurent reçu l'argent, ils ne purent taire « ce qui s'était passé. Car ils ont attesté qu'ils l'avaient vu « ressusciter, et qu'ils avaient reçu de l'argent des Juifs. « C'est pourquoi j'ai rétabli la vérité de ces faits, afin que « personne ne les considère autrement et ne les répète d'une « manière mensongère, en s'en rapportant aux calomnies des « Juifs. »

Après la lecture de cette lettre, Néron dit :

— Dites-moi, Pierre, tout s'est-il réellement bien passé ainsi ?

— Oui, Prince, répondit S. Pierre ; tout s'est passé de cette manière, je ne vous induis point en erreur. Ce Simon, qui vous a raconté autrement les faits, est un homme menteur, et il porte si loin la tromperie, qu'il s'imagine être tout ce que Dieu est, tandis qu'il n'est qu'un homme méchant et misérable. Dans Jésus-Christ il y a deux substances, celle de Dieu, et celle de l'homme ; l'incompréhensible Majesté de Dieu se revêtit de la nature de l'homme, afin par elle de venir au secours des hommes. Mais dans Simon il y a deux êtres, l'homme et le Démon ; celui-ci se sert de cet homme pour empêcher les hommes de parvenir au salut.

Simon dit :

— Prince, je suis étonné que vous fassiez la moindre estime de cet homme inhabile, d'un pêcheur, d'un homme menteur, qui n'a aucune puissance ni par son éloquence, ni par sa naissance ; mais pour ne pas souffrir plus longtemps cet ennemi, je vais commander à l'instant à mes Anges, de venir me venger de lui.

Le bienheureux Pierre dit :

— Je ne redoute point vos anges ; quant à eux, ils pourront me craindre à cause de la puissance et de la confiance que

j'ai en Jésus-Christ, mon Seigneur, que vous vous vantez d'être par un insigne mensonge [1].

Néron dit :

— Pierre, vous ne craignez pas Simon, qui prouve sa divinité par des faits ?

S. Pierre répondit :

— L'une des plus évidentes preuves de la Divinité consiste à découvrir les secrets du cœur. Si donc la Divinité est en lui, qu'il me dise maintenant ce que je pense, ou ce que je me propose de faire. Avant qu'il ne vous expose ses tromperies, Prince, je vous communiquerai en particulier ma pensée, afin qu'il ne puisse se servir du mensonge sur ce point.

— Faites-moi part de votre pensée, dit Néron.

S. Pierre lui dit :

— Commandez qu'on m'apporte un pain d'orge et qu'on me le remette secrètement.

Lorsque cet ordre eut été donné, et qu'on eut remis le pain à S. Pierre, il le rompit, le bénit, le tint caché dans son manteau, puis il dit :

— Que Simon fasse connaître présentement, ce que j'ai pensé, ce que j'ai dit, et ce que j'ai fait.

— Que dites-vous, Simon, vous qui avez fait en ma présence tant de merveilles et qui avez fait paraître devant moi vos Anges ?

Comme Simon ne pouvait révéler le secret de l'Apôtre, et que celui-ci le pressait de donner cette seule marque de sa divinité, en lui disant :

O vous donc, qui vous proclamez le Fils de Dieu, révélez, si

[1] Notre-Seigneur Jésus-Christ avait prévenu ses Disciples que, dans les temps qui précéderaient la fin de Jérusalem, comme dans ceux qui précéderont la fin du monde, plusieurs faux docteurs se diraient LE CHRIST. *Multi enim venient dicentes : Ego sum Christus.* (S. Matth. XXIV, 5 et 23.) Une telle usurpation de la part de Simon est un éclatant témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ et à l'incontestable vérité de sa doctrine céleste.

la chose vous est possible, l'objet de ma pensée, de même que l'action que j'ai faite.

Simon, alors indigné de ce qu'il ne pouvait découvrir le secret de l'Apôtre, s'écria et appela à son secours les démons, qui apparurent sous des formes monstrueuses d'animaux et se précipitèrent vers l'Apôtre. Mais S. Pierre, ayant adressé une prière au Seigneur, et ayant présenté le pain qu'il avait béni à ses animaux immondes, ils disparurent aussitôt.

Voilà, dit alors S. Pierre à Néron, les Anges que Simon avait promis de montrer. Et c'est ainsi que ce dieu a pu connaître les pensées des cœurs.

— Vous verrez le néant de tous les prétendus prodiges par lesquels il veut vous faire illusion.

En effet, le magicien vit tout son art criminel confondu par l'Apôtre en présence de l'Empereur, et il parut manifeste que ce qu'il appelait ses Anges, n'étaient que des démons impurs.

Néron avoua à Simon qu'ils étaient vaincus par la puissance de S. Pierre. Et Simon reconnut qu'il avait éprouvé la même opposition, de la part de l'Apôtre, en Judée, à Césarée, et dans toute la Palestine.

Après que S. Pierre et S. Paul eurent été interrogés sur différents points de la foi par l'Empereur, et qu'ils lui eurent donné des réponses capables de lui ouvrir les yeux sur les impostures de Simon et sur la vérité du Christianisme, le magicien, excité par le dépit et la honte, dit à l'Empereur, que, pour reconquérir l'estime des Romains, il voulait leur démontrer publiquement qu'il était Dieu.

— Que tardez-vous, Simon, lui dit l'Empereur? que ne faites-vous voir publiquement que vous êtes véritablement dieu, afin qu'on châtie aussitôt ces deux hommes[1]?

Alors Simon annonça que le lendemain, qui était le Di-

[1] Ibid., *ap. auctores jam supra laudates.*

manche, il monterait au-dessus d'une tour [1], appellerait ses Anges, et leur commanderait de le transporter au Ciel à la vue de toute la Ville. Il ajouta que si les deux Apôtres ne pouvaient l'imiter en cela, ce serait une preuve qu'ils n'étaient que des hommes inhabiles, et ils mériteraient d'être punis du dernier supplice pour l'avoir outragé par leurs paroles.

Néron reprit :

— C'est la journée de demain qui vous fera connaître les uns et les autres.

— Simon, dit S. Pierre, ne cessera d'être persuadé qu'il est le Christ, que quand il aura éprouvé la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après que les Apôtres eurent rendu témoignage à la vérité devant l'Empereur, qui, séduit par son magicien, ne voulait point s'y rendre, ils se séparèrent, mais avec la résolution de se trouver tous le lendemain au lieu de l'Ascension de Simon.

XVIII.

Simon précipité du haut des airs par la puissance de S. Pierre. — Certitude de cet important événement.

S. Augustin [2], d'après la relation de plusieurs Anciens, rapporte que S. Pierre jeûna le Samedi, veille du jour où il devait combattre Simon, et qu'il commanda à tous les fidèles de l'Eglise de Rome de jeûner pareillement, afin qu'il plût à Dieu

[1] Hégésippe, Marcellus, parlent également de cette tour, de même que Walafride Strabon et Venantius. Fortunatus, dans le *Poème de S. Pierre*, inséré dans le recueil de Canisius, *Lectiones antiquæ*, tom. VI, p. 639.

[2] S. Augustin, ep. 86, p. 146.

de lui accorder la victoire sur ce pernicieux ennemi, soutenu par toutes les forces de l'enfer.

Le jour étant arrivé, Simon monta au-dessus de la tour qui lui avait été préparée (au Capitole, comme le rapporte Hégésippe avec d'autres auteurs). Ce malheureux annonça au peuple assemblé sur la place, qu'en sa qualité de Fils de Dieu, il allait monter dans les Cieux.

L'Empereur Néron, avec le Sénat et les Chevaliers Romains, s'y rendit au moment indiqué, et se plaça sur un balcon d'où il pouvait contempler le spectacle qui allait avoir lieu. Il voulut que S. Pierre et S. Paul y fussent présents. Comme il s'agissait d'un fait qui devait avoir une grande conséquence, soit en faveur de l'idolâtrie, soit en faveur du règne de Jésus-Christ, ils s'y présentèrent, et ils entendirent Néron qui leur disait :

— « *Nunc habet veritas apparere* : Voici l'heure où la vérité doit paraître ! »

Alors Simon, le front ceint d'un laurier, se servant de la puissance de sa magie, soutenu par deux démons, étendit les mains et s'enleva dans les airs, porté sur un chariot de feu. — A cette vue, tout le peuple et les chevaliers et l'empereur s'écrièrent, ravis d'admiration :

— *Simon est le vrai Dieu ! — Simon est le vrai Dieu !!*

Cependant S. Pierre et S. Paul, les genoux fléchis en terre, s'étaient mis en prière. Ils entendirent Néron qui leur disait :

— Simon est le docteur de la vérité ! vous êtes des séducteurs !

— Vous ne tarderez pas, dit S. Pierre, à reconnaître que les Disciples de Jésus-Christ enseignent la vérité, et que Simon n'est pas le Christ, mais un magicien et un enchanteur.

— Vous persévérez encore dans le mensonge ! dit Néron, et ne le voyez-vous pas qui s'élève vers les Cieux ?

Alors S. Pierre dit à S. Paul :

— Paul, levez les yeux, et voyez !

S. Paul, ayant levé ses yeux mouillés de pleurs, et ayant vu Simon qui volait dans les airs, dit ces paroles :

— Pierre, que tardez-vous? Achevez l'œuvre que vous avez commencée.

Alors S. Pierre pria avec larmes Notre-Seigneur Jésus-Christ de déployer sa puissance, et de ne pas permettre qu'un peuple si nombreux fût trompé par les vains artifices de Satan. Il le conjura de faire tomber le magicien, afin que tous reconnaissent qu'on ne peut rien contre sa puissance et contre sa volonté. Puis il dit à haute voix :

— Si je suis l'homme de Dieu et le véritable Apôtre de Jésus-Christ, le Docteur de la vérité, et non pas comme vous, Simon, le docteur du mensonge et de l'erreur, j'adjure les Puissances Mauvaises qui vous portent, et je leur commande au nom de Jésus-Christ, de cesser de vous soutenir, afin que celui qui a enseigné le mensonge tombe du haut des airs, et qu'il devienne le jouet de ceux qu'il a trompés !

Aussitôt, l'imposteur, abandonné de ses démons, tomba à terre dans *la Voie Sacrée*, et mourut de cette chute, mais non pas sur le champ. Il se cassa les jambes, et, ayant été porté à *Brinde*, il se précipita de douleur et de honte du haut de l'appartement où il avait été transporté.

Cette entreprise de Simon-le-Magicien, et sa chute fameuse sont attestées par S. Justin [1], S. Irénée [2], Arnobe [3], S. Cyrille [4] de Jérusalem, S. Ambroise [5], S. Sulpice Sévère [6],

[1] S. Justin, *Apolog.* 1, c. 34.
[2] S. Iren., *hær.*
[3] Arnob., l. 2, p. 50.
[4] S. Cyrill., *Catech.* 6.
[5] S. Ambr., *Hexam.*, l. 4, c. 8.
[6] S. Sulp. Sev., *Hist.*, l. 2, p. 45.

S. Isidore de Péluse [1], Théodoret [2], S. Augustin [3], S. Prosper [4], S. Grégoire de Tours [5], S. Maxime de Turin [6], Cassien [7], S. Philastre [8], S. Epiphane [9], par tous les Pères et les Docteurs de l'Eglise Grecque et Latine [10].

Baronius [11] et plusieurs écrivains appliquent à cet imposteur

[1] S. Isidor., l. 1, cp. 15.
[2] Theod., *Char. fab.*, l. 1, c. 1.
[3] S. Aug., *de hær.* 1 ; Lactance, *l. Instit.*
[4] S. Prosper., *in libro cui titulus s Dimidium temporis*, c. 15.
[5] S. Greg. Turon., *Hist.*, l. 1, c. 25 et lib. miracul., l. 1, c. 28.
[6] S. Maxim. Taurinensis, *Hom. 5 in natali B. Petri et B. Pauli.*
[7] Cassian., *Institut.*, l. 3, c. 10.
[8] S. Philastr., *hær.*, c. 29.
[9] S. Epiphan., *hær.*, 21, c. 5.
[10] Constitut. Apostol., l. 6, c. 9 ; S. Pacien, ep. 2 ; S. Clem. Alexand.; Suidas, *Hist. Apost.*, l. 1, c. 18; Cedrenus, Ruffinus; S. Hégésippe, l. 3, *de Bello Judaico*, l. 3, c. 2 ; Les Pères du 6e Concile général, *Actione* 18, *ad Imperatorem Constantinum* ; La préface des Actes du Concile de Nicée ; Vide Coteler. *in Constitut. Apost.*, l. 6, c. 9, etc., etc.

« Quum igitur Petrus Simoni resistens, cum eo sæpè conflictatus esset, tumorque impietatis in malefico illo supra modum excrevisset, postremo quam licentiosissime in conspectu omnium Romæ ad Petrum :

— Tu vero quid ais? inquit, propterea me Christus tuus magnus est, quod a terra cœlos conscendit? Quin et mihi id facere proclive est.

Et confestim manibus extensis, sursum versum, Dœmonibus eum, quibus se permiserat, ducentibus ferebatur.

Petrus autem admodum auxius esse, et cum Deo in corde per precationem colloqui : et tandem spiritu plenus, Potestates illas quæ nefarium hominem in sublime attollebant, increpare, et ut ab eo discederent jubere. At ille præceps deorsum versum fertur, et humi allisus, mortuusque rumpitur. Ibi ex populo qui autea Simonem divinos usurpantem honores laudibus celebraverant, subito ita prostratum videntes, laudesque pristinas per palinodiam recantantes ingenti claraque voce :

— Unus est magnus Deus, *acclamant*, quem Petrus et Paulus aperte et clare prædicant!

Locus sane ipse in quem luctuosum hoc spectaculum incidit, ad hodiernum usque diem, Simonium vocatur, etiamnum Simonis Antichristi perniciem et interitum declarans. » *(Ex veteribus monumentis, Niceph.*, l. 2, c. 36.)

Lorsque Phlégon de Tralles, dans ses *Annales*, parlait des miracles que le Prince des Apôtres fit à Rome pendant son séjour, cet historien païen faisait allusion aux prodiges de S. Pierre et à celui-ci en particulier.

[11] Baron., an. 68, c. 14.

ce que l'historien païen, Suétone [1], rapporte d'un *homme* qui, *sous Néron, entreprit de voler dans les airs, en présence de l'Empereur, mais qui tomba par terre, se brisa si violemment, que son sang rejaillit jusque sur le pavillon d'où ce Prince le regardait.* — Les critiques les plus sévères reconnaissent avec tout le monde que ce récit convient parfaitement à l'histoire de Simon.

S. Philastre et S. Pacien, de même que plusieurs Anciens, disent pareillement que cet événement se passa sous les yeux de l'empereur.

Lucifer et les autres Légats du Pape Libère, écrivant à Eusèbe de Verceil, témoignent que le nom de Dieu Tout-puissant avait été glorifié à la venue des Bienheureux Apôtres, par la chute et la ruine de Simon [2].

S. Isidore de Péluse [3] dit que cette mort de Simon était très-célèbre. S. Ambroise [4] rapporte qu'avant de mourir, S. Pierre vainquit Simon par une victoire éclatante.

Plusieurs auteurs [5] ont pensé qu'en mémoire de ce triomphe de S. Pierre sur le Magicien, l'on frappa alors des médailles qui portaient d'un côté Néron, et de l'autre S. Pierre avec cette légende :

★ PETRUS GALILÆUS. — ★ NERO CÆSAR AUGUSTUS.

Le nom de l'empereur Néron leur a paru rappeler ce mémorable événement. On présenta à Paul IV des médailles anciennes qui portaient ces deux effigies.

Au sixième siècle, on montrait à Rome une pierre un

[1] Suétone, l. 6, c. 12, *in Nerone* : *Icarus* (ille) *primo statim conatu juxta cubiculum ejus decidit, ipsum que cruore respersit.* Car Néron s'était mis trop en avant.

[2] Baron. 353, n. 8.

[3] S. Isid. Pelus., l. 1, ep. 13.

[4] S. Ambr., *Serm.* 38.

[5] Voir David de la Roque, *Dissert. de Legione fulminante*, p. 615 ; Pluquet, *Dict. des Hér.*

peu creusée, où, selon la tradition [1], les deux Apôtres avaient demandé, à genoux, au Seigneur le secours dont ils avaient besoin pour ce grand combat. — D'autres [2] montraient aussi des pierres encore teintes, disaient-ils, du sang de Simon.

Théodoret [3] rapporte que plusieurs de ceux qui furent présents à ce spectacle tragique se convertirent.

Dion Chrysostôme [4], historien païen, contemporain, fait mention d'un *homme qui fut longtemps nourri à la cour de Néron, et qui avait entrepris de voler dans les airs.* — Baronius entend ce passage de Simon-le-Magicien [5].

Arnobe [6] dit que cet imposteur avait essayé d'imiter Elie et de prendre son essor vers les cieux sur un char de feu : *Viderant currum Simonis Magi et quadrigas igneas Petri ore difflatas, et, nominato Christo, evanuisse.*

Strabon Walafride, ou Fortunat, a ainsi dépeint dans ses vers la chute de Simon :

> Insuper et magicum falsi phantasma Simonis
> Funditus evacuans, tetras detrusit in umbras,
> Romanum vulgus solvens errore vetusto :
> Qui præcelsa rudis scandit fastigia turris,
> Atque coronatus lauri de fraude [7] volavit :
> Sed mox ætherias dimittens furcifer auras,
> Cernuus ad terras confractis ossibus ambo
> Corruit ; et Petro cessit victoria bello.

Ainsi cette victoire si mémorable du Prince des Apôtres, a été, non-seulement célébrée par les Auteurs Chrétiens, mais encore attestée par les écrivains profanes.

D'ailleurs, pour que personne ne regarde comme incroyable

[1] S. Greg. Tur., *de gloria Martyr.*, c. 28.
[2] Coteler., *PP. Apost.*, p. 269.
[3] Theod. t. *Hær.*, l. 1, c. 1.
[4] Dio Chrys., *Orat.* 21.
[5] Baron., 68, n. 14, de même que Tillemont, Cellier, Orsi.
[6] Arnob., l. 2, *adv. Gentes*, p. 50.
[7] Forte *Fronde.*

le vol de Simon-le-Magicien, Cléodème assure, dans Lucien, qu'après avoir traité lui-même de ridicule et de fabuleux ce qu'on lui racontait de ce genre de magiciens, il avait changé d'opinion en voyant, de ses propres yeux, un certain Barbare du Nord, et voler, et se promener sur l'eau, et marcher à pas lents au milieu des flammes. — Les démons étaient évidemment les auteurs de ces opérations magiques.

Plusieurs auteurs ont remarqué que S. Pierre, en demandant à Dieu qu'il fît tomber du haut des airs Simon, cet homme si dangereux pour l'Eglise, avait souhaité, non pas qu'il mourût sur le champ, mais qu'il eût les jambes brisées, et qu'il eût encore quelque temps pour se reconnaître et se repentir. Il avait voulu que le peuple, en le voyant encore en vie, fût affermi de plus en plus dans la vérité. En effet, les fidèles furent très-consolés de voir leurs prières exaucées, et le ministre de l'Enfer, qui infectait toute la terre du poison de ses doctrines, complétement défait par le Chef de l'Eglise. — Les Païens, au contraire, furent frappés de stupeur et couverts de la plus grande confusion. Néron, en particulier, lorsqu'il eut appris que Simon venait de mourir, désespéré, dans le quartier ou village de Rome où il avait été transporté, se livra à des sentiments de colère et de rage contre Pierre, qui avait privé, disait-il, le Prince et la République d'un homme *si excellent et si utile*. Il proféra des menaces contre les deux Apôtres, en présence d'Agrippa, préfet de Rome, et commença, dès lors, à chercher des raisons pour se saisir d'eux et les mettre à mort.

LIVRE CINQUIÈME

GLORIEUX MARTYRE

DE

SAINT PIERRE

I.

S, Pierre et S. Paul sont saisis. — Nouveaux motifs de leur arrestation. — Ils convertissent les gardes de leur prison. — S. Processe et S. Martinien.

L'AN 66 [1] DE J.-C., AU MOIS D'OCTOBRE.

La haine que Néron portait à S. Pierre et à S. Paul s'était déjà beaucoup accrue après le malheur arrivé à Simon-le-Magicien; elle s'augmenta beaucoup plus encore, lorsque les

[1] Ou plutôt l'an 67 ou 68, d'après une autre manière de compter les années de Jésus-Christ, laquelle paraît préférable à Baronius et à plusieurs bons auteurs.

Païens lui adressèrent leurs murmures et leurs plaintes, au sujet de la pureté [1] de leur doctrine. « Les Apôtres l'irritèrent, « dit S. Astérius [2], en enseignant aux peuples les Comman- « dements de Dieu, en prêchant la chasteté, en inspirant aux « hommes de l'horreur pour les danses, pour les festins et « pour tout ce qui, en flattant les sens, abat la vigueur de « l'âme et corrompt la pureté. » Selon S. Clément [3] de Rome, disciple de S. Pierre, « l'envie et la jalousie des méchants prétextèrent cette doctrine pour les accuser, et contribuèrent encore par là à leur faire remporter la couronne de la patience et du martyre. »

Néron les fit donc arrêter au mois d'octobre, comme le dit Baronius [4], et il les fit mettre dans une prison, où ils demeurèrent neuf mois [5].

Après avoir passé dans la prison [6] plus de huit mois [7], ils y convertirent S. Processe et S. Martinien, qui étaient deux des principaux de leurs gardes, et, de plus, quarante-sept autres personnes de l'un et l'autre sexe. Les Martyrologes d'Usuard et d'Adon [8] et plusieurs auteurs disent que ces quarante-sept personnes furent toutes mises à mort pour Jésus-Christ par ordre de Néron. Ils marquent leur fête au 14 de mars.

S. Processe et S. Martinien souffrirent dans le même temps pour Jésus-Christ [9]. — Nous avons une relation de leur mar-

[1] S. Ambr., *Serm.* 68, p. 100.

[2] S. Aster., *Hom.* 8, p. 168, et S. Ambr., *ibid.*

[3] S. Clem., *ad Cor.*, c. 5. p. 95, 94.

[4] Baron., 68, n. 23.

[5] Martyrolog. Adon et Usuard, 14 mars.

[6] S. Aster., *Hom.* 8.

[7] Surius, 2 jul., p. 27.

[8] Bolland., 14 martii.

[9] On lit dans le Martyrologe Romain : « 2 juillet, à Rome, sur la voie « Aurélienne, fête des saints martyrs Processus et Martinianus, qui, « ayant été baptisés par l'apôtre de S. Pierre, dans la prison de Mamertin,

tyre, que Baronius regarde comme fidèle. Saint Grégoire nous donne également une histoire de ces Saints. S. Ambroise en fait aussi mention dans ses sermons [1]. Leurs noms se trouvent au 2 juillet dans les Martyrologes de S. Jérôme, de Bède, et dans tous les Autres, Anciens et Modernes, dans le Sacramentaire de Ménard, dans le Calendrier de Fronto, et dans celui d'Allatius.

S. Grégoire [2] a prêché sa trente-deuxième homélie sur l'Evangile dans l'Eglise de ces deux frères Martyrs, près de leur tombeau, et le jour de leur fête. Il nous assure qu'ils « avaient « pour Dieu livré leurs corps à la mort, parce qu'ils étaient « pleinement persuadés qu'il y a une vie qui mérite d'être « achetée par la mort même; que Dieu aussi les glorifiait par « un grand nombre de miracles qui se faisaient à leur tom- « beau; que les malades y obtenaient la guérison de leurs in- « firmités; que les personnes possédées par des esprits im- « purs y étaient délivrées; et que les parjures y étaient livrés « à la possession des Démons. » Il ajoute qu'*il avait appris « de quelques personnes de piété, que ces Saints Martyrs « étaient apparus à une Dame qui venait souvent à leur « Eglise, et l'avaient assurée qu'ils la protègeraient à l'heure « de sa mort, et l'assisteraient de tout leur pouvoir auprès « de Dieu; qu'ensuite de cette apparition, Elle s'était appli- « quée à la prière encore plus assidûment qu'auparavant, « animée qu'elle était par une plus grande assurance d'être « exaucée.* C'est pourquoi il exhorte les fidèles à *recourir*

« au temps de Néron, furent frappés sur la bouche, mis sur le chevalet, « frappés de coups de nerf de bœuf et de bâton, exposés aux flammes « et aux scorpions; à la fin, ayant été frappés de l'épée, furent couron- « nés par le martyre. »

« A Rome encore, supplice de trois saints soldats qui, convertis à la « foi de Jésus-Christ, au martyre de S. Paul, méritèrent de devenir avec « lui participants de la gloire céleste. »

[1] S. Ambr., *Serm.* 68, p. 100.

[2] S. Greg., t. I, p. 1161.

« *à eux par la prière; afin de les avoir pour protecteurs et* « *pour défenseurs auprès du Souverain-Juge.* »

Une ancienne tradition[1] rapporte que, comme il n'y avait point d'eau dans l'obscure et horrible prison Mamertine, pour baptiser ces deux Chefs du lieu de détention et les quarante-sept autres personnes, converties par la prédication de la parole divine, l'Apôtre obtint par ses prières qu'une fontaine jaillît du rocher, et fournît de l'eau pour leur donner le baptême. Aujourd'hui encore, on montre à Rome, dans la même prison, cette fontaine miraculeuse qui ne s'est jamais tarie depuis ce temps, et vers laquelle, à certains jours de l'année, le peuple se rend en foule par dévotion.

Baronius[2] dit que l'Eglise où étaient les corps de ces Saints, ayant été ruinée, leurs reliques furent transportées dans l'Eglise de S. Pierre au Vatican, où elles sont conservées encore aujourd'hui.

II.

S. Pierre se prépare au martyre. — Les diverses circonstances de sa mort sont mentionnées par les Pères et décrites par Linus, son disciple.

S. Pierre, ce grand Apôtre de Dieu, ce digne chef de l'Eglise Universelle de Jésus-Christ, est enfin arrivé au moment où doit s'accomplir à son égard cette divine prédiction de son martyre, qui lui avait été faite depuis 34 ans, en présence des autres Apôtres :

[1] Apud Surium, t. IV. 2 julii, et Baron. an. 68, n. 24. Ribadeneira, *vies des SS.*

[2] Baron., 2 jul.

En vérité, en vérité, je vous le dis[1] : *lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains* (en croix), *et un autre vous ceindra, et vous conduira où vous ne voudrez pas.*

Or, Jésus dit ces paroles pour marquer de quelle mort (S. Pierre) *devait glorifier Dieu,* et lui faire comprendre qu'il devait être attaché à une croix comme son Maître. Et ce fut pour la même raison, ajoute le Saint Evangéliste, que, *après avoir annoncé cela, il lui dit* :

— *Suivez-moi.*

S. Pierre souffrit à Rome, comme son Divin Maître avait souffert à Jérusalem : c'est un fait que reconnaît toute l'Antiquité. Il fut alors ceint et lié par un autre, et mené où il ne voulait pas aller. Car cette faiblesse, innée dans l'homme, cet amour naturel de la vie, par lequel « personne ne veut mourir, « est tellement enraciné dans nous, dit S. Augustin[2], que la « vieillesse n'avait pu l'ôter à S. Pierre. Mais cette crainte « par laquelle cet Apôtre et les Saints les plus éminents ont « reconnu leur infirmité, leur a servi à glorifier davantage la « puissance et la miséricorde de Dieu. Car la gloire des mar- « tyrs serait moins grande, si l'on pouvait mourir sans quel- « que peine, et même sans une grande peine. S. Pierre alla « donc à la mort, en le voulant, et en ne le voulant pas. Il eût « voulu ne pas mourir ; mais il voulait aller à Jésus-Christ, « même en mourant, puisqu'il n'y pouvait aller que par la « mort. »

« Ainsi, dit S. Grégoire[3], il endura la mort avec répu- « gnance et avec crainte, et néanmoins avec joie, parce que « ce chemin pénible n'était que pour aller au triomphe et à un « royaume éternel. »

[1] S. Jean, XXI, 18, 19.
[2] S. Augustin, *in Joan.*, *Hom.* 123 ; 122 *et alibi.*
[3] S. Greg., *in Job*, l. 31, c. 16

Les Pères et les écrivains ecclésiastiques nous rapportent unanimement la plupart des circonstances qui accompagnèrent le glorieux martyre de S. Pierre. Ils parlent de sa prison[1], des conversions qu'il opéra même dans les fers, de sa flagellation[2], des colonnes[3] auxquelles il fut attaché, du lieu[4] où il fut martyrisé avec S. Paul, de son crucifiement la tête en bas, des sentiments qu'il exprima sur la croix, des saintes femmes, Anastasie et Basilisse, qui prirent soin de donner la sépulture à leurs corps et qui furent décapitées, après avoir souffert divers tourments ; du respect que l'on a toujours eu pour le tombeau de S. Pierre, des honneurs qui ont été constamment rendus à ses reliques, conservées à Rome.

Mais, comme ordinairement les Pères et les Auteurs ecclésiastiques ne présentent que la substance et l'indication des faits, et non les détails qui se rapportent à ces événements d'un si vif intérêt, nous reproduirons ici les monuments primitifs, qui contiennent non-seulement le fond des faits, mais aussi les circonstances, développées d'une manière entièrement conforme à la tradition des Pères de l'Eglise.

Les monuments qui vont suivre ont été communément attribués à Linus, disciple de S. Pierre, son vicaire Apostolique, son Chorévêque. Nous sommes loin, cependant, de leur attribuer l'importance que possèdent les écrits Canoniques, soit pour la certitude et l'authenticité, soit pour l'inspiration. Nous ne considérons comme livres inspirés et absolument certains, que ceux que l'Eglise a déclarés tels.

Ceux dont il s'agit, ont néanmoins une certaine valeur, une certaine autorité humaine, telle que celle qu'on attribue au grand nombre des ouvrages ou des mémoires sortis de la main des hommes.

[1] Baronius, an. 69, n. 8.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*

Nous les donnons ici tels qu'ils nous ont été conservés par nos ancêtres, et tels que nous les trouvons dans les ***Bibliothèques de nos Pères***[1], dans le livre de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes.

Au reste, le Bréviaire Romain, que l'Eglise catholique a remis dans les mains du Clergé et des fidèles du monde entier, s'exprime en ces termes sur Lin, comme auteur des mémoires relatifs au martyre de S. Pierre : « Linus Pon-« tifex... scripsit res gestas Beati Petri, et ea maxime, quæ « ab illo acta sunt contra Simonem Magum[2] : c'est-à-dire, « Linus pape, qui, le premier après S. Pierre, gouverna ou « gouvernait l'Eglise..., a écrit l'histoire des actions de ce « Bienheureux Apôtre, et, en particulier, la relation de la « victoire qu'il remporta sur Simon-le-Magicien. »

Ce saint pape et martyr[3], qui signa de son sang la vérité de sa prédication et des miracles dont il avait été le témoin oculaire et l'auteur, commence donc son récit de la manière qui suit :

[1] *Bibliotheca Patrum maxima*, t. I, p. 67.

[2] Brev. Rom., *in festo S. Lini*, 23 sept.

Les *Actes de S. Pierre, par le Pape S. Lin*, sont cités comme une tradition veritable par le cardinal Baronius, *ad an.* 69, n. 20; voir aussi Bollandus, 29 junii; Ordericus Vitalis, *Hist. eccl.*, l. 2, c. 7, etc.; Sixte de Sienne, Trithème, Le Febvre d'Etaples et plusieurs autres auteurs les suivent. Voyez aussi l'*Histoire de S. Paul*, l. 5, c. 8, où les mêmes *mémoires traditionnels* sont suivis par S. Nil, par Jean Cassien, S. Hégésippe, S. Clément, S. Ambr., S. Chrys., par S. Astérius, *in hom.*; par S. Hesychius, S. Sophrone, év. de Jérusalem, par Léontius, prêtre; par S. Proclus, Patriarche de Constantinople; par Nicétas-le-Rhéteur; par Théodoric, Métaphraste, Sartorius-Strangélius, Th. Massitius, *de Paulo, in 15 libros*; Sigismond-Laurent, Jérôme-Xavier, Vincent-de-Beauvais, etc., etc.

III.

Récit de la Passion et du Martyre de S. Pierre, adressé aux Eglises de l'Orient par le Bienheureux Linus, Pontife Romain. — Les concubines du Préfet Agrippa se convertissent et gardent la loi évangélique. — Les mariages sont sanctifiés par l'observation des règles de l'honnêteté et de la sainteté chrétienne. — Les Païens s'irritent contre S. Pierre, qui établit et prêche avec force et avec succès la loi et les règles de la chasteté.

Après avoir longtemps et par différentes sortes d'instructions annoncé la voie du salut, opéré, en présence du peuple, d'éclatants miracles, livré pour le nom de Jésus-Christ de nombreux combats à Simon-le-Magicien et à plusieurs autres hérauts de l'Antechrist; après avoir enduré des souffrances multipliées, les rigueurs de la flagellation, les ténèbres et l'horreur des prisons, le Bienheureux Pierre tressaillait de joie dans le Seigneur, lui rendait grâces jour et nuit avec les frères, à la vue de la multitude qui venait pour embrasser la foi de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Constamment appliqué à la prière et à la prédication, ainsi qu'aux autres devoirs de la piété, spécialement à ceux de la charité et de la chasteté, il faisait pénétrer la grâce dans le cœur de ceux qui venaient l'entendre, il exhortait ceux qui croyaient en Jésus-Christ, à vivre selon les règles de la pudeur et de la continence. En effet, à la vue de la puissante domination qu'elle exerçait sur le monde, la grande Ville de Rome avait conçu des sentiments d'orgueil et pris des airs de faste, elle s'était par cette raison même (comme cela arrive d'ordinaire dans l'opulence et dans une oisive sécurité) laissée dominer par le dérèglement du

sensualisme. Car très-souvent l'orgueil de l'esprit est accompagné du déshonneur de la chair.

Il arriva donc que les discours du B. Pierre inspirèrent à plusieurs femmes de différents âges, des classes nobles et puissantes, un grand amour de la chasteté : la plupart même des Dames Romaines prirent la résolution de conserver purs leurs cœurs, en même temps que leurs corps, autant qu'il dépendrait d'elles [1]. Mais comme le temps approchait, où la fidélité et les souffrances du B. Apôtre devaient être récompensées, le Chef du parti de la perdition vint s'opposer au progrès de l'Evangile : l'Antechrist Néron [2], qui était l'iniquité consommée, ordonna que l'Apôtre fût enchaîné et mis dans une prison affreuse.

Ce fut là qu'il fut visité par quatre concubines du préfet Agrippa, nommées : Agrippine, Eucharie, Euphémie et Dione. Lorsqu'il leur eut parlé de la chasteté et exposé tous les commandements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles rougirent et conçurent de la peine de se voir ainsi soumises aux passions d'Agrippa. Dès lors, s'étant entendues entre elles, elles se vouèrent à la chasteté, et, fortifiées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles résolurent de ne plus désormais acquiescer à ses désirs adultères. Elles évitèrent, en effet, non-seulement tout commerce avec lui, mais même sa présence. Agrippa en éprouva un vif chagrin. Il fit épier leurs démarches, et ses gens lui apprirent qu'elles se rendaient assidûment auprès du Bienheureux Apôtre pour écouter ses instructions. Il se les

[1] Ita ut pleræque etiam Romanorum matronæ a commixtione virilis thori servare munda corda, simul et corpora, quantum ex ipsis erat, deligerent.

[2] Lactance, *de persecut.*, c. 2, dit que le fruit que S. Pierre, dans son dernier séjour à Rome, fit par ses prédications et par ses miracles, fut une des causes de la persécution que Néron suscita alors contre l'Eglise.

S. Chrysostôme rapporte que S. Pierre avec S. Paul avait converti à la foi le grand échanson et l'une des maîtresses de l'Empereur. (Voir *Sepp.* t. II, p. 380.)

fit amener, et, dans la violence de sa passion insensée, il leur dit :

— Je sais d'où vous venez. Ce Disciple du Christ vous a appris à ne plus me voir. Mais j'ai la persuasion que sa magie, ses artifices, n'ont pu diminuer l'amour que vous avez pour moi.

Insensibles à toutes ses caresses, elles ne lui répondirent aucune parole de courtoisie, elles ne firent point attention aux voluptueuses invitations qu'il leur fit, parce que les discours de l'Apôtre les avaient affermies.

Voyant alors qu'elles suivaient la doctrine de Pierre et que c'était la cause qui les portait à ne point consentir à ses paroles flatteuses et à mépriser d'un commun accord sa passion, il se mit à leur faire les menaces les plus effrayantes ; il jura qu'il les ferait brûler toutes vivantes dans un feu ardent ; qu'il infligerait à Pierre les plus grands supplices, et qu'il effacerait à jamais son nom de la mémoire des hommes.

Mais il ne put les amener à consentir à ses vues passionnées.

— Nous aimons mieux, disaient-elles, perdre la vie pour la chasteté dans toute sorte de tourments, plutôt que de renoncer Jésus-Christ, à qui nous avons fait vœu de continence.

Le préfet Agrippa était donc irrité, principalement contre l'Apôtre ; il grinçait les dents contre lui, et il cherchait quelque occasion et quelque raison plausible pour le faire périr.

Cependant l'une des Matrones de la première noblesse de Rome, femme d'Albinus [1], l'un des intimes de César, vint en-

[1] La famille des *Albinus* était puissante et célèbre à Rome. L'un de ses membres, probablement *Albinus* dont il est ici question, avait été environ deux ans, de l'an 62 à l'an 64, gouverneur de la Judée, au nom des Romains. Les difficultés qu'il y avait rencontrées ne l'avaient pas disposé très-favorablement envers les hommes de cette province.

tendre Pierre. Elle s'appelait *Xandippe*, et était accompagnée de plusieurs autres dames distinguées. Lorsqu'elle eut entendu ce que disait l'Apôtre touchant la foi et la chasteté, elle résolut, à ce sujet, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait être illicite. Albinus en ressentit un vif déplaisir, et fut très irrité contre l'Apôtre. En vain employa-t-il les caresses et les menaces, Xandippe demeura ferme dans la foi et dans sa résolution. Albinus était lié d'amitié avec Agrippa, le préfet de Rome ; il lui fit part de sa peine, lui dit que les prédications de Pierre en étaient la cause. Il le pria par l'amitié qu'il lui avait témoignée jusqu'alors, de le venger de Pierre. Il ajouta que si son ami lui refusait cette faveur, il se vengerait lui-même.

Agrippa répondit que par suite des discours de cet homme, il avait lui-même à supporter des choses semblables, et même de plus dures.

Albinus, voyant qu'il lui était impossible d'engager Xandippe à renoncer à la foi et aux règles évangéliques, se concerta donc avec Agrippa pour surprendre Pierre comme dans un filet, et le faire périr comme magicien.

Or Xandippe, apprenant ce projet, envoya à S. Pierre un messager fidèle, pour l'avertir de sortir de Rome et d'éviter des piéges presque inévitables. Elle-même néanmoins fit aussi connaître le complot d'Albinus et du préfet Agrippa au fils du préfet Marcus, à Marcellus, qui, après avoir quitté la doctrine pernicieuse de Simon-le-Magicien, s'était montré en toute circonstance fidèlement et courageusement attaché au Bienheureux Apôtre Pierre.

IV.

Le Sénat s'occupe de la prédication de S. Pierre sur la chasteté. — Résolution d'Agrippa. — Instances très-touchantes que les fidèles font à S. Pierre de sortir de Rome pour un temps et pour éviter la mort.

Le lendemain, quelques-uns des Sénateurs se levèrent au milieu de la séance, et dirent :

— Nous appelons votre attention, nobles Patriciens, sur une doctrine qui tend à la perversion de la Ville éternelle : Pierre délie les mariages par l'enseignement du divorce [1], il sépare de nous nos épouses, et nous ne savons quelle Loi nouvelle et inouïe il introduit parmi nous.

En disant ces paroles, ils provoquaient les autres à se soulever contre l'Apôtre, et à le faire paraître devant les tribunaux.

Alors Agrippa se félicita de voir que l'occasion qu'il désirait d'accuser Pierre s'était présentée dans le Sénat. Mais ni Pierre ni les fidèles n'ignorèrent ce qui venait de se passer. Ils en avaient aussitôt reçu la nouvelle par ceux des Sénateurs que le Seigneur avait éclairés par l'intermédiaire de Pierre. C'est pourquoi Marcellus et les frères [2] suppliaient Pierre de s'éloigner. L'Apôtre leur dit :

[1] *Exagération*, qui a pour but d'irriter contre l'Apôtre les Païens rebelles à la Loi chrétienne. Baronius dit que la doctrine de S. Pierre sur la chasteté souleva contre lui les Gentils. (An 69, n. 6. *Annal.*) — *Cum Petrus... doceret castimoniam, excitavit animos Gentilium.* » (S. Ambr., *Ibid.*)

[2] Origène, *in Joan.*, c. 21, et S. Ambroise, *Serm.* 68, parlent des instances réitérées qui furent faites à S. Pierre dans cette circonstance. (Voyez Baron., *ibid.*)

— Il ne faut pas, mes frères et mes Enfants, fuir les souffrances qui se présentent à endurer pour le Seigneur Jésus-Christ, lorsque lui-même, de son plein gré, dans la vue de notre salut, s'est offert à la mort.

A ces mots, Marcellus et les frères fondent en larmes, et lui disent :

— Ayez pitié de nous, Père plein de bonté, ayez compassion des jeunes personnes et de ceux qui sont encore novices dans la foi ; ne nous délaissez pas, ne les abandonnez pas au milieu des dangers de l'idolâtrie.

Pierre répondit à leurs instances en ces termes :

— Vous me conseillez de fuir, et d'inspirer ainsi par mon exemple à la jeunesse et aux fidèles la crainte de la souffrance, tandis que je dois annoncer avec constance la parole de Dieu et conserver les règles fondamentales de la sainte pureté, que j'ai posées. Vous pensez que je dois fuir, afin d'éviter une mort que tout le jour j'appelle par mes soupirs et par mes gémissements, parce que je la considère comme l'entrée de la vie, et que, de plus, je dois par elle glorifier le Seigneur, selon qu'il me l'a révélé [1].

En entendant ces paroles, les frères s'écrièrent :

— O Père, qui nous enseignez la vérité, que sont devenues les paroles que vous nous avez adressées, lorsque vous nous assuriez que vous étiez prêt à mourir pour notre salut? Et maintenant nous ne pouvons obtenir que, pour notre salut, et jusqu'à ce que nous soyons affermis, vous consentiez à vivre encore un peu de temps.

Les jeunes adolescents qu'il conservait avec sollicitude, et qu'il avait élevés avec soin dans la foi et dans la chasteté, levaient les mains au Ciel, puis considérant attentivement sa face, tombaient à ses pieds en poussant des cris de douleur :

[1] S. Augustin dit les mêmes choses de S. Pierre. (*In Ps.* 30, *In Joan.*, *Hom.* 122.)

— O bon père ! bon pasteur ! vous qui êtes, après le Seigneur la douceur même, pourquoi, après nous avoir environnés de tant d'affection, nous avoir naguère enfantés au Seigneur, dans la fontaine sacrée, pourquoi, par une résolution qui n'était jamais entrée dans votre cœur, nous abandonnez-vous si prématurément, et nous exposez-vous aux morsures de loups cruels ?

Les dames, la tête couverte de cendre, jetaient aussi des cris :

— Est-ce là, disaient elles, cette bonté que vous nous prêchiez en parlant du Sauveur ? Dans sa miséricorde il accorda à vos larmes un éternel pardon pour votre renoncement momentané ; et maintenant, malgré nos pleurs, et ces flots de larmes, vous ne nous accordez même pas un court délai, lors, surtout, qu'en demeurant en cette vie vous pourriez encore servir le Seigneur, et mériter cette couronne éternelle qui vous est toute préparée.

Les gardiens de la prison, Processus et Martinianus, avec d'autres magistrats et employés, le conjuraient pareillement.

— Seigneur, lui disaient-ils, éloignez-vous où vous voulez ; car nous croyons que déjà l'Empereur ne se souvient plus de vous ; mais cet injuste Agrippa, qu'excitent et l'amour de ses concubines et l'ardeur de ses passions, se hâte de vous perdre. Si, en effet, il obtenait un ordre impérial, Plautinus, cet homme à qui nous avons des obligations, qui nous a confié votre garde et vous a recommandé à nos soins, nous enverrait un arrêt de mort contre vous. Vous le savez : lorsque, par l'efficace de vos prières, à la vue du prodige admirable qui fit, dans la prison voisine, couler une fontaine du rocher, vous nous eûtes amenés à la foi, et baptisés au nom de la Sainte Trinité, vous fûtes libre d'aller où vous vouliez : personne ne vous inquiéta ; il n'en serait plus de même maintenant, si le feu démoniaque qui excite la ville s'emparait de plus en plus d'Agrippa. C'est pourquoi nous vous prions, vous

qui êtes le ministre de notre salut, de daigner nous accorder ce retour ; vous nous avez délivrés des liens de nos péchés et de ceux des démons, maintenant, pour le salut d'un peuple nombreux, non pas tant en vertu de notre permission que par égard pour nos prières, sortez de ces fers et de cette affreuse prison dont la garde nous est confiée, et éloignez-vous !

Les veuves aussi, et les orphelins, et des personnes accablées de vieillesse, venaient, les cheveux épars, le visage défait, la poitrine nue, et lui disaient :

— Vous avez guéri de diverses maladies, vous avez même ressuscité des personnes qui venaient à notre secours et qui prenaient soin de nous soulager, et aujourd'hui, Père plein de bonté, vous vous soustrayez à nos besoins. Laissez-nous plutôt, laissez-nous tous aller devant vous, de peur que, privées de l'enseignement de votre doctrine, nos âmes ne périssent, et que, dépourvus des soulagements que vous leur procuriez, nos corps ne soient consumés par les langueurs ; hâtez-vous de nous envoyer là où vous désirez que nous allions, afin que nous n'ayons pas le malheur, étant dépourvus de notre maître, de voir périr la vie qu'il nous a communiquée, et que, en demeurant dans cette vie, nous ne mourions point d'une mort malheureuse.

V.

S. Pierre sort de Rome. — J.-C. l'y fait revenir. — Pleurs des fidèles. — Entrevue avec Agrippa. — Condamnation portée contre le Saint Apôtre par le plus libertin des hommes.

Pierre, entendant venir ces plaintes de toutes parts, comme il était compatissant au delà de toute expression, et qu'il ne

pouvait jamais sans pleurer voir les larmes des affligés, fut vaincu par tant de pleurs; il leur dit :

— Que personne de vous ne m'accompagne, je sortirai seul après avoir changé de costume.

En effet, la nuit suivante, après avoir célébré l'office, il fit ses adieux aux fidèles, leur donna la bénédiction en les recommandant à Dieu, puis il partit seul. (Dans sa route, les courroies qui servaient à le lier tombèrent d'elles-mêmes.) Or, dès qu'il voulut sortir par la porte de la ville, il vit le Christ se présenter à sa rencontre[1]; il l'adora, et lui dit :

— Seigneur, où allez-vous ?

Le Christ lui répondit :

— Je vais me rendre à Rome, pour y être crucifié de nouveau.

— Vous allez être crucifié de nouveau, lui demanda S. Pierre?

— Oui, lui répartit le Seigneur, je vais être encore attaché à la croix.

Pierre lui dit :

— Seigneur, je vais retourner et je vous suivrai.

[1] Eusèbe, *Hist.*, l. 3, c. 2, raconte pareillement que Jésus-Christ vint à la rencontre de S. Pierre, lorsque cet Apôtre fuyait de Rome. S. Ambroise (*), *In Auxent.*, rapporte le même fait presque dans les mêmes termes, (Baron., an. 69, n. 6.) De même que S. Hégésippe, *de excid.* Jeros., l. 3, c. 2, et l'Auteur des Actes des SS. Processus et Martinianus, (Baron., *ibid.*, n. 7.) Origène, t. 20, c. 12, édit. de La Rue; t. 21, *in Joan.*, p. 298, édit. de Huet; ailleurs *in Joan.*, t. 27; Orderic. Vitalis, *Hist. eccl.*, l. 2, c. 7, p. 295; S. Grégoire le Grand, *expositio in Psalmum pœnitentiæ* IV; Baronius, *loc. cit.*; Florentinius, dans ses *Notes sur le Martyrologe*, dit : « Locus exstat adhuc via Appia a Cardinale Polo restau« ratus sub titulo : *Domine, quo vadis?* et lapis ubi Domini vestigia « rutilant, in D. Sebastiani Ecclesia translatus veneratur. » Une vue de cette chapelle se trouve dans les *Acta Sanctorum*, t. 5 de Juin, p. 455; Grabe, *Spicilég.*, t. 1, p. 80.

(*) « Nocte muros, dit S. Ambroise, egredi cœpit et videns sibi in Porta Christum occurrere urbemque ingredi, ait : *Domine, quo vadis?* — Respondit Christus : *Venio Romam iterum crucifigi.* (Tom. 2, p. 867, édit. des Bénédictins.)

Après qu'il eut achevé ces paroles, le Seigneur remonta au ciel.

Pierre le suivit longtemps des yeux, versant des larmes de joie.

Rentrant ensuite en lui-même, il comprit que le Seigneur lui avait, par ces paroles, annoncé la mort qu'il devait souffrir; que ce Sauveur plein de bonté, qui souffre dans la personne de ses Elus par un sentiment de compassion et qui manifeste sa protection par la gloire dont il honore leur martyre, devait encore souffrir dans la personne de son apôtre. Il retourna donc sur ses pas, revint à la ville plein de joie, et glorifiant Dieu, il raconta à ses frères qu'il avait rencontré le Seigneur, et il leur dit comment le Sauveur lui avait déclaré qu'il allait être crucifié de nouveau en la personne de son Apôtre.

Lorsqu'il leur eut annoncé qu'il allait souffrir la mort, tous versèrent des larmes et jetèrent des cris; ils faisaient éclater leur douleur par des pleurs et des sanglots :

— Bon pasteur, disaient-ils, considérez vos brebis : considérez combien il est utile que vous fortifiiez par votre parole ceux dont la foi est encore si faible. Voyez combien ces cœurs chancelants ont besoin d'être raffermis par vous.

— Il est facile au Seigneur, répondit Pierre, de confirmer sans mes faibles paroles les cœurs de ses serviteurs. Car ceux qu'il a plantés, il les fera croître à un tel point de perfection, qu'ils pourront eux-mêmes planter. Pour moi, en ma qualité de serviteur, il est nécessaire que j'accomplisse la volonté du Maître. C'est pourquoi s'il veut que je demeure encore dans ce corps pour vous, je ne m'y refuse pas. Et si son dessein est que je souffre pour son nom et que par mes souffrances il daigne me recevoir, je suis heureux, je suis ravi de joie à la vue de son bienfait.

Lors donc que par ces paroles et par d'autres semblables il consolait les âmes de ses frères, et que ceux-ci ne pouvaient

contenir leurs larmes, survint Héros avec quatre appariteurs et dix autres hommes, qui l'appréhendèrent. Après l'avoir arraché du milieu des fidèles, ils le garottèrent, et l'allèrent présenter devant Agrippa, préfet de la ville.

Agrippa le voyant, lui dit :

— Vous êtes bien hardi, de circonvenir le peuple et de persuader aux femmes de se séparer de leurs maris. Vous avez osé, à la honte des Juifs, introduire le culte de je ne sais quel Christ, et enseigner je ne sais quelle vaine doctrine, entièrement opposée à la religion et aux cérémonies sacrées de la Ville Eternelle !

Dans ce moment, la face de l'Apôtre devint brillante comme le Soleil, et Pierre lui parla en ces termes :

— Je vois où vous en voulez venir, ô vous, le flambeau du libertinage, l'ami des voluptés illicites, l'inventeur des plus atroces cruautés, le persécuteur des innocents, le fauteur des hommes immoraux et pervers, l'artisan du mensonge, la demeure de Satan ! Vous ignorez la gloire que j'ambitionne, et c'est pour cela que vous dites que je cherche à m'emparer de la confiance des hommes et des femmes.

— Puisque vous savez, reprit Agrippa, que j'ignore ce en quoi vous vous glorifiez, faites-le-moi connaître.

Pierre lui répondit :

— Que je n'aie point d'autre gloire que la croix de mon maître et Seigneur Jésus-Christ, dont je suis le serviteur.

— Voulez-vous donc, dit Agrippa, être crucifié comme votre Seigneur et votre Dieu a été crucifié ?

— Je ne suis pas digne, répondit Pierre, de rendre du haut de la croix le monde témoin de mes souffrances ; mais je souhaite (quel que soit le genre de supplice qu'il vous plaise de me faire endurer), je désire ardemment imiter la passion du Christ.

Alors Agrippa, cachant la passion de son incontinence derrière une accusation de superstition, condamna l'apôtre à être crucifié.

VI.

Murmures. — Sédition apaisée par S. Pierre. — Avec quel courage l'Apôtre s'avance vers le lieu de son Martyre. — Admirables sentiments de S. Pierre à la vue de la Croix. — Il demande à être crucifié la tête en bas.

Dès que cette nouvelle fut répandue, il se fit aussitôt un grand concours de peuple; les rues et les places ne pouvaient contenir les hommes de tout âge, et de toute condition qui accouraient: riches, pauvres, veuves, orphelins, petits et grands, tous élevaient la voix et disaient hautement:

— « Pourquoi livre-t-on Pierre à la mort? — Quel crime « a-t-il commis? — En quoi a-t-il nui à la Ville? — Il n'est « pas permis de condamner un innocent! — On doit craindre « que (Dieu) le Christ ne venge la mort d'un si grand homme, « et que nous ne périssions tous. »

En même temps des foules de peuple se déchaînèrent contre Agrippa; elles entreprenaient de délivrer Pierre et de lui conserver la vie: les voix tumultueuses du peuple se répondaient l'une à l'autre, et Rome était dans le trouble et la confusion.

Alors S. Pierre s'arrêta un peu, puis monta sur une éminence; de là, ayant par signe invité le peuple au silence, il lui parla ainsi:

— « Romains, qui croyez en Jésus-Christ et espérez en « lui seul, rappelez-vous sa patience! et que les prodiges « qu'il a opérés à vos yeux par mes mains vous consolent. « Attendez-le à son avènement, lorsqu'il viendra rendre à « chacun selon ses œuvres. Ce que maintenant vous voyez se « passer à mon égard, m'a été annoncé depuis longtemps par

« le Seigneur : *Le disciple*, disait-il, *n'est pas au-dessus du « Maître, ni le Serviteur au-dessus de son Seigneur*. Sachez « donc que j'ai hâte d'arriver à ce dernier terme, où, délivré « de ce corps, je me présenterai au Seigneur. *(Hist. Apost.)* « Si votre charité pour moi est sincère, si vous voulez me « donner une véritable preuve de votre piété filiale, ne me « retenez pas lorsque je vais à Dieu, ne m'empêchez point « d'aller promptement auprès de Jésus-Christ. Demeurez « donc paisibles, réjouissez-vous de mon immolation, afin que, « joyeux, j'offre mon sacrifice au Seigneur. *Car Dieu aime « celui qui donne de bon cœur*. »

Ces paroles eurent peine à calmer la sédition, et à empêcher qu'Agrippa ne fût déchiré. Car ces foules de peuple pouvaient et désiraient vivement renverser ce préfet; elles ne craignaient que de contrister l'Apôtre qui imitait l'exemple de son Maître, lorsque celui-ci disait : *Je puis prier mon Père, et il m'enverra à l'heure même (si je le veux), plus de douze légions d'Anges*. Une multitude infinie suivit l'Apôtre et les Appariteurs vers un lieu appelé *Naumachie*, près de l'Obélisque de Néron, sur la montagne. Là était posée une croix. Alors l'Apôtre considérant le peuple qui pleurait et qui voulait exciter une nouvelle sédition, lui parla ainsi :

— Je vous en conjure, mes frères, n'empêchez point mon sacrifice. Ne cherchez point à sévir contre Agrippa, n'ayez pas contre lui d'amer ressentiment, car il est l'artisan d'une œuvre étrangère. L'auteur de ma mort corporelle, c'est le démon, qui en cela abuse de la permission que le Seigneur lui a laissée. Il est irrité de voir que mon ministère évangélique lui a enlevé des vases d'ignominie, qui sont devenus des vaisseaux de continence, des temples de Jésus-Christ, des tabernacles d'honneur et de grâce. C'est pourquoi, mes frères et mes enfants, montrez-vous obéissants à mes recommandations... C'est maintenant le temps d'offrir mon sacrifice. Souvenez-vous des signes et des prodiges et des guérisons miraculeuses, que le

Christ, par mon ministère, a opérés à vos yeux et en votre faveur. *Mementote signorum et prodigiorum atque sanitatum, quæ Christo operante et me ministrante, vidistis et sensistis.* Les maladies corporelles de plusieurs n'ont été guéries, qu'afin que les âmes de tous fussent sauvées. Des corps morts ont été ressuscités, afin que les âmes mortes fussent rendues à la vie. Mais pourquoi tarder et ne pas m'avancer vers la croix? Adieu, mes frères, soyez patients, et observez ce que je vous ai dit, je vous recommande au Seigneur Jésus-Christ.

Il avança alors, puis se tenant debout devant la croix, il dit :

— O croix, dont le nom est un mystère caché ! ô faveur ineffable; car dans le nom de la croix est la paix ! ô croix, toi qui unis l'homme à Dieu, et le tiras magnifiquement de l'empire et du joug de Satan ! O croix, toi qui, toujours par le moyen de la vraie foi, représentes vivement au genre humain la passion du Sauveur du monde, et le rachat de tous les hommes jusqu'alors captifs ! O croix, toi qui chaque jour offres aux peuples fidèles la chair de l'Agneau Immaculé, qui les préserves efficacement du mortel venin de l'Antique Serpent, et qui éteins sans cesse en faveur du Croyant l'épée flamboyante qui empêche l'entrée du Paradis ! O croix, toi qui chaque jour établis la paix entre le ciel et la terre, et remets sous les yeux du Père Eternel la mort du Médiateur qui ressuscita d'entre les morts pour ne plus mourir; toi qui fus si heureusement chargée de renouveler incessamment ce grand mystère ; c'est pour toi que je souffre violence ; maintenant que je touche au dernier terme de cette existence corporelle, je ne cesserai de faire connaître le secret mystère que Dieu a caché en toi, et que mon âme et ma vie n'ont jusqu'ici cessé de publier. O vous qui croyez en Jésus-Christ, ne regardez point comme une croix ce qui apparaît ici à vos regards. Et maintenant surtout, ô vous qui pouvez m'entendre à cette dernière heure de ma vie temporelle, faites taire le langage des sens, élevez vos esprits : de

ces apparences visibles portez-les vers ce qui est invisible, et vous comprendrez qu'en Jésus-Christ, par la croix, a été opéré le mystère du Salut. Rendre à la terre le corps que tu en as reçu, Pierre, c'est une dette que tu dois acquitter par le ministère de ceux à qui il appartient de tuer le corps.

En même temps, il dit à ceux qui commandaient les bourreaux :

— Pourquoi perdez-vous le temps ? Appariteurs, vous à qui je suis confié, que tardez-vous ? Accomplissez l'ordre qui vous a été donné, dépouillez-moi de ce vêtement mortel, afin que, revêtu de celui de l'immortalité, je jouisse de la présence du Seigneur.

Ensuite il fit une autre demande ; il pria en ces termes ceux qui servaient les bourreaux :

— Je vous prie, vous les ministres de mon véritable salut, de me placer dans mon crucifiement la tête en bas et les pieds en haut. Car il ne convient pas que le serviteur soit crucifié [1], comme le Maître de l'Univers a été crucifié pour le salut de tout le monde : je veux lui rendre gloire par ma mort. Je de-

[1] Marcellus, disciple de S. Pierre; Abdias, auteur des *Hist. apost.*; S. Ambroise, *in Ps.* 118; S. Augustin, *Herm.* 253; Théodoret, racontent, comme S. Lin, cette circonstance du crucifiement du Prince des Apôtres; S. Chrysostôme l'indique de même : « Gaudeas, Petre, qui ligno « crucis fruitus es, et ad Magistri similitudinem recta quidem figura « sicut Dominus noster crucifigi noluisti, sed magis inverso capite, « veluti e terra ad cœlum iter paraus. O clavos illos beatos, qui mem- « bra illa sanctissima pertransierunt ! »

Tous les saints Pères, dit Baronius, *an.* 69, n. 19, attestent cette circonstance du crucifiement de S. Pierre.

S. Prudence l'a célébré dans les vers suivants :

Prima Petrum rapuit sententia, legimus Neronis
Pendere jussum præminente ligno.
Ille tamen veritus celsæ decus æmulando mortis
Ambire tanti gloriam Magistri,
Exigit ut pedibus mersum caput imprimant supinis,
Quo spectet imum stipitem cerebro.
Figitur ergo manus subter, sola versus in cacumen,
Hoc mente major, quo minor figura.

mande que vous m'accordiez cette faveur, afin encore que mes yeux puissent directement contempler le mystère de la croix, et que les paroles que j'adresserai de là à ceux qui m'environnent, puissent être entendues plus facilement. *(Dans S. Lin).* — Parce que Jésus-Christ mon Seigneur est descendu du ciel sur la terre, il a été élevé directement sur la croix ; pour moi, que la croix daigne appeler de la terre au ciel, je dois avoir la tête appuyée vers la terre et les pieds dirigés vers le ciel. *Ergo... girate*[1] *crucem meam, et capite dimerso crucifigite me.* (*Dans Marcellus.*)

Les bourreaux tournèrent donc la croix, en fixèrent le pied en haut, et les bras en bas.

[1] Nous apprenons de Sénèque que les Romains crucifiaient quelquefois les hommes la tête en bas, et Eusèbe rapporte, *Hist.*, l. 8, c. 8, que plusieurs martyrs terminèrent leur vie par ce genre de supplice. — Le savant Thilo rappelle cette circonstance. Il semblerait qu'un païen, ayant encore dans l'esprit le souvenir de la mort de S. Pierre, eût voulu comme rafraîchir dans les esprits la mémoire de ce célèbre événement, en mentionnant le rare usage de ce supplice.

S. Ambroise, rapporte la même circonstance, conformément aux récits de S. Hégésippe et des écrivains ci-dessus mentionnés :

« Ubi ventum est ad portam, *dit-il*, vidit sibi (Petrus) Christum occurrere, et adorans eum dixit :

— « Domine, quo vadis?

« Dicit ei Christus :

— « Iterum venio Crucifigi.

« Intellexit Petrus de sua dictum passione, quod in ea Christus passurus videretur, qui patitur in singulis non utique corporis « dolore, sed quadam misericordiæ compassione, aut gloriæ celebritate. Et conversus in Urbem redit, captusque a persecutoribus cruci « adjudicatus poposcit, ut inversis vestigiis cruci affigeretur, quod indignus esset, qui simili modo crucifigeretur, ut passus est Dei filius. »

« Quo impetrato, vel quia ita debebat, ut Christus prædixerat, vel « quia persecutor non invitus indulget pœnarum incrementa, et ipse et « Paulus, alter cruce, alter gladio necatus est. »

Hæc Liber *de excidio Hierosolymitano*, quem Ambrosio vindicavit Alex. Symm. Mazocchius, *in Comment. in Kalend. Eccl. Neap.*, vol. 3, p. 780 seq.; idemque placuit Andr. Gallandio, *Biblioth. vet. PP.*, t. 7, *Prolegomena*, p. 28, et seq.

VII.

Paroles que S. Pierre adresse au peuple pendant qu'il est sur la Croix.

Dès que les exécuteurs eurent achevé le crucifiement, Pierre, voyant le peuple pleurer, commença à le consoler, en lui parlant du mystère de la croix ; il disait :

— O grand et profond mystère de la croix ! ô ineffable et invincible lien de charité ! Car c'est par la croix que Dieu a tout attiré à lui. C'est là l'arbre de vie qui a détruit l'empire de la mort. C'est par le fruit de cet arbre que vous m'avez ouvert les yeux, Seigneur ; ouvrez pareillement les yeux à tous ceux-ci, afin qu'ils contemplent aussi la consolation de la vie éternelle.

A ces paroles, Dieu ouvrit, en effet, les yeux de ceux qui pleuraient et qui versaient des larmes sur les souffrances de Pierre, et ils virent des Anges présents avec des couronnes de fleurs, de roses et de lys, et Pierre [1] qui se tenait au sommet d'une croix droite, recevant de Jésus-Christ un livre, où il lisait les paroles qu'il proférait. A cette vue, ils commencèrent à se réjouir et à manifester tellement leur joie en présence du Seigneur, que les Incrédules et les bourreaux, voyant ainsi dans la joie et dans l'allégresse ceux qu'ils voyaient auparavant dans la tristesse et dans les pleurs, furent tout à coup comme frappés de stupeur et comme saisis de crainte.

[1] On voit S. Pierre représenté de la sorte sur plusieurs tableaux anciens et quelques modernes. — Ces faits sont racontés pareillement dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes ; dans l'*Historia Christi*, par le P. Xavier, 1639 ; etc.

Le B. Pierre, voyant alors que sa gloire était manifestée à ceux qui, il y a un instant, versaient des larmes, rendit grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en disant :

— Vous seul, Seigneur, étiez digne d'être crucifié directement au haut de la croix, parce que vous avez racheté du péché le monde entier : j'ai souhaité vous imiter, même dans votre mort ; mais j'eusse regardé comme une usurpation d'être crucifié comme vous : *Sed rectus crucifigi, non usurpavi.* Car nous sommes simplement des hommes et des pécheurs, nés d'Adam ; pour vous, vous êtes Dieu engendré de Dieu, et la vraie lumière sortie de la vraie lumière avant tous les siècles ; vers la fin des temps, vous avez daigné, en faveur de tous, vous faire homme, sans contracter la souillure de l'homme, afin d'être le rédempteur glorieux de l'homme. La rectitude, l'élévation, la hauteur, n'appartiennent qu'à vous seul. Pour nous, nous sommes, selon la chair, les enfants du premier homme, qui abaissa vers la terre la partie principale (de son être). Sa chute marque le mode de la génération humaine. Car nous naissons de telle manière, que nous sommes renversés et que nous paraissons penchés vers la terre, et que ce qui est à droite, se trouve à la gauche, et que ce qui est à gauche, se trouve à la droite ; c'est qu'en effet dans les auteurs de cette vie notre condition a été intervertie, (ou bien :) dans nos premiers parents, la condition de cette vie a été changée. Ce monde regarde comme la partie droite ce qui est la partie gauche : c'est par ce dernier moyen, Seigneur, c'est par votre sainte prédication que vous avez délivré ceux qui devaient périr, comme autrefois les Ninivites. Pour vous, mes frères, qui aimez à écouter la parole de Dieu, comprenez ce que je vais vous annoncer, c'est-à-dire le mystère de toute la création, le principe de toute existence créée. Car le premier homme avait perdu toute sa race. *Nam primus homo, cujus genus in specie ego habeo, misso deorsum capite, ostendit olim perditam generationem, mortua enim erat generatio ejus, et nec vita-*

lem habebat motum. Mais entraîné par sa miséricorde, Celui qui est le Principe, vint dans le monde, revêtu de la substance corporelle; suspendu ensuite à la croix pour honorer cette sainte vocation, c'est-à-dire la croix ; il a rétabli et il nous a prescrit les choses qui, par suite de l'iniquité et de l'erreur des hommes, ont été interverties, renversées; ainsi, les choses présentes ont été considérées comme les choses éternelles, et les choses éternelles étaient regardées comme des choses présentes et temporelles ; on prenait ce qui appartient à la droite pour ce qui appartient à la gauche. *Restituit et constituit nobis ea, quæ antea hominum iniquo errore immutata fuerunt, præsentia videlicet ut æterna et æterna ducebantur ut præsentia, et dextera sinistra.* En effet, il a glorifié la droite, il a ramené tous les signes à leur nature propre, estimé comme biens les choses qu'on ne considérait pas comme des biens, et déclaré réellement avantageuses les choses que l'on croyait nuisibles (ou funestes). C'est pourquoi le Seigneur avait dit mystérieusement : « Si vous ne traitez la droite comme étant la gauche, « et la gauche comme étant la droite, et les choses de dessus « comme étant les choses de dessous, et ce qui est devant « comme étant ce qui est en arrière, vous ne connaîtrez point « le Royaume de Dieu. » Cette science donc, je la fais paraître en moi, mes frères, et ce que je viens de dire est l'image sous laquelle les yeux charnels m'envisagent suspendu à cette croix. C'est là, en effet, le caractère du premier homme. Pour vous, mes bien-aimés, qui entendez ces choses, si vous les comprenez parfaitement et si vous en faites l'application à votre ancienne erreur, à votre première manière de vivre, vous allez vers le port le plus assuré de la foi ; continuez de marcher de la sorte, dirigez votre course vers le repos de votre céleste vocation; que votre manière d'agir soit sainte : la voie que vous devez suivre pour arriver à ce but, c'est Jésus-Christ. Il faut donc monter sur la croix avec Jésus-Christ, le Dieu véritable, qui est pour nous la parole immuable et vivante. C'est

pour cela que l'Esprit-Saint dit aussi : Jésus-Christ est la parole et la voix de Dieu. Au reste, la parole marque cette croix droite à laquelle je suis attaché. Et parce que la voix appartient proprement au corps, lequel porte des traits particuliers qui ne sont point attribuables à la Divinité, on reconnaît que les traits propres de la croix figurent la nature humaine, laquelle devint par le premier homme assujettie à l'erreur de l'intervertissement des choses, mais qui en recouvra la vraie intelligence par celui qui est Dieu et homme. En effet, la clef même de la science fut attachée au milieu (de la croix), et ne s'obtient que par la conversion et par une vie sainte, par la foi accompagnée du repentir. (Attaché à la Croix, Jésus-Christ a régénéré l'homme par ses souffrances, et il nous a rendu ce qui avait été donné à l'homme avant sa chute.)

VIII.

Prière qu'adresse à J.-C. le Bienheureux Pierre, avant de rendre son âme à Dieu.

L'AN 67 DE J.-C., 29 JUIN.

Le B. Apôtre parlait ainsi au peuple avec un visage joyeux et un air serein. Il s'écria alors, et fit une prière en ces termes :

Ces paroles de vie, Seigneur Jésus-Christ, c'est vous-même qui me les avez fait connaître ; vous m'avez révélé ce que j'ai annoncé touchant ce bois, cet arbre mystérieux ; je vous en rends grâces, non avec un cœur qui souvent admet quelque affection peu conforme à la sainteté, non avec des lèvres charnelles ni avec une langue qui profère le vrai ou le faux, ni

avec des paroles qu'articulent les organes matériels ; mais je vous rends grâces, Roi clément, avec cette voix qui se comprend au milieu du silence, qui s'entend non en public, non par le moyen des sons d'une bouche mortelle ; cette parole ne vient point de la terre, ni n'a rien de terrestre, elle ne s'écrit point dans des livres, elle n'a rien de matériel, elle ne touche personne d'une manière sensible. Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes mon roi et mon Maître, je vous rends grâces avec cet esprit qui vous croit, qui vous comprend, qui vous aime, qui vous embrasse, et avec cette voix intérieure qui vous parle, qui vous interpelle, et dont les accents, formés par un esprit humble, sont entendus de vous seul. Mon Seigneur, mon Père, vous êtes plein d'une bonté amicale, vous êtes l'auteur et le consommateur de notre salut. ous êtesV l'objet de mes désirs, vous êtes mon rafraîchissement et mes délices. Vous êtes tout pour moi, et à mes yeux tous les biens sont en vous ; vous êtes tout pour moi et vous me tenez lieu de tout ce qui existe. A mes yeux vous êtes tout. C'est en vous que nous avons la vie, le mouvement et l'être. C'est pourquoi nous devons vous considérer comme tenant lieu vous-même de tous les biens, afin que vous nous accordiez ceux que vous avez promis, que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme n'a point conçus, et que vous avez préparés à ceux qui vous aiment. Conservez ces biens pour vos serviteurs, faites-les entrer en participation, en possession de ces précieux avantages, parce que vous êtes le Pasteur éternel et souverainement bon, vous êtes le véritable Fils de Dieu. Je vous remets, je vous recommande les brebis que vous m'avez confiées. Faites-les vous-même entrer dans votre bercail ; conservez-les, car vous êtes vous-même la porte, le bercail et le portier. Vous êtes vous-même leur pâturage et leur éternel aliment. A vous l'honneur et la gloire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et dans tous les siècles des siècles !

Dès que tout le peuple eut, à l'heure même, répondu : *Amen*, Pierre rendit l'Esprit [1].

Ainsi mourut cet Apôtre, qui avait alors près de quatre-vingts ans, après avoir gouverné l'Eglise de Rome pendant vingt-cinq ans, et porté la charge de Chef de la Chrétienté durant trente-huit ans, depuis la mort du Christ.

IX.

Sépulture du corps de S. Pierre. — Apparition et prédiction.

Aussitôt Marcellus [2], fils de Marc, préfet de Rome, converti par S. Pierre, et devenu l'un de ses fervents disciples, sans

[1] Eusèbe, dans sa chronique ; S. Jérôme, dans son Catalogue ; Cassiodore et d'autres rapportent que S. Pierre et S. Paul moururent trente-sept ans après la mort du Sauveur, dans la quatorzième et dernière année du règne de Néron. S. Jérôme, précisant davantage encore cette date, dit qu'ils souffrirent le martyre deux ans après la mort de Sénèque. Or, celui-ci mourut sous le consulat de P. Silius Nerva et de Jul. Atticus Sestinus, la douzième année de Néron.

Le docteur Sepp (t. 2, p. 581) ajoute, selon l'histoire, que Pierre, avant de mourir, adressa encore quelques paroles à Nicétas, son disciple, à Xandippe, illustre matrone Romaine, dont nous avons parlé plus haut, et aux frères qui étaient présents.

[2] Baronius cite cet écrit de S. Lin, au sujet de la sépulture de S. Pierre (*Ad annum* 69, n. 20.) Les Traditions romaines le citent également. On le trouve dans un lectionnaire de la Bibliothèque vaticane : « *Petrus reddidit Spiritum*, etc. *Marcellus non expectata alicujus sententia, propriis manibus deposuit corpus ejus, et lavit de vino optimo; myrrha etiam et mastice, et aloe, et Stacte, et folio cum aromatibus, eum ex omni parte linivit. Melle quoque optimo replevit sarcophagum; atque ita conditum sepelivit.* » C'est au-dessus de ce Sarcophage, qui renferme aujourd'hui les reliques des Saints Pierre et Paul, que s'est élevé le Temple le plus auguste et le plus considérable du monde, par l'ampleur, par la majesté, par la richesse, par les prodiges de l'art. (*Mém. cath.*, 8 octob. 1866.

attendre l'avis de personne, déposa de la croix le corps du Bienheureux Apôtre, le lava avec du lait et avec un vin excellent. Ayant ensuite broyé des gommes aromatiques, pris quinze cents mines d'aloës, de myrrhe, de feuilles balsamiques et de stacté, avec différents autres aromates, il l'embauma avec soin. Il remplit aussi de miel d'Attique le tombeau neuf qu'il prépara, et, après avoir oint le corps de parfums très-précieux, il le déposa dans ce sépulcre.

La relation de Marcellus ajoute que, dans cette œuvre, ce Disciple fut aidé par trois hommes Saints qui apparurent aussitôt après que le B. Apôtre eut expiré. Ils se disaient venus de Jérusalem en faveur des fidèles de Rome. Personne ne les avait vus avant, et personne ne les put voir dans la suite. Ils s'étaient joints à Marcellus, cet homme illustre qui, après avoir quitté le parti de Simon-le-Magicien, s'était attaché à la suite de S. Pierre ; ils transportèrent avec lui le corps de l'Apôtre et le placèrent au pied d'un térébinte, près d'un lieu appelé *Naumachia*, et qu'on nomme encore *Vatican* [1]. Or, ces hommes qui se dirent venus de Jérusalem, parlèrent au peuple : — « Réjouissez-vous, dirent-ils, et félicitez-vous ! car « vous avez mérité d'avoir de grands patrons ! Ce sont les « amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Mais sachez, *ajou-* « *tèrent-ils*, qu'après la mort des Apôtres, l'infâme Néron ne « peut plus tenir les rênes de l'empire [2]. »

S. Prudence témoigne que S. Pierre a été enterré au Vatican :

« *Aut Vaticano tumulum sub monte frequentat*
« *Quo cinis ille latet genitoris amabilis obses.*

Et ce Père ajoute que cette partie du Vatican est fertile

[1] Eadem apud Prudent., *adv. Sym.*, l. 1. C. V. Nicephor., l. 2, c. 36, *Hist. eccl.*, et c. 37.

[2] *Apud Marcellum.*

en oliviers et qu'elle est arrosée par les eaux d'une fontaine qui coule perpétuellement :

« *Dextra Petrum regio tectis tenet aureis receptum,*
« *Canens oliva, murmurans fluento.*
« *Namque supercilio saxi liquor ortus excitavit*
« *Fontem perennem chrismatis feracem.*
(S. Prud. *péristeph. hym.* 12.)

Caïus, très-ancien auteur, (*apud Euseb. l.* 2, *c.* 24), dit qu'il peut montrer les tombeaux des Apôtres au Vatican ou dans la voie d'Ostie, monuments glorieux de ceux qui ont fondé et affermi la ville de Rome dans la vérité et par leur prédication et par leurs puissantes merveilles.

Baronius montre comment, dans les temps anciens et dans les temps modernes, les fidèles sont venus de toutes les parties de l'Orient et de l'Occident, visiter les sépulcres des deux Apôtres.

S. Jérôme raconte que dans sa jeunesse il allait le Dimanche visiter les tombeaux des Apôtres et des martyrs, et qu'il est descendu souvent dans les souterrains qui étaient creusés profondément dans la terre, et aux deux côtés desquels étaient des tombeaux. Ces souterrains étaient ordinairement obscurs, à part quelques endroits d'où la lumière venait d'en haut.

S. Cyrille, dans ses *livres contra Julianum*, dit que l'Empereur Julien reproche, entres autres choses, aux Chrétiens, que, déjà du temps de S. Jean l'Evangéliste, les tombeaux des deux Apôtres étaient pour eux un objet de vénération.

Pallade raconte d'un saint moine, Philorome, ami de S. Basile-le-Grand, qu'il était allé à Rome pour prier *in martyrio SS. Petri et Pauli.*

S. Athanase déposa une offrande sur le tombeau des Apôtres.

Optat de Milève, dans son livre du Schisme des Donatistes, parle des monuments des deux Apôtres à Rome.

S. Justin, S. Irénée, Arator-Cédrenus, Siméon Métaphraste et les autres auteurs ecclésiastiques, parlent de la mort que les deux Apôtres souffrirent à Rome.

D'après Métaphraste, il y avait autrefois, dans le Portique de l'ancienne Eglise du Vatican, des peintures, détruites aujourd'hui malheureusement, qui représentaient la déposition des deux Apôtres dans les Catacombes, et l'exaltation du corps de S. Pierre par le Pape Silvestre, lorsqu'on le plaça dans la Basilique Vaticane. L'autel où reposent les reliques du Saint Apôtre, et qui est connu sous le nom de *Confession de S. Pierre*, est dans la crypte du Vatican. Au-dessus de cette confession, et sous la Coupole de S. Pierre, s'élève l'autel majeur de l'Eglise Catholique. Ainsi s'accomplit encore, même dans le sens matériel, la parole du Seigneur : *Sur ce Rocher je bâtirai mon Eglise.*

Borgia, dans sa *Confessio Vaticana S. Petri*, a recueilli les témoignages de la tradition qui prouvent que S. Pierre a été à Rome, et qu'après son martyre il a été enseveli au Vatican par les fidèles. Sans les témoignages que nous avons déjà cités précédemment, ces derniers suffisent pour montrer à tout esprit impartial ce qu'il faut penser de la science ou de la bonne foi des théologiens protestants, qui ont prétendu que S. Pierre n'a jamais été dans cette ville, et que, par conséquent, il n'a pu y établir le Saint-Siége. Si le martyre de Pierre et de Paul n'a pas eu lieu à Rome, qu'on nous dise donc où ils ont été martyrisés... Mais il n'est aucun fait dans toute l'antiquité chrétienne qui soit appuyé, dès l'origine, sur des documents plus incontestables que le martyre de ces deux Apôtres à Rome. Et si l'on voulait révoquer en doute ce fait, et contester la valeur des témoignages qui le démontrent, il n'y aurait plus rien de certain dans aucune histoire.

X.

Apparitions de S. Pierre. — Regret de Néron. — Punition de ce tyran et de son ministre Agrippa. — Fidèles de Rome consolés. — Effroyables châtiments de Néron et des Juifs persécuteurs.

L'AN 67 DE J.-C.

Dans la nuit même, comme Marcellus veillait au tombeau de l'Apôtre, et que le vif regret de son maître lui faisait verser des larmes, (il avait même résolu de ne se point séparer, durant sa vie, du sépulcre de l'apôtre chéri), le Bienheureux Pierre se présenta à lui.

A sa vue, Marcellus fut saisi de crainte : il se leva aussitôt, pour aller à lui.

— Frère Marcellus, lui dit le Bienheureux Pierre, vous n'avez pas entendu la voix du Seigneur, qui a dit : *Laissez les morts ensevelir leurs morts.*

— Maître chéri, répondit Marcellus, je l'ai entendue.

Alors Pierre lui dit :

— Ne pleurez donc point, comme si, mort vous-même, vous aviez enseveli un mort. Mais réjouissez-vous comme vivant et comme ayant rendu les honneurs à Celui qui est au sein de la vie et de la joie. *Laissez les morts ensevelir leurs morts !* Pour vous, comme vous l'avez entendu de ma bouche, allez, annoncez le royaume de Dieu !

Ce fut une nouvelle bien agréable pour tous les frères, lorsque Marcellus leur apprit ces choses ; et, dès-lors, de toute part, la foi des fidèles, par la vertu des souffrances de S. Pierre, fut confirmée par Dieu le Père, au nom de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, et par l'efficace de la grâce sanctifiante du Saint-Esprit.

Or, Néron, apprenant la mort du B. Pierre, qu'il avait ordonné d'emprisonner, et non de mettre à mort, envoya des gens avec ordre d'arrêter Agrippa le Préfet, pour avoir, sans son aveu, fait mourir Pierre, auquel il se disposait à faire subir divers supplices. Il se plaignait, en effet, de ce qu'il était, par suite des prestiges de cet homme, privé de Simon (le Magicien), le conservateur de sa vie, et il s'affligeait de la perte d'un tel ami, qui, suivant sa manière d'envisager les choses, rendait d'innombrables services[1] au Prince et à la République.

Mais Agrippa, par l'entremise de ses amis, obtint de rester privé de sa charge, et de pouvoir vivre chez lui en simple particulier, et il évita par ce moyen la colère de l'Empereur. Mais il n'échappa pas à la peine du jugement divin : la vengeance céleste l'atteignit peu de temps après, et il périt tristement.

Enfin, le cruel Néron s'appliqua à persécuter ceux qu'il sut être attachés d'une manière plus intime au Bienheureux Pierre ; il voulut par les tourments qu'il leur fit endurer, satisfaire sa haine contre Pierre. Le Bienheureux Apôtre, par révélation, donna connaissance de cela aux fidèles, et il leur indiqua la manière d'éviter la fureur de cette bête féroce.

Néron lui-même, dans une vision, vit Saint Pierre se présenter devant lui, et commander à quelqu'un de flageller le Prince avec force et avec rigueur, et il entendit cet Apôtre lui dire :

— « Abstiens-toi, Impie, de porter les mains sur les serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne t'est pas donné de les arrêter maintenant. »

[1] Les *Histoires apostoliques*, c. 18, disent quelque chose de semblable : « Quod ubi Neroni compertum est, deceptum se ac destitutum dolens, sublatum que sibi virum utilem ac necessarium Reipublicæ indignatus, quærere cœpit causas, quibus Petrum occideret. Vide et Nicephor., *c.* 36, *l.* 2, *hist*, *eccl.*

Un peu effrayé par cette apparition, le tyran se tint en repos.

Quant aux fidèles de Rome, ils se réjouissaient en présence du Seigneur, de ce que le Bienheureux Apôtre S. Pierre [1] leur apparaissait souvent, et les fortifiait par ses paroles. Ils glorifiaient donc ensemble Dieu le Père Tout-Puissant, et le Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit. A lui soient la gloire, la puissance et l'adoration dans les siècles des siècles ! Amen.

Ici finit le récit de S. Lin, disciple de S. Pierre, et ordonné par cet Apôtre pour occuper la chaire pontificale de Rome.

Les deux terribles châtiments annoncés par S. Pierre et S. Paul arrivèrent peu de temps après leur martyre, et montrèrent aux yeux de l'Univers comment Dieu se venge des Impies, même dès cette vie.

1° *Châtiment de Néron.* — Par la mort des deux Apôtres, ce cruel et infâme Tyran avait comblé la mesure de ses crimes. D'après l'historien païen Suétone, c. 46, il était effrayé par des apparitions manifestes et par des visions sinistres : tantôt on lui arrache des mains le gouvernail du vaisseau qu'il conduit ; tantôt on l'arrache lui-même des bras de son épouse Octavia pour le précipiter dans les plus épaisses, dans les plus profondes ténèbres, où il est déchiré et tourmenté. *Terrebatur evidentibus portentis somniorum...* Ces présages et d'autres

[1] Nous voyons, dans la seconde Epitre canonique de S. Pierre, c. 1, v. 15, que cet apôtre avait, en effet, annoncé aux fidèles de Rome et des autres provinces, *qu'il leur apparaîtrait fréquemment après sa mort*, pour leur renouveler le souvenir de ses instructions et de ses exhortations. *Je sais*, leur disait-il, *que, dans peu de temps je dois quitter cette terre, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. Mais j'aurai soin, même après mon départ de cette vie, de vous voir fréquemment et de vous remettre ces choses en mémoire.* DABO AUTEM OPERAM ET FREQUENTER HABERE VOS POST OBITUM MEUM, UT HORUM MEMORIAM FACIATIS. Qu'il est consolant de voir les prédictions des écrits canoniques confirmées par les monuments de l'histoire primitive de l'Eglise !

semblables qui lui annonçaient une fin digne de sa scélératesse, ne sont nullement en désaccord avec les précédentes prédictions. Peu après, les Gaules se révoltent contre lui, sous la conduite du Préteur Vindex ; les Espagnes en font autant, sous la direction insurrectionnelle de Galba, l'un des généraux du Tyran ; à cette nouvelle, Néron tomba en défaillance, et resta longtemps étendu à terre, comme frappé de mort. Revenu à lui, il prit la résolution de faire massacrer une partie des Gaulois, une partie de ses armées rebelles ; peu après, on lui apporte la nouvelle que ses autres armées sont également insurgées contre lui ; alors il déchire ces lettres, il renverse sa table, il brise à terre ses plus précieux vases. Il prend du poison qu'il emporte avec lui dans une boîte d'or. Il appelle ses gardes pour l'accompagner dans sa fuite ; eux s'y refusent et disparaissent. Il prie un gladiateur de lui ôter la vie. Personne ne veut lui rendre ce service. Alors il s'écrie :

« *Usque adeo-ne mori miserum est?* La mort est-elle un « malheur qui aille jusqu'à un tel excès de misère ?

Il va frapper à toutes les portes ; toutes les maisons lui sont fermées. Personne ne lui ouvre ; personne ne veut lui donner le coup mortel qu'il demande avec instance ! — « *Je n'ai donc*, dit-il, *ni ami, ni ennemi !* Puis il court vers le Tibre pour s'y précipiter. Mais la peur de la mort le retient, et il part pour se cacher dans une ferme à quelque distance de Rome, chez un de ses affranchis. Aussitôt, ajoute l'historien païen, un tremblement de terre *(tremor terræ)*, et un éclair qui éclate devant lui et contre lui, redoublent ses terreurs ; le ciel aussi est contre lui !... En même temps il entend les soldats qui demandent sa mort, et qui acclament Galba ; qui demandent à grands cris où est Néron, et qui sont sur le point de le découvrir. Il pénètre dans une maison en s'y glissant par le soupirail de la cave. On l'exhorte à se dérober par une mort volontaire aux outrages qui l'attendent ; il y consent d'abord, mais il réclame du temps pour faire creuser sa fosse. Durant les

préparatifs funèbres, il répète de temps en temps : *faut-il qu'un tel artiste périsse ! Qualis artifex pereo !*

Cependant un courrier lui apporte des lettres, où il lit que le Sénat *l'a déclaré ennemi public*, et *qu'on le cherche pour le punir selon ses crimes : que nu et le cou serré dans une fourche, il sera fouetté jusqu'à ce qu'il expire.* Effrayé, il saisit deux poignards qu'il porte avec lui, il en essaie la pointe, puis il les met de côté en disant que l'heure fatale n'est pas encore venue. Le bruit des chevaux qui approchent, qui environnent la maison, l'excite, et, aidé d'Epaphrodite, son secrétaire, il s'enfonce un poignard dans la gorge. Un centurion fait semblant d'être venu à son secours et veut bander sa plaie : « C'est trop tard ; dit Néron ; « voilà donc la fidélité ! » il dit, et il expire, ayant le visage et les yeux dans un état si affreux, que ceux qui le visitèrent étaient glacés d'effroi et d'horreur, dit Suétone ; *rigentibusque oculis usque ad horrorem formidinemque visentium.*

Ainsi périt tristement dans sa 31e année, (l'an 68 de Jésus-Christ), Néron, que les Pères ont considéré comme la figure de l'Antéchrist, Néron, l'homme d'iniquité, le bourreau des Apôtres S. Pierre et S. Paul.

2° *Châtiment des Juifs infidèles et persécuteurs de l'Eglise.* — La masse du peuple Juif, après avoir renié obstinément son Messie et son Roi, s'était, de plus, insurgée avec violence contre S. Paul et contre S. Pierre, le Chef de l'Eglise ; elle avait demandé à Hérode-Agrippa qu'il voulût bien lui accorder la faveur de jouir de la vue du supplice de S. Pierre ; et aux Gouverneurs Festus et Félix, qu'ils lui accordassent le plaisir de faire périr l'Apôtre S. Paul dans de cruels tourments. C'est ainsi que, après avoir tué le Messie, ces juifs avaient répondu aux invitations que leur avaient faites les grands Apôtres de se réconcilier avec Dieu. D'ailleurs, Jésus-Christ avait prédit la prochaine ruine de la coupable Jérusalem, ainsi que la dispersion du peuple déicide, et les 70 semaines de Daniel allaient

être écoulées. Comme nous l'avons vu, les deux Apôtres avaient précisé encore davantage le moment de cette catastrophe générale de l'Ancien peuple de Dieu. L'heure du châtiment divin était donc arrivée.

Les Juifs supportaient impatiemment le joug des Romains ; ils tentèrent plusieurs fois de le secouer ; une révolte plus importante que les autres éclata vers la fin du règne de Néron, qui envoya Vespasien pour l'apaiser. Vespasien mit le siège devant Jérusalem, et il le pressait vigoureusement, lorsqu'il fut proclamé empereur par son armée. Il confia la conduite du siège à son fils Titus, et alla détrôner Vitellius, qui avait succédé à Othon, successeur de Galba. Une multitude immense était enfermée dans Jérusalem ; une famine horrible s'y fit bientôt sentir, la discorde vint y ajouter ses horreurs, et la ville devint une véritable image de l'Enfer. Il fallut avoir recours aux expédients les plus affreux pour se procurer des aliments ; on arracha les morts de leurs tombeaux pour s'en faire une horrible nourriture. Une femme, une mère, égorgea son propre enfant, encore à la mamelle, le fit rôtir, en mangea la moitié, et présenta le reste à des soldats affamés que l'odeur de cet exécrable mets avait attirés : « Mangez, dit-elle, c'est mon enfant ; ne soyez pas plus délicats qu'une femme, ni plus compâtissants qu'une mère. » Titus, en apprenant ce dernier trait, jura d'ensevelir Jérusalem sous ses ruines. La ville fut prise ; un soldat, malgré les ordres de Titus, mit le feu au Temple, qui fut consumé. Onze cent mille Juifs avaient péri durant le siège ; quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus comme esclaves : ce fût la fin de l'existence politique des Juifs.

Les Chrétiens qui avaient quitté la ville maudite avec leur évêque Siméon, y revinrent après le siége ; un grand nombre de Juifs, éclairés enfin par ce terrible châtiment qui justifiait les dernières paroles des Apôtres S. Pierre et S. Paul, et qui accomplissait au pied de la lettre les prophéties de Jésus-Christ

et de ses autres Prophètes, ouvrirent les yeux à la lumière de la foi et se convertirent.

Que personne ne doute de la vérité historique de ces deux châtiments infligés à Néron et aux Juifs infidèles; le païen Suétone a rapporté celui du tyran païen; l'historien juif Josèphe a raconté en détail celui des Juifs, persécuteurs du Messie et de ses Apôtres. Il est impossible d'élever sur ces faits le moindre doute raisonnable.

XI.

Epoque du Martyre de S. Pierre. — Durée de son Pontificat. — Son Tombeau.

Le Bienheureux Apôtre, S. Pierre, fut martyrisé le 29 juin de l'année 69, selon Eusèbe et S. Jérôme [1], ce qui revient, dit de Tillemont, à l'an 67 ou 68 de l'ère commune. C'était la vingt-cinquième année de son Pontificat, et la quatorzième et la dernière de l'empire de Néron. Ces vingt-cinq ans [2] de règne Pontifical se datent de l'époque où S. Pierre entra à Rome pour la première fois et y fonda son Siége Apostolique. On a remarqué que jusqu'à présent aucun de ses successeurs n'a occupé ce Siége pendant un si long temps, ni n'a vu dans cette Chaire les jours de S. Pierre.

[1] Eusèbe et S. Jérôme dans Tillemont, *Mém. eccl.* t. 1, p. 535; Pierre Comestor, etc.

[2] Eusèbe, *in Chronico*; S. Jérôme, *in Catalogo*; S. Sulpice-Sévère, *Hist.*, l. 2; Paul Orose, l. 7, c. 6; S. Léon, *Serm.* 8, *in Natal. Apost.*; le Calendrier de Libère; tous les anciens Pontificaux; Bède, *de Temp. rat.*; S. Prosper et beaucoup d'autres, marquent que S. Pierre occupa vingt-cinq ans la chaire apostolique, après qu'il eut quitté la chaire d'Antioche. *(Voyez Godescard, 29 juin.)* S. Damase, *in Pontif.*

S. Grégoire Pape [1] rapporte que les deux Apôtres furent enterrés dans les Catacombes, à deux milles de Rome, et leur fête aux Catacombes est marquée au 29 de juin dans le Calendrier Romain publié par Buchérius. L'auteur d'une ancienne histoire qui se lisait dans l'Eglise Gallicane au huitième siècle, dit que leurs corps ne restèrent là que dix-huit mois [2]. Celui de S. Paul fut porté sur le chemin d'Ostie, un peu plus loin de Rome, et celui de S. Pierre, sur le mont Vatican, apparemment par les Juifs convertis qui habitaient ce quartier-là.

Le pape S. Grégoire [3] rapporte la circonstance qui a fait que les corps des Apôtres demeurèrent dix-huit mois aux Catacombes. Il est constant, dit-il, qu'après que les deux Apôtres eurent été martyrisés, quelques Chrétiens d'Orient, arrivés à Rome, voulurent enlever leurs corps pour les transporter dans leur pays ; qu'ils les portèrent, en effet, jusqu'aux Catacombes à deux milles de Rome, mais que, voulant les porter plus loin, ils en furent empêchés par une grande quantité d'éclairs et de foudres, et qu'alors les Chrétiens de Rome étant sortis de la ville, prirent les corps des Apôtres et les mirent dans les Catacombes, où ils restèrent jusqu'à l'époque où ils furent transportés, l'un au Vatican, l'autre sur le chemin d'Ostie.

Aujourd'hui [4] les chefs des deux Apôtres, renfermés dans des bustes d'argent, se gardent à S. Jean de Latran. Ces bustes ont été faits sous Urbain V, et ont été enrichis par Charles V, roi de France. La grande Eglise de S. Paul, sur le chemin d'Ostie, possède une moitié du corps de chaque Apôtre ; l'autre moitié est dans un souterrain magnifique de l'Eglise du Vatican, lequel s'appelle *La Confession de S. Pierre*, et en latin *Limina Apostolorum*.

[1] S. Gregor., l. 3, ep. 30.
[2] Mabil., *Lit.*, p. 159.
[3] S. Greg., *ibid.*; et ap. Marcellum B. Petri Disc.; et ap. Baron., an. 69, n. 22.
[4] Mabil., *Iter. Italic.*, p. 55.

XII.

De la vénération que l'Univers catholique a de tout temps témoignée pour les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul, — qui sont le rempart de la ville.

Non-seulement la ville de Rome, mais toute la terre a constamment fait paraître le plus grand respect pour les tombeaux des Apôtres [1]. Ils étaient plus célèbres que ceux des Alexandre et des César [2]. On y éleva des Eglises et des Basiliques plus magnifiques que les palais des Empereurs. Les peuples y accouraient avec le zèle le plus empressé, et les vénéraient avec le respect le plus profond. Les Princes, les Rois et les Empereurs ont honoré [3] les lieux de leur sépulture; ils les ont visités, ils se sont prosternés devant leurs Reliques, en déposant leurs couronnes à leurs pieds; ils sont venus baiser avec respect les verrous de leurs portes, montrant par ces hommages la supériorité du Pêcheur sur la Souveraine Majesté des Empereurs de la terre; reconnaissant en même temps, qu'au milieu de leur grandeur et de leur puissance, ils avaient besoin d'avoir pour intercesseurs et pour patrons deux hommes pauvres, qui même ne vivaient plus en ce monde [4]. Quelle est donc, dit S. Chrysostôme, l'excellence du pouvoir de Jésus-Christ, qui a fait en eux de si grandes choses [5] !

[1] S. Jérôme, *de Vir. ill.*, c. 1.

[2] S. Chrys., 2 *Cor. hom.* 26.

[3] S. Aug., ep. 42; Baron., 69, n. 25-29. — « Ibi radiant gemmæ diadematis, ubi fulgent beneficia Piscatoris. »

[4] S. Chrys., 2 *Cor. hom.*, 26.

[5] Ce saint et éloquent Docteur dit encore autre part. : « Ceux qui,

Un grand nombre de miracles se faisait dans l'Eglise de S. Pierre au Vatican, comme l'assure S. Grégoire de Tours [1], qui en rapporte plusieurs. Marcellus, disciple de S. Pierre, dit que les fidèles qui, après le martyre des saints Apôtres, venaient prier à leurs tombeaux, obtenaient des bienfaits, qui tournaient à la louange et à la gloire de N.-S. Jésus-Christ [2].

Aussi, les Chrétiens y venaient-ils en pèlerinage de toutes les extrémités de la terre, du Midi et du Septentrion, de l'Orient et de l'Occident. Ils y étaient amenés par le vif désir de recevoir les grâces et les bienfaits du Fils de Dieu, par les mérites et l'intercession de son glorieux Vicaire et Apôtre. Et non-seulement les fidèles y venaient depuis que le grand Constantin, de concert avec le saint Pape Silvestre, avait bâti à Rome une magnifique Eglise en l'honneur de S. Pierre; mais ils s'y rendaient également du temps des Empereurs païens, durant même les rudes et sanglantes persécutions des trois premiers siècles. La distance immense des lieux ne les effrayait point; ils venaient de la Perse et des régions les plus lointaines, pour vénérer dans Rome le saint lieu, où reposaient les précieuses reliques des deux Apôtres, pour se recomman-

« pendant leur vie étaient traînés avec violence çà et là, bafoués, « emprisonnés, en butte aux plus cruels outrages, sont, après leur « mort, plus honorés que les monarques mêmes. En voulez-vous la « preuve? Voyez, dans la Royale Cité de Rome, courir au sépulcre d'un « pêcheur et d'un faiseur de tentes, sans faire nulle attention au reste, « les Empereurs, les Consuls et les Chefs d'armées? »

S. Augustin, écrivait aux habitants de Madaure, encore idolâtres : « Voyez-vous, leur dit-il, les temples des idoles, les uns tombés en « ruine, les autres démolis, ceux-ci fermés, ceux-là destinés à d'autres « usages; les idoles elles-mêmes mises en pièces, livrées aux flammes « ou détruites de quelqu'autre manière? Les Puissances du siècle qui, « autrefois, pour ces mêmes idoles, persécutaient le peuple chrétien, « vous les voyez, vaincues et subjuguées, non par notre résistance, mais « par notre patience, tourner contre ces mêmes idoles leur zèle et leurs « lois; vous voyez l'auguste Chef du plus noble empire déposer son « diadème et supplier humblement devant le sépulcre du pêcheur « Pierre. »

[1] S. Greg. *de gl. martyr. c.* 28 *et Dial.*, l. 3, c. 24 et 25.

[2] Acta B. Petri a Marcello.

der à la protection de Saint Pierre : persuadés, que, placés sous le patronage d'un si puissant ami du Fils de Dieu, ils seraient à l'abri de tous les malheurs et de tous les périls.

On rapporte[1] que S. Clet, martyr et troisième Pape après S. Pierre, disait dans une lettre, que visiter l'Eglise et le tombeau du Chef des Apôtres était plus méritoire qu'un jeûne de deux ans.

S. Chrysostôme dit que ces saints corps sont le plus puissant rempart de Rome; qu'ils protégent cette ville plus sûrement que les forteresses, que les murs, que les bastions et que les fossés de circonvallation : *hoc corpus plebem hanc munit quavis turri, innumerisque mœnibus ac vallis est tutius.....*

S. Grégoire[2] pape attribue à la protection de S. Pierre, Prince des Apôtres, la perpétuelle conservation et tranquillité de Rome : Quanta B. Petri Apostolorum Principis in hac Urbe protectio est, in qua sine magnitudine populi, et sine adjutoriis militum, tot annos inter gladios illæsi, Deo auctore, servamur. »

Venantius Fortunatus[3], célèbre poète chrétien, a exprimé les mêmes idées dans les beaux vers qui suivent :

Cœlorum portæ, lati duo Lumina mundi,
Ore tonat Paulus, fulgurat arce Petrus.
Inter Apostolicas radianti luce coronas
Doctior hic monitu, celsior ille gradu.
Corda per hunc hominum reserantur, et astra per illum :
Quos docet ipse stylo, suscipit ille Polo.
Pandit iter Cœlis hic dogmate, Clavibus alter :
Est via cui Paulus, Janua fida Petrus.
Hic petra firma manens, ille architectus habetur :
Surgit in his Templum, quo placet ara Deo.
A facie hostili duo propugnacula præsunt,
Quos fidei turres Urbs, Caput Orbis, habet.
Hi radiant Oculi pretioso in Corpore Christi,
Lumine qui proprio cœtera membra regunt.

[1] Ribadeneira.
[2] S. Greg., l. 7, ep. 33.
[3] Fortun., l. 3, *Carmin.*

Les Empires et les Royaumes, les fameuses Cités de l'Antiquité, périssent tour à tour après un temps d'éclat et de prospérité ; Rome seule a conservé son importance et sa domination ancienne, protégée qu'elle est par la présence des Reliques des Saints Apôtres. Aussi a-t-on remarqué, dans le cours des siècles, que les Lombards, les Goths, et les autres nombreux ennemis de l'Italie, avaient souvent épargné la ville de Rome par respect pour les Eglises de S. Pierre et de S. Paul, tandis qu'ils portaient le ravage dans toute l'Italie et dans les pays circonvoisins.

XIII.

De la fête de S. Pierre et de S. Paul, au 29 Juin.

L'Eglise entière[1] solennise avec un éclat extraordinaire la fête du martyre des deux Grands Apôtres. Ce jour était particulièrement très-célèbre et très-solennel à Rome. Il l'était beaucoup aussi en Afrique, quoi qu'il ne le fût pas autant que S. Augustin l'eût souhaité. C'était également un jour d'assemblée en Asie[2], dans le Pont, et dans les lieux les plus éloignés de la Syrie. On l'y célébrait avec des réjouissances, avec des festins publics, mais sans y blesser les règles de la tempérance. En un mot, dit S. Augustin, leur martyre se célébrait par toute la terre.

Les Princes et les Empereurs voulurent contribuer à la solennité de cette fête par des édits royaux, qui en favorisaient la célébration. Ainsi Théodose-le-Jeune, dans sa loi du 1er février 425, met la mémoire du martyre des Apôtres parmi les

[1] S. Aug., *Serm.* 298, 295 ; *Cons.*, l. 1, c. 18 ; S. Chrys., 2 *Cor.*, p. 741.
[2] Aster., *Hom.* 8.

jours qui étaient solennisés par tout le monde, qui étaient consacrés à la prière, et dans lesquels il défend de donner aucun spectacle, parce que les esprits des Chrétiens y doivent être entièrement occupés au service de Dieu. — Le Code de Justinien y défend, de plus, tous les actes de justice, même les arbitrages volontaires. Festus, patrice Romain et ambassadeur du roi Théodoric vers l'Empereur Anastase, fit encore augmenter la solennité de cette fête à Constantinople, vers l'an 497. — Les plus anciennes Ordonnances que nous ayons en France, pour les fêtes qui se doivent célébrer par le peuple, ne manquent point d'y comprendre celle de S. Pierre et de S. Paul.

Les Papes Anaclet et Zacharie commandèrent que tous les évêques visitassent annuellement les églises des Apôtres. — Le Pape S. Grégoire en fit un ordre aux évêques de Sicile. S. Paulin dit lui-même que tous les ans il se rendait à Rome pour cette solennité. En ce jour, le Pape faisait premièrement l'office au delà du Tibre, à S. Pierre, où il passait toute la nuit; puis il retournait le faire de nouveau de l'autre côté du fleuve, à S. Paul. On célébrait en un même jour la fête et l'office de S. Pierre et de S. Paul. — On fait encore présentement la fête et la solennité de l'un et de l'autre le 29 de juin; mais l'office y est presque tout entier de S. Pierre, et l'on fait le lendemain celui de S. Paul. Cet ordre a été ainsi établi par S. Grégoire. Il est marqué dans le Sacramentaire, dans l'ancien Calendrier Romain, dans Usuard, et dans divers autres Martyrologes.

C'est ainsi que Dieu s'est plu à relever ceux qui n'avaient ambitionné d'autre gloire que celle d'être ses humbles disciples. La terre entière les a célébrés, loués, invoqués, leur a érigé des autels et des temples les plus resplendissants, pendant que personne ne connaissait ni le tombeau ni le jour de la mort des plus grands conquérants, et de ceux même que les peuples Païens considéraient comme des dieux.

XIV.

Honneurs rendus aux reliques de S. Pierre. — Combien est précieux ce trésor.

On conservait à Rome, comme le trésor le plus précieux, les corps des deux Apôtres. Les souverains Pontifes ne permettaient point qu'on enlevât la moindre partie de ces reliques sacrées. Ils ne consentaient pas même à en accorder à de puissants Princes qui avaient bien mérité de l'Eglise. Les Pères rapportent à ce sujet le fait suivant : Constantin avait bâti à Constantinople une magnifique église des Apôtres, dans le vestibule de laquelle les Empereurs tenaient à honneur d'être inhumés. Justin Ier et Justinien, son neveu, en bâtirent une qui porta particulièrement le nom des Apôtres S. Pierre et S. Paul. Justinien témoigna au Pape le désir qu'il avait, que cette Eglise fût dotée de quelque partie du corps des Apôtres. Et il semblait qu'on ne pût pas refuser cette grâce à cet empereur. Car il faisait paraître un grand zèle pour la foi, et il venait de rendre un signalé service à l'Eglise, en réunissant au Saint Siége toutes les Eglises d'Orient, qui, depuis près de quarante ans en avaient été séparées. Cependant, lorsqu'il eut fait part de ses vœux aux Légats du Pape Hormisdas, ils s'excusèrent sur la pratique de l'Eglise Romaine, et même de tout l'Occident, selon S. Grégoire [1], qui était de ne toucher jamais aux corps des Saints.

Mais lorsqu'on en demandait des reliques, on faisait seulement descendre un linge jusque sur leur tombeau, tantôt plus bas, tantôt moins. Ces linges, qu'on appelait *Sanctifiés*, étaient

[1] S. Greg., l. 3, ep. 30.

reçus partout avec respect, et placés ensuite comme des reliques dans les églises que l'on dédiait; et Dieu y opérait les mêmes miracles que si les propres corps des Saints y eussent été. Ils rendaient même quelquefois du sang, lorsqu'on y faisait une légère incision. On pratiquait des jeûnes, des veilles, on priait beaucoup, lorsqu'on voulait obtenir, de cette manière, des reliques de saint Pierre [1]. — On eût osé encore moins toucher au corps de cet Apôtre qu'à ceux des autres martyrs. Car, dit S. Grégoire, Pape [2], il se faisait tant de miracles et de prodiges dans les églises où ils reposaient, qu'on n'en pouvait même approcher qu'en tremblant pour y prier. Ce même Pontife assure, que ceux qui avaient seulement voulu changer quelque chose à leurs tombeaux, en avaient été punis visiblement, et il ajoute que cela est arrivé sous son Pontificat même, et encore un peu auparavant dans la personne du Pape Pélage II, son prédécesseur. Justinien entra dans les raisons des Légats d'Hormisdas, et ce Pape lui envoya de ces linges sanctifiés. Les SS. Pontifes envoyaient aussi quelquefois aux rois et aux Princes de la limaille des chaînes de S. Pierre, enfermée dans une croix ou une clef d'or ou d'autre matière précieuse. Ces croix ou ces clefs, que l'on portait sur soi, préservaient de toutes sortes de maux. C'est ce que S. Grégoire fit connaître au roi Childebert, lorsqu'il lui en envoya une, et le même Pontife rapporte comment Dieu avait puni un Seigneur Lombard qui en avait voulu rompre une irrespectueusement [3].

La vie de S. Hugues, Abbé de Cluni, fait mention d'un vêtement de S. Pierre, apporté d'Antioche à Paris, et déposé dans l'Eglise de Sainte-Geneviève. S. Hugues s'en servit pour guérir un paralytique à la vue de toute la Ville [4].

Les SS. Pères louent comme à l'envi la ville de Rome, de

[1] S. Greg. Tur., *de glor. mart.*, c. 28.
[2] S. Greg., l. 3, ep. 30.
[3] S. Greg., l. 5, ep. 6 et 23; dans Till.; *Mém. eccl.*, t. 1, p. 194.
[4] Bona, *Lit.*, l. 1, c. 5; Sur., 29 april., n. 9.

ce qu'elle possède les corps des Bienheureux Apôtres, après avoir été arrosée et comme empourprée de leur sang. Tertullien, Théodoret, S. Léon, la félicitent d'avoir été illustrée, annoblie, par le martyre de ces deux grands hommes, qui furent alors et qui sont encore aujourd'hui les deux grandes Lumières du Monde. « Pour moi, dit S. Jean Chrysostôme [1], « j'aime Rome à cause de cet immense avantage ; je pourrais, « à la vérité, en faire l'éloge, pour sa magnificence, son anti- « quité, sa beauté, sa nombreuse population, pour sa puis- « sance, son opulence, et pour l'éclat de ses hauts faits mili- « taires. Mais je laisse ces avantages temporels, et j'aime sur- « tout la célébrer, pour avoir été l'objet principal de l'amour « généreux de Pierre et de Paul, de leurs travaux et de leurs « prédications ; pour avoir reçu dans son sein leur sang pré- « cieux. Voilà ce qui constitue sa grandeur. Ces deux corps « sacrés, sont pour elle, comme deux yeux brillants pour un « corps grand et robuste. Non, le Ciel, lorsqu'il est éclairé de « tous les feux du soleil, ne resplendit pas avec autant d'éclat, « que la Ville de Rome, dont ces deux flambeaux font briller « la gloire, par tout l'Univers. De là, un jour, s'élèvera Paul ; « de là, Pierre franchira les airs. Considérez le spectacle qui « s'offrira aux regards de la Ville de Rome, et soyez saisis « d'admiration à la vue de ces deux grands Apôtres, sortant « tout à coup de leurs châsses, pour aller à la rencontre de « Jésus-Christ. Quelles Gloires Rome enverra au devant du « Christ ! Quelles couronnes magnifiques ornent aujourd'hui « cette ville ! Quelles fontaines elle possède ! Quelle est riche « avec ces chaînes d'or qui forment comme sa ceinture ! Ainsi, « je célèbre cette Ville, non à cause de la quantité de son or, « non à cause de ses colonnes de marbre, ni à cause de sa « splendeur, mais à cause de ces colonnes de l'Eglise. »

[1] S. Chrysost., *Epist. ad Rom.*, *Hom.* 32.

XV.

Importance des événements de cette époque.

Cette époque est solennelle ; c'est la fin des temps du monde païen ; c'est aussi, comme nous l'avons vu, la fin de l'ancien Peuple de Dieu, du Peuple prophétiquement figuratif. — A sa naissance laborieuse, cet ancien Peuple de Dieu a vu périr son Ennemi capital, le Roi Pharaon, avec toute son escorte de magiciens, avec toute son armée idolâtre. La Puissance Infernale, matérielle et spirituelle, qui environnait et défendait ce Prince Impie, a été confondue avec éclat par la Puissance Spirituelle et Céleste de Moïse et d'Aaron. Et le Prince lui-même a été englouti dans les châtiments et dans la catastrophe du Peuple Idolâtre.

Aujourd'hui, à l'époque extrêmement mémorable de sa naissance, le Nouveau Peuple de Dieu, le Peuple Chrétien, composé des Hébreux fidèles et de tous les Justes des diverses nations de la terre, marchant sous la conduite de ses principaux chefs, S. Pierre et S. Paul, a vu semblablement succomber son plus mortel Ennemi, l'Empereur Néron, avec les nombreux Magiciens de sa Cour, avec les deux principaux d'entre eux Simon-le-Magicien et Appollonius de Thyanes, et avec les autres Païens, persécuteurs de l'Eglise.

Il est une chose à remarquer. La Providence le permettant ainsi, dans de certaines limites, pour l'épreuve des Elus, la Puissance Infernale a constamment opposé à la Puissance Divine, une action contraire, analogue, une doctrine contraire, analogue, dans le sens inverse. Ainsi, aux hommes divins,

Apôtres de la Vérité, Elle a opposé des hommes impies, apôtres du mensonge ; aux miracles réels et véritables, elle a opposé des prestiges ou miracles faux et trompeurs. A Simon, surnommé *Pierre*, de la Province de Galilée, le grand Thaumaturge, le Chef des Apôtres, le Vicaire et le Représentant de Jésus-Christ sur la terre, l'Enfer a opposé un autre *Simon*, surnommé *le Magicien*, de la Province limitrophe de Samarie, opérateur de prestiges magiques, le Chef de tous les hérésiarques et impies de cette époque et des âges à venir. — A *Paul*, de Tarse en Cilicie (Province d'Asie), — à Paul, le grand Théologien, Docteur des nations, prêchant la doctrine de vérité, parmi tous les Peuples de la Terre, il oppose *Apollonius* de Thyanes, en Cappadoce, province limitrophe d'Asie, — Apollonius, le plus fameux sophiste et docteur du Paganisme, disséminant ses erreurs ou *doctrines des démons*, dans le même temps et dans les mêmes provinces que S. Paul, à Ephèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe, à Ninive, dans la Grèce, dans l'Italie, etc. Mais le Prophète de l'idolâtrie ne put tenir contre l'Apôtre de Jésus-Christ, bien qu'il se fût efforcé de contrefaire la même abnégation, le même genre de vie austère, les mêmes prodiges, la même forme de prédication.

L'Enfer opposa également d'autres rivaux aux autres Apôtres dans les diverses provinces du monde : à S. Mathieu, en Ethiopie ; à S. Simon et à S. Jude, en Babylonie ; à S. Thomas, dans les Indes ; à S. Barthelemy, en Arménie ; à S. Jean l'Apôtre, à Ephèse et à Pathmos ; aux deux saints Jacques, en Palestine. — Ces grandes luttes des puissances de l'Enfer contre l'Eglise, contre S. Pierre et ses collègues les Apôtres, eurent lieu surtout dans les dernières années de Néron, mais sans prévaloir contre l'Eglise ni contre ses chefs. Ceux-ci, par leur martyre, rendirent à l'Evangile le plus fort témoignage qu'on puisse souhaiter, et du haut du ciel ils virent leur œuvre, l'œuvre de Dieu, triompher, pour tous les siècles, des efforts de Satan.

Néron était le centre de l'opération satanique. Les rois lui envoyaient leurs magiciens comme le don qui lui était le plus agréable. Sa cour était une nouvelle cour de Pharaon, d'où le génie de l'erreur et du mal combattait la vérité prêchée par Pierre. Il était le principal antechrist des premiers temps, suivant la pensée commune des Pères; il était la figure de l'Antechrist qui viendra à la fin du monde.

Alors même il y avait plusieurs autres *Antechrists*, ou magiciens-hérésiarques, tels que Dosithée et Ménandre, Cérinthe, Cythien, Alexandre et Hyménée, Phigellus, Philetus, Hermogènes, etc., qui la plupart voulaient se faire passer pour le Christ, et par là même ils étaient tous des *Antechrists*, c'est-à-dire, des ennemis du vrai Christ et de ses Disciples. Suivant les Pères, S. Paul a désigné Néron en parlant de l'*Homme d'iniquité qui*, dès lors, *opérait l'œuvre de Satan*; S. Jean l'a encore désigné, lui et les autres, lorsque cet Apôtre enseignait que l'*Antechrist était déjà venu*, et qu'*il y en avait* alors *plusieurs dans le monde*, pour précéder la fin de Jérusalem qui était elle-même la figure de la fin du monde.

Dans les dernières années de Néron, le monde fut témoin d'une foule de prestiges opérés par ces faux docteurs et ces faux Christs. Mais l'effet de ces prodiges magiques a été paralysé par les miracles divins et éclatants des Apôtres, et surtout de S. Pierre et de S. Paul.

Pline[1], dans plusieurs endroits de ses écrits, atteste que des *prodiges immenses ont éclaté sous Néron et surtout dans la dernière année du règne de ce Prince*, dont il était contemporain. Il marque entre autres choses que *l'un de ces prodiges annonçait la ruine et la perte de Néron* : « Super omnia quæ « unquam audita sunt, erit prodigium in nostro ævo Neronis « Principis ruina. Amnes retro fluere et nostra vidit ætas, Ne« ronis Principis annis postremis... »

[1] Plinius, l. 2, c. 83; l. 17, c. 25; l. 2, c. 103; ap. Baron., an. 69, n. 28, 29.

Baronius pense que ces signes prodigieux dont parle Pline, annonçaient aussi le changement de religion dans l'empire, la chute de l'idolâtrie et l'établissement du Christianisme. S. Prudence [1] a dit, dans le même sens, que le Christ mettait en fuite les Démons, auteurs du Paganisme.

Discede adulter Juppiter,
Stupro sororis oblite,
Relinque Romam liberam,
Plebemque jam Christi fuge.
Te Paulus hinc exterminat,
Te sanguis exturbat Petri :
Tibi, id quod ipse amaveras,
Factum Neronis officit.

XVI.

Portrait de S. Pierre. — Il a institué la tonsure cléricale, — la liturgie catholique-romaine. — Ecrits qui ont été décorés de son nom. — Sainte Pétronille.

Nicéphore [2] nous donne de S. Pierre le portrait suivant, qu'il avait peut-être pris, dit Baronius [3], sur les anciens tableaux que l'on avait faits de cet Apôtre. Car on en voyait plusieurs portraits, parce que ceux d'entre les Païens [4] qui avaient reçu quelque faveur de Jésus-Christ ou de ses Apôtres, la reconnaissaient de cette manière. De plus, on avait coutume [5] de peindre sur les murailles Notre-Seigneur Jésus-Christ, accompagné de ses Apôtres. Selon Nicéphore [6], « S.

[1] Prudentius, *Peristeph.*, *hymn.* 2, *de Laurent.*
[2] Niceph., *Hist.*, l. 2, c. 37.
[3] Baron, 69, n. 31.
[4] Euseb., l. 7, c. 18.
[5] S. Aug., *Cons.*, l. 1, c. 10.
[6] Eadem apud Jacobum, archiepiscop. Genuensem ; apud Xaverium, s. j. in *Historia Christi*, et in *Hist. S. Petri.*

« Pierre était d'une taille assez élevée, et proportionnée ; il « avait le visage blanc et empreint d'une légère pâleur, les « cheveux et la barbe épais, crépus, et assez courts ; les yeux « noirs, et comme teints de sang ; les sourcils comme arra- « chés, le nez long, et un peu émoussé. » On pense que les larmes abondantes qu'il versait continuellement, ont causé ces taches de sang qui paraissaient dans ses yeux. — Selon une opinion assez commune, il avait de soixante-douze à soixante-quinze ans, lors de son martyre. Il ne se nourrissait, au rapport de S. Grégoire de Nazianze [1], que de racines et d'herbes désagréables au goût. Il y avait cependant des occasions où il mangeait de tout ce qu'on lui présentait.

Le vénérable Bède [2], dit de S. Pierre qu'il portait sur la tête une tonsure en forme de couronne, afin de rappeler ainsi la couronne d'épines que le Seigneur porta dans sa Passion. S. Germain, évêque de Constantinople [3], dit que l'institution « de la tonsure cléricale et monacale vient de ce que les In- « fidèles rasèrent S. Pierre par ignominie, et que le Christ, « son divin Maître, le bénit, convertit son opprobre en gloire, « et lui mit sur la tête une couronne composée non de pierres « précieuses, mais d'une sorte de diamants et de perles, qui « lui donnaient un éclat infiniment supérieur à l'éclat de l'or et des pierres précieuses [4]. »

[1] S. Greg. Nar. *orat.* 16. *et carm.* 140.

« Il se contentait de manger par jour pour un as de lupins, espèce de pois ou de fève. »

[2] Beda, *de gestis Angl.*, l. 5, c. 22 ; ap. Bar. 58, n. 124.

[3] Bar., n. 125, eodem anno. Tous les iconographes, et notamment M. Didron, *Hist. de Dieu*, p. 72, rapportent que S. Pierre a toujours été représenté la tête chauve. Mais peut-être cela n'est-il que le signe de la couronne dont nous parlons.

[4] Voici les paroles mêmes de ces deux anciens Pères :

Beda, l. 5, *Hist.*, c. 22 : « Inter omnes, *ait*, quas in Ecclesia, vel uni- « verso hominum genere reperiudus tonsuras nullam magis sequendam, « amplectandamque jure dixerim, ea quam in capite suo gestabat ille, « cui se confitenti Dominus ait : Tu es Petrus. » *Et un peu plus loin :* « Neque ob id tantum in coronam attundemur, quia attonsus est Petrus,

— Nous avons la *liturgie de S. Pierre*, à laquelle l'Eglise a fait dans le cours des siècles quelque légère modification ou addition, jugée nécessaire. C'est celle dont se sert l'Eglise Catholique et Romaine. Autrefois elle commençait par ces mots : *Sicut ovis ad lanienam ductus est...*

On attribuait autrefois à cet apôtre plusieurs livres, tels que ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*, sa *Prédication* ou sa *Doctrine*, son *livre du Jugement*. Il est probable que tous ces ouvrages, dont parlent les Pères primitifs et dont ils donnent des passages, ont été composés par quelques Disciples des hommes Apostoliques, qui ont amplifié et exposé à leur manière particulière quelque fait ou quelque parole de S. Pierre qu'ils connaissaient par tradition. Des hérétiques ont quelquefois écrit une partie de l'histoire ou de la prédication

« sed quia Petrus in memoriam Dominicæ Passionis ita attonsus « est. »

S. Germanus Constantinopolitanus Patriarcha, *in Theoria Rerum « Ecclesiasticarum* (1) ait :

« Duplex corona circumposita capiti sacerdotis ex capillorum signi- « ficatione, imaginem refert venerandi capitis Apostoli Petri; quæ, cum « missus esset ad prædicationem homini et Magistri ei tonsa est ab iis « qui ejus sermoni non credebant, ut illuderetur ab ipsis ; eique Ma- « gister Christus benedixit, et infamiam in honorem, illusionem in « gloriam convertit, et posuit super caput ejus coronam non ex lapidi- « bus pretiosis, sed lapidem ex petra fidei ejus fulgentem super aurum, « topazion et lapides pretiosos. Vertex enim ornatus, et corona duode- « cim lapillorum apostoli sunt ; petra vero sanctissimus Apostolus est « primus Hierarcharum Christi. » Ce saint Prélat florissait au cinquième siècle, sous le règne de Léon l'Isaurien.

Au rapport du même Vénérable Bède (2), un saint jeune homme d'Angleterre eut une révélation dans laquelle S. Pierre lui apparut avec sa tonsure et avec l'extérieur le plus beau et le plus resplendissant. Il était accompagné de S. Paul :

« Præclari omnino habitu et vultu erant, beatissimi ac pulcherrimi, « quales nunquam ante videram, neque aliquos hominum tanti decoris « ac venustatis esse posse credebam : unus quidem attonsus erat ut « Clericus, alius barbam habebat prolixam, dicebantque quod unus « eorum Petrus, alius vocaretur Paulus, etc. »

(1) In Biblioth. PP., t, II, et ap. Hallier, celebrem Theologum, *de Ordine*, *et deTonsura*, § 2, n. 4.

(2) Beda, l. 4, *Hist.*, c. 19 ; apud eumdem Hallier Theol. Sorbonic. *ibid.*

de cet Apôtre, afin de faire passer sous l'appui d'un si grand nom une doctrine erronée qu'ils ne pouvaient pas accréditer par leur propre autorité. S. Grégoire de Nazianze cite la parole suivante du Livre intitulé *la Doctrine* de S. Pierre :

Qu'une âme qui est dans l'affliction est proche de Dieu.

Tous ces livres contenaient à peu près les mêmes dogmes et les mêmes faits que ceux que nous avons, si l'on en excepte la doctrine. S. Isidore de Péluse allègue les *Actes de S. Pierre* comme véritablement écrits par le Prince des Apôtres [1].

S. Epiphane [2] dit que S. Clément de Rome a véritablement écrit un livre intitulé : *Voyages de S. Pierre ;* mais qu'il a été entièrement changé par les Ebionites : ce qui montre que le livre que nous avons aujourd'hui n'est pas celui qui a été altéré par ces hérétiques; car il ne contient nullement leur fausse doctrine. Les livres de S. Clément contiennent une grande partie des faits et des prédications de S. Pierre.

Nous avons vu que S. Pierre avait eu la consolation de voir sa femme souffrir le martyre pour Jésus-Christ, et qu'il l'avait exhortée à supporter courageusement ces peines du moment afin d'être réunie au Fils de Dieu dans son royaume éternel [3].

Le Martyrologe Romain et plusieurs autres anciens font mention de Ste Pétronille, qu'ils disent être la fille de S. Pierre. Les Actes de S. Nérée et de S. Achillée rapportent plusieurs choses à son sujet, et disent en particulier qu'elle fut guérie d'une paralysie par S. Pierre. On ajoute que, recherchée en mariage par Flaccus, elle préféra demeurer vierge. On célèbre sa fête le 31 de Mai. Autrefois, près de Rome, il y avait une église et un cimetière sur le chemin d'*Ardéa,* qui portaient son nom. Le Pape Grégoire III y établit une station. Ses reliques sont conservées à Rome.

[1] S. Isidor., P., l. 2, ep. 99.
[2] S. Epiph., *Hær.* 30, c. 15.
[3] S. Clem., *Strom.* 7 ; Euseb., l. 8, c. 30.

XVII

Titres et élévation de S. Pierre. — Il a fondé et anobli les Eglises patriarcales des trois Grandes Parties du Monde.

Lorsque les Pères et les Docteurs de l'Eglise parlent de S. Pierre, des grâces et des prérogatives que Dieu lui a données préférablement aux autres Apôtres, ils sont remplis d'admiration, ils ne peuvent retenir leurs transports de piété, ni taire les louanges de cet Apôtre. S. Chrysostôme [1] l'appelle « le Coryphée du Chœur Apostolique, la Bouche de tous les « Apôtres, la Tête et le Chef de cette sainte famille, le Préfet « de tout le monde, le fondement de l'Eglise. » Tous les Chrétiens avec l'Eglise, leur sainte Mère, aiment à lui donner les titres les plus glorieux, et le nomment :

Le Pasteur universel du Troupeau de Jésus-Christ ;

Le Père de toute la grande famille chrétienne ;

La Tête ou le Chef du Corps de l'Eglise ;

Le Docteur ou le Maître de l'Univers ;

Le Commandant Principal de toute la milice de Jésus-Christ ;

Le Dépositaire des Grâces et des Richesses du Ciel ;

Le Dispensateur des trésors de Jésus-Christ ;

Le Portier des Cieux ;

Le Prince que le Fils de Dieu a élevé au-dessus de tous les Rois et de tous les Potentats de la terre.

« Pierre, dit S. Denis l'Aréopagite, est la gloire souveraine

[1] S. Chrys., *Hom. in 2 Trim.*, III, 1.

« de l'Eglise, son plus magnifique Ornement, sa première et sa plus inébranlable Colonne. »

Qu'elle est grande la puissance que le Christ a donnée à cet Apôtre ! Elle surpasse toute la puissance et toute la grandeur humaine. Il exerce son empire, il porte sa domination plus loin que n'a jamais fait aucun roi, aucun Conquérant. D'une extrémité du monde à l'autre extrémité, il fait entendre et observer ses décrets. Elevé au-dessus de toutes les Couronnes de la terre, il les tient soumises à ses décisions. Investi de tous les pouvoirs du Fils de Dieu, il ouvre le ciel, et le ciel est ouvert ; il le ferme, et il demeure fermé ; il appelle les bénédictions, et elles se répandent sur la terre ; il appelle la malédiction sur les rebelles, et cet homme ou ce peuple rebelle reste frappé d'anathème. Il est la Lumière des nations, l'Organe de la Vérité ; l'Oracle infaillible des peuples, le fondement de la vraie foi ; le Père commun de tous les Croyants ; en un mot, le Représentant de Dieu.

Telle est la Dignité suréminente et privilégiée de S. Pierre, Prince des Apôtres.

Un des principaux rayons de sa gloire a illustré les trois principales Eglises qu'il a fondées. Toute l'Eglise Catholique a constamment reconnu et honoré comme Primatiales et Patriarcales, les Eglises de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, les trois Capitales des trois grandes Parties du monde alors connu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique.

Après avoir été le premier fondateur de ces Eglises, il en a été établi le perpétuel Protecteur et Conservateur. Elles ont été, dès l'origine, consacrées à Dieu sous le vocable de S. Pierre : *S. Pierre de Rome, S. Pierre d'Antioche ;* et la tradition rapporte que S. Marc donna à l'Eglise qu'il avait établie en Egypte, par le commandement du Prince des Apôtres, le nom de *S. Pierre d'Alexandrie* [1].

[1] Ribadencira.

XVIII.

S. Pierre a des successeurs dans toute la suite des siècles. — Leur dénombrement. — De grands hommages sont rendus à S. Pierre. — La royauté orne le Pontificat de S. Pierre. — Patrimoine de S. Pierre, États du Pape. — Moïse et S. Pierre, images sensibles de J.-C. — Immenses avantages que le *Pouvoir temporel* de S. Pierre a procurés aux peuples dans le cours des siècles.

Mais c'est peu d'avoir fondé de grandes institutions, si elles n'ont ni stabilité, ni vie, ni durée. La gloire principale d'un premier fondateur d'empire et de dynastie, est d'avoir des successeurs qui, sans interruption, continuent son œuvre première, et perpétuent sa pensée à travers les âges et les différentes régions.

De tels successeurs démontrent hautement, par le seul fait de leur existence, la puissance et la grandeur du fondateur. Il est manifeste, dès lors, que la Providence a mis dans l'idée d'un tel homme une grande force morale et une grande puissance vitale.

Rien ne parle aussi éloquemment en faveur de la vérité des oracles des Prophètes et de ceux de Jésus-Christ qui avaient clairement annoncé la perpétuelle suprématie et la juridiction universelle de S. Pierre, que le magnifique Dénombrement de ses vénérables successeurs, en qui s'est conservée et s'est maintenue, malgré les efforts de l'Enfer et des Princes du Monde, l'indestructible principauté Ecclésiastique de Celui à qui il a été dit par une bouche toute-puissante :

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les Puissances de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle.

Qu'il est agréable pour tous les Croyants d'être abrités dans une Maison qu'on voit, à la vérité, battue par les tempêtes les plus furieuses et par tous les vents déchaînés, mais qu'on sait ne pouvoir jamais être ébranlée ; parce qu'elle est fondée sur le Roc ferme et immuable, sur S. Pierre et ses successeurs.

Demeurons donc avec sécurité et avec confiance dans la Maison de Dieu ; attachons-nous, avec le sentiment de la piété filiale, à S. Pierre et à ses successeurs, les Souverains Pontifes, que le Christ Notre-Seigneur a institués, les Pères de famille de cette Maison de Dieu, qui est l'Eglise. Aimons, vénérons nos Saints Patriarches, dans le dénombrement suivant de ceux qui ont possédé les prérogatives de S. Pierre, et qui ont exercé envers nos aïeux et envers nous les devoirs sacrés de sa Paternité Universelle.

SUCCESSION CHRONOLOGIQUE DES PAPES

DEPUIS S. PIERRE JUSQU'A PIE IX.

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.	DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.		Années.	Mois.	Jours.
42	18 janvier	S. PIERRE.....	25		
65		S. Lin	12		
77		S. Clet.....	12		
90		S. Clément.....	10		
100		S. Evariste.....	9	Quelques mois.	
109		S. Alexandre I.....	10	Quelques mois.	
119		S. Sixte.....	9	Quelques mois.	
128		S. Télesphore.....	10	Quelques mois.	
139		S. Hygin.....	4		
143		S. Pie I.....	15	Quelques mois.	
158		S. Anicet.....	10	Quelques mois.	
168		S. Soter.....	8		
176		S. Eleuther.....	15		
192		S. Victor I	9	Quelques mois.	
201		S. Zéphyrin.....	18		
219		S. Calliste 1.	5		
224		S. Urbain I	6		
230		S. Pontien.....	5	Quelques mois.	
235	21 novembre..	S. Anthère.....		1	
236	3 janvier	S. Fabien	15		
251	juin.	S. Corneille	1	2	
252	septembre .	S. Lucius.....	2	5	
255	4 mars	S. Etienne I.....	2	8	
257		S. Sixte II		1	13
258	22 juillet	S. Denys.....	10	1	4
270	3 décembre..	S. Félix.....	4	4	
275	4 juin.	S. Eutychien	8	6	1
283	17 septembre .	S. Caïus	12	4	5
296	13 mai.....	S. Marcellin.....	8	1	27
304		*Vacance de 3 ans 7 mois.*			
308	26 février.....	S. Marcel I.....		10	20
309	5 février.....	S. Eusèbe.....	2	8	21
311	3 octobre....	S. Melchiade.....	2	2	7
314	1 février	S. Silvestre.....	21	11	1
336	16 janvier ...	S. Marc		8	22
336	27 octobre	S. Jules I.....	15	5	17
352	8 mai.....	Libère	15	4	2
367		S. Félix II	1	3	3
367	25 septembre.	S. Damase I.....	17	2	28
385	12 janvier.....	S. Sirice	13	1	14
398	14 mars	S. Anastase I.....	4	1	13
402	8 mai.....	S. Innocent I.....	15	2	10

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.	DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.		Années.	Mois.	Jours.
417	19 août	S. Zosime	1	4	7
418	28 décembre	S. Boniface	4	9	28
423	3 novembre	S. Célestin I.	8	5	3
432	26 avril	S. Sixte III	7	11	
440	10 mai	S. Léon I *Le Grand*	20	11	
461	11 novembre	S. Hilaire	5	9	29
467	20 septembre	S. Simplicius	15	5	10
483	8 mars	S. Félix III	8	8	10
492	2 mars	S. Gélase I	4	8	16
496	28 novembre	S. Anastase II	1	11	23
498	2 décembre	S. Symmaque	15	7	27
514	26 juillet	S. Hormisdas	9		10
523	13 août	S. Jean I	2	9	14
526	juillet	S. Félix IV	4	2	18
530	15 octobre	S. Boniface II	2		2
532	janvier	Jean II	2	6	
535	juillet	S Agapet I		10	18
536	20 juin	S. Silvère	4		
540		Vigilius	15	6	18
555	16 avril	S. Pélage I	3	10	18
559	27 juillet	S. Jean III	12	11	16
573	16 mai	S. Benoit I	4	2	15
577	10 novembre	Pélage II	12	2	27
590	3 septembre	S. Grégoire I *Le Grand*	13	3	10
604	1 septembre	Sabinien		5	19
606	15 février	Boniface III		8	23
607	18 septembre	Boniface IV	6	8	13
614	13 novembre	Deusdedit ou *Dieu-Donné*	2	11	26
617	24 décembre	Boniface V	5	10	1
626	14 mai	Honorius I	12	4	27
639	2 août	Sévérinus		2	4
640	13 décembre	Jean IV	1	9	6
641	25 novembre	Théodore	7	5	20
649	1 juillet	S. Martin I	5	4	12
655		Eugène I	2	8	8
658	31 juillet	Vitalien	14	6	
673	14 avril	Adeodatus ou Dieudonné	4	2	12
677	1 novembre	Domnus ou Domnion	1	5	16
679	8 juillet	S. Agathon	2	6	
682	19 août	S. Léon II	1	18	8
684	20 août	S. Benoit II		8	17
685	22 juillet	Jean V	1		11
686	20 octobre	Conon		11	23
687	26 décembre	S. Sergius I	13	8	11
701	30 octobre	Jean VI	3	2	12
705	1 mars	Jean VII	2	7	17
708	18 janvier	Sisinnius			20
708	7 mars	Constantin	6	2	2
714	20 mai	Grégoire II	16	8	20
731	16 février	Grégoire III	10	9	12
741	6 décembre	S. Zacharie	10	3	10
752	7 mars	Etienne II			4
752	30 mars	Etienne III	5		20

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.	DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.		Années.	Mois.	Jours.
757	28 mai.... ...	Paul I..	1	10	
768	3 août.....	Etienne IV.....	3	5	28
772	9 février.....	Adrien I.....	23	1	17
795	26 décembre..	Léon III.....	20	5	17
816	22 juin	Etienne V	1	7	3
817	27 janvier	Pascal I	7	3	16
824	19 mai...	Eugène II.....	3	2	23
827	août.....	Valentin.....			40
827	24 septembre .	Grégoire IV.....	15	4	
844	10 février.....	Sergius II.....	3	1	2
847	12 avril.....	Léon IV.....	8	3	5
855	21 juillet	Benoit III.....	2	6	10
858	24 avril.	Nicolas I *Le Grand*	9	6	20
867	14 décembre..	Adrien II....	4	10	17
872	14 décembre .	Jean VIII	10		1
882	28 décembre..	Marinus ou Martin II	2		20
884	20 janvier	Adrien III.....	1	3	19
885	mai.....	Etienne VI	6		
890	31 mai.....	Formose	6	6	
896		Boniface VI			15
897	8 janvier	Etienne VII.....	3		
901		Théodore II			20
901		Jean IX.....	3		15
905		Benoit IV			
905		Léon V.....			40
906		Christophe..		7	
906		Sergius III.....	3	4	
910		Anastase III.....	2		20
912		Landon.....		2	28
913	24 janvier	Jean X.....	15		
928		Léon VI.....		6	15
929		Etienne VIII	2	1	15
931		Jean XI.....	4	1	
936		Léon VII.....	3	6	
939		Etienne IX..	3	4	5
943		Martin III	6	4	13
949		Agapet II.....	9	6	10
955		Jean XII.....	9		
963	novembre..	Léon VIII.....	3		
964		Benoit V	1		
965		Jean XIII.....	6	11	1
972	20 septembre .	Domnus II.....		3	
972	20 décembre..	Benoit VI..... ...	1		
974		Boniface VII.....	1	1	
975		Benoit VII.....	9		
984		Jean XIV.....	1		
985		Jean XV.....	10	4	12
996		Jean XVI.....			20
996		Jean XVII.....	2		
996	11 juin	Grégoire V	2	8	6
999		Silvestre II	4	2	
1003		Jean XVIII.....		5	
1003	20 novembre..	Jean XIX	5	7	28

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.	DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.		Années.	Mois.	Jours.
1009	août.....	Sergius IV.....	2	8	13
1012	7 juin.....	Benoit VIII.....	12		
1024		Jean XX.....	9	8	
1034		Benoit IX.....	10		
1044	avril.....	Grégoire VI.....	2	8	
1046	décembre..	Clément II.....		9	
1048		Damase II.....			23
1049	février.....	S. Léon IX.....	5	2	7
1054		Victor II.....	2	6	
1057	2 août.....	Etienne X.....		8	
1059		Nicolas II.....	2	6	
		Benoit X.....			
1061	1 octobre..	Alexandre II.....	11	6	22
1073	22 avril.....	Grégoire VII.....	12	1	3
1086	24 mai.....	Victor III.....	1	3	22
1088	12 mars.....	Urbain II.....	11	4	18
1099	12 août.....	Pascal II.....	18	5	4
1118	25 janvier....	Gélase II.....	1		4
1119	février....	Calixte II.....	5	10	13
1124	21 décembre.	Honorius II.....	5		17
1130	14 février.....	Innocent II.....	13	7	10
1143	27 septembre.	Célestin II.....		5	13
1144	9 mars.....	Lucius II.....		11	14
1145	25 février.....	Eugène III.....	8	4	13
1153	9 juillet.....	Anastase IV.....	1	4	24
1154	3 décembre..	Adrien IV.....	4	8	29
1159	6 septembre.	Alexandre III.....	21	11	21
1181	29 août.....	Lucius III.....	4	2	18
1185	25 novembre.	Urbain III.....	1	10	25
1187		Grégoire VIII.....		2	
1188	6 janvier....	Clément III.....	5	2	10
1191	12 avril.....	Célestin III.....	6	8	28
1198	8 janvier....	Innocent III.....	18	6	9
1216	17 juillet.....	Honorius III.....	2	8	
1227	20 mars.....	Grégoire IX.....	14	5	3
1241	22 septembre.	Célestin IV.....			18
1243	24 juin.....	Innocent IV.....	11	5	14
1254	21 décembre..	Alexandre IV.....	6	5	4
1261	29 août.....	Urbain IV.....	3	1	22
1265	5 février.....	Clément IV.....	3	9	25
1271	1 septembre.	Grégoire X.....	4	4	10
1276	22 février.....	Innocent V.....		5	5
1276	10 juillet.....	Adrien V.....			
1276	13 septembre.	Jean XXI.....		8	
1277	25 novembre..	Nicolas.....	2	9	2
1281	22 février.....	Martin IV.....	3	1	7
1285	2 avril.....	Honorius IV.....	2		1
1288	22 février.....	Nicolas IV.....	4	1	14
1294	5 juillet.....	S. Célestin V.....		5	8
1294	24 décembre..	Boniface VIII.....	8	9	8
1303	22 octobre.....	S. Benoit XI.....		8	17
1305*	5 juin.....	Clément V.....	8	10	16

* Le Saint-Siége à Avignon.

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.	DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.		Années.	Mois.	Jours.
1316	8 septembre	Jean XXII	18	3	18
1334	20 décembre.	Benoît XII	7	4	6
1342	7 mai.	Clément VI	10	6	20
1352	18 décembre.	Innocent VI	9	8	20
1362	28 octobre.	Urbain V	8	1	23
1370	29 décembre.	Grégoire XI	7	2	24
1378*	7 avril.	Urbain VI	11	6	6
1378	21 septembre.	*Clément VII* mort en 1394.			
1389	2 novembre.	Boniface IX	14	11	
1404	17 octobre.	Innocent VII	2		22
1406	23 novembre.	Grégoire XII	2	6	14
1409	26 juin.	Alexandre V		18	8
1410	17 mai.	Jean XXIII	5		15
1417	11 novembre.	Martin V	13	3	10
1431	3 mars	Eugène IV	15	11	10
1447	6 mars.	Nicolas V	8		19
1455	8 avril.	Calixte III	3	5	29
1458	19 août.	Pie II	5	11	27
1464	29 août.	Paul II	6	10	26
1471	9 août.	Sixte IV	13		5
1484	29 août.	Innocent VIII	7	10	27
1492	11 août.	Alexandre VI	11		8
1503	22 septembre.	Pie III			26
1503	30 octobre.	Jules II	9	3	21
1513	11 mars	Léon X	8	8	20
1522	9 janvier	Adrien VI	1	8	6
1523	19 novembre.	Clément VII	10	10	7
1534	13 octobre.	Paul III			28
1550	8 février.	Jules III	5	1	16
1555	9 avril.	Marcel II			21
1555	25 mai.	Paul IV	4	2	24
1559	26 décembre.	Pie IV	5	11	15
1566	7 janvier	Pie V	6	3	24
1572	13 mai.	Grégoire XIII	12	10	29
1585	24 avril.	Sixte V	5	4	05
1590	15 septembre.	Urbain VII			13
1590	5 décembre.	Grégoire XIV		10	10
1591	29 octobre.	Innocent IX		2	
1592	30 janvier	Clément VIII	13	1	3
1605	1 avril.	Léon XI			27
1605	17 mai.	Paul V	15	8	12
1621	9 février.	Grégoire XV	2	5	
1623	6 août.	Urbain VIII	20	11	22
1644	17 septembre.	Innocent X	10	4	22
1655	6 avril.	Alexandre VII	12	1	16
1667	20 juin	Clément IX	2	5	19
1670	29 avril.	Clément X	6	2	23
1676	21 septembre.	Innocent XI	12	10	10
1689	6 octobre.	Alexandre VIII	1	3	26
1691	12 juillet.	Innocent XII	9		
1700	20 novembre.	Clément XI	20	3	26

* Le Saint-Siége rétabli à Rome.

DATE DE LEUR ÉLECTION		NOMS.		DURÉE DE LEUR PONTIFICAT.		
Années.	Mois.			Années.	Mois.	Jours.
1721	8 mai.....	Innocent XIII		2	9	26
1724	29 avril.....	Benoit XIII.....				
1730		Clément XII.....				
1740	17 août.....	Benoit XIV.....		1758		
1758	6 juillet.....	Clément XIII.....		1769	le 2 février.	
1769	19 mai.....	Clément XIV	décédé en	1774	le 22 septemb.	
1775	15 février.....	Pie VI		1799	le 29 août.	
1800	14 mars	Pie VII.....		1823	le 20 août.	
1823	22 septembre.	Léon XII.....		1829	le 10 juin.	
1829		Pie VIII.....		1830		
1831	2 février	Grégoire XVI.....		1846	le 1er juin.	
1846	16 juin	Pie IX.....		actuellement régnant (1869).		

Dieu a permis que la Primauté de S. Pierre et des Papes, ses successeurs, fût honorée, dans le cours des siècles, par les Rois et les Empereurs de la Terre. Ceux-ci firent un hommage de leur puissance et lui offrirent en don les villes et les provinces qui composent les Etats de l'Eglise. Les Princes, Constantin-le-Grand, Pépin, Charlemagne, et d'autres rois, ont fait, renouvelé, défendu, à différentes époques, cette donation des domaines temporels de S. Pierre, qui ont ordinairement renfermé la Campagne de Rome, ce qu'on nomme le Patrimoine de S. Pierre, la Terre Sabine, l'Ombrie ou Duché de Spolette, la Marche d'Ancône, le Duché d'Urbin, la Romagne, le Bolonnais, le Duché de Ferrare, le Territoire d'Orviéto, le Territoire de Pérouse, le *Cantado di Citta di Castello.* Dans le Patrimoine de S. Pierre est enclavé le Duché de Bracciano, qui a son duc particulier. Les villes principales de ces états du Pape, sont: Rome, Ostie, Palestrine, Frescati, Albano, Tivoli, Terracine, Porto, Civitta-Vecchia, Viterbe, Magliano, Vescovio, Spolette, Assise, Todi, Ancône, Fermo, Notre-Dame de Lorette, Ascoli, Jési, Urbin, Senigaglia, S. Léon, Boulogne, Ferrare, Orvieto, Aquapendente, Pérouse, etc.

Voici comment Othon Ier, dit *le-Grand*, empereur d'Allemagne, après avoir reconnu et confirmé les donations faites au Pape par Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, etc., s'exprimait, en y ajoutant quelques nouvelles possessions.

« Au nom du Seigneur Dieu Tout-Puissant, Père, fils et « Saint-Esprit.

« Moi, Othon, par la grâce de Dieu, Empereur Auguste, « avec le glorieux Roi Othon, notre fils, suivant l'ordre de la « Providence Divine, Nous vouons et promettons, par ce « pacte de notre Confirmation, à Vous, Bienheureux Pierre, « Prince des Apôtres, et Porte-Clef du Ciel, et par vous, à « votre Vicaire le Seigneur Jean XII, Souverain-Pontife et « Pape Universel, comme depuis vos prédécesseurs jusqu'à « présent vous avez tenu et disposé en votre puissance et « souveraineté la Ville de Rome et son Duché, etc.

« Nous vous offrons, de plus, Bienheureux Apôtre Pierre, « et à votre Vicaire le Seigneur Pape Jean et à ses succes- « seurs, pour le salut de mon âme, pour le salut de notre fils « et de nos parents, nous vous offrons, de notre propre « Royaume, les villes suivantes avec leurs pêcheries : Riéti, « Amiterne, et cinq autres villes..... »

Le Souverain Pontificat de S. Pierre a donc été aussi environné des droits, des pouvoirs, et de l'éclat de la Royauté, mais d'une Royauté qui n'avait pas été conquise par la force des armes, ni usurpée par la violence, mais acceptée comme un don spontané de la foi et de la piété des plus grands Princes et Empereurs qui aient jamais paru dans le monde. Cette royauté insigne et infiniment remarquable est un ornement qui convient éminemment à la Papauté. En permettant que ce second diadême vînt ceindre le front du Pontife universel, Dieu a voulu que la dignité de S. Pierre eût ce trait de ressemblance, de plus, avec la sacrificature de Melchisédech, qui était Roi et Pontife des Hébreux et des Gentils. On est donc en droit de regarder comme

ennemis de l'Eglise, ces prétendus chrétiens, qui, dans ces derniers temps, voulaient que le Souverain-Pontife fût dépouillé de cette Principauté temporelle. Et quel avantage peuvent-ils trouver en ce que le Père commun de tous les fidèles soit privé de cet éclat royal qui pare si convenablement en lui la plus haute sommité du Sacerdoce?

Ils ne pensaient pas de la sorte, ces grands et pieux empereurs de tous les siècles, qui venaient déposer leurs couronnes et leurs sceptres aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, le roi des rois, et lui demander soit la confirmation de leurs droits, soit leur consécration ou leur institution. Ils aimaient, avec justice et avec raison, à rendre hommage à celui qui est investi par Dieu même, de tout pouvoir au ciel et sur la terre.

Le Pape, entouré des soixante-douze Cardinaux, est, de plus, l'image de Jésus-Christ entouré de ses soixante-douze Disciples, comme S. Pierre l'a été aussitôt après l'Ascension, comme Moïse l'avait été, en figure, plusieurs siècles auparavant. Les soixante-douze Disciples de Jésus-Christ aidèrent S. Pierre à gouverner les diverses églises du monde, comme ils avaient aidé Jésus-Christ à évangéliser les différentes tribus d'Israël. Les Cardinaux, qui environnent le Pape, qui l'aident à gouverner, non telle église particulière ou tel peuple chrétien, mais toutes les églises, tous les peuples, toute l'humanité chrétienne, toute l'Eglise universelle, sont comme les soixante-douze Sénateurs qui, d'après l'ordre de Dieu, aidaient Moïse à gouverner, non telle ou telle tribu, mais toutes les tribus, mais tout le peuple d'Israël. Dans l'absence de Moïse ou du Christ, de S. Pierre ou du Pape, ce sont les Septante qui gouvernent l'Eglise et qui tracent des règles de conduite à tous les fidèles. Jésus-Christ était représenté, dans les siècles qui ont précédé son avènement, par Moïse ou le Grand-Prêtre, environné de ses soixante-douze Sénateurs, et il est représenté, dans les siècles qui ont suivi son avènement, par S. Pierre ou

le Souverain-Pontife, son successeur, entouré de ses soixante-douze Conseillers ou Assesseurs, appelés *les Cardinaux*.

Il n'y a donc rien sur la terre de plus auguste et de plus grand, que le Représentant du Fils de Dieu, en qui résident la souveraineté de la royauté et la souveraineté du Sacerdoce.

Quelle est donc vénérable l'institution de la Papauté dans S. Pierre, Prince des Apôtres ! Elle surpasse l'institution du Pontificat Aaronique et celle du Sanhédrin, comme la réalité surpasse l'ombre, comme la vérité l'emporte sur la figure.

Mais ce que nous disons de S. Pierre, comme fondateur d'une institution toute divine, n'est point une chimère, qui n'ait d'existence que dans l'imagination de l'homme. C'est une pensée, un dessein, à la vérité, surnaturel, évidemment au-dessus des conceptions et des forces humaines, mais qui est à l'état d'exécution ; cette pensée, ce dessein, qui plonge jusque dans les institutions Mosaïques et dans la profondeur des siècles les plus reculés de l'Antiquité, est maintenant un fait subsistant, vivant, s'accomplissant sous nos yeux, et s'augmentant chaque jour, à mesure que nous avançons dans les siècles postérieurs. Le fait historique de cette longue succession de vieillards, vénérables par leur sainteté, il est vrai, mais si affaiblis par l'âge, qu'ils ne font que paraître sur la chaire de S. Pierre, puis disparaître, si faibles par eux-mêmes et par suite de tant de causes de destruction, et néanmoins si forts par la vertu d'en-Haut, que les plus puissants monarques qui ont voulu les combattre, se sont brisés contre cette pierre : ce fait historique, que nous voyons sous nos yeux, ce dénombrement de tant de pontifes qui ont succédé à S. Pierre, est un des faits les plus extraordinaires et les plus merveilleux qu'on ait jamais vus dans les Annales du Genre humain.

Si maintenant nous joignons à ce grand fait historique et tout divin, un autre fait accompli, qui en était la figure pro-

phétique, nous contemplerons le Souverain Pontificat se perpétuant sans interruption à travers tous les siècles, se continuant de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, jusqu'à S. Pierre; de S. Pierre, par les Grands-Prêtres Hébreux, jusqu'à Aaron; d'Aaron jusqu'à Melchisédech et jusqu'aux premiers Patriarches, qui, comme les Papes, étaient rois et Pontifes. Les Patriarches étaient environnés des chefs de familles, comme les Pontifes hébreux l'étaient des Septante Sénateurs, comme les Pontifes chrétiens le sont des Septante Cardinaux. Qu'il est donc admirable le Souverain Pontificat établi dans l'Eglise Chrétienne! Il remonte au berceau du monde, il préside à tous les âges, il conserve fidèlement le dépôt de la Doctrine Céleste; semblable au soleil, il éclaire de ses rayons le Genre humain, et appelle sans cesse sur lui les bienfaits de notre Père qui règne dans les Cieux. Qu'il est digne de toute notre vénération!

Comme la souveraineté temporelle des successeurs de S. Pierre est, de nos jours, violemment attaquée par les hommes politiques et par les ennemis de l'Eglise Catholique, il ne sera pas hors de propos d'exposer ici succinctement les raisons qui en démontrent l'antiquité et la légitimité, l'utilité et les immenses avantages.

C'est une chose très-remarquable et qui revient parfaitement à notre sujet, que les nombreuses et importantes donations qui ont été faites aux Papes, — que le pouvoir temporel, de même que la puissance souveraine ou royale attribuée aux Pontifes Romains, ont été originairement des offrandes toutes spontanées faites *à S. Pierre* même, dans la personne des Papes, ses successeurs.

La spontanéité de ces donations, l'attribution toute volontaire et toute libre de la principauté civile, est ce qui distingue essentiellement la souveraineté des Papes de celles des autres Princes de la terre, lesquelles sont originairement fondées sur la force et sur la violence.

Le comte Joseph de Maistre a mis en lumière cette question historique. Suivant cet auteur si éminemment catholique, si profond et si judicieux, il n'y a pas en Europe de souveraineté plus légitime, plus conforme à la justice que celle des Papes. Les souverains Pontifes, chose étonnante ! deviennent souverains, Princes temporels, sans s'en apercevoir, et même, à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevait le siége de S. Pierre, et l'on peut dire que le Chef de l'Eglise universelle naquit souverain. Comme la souveraineté exige des richesses et de l'éclat, les richesses affluaient, on ne sait comment, par l'intervention de la Providence : dès les premiers siècles, S. Pierre possède de vastes *patrimoines*, vingt-trois en Italie, et dans les îles de la Méditerranée, en Illyrie, en Dalmatie, en Allemagne et dans les Gaules. La juridiction des Papes sur ces immenses patrimoines donnés par la foi, par la piété et par l'amour, était empreinte d'un cachet singulier de suprématie très-réelle, bien qu'elle ne fût pas encore déclarée par son nom ! En même temps une splendeur extraordinaire partait du trône de S. Pierre, au point que les plus grands personnages mêmes de Rome Païenne étaient envieux de cette gloire Pontificale et Royale.

Aussi, le Pontife Romain gênait-il, dès l'origine, les Césars Païens. Il n'était que leur sujet, et eux cependant ne pouvaient tenir à côté de lui. On lisait sur son front le caractère *d'un sacerdoce si éminent*, dit Bossuet [1], *que l'Empereur qui portait parmi ses titres celui de Souverain Pontife, le souffrait dans Rome avec plus d'impatience qu'il ne souffrait dans l'armée un César qui lui disputait l'empire.* Une main cachée les chassait de la *Ville Eternelle*, pour la donner au Chef de *l'Eglise Eternelle.*

Suivant la tradition universelle et constante, dans l'esprit de Constantin, la foi et le respect se mêlèrent à la gêne dont il

[1] Bossuet, *ex Cyp. epist.* 51 *ad Ant.*

s'agit ; et l'on ne saurait douter que ce sentiment n'ait influé sur la détermination qu'il prit de transporter le siége de l'empire, beaucoup plus que tous les motifs politiques qu'on lui prête : *Ainsi s'accomplissait le décret du Très-Haut.* La même enceinte ne pouvait renfermer l'Empereur et le Pontife. Constantin céda Rome au Pape. La conscience du genre humain qui est infaillible l'entendit toujours ainsi. D'après l'Antiquité, Constantin-le-Grand donna Rome à S. Pierre.

A partir de ce moment, ni les empereurs, ni les autres Princes conquérants, ne se sentent pas chez eux à Rome. Ils y sont comme étrangers. Les Hérules, les Goths, les Lombards, s'emparent successivement du royaume d'Italie, et aucun chef de ces peuples ne fixe son trône à Rome. Quel bras les repoussait à Milan, à Pavie, à Ravenne, etc.? La Providence forçait les Princes à *donner*, à *abandonner* Rome au Pape.

Les empereurs d'Orient cessèrent de gouverner et même de protéger l'Italie. Dès-lors, les Papes, sans le vouloir, par la seule force des circonstances, de même que par la volonté et le recours spontané des peuples, les Papes, dis-je, se voyaient substitués à l'empereur, et contraints d'administrer en souverains l'Italie.

On est assez communément porté à croire que les Papes passèrent subitement de l'état particulier à celui de souverain, et qu'ils durent tout aux Carlovingiens. Rien cependant ne serait plus faux que cette idée. Avant ces fameuses donations qui honorèrent la France plus que le Saint-Siége, les Papes étaient souverains de fait, et le titre seul leur manquait.

Ils étaient considérés par *tout l'Occident*, comme *les arbitres et les modérateurs de la tranquillité publique ;* ils traitaient avec les rois de prince à prince, *faisaient avec eux des traités de paix*, recevaient d'eux *les honneurs souverains*, défendaient les peuples qui accouraient se jeter dans leurs bras, rendaient la justice, punissaient les crimes, frappaient monnaie,

recevaient et envoyaient des ambassades, etc.; ils conférèrent même la dignité de *patrice* à Charlemagne, à Pépin, et peut-être à Charles-Martel.

Lors de l'invasion des Barbares et des usurpateurs, ils appelèrent à leur secours les Princes français, qui confirmèrent et mirent en lumière la souveraineté des Pontifes Romains, et ajoutèrent de nouveaux domaines aux *Anciens Patrimoines* de l'Eglise.

La souveraineté Pontificale, antérieure aux donations Carlovingiennes, était si réelle, était si universellement et si incontestablement reconnue comme légitime et véritable, que Pépin, avant d'attaquer Astolphe, lui envoya plusieurs ambassadeurs pour l'engager à rétablir la paix *et à restituer les propriétés de la sainte Eglise de Dieu et de la République Romaine;* et le Pape de son côté conjurait le roi Lombard, par ses ambassadeurs, *de restituer de bonne volonté et sans effusion de sang les propriétés de la sainte Eglise de Dieu et de la République des Romains : Ut pacifice sine ulla sanguinis effusione, propria S. Dei Ecclesiæ et Reipublicæ Rom. reddant jura.* Et plus haut, *restituenda jura* [1].

Et dans la fameuse charte *Ego Ludovicus,* Louis-le-Débonnaire énonce que *Pépin et Charlemagne avaient depuis longtemps, par un acte de donation, restitué au Bienheureux Apôtre S. Pierre, l'exarchat* qui lui avait été enlevé : *Exarchatum quem... Pepinus rex... et Genitor noster Carolus imperator, Beato Petro et prædecessoribus vestris jam dudum per donationis paginam restituerunt.* Cette pièce est transcrite intégralement dans les Annales de Baronius, tome XIII, page 627.

Remarquons ici plusieurs choses : 1° C'est au Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, qu'ont été faites les donations des

[1] Cardinal Orsi, *della origine della sovranita de Rom. Pont.*, cap. 7, d'après Anastase le Bibliothécaire.

premiers siècles et des siècles subséquents; tant était honoré le fondateur de la République Chrétienne; 2° Les patrimoines qui, dans les premiers temps, formaient un *exarchat* ou principauté temporelle, avaient été donnés à S. Pierre longtemps avant les rois Carlovingiens, puisque ces derniers Princes témoignent authentiquement qu'ils n'ont fait qu'obliger les usurpateurs à *les restituer* à S. Pierre et aux Papes, leurs légitimes possesseurs ; 3° Cet acte ne fait nulle mention des empereurs grecs, qui s'en trouvaient dépossédés de fait, depuis très-longtemps, et en vertu de l'abandon qu'en avait fait Constantin-le-Grand et ses successeurs, et par la prescription séculaire, et par la consécration de la souveraineté Pontificale résultant du suffrage unanime des peuples d'Italie et de tout l'Occident, et enfin par la concession de l'un des plus grands monarques conquérants, qui remit et céda ses droits de conquête aux Pontifes Romains.

On voit donc que rien n'est plus juste que cette souveraineté des Papes. Elle se distingue de toutes les autres, en ce qu'elle est née naturellement, ou plutôt surnaturellement, c'est-à-dire par une volonté et une force Providentielle, qui l'a élevée, accrue progressivement et substituée à l'Ancienne, sans secousse, sans révolte, sans effusion de sang, pour l'ornement du Souverain Pontificat, en même temps que pour l'utilité de l'Eglise Universelle, et pour l'avantage du genre humain et en particulier de la Société Européenne.

En effet, les anciens Papes n'usèrent de leur puissance temporelle dans leurs contestations avec les souverains, que pour assurer trois choses : 1° l'inébranlable maintien des lois du mariage contre toutes les attaques du libertinage tout puissant; 2° la conservation des droits de l'Eglise et de la discipline ecclésiastique ; 3° la liberté des peuples chrétiens, et particulièrement de l'Italie.

Dans le moyen âge et bien avant encore dans les derniers siècles, ils ont exercé un grand pouvoir vis-à-vis les souve-

rains temporels; ils les ont jugés, excommuniés dans quelques grandes occasions de scandale, et souvent même ils ont déclaré les sujets de ces princes déliés envers eux du serment de fidélité. — Ce fait que tous les monuments de l'histoire rendent incontestable, doit être jugé, non d'après nos idées modernes, mais d'après les besoins et les idées des temps où il s'est accompli.

« L'intérêt du genre humain, dit Voltaire [1], demande un « frein qui retienne les souverains, et qui mette à couvert la « vie des peuples; ce frein de la Religion a pu être, par une « convention universelle, dans la main des Papes. Ces pre- « miers Pontifes, en ne se mêlant des querelles temporelles « que pour les apaiser, en avertissant les rois et les peuples « de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant « les excommunications pour les grands attentats, auraient « toujours été regardés comme des images de Dieu sur la « terre. — Mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur « défense que les lois et les mœurs de leurs pays : lois sou- « vent méprisées, mœurs souvent corrompues. »

Je ne crois pas que jamais on ait mieux raisonné en faveur des Papes, ajoute ici le comte de Maistre. Or, *ce frein*, si nécessaire aux peuples, a été en effet dans la main du Pape, non par une convention expresse des peuples, qui est impossible, mais par une convention tacite et universelle, avouée par les princes mêmes comme par les sujets, et qui a produit des avantages incalculables.

Il y avait des moments bien honorables pour la cour de Rome, dit encore Voltaire; en usant sagement et justement de leur autorité, ils étaient *les législateurs de l'Europe*.

Le même auteur, après avoir succinctement rappelé les rois qui demandaient aux Papes la confirmation de leurs royautés, se plaît à citer encore les témoignages des ennemis de la Pa-

[1] Volt., *Essai*, t. II, c. 60.

pauté pour justifier la grande Puissance Pontificale. Ecoutons encore Voltaire :

Tout prince, dit-il, *qui voulait avoir un domaine, s'adressait au Pape comme à son maître.... Aucun nouveau prince n'osait se dire souverain, et ne pouvait être reconnu des autres princes sans la permission du Pape, et le fondement de toute l'histoire du moyen âge est toujours que les Papes se croyent seigneurs et suzerains de tous les Etats, sans en excepter aucun. — Les Papes donnaient tous les royaumes.*

On n'en veut pas davantage ; la légitimité du pouvoir est démontrée. Un autre ennemi, plus animé peut-être contre les Papes que Voltaire même, dont toute la haine était superficielle, s'est vu conduit au même résultat, c'est-à-dire à justifier les Papes tout en croyant les accuser.

Malheureusement, dit-il, *presque tous les souverains travaillaient eux-mêmes à accréditer dans l'opinion publique*, cette puissance Pontificale. *Quand elle attaquait un de leurs rivaux et de leurs ennemis, non-seulement ils l'approuvaient, mais ils provoquaient quelquefois l'excommunication, et en se chargeant eux-mêmes d'exécuter la sentence qui dépouillait un souverain de ses Etats, ils soumettaient les leurs à cette juridiction.*

Il cite ailleurs un grand exemple de ce droit public, et, en l'attaquant, il achève de le justifier.

Dans ce traité (la ligue de Cambrai), *le droit d'excommunication, en matière temporelle, fut reconnu par deux, Souverains ; et il fut stipulé que* (le Pape) *Jules fulminerait un interdit sur Venise, si dans quarante jours elle ne rendait pas ses usurpations.*

Voilà, dirait Montesquieu, l'*Eponge* qu'il faut passer sur toutes les objections faites contre les anciennes excommunications. Combien le préjugé est aveugle, même chez les hommes les plus clairvoyants ! C'est la première fois peut-être qu'on argumente de l'universalité d'un usage contre sa

légitimité. Et qu'y a-t-il donc de sûr parmi les hommes, si la coutume, non contredite surtout, n'est pas la mère de la légitimité? Le plus grand de tous les sophismes, c'est de transporter un système moderne dans les temps passés, et de juger sur cette règle (qui est loin d'être certaine) les choses et les hommes de ces époques plus ou moins reculées. Avec ce principe nouveau, on bouleverserait l'univers ; car il n'y a pas d'institution établie qu'on ne pût renverser par ce moyen, en la jugeant sur une théorie abstraite. Dès que les peuples et les rois étaient d'accord sur l'autorité des Papes, tous les raisonnements modernes tombent, d'autant plus que la théorie la plus certaine vient à l'appui des usages anciens.

Le Comte de Maistre passe en revue toutes les circonstances où les Papes ont exercé leur légitime Puissance, et il montre qu'ils se sont constamment déclarés pour le parti où était la justice et qu'ils l'ont fait triompher. Par là, ils ont banni de la société civile et religieuse, des erreurs, des vices, des passions et des guerres, qui, à d'autres époques, faute de l'intervention Pontificale, ont désolé des nations et l'Europe entière.

Les Pontifes Romains, au lieu de se servir de leur puissance universelle et universellement reconnue, pour agrandir leurs possessions et leurs Etats ecclésiastiques, comme font ordinairement les autres souverains, lorsqu'ils le peuvent, les Papes, dis-je, ne l'ont employée, au contraire, que pour défendre la justice et pour rendre les plus signalés services à l'humanité. Qu'on examine les prétendues guerres produites par le choc des deux puissances, on reconnaîtra, avec l'auteur déjà cité, que la Puissance Spirituelle défendait les nations opprimées contre les despotes qui les entraînaient dans des périls manifestes ou dans des maux incalculables; — on verra que cette Puissance bienfaitrice a été calomniée indignement par les injustes criailleries des Incrédules. Là où ceux-ci crient audacieusement *que tant de millions d'hommes ont péri dans la*

querelle des investitures, notre savant auteur montre *qu'on n'a pas versé une goutte de sang* (p. 390). Partout il réduit à leurs justes proportions les exagérations haineuses de ces adversaires peu loyaux. Pour exemple, voici comment il parle de Jules II, celui de tous les Papes, qui semble avoir donné le plus de prise à leurs invectives sur l'article de la guerre.

« Il plut aux Vénitiens d'enlever quelques villes au Pape Jules II. Le Prince-Pontife, l'une des plus grandes têtes qui aient régné, les en fit cruellement repentir. Ce fut une guerre comme une autre, une affaire temporelle de prince à prince, et parfaitement étrangère à l'histoire ecclésiastique. D'où viendrait donc au Pape le singulier privilége de ne pouvoir se défendre? Depuis quand un Souverain doit-il se laisser dépouiller de ses Etats sans opposer de résistance? Ce serait une thèse toute nouvelle et bien propre surtout à donner des encouragements au brigandage qui n'en a pas besoin.

Sans doute c'est un grand mal que le Pape soit forcé de faire la guerre. Mais s'il est attaqué par une autre puissance, injuste et immodérée dans ses désirs, doit-il se borner à bénir les canons pointés contre lui? L'honneur de la souveraineté exige qu'il se défende. — Mais le Pape guerrier montra plus d'humanité et plus de modération que ne font les autres Princes. En pareil cas, Louis XII fit passer au fil de l'épée tous les habitants de Peschiera; et le Pontife altier, quoique insulté à l'excès, à Bologne, pardonna, en se contentant de menacer et d'exiger quelques amendes. A ce sujet, le poète lui dit élégamment en vers latins :

— « *A peine la guerre est déclarée que vous êtes vain-*
« *queur; mais chez vous le pardon est aussi prompt que la*
« *victoire. Combattre, vaincre et pardonner, pour vous c'est*
« *une même chose. Un jour nous donna la guerre; le lende-*
« *main la vit finir, et votre colère ne dura pas plus que la*
« *guerre. Ce nom de Jules porte avec lui quelque chose de*

« *divin ; il laisse douter si la valeur l'emporte sur la clé-*
« *mence.* »

Vix bellum indictum est, cum vincis, nec citius vis
Vincere quam parcas : hæc tria agis pariter.
Una dedit bellum, bellum lux sustulit una,
Nec tibi quam bellum longior ira fuit.
Hoc nomen divinum aliquid fert secum, et utrum sit
Mitior anne idem fortior, ambigitur.
(Casanova, post expugnationem Mirandulæ, 21 *Junii,* 1511.*)*

Notre spirituel Auteur ajoute, en faisant remarquer la différence : « Sous la main de Maximilien, et même du *bon* Louis XII, le *père du peuple*, Bologne n'en aurait pas été quitte à si bon marché. »

Jules, que l'on considère parmi les Papes *comme moins Pape*, valait donc autant que cet excellent Prince, surnommé le *père du peuple.*

La puissance civile et royale, providentiellement accordée au trône de *Saint Pierre*, a été non-seulement le convenable ornement du Pontificat Souverain et Universel, mais encore le moyen pour les Papes de procurer d'immenses avantages, aux rois, à l'Italie, à l'Europe, à l'humanité tout entière, dans un temps où celle-ci en avait le plus grand besoin.

Dans les temps de barbarie, le Clergé antique et surtout les Souverains-Pontifes furent très-incontestablement les précepteurs des rois, les Conservateurs de la Science et les instituteurs de l'Europe.

Ils employèrent leur pouvoir temporel à promouvoir avec le Christianisme la civilisation et le bonheur parmi les peuples. Seul, le Siége de S. Pierre s'est occupé sérieusement et efficacement des missions. N'est-ce pas lui qui a civilisé l'Europe, et créé cet esprit général, ce génie fraternel qui nous distinguent. A peine le Saint-Siége est affermi, que la *sollicitude universelle* transporte les Souverains Pontifes, comme elle avait préoccupé le Prince des Apôtres. — Déjà dans le cin-

quième siècle ils envoient S. Séverin dans la Norique, et d'autres ouvriers apostoliques parcourent les Espagnes, comme on le voit par la fameuse lettre d'Innocent Ier à Décentius. — Dans le même siècle, S. Pallade et S. Patrice paraissent en Irlande et dans le nord de l'Ecosse.

Dans le sixième siècle, S. Grégoire-le-Grand envoie en Angleterre S. Augustin avec d'autres prêtres très-instruits et ramène cette nation à la foi catholique.

Au septième siècle, S. Kilian prêche en Franconie, et S. Amand aux Flamands, aux Carinthiens, aux Esclavons, à tous les Barbares qui habitaient le long du Danube.

Dans le huitième siècle, Eluff se transporte en Saxe, S. Willebrod et S. Swidbert dans la Frise, et S. Boniface remplit l'Allemagne de ses travaux et de ses succès.

Mais le neuvième siècle se distingue de tous les autres, comme si la Providence avait voulu, par de grandes conquêtes, consoler l'Eglise des malheurs qui étaient sur le point de l'affliger. S. Siffroi fut envoyé aux Suédois, Anchaire de Hambourg prêche à ces mêmes Suédois, aux Vandales et aux Esclavons ; Rembert de Brême, les frères Cyrille et Méthodius, aux Bulgares, aux Chazares ou Turcs du Danube, aux Moraves, aux Bohémiens, à l'immense famille de Slaves ; tous ces hommes apostoliques pouvaient dire à juste titre :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Mais lorsque l'Univers s'agrandit par les mémorables entreprises des navigateurs modernes, les missionnaires du Pontife Romain ne s'élancèrent-ils pas à la suite de ces hardis aventuriers ? N'allèrent-ils pas chercher le martyre, comme l'avarice cherchait l'or et les diamants ? Leurs mains secourables n'étaient-elles pas constamment étendues pour guérir les maux enfantés par nos vices, et pour rendre les brigands Européens moins odieux à ces peuples lointains ?

Que n'a pas fait S. Xavier ? Envoyé par Paul III dans les

Indes, il a amené à la foi des peuples innombrables, des provinces, parlant diverses langues, des centaines de milliers d'hommes, avec des Princes considérables, et avec plusieurs Rois : *Innumeros prope modum populos ad Christi fidem adduxit. Nam præter Indos, Brachmanes et Malabaras, ipse primus Paravis, Malais, Laïs, Acenis, Mindanaïs, Molucensibus et Japonibus, multis editis miraculis et exantlatis laboribus Evangelii lucem intulit. Perlustrata tandem Japonia, ad Sinas profecturus, in Insula Sanciana obiit.* Ses voyages arrangés de suite, auraient fait trois fois le tour du Globe.

Tout a été dit sur les missions de Paraguay, de la Chine, des Indes, et des autres Pays Infidèles. Il suffit d'avertir que tout l'honneur doit en être accordé au Siége de S. Pierre, qui a employé toutes ses forces, toutes ses milices, notamment celles des Jésuites et des Lazaristes, à la propagation de la foi chrétienne, et cela durant tous les siècles, jusqu'à nos jours, où nous voyons encore florir cette œuvre.

Par ses successeurs, comme par lui-même, S. Pierre a été le plus grand bienfaiteur de l'humanité, et en éteignant continuellement et sans relâche la servitude sur les divers points de la terre, et en propageant constamment la civilisation universelle, la liberté civile des hommes, les bonnes mœurs, les arts, les sciences, et en adoucissant la férocité des caractères, les haines de parti, le choc et l'impétuosité des guerres intérieures et extérieures, qu'on ne pouvait empêcher, et en employant la suprématie Pontificale, spirituelle et temporelle, à implanter au milieu de toutes les nations, le règne heureux de la charité évangélique et de la fraternité.

XIX.

De l'Eglise de S. Pierre de Rome.

S. Pierre, comme Prince des Apôtres, comme Représentant de Jésus-Christ et Chef Souverain de l'Eglise, est le Saint qui mérite de fixer la principale attention de l'Univers. Aussi les siècles l'ont-ils compris : et le plus magnifique, le plus vaste, le plus grand des temples de la terre, a-t-il été consacré à Dieu, sous le vocable de SAINT PIERRE !

S. Pierre de Rome est une église admirable, tant par la grandeur du plan architectural que pour la symétrie et pour l'exacte observation des proportions. Lorsqu'on examine cet immense édifice, l'on est saisi d'un religieux étonnement ; au point de vue de l'art, on est satisfait de la perfection d'exécution qui règne dans toutes ses parties, depuis ses sanctuaires souterrains, jusqu'à ses voûtes majestueuses et à son Dôme gigantesque. Plus on considère l'ensemble d'un tel ouvrage, plus on est frappé d'un profond sentiment d'admiration. Tout y respire la grandeur et la Majesté.

La chaire de S. Pierre, supportée par les quatre Grands Docteurs de l'Eglise Latine, dont les statues d'une grandeur plus qu'humaine, sont d'or et de bronze, présente à l'œil une beauté et une magnificence achevée. Les riches dorures, les plus rares peintures, de splendides bas-reliefs, des statues de bronze et de marbre qui semblent respirer, s'y font remarquer de toutes parts ; mais tous ces chefs-d'œuvre sont disposés d'une manière si sage et si heureuse, que la quantité n'y cause point de confusion. On aime les superbes mosaïques et les diverses figures qui paraissent à l'intérieur de la Coupole, aux

voûtes de la nef, aux pavés de marbre et aux pilastres du Temple.

Le principal autel est placé au-dessous du dôme, au milieu de la Croix. Il est construit en forme de pavillon, soutenu de quatre colonnes de bronze (torses) ornées de feuillages, et parsemées d'abeilles, comme on le remarquait sur les armes du Pape Urbain VIII. Chaque colonne est surmontée d'un ange de bronze doré, haut de dix-sept pieds. La hauteur de tout l'ensemble est de quatre-vingt-dix pieds. On descend par un escalier sous ce maître-autel, pour arriver à la chapelle où l'on conserve précieusement la moitié du corps de S. Pierre, et de celui de S. Paul; et de là l'on peut visiter les autres saints Lieux, situés en divers endroits dans les caveaux de cette grande Eglise [1]. Ces lieux sont par eux-mêmes extrêmement obscurs; mais il y a cent lampes d'argent qui brûlent perpétuellement.

La double colonnade, formant la clôture de la grande Place, qui est au-devant de l'Eglise S. Pierre et qui par un double portique conduit de chaque côté à cette même église, est un embellissement très-rare et très-remarquable, qu'on ne contemple qu'avec un sentiment d'étonnement. Il y a au milieu de la place deux fontaines qui jettent de grosses gerbes d'eaux vives. L'obélisque qui s'élève au milieu, est d'une seule pièce de granit, dont l'élévation est de soixante-dix-huit pieds, sans compter ni le piédestal, ni la croix que Sixte V fit placer au-dessus de la pointe de l'Obélisque, lorsqu'il le releva en 1586. Cet antique monument d'Egypte qui pèse, sans sa base, 956,148 livres, était autrefois surmonté d'un globe d'airain [2], remplacé depuis par la Croix, triomphatrice de l'idolâtrie, et dominatrice de Rome et du monde entier.

[1] Le Bramante, sous Jules II, et Michel-Ange, sous Paul III, en ont été les principaux architectes. Les Registres portent que tout cet ouvrage a coûté cent sept mille cinq cent cinquante écus romains.

[2] Voir De la Martinière, *Dict. géogr.*

A la vue de la plus grande ville de l'Univers, et de la plus imposante Eglise qui se puisse voir sur la terre, devenue le patrimoine de S. Pierre, comme Chef souverain et Père commun des serviteurs du vrai Dieu, on se sent porté à rendre des actions de grâces au Seigneur, qui élève ainsi les humbles et qui accomplit si fidèlement ses promesses : *Nolite timere, pusillus grex, complacuit Patri vestro dare vobis regnus.* Il convenait que le plus magnifique monument du monde fût ainsi élevé à l'honneur de S. Pierre.

Voici comment naguère, rentré chez lui, un Pèlerin [1] rendait compte des impressions qu'il ressentit à la vue de la Basilique de Saint-Pierre de Rome :

— « Nous voici en présence du Vatican. Vous voyez l'une des places les plus magnifiques du monde. Une colonnade, unique en son genre, enceint la place à l'Orient et à l'Occident. Vous avez devant vous *le Temple de Saint-Pierre.* Donnez un coup d'œil à ces deux fontaines jaillissantes, dont les gerbes écumeuses retombent dans d'énormes vasques. Faites un pas, et saluez l'obélisque de Néron, purifié et sanctifié par la Croix qui le domine; il fait sentinelle en face de l'Apôtre qu'il a vu crucifier. Sur ces degrés que vous venez de monter, le Collége des Cardinaux vient recevoir les Rois et les Empereurs que la piété amène au Tombeau des Apôtres. Vous touchez à la façade de l'édifice; laissez de côté les mesures et le compas ordinaires; vous entrez dans le gigantesque : ces bases, ces colonnes et ces chapiteaux, ne semblent pas avoir été posés par des mains d'hommes, mais par des génies. Mettez le pied sous ce portique; vous n'êtes pas encore dans le Temple, et cependant vous avez déjà l'immensité à votre droite et à votre gauche. Là-bas, aux deux extrémités et dans un véritable lointain, les statues équestres de Constantin et de Charlemagne

[1] M. l'abbé Rémion, ancien professeur de Théologie, curé de Ramerupt.

vous regardent, les deux plus grands monarques des siècles chrétiens. Reconnaissez en eux les gardes d'honneur de la Basilique...

Enfin, vous pénétrez par une des portes de bronze, dans les flancs du Temple. Regardez à droite et à gauche, accolées au premier pilier, ces deux figures d'Anges, qui semblent se jouer avec une coquille; c'est là qu'il vous faut aller pour tremper votre doigt dans l'eau Sainte. Vous y êtes arrivés; la coquille est devenue une large conque, et les Anges des géants. Vous avancez en foulant le marbre. Vous avez le marbre à droite, le marbre à gauche, le marbre au-dessus de votre tête. Ce bassin circulaire, profondément creusé dans le marbre, c'est le tombeau de Pierre-le-Pêcheur et de Paul, son émule. Cent cinquante lampes dorées brûlent, nuit et jour, auprès des glorieuses dépouilles. Vous êtes maintenant au centre de l'édifice. Les bras de la Croix, que forme le transept, vont chercher l'Orient et l'Occident, le sommet se poursuit vers le Nord. Si, du pied de la Confession, vous levez la tête, la Coupole ou le Dôme vous enveloppe de ses courbes immenses. Dans les gigantesques flancs de cette rotonde fleurit une création tout entière. Des pinceaux, tenus par des mains d'Anges, ont jeté là des myriades de figures qui vivent, qui chantent, qui triomphent. C'est comme la Cour du Paradis, où nagent dans la gloire et dans une lumière céleste, les Elus et les Prédestinés. Mais n'espérez pas épuiser, d'un seul regard, le champ où se déploient tant de magnificences; il faudra y revenir à plusieurs reprises, et l'œil y trouvera toujours la même ivresse.

Reportez-vous maintenant au point où vous avez pénétré dans le monument. Regardez cette frise qui couronne ces piliers, véritables monceaux de marbre, courant d'un bout de l'édifice à l'autre. Lisez : vous allez connaître, par un document irréfragable, celui que l'on adore en ce Sanctuaire. Ces lettres latines, de deux mètres de hauteur, et qui vous semblent des caractères de la même dimension que celles qu'on

voit, dans nos rues, sur la façade des hôtels, ces lettres vous disent :

— *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?* — *Oui, Seigneur, je vous aime...* — *Paissez mes brebis !...*

A la suite :

— *Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise !*

— *Je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le Ciel, et tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le Ciel.*

En présence des merveilles de l'art, des prodiges du génie, des monuments de la piété, de l'autorité de l'Evangile, de la majesté du Pontife qui lève les mains à l'autel, un cri involontaire, irrésistible, s'échappe de toute poitrine humaine :

Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !

Ce spectacle, ces splendeurs, ces impressions, ces irradiations de la Majesté Divine, imposent la foi et rendent le doute impossible. C'est l'un des côtés lumineux de l'Histoire de Jésus-Christ. »

Le plus beau monument du génie humain s'élève majestueusement au lieu même où fut déposé le corps de Saint Pierre, après que le Prince des Apôtres eut été attaché à la croix tout renversé, et les bras étendus vers la terre, comme si le corps de ce grand martyr eût été destiné à prendre possession de Rome, du vivant même du Tyran qui l'opprimait.

Comme si la nature et l'histoire eussent providentiellement prophétisé, la célèbre montagne du *Vatican* (*Vaticanum, Vaticinium*), d'où partaient, dans les siècles antiques, les oracles et les prédictions, a donné, depuis S. Pierre, son nom à tout ce qui émane du Saint-Siége de Rome. C'est de là que, à dater de cette mémorable époque, se répandent sur les nations

rachetées les oracles de la foi divine, les décisions suprêmes de la science, les bénédictions et les anathèmes, les proclamations solennelles, émanées d'une grande autorité morale, infaillible et souveraine.

C'est là que réside le pouvoir papal du Souverain Pontife de l'Univers. L'Eglise du Vatican est spécialement l'Eglise de *Saint-Pierre de Rome*, c'est-à-dire l'Eglise Apostolique, la grande Cathédrale du monde chrétien. C'est là que les successeurs de Saint Pierre ont surtout la garde de son tombeau; ils aiment à se tenir près du lieu où a été consommé le martyre du Prince des Apôtres; ils s'inspirent de ce sublime exemple; ils s'enivrent de ce sang glorieux; ils respirent les saintes émanations de ce sang qui a consacré la Rome Chrétienne.

XX.

Universel hommage solennellement et magnifiquement rendu à la suprématie de Simon-Pierre dans la personne de son successeur le Pape Pie IX, l'an 1867, à la fête de S. Pierre, le 29 Juin, par 512 évêques, venus de toutes les Parties du Globe, assemblés à Rome à ce dessein, en leur propre nom et au nom de toutes les Chrétientés de la Terre.

L'an 1867, à l'époque de la célébration du dix-huitième Centenaire du glorieux martyre de S. Pierre, Prince des Apôtres, et de S. Paul, Docteur des Gentils, sur une simple invitation de notre Saint-Père le Pape Pie IX, tous les Cardinaux, les Patriarches, les Primats, les Archevêques, les Evêques du monde entier, qui ne se trouvèrent pas empêchés, se mirent en route pour Rome. Les Prélats des différentes langues et des diverses nations de la terre, arrivèrent dans la Capitale du monde chrétien, dans le but d'aller saluer et véné-

rer S. Pierre dans la Personne de son digne successeur Pie IX, de lui présenter l'hommage de leur respectueuse soumission et pleine obéissance, de reconnaître son autorité suprême et sa juridiction universelle. Ils franchirent les vastes espaces des continents et des mers, sans s'inquiéter des difficultés et des inconvénients du Voyage, pour voler vers la Chaire Apostolique de S. Pierre, fondée à Rome, par le Prince des Apôtres. Ils parvinrent heureusement dans cette célèbre capitale qui, pour cette fête, avait orné ses rues de splendides décorations et notamment de nombreuses inscriptions, toutes consacrées à célébrer la primauté de S. Pierre. En même temps de nombreux chariots pleins, lancés à toute vitesse, amenaient, à chaque instant, une foule de pèlerins et d'étrangers. Tous, en arrivant, cherchaient du regard la coupole de S. Pierre. *Plus de deux cent cinquante mille fidèles* étaient accourus de tous les Pays.

Les cinq cent douze évêques, s'étant rendus aux pieds du Souverain Pontife, entendirent, dans le Consistoire, la voix du Bien-aimé Pie IX, qui leur exprima ses remercîments, sa haute satisfaction, ses sentiments de joie. Il les félicita de l'empressement avec lequel, sur un signe de son désir, ils étaient venus de toutes les régions les plus lointaines de la terre. Il leur exposa comment leur affluence le consolait au milieu de ses cruelles amertumes ; il leur dit combien la bonne union de l'Episcopat était nécessaire aujourd'hui, que des Ennemis acharnés et perfides attaquaient l'Eglise de Dieu ; — comment leur magnifique assemblée donnerait à réfléchir aux hommes impies de notre époque. Après leur avoir mis sommairement sous les yeux la situation actuelle de l'Eglise Universelle, il leur communiqua le dessein qu'il avait conçu de convoquer un Concile œcuménique composé de tous les évêques du monde catholique, où seraient recherchés, avec l'aide de Dieu, dans l'union des conseils et des sollicitudes, les remèdes salutaires, nécessaires aux maux qui affligent l'Eglise.

Le même jour, le Pape reçut les députations de cent villes Italiennes, qui lui présentèrent leurs protestations de fidélité et de dévouement. Il leur répondit par des paroles émouvantes, qui furent accueillies avec enthousiasme.

Dans la chapelle Sixtine, il reçut vingt mille prêtres accourus aux fêtes séculaires de S. Pierre.

Pie IX a reçu encore un très-grand nombre de princes, de personnages, de catholiques de toutes les nations du monde, qui lui donnèrent les plus chaleureuses marques de dévouement. L'un d'entre eux, venu de fort loin, se prosterna à ses pieds, et, oubliant alors tout ce qu'il avait dessein d'exprimer à Sa Sainteté, ne put que dire et répéter ces mots : *Tu es Petrus !...*

Les cinq cents évêques, après la Messe Papale, sont venus présenter une *Adresse* ou *Salutatio* au Saint-Père. Dans cet Acte, ils expriment d'abord leurs sentiments de piété filiale pour le Souverain Pontife, leur admiration pour ses vertus personnelles, pour la fermeté de l'inébranlable Pierre, sur laquelle Notre-Seigneur et Rédempteur a assis le vaste et impérissable Edifice de son Eglise, — pour cette Chaire de S. Pierre, laquelle, organe sur la terre de la vérité, centre de l'unité, fondement et boulevard de la liberté de l'Eglise, se conserve ferme et intacte depuis dix-huit siècles, parmi tant de chocs et d'adversités, au milieu des continuelles attaques de tant d'ennemis; en sorte que, tandis que les Royaumes et les Empires s'élèvent et croulent sans cesse les uns sur les autres, elle subsiste, cette immortelle Chaire, toujours là, debout, comme un phare de salut sur l'orageuse mer de la vie humaine, dirigeant la route des mortels, et leur montrant par sa lumière, le rivage et le port fortuné du salut. Les évêques de toutes les régions de la terre renouvellent les vœux exprimés dans leur précédente Adresse de 1862. Ils approuvent tout ce que le Pape a fait, tout ce que le Pape a dit; ils condamnent tout ce qu'il a condamné, ils déclarent qu'ils croient

et enseignent tout ce que le Pape croit et enseigne. Ils remercient le Pontife de la sollicitude qu'il déploie pour conserver intact le dépôt des vérités dogmatiques et morales, pour résister aux menaces dangereuses et confondre les erreurs. Ils tiennent fermement à ce que les Pères du Concile de Florence ont défini unanimement, à savoir, que :

« Le Pontife Romain est le Vicaire du Christ, le Chef de « l'Eglise Universelle, le Père et le Docteur de tous les Chré- « tiens, et qu'à lui, dans la Personne du Bienheureux Pierre, « a été donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, la pleine « puissance de paître, régir et gouverner l'Eglise Univer- « selle. »

Ils applaudissent au zèle infatigable de Pie IX, qui, embrassant dans sa sollicitude Apostolique les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident, ne cesse jamais de promouvoir le bien de l'Eglise Universelle. Ils parlent de l'admirable accord des peuples Chrétiens autour du Pasteur Suprême. Ils manifestent leur joie de la nouvelle Canonisation qui atteste la fécondité de l'Eglise, et de l'annonce d'un Concile œcuménique, dont ils attendent des fruits abondants. Ils terminent en exprimant l'espérance que les Princes et les peuples ne permettront pas que les droits et l'autorité du Souverain Pontife soient méconnus.

Le Saint-Père, répondant à l'*Adresse* des Evêques, les a remerciés de nouveau de leur nombreux concours à Rome, et il a exprimé la joie vive et la consolation profonde que lui donne le spectacle de l'Episcopat, s'unissant dans une admirable concorde pour correspondre aux paroles du successeur de S. Pierre.

La Basilique de S. Pierre était brillamment décorée et illuminée. Des galons d'or recouvraient les cannelures des pilastres et des colonnes ; des guirlandes de lustres de cristal suivaient toutes les lignes des arcades de la nef et du transept ; les arcades étaient garnies de soie rouge brodée d'or ; et, dans

chacune d'elles, une bannière représentait des miracles de la vie des Saints qu'on allait canoniser. Derrière la confession de S. Pierre, une immense couronne de lumière, aux vastes rayons, encadrait la représentation où Notre-Seigneur remet au Prince des Apôtres les clefs du Royaume des Cieux. Aux quatre angles du transept s'élevaient de gigantesques candélabres-argent, portant des faisceaux de cierges en cire pure. Ces couleurs, l'éclat de près de vingt mille cierges, une atmosphère lumineuse, qui se répandait partout l'édifice, produisaient un effet éblouissant, extraordinaire. L'imagination était dépassée, elle s'avouait vaincue.

Après avoir été supplié *instanter*, *instantius*, et *instantissime*, le Souverain Pontife, la tiare sur le front, assis sur son trône, et, parlant de la Chaire Apostolique, *ex cathedra*, comme Docteur et comme Chef de l'Eglise Universelle, a prononcé la grande sentence de canonisation :

Ad honorem Sanctæ et individuæ Trinitatis, etc.

A partir de ce moment solennel, pendant le *Te Deum*, et durant une heure, les cloches de la Basilique de S. Pierre communiquaient l'allégresse à l'immense assemblée ; les canons du Château Saint-Ange annonçaient le grand événement à la Ville Eternelle, et les cloches de toutes les Eglises conviaient tous les fidèles à s'unir aux invocations des nouveaux Saints.

Le Saint-Père a célébré lui-même le Saint Sacrifice sur le Tombeau des SS. Apôtres, en face de la Chaire de S. Pierre, au milieu du plus profond recueillement. A cette Messe Papale, il y eut un moment d'une magnificence inouie : c'est celui où tous les Evêques, au nombre de cinq cents, ont entonné le *Credo*, le Symbole de Nicée, l'expression de la foi de l'Eglise depuis le commencement, l'expression de la foi catholique sur toute la terre. « Tous ces hommes doctes, *écrit un témoin*,

instruits en des lieux différents, appartenant à des nationalités diverses et souvent ennemies, dont plusieurs ne se connaissaient pas quelques jours auparavant, ont spontanément, sans s'être concertés, exprimé les mêmes croyances dans les mêmes termes, sans hésitation, sans réserve, avec une conviction qui ne reculerait pas devant le martyre. Et aucun d'eux ne parlait pour lui seul ; tous ils représentaient des diocèses, des populations entières obéissant à leur autorité, parlant et pensant comme eux, et comme eux prêts à sceller leur foi de leur sang. Où trouver un plus grand spectacle, en ce moment surtout où, hors de l'Eglise, il n'y a que divisions, guerres et conflits ? »

A l'*Offertoire*, trois chœurs magnifiques, formés de plus de quatre cents voix, ont redit les paroles sacrées : *Tu es Petrus*. Ce chant sublime, composé par Listz, exprima merveilleusement la beauté du concert entre les Eglises du Ciel, du Purgatoire et de la Terre, le caractère du triomphe, de la souffrance et de la lutte. Il y eut dans l'immense auditoire un frémissement indescriptible, quand les trois chœurs chantèrent le *Portæ Inferi non prævalebunt*. S. Pierre, seul au monde, peut inspirer et entendre ce cantique. Il faut sa coupole pour les voix du ciel ; il faut ses profondeurs pour les cris du Purgatoire, et sa vaste enceinte pour les accents de la terre.

Le *Moniteur officiel* a rendu témoignage à l'élan admirable, à la portée et au caractère imposant de ces Solennités saintes : « Les dernières fêtes qui ont eu lieu à Rome, *dit-il*, prouvent une fois de plus combien la présence du Pape dans la Ville Eternelle constitue, pour la Péninsule, une force morale imposante. Plus de cent mille étrangers assistèrent à cette fête Religieuse, dont le caractère grandiose a frappé la population Romaine, qui, par ses acclamations, a témoigné ses sentiments de respect et de gratitude pour le Saint-Père. »

Plus de quatre-vingt mille étrangers ont quitté Rome sans avoir vu et visité les restes de la Rome Païenne. Ce qu'ils

étaient venus voir, c'étaient les merveilles sans nombre opérées par le Christianisme sur cette terre Romaine, les prisons où les Saints ont souffert, les lieux où ils ont versé leur sang, les Catacombes où ils ont été déposés dans la paix du Seigneur, les temples et les institutions élevés à leur honneur et à leur gloire, et, avant tout et par dessus tout, le tombeau de Pierre, et Pierre lui-même, vivant toujours et se perpétuant toujours à travers les âges, en la personne de ses successeurs. Oui, nous le répétons, dans ces jours de fêtes à jamais glorieuses, les ruines des monuments de l'antique Rome ont été entièrement laissées de côté et abandonnées, tandis que la Rome de Pierre, celle qui garde son tombeau et le siége de la Papauté, a été insuffisante pour contenir la multitude, accourue de tous les points du Globe. Quel magnifique mouvement et quelle imposante affirmation de la foi catholique ! »

Le nombre des Cardinaux et des Evêques qui sont venus de tous les points de l'Univers rendre hommage au Souverain Pontife, et reconnaître la primauté du Siége de S. Pierre, s'est élevé à cinq cent douze. Nous croyons à propos d'en établir ici le dénombrement.

LISTE *des cinq cent douze Evêques qui, le 29 juin 1867, ont assisté au dix-huitième centenaire du glorieux martyre de* S. PIERRE, *ont signé l'*Adresse *à N. S. P. le Pape Pie IX, et ont reconnu solennellement la suprématie et la juridiction universelle du successeur de* S. PIERRE.

Marius, cardinal Mattei, évêque d'Ostie et de Velletri, et doyen du Sacré-Collége.

Constantin, card. Patrizzi, év. de Porto et de Sainte-Rufine.

Louis, cardinal Amat, évêque de Préneste.
Louis, cardinal Altieri, évêque d'Albano.
Nicolas, cardinal Clarelli Paracciani, évêque de Tusculum.
Philippe, cardinal de Angelis, archevêque de Fermo.
Engelbert, cardinal Sterckx, archevêque de Malines.
Louis, cardinal Vannicelli Casoni, archevêque de Ferrare.
Cosme, cardinal Corsi, archevêque de Pise.
Dominique, cardinal Carafa de Traetto, archev. de Bénévent.
Sixte, cardinal Riario, Sforza, archevêque de Naples.
Jacques-Marie, cardinal Matthieu, archevêque de Besançon.
François-Auguste, cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.
Charles-Louis, cardinal Morichini, évêque de Jesi.
Joachim, cardinal Pecci, évêque de Pérouse.
Antoine Benedict, cardinal Antonucci, évêque d'Ancône.
Henri, cardinal Orfei, archevêque de Ravenne et administrateur du diocèse de Césène.
Joseph-Marie, cardinal Milesi, Abbé de Trois-Fontaines.
Michel, cardinal Garcia Cuesta, archevêque de Compostelle.
Joseph-Louis, cardinal Trevisanato, patriarche des Vénéties.
Louis, cardinal De La Lastra-y-Cuesta, archevêque d'Hispalis (Séville).
Philippe-Marie, cardinal Guidi, archevêque de Bologne.
Henri-Marie, cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.
Paul, cardinal Cullen, archevêque de Dublin.
Roger-Louis Antici Mattei, patriarche de Constantinople.
Paul Ballerini, patriarche d'Alexandrie.
Paul-Pierre Maschad, patriarche d'Antioche des Maronites.
Gregorios Yussef, patriarche d'Antioche du rite grec des Melchites.
Joseph Valerga, patriarche de Jérusalem.
Thomas Iglesias y Barcones, patriarche des Indes occidentales.
Antoine Hassoun, primat de Constantinople, du rite arménien.
Jean Simor, primat du royaume de Hongrie, archevêque de Strigonie (Gran).

Louis-Marie Cardelli, archevêque d'Acrida.
Laurent Trioche, archevêque de Babylone, du rite latin.
Melethios, archevêque de Dramas, du rite grec.
Pierre Apeliân, archevêque de Marasch, du rite arménien.
Ignace Kalybdgiân, archevêque d'Amasie, du rite arménien.
Pierre-Richard Kenrich, archev. de Saint-Louis (Etats-Unis).
Pierre Cilento, archevêque de Rossano.
Alexandre Asinari de Sanmarzano, archevêque d'Ephèse.
Alexandre Angeloni, archevêque d'Urbin.
Georges Hormouz, archevêque de Siounie, du rite arménien.
Louis Clementi, archevêque-évêque de Rimini.
Felicissimus Salvini, archevêque de Camerine.
Edouard Hormouz, archevêque de Sirac, du rite arménien.
Raphaël d'Ambrosio, archevêque de Durazzo.
Jules Arrigoni, archevêque de Lucques.
Joseph de Bianchi Dottula, archevêque de Trani.
Eustache Gonella, archevêque-évêque de Viterbe et Toscanella.
Joseph Rotundo, archevêque de Tarente.
Grégoire de Luca, archevêque de Conza, administrateur de Campagna.
Jean Hadgiân, archevêque de Césarée, du rite arménien.
Jean-Baptiste Purcell, archevêque de Cincinnati.
René-François Régnier, archevêque de Cambrai.
Maximilien de Tarnoczy, archevêque de Salzburg.
Benjamin, archevêque de Nauplie.
Elias Mellus, archevêque d'Acra et Zhibara des Chaldéens.
Frédéric de Furstemberg, archevêque d'Olmutz.
Paul Brunoni, archevêque de Taron.
Joseph Matar, archevêque maronite d'Alep.
Philippe Cammarota, archevêque de Gaëte.
François-Xavier Apuzzo, archevêque de Sorrente.
Gaëtan Rossini, archevêque-évêque de Molfetta, Giovenazzo et Terlizzi.
Pierre Villanova Castellacci, archevêque de Nisibe.

Vincent Tizzani, archevêque de Nisibe.
Vincent Spaccapietra, archevêque de Smyrne.
Mariano Ricciardi, archevêque d'Antivari et Scutari.
François-Emile Cugini, archevêque de Modène.
Jacques Bosagi, archevêque de Césarée, du rite arménien.
Raphaël Ferrigno, archevêque de Brindes.
Salvator Nobili Vitelleschi, archev.-év. d'Osimo et Cingoli.
Alexandre Franchi, archevêque de Thessalonique.
Pierre Bostâni, archevêque de Tyr et de Sidon, maronite.
Patrice Leahy, archevêque de Cashel.
Joseph-Hippolyte Guibert, archevêque de Tours.
Marino-Marini, archevêque-évêque d'Orvieto.
Georges-Claude Chalandon, archevêque d'Aix.
Grégoire Szymonowicz, archevêque de Léopol (Lemberg), du rite arménien.
Joachim Limberti, archevêque de Florence.
Antonio Salomone, archevêque de Salerne.
Philippe Gallo, archevêque de Patras.
Pierre Giannelli, archevêque de Sardes.
Joseph P. Alemanny, archev. de San-Francisco de Californie.
François Pedicini, archevêque de Bari.
Emmanuel Garcia Gil, archevêque de Saragosse.
Arsène Avak-Vartân-Angiarikiân, archevêque de Tarse, du rite arménien.
Julien-Florian Desprez, archevêque de Toulouse.
Ignace Akkâni, archev. d'Auran, du rite grec des Melchites.
François-Xavier Wierzchelyski, archevêque de Léopol (Lemberg), du rite latin.
Spiridion Maddalena, archevêque de Corfou.
Grégoire Balitiân, archevêque d'Alep, du rite arménien.
Jean-Marie Odin, archevêque de la Nouvelle-Orléans.
Jean-Martin Spalding, archevêque de Baltimore.
Léon Korkorouni, archevêque de Mélitène, du rite arménien.
Charles de la Tour-d'Auvergne-Lauraguais, arch. de Bourges.

Jean Hagg, archevêque d'Héliopolis (Balbeck), maronite.
Miecislas Ledochowski, archevêque de Gnesne et de Posnanie.
Walter Steins, archevêque de Santiago de Cuba.
Benvenuto Monzon y Martin, archevêque de Grenade.
Joseph Berardi, archevêque de Nicée.
Pierre Alexandre Doimo Maupas, archevêque de Zara.
Athanase Raphaël Ciarchi, archev. de Babylone des Syriens.
Georges Darboy, archevêque de Paris.
Antoine de Lavastida, archevêque de Mexico.
Clément Munguia, archevêque de Mechoacan.
Paul Halem, archevêque d'Alep, du rite grec melchite.
Pierre Matah, archevêque de Jariza ou Gésir en Syrie.
Louis-Anne Dubreuil, archevêque d'Avignon.
Jean-Ignace Moreno, archevêque de Valladolid.
Martial-Guillaume de Cosquer, archevêque de Port-au-Prince (Haïti).
Laurent Pergeretti, archevêque de Naxos.
Louis Gonin, archevêque de Port-d'Espagne (Jamaïque).
Melchior Nasariân, archevêque de Mardin, du rite arménien.
Darius Bucciarelli, archevêque de Scopi.
François Flex-y-Solans, archevêque de Tarragone.
Louis Haynald, archevêque de Kolocza (Transylvanie).
Basile-Michel Gasparian, archev. de Cypre, du rite arménien.
Jean-Paul-François-Marie Lyonnet, archevêque d'Albi.
Henri-Edouard Manning, archevêque de Westminster.
Joseph Sembratowicz, archevêque de Nazianze, du rite grec.
Paul Melchers, archevêque de Cologne.
François-Xavier de Mérode, archevêque de Mélitène.
Antonio Rossi Vaccari, archevêque de Colosse.
Louis Ciurcia, archevêque d'Irenopolis.
Alexandre Riccardi, archevêque de Turin.
Joseph-Benoît Dusmet, archevêque de Catane.
Joseph Cardoni, archevêque d'Edesse.
Jean-Baptiste Landriot, archevêque de Reims.

Charles-Martial Allemand Lavigerie, archevêque d'Alger.
Louis Nazarri di Calabiana, archevêque de Milan.
Jean-Pierre Losanna, évêque de Biella.
Ignace Giustiniani, évêque de Scio.
Raphaël Sanctes Casanelli, évêque d'Ajaccio.
Guillaume Aretini Sillani, ancien évêque de Terracine.
Modestus Contratto, évêque d'Acqui.
Théodose Kojumdji, évêque de Seide, des Melchites.
Joseph-Maria Severa, évêque de Teramo.
Frédéric-Gabriel de Marguerye, évêque d'Autun.
Melethios Findi, év. d'Héliopolis, du rite grec des Melchites.
François-Victor Rivet, évêque de Dijon.
Julien Meirieu, évêque de Digne.
Louis Besi, évêque de Canope.
Antoine Ranza, évêque de Plaisance.
Denis Gauthier, évêque d'Emmaüs.
Georges-Antoine Stahl, évêque de Würzburg (Herbipolis).
André Rœss, évêque de Strasbourg.
Charles Gigli, évêque de Tivoli.
François-Marie Vibert, évêque de Maurienne.
Jean Fennelly, évêque de Castoria.
Etienne-Louis Charbonneaux, évêque de Jessen.
Pierre-Paul Lefèvre, évêque de Zéla, administrateur de Détroit.
Jean-Hilaire Boset, évêque de Mérida.
Frédéric Manfredini, évêque de Padoue.
Nicolas Grispigni, évêque de Foligno.
Guillaume Angebault, évêque d'Angers.
Joseph-Armand Gignoux, évêque de Beauvais.
Jean-Baptiste Bertaud, évêque de Tulle.
Eléonor Aroune, évêque de Montalto.
Gaëtan Carli, évêque d'Almeria.
Jean-François Wheland, évêque d'Aureliopolis.
Jean-Thomas Ghilardi, évêque de Monreale.
Paul-Georges Dupont Des Loges, évêque de Metz.

Pierre Severini, évêque de Sappa (Albanie).
Pierre-Joseph De Preux, évêque de Sion (Suisse).
Jean Doney, évêque de Montauban.
Charles-Frédéric Rousselet, évêque de Séez.
Jacques Baillès, ancien évêque de Luçon.
Jean Williams, évêque de Boston.
Gaëtan Carletti, évêque de Rieti.
Jean Brady, évêque de Perth.
Félix Cantimorri, évêque de Parme.
Pierre-Paul Trucchi, évêque de Forli.
Etienne Marilley, évêque de Lausanne et Genève.
Guillaume Massaïa, évêque de Cassia.
Guillaume-Bernard Ullathorne, évêque de Birmingham.
Alexis Canoz, évêque de Tamase.
Henri Rossi, évêque de Caserte.
Jean-Baptiste Pellei, évêque d'Acquapendente.
François Mazzuoli, évêque de San-Severino.
François-Abel Hugonin, évêque de Bayeux.
Philippe Mincione, évêque de Mileto.
Amédée Rappe, évêque de Cleveland.
Jean Corti, évêque de Mantoue.
Louis Ricci, évêque de Segni.
Jacques-Alipe Goold, évêque de Melbourne.
Eugène-Bruno Guiques, évêque d'Outavia ou Ottawa.
Guillaume de Cany, évêque de Cargiano.
Paul Dodmassei, évêque d'Alessio (Albanie).
Camille Bisleti, évêque de Corneto et de Civita-Vecchia.
Thomas Mullock, évêque de Saint-Jean-de-Terre-Neuve.
François Gandolfi, évêque d'Antipatra.
Jean-Antoine Balma, évêque de Ptolemaïde (Saint-Jean-d'Acre).
Louis Kobès, évêque de Methone, vicaire apostolique de Guinée.
Laurent-Guillaume Renaldi, évêque de Pignerol.
Jean-Marie Foulquier, évêque de Mende.
Rudesindo, évêque de Port-Victoria (Australie).

Antoine Boscarini, évêque de San-Angelo in Vado et Urbania.
Janvier Acciardi, évêque d'Anglona et Tursi.
Antoine de Stefano, évêque de Binda.
Guillaume Kance, évêque de Cloyne.
Antoine-Félix-Philibert Dupanloup, évêque d'Orléans.
Louis-François Pie, évêque de Poitiers.
Livius Parlatore, évêque de San-Marco.
Ignace-Marie Silletti, évêque de Melfi et Rapolla.
Pierre-Simon de Dreux-Brézé, évêque de Moulins.
Jean Ranolder, évêque de Veszprim (Hongrie).
François Petagna, évêque de Castellamare.
Pierre Cyrille d'Urix y da Labairu, évêque de Bosnie et Sirmie.
Raphaël Bachettoni, évêque de Compsa.
Georges Strossmayer, évêque de Pampelune et Tudèle.
Georges de Luca, évêque de Norcia.
Alexandre Tachè, évêque de Saint-Boniface.
Jean Mac-Gill, évêque de Richmont.
Jérôme Verzeri, évêque de Brescia.
Pierre Lacarrière, ancien évêque de la Basse-Terre.
Louis-Théophile Pallu du Parc, évêque de Blois.
Philippe Fratellini, évêque de Fossombrone.
Louis Margarita, évêque de Calatrava.
Joseph Arachial, évêque d'Ancyre (Angora), du rite arménien.
Thomas Grant, évêque de Southwark.
Vincent Bisceglia, évêque de Termoli.
Mathias-Augustin Mengacci, évêque de Civita-Castellana.
Jean-Pierre Mabile, évêque de Versailles.
Gaëtan Brinciotti, évêque de Bagnorea.
Colin Mac. Kinnon, évêque d'Arcot.
Bernard Pinol, évêque de Nicaragua.
Louis-Eugène Regnault, évêque de Chartres.
Jean-Jacques Guerrin, évêque de Langres.
Louis Sordo, évêque de Telese et Cerreto.
Barthélemy d'Avanzo, évêque de Calvi et Téano.

Jean-Joseph Longobardi, évêque d'Andria.
Jean-Pierre Bravard, évêque de Coutances.
Théodore de Montpellier, évêque de Liége.
Antoine La Scala, évêque de San-Severo.
Jésualdo Vitali, évêque de Ferentino.
Charles-Marie Dubuis, évêque de Galveston.
Jacques Stepischnehg, évêque de Lavant.
Louis Philippi, évêque d'Aquila.
Jacques Ginouilhac, évêque de Grenoble.
Joseph Chaixal-y-Estrade, évêque d'Urgel.
François-Joseph Rudiger, évêque de Lintz.
Jean Loughlin, évêque de Brooklyn.
Thaddée Amat, évêque de Monterey.
Jacques Roosevel Baylley, évêque de Newark.
Louis Goesbriand, évêque de Burlington.
Emigdius Forchini, évêque de Città della Pieve.
Vincent Materozzi, évêque de Ruvo et Bitonto.
Pierre-Louis Speranza, évêque de Bergame.
Thomas-Michel Salzano, évêque de Tanis.
Félix Romano, évêque d'Ischia.
Louis Landi Vittori, évêque d'Assise.
Vincent Zubranich, évêque de Raguse.
Benoît Riccabona, évêque de Trente.
Louis Forwerk, évêque de Léontopolis.
François-Antoine Maiorsini, évêque de Lacedogna.
Innnocent Sannibale, évêque de Gubbio.
Nicolas-René Sergent, évêque de Quimper.
Jean Rosati, évêque de Todi.
Dominique Zelo, évêque d'Aversa.
Gaëtan Rodilossi, évêque d'Alatri.
François Gallo, évêque d'Avellino.
Pierre Rota, évêque de Guastalla.
Jean-Joseph Vitesich, évêque de Veglia.
François Roullat de la Bouillerie, évêque de Carcassonne.

François-Paul, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths.
Alexis-Joseph Wicart, évêque de Laval.
Guillaume Vaughan, évêque de Plymouth.
Nicolas Pace, évêque d'Ameria.
Jean Benini, évêque de Pescia.
Joseph Del Prete, évêque de Thyatire.
Joseph Formisano, évêque de Nola.
Claude-Henri Plantier, évêque de Nîmes.
Louis-Auguste Delalle, évêque de Rhodez.
Vincent Moretti, évêque d'Imola.
Antoine-Joseph Jordani, évêque de Fréjus et de Toulon.
Jean Renier, évêque de Feltre et de Bellune.
Patrice Moran, évêque de Dardano.
Laurent Gilooly, évêque d'Elphin.
Guillaume-Emmanuel de Ketteler, évêque de Mayence.
Jean Farell, évêque d'Hamilton.
Elie Ant. Alberani, évêque d'Ascoli dans le Picenum.
Jean Ghioureghiân, évêque de Trébizonde, du rite arménien.
Adrien Languillat, évêque de Sergiopolis.
Etienne Semeria, évêque d'Olympe, vic. apost. de Jafnapatam (Ceylan).
Jacques Bernardi, évêque de Massa.
Thomas Passaro, évêque de Troja.
Claude-Jacques Boudinet, évêque d'Amiens.
Conrad Martin, évêque de Paderborn.
Joseph-Emmanuel Arroyo, évêque de Guyana.
Joseph Romero, évêque de Dibona.
Vincent Cina, évêque d'Adramiti.
Henri, évêque de Caserte.
Dalmazio Di Andrea, évêque de Bova.
Vincent Casser, évêque de Brixien.
Philippe Vespasiani, évêque de Fano.
Clément Fares, évêque de Porphyre.
François Marinelli, évêque de Porphyre.

Henri Juncker, évêque d'Alton.
Jean Mac-Evilly, évêque de Galway.
Guillaume Clifford, évêque de Clifton.
Pierre Guérault de Langalerie, évêque de Belley.
Pierre-Marie Ferrè, évêque de Casale.
Louis Delcusy, évêque de Viviers.
Pierre Buffetti, évêque de Bertinoro.
Joseph-Etienne Godelle, évêque des Thermopyles.
Jacques-Frédéric Wood, évêque de Philadelphie.
Jean-Baptiste Scandella, évêque d'Antinoé.
Joseph Targioni, évêque de Volaterra.
Louis-Marie Paoletti, évêque de Montepulciano.
Joseph de Los Rios, évêque de Lugo.
Michel O'Hea, évêque de Ross.
Patrice Lynch, évêque de Charleston.
Joseph-Marie Papardo, évêque de Sinope.
Vitalis-Justin Grandin, évêque de Satala.
Guillaume-Henri Elder, évêque de Natchez.
Clément-Pagliari, évêque d'Anagni.
Fortuné Maurizi, évêque de Veroli.
Pierre Sola, évêque de Nice.
Ferdinand Blanco, évêque d'Avila.
Paul-Benigne Carrion, évêque de Porto-Rico.
Jacques Jeancard, évêque de Cérame.
Charles-Jean Filion, évêque du Mans.
Jean-Sébastien de Voucoux, évêque d'Evreux.
Ignace Senestrey, évêque de Ratisbonne.
Richard Roskell, évêque de Nottingham.
Pascal Vuisic, évêque d'Antiphelles.
Louis Idèo, évêque de Lipari.
Michel Payà y Rico, évêque de Cuença.
Jacques Etheridge, évêque de Toron.
Pierre Cubero y Lopez de Padilla, évêque d'Orihuela.
Dominique Fanelli, évêque de Diano.

Joachim Lluch, évêque des Canaries et de Saint-Christophe.
Ignace Papardo, évêque de Midée.
Jean-Antoine-Auguste Belaval, évêque de Pamiers.
Pierre Tilkiân, évêque de Brousse (du rite arménien).
Antoine-Marie Valenziani, évêque de Fabriano et Matelica.
Hyacinthe Luzi, évêque de Narni.
Thomas Grace, évêque de Saint-Paul de Minesota.
Antoine Haladgi, évêque d'Artwin (du rite arménien).
Joseph Teta, évêque d'Oppido.
Jean-Baptiste Siciliani, évêque de Cappaccio-Vallo.
François-Xavier d'Ambrosio, évêque de Muro.
Michel Milella, évêque d'Aprutis.
Rudesindo Salvado, évêque de Victoria.
Simon Spilotros, évêque de Tricarico.
Félix-Pierre Fruchaud, évêque de Limoges.
Louis-Marie Epivent, évêque d'Aire.
Joseph Lopez-Crespo, évêque de Santander.
Vincent Arbelaes, évêque de Maximopolis.
Jean Quinlan, évêque de Mobile.
Pierre-Joseph Tordoya, évêque de Tiberiopolis.
Jean Monetti, évêque de Cervia.
Alexandre-Paul Spoglia, évêque de Comacchio.
Louis Mariotti, évêque de Feretro.
Valerio Laspro, évêque de Gallipoli.
Louis Lembo, évêque de Cotrone.
Jacques Rogers, évêque de Chatam.
Patrice Dorion, évêque de Downe et Connor.
André-Ignace Schœpman, évêque d'Esbona.
Alexandre Bonnaz, évêque de Csanad et de Temeswar.
Sébastien-Diaz Larangeira, évêque de Saint-Pierre de Rio-Grande.
Michel Domenec, évêque de Pittsburg.
Louis-Antoine Dos Santos, évêque de Portalègre.
Antoine de Macedo Costa, évêque de Belem de Para.

Walter Steins, évêque de Nilopolis.
Claude Marie-Magnin, évêque d'Anneci.
Emmanuel-Jules Ravinet, évêque de Troyes.
Antoine de la Trinité de Vasconcellos Pereira de Mello, évêque de Lamego.
Jacques Donelly, évêque de Clogher.
Gérard-Pierre Wilmer, évêque de Harlem.
Georges Buttler, évêque de Limerick.
Charles-Théodore Colet, évêque de Luçon.
Eustache Zanoli, évêque d'Eleutheropolis.
Frédéric-Marie Zinelli, évêque de Trévise.
Louis de Canossa, évêque de Vérone.
Robert Cornthwaite, évêque de Beverley.
Benoît Vilamitiana, évêque de Tortose.
Pierre-Marie Lagüera y Menezo, évêque d'Osma.
Caliste Castrillo y Ornedo, évêque de Léon.
Sylvestre Horton Rosecrans, évêque de Pompéiopolis.
Victor-Félix Bernadou, évêque de Gap.
Augustin David, évêque de Saint-Brieuc.
Louis Nogret, évêque de Saint-Claude.
Antoine Boutonnet, évêque de la Guadeloupe.
Pantaleo Monserrat y Navarro, évêque de Barcelone.
Joseph Fessler, évêque de Saint-Hippolyte.
Mariano Puigllat-y-Amigo, évêque d'Ilerda (Lerida).
Constantin Bonet, évêque de Girone.
Jean de França Castro e Moura, évêque d'Oporto.
Jean Gray, évêque d'Hypsopolis.
Bernardin Trionfetti, évêque de Terracine, Privernum et Setia (Piperno et Sezze).
François Gainza, évêque de Cacérès.
Antoine Alves Martins, évêque de Viseu.
Joseph Papp-Szilaggi de Illesfalva, évêque de Gross-Wardein.
Gioannichi, évêque de Palmyre (Catholique-Grec).
Jean Jacovacci, évêque d'Erythrée.

Jean-Baptiste Greit, évêque de Saint-Gall.
Nicolas Conaty, évêque de Killmore.
Nicolas Adams, évêque d'Halicarnasse.
Fidelis Abbati, évêque de Santorin.
Jean-Baptiste Gazaillan, ancien évêque de Vannes.
Antoine Monastyrski, évêque de Premislas (Przemisl).
Jean Zaffron, évêque de Sebenico.
Joseph-Nicolas Dabert, évêque de Périgueux.
Pierre-Marc Lebreton, évêque du Puy.
Jean-Claude Lachat, évêque de Bâle.
Joseph Pluym, évêque de Nicopoli.
Félix-Marie Arriette, évêque de Cadix et Ceuta.
François Andreoli, évêque de Cagli et Pergola.
Paul Micaleff, évêque de Citt à di Castello.
Antoine-Marie Pettinari, évêque de Nocera.
Jean-Pierre Dours, évêque de Soissons.
Gregorio-Lopez, évêque de Plasencia de Compostelle.
Joseph-Louis Montagut, évêque d'Oviedo.
Joachim Hernandez y Herrero, évêque de Segorbe.
Paul Beriscia, évêque de Pulati (Albanie).
Jean Srain, évêque d'Avila.
Edmond-François Guierry, évêque de Danab.
Hyacinthe Vera, évêque de Megare.
Gaspard Mermillod, évêque d'Hébron.
Ange Kraljevic, évêque de Metellopolis.
Agapet Dumani, év. de Ptolemaïs (du rite grec des Melchites).
Thomas Nutly, évêque de Mida.
Joseph Salandri, évêque de Marcopolis.
François-Nicolas Gueullette, évêque de Valence.
Guillaume-Réné Meignan, évêque de Châlons.
Etienne Ramadié, évêque de Perpignan.
Raimond Garcia y Anton, évêque de Tuy.
Hyacinthe-Marie Martinez, évêque de Saint-Christophe de la Havane.

Henri-François Bracq, évêque de Gand.
Nicolas Power, évêque de Sarepta.
Laurent-Bonaventure Schiel, évêque d'Adelaïdopolis.
Louis Riccio, évêque de Cajazzio.
Ferdinand Ramirez y Vasquez, évêque de Paz.
Victor-Auguste Dechamps, évêque de Namur.
Jean-Joseph Conroy, évêque d'Albany (Amérique).
Jean Marango, évêque de Tine et Micone.
Raphaël Popow, évêque des Bulgares.
Nicolas Frangipani, évêque élu de Concordia.
Jean Lozano, évêque de Palencia.
Antonio Jordà y soler, évêque d'Iviça.
Agabius Biscia, évêque de Cariopolis.
Etienne Melchisedeckiân, év. d'Erzeroum (du rite arménien).
Charles-Philippe Place, évêque de Marseille.
Jean-Baptiste Lequette, évêque d'Arras.
Pierre-Alfred Grimardias, évêque de Cahors.
Jean-Marie Bécel, évêque de Vannes.
Georges Dubocowitch, évêque de Pheres.
Jacques Lyngh, évêque d'Arcadiopolis.
Joseph de la Guesta y Maroto, évêque d'Orense.
Jacques Chedwich, évêque d'Ingolstadt et Neubourg.
Angelo di Pietra, évêque de Nyssa.
Joseph Aggarbati, évêque de Sinigaglia.
Joseph Bovieri, évêque de Montéfiascone.
Jules Lenti, évêque de Sutri et Nepi.
Thomas Galluci, évêque de Recanati et Lorette.
Jean-Baptiste Serruti, évêque de Savone et de Noli.
Salvator-Ange Demartis, évêque de Galtelli Nori.
Philippe Manetti, évêque de Tripoli.
Concepto Focaccetti, évêque de Lystra.
Anselme Fauli, évêque de Grosseto.
Joseph Rosati, évêque de Luni-Sarzana.
Joseph Giusti, évêque d'Arezzo.

Charles Macchi, évêque de Reggio.
Jean Zalka, évêque de Raab.
Gaetan Franceschini, évêque de Macerata et de Tolentino.
Antoine Fania, évêque de Marsico et Potenza.
André Formica, évêque de Coni.
Charles Savio, évêque d'Asti.
Laurent Gastaldi, évêque de Saluces.
Eugène Galletti, évêque d'Alba Pompéia.
Antonio Colli, évêque d'Alexandrie en Piémont.
Augustin Hacquard, évêque de Verdun.
Joseph-Alfred Foulon, évêque de Nancy et Toul.
Henri Bindi, évêque de Pistoie.
Antoine Grech Delicata Testaferrata, év. élu de Calédonie.
François Zunnui, évêque d'Exel et Ter alba.
Pierre Georges Di Natale, évêque d'Amida des Chaldéens.
Léon, évêque de Rupel et Santona.
François Gros, évêque de Tarentaise.
Jean Chrysostôme Kruesz, abbé O. S. B. de Saint-Martin.
Guillaume de Cesere, abbé du Mont Vierge.
Vingt-deux cardinaux, prêtres et diacres, n'ont pas été appelés à donner leur signature.

Comme on trouverait difficilement dans les Annales de l'Eglise une manifestation aussi imposante en faveur du Siége de S. Pierre, une superbe médaille, commémorative de ce grand événement, a été frappée et distribuée aux Cardinaux, aux évêques, à tous les Personnages présents au Centenaire. Elle représente, d'un côté, N.-S. J.-C. et les deux Princes des Apôtres, S. Pierre et S. Paul, appuyés l'un et l'autre sur la croix et l'épée, instruments de leur martyre. Notre Seigneur les couronne tous les deux de la couronne des Elus. Autour de la médaille se trouvent gravés ces mots :

PRINCEPS APOSTOLORUM. DOCTOR GENTIUM.

Et tout au bas :

ISTI SUNT TRIUMPHATORES ET AMICI DEI !

Sur l'autre face de la Médaille on lit :

PIO IX
PONTIFICE MAXIMO
III KAL. AN. CHR. MDCCCLXVII
SÆCULARIA SOLEMNIA IN URBE ACTA
OB TRIUMPHALIS MEMORIAM DIEI
QUI PETRUM APOSTOLORUM PRINCIPEM
ET PAULUM DOCTOREM ORBIS TERRARUM
VICTORES CŒLO INTULIT
DOMINÆQUE GENTIUM ROMÆ
NOMEN ET GLORIAM ADSERVIT
MATRIS ET MAGISTRÆ
OMNIUM POPULORUM [1].

[1] C'est-à-dire : « Sous le souverain pontificat de Pie IX, le III des calendes de juillet, l'an de J.-C. MDCCCLXVII, ont été célébrées, dans la Ville Eternelle, les grandes solennités séculaires, en mémoire du jour triomphal où Pierre, le prince des Apôtres, et Paul, le docteur de l'Univers, sont entrés victorieux dans le Ciel par leur glorieux martyre; et où ont été consacrées la célébrité et la gloire de Rome, souveraine des nations, mère et maîtresse de tous les peuples.

XXI.

Continuation du même sujet. — Grandeur de S. Pierre et des Papes, ses successeurs.

Vers la même époque, deux autres événements, aussi grands et aussi mémorables, s'accomplirent dans le monde politique.

Le 5 du mois de décembre suivant, comme la réunion de tous les Révolutionnaires d'Europe, commandés par un Chef impie, persistait à vouloir s'emparer de Rome, la ravir au Pape, pour faire de cette ville la Capitale du peuple d'Italie, le Sénat de Paris, et l'Assemblée Législative de la France, ayant à leur tête l'empereur Napoléon III avec ses ministres, ont voté volontairement, librement, unanimement, la conservation de Rome au pouvoir du Successeur de S. Pierre. Ils ont solennellement déclaré, que jamais le peuple d'Italie n'aurait Rome pour Capitale politique; — que cette ville était, depuis quatorze siècles, l'origine et devait rester la Capitale de la Catholicité; — que si le peuple Italien et les Révolutionnaires essayaient de prendre Rome, ils rencontreraient sur leur chemin l'épée de l'empereur Napoléon et de l'armée française. Environ 240 Députés de toutes les Provinces de la France (contre 17), ont proclamé cette ferme et définitive résolution.

Cette solennelle déclaration empruntait aux circonstances du temps un caractère tout particulier d'importance et de haut intérêt. Jusqu'alors, en effet, le courant des opinions et des idées était généralement tourné contre le Pape et contre l'Eglise Catholique.

Dans les mêmes conjonctures, le Gouvernement et le Par-

lement révolutionnaire d'Italie, qui avaient juré de prendre Rome au Pape et d'en faire leur Capitale, se sont vus tout à coup scindés en deux partis opposés, égaux en nombre : 200 pour le Pape, et 200 contre. A dater de ce moment, l'action furibonde d'une Révolution impie a été neutralisée, et les droits de la Royauté et du Souverain Pontificat de S. Pierre ont pu être hautement affirmés.

Par ce double événement, la brave et généreuse armée des Volontaires catholiques a été sauvée des périls imminents où elle se trouvait engagée.

Tels sont donc les assauts qu'a subis le trône royal et pontifical de S. Pierre. Tels sont les péripéties radicales, les perturbations profondes qu'il a traversées sans avoir été atteint dans son existence ou dans ses prérogatives essentielles. Aujourd'hui que les tempêtes sont calmées pour un temps, cette Grande Autorité, toute rajeunie, resplendit d'un éclat tout nouveau ; le monde respire enfin, et se réjouit.

Répétons-le, à la gloire de S. Pierre.

Tel est le fondateur et tel est le Chef de l'Empire le plus beau, le plus grand, le plus magnifique, le plus universel, le plus durable, le plus intime et le plus réel, le plus paternel et le plus aimé, le plus solide et le plus inébranlable, qui existe et qui ait jamais existé dans le monde. Quelle splendeur ! quelle souveraineté incomparable, glorieuse, illimitée, infinie, immortelle et bienheureuse !... Oui, quand même, par impossible, l'on parviendrait à faire tomber du front de ce monarque hors ligne, assis au Vatican, la couronne Royale et la céleste Auréole du Souverain Pontificat, néanmoins Simon-Pierre, qui le premier a inauguré un tel Royaume, se trouverait encore avoir été, même au seul point de vue humain, la plus haute Puissance qu'on eût jamais vue sur la terre.

Mais maintenant, que nous savons et par les oracles infaillibles de la foi, et par la certitude scientifique la plus élevée à laquelle l'on puisse parvenir en ce monde, que Simon-Pierre

n'est pas seulement la plus haute Dignité de l'Univers, mais que, de plus, il est le remplaçant, le Vicaire de Dieu parmi les hommes, le Souverain Dispensateur de ses trésors de miséricorde à notre égard, le Dépositaire de ses oracles et de ses vérités, le premier Intermédiaire entre Dieu et les humains, la plus haute Représentation de la Divinité sur la terre, — dès lors, au profond sentiment d'admiration que nous avons tout d'abord, succède, ou plutôt se joint un autre joyeux sentiment, celui de l'attachement le plus inviolable, de l'amour filial le plus fort : nous cessons de contempler en sa Personne la sublimité de la Grandeur, pour ne voir en Lui et en son successeur que la plus heureuse paternité : — Nous laissons sa gloire et ses titres immenses, pour ne lui donner que le nom consolant de *Père,* pour ne l'appeler, dans le sens le plus simple comme le plus absolu, que *le Père commun des fidèles,* que *le très-saint Père,* ou, plus brièvement, le PAPE !

XXII.

S. Pierre, en tant que témoin du Christ.

S. Pierre est un illustre et fidèle témoin de Jésus-Christ. Il est le premier parmi les Personnages Apostoliques, qui furent destinés à être dans le monde les principaux Témoins du Fils de Dieu.

Le premier, avec S. André, son frère, il reconnut en Jésus de Nazareth le parfait accomplissement des Antiques Prophéties Messianiques, consignées dans les Livres Sacrés du Peuple-Elu. Il avait assisté à tous les Actes et à tous les Prodiges de la Vie Publique du Sauveur. — Pour lui toute la

série historique de la Vie de Jésus fut la confirmation de ce qu'il avait, tout d'abord, observé et constaté de divin dans Jésus. Loin de se départir de ce premier jugement, il ne fit, durant tout le cours du Ministère Public du Christ, que s'y affermir de plus en plus.

La conviction, qui s'était formée en lui, alla toujours croissant. Les opérations miraculeuses dont il fut témoin et souvent l'objet direct, lui firent reconnaître dans le Christ, non pas un Libérateur mortel et temporel seulement, tel que se le figuraient les Juifs charnels, mais le Fils Unique du Dieu vivant, mais le Verbe Divin lui-même, celui qui est Dieu comme son Père et avec son Père. Si cette foi a paru chanceler, lors de la Passion, à la voix d'une servante, c'était l'effet irréfléchi de la crainte de la mort ; cette hésitation n'a été que momentanée, la foi était toujours vive en lui ; elle n'a paru faiblir et s'obscurcir un instant et par accident que pour resplendir avec plus de force et d'éclat.

Il a donc affirmé avec simplicité et fermeté les grands faits de Jésus, ses magnifiques prodiges, sa Divinité, sa Transfiguration, les miracles tout puissants qui éclatèrent à sa Mort, sa Résurrection, son Ascension glorieuse, l'Envoi admirable du Saint-Esprit. En son propre nom et au nom de ses collègues, il a attesté la filiation divine de Jésus ; il l'a proclamée hautement avec ses faits surnaturels, il les a enseignés même au péril de sa propre vie, — en Orient et en Occident, chez toutes les nations de la terre, jusqu'à son dernier soupir. Et il a scellé de son sang son témoignage.

Qui doutera de la vérité d'un pareil témoin ? c'était un cœur simple et droit, une âme ardente et franche, incapable de ruse et de mensonge, déterminée à suivre la vérité en tout et partout. Il a été constant et persévérant dans son témoignage, il ne s'est jamais démenti, jamais il n'a varié. Ni les Puissances de la terre, ni les menaces des Gouverneurs, ni le déploiement des terreurs impériales, ni les contradictions des Hérésiarques

et des Philosophes, ni les oppositions des Grands de la Capitale de l'Univers, rien au monde n'a pu lui faire modifier son affirmation évangélique concernant la réalité et la divine surnaturalité des faits de Jésus-Christ.

Pour l'amour de Jésus, il s'est résolument dépouillé de tout son temporel : *Ecce nos reliquimus omnia : quid ergo erit nobis? Voilà que pour vous nous avons tout quitté : quelle sera notre récompense?* Il a renoncé à toutes les espérances du siècle, pour n'embrasser en place que des souffrances, des opprobres et des croix. Il apprend, trente ans d'avance, qu'il couronnera sa laborieuse carrière par l'effusion de son sang et même par le crucifiement; il sait que, pour tant de sacrifices, il n'aura point de récompense en ce monde; qu'il n'en aura que dans l'autre, au jour de l'universelle régénération. Il a consenti à ne rien recevoir en ce monde, il s'est résigné avec joie à tous les sacrifices, à toutes ces afflictions prédites, à cette mort violente, ignominieuse et cruelle !...

Donc il a vu les prodiges divins de Jésus ; donc il a cru en sa Divinité et espéré en ses récompenses futures. Par conséquent, son témoignage est sincère, vrai et fidèle. — Puisqu'il atteste les miracles de Jésus, dénommés plus haut, et puisqu'il a scellé de son sang son témoignage, il n'y a rien au monde de plus fort que cette preuve. C'est là une démonstration supérieure à tout ce que l'esprit humain pourrait imaginer de plus probant.

Et certes on ne dira plus que Simon-Pierre était insensible aux douleurs de l'effusion du sang, lui qui, au jour de la Passion du Christ, comprenant que la révélation d'une servante l'exposait au supplice, trembla de peur, et, hors de lui-même, dans ce moment de terreur et de surprise, alla jusqu'à renier Celui qu'il aimait, Celui en qui il croyait, en qui il espérait, Celui pour qui, quelques heures auparavant, il avait promis d'affronter les prisons et la mort. — Si donc, malgré l'horreur qu'il ressentait pour les tourments d'une mort vio-

lente, Simon-Pierre a néanmoins consenti à les endurer pour Jésus, il a fallu qu'il fût profondément convaincu par les faits divins du Christ dont il avait été témoin, et par ceux qu'il avait lui-même opérés au nom du Sauveur, — pour aller avec joie et avec calme au Supplice, et au Supplice de la Croix, à un Supplice, cruel et honteux, que la nature lui faisait abhorrer et fuir de toutes ses forces. — Si donc il a rendu témoignage à la vérité de l'Evangile par une si dure manière de répandre son sang, par un Supplice horrible qu'il eût pu cependant éviter s'il l'eût voulu, par une seule parole, mais qu'il n'a pas voulu prononcer, — son témoignage est authentique et véridique, à tel point que jamais il ne saurait être anéanti ni même affaibli le moins du monde. C'est une attestation éternellement valable et irréfragable.

La certitude qui en résulte par rapport aux faits divins de l'Evangile, dont S. Pierre a été témoin immédiat et oculaire, est une certitude absolue. — Jésus-Christ pouvait exempter ses témoins de subir pour lui des morts si cruelles ; il les en a plusieurs fois miraculeusement délivrés. Toutefois, il n'a pas voulu, généralement, les en délivrer, parce qu'il savait que la force et la parfaite validité de leurs témoignages, devant les générations futures, découlaient de leurs morts mêmes.

Maintenant donc, quel que soit le nombre des siècles écoulés, l'attestation des Témoins de Jésus est aussi fraîche, pour ainsi dire, aussi sûre aujourd'hui qu'au lendemain de leur martyre. Les Bienheureux Apôtres seront éternellement témoins du Fils de Dieu.

XXIII.

Réflexion générale et conclusion.

Que les merveilles que Dieu opéra dans S. Pierre sont un sujet digne de notre considération ! Qu'était-ce que cet Apôtre, avant que le Fils de Dieu l'eût appelé à sa suite ? — Un pêcheur pauvre et sans instruction, incapable par lui-même de rien faire de grand et d'important. — Mais remarquons ce qu'il est devenu par la puissance de la grâce de Jésus-Christ. Il est tout à coup éclairé, transformé en un autre homme. Il exécute les plans divins de la Sagesse Eternelle. Elle était descendue des cieux pour bâtir une nouvelle Maison de Dieu, une nouvelle Cité de Dieu, pour fonder sur la terre un immense Royaume, qui devait envahir tous les autres royaumes de l'Univers, et demeurer lui-même indestructible devant tous les efforts des Puissances humaines et des Puissances infernales. Le pêcheur de Galilée est choisi pour être l'instrument de cette grande œuvre. Il devient l'architecte de cette Maison de Dieu, de cette Cité toute céleste, et en même temps le roc solide, inébranlable, sur lequel les fondements de cet édifice spirituel seront assis pendant toute la suite des siècles. Il est l'Intendant Général de la Maison de Dieu et le premier Ministre du Royaume de Dieu sur la terre. Combien donc est vraie cette parole de l'Apôtre.

Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les savants ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les Puissants ; il a choisi les plus vils et les plus misérables, selon le monde, et ce qui n'était rien, pour

détruire ce qui est, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.

Ces voies de la Sagesse Divine sont incompréhensibles. Elles sont fort élevées au-dessus des pensées des hommes. Mais combien cette admirable conduite de Dieu à l'égard des hommes n'est-elle pas capable d'abaisser l'orgueil des superbes, et de consoler les humbles dans leur abaissement !

Or, en considérant la Dignité à laquelle S. Pierre a été élevé, ne perdons point de vue la fidélité avec laquelle cet Apôtre a correspondu à la grâce de sa vocation, l'amour ardent qu'il a montré pour la personne de son divin Maître, le zèle infatigable qu'il a déployé dans la prédication de l'Evangile, la joie incroyable avec laquelle il a affronté et supporté les souffrances, les opprobres et les plus cruels tourments pour rendre témoignage à Jésus-Christ et à la vérité de sa doctrine.

Seigneur, vous savez que je vous aime !

Jamais S. Pierre n'a démenti cette parole. Ce sentiment a été constamment le mobile de toutes ses actions. Il n'a point cessé de le manifester, soit dans ses paroles, soit dans sa conduite. C'est l'amour de Jésus qui le faisait marcher avec tant de bonheur au lieu de son martyre, et qui lui fit exprimer de si admirables sentiments sur le mystère de la Croix. Quelle est donc l'excellence de cet amour Divin, qui rend l'homme si héroïque, qui lui fait pratiquer de si éminentes vertus, et qui lui fait goûter les plus suaves, les plus solides délices dans le calice même de la souffrance ! Qu'ils sont précieux les fruits de cet amour divin joint à l'humilité chrétienne, puisqu'ils ont procuré à S. Pierre la plus brillante, la plus heureuse immortalité, non-seulement dans les Cieux auprès de Dieu, mais même encore sur la terre parmi les hommes !

O Saint Apôtre, vous la principale colonne et le solide fondement de l'Eglise Catholique, vous le Prince du Sénat Apostolique, l'illustre Portier du Royaume de Dieu, protégez du haut du Ciel notre Saint-Père le Pape Pie IX, votre digne

successeur ; défendez les Puissances Ecclésiastiques, qui combattent à sos côtés contre les erreurs, les schismes et les hérésies ; affermissez les fidèles, *vos frères*, qui soutiennent encore les assauts périlleux que leur livrent les ennemis de leur salut. Du sein de la gloire et de la félicité, ne cessez point de paître les agneaux et les brebis, de conduire les fidèles et les pasteurs, de gouverner cette Eglise Universelle, que le Fils de Dieu a confiée à vos soins !

On peut lire le beau discours de Bossuet sur *l'unité de l'Eglise*, où, dans la *Première Partie*, cet éloquent prélat démontre *la Primauté de Saint Pierre dans l'Eglise, sa juridiction universelle* et sur les fidèles et sur les Pasteurs.

Saint Pierre, dans la liturgie de l'Eglise **catholique**, a quatre offices propres, savoir :

1° La Chaire de S. Pierre à Rome, *(18 janvier)* ;
2° La Chaire de S. Pierre à Antioche, *(22 février)* ;
3° La fête du martyre de S. Pierre, *(au 29 juin)* ;
4° La fête de S. Pierre-ès-Liens, *(au 1er août)*.

TABLES DE CE LIVRE

TABLE

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOUZE APOTRES.

Tableau représentant Jésus-Christ accompagné de ses douze Apôtres et de ses soixante-douze Disciples.

Histoire des Apotres en général 1

Récit évangélique concernant l'institution des Apôtres 7

PREMIÈRE PARTIE.

DES MONUMENTS APOSTOLIQUES.

I. — De la nécessité présente de faire refleurir les traditions catholiques primitives 17

II. — De la manière de réhabiliter les monuments primitifs..... 21

III. — L'authenticité des Traditions apostoliques démontrée par le témoignage catholique..... 24

IV. — Continuation de la même démonstration par le témoignage des hérétiques et des philosophes de l'époque Apostolique..... 34

V. — Solution des difficultés soulevées par la critique moderne. 38

VI. — Les Souverains Pontifes, ont, dans tous les temps, approuvé les *Histoires Apostoliques*. — (*Développement*) 49

SECONDE PARTIE.

POINTS GÉNÉRAUX RELATIFS AUX APOTRES.

I. — Nous avons de puissants motifs de nous attacher spécialement aux Apôtres. — Leur histoire mérite que nous l'étudiions avec un zèle particulier..... 52

Pages.

II. — Grandeur du ministère des Apôtres. — Divinité de leur mission..... 56
III. — Comment leur désintéressement prouve la vérité de leur témoignage..... 59
IV. — Comment a été composé le *Symbole des Apôtres*..... 63
V. — Comment les Apôtres se sont dispersés pour aller prêcher l'Evangile par toute la Terre. — Leurs provinces respectives.. 68

TABLE

DE L'HISTOIRE DE SAINT PIERRE.

PRÉFACE..... 81

LIVRE PREMIER.

SAINT PIERRE A L'ÉCOLE DU CHRIST.

I. — Origine de S. Pierre. — Sa patrie. — Sa profession. — Il est appelé par J.-C. pour la première fois. — Il reçoit un nouveau nom..... 87
II. — Seconde vocation de Pierre et de son frère André, suivie de celle des deux fils de Zébédée. — Mystérieuse signification de la barque et de la pêche miraculeuse de S. Pierre..... 93
III. — Entière et parfaite abnégation de S. Pierre. — Promesses qui lui sont faites, ainsi qu'aux autres Apôtres.— Son baptême. 96
IV. — Pierre obtient de Jésus la guérison de sa belle-mère. — Primauté de cet Apôtre, — attestée par les Evangélistes et les Pères..... 99
V. — S. Pierre marche sur les flots de la mer. — Ce que nous apprend son exemple. — Réfutation de l'interprétation hérétique..... 103
VI. — S. Pierre proteste hautement de son attachement pour la personne de J.-C., et de sa foi ferme en sa divinité..... 105
VII. — S. Pierre fait une seconde profession de foi plus solennelle sur la Divinité de J.-C. — Promesse que lui fait J.-C.... 110

Pages.

VIII. — S. Pierre est réprimandé pour son attachement trop humain à la personne de J.-C. — Nécessité de l'abnégation et de la souffrance..... 113

IX. — S. Pierre est témoin de la transfiguration de Jésus sur le Thabor. — Témoignage que cet Apôtre a rendu sur la vérité de ce fait glorieux..... 116

X. — Jésus, après avoir fait entendre à S. Pierre qu'il n'était pas obligé de payer le tribut, commande à cet Apôtre de le payer pour tous les deux..... 119

XI. — Prééminence de S. Pierre. — Il porte la parole au nom des autres Apôtres..... 122

XII. — S. Pierre au lavement des pieds. — Son humilité, son ardeur..... 124

XIII. — S. Pierre cherche à connaître le traître qui doit livrer Jésus. — Indéfectibilité promise à saint Pierre..... 127

XIV. — Jésus prédit à S. Pierre sa chute. — Protestation de cet Apôtre. — Réflexions des saints Pères, des Docteurs, notamment de Bossuet..... 130

XV. — Dévouement de S. Pierre au Jardin des Oliviers. — Chute et repentir de cet Apôtre..... 141

XVI. — La chute de S. Pierre et celle d'Adam et d'Aaron..... 148

XVII. — S. Pierre court avec S. Jean au tombeau du Christ ressuscité..... 150

XVIII. — S. Pierre, chef de la seconde pêche miraculeuse. — Ardeur qu'il témoigne pour aller à Jésus. — Ceux qui se séparent de lui périssent au milieu du monde..... 153

XIX. — S. Pierre est établi chef suprême de toute l'Eglise, et le Pasteur de tout le troupeau. — Jésus lui prédit que dans sa vieillesse il rendra témoignage à la vérité par la mort de la croix..... 159

XX. — S. Pierre reçoit de J.-C. des lumières particulières..... 165

LIVRE DEUXIÈME.

PRÉDICATION DE SAINT PIERRE DANS LA JUDÉE.

I. — S. Pierre et les Papes, ses successeurs, sont établis chefs suprêmes de toute l'Eglise, et monarques spirituels et universels de toutes les chrétientés..... 167

II. — Aveux et témoignages des dissidents, au sujet de la suprématie Pontificale de S. Pierre et des Papes, ses successeurs... 178

III. — Témoignages du Protestantisme. — Comment les sublimes prérogatives de S. Pierre n'ont point été diminuées par le reniement de cet Apôtre, ni par la correction de S. Paul, mais sanctionnées de nouveau. — Considérations de Bossuet..... 181

Pages.

IV. — S. Pierre pourvoit à la place qui se trouvait vacante dans le rang des douze Apôtres. — Discours qu'il prononce à cette occasion 192

V. — S. Pierre reçoit le S. Esprit au jour de la Pentecôte..... 193

VI. — Discours que S. Pierre prononce devant les habitants de Jérusalem. — Trois mille hommes se convertissent à J.-C. — Changement que le S. Esprit opère dans l'Apôtre S. Pierre.... 196

VII. — S. Pierre guérit un boiteux, infirme depuis 40 ans. — Il prononce un second discours en présence du peuple de Jérusalem. 202

VIII. — S. Pierre est emprisonné avec S. Jean. — Conversion de cinq mille hommes par suite de la seconde prédication de S. Pierre, rapportée au chapitre précédent..... 207

IX. — S. Pierre devant le Sanhédrin. — Son interrogatoire, sa réponse. — Sa constance. — *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*..... 209

X. — Ananie et Saphire..... 215

XI. — Les malades guéris par l'ombre de S. Pierre. — S. Pierre est mis en prison avec les autres Apôtres. — Délivré ensuite par l'Ange, il confesse Jésus-Christ..... 219

XII. — Le Dr Gamaliel empêche la mort de S. Pierre et des Apôtres. — Divers faits synchroniques..... 222

XIII. — S. Pierre va donner la Confirmation aux Samaritains convertis. — Sa réponse à Simon le Magicien, qui voulait acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit..... 225

XIV. — S. Pierre évangélise la Palestine, — guérit Enée, — ressuscite Tabitha. — Réflexions des SS. Pères..... 231

XV. — Un Ange dit à Corneille de faire venir S. Pierre dans sa maison. — Vision de cet Apôtre. — S. Pierre va trouver Corneille et lui prêche J.-C. — Effusion du Saint-Esprit sur les Gentils. — Leur Baptême. — Réflexions des Pères de l'Eglise. 235

XVI. — Repris par les Hébreux convertis, S. Pierre leur rend raison de sa conduite à l'égard de Corneille et des Gentils.... 243

LIVRE TROISIÈME.

PATRIARCAT DE SAINT PIERRE EN ORIENT.

I. — Fondation par S. Pierre de l'Eglise Orientale, dont le siége principal est fixé à Antioche..... 247

II. — S. Pierre évangélise l'Asie-Mineure..... 253

III. — S. Pierre reçoit à Jérusalem la visite de S. Paul..... 254

DES ANCIENS MONUMENTS TRADITIONNELS.

Pages.

IV. — S. Pierre, mis en prison, est miraculeusement délivré.... 256

V. — S. Pierre dans la maison de Marie, mère de Marc..... 260

VI. — L'orgueilleux et cruel Agrippa, persécuteur de S. Pierre et meurtrier de S. Jacques, est frappé par la main de Dieu, et meurt dévoré par les vers..... 264

VII. — Institution de la fête de S. Pierre-ès-Liens, au 1er Août. — Honneurs rendus à ses chaines..... 268

VIII. — Après le partage des provinces du monde entre les 12 Apôtres et les 72 Disciples ; après la composition du Symbole de la foi chrétienne, S. Pierre va achever en Orient la première partie de sa grande mission apostolique..... 272

IX. — On prie l'Apôtre de combattre et de réfuter la fausse doctrine de Simon le Magicien..... 275

X. — Discours que prononce S. Pierre devant les Habitants de Césarée..... 277

XI. — Réponse de Simon le Magicien..... 279

XII. — Comment Simon le Magicien combattait l'enseignement Apostolique; — ce qu'il y substituait..... 281

XIII. — Du système théologique de Simon le Magicien..... 283

XIV. — Simon réfuté par S. Pierre. — Noms de plusieurs Disciples de cet Apôtre..... 286

XV. — Puissance magique de Simon. — Les mauvais Génies qui la communiquaient à ce séducteur, la font éclater de nos jours, afin de séduire de nouveau les peuples. — La magie ancienne a une grande analogie avec la magie de notre temps..... 288

XVI. — Simon est publiquement convaincu de magie..... 294

XVII. — Le seul disciple resté attaché à Simon demande la pénitence..... 296

XVIII. — S. Pierre fonde les églises de Césarée et de Tyr, et leur donne des évêques..... 297

XIX. — S. Pierre fonde les églises de Sidon et de Béryte, — et leur donne des évêques..... 301

XX. — Création par S. Pierre des églises et des évêchés de Byblis et de Tripoli. — Ses miracles dans ces deux villes..... 303

XXI. — Saint Pierre rend à Clément, son illustre disciple, sa mère, ses deux frères, son père, qu'il n'avait vus depuis longues années. — Piété de Mathilde, mère de Clément..... 306

XXII. — Délivrance d'une fille démoniaque. — Villes que l'Apôtre évangélise en passant..... 309

XXIII. — S. Pierre à Antioche. — Ordination de S. Evode, de S. Marcien, de S. Pancratius. — Liste des Patriarches d'Antioche, successeurs de S. Pierre..... 311

XXIV. — S. Pierre voyage et prêche dans les diverses parties de l'Asie, et il y établit des évêques..... 313

LIVRE QUATRIÈME.

SAINT PIERRE, déjà Patriarche de l'Orient,

PREND ENCORE, PAR L'ORDRE DE DIEU, POSSESSION DU PATRIARCAT

DE L'OCCIDENT

En fixant sa chaire principale à Rome, capitale du Monde, et particulièrement de l'Occident,

ET DEVIENT AINSI, DE FAIT COMME DE DROIT,

LE PASTEUR SUPRÊME ET LE PATRIARCHE ŒCUMÉNIQUE

DE TOUTES LES ÉGLISES DE L'UNIVERS.

Pages.

I. — S. Pierre traverse les villes de la Grèce et de l'Italie, pour se rendre à Rome..... 324

II. — S. Pierre arrive dans la Capitale du Monde. — Certitude de ce fait important. — Fête de la chaire de saint Pierre à Rome..... 327

III. — A Rome un grand nombre de Païens et de Juifs se convertissent à la voix de saint Pierre. — Conversion d'un sénateur romain et de sa famille. — Sa maison devient le premier sanctuaire de Rome. — Ses deux filles, Pudentienne et Praxède. — Conférences de saint Pierre avec Philon..... 331

IV. — Toute la force de Satan et de Simon le Magicien est brisée par la force de Jésus-Christ et de S. Pierre, — S. Pierre ayant fixé sa chaire principale à Rome, le siége de Rome devient dès lors le centre de l'Unité catholique. — *Considérations de Bossuet*..... 335

V. — S. Pierre pourvoit d'évêques et de prêtres les principales villes d'Europe et d'Afrique. — Mission de plusieurs de ses Disciples. — Leurs noms..... 344

VI. — S. Pierre écrit sa première Epître aux églises de l'Asie. .. 348

VII. — Extrait et résumé de la première Epître de S. Pierre.... 350

VIII. — S. Pierre prêche devant les chevaliers Romains. — Il ordonne à S. Marc d'écrire son Evangile. — Il érige le patriarcat d'Alexandrie et y envoie son disciple. — Il retrouve un

Pages.

interprète dans Glaucias. — Décroissement de l'idolâtrie. — Troubles à Rome. — Expulsion des Juifs. — S. Pierre sort de la capitale..... 357

IX. — S. Pierre préside le premier concile œcuménique, tenu à Jérusalem. — Sa décision dogmatique est universellement approuvée et acceptée..... 361

X. — S. Pierre repris par S. Paul. — Réflexion de Porphyre réfutée par S. Augustin..... 364

XI. — S. Pierre voyage, prêche, fonde des églises, institue des évêques, ordonne des prêtres dans l'Italie, dans l'Angleterre, dans les Espagnes, dans la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique, la Lybie, la Cyrénaïque, dans l'Egypte, la Thébaïde, dans l'Ethiopie, — assiste à Jérusalem au trépas de la Sainte Vierge, retourne à Rome par l'Afrique, — visite de nouveau les Provinces. — Il est averti de sa mort prochaine..... 367

XII. — Néron, persécuteur des Chrétiens. — Simon, ennemi mortel des Apôtres et de l'Eglise..... 371

XIII. — S. Pierre écrit sa seconde Epître canonique..... 377

XIV. — Prédictions de S. Pierre et de S. Paul..... 384

XV. — Ordination de S. Clément de Rome par S. Pierre. — Discours de cet Apôtre..... 386

XVI. — S. Pierre et S. Paul convertissent la plus grande partie des Romains. — Lutte de Simon contre S. Pierre. — Son impuissance. — S. Pierre ressuscite un mort..... 389

XVII. — S. Pierre et S. Paul devant Néron et ses magiciens. — Lecture d'une lettre de P. Pilate. — Simon le Magicien promet de monter au Ciel vers son Père, étant porté par ses Anges..... 394

XVIII. — Simon précipité du haut des airs par la puissance de S. Pierre. — Certitude de cet important événement..... 401

LIVRE CINQUIÈME.

GLORIEUX MARTYRE DE SAINT PIERRE.

I. — S. Pierre et S. Paul sont arrêtés. — Nouveaux motifs de leur arrestation. — Ils convertissent les gardes de leur prison. — S. Processe et S. Martinien..... 408

II. — S. Pierre se prépare au martyre. — Le souvenir des diverses circonstances de sa mort s'est conservé dans les écrits des Pères et dans les mémoires de Linus, son disciple..... 411

III. — Récit de la Passion et du Martyre de S. Pierre, adressé aux Eglises de l'Orient par le Bienheureux Linus, Pontife Romain. — Les concubines du Préfet Agrippa se convertissent et gardent la loi évangélique. — Les mariages sont sanctifiés

Pages.

par l'observation des règles de l'honnêteté et de la sainteté chrétienne. — Les Païens s'irritent contre S. Pierre, qui établit et prêche avec force et avec succès la loi et les règles de la chasteté..... 415

IV. — Le Sénat Romain s'occupe de la prédication de S. Pierre sur la chasteté. — Résolution d'Agrippa. — Instances très-touchantes que les fidèles font à S. Pierre de sortir de Rome pour un temps et pour éviter la mort..... 419

V. — S. Pierre sort de Rome. — Jésus-Christ l'y fait revenir pour être crucifié. — Pleurs des fidèles. — Entrevue avec Agrippa. — Condamnation portée contre le saint Apôtre par le plus libertin des hommes..... 422

VI. — Murmures. — Sédition apaisée par S. Pierre. — Avec quel courage l'Apôtre s'avance vers le lieu de son Martyre. — Admirables sentiments de S. Pierre à la vue de la Croix. — Il demande à être crucifié la tête en bas..... 426

VII. — Paroles que S. Pierre adresse au peuple pendant qu'il est sur la Croix..... 431

VIII. — Prière qu'adresse à J.-C. le Bienheureux Pierre, avant de rendre son âme à Dieu..... 434

IX. — Sépulture du corps de S. Pierre. — Ses apparitions et sa prédiction..... 436

X. — Autres apparitions de S. Pierre. — Regret de Néron. — Punition de ce tyran et de son ministre Agrippa. — Fidèles de Rome consolés. — Effroyables châtiments de Néron et des Juifs persécuteurs..... 440

XI. — Epoque du Martyre de S. Pierre. — Durée de son Pontificat. — Son Tombeau..... 446

XII. — De la vénération que l'Univers catholique a de tout temps témoignée pour les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul, — qui sont le rempart de la ville..... 448

XIII. — De la fête de S. Pierre et de S. Paul, au 29 Juin.... 451

XIV. — Honneurs rendus aux reliques de S. Pierre. — Combien est précieux ce trésor..... 453

XV. — Importance des événements de cette époque..... 456

XVI. — Portrait de S. Pierre. — Il a institué la tonsure cléricale, — la liturgie catholique-romaine. — Ecrits qui ont été décorés de son nom. — Sainte Pétronille..... 459

XVII. — Titres et élévation de S. Pierre. — Il a fondé et anobli les Eglises patriarcales des trois Grandes Parties du Monde.. 463

XVIII. — S. Pierre a des successeurs dans toute la suite des siècles. — Leur dénombrement. — De grands hommages sont rendus à S. Pierre. — La royauté orne le Pontificat de S. Pierre. — Patrimoine de S. Pierre, — Etats du Pape. — Moïse et saint Pierre, images sensibles de J.-C. — Immenses avantages que le *Pouvoir temporel* de S. Pierre a procurés aux peuples dans le cours des siècles..... 465

XIX. — De l'Eglise de S. Pierre de Rome..... 488

XX. — Universel hommage solennellement et magnifiquement

rendu à la suprématie de Simon-Pierre dans la personne de son successeur le Pape Pie IX, l'an 1867, à la fête de saint Pierre, le 29 Juin, par 512 évêques, venus de toutes les Parties du Globe, assemblés à Rome à ce dessein, en leur propre nom et au nom de toutes les Chrétientés de la Terre. — Liste de ces évêques. — Médaille commémorative 493

XXI. — Continuation du même sujet. — Encore sur la grandeur de S. Pierre, et des Papes, ses successeurs. 516

XXII. — Saint Pierre, en tant que témoin du Christ. 518

XXIII. — Réflexion générale et conclusion..... 522

ERRATA

Page 39, ligne 15, *lisez* licet-ne *au lieu de* ne licet.
Page 22, dernière ligne, *lisez* faussées.
Page 104, ligne 15, *lisez* qui sent *au lieu de* qui ne sent.
Page 188, ligne 2, *remplacez le point par une virgule après* plus bas.
Page 131, ligne 6, *lisez* monde *au lieu de* mondes.
Page 139, ligne 16, *lisez* donnée *au lieu de* donné.
Page 148, ligne 21, *retranchez le mot* monde.
Page 351, ligne 13, *lisez* se détruire *au lieu de* détruire.
Page 362, ligne 1, *lisez* Gentils *au lieu de* G tils.
Page 383, ligne 5, *lisez* par *au lieu de* pour la parole.
Page 384, ligne 2, *lisez* fait *au lieu de* faut.
Page 385, lignes 19-20, *lisez* à jamais *au lieu de* jamais.
Page 400, dernière ligne, *lisez* laudatos *au lieu* de laudates.
Page 404, ligne 36, *lisez* antea *au lieu de* autea.
Page 435, ligne 14, *rétablissez le mot* vous.
Page 479, lignes 7-8, *rétablissez le mot* Patrimoines.
Page 482, ligne 26, par deux, souverains, *ôtez la virgule après le mot* deux.
Page 497, ligne 7, *lisez* regnum *au lieu de* regnus.

CHAUMONT. — IMPRIMERIE CH. CAVANIOL.